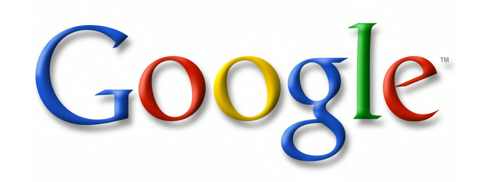
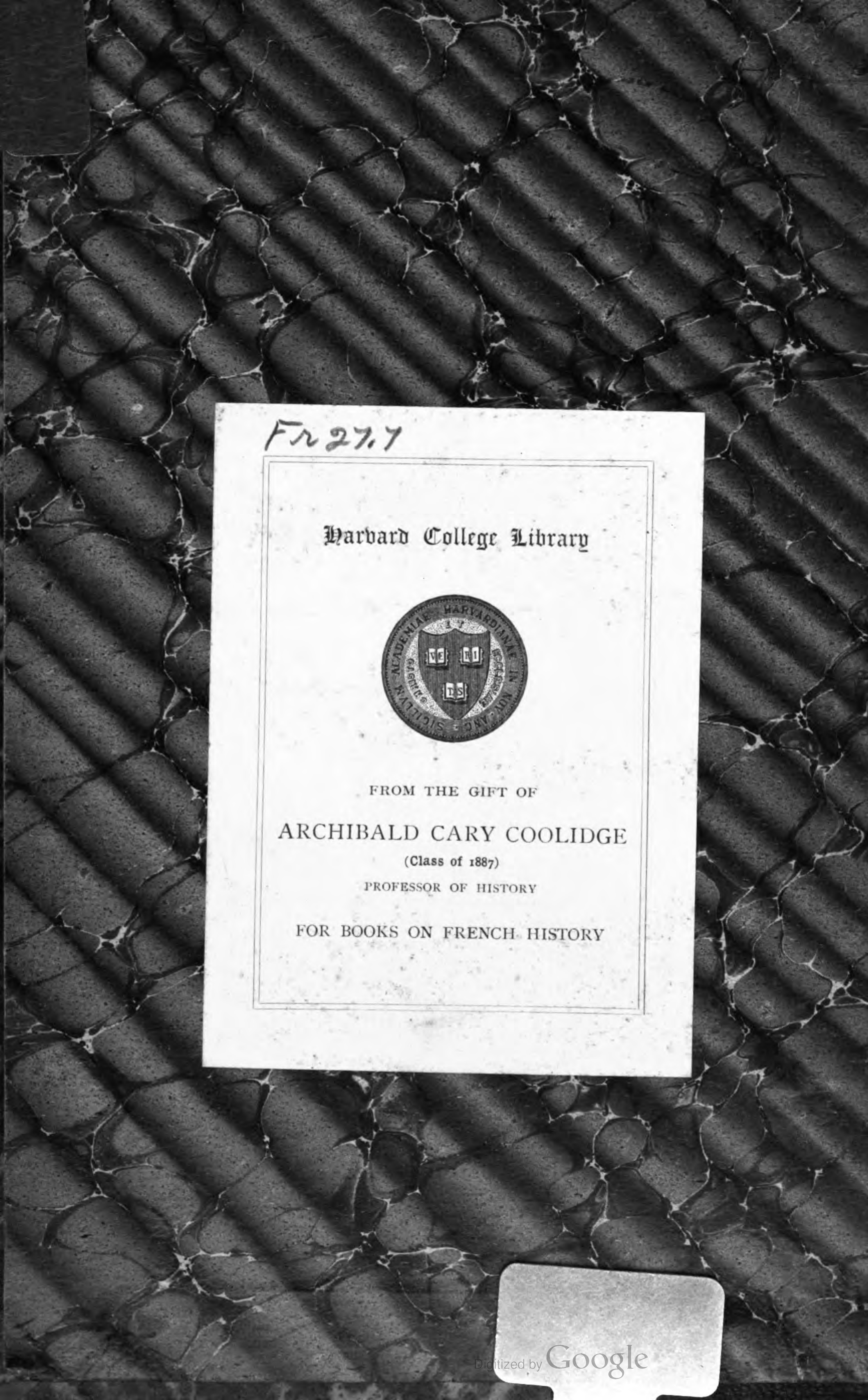




Annales

Société des lettres, sciences et arts
des Alpes-Maritimes


Fr 27.1
Harvard College Library
HARVARDIANAE ACADEMIAE IN NOV ANG SIGILLUM
VE RI TAS
FROM THE GIFT OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
(Class of 1887)
PROFESSOR OF HISTORY
FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY
Digitized by Google



7

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

LETTRES, SCIENCES & ARTS

des

ALPES-MARITIMES

DÉCLARÉE

ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE

par décret du 25 août 1879

Tome XIV

NICE
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE
MALVANO-MIGNON
Rue Gioffredo, 62
et chez tous les libraires

PARIS
H. CHAMPION
LIBRAIRE-ÉDITEUR
CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ
15, Quai Voltaire

1894

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

LETTRES, SCIENCES & ARTS

des

ALPES-MARITIMES

DÉCLARÉE

ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE

par décret du 25 août 1879

Tome XIV

NICE
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE
MALVANO-MIGNON
Rue Gioffredo, 62
et chez tous les libraires

PARIS
H. CHAMPION
LIBRAIRE-ÉDITEUR
CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ
15, Quai Voltaire

1894

AVIS TRÈS IMPORTANT

La Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes laisse aux auteurs des mémoires qu'elle publie toute la responsabilité des opinions qui y sont émises.





CAMPAGNES DANS LES ALPES

PENDANT LA RÉVOLUTION

D'APRÈS LES ARCHIVES DES ÉTATS-MAJORS

Français et Austro-Sarde

PAR MM.

LÉONCE KREBS
Chef d'escadron d'Artillerie,
Attaché
à l'État-Major de l'Armée.

HENRI MORIS
Ancien élève pensionnaire de l'École
des Chartes,
Archiviste des Alpes-Maritimes.

TROISIÈME PARTIE

CAMPAGNE DE 1794

TROISIÈME PARTIE

CAMPAGNE DE 1794

CHAPITRE Ier

CONQUÊTE D'ONEILLE, D'ORMEA, DE SAORGE ET DU COL DE TENDE

Disposition des deux adversaires dans le comté de Nice. — Projet d'opérations pour l'armée d'Italie. — Attaques dans les vallées de la Vésubie et de la Roya. — Expédition d'Oneille. — Mouvement offensif des Français dans la vallée du Tanaro. — Le général Colli prend le commandement du corps austro-sarde dans le comté de Nice. — Prise de la redoute de Fels ou Nava. — Occupation de Saorge. — Enlèvement du col de Tende. — Retraite des Austro-Piémontais dans les plaines du Piémont.

Décembre 1793.

Disposition de l'armée d'Italie.

L'heureuse campagne de Kellermann en Savoie, l'insuccès de l'attaque de M. de Wins dans les Alpes-Maritimes, assuraient aux Républicains la possession des territoires conquis en 1792 et en 1793. La soumission de Lyon et la prise de Toulon consacraient le triomphe du parti montagnard sur les Girondins. Toutes les forces militaires réunies sur la frontière du sud-est étaient disponibles pour prendre l'offensive contre les Austro-Sardes.

Dans le comté de Nice, la tempête de neige des 22 et 23 décembre 1793 avait arrêté les hostilités et causé l'abandon un peu précipité du camp de la baisse d'Argent et de la position du Tueis, devant l'Authion[1]. Au com-

1. Voir 1er volume, p. 339. — Arch. de la Guerre : Lettre de Dumerbion, le 7 janvier 1794. Il a chargé le général Bizanet de faire tout son possible pour retirer les six pièces de 4, enterrées à la Fougasse.

2.

Janvier 1794. mencement de 1794, l'armée d'Italie présente trois masses d'égale force[1] :

Celle de gauche comprend quatre groupes : le premier est constitué par la garnison d'Entrevaux renforcée, qui occupe Puget-Théniers, Castellet et Annot, et par les troupes cantonnées à Colmars, qui passent de l'armée des Alpes à celle d'Italie[2]. Les principaux postes de la rive droite du Var : Gilette, Revest, Conségudes, Bezaudun forment le second groupe, qui sert d'intermédiaire entre le premier et le troisième, composé des détachements de Saint-Martin du Var, la Roquette, Levens, Tourrettes, Châteauneuf, protégeant, contre les incursions des « Barbets » du mont Férion[3], la route de Nice à Utelle. Cette dernière localité est gardée, ainsi que le Brech, Blaquet et Figaret, par le quatrième groupe, d'un effectif de 1.500 ou 2.000 hommes, qui défendent le débouché des vallées de la Tinée et de la Vésubie.

Ces dispositions étaient celles qu'indiquait le projet de quartiers d'hiver établi dès le mois de septembre 1793[4]. Au centre, au lieu de se replier sur les crêtes qui entourent le bassin du Paillon, on conserve la majeure partie des positions conquises pendant l'été. Le camp de Colla Bassa et le cantonnement de Lucéram assurent les communications entre Saint-Arnoux, sur la Vésubie, et Moulinet, sur la Bevera. Le col de Brouis, le Béolet, Breil, Sospel, Castillon et l'Escarène sont toujours fortement occupés par huit à neuf mille hommes[5].

Quant à la droite, elle se compose des forces qui sur-

1. Arch. de la Guerre : Situations des 20 janvier, 19 février et 21 mars. Voir cette dernière aux pièces just., n° 1.
2. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple Ricord, de l'armée d'Italie, le 25 février, et Dumaz, de l'armée des Alpes, le 27 février.
3. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna, le 5 novembre 1793 ; instructions de Masséna au commandant des deux compagnies détachées à Roquebrune, le 28 janvier 1794 ; rapport de Dumerbion, le 22 mars. Tous les massifs montagneux des Alpes servaient de repaires aux *Barbets*. Cette dénomination des paysans des vallées vaudoises avait été appliquée, par extension, à tous les miliciens sardes.
4. Arch. de la sect. tech. du Génie. — Mémoire de l'adjudant général Clausade, le 16 septembre 1793.
5. Les effectifs indiqués pour les camps, cantonnements et postes, sont ceux des situations des 20 janvier et 19 février.

veillent le littoral de la Méditerranée, de Fréjus à Menton, particulièrement des renforts expédiés de Toulon à l'issue du siège, et des bataillons de la réquisition[1]. Ceux-ci étaient peu à peu *encadrés* dans les demi-brigades dont la formation avait été entamée, dès le 15 septembre, et se poursuivait sous la direction du général Parra[2]. Janvier 1794.

Les bataillons à *amalgamer* passent successivement à Nice[3], où ils reçoivent, dans la mesure du possible, les armes, l'habillement et l'équipement, qui leur sont fournis par les ateliers révolutionnaires organisés dans les principales villes[4]. La demi-brigade, constituée et pourvue, L'amalgame.

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Dugommier, des 25 et 27 décembre 1793, annonçant l'envoi de 12 bat.; de Dumerbion, le 7 janvier 1794, constatant l'arrivée du 2e Aveyron et du bat. des Landes, se plaignant du renvoi d'un troisième bat. qui venait de rejoindre, du contre-ordre donné, disait-on, à cinq autres, et demandant où sont les quatre derniers. — Rapports journaliers de l'armée d'Italie, en janvier et février, faisant ressortir les mouvements des bat. entre les armées de Toulon et d'Italie et l'arrivée des troupes de la réquisition. Parmi ces dernières, il y a un grand nombre de désertions, causées par le fait de leur incorporation dans les anciens cadres, ce qui motive un premier arrêté des représentants du peuple, le 25 mars, enjoignant aux municipalités de faire rejoindre les hommes soumis à la réquisition.

2. Arch. de la Guerre : Corresp. de l'armée d'Italie, état du 4 février 1794.— Cet état que nous ne pouvons reproduire,ne comprend que les demi-brigades formées avec les troupes des armées d'Italie et de Toulon. On amalgamait en outre les troupes destinées à la Corse, en sorte que l'opération n'est entièrement terminée que le 9 avril, ainsi que le constate un rapport de Dumerbion, à cette date, et une lettre du représentant du peuple Dumaz, du 26 mars. Enfin, quelques autres demi-brigades furent encore formées ultérieurement. — L'amalgame comprenait : l'encadrement, c'est-à-dire la répartition des bat. de la réquisition dans les bat. existant déjà, de façon à les porter au complet de 1.067 hommes ; puis l'embrigadement, c'est-à-dire la réunion d'un bat. de ligne et de deux de volontaires en un seul corps. Le décret du 12 août 1793 avait réglé cette dernière opération, tandis que la première fit l'objet du décret du 8 janvier 1794. L'amalgame ayant commencé à l'armée d'Italie, le 1er vendémiaire an II (15 septembre 1793), ce fut l'embrigadement qui précéda l'encadrement, contrairement aux prescriptions ultérieures. De plus, le citoyen Guillot, annoncé par le ministre, puis le représentant Dumaz, désigné pour les armées des Alpes et d'Italie, ne s'étant pas présentés à Nice, c'est le général Parra qui, avec l'autorisation des représentants Robespierre et Ricord, a procédé à l'amalgame pour l'armée d'Italie (Arch. de la Guerre : Lettre de Dumerbion, le 7 janvier). Voir, pour d'autres détails, les chapitres 2 et 3.

3. Arch. de la Guerre : Situations. — Il fallait, en effet, réunir dans une seule localité ou dans des localités peu éloignées, les bat. à amalgamer, attendu que chaque compagnie du nouveau corps devait comprendre des gradés et hommes des trois bat. fondus ensemble. Il y avait aussi des procès-verbaux à établir, des états à dresser, pour constituer officiellement la demi-brigade et son conseil d'administration.

4. Les besoins étaient immenses et à peine satisfaits, si l'on s'en rapporte à l'état du 3 mars des Arch. de la Guerre. Cependant, tous les témoignages s'accordent à reconnaître que les troupes qui ont pris part à l'expédition d'Oneille, tout au moins, étaient suffisamment habillées, parfaitement équipées et armées. Il en est de même, d'ailleurs, de l'armée des Alpes à la même époque. (Voir correspondance des Arch. de la Guerre, les *Mémoires* de Roguet et les *Commentaires de Napoléon*.) Ce résultat était dû aux efforts extraordinaires exigés des ateliers nationaux par les représentants du peuple. Si critiquable que soit ce procédé, il faut bien reconnaître qu'il n'y en avait pas d'autres à employer, du moment où l'on supprimait l'appât du gain par la loi du maximum, et que d'ailleurs le manque de bras et la disparition des capitaux causaient un renchérissement excessif des denrées. C'est ce qui est bien nettement indiqué dans la lettre de Robespierre et de Ricord, du 25 septembre 1793 (Arch. de la Guerre) : Barras et Fréron avaient réquisitionné des draps à Marseille ; Robespierre et Ricord commandent des chemises et des souliers à Gênes ; 30.000 redingotes sont expédiées de Paris ; on crée des ateliers pour la réparation des armes, à Nice et à Toulon ; les soldats exerçant la profession de tanneur reçoivent des permissions pour aller travailler à la préparation des cuirs, sous la surveillance des autorités révolutionnaires. (Arch. de la Guerre : 23 septembre et 8 novembre 1793 ; 6 janvier, 20 février, 10 mars 1794).

Février 1794. relève ensuite, en première ligne, les autres troupes destinées à être fondues ensemble.

Disposition de l'armée piémontaise. L'armée d'Italie atteint ainsi un effectif supérieur à 30,000 hommes, en face desquels il n'y a que cinq à six mille Piémontais et 1.600 miliciens environ, disposés de manière à garder les hautes vallées de la Vésubie et de la Roya, ainsi que le massif de l'Authion, qui les commande[1]. Le général Dellera, après le départ du comte de Saint-André, avait pris la direction de ce petit corps, et n'était pas sans quelque appréhension au milieu de février, lorsqu'arriva à Saorge le général Colli[2]. Ce dernier, conformément à la mission que lui avait confiée le baron de Wins, replacé à la tête de l'armée austro-sarde, donne au général piémontais des instructions en vue des diverses éventualités[3] : on doit entamer immédiatement les travaux de défense et occuper les positions choisies aussitôt que le permettront la température et l'arrivée des troupes désignées pour relever celles qu'on avait laissées en décembre[4]. Ces opérations donnent lieu à de fréquents engagements d'avant-postes.

1. Voir 1er vol. p. 340.
2. Thaon de Revel, p. 182.
3. Arch. de Breil, pièces nos 65 et 69. La première pièce, qui paraît visée dans la seconde, peut avoir été rédigée par M. de Malausséna. — Elle a été publiée par le ministère de la Guerre dans le volume intitulé : « Topographie militaire des Alpes ; partie méridionale du versant italien » édité par le service géographique, en 1891. On croit devoir faire remarquer ici le peu d'impartialité de l'auteur des *Mémoires de Thaon de Revel* à l'égard de Colli. Il est dit, en effet, p. 183, que « Colli quitta l'armée sans rien indiquer ni promettre .. » A la page 182, la mission du général Colli est considérée comme marquant « une défiance de Dellera, que ce général ne méritait sous aucun rapport ». Cette appréciation paraîtra sans doute excessive, si l'on observe que Dellera avait été sous les ordres immédiats de Colli à l'Authion, pendant toute la campagne de 1793, et surtout si l'on parcourt la correspondance du général Dellera, dans les Arch. de Breil, pièce n° 70. Elle dénote un caractère ordinaire, discipliné, dépourvu de toute initiative et tel qu'en devait avoir un officier vieilli dans l'observance minutieuse des petits détails du métier militaire de cette époque, pendant de longues années de paix.
4. De la comparaison des documents ci-après : état des troupes dans le comté de Nice, le 13 décembre 1793 (1er vol., pièce just. n° 87) ; répartition des forces, donnée dans l'ouvrage de Thaon de Revel, p. 181 ; situation de l'armée piémontaise, le 8 avril (voir pièce just. n° 2 ; correspondance de Dellera avec les généraux Colli et de Wins (Arch. de Breil, pièce n° 70 a), il résulte que les régiments de Casal, Suse, Acqui, les 1er, 8e et 9e grenadiers ont été relevés par les régiments de Montferrat, Turin, Peyer-im-Hoff, Asti, grenadiers royaux, un bat. de pionniers, le 1er chasseurs et le 5e grenadiers, entre la fin de février et le commencement d'avril. Les régiments d'Oneille et de Nice, ainsi que le 2e bat. de Mondovi, n'ont pas été relevés ; aussi étaient-ils si réduits par la désertion que les trois bat. des deux derniers corps ne présentaient pas l'effectif d'un seul. Quant à celui de Mondovi, comptant à peine 100 hommes sous les armes, il reçoit quelques hommes de l'autre bat., resté en Piémont. (Lettre de Dellera, le 6 mars.)

Dans la vallée de la Vésubie, le marquis Colli, avec quelques centaines de volontaires et un millier de milices, parvient à imposer aux 4,000 hommes d'Utelle et de Saint-Arnoux. Une grand'garde piémontaise, un instant refoulée du Pical, le 25 février, y est ramenée[1]. Pour soutenir les détachements de Belvédère et de Lantosque et faciliter la construction des ouvrages prescrits par le général Colli, la compagnie de milice Cauvin se joint aux volontaires gardant les baracons de l'Authion, où les neiges commencent à fondre[2]; elle engage bientôt la fusillade avec des reconnaissances poussées de Colla Bassa, de Moulinet et du Mangiabo jusqu'à la Calmette, le Mantégas et le Maurigon[3]. Le reste des bataillons cantonnés dans le vallon de Cairos monte alors aux Mille-Fourches et, sous la direction du colonel de Revel, répare les huttes et les retranchements, élève de nouvelles fortifications et des baraques en planches[4]. Le 13 mars, le mauvais temps oblige à interrompre ces travaux en partie terminés[5]. Mars 1794.

Du côté de la Roya, les escarmouches sont incessantes, à partir du 5 mars, entre les grand'gardes françaises de l'Agnon, du col de Brouis, de la tour de Breil et les postes piémontais de la Maglia, du colombier de la Croix de

1. Arch. de la Guerre : Situation du 19 février. — Arch. de Breil, pièce n° 70 a : Lettre du général Dellera à M. de Wins, le 27 février. Il cite, comme s'étant distingués à cette affaire, M. de Saint-Bias et le lieutenant de milices Otto.

2. Arch. de Breil, pièce n° 70 a (Corresp. de Dellera). Le major de Malausséna et le capitaine de Maulandi vont lever le plan du Tueis (lettre du 24 février).

3. On rappelle que, sous le nom de Colla Bassa, on désigne le col situé entre les cimes d'Aurieras et de Savel, au sud-ouest du col de Saint-Roch (carte de l'état-major français). Quant au Maurigon, c'est le nom ancien du Ventabren. — Les affaires d'avant-postes dont il est question ici, sont indiquées dans les documents ci-après : Arch. de Breil, pièce n° 70 a ; lettres de Dellera des 27 février, 3 et 6 mars. (Au lieu de la Calmette, Dellera dit « la Fraccia »). Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, des 14, 16 et 17 mars, et relation du général Macquard. — Comme l'avait pensé Dellera, les Français s'installent, le 6 mars, au Ventabren ou Maurigon. La neige les contraint de se replier sur « la Roche percée ». Le 15, à 6 heures du matin, les Piémontais occupent le Ventabren, puis refoulent ce poste. Le général Lebrun envoie des renforts du camp de Béolet. Les Français repoussent l'ennemi, qui laisse un mort et un prisonnier, emmenant sept à huit blessés. Ils ont un grenadier tué, un prisonnier et deux blessés.

4. Arch. de Breil, pièce n° 70 a. D'après la lettre du 24 février, il semblerait que la grande redoute de Mille-Fourches a été faite seulement à cette époque, à la place d'un baracon occupé par Dellera en 1793. — Les lettres des 26 février et 3 mars confirment l'indication donnée dans les *Mémoires de Thaon de Revel,* p. 180, sur la présence du chevalier de Revel à l'Authion.

5. Arch. de Breil, pièce n° 70 a : Lettres des 13, 25 et 31 mars à M. de Wins.

Mars 1794. Gan, d'Orneglia ou Ayne[1]. Malgré leur supériorité numérique, les soldats de la division Macquard sont fatigués par l'obligation de se garder de tous côtés avec la plus scrupuleuse attention[2]. Il en est de même sur toute notre ligne, qu'inquiètent chaque jour les milices, devenues plus nombreuses et plus entreprenantes, malgré la rigueur de la saison[3]. Attaquées le 25 mars et soutenues par quatre compagnies de grenadiers, les troupes du Blaquet parviennent à refouler les Piémontais jusqu'au couvent des capucins de Lantosque, mais sont obligées de céder devant l'arrivée des réserves et de se replier sur un bataillon de chasseurs, porté jusqu'au plateau de la Condamine[4]. Par contre, le 20, une patrouille de 13 hommes est surprise et dispersée auprès de Peiracave[5], tandis que le poste du Noyer, dépendant du camp de Saint-Arnoux, est assailli[6]. Le lendemain, c'est une garde avancée du côté de Lantosque qui est rejetée par une centaine de miliciens sur celle du Signal[7].

1. Arch. de Breil, pièce n° 70 a. — Arch. de la Guerre : Relations du général Macquard et rapports de Dumerbion les 8, 9, 14 et 18 mars. — Ces engagements sont les suivants : 5 mars, fusillade à la Giandola, à propos de l'enlèvement d'un âne et de deux vaches ; 7 mars, à la pointe du jour, la tour de Breil est vigoureusement attaquée ; nous ne parvenons à repousser l'ennemi qu'à 9 heures du matin, après une perte assez sensible ; Dellera indique, pour les Français, 20 morts et six chariots de blessés ; 9 mars, attaque du colombier de Malacria par 25 Piémontais, qu'un coup de canon met en fuite ; nuit du 12 au 13 et matinée du 21 mars, fusillade aux environs du camp du col de Brouis ; 28 mars, autre engagement près de la tour de Breil. — Les cartes française, sarde et italienne portent Zuaine au lieu de Ayne, nom employé dans les documents piémontais de 1793. — Quant à Orneglia, porté sur la carte sarde, ce sont les granges situées au sud de celles de Carchères de la carte française. Le colombier de la Croix de Gan était situé à peu près à l'emplacement marqué C. della Monta sur la carte sarde, au-dessous de la Croix de Gan. Il ne faut pas le confondre avec le colombier de Malacria, dont il a été question dans le précédent volume et qui était en face sur la rive droite de la Maglia.

2. Arch. de Breil, pièce n° 70 a. : Lettre de Dellera, le 6 mars. La veille, sept miliciens ont été surpris aux environs de Sospel, où ils voulaient enlever des mulets ; deux se sont sauvés, un a été tué, les autres, faits prisonniers, ont été fusillés.

3. Arch. de Breil, pièce n° 70 a. — Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion. Ces affaires sont les suivantes : 16 mars, enlèvement par les Barbets, aux environs de Coaraze, d'un capitaine, un lieutenant, un chirurgien et un secrétaire de la 165e demi-brigade ; 17 mars, rencontre de deux patrouilles aux environs de Lucéram ; 24 mars, le poste de Saint-Colomban est attaqué à 8 heures du soir, celui du côté de Lantosque à 11 heures. L'ennemi repoussé, on fait des patrouilles avec des torches, dans le vallon de Saint-Colomban.

4. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 25 mars. — L'ennemi aurait eu 20 tués ou blessés. La pluie a empêché de pénétrer dans Lantosque. — Arch. de Breil, pièce n° 70 a : Lettre de Dellera, du 26 mars, transmettant un rapport du marquis Colli sur « l'essai mal dirigé que les Français ont fait du côté de Lantosque ».

5. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 21 et 30 mars. — La patrouille, surprise par 15 Barbets, à 2 heures du matin, s'est sauvée, en laissant ses armes. Le sergent a été conduit en prison à Entrevaux. Le commandant de Saint-Arnoux a envoyé un poste plus fort.

6. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 20 mars : le poste, attaqué à 6 heures du matin, a été soutenu par une compagnie de grenadiers.

7. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 22 mars : l'attaque est faite à 1 heure du matin.

Mars 1794.

Projets du gouvernement piémontais.

Ces petits succès n'empêchaient pas le général Dellera de se rendre compte du danger de sa situation. Il transmettait au baron de Wins les informations très exactes qui lui parvenaient sur les renforts reçus par les Français, leurs mouvements et même leurs intentions[1]; il sollicitait de nouveaux ordres[2] et envoyait reconnaître, sur sa gauche, les positions que l'on pouvait être amené à prendre dans les vallées de Dolceacqua et de Triora[3]. La cour de Turin était également tenue au courant des projets de l'ennemi par des correspondances de Gênes[4], mais attendait, pour prendre un parti définitif, l'issue de négociations entamées avec l'Empereur sur des questions fort complexes. L'ambition de la maison d'Autriche était trop grande, les affaires du Piémont n'étaient pas assez compromises pour qu'une entente pût s'établir à ce moment[5].

Avril 1794.

Tout ce qu'on parvient à obtenir, c'est qu'un corps auxiliaire s'avancera vers Alexandrie et Dego, afin d'imposer à la République de Gênes[6]. 4,000 Piémontais doivent occuper la vallée du Tanaro, pour soutenir les chasseurs et milices gardant la principauté d'Oneille[7] et couvrir le flanc des troupes engagées dans le comté de Nice[8], qui doivent être renforcées de 10 à 12 batail-

1. Arch. de Breil, pièce n° 70 a (Lettres de Dellera, du 24 février au 31 mars) et pièce n° 71 (Précis des rapports du marquis Colli).

2. Arch. de Breil, pièce n° 70 a : Lettres des 13 et 26 mars, beaucoup moins nettes cependant que celle du chevalier de Revel dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 184 et suiv.

3. Arch. de Breil, pièce n° 66. Ces « observations sur la principauté d'Oneille et pays confinants pour servir à déterminer le plan d'opérations défensives le plus convenable contre les Français » sont peut-être le rapport remis par le colonel de Revel, au retour du voyage dont il est question dans les *Mémoires*, p. 184.

4. Arch. de Breil, pièce n° 60.

5. Thaon de Revel, p. 183 et 184. La cour de Turin hésitait à entrer dans les Etats de Gênes, pour ne pas y attirer les Impériaux qui, possédant déjà en fiefs Dego et Millesimo, n'avaient que trop de tendance à mettre la main sur Savone, comme on le verra dans la suite de cette guerre.

6. Ces troupes sont sous les ordres directs du général Wallis, subordonné à l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie autrichienne. — *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 203.

7. Archives de Breil, pièces n°s 67, 75, 82 et 87. — Au commencement d'avril, il n'y avait que deux bataillons du régiment de Lombardie à Ormea et un bataillon de la légion légère dans la principauté d'Oneille. Vers le milieu du mois, le général d'Argenteau dispose en outre du second bataillon de la légion légère, d'un bataillon de Mondovi, d'un de Caprara, des grenadiers autrichiens et du corps franc de Giulay.

8. Thaon de Revel, p. 181. — Arch. de Breil, pièces n°s 77 et 91 k. (Voir pièce just. n° 2).

Avril 1794.

lons[1]. Le général Colli est appelé, le 6 avril, au commandement de ces dernières, en remplacement du comte de Saint-André, dispensé du service actif[2]. Le baron de Wins ne supposait pas que l'armée d'Italie prendrait l'offensive aussi rapidement et aussi vigoureusement.

Plan de campagne du comité de Salut public.

Mais, à la fin de 1793, le gouvernement révolutionnaire s'était constitué en France par la concentration de tous les pouvoirs au sein du comité de Salut public. Rééligibles chaque mois et toujours maintenus dans leurs fonctions, les douze membres qui le composent acquièrent, par leur stabilité, l'autorité indispensable pour prendre rapidement les décisions extraordinaires commandées par les circonstances et en poursuivre impitoyablement l'exécution[3].

Janvier 1794.

Rien n'était plus urgent que de pourvoir à la défense du pays, dont toutes les frontières étaient menacées en même temps. Pour la première fois depuis le commencement de la guerre, un plan général des opérations est élaboré, assignant un rôle nettement défini à chaque armée[4].

Celle d'Italie a pour objectif la prise d'Oneille, afin d'empêcher toute communication immédiate entre les troupes austro-piémontaises et les vaisseaux anglo-espagnols, d'amener l'abandon des lignes de Saorge, en les prenant à revers[5], et de faciliter l'arrivage des subsistances

1. Arch. de Breil, pièce n° 75. — Lettres de de Wins à Colli, les 7 et 9 avril, annonçant l'envoi des régiments des Gardes, de Piémont, Saluces, Lombardie, du 2e bataillon de chasseurs, des 8e et 9e grenadiers, des chasseurs de Pian et prescrivant, en retour, l'envoi du régiment de Nice sur Ormea, du premier bataillon d'Oneille à Demonte, du premier bataillon de Mondovi à Ceva.

2. Thaon de Revel, p. 195. — Arch. de Breil, pièce n° 67.

3. Mignet, *Histoire de la Révolution française*, tome II, p. 27 et suiv.

4. Arch. de la Guerre : « Système général des opérations militaires de la campagne prochaine, par Carnot » (30 janvier 1794). Voir pièce just., n° 3.

5. Cette idée n'était pas nouvelle. Aussitôt après l'insuccès de la première expédition maritime sur Oneille, le général d'Anselme propose, le 9 novembre 1792, une seconde opération contre cette ville. — Le 13 juillet 1793, l'adjudant général Giacomoni, élargissant ce plan, propose, avec l'approbation du général Biron, de marcher sur Gênes. Le chargé d'affaires dans cette ville, Naillac, repousse ce projet, dans ses lettres du 4 mars; mais l'ambassadeur de France à Rome, Cacault, l'approuve, le 28 juin. — Déjà, dans une note jointe à sa lettre du 18 février 1793, Kellermann avait indiqué qu'on ne pouvait rien entreprendre sur la Bochetta et le haut Tanaro, sans être maître de Saorge. Dans ce but, il expose, le 14 juillet, au comité de Salut public que, la campagne étant trop avancée pour marcher sur Gênes, il conviendrait de se porter sur la Nervia par Vintimille, de façon à forcer les Piémontais à évacuer le bassin supérieur de la Roya. Quant à la conduite ultérieure des opérations, il en détermine nettement les conditions, en les subordonnant toutefois à la possession de la mer. — Enfin, on croit devoir mentionner aussi certains projets fantaisistes, tels que : l'expédition sur Rome et la Lombardie, proposée par d'Anselme et signalée dans la lettre d'Aréna à Brissot, le 24 octobre 1792; l'attaque de l'île de Malte, présentée à Carnot, le 3 mai 1794, par le représentant du peuple Lebon, alors à Calais, etc.

nécessaires non-seulement aux troupes, mais aussi à la majeure partie de la population des départements du midi[1]. Janvier 1794.

Pénurie des subsistances dans le midi de la France.

A ce dernier point de vue, il était même désirable que l'expédition eût lieu le plus tôt possible. La disette avait été tellement grande en Provence, pendant le siège de Toulon, que des représentants du peuple en étaient venus à proposer d'abandonner le pays à l'ennemi[2]. Les transports par terre étaient si difficiles, les besoins des armées du Nord et des Pyrénées si considérables, qu'on ne pouvait compter sur les approvisionnements tirés de l'intérieur de la France[3].

Février 1794.

Le système du *roulement* des grains étant impuissant, il ne restait d'autres ressources que celles des pays étrangers, amenées par mer. Pour les utiliser, on avait dû autoriser le régisseur des vivres à dépasser les prix fixés par la loi du *maximum*[4]. Il fallait aussi disposer de sommes considérables en numéraire et surtout ne pas refuser le paiement des traites négociées à Gênes et à Marseille[5].

Malgré tout, l'armée d'Italie vivait au jour le jour, attendu que, depuis l'incendie de l'arsenal de Toulon, il

1. Arch. de la Guerre : Lettres du régisseur des vivres Haller, les 14 et 16 février 1794 (voir pièce just. n° 4); lettre de Ricord, le 21 avril : il dit qu'il faut nourrir la population des départements suivants, réduite à des châtaignes et à la demi-ration : Alpes-Maritimes, Var, Bouches-du-Rhône, Hautes et Basses-Alpes, Drôme, Rhône-et-Loire, Cote-d'Or, Ardèche, Gard, Hérault, Aude, Lot, Lozère, Corrèze, Vaucluse, Corse.

2. Arch. de la Guerre ; lettre de Barras et Fréron au comité de Salut public, le 1er décembre 1793.

3. Arch. de la Guerre : Lettres diverses. — Etat du 8 mars 1794.

4. C'était un nommé Haller, ancien directeur des charrois. Il avait été nommé en remplacement d'Hébert, qui s'était sauvé à Gênes, avec son gendre, Léchangeur, directeur des fourrages, après la venue d'un parlementaire anglais à Villefranche, le 19 septembre 1793. Ils laissaient toutefois des fonds considérables. Ils avaient peut-être craint d'être compromis dans l'affaire de leur correspondant à Gênes, Giustiniani, qui avait été accusé d'expédier des grains aux révoltés de Toulon. Le représentant de France à Gênes, Tilly, avait mis l'embargo sur les bâtiments. (Arch. de la Guerre : Lettres de Robespierre le jeune, le 7 octobre, et du garde-magasin Catanet a Villefranche, le 19 septembre 1793.) — On rappelle que sous le nom de « roulement »,on désignait le procédé imaginé par Robert Lindet pour diriger les grains du centre de la France vers les armées. (Voir d'ailleurs Ier vol., p. 59 et 318, note 1.)

5. Arch. de la Guerre: Lettre de l'adjoint du ministre de la Guerre au comité de Salut public, le 21 septembre 1793, transmettant une demande de 1.200.000 francs en numéraire, formulée par les administrateurs des subsistances pour achat de grains destinées à l'armée d'Italie. — Lettres de Robespierre le jeune et de Ricord, les 3 et 24 septembre 1793, de Haller, les 14 et 16 février 1794, de Ricord, le 21 avril. Voir pièce just. n° 4.

Février 1794.

n'y avait plus de navires de guerre en état d'escorter et de protéger les convois[1]. Le cabotage ne se faisait qu'au prix des plus grands risques. Chassés du large par les croiseurs anglais, les bâtiments, en approchant de la côte, tombaient entre les mains des corsaires sardes[2].

Ordres donnés en vue d'une expédition sur Oneille.

A la fin de février, la situation est devenue si précaire que le comité de Salut public se décide à abandonner le projet élaboré en janvier, qui subordonnait l'expédition d'Oneille à la prise des cols du Petit Saint-Bernard et du mont Cenis, de façon à tirer de l'armée des Alpes les renforts nécessaires[3].

Mars 1794.

D'ailleurs l'impossibilité, bien reconnue à cette date, d'envoyer des secours en Corse rendait disponibles 6.000 hommes, conservés dans ce but à Toulon. On pouvait en tirer autant de Lyon sans inconvénient, puisque la campagne ne commencerait certainement pas avant le mois de mai, dans les hautes vallées de la Savoie et du Dauphiné[4]. Avec ce que fournirait l'armée d'Italie, on réunirait un corps de 18 à 20.000 hommes, qui paraissait suffisant.

Les circonstances imposaient si bien cette solution que les ordres dans ce sens sont donnés, le même jour, à Paris par le comité de Salut public, à Nice par les représentants

1. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple, le 24 septembre. Bases du rapport sur les subsistances aux administrateurs des sociétés populaires du Midi, remis au ministre, le 5 octobre.

2. Arch. de la Guerre : Lettre du ministre des contributions publiques, le 9 décembre 1793, signalant que, Génes étant bloquée par la flotte anglaise, on n'en peut plus tirer des subsistances. Lettre de Haller, le 16 février 1794. — Les corsaires d'Oneille viennent d'enlever cinq cargaisons de blé. Une pinque génoise bien armée s'est battue longtemps, mais a dû céder à l'arrivée d'un brick anglais.— Extrait d'une lettre de Pertuis, vice-consul de France à Port-Maurice, ville génoise : deux felouques corsaires, commandées par Demay et Fougassières, sont en mer; on travaille à en armer une troisième.

3. Système général des opérations, voir pièce just. n° 3.

4. Les bat. venus de Toulon immédiatement après le siège pour renforcer l'armée d'Italie, sont les suivants : 2e des 23e, 28e et 35e régiments, 2e de l'Ariège, 1er de l'Ardèche, 1er des Landes, 4e de l'Isère, 5e des Hautes-Alpes, 6e de l'Isère, 2e de l'Aveyron, chasseurs ou 7e de l'Isère. — Ceux, destinés à la Corse et ayant rejoint l'armée d'Italie à la fin de mars, sont les suivants : 1er et 2e du 59e régiment, 1er du 10e régiment, 2e du Mont-Blanc, 3e et 13e de la Drôme, 3e de l'Isère, 1er de la Haute-Loire, 3e des Basses-Alpes, chasseurs des Alpes, chasseurs révolutionnaires, 2e Côte-d'Or. — Enfin, ceux envoyés de Lyon, sont les suivants : 5e du Puy-de-Dome, arrivant à Nice le 3 avril; 1er de la Loire et 2e de la campagne du Rhône, le 5; 1er de Vienne et bat. de Forcalquier, le 10; 1er de la campagne du Rhône, le 17. Ces bat. de réquisition étaient fort incomplètement armés et habillés (Arch. de la Guerre : situations et correspondance).

Mars 1794.

du peuple[1], avec une différence toutefois dans les moyens à employer pour diriger les troupes sur Oneille.

Attitude du gouvernement génois.

La principauté dont cette ville était le chef-lieu, formait une enclave dans le territoire de la République de Gênes, en sorte que, pour y accéder par terre, il fallait violer la neutralité de cet Etat[2]. Le gouvernement français était assurément en droit d'user de représailles à l'égard d'une puissance qui n'avait pu empêcher un vaisseau anglais d'enlever dans un port neutre, en plein jour, par surprise et de vive force, la frégate *la Modeste*[3]. Le pouvoir, aux mains de l'aristocratie, était paralysé par l'existence de deux factions : l'une ouvertement hostile à la France, l'autre décidée à réprimer toute tentative de violence d'où qu'elle vînt; mais la majorité du peuple semblait bien disposée à notre égard. En agissant avec audace et énergie, on forcerait peut-être à se déclarer en notre faveur une autorité qui, devenue débile et caduque, pouvait être asservie par nos ennemis[4].

Telle était l'opinion du chargé des affaires de France à Gênes et probablement celle des généraux et des représentants du peuple de l'armée d'Italie, qui envisageaient aussi cette opération comme un moyen de déboucher rapidement en Piémont. Le comité de Salut public, ne se

1. Arrêtés du comité de Salut public et des représentants du peuple à l'armée d'Italie. Voir pièce just. n° 5. Voir, en outre, dans le présent volume, le chap. 2 de la III° partie et le chap. 2 de la V° partie — L'arrêté du comité de Salut public est motivé par une lettre que le ministre de la Guerre lui adresse, le 3 mars, annonçant qu'il est urgent d'agir pour assurer les vivres. Quant à celui des représentants du peuple à Nice, il est déterminé par une situation de l'approvisionnement fournie par Haller, le 6 mars.

2. Les territoires piémontais d'Oneille, de Loano, de Balestrino, de Concento et de Carosio formaient autant d'enclaves dans les Etats de la République de Gênes. Bien que des conventions réglassent les relations entre ces différents pays, les limites étaient si bizarrement tracées qu'il y avait continuellement des rixes entre les paysans des villages limitrophes et d'incessantes contestations entre les deux gouvernements (Voir Arch. des Affaires étrang., fonds de Gênes et de Turin, de 1792 à 1794, et Arch. de Breil, pièce n° 9 g).

3. Arch. de la Guerre : Lettre du citoyen Chaillan, commissaire de la marine, le 12 octobre ; de Robespierre le jeune et de Tilly, chargé d'affaires à Gênes, le 15 octobre ; du ministre de la guerre et de Chaillan, le 26 octobre 1793. — Voir, pour les détails, le chapitre 2 de la V° partie.

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Tilly, chargé d'affaires de France à Gênes, les 15 octobre 1793 et 4 janvier 1794 ; extrait d'un journal anglais du 27 novembre 1793 ; lettres de Desforgues, ministre des affaires étrangères, au ministre de la guerre, le 13 décembre 1793; de Haller, le 16 février 1794 ; note italienne envoyée de Nice par le citoyen Eymar à Saliceti, classée au 15 février. — *Mémoires* du général Roguet. Tome I, p. 128.

Mars 1794. souciant sans doute pas d'augmenter le nombre de ses adversaires et n'ayant en vue, pour le moment, que la prise d'Oneille, préfère agir par mer et prescrit de diriger le plus grand nombre possible de bateaux sur Nice, point de concentration assigné aux troupes[1]. Le 10 mars, le général Hoche, de l'armée du Rhin, est désigné pour commander l'expédition, et les instructions à lui destinées sont adressées au représentant Saliceti, alors à Toulon[2]. Quelques jours après, ordre est donné de mettre Hoche en état d'arrestation et de l'expédier sur Paris[3]. Le général Petit-Guillaume, de l'armée des Alpes, doit le remplacer; mais, bien que prévenu directement[4], il n'arrive pas à temps pour accomplir sa mission[5].

Avril 1794. Avisés, à la fin de mars, des mauvaises dispositions manifestées à notre égard par les membres les plus influents du gouvernement génois, informés d'un projet de concentration en Lombardie de troupes autrichiennes et

1. Voir pièce just. n° 5. Il convient de remarquer qu'il y avait une certaine inconséquence à prescrire un transport de troupes nombreuses par mer de Nice à Oneille, alors qu'on reconnaissait l'impossibilité d'envoyer des secours en Corse, à cause de la supériorité des forces navales alliées. On n'employait, il est vrai, que de petits bâtiments pouvant raser la côte et s'échouer au besoin. Il n'en fallait pas moins beaucoup de temps pour les réunir et l'on était pressé. Ne devait-on pas aussi compter sur l'inconstance des vents et admettre que les vaisseaux ennemis pourraient bloquer la flottille dans quelque crique, sinon la détruire? Dans ces conditions,l'expédition était bien hasardée. On conviendra aussi qu'il était étrange d'appeler à la diriger un officier général étranger à la région, en lui donnant des instructions aussi vagues que celles rédigées par le ministre de la guerre.

2. Arch. de la Guerre : Lettres du ministre de la guerre, le 6 mars, et de Saliceti, les 24 et 25 mars. — A ce propos on observe que Koch commet une inexactitude dans ses *Mémoires de Masséna*, tome I, p. 29. Il dit, en effet, que Hoche a été nommé commandant de l'armée d'Italie, en remplacement de Carteaux, tandis qu'il est très nettement indiqué dans les instructions du ministre de la guerre qu'il dirigera seulement les troupes de l'expédition d'Oneille.

3. *Mémoires* du général Roguet, tome I, page 499 : pièce just. n° 32. C'est l'arrêté du comité de Salut public, signé Collot-d'Herbois et Carnot, le 20 mars, prescrivant l'arrestation de Hoche et son remplacement par le général Petit-Guillaume. Ce document n'existe pas aux Arch. de la Guerre, mais on y trouve l'ordre des représentants du peuple près l'armée d'Italie, Ricord, Robespierre jeune, Saliceti, en date du 30 mars, et le compte rendu fait, le lendemain, par le général Dumerbion, de l'arrestation et du départ de Hoche pour Paris, sous l'escorte d'un officier de gendarmerie et de deux gendarmes.

4. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dumas au ministre, le 30 mars. Il se plaint du départ du général Petit-Guillaume, sans qu'il ait été prévenu. — Ordre du général Dumas, le 31 mars, prescrivant au général Pellapra d'aller à Embrun prendre le commandement de la première division de l'armée des Alpes, en remplacement du général Petit-Guillaume.

5. En admettant que le général Petit-Guillaume soit parti de Gap le 29 mars et qu'il ait fait ses étapes sans séjour, il ne pouvait arriver a Nice que le 8 ou le 9 avril. A ce moment, l'expédition était commencée et il a dû comprendre qu'il était inutile. C'était, d'ailleurs, un caractère fort accommodant, si on en juge par la lettre d'Albitte et de Laporte à Robespierre jeune, du 18 juillet 1794. (Voir pièce just. n° 41.) Il prend le commandement provisoire de l'armée des Alpes en remplacement du général Dumas. Voir chapitre suivant.

Avril 1794.

napolitaines, qui pouvaient nous devancer dans la Rivière du Levant, et craignant de voir la République ligurienne adhérer, de gré ou de force, à la coalition, les représentants du peuple se décident, le 2 avril, à prendre immédiatement l'offensive par terre[1]. A ce moment, les troupes venant de Lyon sont annoncées; celles qu'on destinait primitivement à la Corse ont rejoint et leur embrigadement est à peu près terminé[2]. Avec les corps prélevés sur l'armée d'Italie, ces forces constituent une division de 31 bataillons, plus ou moins complets, réunis à Monaco, Menton, Castillon, Sospel, et présentant un effectif de 20.000 hommes environ; le commandement en est confié au général divisionnaire Masséna[3]. Pour tromper l'ennemi, on procède à un échange de prisonniers à partir du 23 mars[4]. En outre, la gauche et le centre de l'armée d'Italie reçoivent l'ordre d'attaquer, le 6 avril, jour fixé pour le commencement de l'opération[5].

Attaques dans la vallée de la Vésubie.

Dans la vallée de la Vésubie, deux à trois mille hommes[6] se portent d'Utelle et de Saint-Arnoux, en trois colonnes,

1. Arch. de la Guerre : Lettre du chargé d'affaires à Rome, de Florence, le 11 février; note italienne euvoyée de Nice à Saliceti par le citoyen Eymar, classée au 15 février; correspondances de Lucques, du 22 février; rapports de Dumerbion, les 15, 16, 17 et 18 mars; lettre de Saliceti, de Toulon, le 24 mars. Voir pièce just. n° 10. Koch : t. I[er], pièce just. n° 1. Arrêté des représentants du peuple, en date du 2 avril. — Cette pièce est mentionnée à cette date aux Arch. de la Guerre, à l'armée d'Italie; l'original n'existe plus, mais il y en a une copie dans un registre classé au 22 août 1794.

2. Au 1[er] janvier 1794, il y avait, à l'armée d'Italie, neuf demi-brigades formées, savoir : 22, 83, 84, 99, 100, 101, 102, 129 et 165; une, la 21[e], était en formation. L'état du 4 février, déjà cité, indique que, dans le mois de janvier, on a formé en outre les 29[e], 46[e], 56[e], 70[e] et 166[e] demi-brigades. D'après le rapport de Dumerbion, du 20 mars, ce premier embrigadement était terminé et avait donné naissance à 15 demi-brigades. Les 21[e], 22[e], 56[e] et 83[e] avaient été complétées avec des bat. de la réquisition; on travaille à en faire autant pour la 36[e]. Enfin, les trois bat. de ligne venus de Toulon dans le courant de mars, ont donné naissance aux 19[e], 117[e] et 118[e] demi-brigades.

3. Voir pièce just. n° 6.

4. Arch. de la Guerre : Arrêté des représentants du peuple, le 8 mars; rapport de Dumerbion, le 25 mars; lettre du chef d'état-major au commissaire Sucy, à Valence, le 29 mars, et à la municipalité de Fréjus, le 8 avril, pour suspendre l'envoi des prisonniers. L'échange se poursuit cependant à la Giandola, du 13 au 22 avril. On n'échangeait pas les prisonniers anglais, espagnols et napolitains.

5. Arch. de la Guerre : Rapport attribué à Dumerbion et classé au 14 avril.

6. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, du 9 avril. C'est le seul document français où il soit fait mention de cette attaque; encore n'y est-il question que de la colonne de droite, dirigée sur Gaudissart. Les grenadiers, secourus tard, sont refoulés, ayant cinq tués, dont un capitaine, et 23 blessés, dont un capitaine. Arch. de Breil, pièce n° 71. Voir pièce just. n° 7. — En l'absence de données françaises, on a adopté les chiffres du marquis Colli. Il convient cependant d'observer que, d'après la situation du 21 mars (pièce just. n° 1), l'effectif total des postes de Levens, de Saint-Arnoux, d'Utelle et environs atteint seulement 5,000 hommes, et qu'il faut en déduire un millier environ pour les corps entrant dans la composition de la division Masséna, 2[e] infanterie légère, compagnie franche corse, grenadiers des Alpes, 5[e] grenadiers (Voir pièce just. n° 6.) Le chiffre de 2.000 hommes est donc plus probable que celui de 3.000.

Avril 1794.

sur la redoute de la Cerisière, le Pical[1] et Gaudissart[2]. La colonne du centre parvient jusqu'à Lantosque, où elle se disperse pour piller. Prévenu, quelques heures avant l'attaque, par un émissaire et par le lieutenant-colonel Testoris, commandant les milices de la Tinée[3], le major Colli agit avec beaucoup de décision et manœuvre avec habileté. Il conduit sa réserve, quelques centaines d'hommes seulement, au secours du poste capital, la Cerisière, défendu par le comte de la Roque, force les assaillants à la retraite et se retourne vers le Pical pour dégager Lantosque ; puis, réunissant ses forces, il enlève le mamelon du Ciastelard[4] et fait poursuivre l'ennemi par ses milices jusqu'aux retranchements de Figaret et de Saint-Arnoux[5].

Attaques du côté de l'Authion.

A l'Authion, les Austro-Sardes ont plus de troupes que dans la vallée de la Vésubie. Quatre bataillons[6] y occupent au Château, à la Forca, dans la baisse de Provérière et aux Mille-Fourches, des ouvrages armés de 11 bouches à feu[7]. Deux compagnies de grenadiers sont retranchées au Tueis, sur leur front ; des gardes sont détachées, à droite, aux cols de Saint-Véran et de Raous, d'ailleurs couverts par le corps du marquis Colli. Le premier bataillon de Peyer-

1. On rappelle que ce nom, porté sur la carte sarde, désigne les granges indiquées, par la carte française, sur l'éperon au sud de Saint-Georges, point côté 608. Le chemin d'Utelle à Lantosque passait par Figaret, le Pical et le couvent de Saint-Pancrace (Mémoire du général Garnier, p. 90.)

2. Gaudissart, porté sur la carte sarde, est le petit sommet qui se trouve sur la carte française au-dessus de l'n de Pancrace, à l'ouest du point côté 1023. — Dans sa relation (Arch. de Breil, n° 67), M. de Malausséna dit « le Duc » qui, d'après la carte sarde, est le sommet côté 1155 sur la carte française. C'était en somme le poste piémontais couvrant les avenues de Lantosque à travers le contrefort qui se détache de la cime de la Claudine.

3. Ces milices étaient au nombre de 165 hommes, répartis dans les villages de Clans, et Marie.

4. Le Ciastelard est le contrefort entre le mamelon des Anges et l'éperon du Pical.

5. Arch. de Breil, pièce n° 71. Voir pièce just. n° 7. — La manœuvre du major Colli peut être considérée comme un modèle d'opérations en montagne ; aussi a-t-elle parfaitement réussi. Il ne devait pas d'ailleurs y avoir de liaison entre les colonnes françaises, la gauche de l'armée d'Italie n'ayant pas encore de chef. Le général Garnier n'en prend le commandement que le 22 avril 1794. — Thaon de Revel, p. 186.

6. Arch. de Breil, pièce n° 67. — Relation de M. de Malausséna, intitulée *Journal historique*. — Pour éviter des répétitions, on se borne à dire ici que cette relation a été utilisée pour la rédaction du présent chapitre. — Thaon de Revel, p. 181. — Ces bataillons sont : le 5e grenadiers, les 2e de Montferrat et de Peyer-im-Hoff et un bataillon de pionniers. — D'après la situation du 8 avril (pièce just. n° 2), l'effectif de ces six bataillons est de 1,885 hommes. — Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion les 18 mars, 7 et 8 avril. D'après les déserteurs, il devait y avoir à l'Authion 1,500 à 2,000 hommes, avec dix ou onze pièces de 8 et de 4.

7. Arch. de Breil, pièce n° 78.

Avril 1794.

im-Hoff à Fromagine dans le vallon de Cairos, le premier de Montferrat à la redoute de la Béola, forment réserve, tandis que les milices de Moulinet, soutenues par des volontaires, couvrent la gauche du côté du Ventabren et repoussent facilement les démonstrations françaises tentées dans cette direction.

Partant de Lucéram et du col de Saint-Roch, le général Bizanet arrive, vers 10 heures du matin, au plan de la Calmette; il pousse 600 hommes jusqu'au Mantégas et à la tête de la Fougasse. La majeure partie de cette troupe descend même dans la baisse du Camp d'Argent, faisant mine d'attaquer le Tueis, que menace en même temps une petite colonne venue de Moulinet par le contrefort des granges de Saint-Martin. Celle-ci est arrêtée par des volontaires de Peyer-im-Hoff et une centaine de grenadiers détachés du poste du Tueis, que renforce un des bataillons de l'Authion. La fusillade dure jusqu'à midi; les deux partis travaillent ensuite à se retrancher[1].

Attaques dans la vallée de la Roya.

Sur la rive droite de la Roya, la grand'garde du col d'Agnon repousse d'abord la moitié du corps franc piémontais et les chasseurs Canale des granges de la Maglia, auxquelles elle met le feu. Elle est bientôt obligée de se replier à son tour devant les renforts envoyés par les trois bataillons chargés de la défense du massif de Colla Bassa et reste sous les armes toute la nuit[2]. En même temps, un détachement plus important débouchait de la Giandola, prenait pied sur la rive gauche du vallon de la Maglia et

1. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, les 7 et 8 avril. Il ne parle que de 600 hommes, qui ont chassé l'ennemi de la Fougasse. Il est probable cependant que le général Bizanet ne se serait pas avancé aussi loin et surtout ne serait pas resté aussi près de l'ennemi s'il n'avait pas été plus fort. De plus, le rapport ne mentionne pas les pertes françaises et accuse, du coté de l'ennemi, 4 tués, 15 blessés, 7 prisonniers et 34 déserteurs, tandis que M. de Malausséna ne parle que de soldats légèrement blessés et en donne une raison assez curieuse pour être rapportée ici : « Pour empêcher les soldats de réfléchir au danger et pour donner à connaître à l'ennemi qu'on était en force, on fit faire plusieurs décharges du sommet du Tueis, quoique hors de la portée exacte. »

2. Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard. Il avoue deux blessés et compte pour l'ennemi quatre tués et six blessés. M. de Malausséna, ordinairement très précis, ne dit rien à cet égard. Rapport de Dumerbion, le 8 avril.

Avril 1794.

y mettait en batterie deux pièces et deux obusiers, dont le feu obligeait la garde avancée du Colombier à se replier sur le poste de la Croix de Gan[1]. Mais c'était surtout entre la vallée de la Roya et le littoral de la Méditerranée que se portait l'effort des Français.

Aperçu de la topographie militaire de la zone des opérations.

Cette région montagneuse[2] est dominée par l'arête qui relie le mont Bertrand à la cime de Toraggio, à travers laquelle sont ouverts les passages du Tanarello, de Colla Ardente et de la Tanarda[3], conduisant de Tende et de la Briga, en arrière de Saorge, dans les vallées du Tanaro, du Giribonte et de la Nervia. Les débouchés en étaient acquis aux Piémontais[4] par le tracé de la frontière génoise qui, à partir du mont Bertrand, suivait le cours du Negrone et du Tanaro, tandis qu'au sud elle se rapprochait du littoral[5]; le marquisat de Dolceacqua, constitué par la plus

1. Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard. Il dit que l'ennemi se défend toute la journée, mais évacue le soir. Rapport de Dumerbion, le 8 avril. On a jeté obus et boulets dans le camp de Marta. On devait l'attaquer, si l'ennemi s'ébranlait. Les grenadiers ont pris le poste de l'ambulance, malgré un chemin très étroit.

2. La description qui suit est le résumé des pièces n[os] 65 et 66 des Arch. de Breil, dont il a été question antérieurement. On s'est aussi servi de la carte de Bacler d'Albe et d'un plan manuscrit sur huilé qui se trouve aux Archives des cartes, 9[e] division, subdivision b, n[o] 53. Ce plan doit avoir servi à l'état-major de l'armée d'Italie en 1795. Les positions occupées après la retraite de Savone, entre Loano, Zuccarello, Ormea et le col de Termini, y sont nettement indiquées, ainsi qu'une formation des colonnes d'attaque paraissant correspondre au premier projet de Kellermann, à l'envoi duquel ce plan était peut-être joint. Enfin on a également consulté le *Mémoire* du général Garnier sur le département des Alpes-Maritimes, déjà cité.

3. Par suite d'une étude ou d'une connaissance insuffisantes du terrain, les auteurs qui ont traité cette première partie de la campagne de 1794 n'ont donné que des récits extrêmement confus et parfois bizarres. Pinelli lui-même a commis de graves erreurs, tout en signalant celles de Jomini et de Koch dans la note de la page 415 du 1[er] vol. de son *Histoire militaire du Piémont*. Il importe donc de préciser l'emplacement de ces points. — Le col de Tanarello est immédiatement au point de la cima di Tanarello de la carte sarde, qui se trouve elle-même entre le mont Saccarello et la pointe de Farenga. — Le pas de Colla Ardente est ouvert entre le mont Saccarello et le piton à l'est du mont qui, dans les documents de l'époque, porte le nom de cime du Bois ou cima del Bosco. C'est le point appelé par le général Garnier « redoute Bruslé », en souvenir de la mort du général de ce nom. — Le col de la Tanarda est plus difficile à définir. C'est le col dénommé sur la carte sarde « campo d'Anan », ouvert entre la cima della Valletta, où, d'après le capitaine Maulandi et la carte du général Garnier, il y avait un baracon, et le monte dei Grai. Malausséna indique que ce col est en face de Marta et à trois quarts d'heure. Pour y arriver, on passait à Porta Bertrand ou Bertrana, où se trouvaient les sentinelles du poste de la Tanarda. Il ne faut donc pas confondre le col de la Tanarda avec le monte Tanarda, qui est au sud-est et sur les pentes orientales duquel se trouvent, d'après la carte sarde, Bosco Tanardo et les granges Tanarda. Du col de la Tanarda on peut, ou descendre directement sur Buggio, ou gagner Pigna par le mont dei Carmi Binelli, ou aller a Triora par le mont Gerbentina.

4. Etaient aux Piémontais le Ciaggie, au débouché du Tanarello, Rocca di Realdo et Verdeggia, au débouché de Colla Ardente, Buggio au débouché de la Tanarda.

5. Du mont Tanarda, la frontière suivait le versant occidental des monts Ceppo et Bignone jusqu'au mont Nero, au-dessus de Bordighera, laissant Bajardo aux Génois, Seborga aux Piémontais ; elle remontait ensuite vers le nord, passait entre Soldano et Dolceacqua et suivait le contrefort d'Abellio, jusqu'au pied de la Roche Fourcoin. Ce tracé est, du moins, celui qu'indique le plan manuscrit dont il a été question ci-dessus.

grande partie du bassin de la Nervia, appartenait au roi de Sardaigne. Avril 1794.

Le contrefort qui sépare cette dernière vallée de celle de la Roya, est d'abord âpre et escarpé ; il ne peut être franchi aisément qu'à la baisse ou Scaffa de Gio[1], gardée par les postes d'Orneglia et de Zuaine, sur le versant de Saorge ; par le 2e bataillon de Nice, cantonné à la Rochetta, dans le haut vallon de Dolceacqua et par 400 milices, postées à la Roche Fourcoin[2]. A partir de ce point, la montagne s'affaisse brusquement et se transforme en une chaîne de collines, position militaire utilisée avec succès, en 1747, par le baron de Leutron, pour interdire l'entrée de la Rivière de Gênes à l'armée franco-espagnole.

L'intervalle compris entre la Nervia et le Giribonte est couvert par les massifs boisés des monts Ceppo et Bignone, difficilement franchissables en dehors du chemin de la Corniche et des sentiers qui, par la large dépression du Langon ou de San Gioanni dei Prati[3], relient Pigna et Triora. De cette dernière localité, on communiquait directement avec la vallée du Tanaro, sur le territoire génois, par le pas de Garlenda[4], à l'est duquel les montagnes moins élevées et à pentes plus douces permettent l'accès des vallons de l'Aroscia et de l'Impero[5]. Celui-ci constituait la principauté piémontaise d'Oneille, dont le territoire

1. Dans les documents du temps, on désigne sous le nom de mont Jove la région comprise entre Ponta-Comune et le mont Arpetta de la carte sarde ; on écrivait aussi Giau.

2. Arch. de Breil, pièce n° 67. — Thaon de Revel, p. 182 et 187. Les troupes de Zuaine, appelé aussi Ayne, avaient leurs avant-postes jusqu'au mont Ainé, et celles de Fourcoin occupaient la grotte et la croix de Mauriagna, serrant ainsi Breil de très près.

3. La carte sarde porte Fontaine Langon au sud-est du mont dei Carmi Binelli ; on y monte de Buggio ou de Pigna et on descend à Triora, en passant par ce que les anciennes cartes désignent sous le nom de col de Langon. — On va à San Gioanni dei Prati, de Pigna par Castel Vittorio ; on passe ensuite à l'ouest du mont Vedunno et l'on gagne Triora par Costa Stornina. Toute la crête entre Langon et San Gioanni dei Prati est d'ailleurs gazonnée ainsi que les deux versants et, par conséquent, propre à l'établissement d'un camp important.

4. Appelé dans les documents du temps col de Barbon. On lit, du reste, sur la carte sarde, passo di Garlenda Barboun.

5. Les passages les plus importants sont : les cols de Mezzaluna et de Pizzo, par lesquels on passe de Triora à Rezzo, les sentiers de Montalto à Carpasio et Conio ou à Villatalla. Au sud, les collines sont partout praticables, aussi bien que la crête du contrefort, jusqu'au mont Saccarello. L'Aroscia est formé par les ruisseaux qui descendent des monts Monega, Fronte et Densa et se réunissent entre Mendatica et Montegrosso.

Avril 1794.

s'étendait, en outre, à l'ouest, dans la vallée de Taggia, près de Montalto, au nord, et à l'est, dans celle de Pieve di Teco et de Villanova, jusqu'à Rezzo et Garlenda[1].

La garde en était confiée aux miliciens du pays et au 2e bataillon de la légion légère[2], dont l'autre bataillon était en quartier d'hiver à Ceva. Il n'y avait à proximité que le régiment de Lombardie, cantonné à Mondovi et Ormea[3].

Projets d'opérations.

On avait tenu compte de ces conditions topographiques dans l'établissement du projet d'opérations, dont le double but, conquête d'Oneille et prise à revers des lignes de Saorge, était nettement indiqué par l'arrêté des représentants du peuple, du 2 avril. A cet effet, les forces destinées à l'expédition étaient réparties en quatre divisions, de même effectif à peu près, dénommées d'après les points à atteindre[4].

1. Pieve di Teco ou la Pieva, d'après les anciennes cartes, est le centre des communications du haut bassin de l'Aroscia; Villanova ou Borgo di Villanova joue le même rôle dans la partie inférieure. — Le territoire piémontais du côté de Rezzo comprenait aussi le village et la montagne de Montegrosso; cette dernière est désignée, sur les cartes modernes, par le nom de mont Monega.

2. Arch. de Breil, pièce n° 91 g : « Rapports des événements qui ont précédé et succédé à la prise de la ville et province d'Oneille ». Cette pièce n'est pas signée, mais elle est accompagnée de la lettre suivante : « Vous me feriez tort, Monsieur, si vous m'accusiez ou de négligence ou de manque d'empressement à seconder vos désirs. M. le comte Alciati, en me remettant la lettre dont vous m'avez honoré, me promit de me fournir un moyen pour y répondre. Il ne remplit sa promesse que dans le moment. J'en profite pour avoir l'honneur de vous envoyer le brouillard du rapport sur la prise d'Oneille. Heureux si vous savez le déchiffrer, plus heureux encore s'il peut vous être de quelque utilité pour l'objet que vous vous proposez. Mais il ne peut pas vous donner des lumières sur un pays que vous avez parcouru, ne parlant que des faits probablement bien étrangers à ce que vous voulez traiter. Quoi qu'il en soit, vous le trouverez ci-inclus, vous demandant la faveur de ne le communiquer à personne, de me le renvoyer et de me croire, avec les sentiments les plus respectueux, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. Le chevalier de la Place. Mondovi, le 2 novembre 1794. »

3. Voir 1er vol., pièce just. n° 87.

4. Arch. de la Guerre : Ordre de bataille pour l'expédition projetée, classé au 5 avril. Voir pièce just. n° 6. — Il faut remarquer l'organisation du parc d'artillerie de ce corps. C'était la première fois qu'on avait, en France, un équipage de montagne bien organisé. Napoléon, dans ses *Commentaires*, en attribue tout le mérite au lieutenant-colonel de Faultrier, directeur à Nice. — Koch, 1er vol., pièce just. n° 2, p. 258 : Expédition d'Oneille. Ce projet d'opérations n'existe ni aux Arch. de la Guerre, ni à celles de la Sect. tech. du Génie. Il convient d'attirer l'attention sur des erreurs assez graves commises par le général Koch : Il est dit, p. 37 et suivantes du 1er vol. des *Mémoires de Masséna*, qu'à la suite d'un conseil de guerre, on demanda la permission de passer sur le territoire génois au comité de Salut public, qui l'accorda le 8 février. De plus, à ce conseil de guerre, Bonaparte aurait insisté pour que l'on agit en vue de tourner les lignes de Saorge par la Briga, attendu qu'il « avait eu occasion de reconnaître tout récemment » cette région. — Or, si l'on se reporte à la correspondance éditée et inédite de Napoléon, on constate que Bonaparte, étant, le 8 février, à Marseille, ne pouvait être à Nice, où il n'a dû venir que dans les premiers jours de mars et seulement au titre d'inspecteur de la cote. Ce n'est que le 20 mars qu'il existe une pièce officielle de la correspondance inédite, où il s'intitule général d'artillerie de l'armée d'Italie, qualité qui a dû lui être conférée sur la demande de Saliceti. (Correspondance). Il est d'ailleurs fort probable qu'il n'a pas quitté Nice pendant le mois de mars. — A ce propos, il y a un certain intérêt à faire observer que la lettre n° 23, p. 27, t. I, de la *Correspondance de Napoléon* (Imp. Nationale, édition in-folio), est de 1794 et non de 1793 et devrait, par suite, être classée entre les numéros 38 et 39. Voir, d'ailleurs, à ce sujet, le chap. 2 de la Ve Partie du présent volume.

A droite, celle d'Oneille doit se porter en deux colonnes sur cette ville et le haut bassin de l'Impero. Elle sera couverte, sur la gauche, par celle de Saorge, qui occupera les hauteurs de Fourcoin et l'Arpetta. Au centre, la division du Tanaro, suivie de la réserve, remontera la vallée de Nervia, de façon à gagner les sources du Giribonte et du Tanaro, en passant au nord du mont Ceppo. Elle sera alors en mesure soit de s'unir aux colonnes de gauche pour repousser les Piémontais au-delà du col de Tende, soit de manœuvrer de concert avec celles de droite pour déboucher sur Ponte di Nava. Avril 1794.

Les marches étaient réglées de telle sorte que l'opération fut terminée en quatre à cinq jours. A cet égard, on allait bientôt s'apercevoir qu'on avait compté sans les obstacles opposés par la nature aux mouvements de nombreuses troupes à cette époque de l'année.

Les divisions sont passées en revue dans la journée du 4 avril[1] et s'ébranlent dans la nuit du 5 au 6.

Mouvements de la division de gauche.

Celle de gauche se forme à Sospel en deux colonnes, pour attaquer les postes ennemis de la rive gauche de la Roya, que menacent directement deux détachements sortis de Breil, l'un par la Penna et le pont de Libri, l'autre par la tour de Crivella[2]. La première colonne, conduite par le général Hammel, passe par Olivette, Airole, Abellio[3] et tiraille avec les milices du pas de Fourcoin, qui sont obli-

1. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, le 3 avril. — Les troupes doivent avoir trois jours de vivres, 40 cartouches, deux à trois pierres à fusil. Ces revues préparatoires sont passées : à Menton, pour la division de droite, par le général Bruslé; pour la division du centre, par le général Cervoni et l'adjudant général Vabre ; pour la division de réserve, par le général François et l'adjudant général Langlois ; enfin, à Sospel, pour la division de gauche, par le général Lebrun et le chef de brigade Pijon. — Correspondance inédite de Napoléon : Ordre du 5 avril au capitaine Andréossy, directeur du parc d'avant-garde. — Les divisions se réunissent à 11 heures du soir : celle du centre, sur le chemin de Menton à Vintimille ; celle de réserve, dans Menton ; celle de droite, sur le chemin de Menton à Nice. Le départ à lieu, le 6, à 2 heures du matin (Rapport de Dumerbion, le 6).

2. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 8 avril. — Lettre de Masséna, le 20 avril. — Les détachements de Breil étaient sous les ordres du chef de brigade Pijon. Cet officier étant tombé malade, les postes piémontais de Zuaine et d'Orneglia furent faiblement attaqués.

3. Arch. de la Guerre : Lettre du commandant de Vintimille. — Mémoire historique non signé.

Avril 1794. gées peu à peu de se replier sur le mont Arpetta, par suite de la retraite des troupes de la Rochetta devant la deuxième colonne.

Celle-ci, aux ordres du général Lebrun, franchit le pas de la Corne, gagne Sant'Antonio, le pas de Straforce[1] et prend position sur les pentes de Montalto, au nord de Dolceacqua[2]. Trop faible pour lutter contre ces 4.000 hommes, le commandant du 2e bataillon de Nice bat en retraite, ainsi qu'il en a reçu l'ordre, et détache à Pigna un corps de 300 hommes pour surveiller la marche de l'ennemi du côté de Toraggio. Il rallie le reste de ses forces à l'Arpetta et descend à Saorge, où il arrive à 10 heures du soir. Le poste d'Orneglia averti se retire également dans la nuit[3].

Le 7 avril, le général Hammel s'établit sans opposition à la Scaffa de Gio et au pas de Muratone, mais ne peut déboucher au delà[4], les chemins ayant été rompus par les Piémontais[5]. Le profond ravin où coule la Bendola est du reste défendu par les forces qui ont abandonné le marquisat de Dolceacqua, augmentées de trois bataillons de la réserve[6]. Les troupes régulières sardes sont établies par le capitaine d'état-major de Maulandi, la droite à des maisons crénelées, aux environs de Saorge, le centre couvert par les batteries de Bergeiron et du Cugnet, préparées à l'avance, la gauche à la butte de Casto, gardée par la compagnie de chasseurs des grenadiers royaux[7]. Au delà, les milices oc-

1. Cet itinéraire n'est indiqué nulle part avec précision. Il paraît résulter des indications topographiques données par Montanel, *Topographie militaire des Alpes*, p. 23.

2. Peut-être aussi à Rocchetta.

3. Arch. de Breil, pièce n° 74. Voir aussi Thaon de Revel, pag. 187. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer qu'en agissant ainsi, Dellera se conformait aux instructions du général Colli, prescrivant en cas d'attaque de replier les troupes derrière la ligne de la Bendola et de prolonger cette ligne vers Colla Ardente en restant sur le territoire piémontais. En se retirant, le commandant d'Orneglia emporte ses trois canons de montagne, après avoir fait détruire en partie les munitions, qu'il ne pouvait enlever faute de mulets.

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna, le 9 avril.

5. Arch. de Breil, pièce n° 65.

6. Les deuxièmes bat. des grenadiers royaux, de Turin et de Nice.

7. Bergeiron n'est indiqué que sur la carte de l'état-major sarde; Casto est porté sur les cartes française et sarde. Quant au lieu dit Cugnet, il n'est marqué sur aucune carte; il se trouve entre les deux points précédents.

Avril 1794.

cupent les retranchements pratiqués dans les rochers de Pallandrin, au château et aux terres de la Baragna[1].

Ayant informé Masséna des difficultés insurmontables que présentait l'attaque de Saorge dans cette direction, Hammel reçoit l'ordre, les 7 et 8 avril, de venir le rejoindre à Montalto, en passant par Pigna et Molini[2].

Mouvements de la division du centre.

Pendant ce temps, le reste du corps expéditionnaire avait gagné du terrain. Rassemblé le 5, à 11 heures du soir, aux environs de Menton[3], sa tête avait atteint Vintimille, le lendemain à la pointe du jour; là il se sépare en deux colonnes. A droite, la division d'Oneille, sous le général Mouret,suivie des représentants du peuple,prend le chemin du littoral et va coucher à San Remo et à Bordighera[4]. La colonne de gauche, conduite par Masséna, se porte à Dolceacqua et Isola Bona, où reste le général François, puis vers Pigna, qu'atteint avec peine, après 16 heures de marche, la tête de la division du Tanaro, commandée par le général Laharpe[5].

Avisé de cette marche par Maccarini, qui s'était porté à Pigna, Dellera se conforme aux instructions du général Colli. Il dirige de Saorge, dans la nuit du 6 au 7 avril, le major d'Auvare, avec 100 hommes de son bataillon de chasseurs, sur la Tanarda[6], et le 2e bataillon d'Asti vers la Briga, d'où, renforcé par les milices de cette localité et la moitié du corps franc venue de Tende, le comte de Saint-Michel doit se porter à Fraisso et à Colla Ardente. Le chevalier de Revel, envoyé à la Briga, est chargé d'as-

1. Voir, en outre, Thaon de Revel, p. 188, et le mémoire déjà cité, joint aux instructions de Colli (Arch. de Breil, pièce n° 65), pour le détail des défenses le long de la Bendola et à Saorge.
2. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna aux représentants du peuple et à Hammel.
3. Arch. de la Guerre : Corresp. inédite de Napoléon : Ordre du 5 avril. — Rapport de Dumerbion classé au 14 avril.
4. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 7 avril. — Lettre du commandant de Vintimille, le 8 avril. — Arch. de Breil, pièce n° 91 h. — Koch, *Mémoires de Masséna*, tom. 1er, p. 45 et suiv. La proclamation aux Génois donnée par Koch diffère un peu de la pièce semblable existant dans les Arch. de Breil, n° 70 b.
5. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 8 avril, et pièces déjà citées.
6. Arch. de Breil, pièce n° 73.

Avril 1794.

surer l'action commune de ces deux corps; mais, par suite du mauvais temps, ils ne peuvent remplir leur mission[1].

Occupation de la Tanarda.

Le 7, de grand matin, Masséna avec la division du Tanaro, s'était porté par Buggio au mont Tanarda, qu'avait quitté Maccarini, abandonné par une partie de ses milices, et réduit à 50 volontaires, pour se replier du col sur les huttes de Cima et Barcone di Marta[2]. Il laisse toute la 118e demi-brigade dans ce poste important et se rend lui-même, le soir, avec le reste des troupes, à Molini, s'étant fait précéder, à Triora, par un bataillon de la 46e, qui a ordre de pousser vers Colla Ardente[3]. Fort heureusement pour les Piémontais, une tempête de neige empêche ce mouvement.

Le même jour, à 3 heures du soir, le chevalier Reybaudy de la Cainée, précédant les colonnes, avait trouvé à la Cima di Marta les débris du détachement de Pigna, qui, manquant de vivres et transi de froid, se replie sur Saorge, à l'arrivée du major d'Auvare. Chassé par le mauvais temps de Barcone di Marta, qu'il ne peut dépasser, ce dernier est lui-même obligé de se réfugier dans les granges d'Anan[4]. C'est en vain que, dans la nuit, le régiment de Pignerol, arrivé la veille du Piémont, et le reste du bataillon

1. Arch. de Breil, pièce n° 68 : Relation du capitaine de Maulandi. Cette relation complète et précise les renseignements donnés par Thaon de Revel, p. 188 et 189. On y trouve notamment la copie des deux lettres écrites à Dellera, les 6 et 8 avril, par le capitaine Mauro, commandant le 1er bat. de Belgiojoso, qui avait été invité à s'avancer de ses cantonnements de Limone jusqu'à la Briga et reçut l'ordre du général de Wins de ne faire aucun mouvement avant l'arrivée du 2e bat., partant de Savigliano, le 8.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna, le 7 avril.— Rapports de Dumerbion, les 8 et 9 avril. — Arch. de Breil, pièces nos 68 et 76.

3. On remarquera, de nouveau, combien la relation des *Mémoires de Masséna* par Koch est erronée. Le passage si important de Masséna à la Tanarda n'y est pas même indiqué. Il y a aussi une étrange confusion, p. 47, sur la marche de Lebrun qui, s'il avait été à Triora, le 8, se serait déjà trouvé « *au-delà du mont Tanardo* »; sur l'isolement de Hammel; sur les opérations de Macquard, qui n'avait pas de « cols encore obstrués par les neiges » à traverser, etc., etc. Ces erreurs sembleraient indiquer que Koch n'a pas eu à sa disposition toute la correspondance de Masséna, qui est fort importante cependant. — Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna aux représentants du peuple, les 5 et 8 avril. Ordres du même général, le 7 avril, à la 118e brigade de rester à la Tanarda (Rusca fixera l'emplacement du camp); au commissaire Aubernon pour l'établissement d'un magasin à Pigna, l'approvisionnement des diverses colonnes, l'envoi de tentes à la Tanarda; à l'adjoint aux adjudants généraux Sornet, pour diriger toutes les troupes sur Molini par Langon; — ordres du 8 à Fiorella lui prescrivant d'aller à Colla Ardente et, en cas de neige, de se replier à Molini; au commandant de l'artillerie d'envoyer à Tanarda deux pièces de 3, etc.

4. Arch. de Breil, pièces nos 68 et 76. — Thaon de Revel, p. 189.

Avril 1794.

de chasseurs, maintenu jusqu'alors à Saorge, sont expédiés comme renforts[1]. Tout d'abord, sur l'ordre de Revel, le comte de Saint-Michel occupe Colla Ardente et envoie les milices de la Briga pour concourir à l'attaque de la Tanarda, que ce millier d'hommes fatigués effectue mollement. Après quelques coups de fusil échangés avec les avant-postes français, ils reviennent à la Briga, sans même avoir bien reconnu l'ennemi, le brouillard épais qui régnait laissant à peine apercevoir les objets à quelques pas de distance. Ils y sont bientôt rejoints par le lieutenant-colonel de Saint-Michel, qui, prévenu par Reybaudy de cet insuccès, avait cru devoir quitter Colla Ardente, ainsi que le prescrivaient les premiers ordres[2].

Dans l'après-midi du 8, la situation du corps d'armée austro-sarde, exposé à être coupé de ses communications avec Coni, était donc des plus critiques. Il ne restait d'autre réserve que le 1er bataillon de Nice, gardant les magasins de Tende, dont le général Dellera prescrit de préparer la destruction[3]. Le lieutenant-colonel de Revel rédige même un projet de retraite par les cols de Raus et de la Madone de Fenestre[4]. On envoie cependant à la Briga, avec mission d'employer tous les moyens possibles pour

1. Arch. de Breil, pièce n° 68. — Thaon de Revel, p. 188.

2. Arch. de Breil, pièce n°s 76 et 91 b : Lettre de Saint-Michel à Revel, le 8 avril.— Thaon de Revel, p. 189 et 190. — Dans sa relation, M. de Malausséna donne des détails très précis sur cette petite affaire, qui n'est même pas mentionnée dans les pièces françaises. Il dit notamment que M. de Saint-Michel ne put faire concourir à l'attaque un détachement de 150 hommes, faute de guides pour le conduire, et qu'en apprenant l'insuccès de l'attaque, « il assembla ses officiers en conseil de guerre, qui résolurent unanimement de se retirer, sans qu'aucun observât qu'ayant reçu des ordres postérieurs, on ne devait plus se rapporter à la première lettre du chevalier de Revel. »

3. M. de Malausséna fait très justement observer que « les hauteurs méridionales de la Briga perdues, celles qu'il fallait occuper pour couvrir la grande route exigeaient un nombre de troupes approchant de celles qui étaient dans le comté ; les retirer précipitamment des positions pour courir à celles du devant de Tende était un parti extrême, sujet au plus grand inconvénient, l'ennemi étant à portée de les devancer, s'il prenait la ligne à mesure qu'on l'abandonnait, il pouvait arriver qu'il leur coupât toute retraite. » De là cette émotion quand le messager, apportant le résultat du conseil de guerre du comte Saint-Michel, eut répandu « inconsidérément » l'alarme. « Bien des personnes accoururent au quartier général, entre autres les officiers de la solde, pour demander s'ils devaient faire brûler les grands magasins de Tende ; il leur fut dit de donner les dispositions pour les détruire, si l'on ne pouvait empêcher l'ennemi de gagner Tende et de faire tenir les mulets de l'armée prêts à marcher. »

4. Thaon de Revel, p. 191.

Avril 1794. engager les troupes harassées et démoralisées à remonter aux cols[1], d'abord le capitaine de Maulandi, puis, le soir, le major de Malausséna. Peu après, ce dernier reçoit l'ordre d'aller à la rencontre du général Colli, dont l'arrivée à Tende venait d'être annoncée[2].

A ce moment, d'ailleurs, le danger n'était plus aussi imminent. Arrêté par la neige, souffrant également du froid et de la faim, le gros des forces françaises renonce à l'exécution de la première partie du projet d'opérations et se rejette vers la principauté d'Oneille. Toutefois, le mauvais temps ayant retardé la marche de la réserve et des colonnes de vivres, Masséna quitte Molini, le 8 assez tard, et n'arrive à Montalto que le lendemain matin[3]. Informé par les Génois de la présence à Rezzo de quatre compagnies de la légion légère sarde et de milices chargées de garder Mezzaluna et Pizzo[4], il les en chasse, le 9 au soir[5], et confie la garde de ces passages au 1er bataillon de la 46e demi-brigade, commandée par Fiorella. Cette troupe est relevée à Triora par la 99e, aux ordres du général François, en attendant qu'un bataillon de la 118e y descende de Tanarda[6]. Obligé en outre de laisser des postes pour assurer l'arrivée des subsistances et des munitions du dépôt de Pigna, n'ayant pas encore été rejoint par les troupes de la division

1. Arch. de Breil, pièce n° 68. Maulandi emportait 2.000 livres, « tant, dit M. de Malausséna, pour engager par l'appât du gain des volontaires à y monter d'abord, que pour faire et procurer, par ce moyen, tout ce qui serait nécessaire pour les soutenir. » Il trouve à la Briga deux bat. de Pignerol, le 2e d'Asti, le corps franc, quatre compagnies de chasseurs, qui n'ont laissé aucune grand'garde ou poste d'avertissement sur les avenues des cols.

2. Arch. de Breil, pièce n° 75 c : Lettre du général Dellera au baron Colli, le 9 avril à minuit, de Saorge.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna aux représentants du peuple, les 7, 8 et 9 avril. — Plaintes au commissaire Aubernon, les 8 et 9 avril. — Les approvisionnements n'arrivent que le 8, dans la journée, et en petite quantité. — Lettre de Masséna au commandant de la 118e brigade, qui se plaignait du manque de vivres et de tentes et des souffrances causées par le froid.

4. Arch. de Breil, pièces n°s 91 g et h. Ces deux cols permettent de passer de la haute vallée de la Taggia, qui était aux Génois, à Rezzo, dépendant de la principauté d'Oneille, aux Piémontais.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna du 10 avril. Il dit que ces points « ont été enlevés au pas de charge, malgré qu'ils fussent près de 5 à 600 hommes; une pièce de 3 et plusieurs *bouëtes* (sic). Tout cela ne nous a coûté que deux officiers blessés et trois grenadiers. Plusieurs Barbets ont mordu la poussière ; ils auraient eu tous le même sort, s'ils n'avaient fait *escarpe* (sic) à leur ordinaire. »

6. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, le 10 avril.

Avril 1794.

de gauche, Masséna ne dispose plus que de 2.000 hommes[1]. Il porte son avant-garde à Carpasio, comptant se rendre, le 10, à Conio. Mais, contrairement à ce qu'il pensait, il ne rencontre pas la division d'Oneille, dont il n'a aucune nouvelle depuis trois jours[2]. Celle-ci avait atteint son but, sans avoir à faire ni l'investissement ni le siège en vue duquel on avait embarqué à Nice un équipage d'artillerie[3].

Mouvements de la division de droite.

En apprenant, le 6 avril au soir, l'entrée des Français sur le territoire génois, le chevalier de la Place, gouverneur d'Oneille, avait convoqué un conseil de guerre. On y reconnaissait l'impossibilité de défendre la ville avec les faibles ressources dont on disposait. On se décidait néanmoins à essayer de retarder l'invasion de la principauté, pour permettre l'envoi de renforts du Piémont. Le lieutenant-colonel Léotardi, avec une centurie de son bataillon, une compagnie de canonniers de Villefranche-sur-Mer et deux pièces de montagne, se rend à Rezzo, où les compagnies de grenadiers et chasseurs de la légion légère ont été déjà envoyées la veille. Il doit appeler aux armes les habitants. Deux autres compagnies vont en faire autant à Carpasio et Villatalla. Les deux dernières restent à Oneille avec 110 miliciens[4].

L'arrivée des émigrés français, abandonnant la Rivière

1. Ce chiffre est donné par Masséna dans la lettre aux représentants du peuple, le 10 avril. Si extraordinaire que cela paraisse, c'était tout ce qui restait d'une colonne de plus de 5.000 h. (centre) En effet, la 118e demi-brigade, 1.755 h , était à Tanarda, un bat. de la 46e, 8 ou 900 h., à Triora, et il avait fallu laisser en outre des détachements aux cols de Mezzaluna et Pizzo. Quant à la réserve, de plus de 4.000 h., obligée de suivre le même chemin muletier, encombré déjà par les convois, elle était à plus d'une marche en arrière. Le 3e bat. de la 100e était resté à Pigna pour la garde des magasins, détachant 100 hommes à Buggio ; la 99e demi-brigade allait arriver à Triora pour relever le bat. de la 46e. Quant au 2e bat. de cette demi-brigade et à la 21e, il semble qu'ils étaient encore, le 9 avril, à Buggio ou Pigna. — Et cependant, dès le 7, l'adjoint aux adjudants généraux Sornet avait été envoyé à Buggio, Pigna et Dolceacqua pour diriger toutes les troupes sur Molini par Castelfranco et Langon. Le 9, l'adjudant général Langlois était expédié à Pigna pour le même objet et pour accélérer l'arrivée des vivres à Montalto. Ces faits prouvent la difficulté qu'il y a à faire marcher avec ensemble et à ravitailler une colonne de 8 à 10.000 h. sur un seul sentier de montagne.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna aux représentants du peuple, le 9 avril, et à Dumerbion, le 20.

3. Arch. de la Guerre : Correspondance inédite de Napoléon.

4. Arch. de Breil, pièces nos 91 g et h. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 23 mars. — Trois déserteurs d'Oneille avaient indiqué 400 h. dans la place.

Avril 1794. de Gênes devant les soldats républicains, jette bientôt l'alarme dans cette ville[1]. Redoutant le même sort qu'en 1792, les citadins et les paysans des environs chargent leurs effets sur les mulets et s'enfuient ; en sorte que, le 8 à midi, on ne parvient à réunir à Santa Agata, sur la rive droite de l'Impero, que 90 milices sur 400 qui avaient été appelées[2].

Prise d'Oneille. Ce même jour, les deux colonnes du général Mouret quittent Montalto et Castellaro, où elles ont passé la nuit. La première se porte sur Carpasio et est repoussée. La seconde débouche entre 2 et 3 heures de l'après-midi au pied des contreforts du mont Rosa. Un bataillon engage la fusillade avec les milices et les refoule sur Borgo. Le reste des forces manœuvre de manière à attaquer de front, le long de la côte, tout en gagnant la vallée vers Ponte dei Capuccini. Voyant sa ligne de retraite ainsi menacée, le chevalier de la Place se replie par Saint-Bernard et Costa Rossa, d'où il monte sur la crête de la montagne qu'il suit jusqu'à Torria[3].

Le lendemain, le général Mouret poursuit les Piémontais en s'étendant sur sa droite, tandis que la colonne de Montalto, qu'après son échec il a rappelée à lui, enlève le col d'Acquarone, sur la rive droite de l'Impero, forçant ainsi les compagnies de Carpasio et de Villatalla à gagner Rezzo par Conio et le pas d'Aurigo. Exposé à être dé-

1. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 25 mars. Il donne 4.000 émigrés, ce qui paraît exagéré. — Arch. de Breil, pièce n° 91 g.

2. Arch. de Breil. pièce n° 91 g : rapport du chevalier de la Place, gouverneur d'Oneille. Les renseignements qui suivent, en ce qui concerne les Piémontais, sont tirés de ce rapport très long et très précis.

3. Arch. de la Guerre : Rapport du général Mouret, le 8 avril. Rapport de Dumerbion, classé au 14 avril. D'après l'état joint à ce rapport et un autre état semblable existant dans la correspondance inédite de Napoléon, on a trouvé à Ormea quatre pièces de 36, six de 17, deux de 14, une de 3 avec 100 boulets par pièce tout au plus ; 510 fusils, 65 barils de cartouches d'infanterie, 2.800^{m} de poudre ; 300 pièces d'huile, 200 pièces de vin, 100 sacs de farine, 250 de blé, 300 qx. de salaison ; quelques tentes et quelques couvertures. — Arch. de Breil pièce n° 91 g. On voit ce qui reste de la légende créée par Jomini et les auteurs de *Victoires et conquêtes* sur « la formidable position de Santa Agata ». Il est à observer aussi que, dans son rapport, le général Mouret se garde bien de parler de l'échec de la colonne dirigée sur Carpasio, colonne qu'aurait dû rencontrer Masséna, le 9, si elle n'avait pas été ramenée vers Oneille.

bordé sur ses deux flancs, le chevalier de la Place bat en retraite pendant la nuit de Torria sur San Bartolomeo.

Dans la matinée du 10 avril, il espère pouvoir s'y maintenir, grâce à une prise d'armes de la population de Borgomaro, qui réoccupe un instant le col d'Acquarone[1]. Mais, dans l'après-midi, voyant les flanqueurs de la division française d'Oneille avancer peu à peu sur sa gauche vers Cesio et le mont Verdina, apprenant le départ du lieutenant-colonel Leotardi de Rezzo, à la suite du mouvement de la division du Tanaro sur Mezzaluna, il prend, à 6 heures du soir, le chemin de Ponte di Nava. Il est si vivement pressé qu'il est obligé de sacrifier quelques sentinelles; par son énergie, il triomphe de la mauvaise volonté des autorités génoises à Mulzo et Pieve di Teco et atteint enfin Ormea, le lendemain à 11 heures du matin[2], tandis que les troupes de Mouret entrent en contact, à Conio, avec celles de Masséna.

Cependant ce général arrivait de sa personne à Oneille et y apprenait l'entier abandon de la principauté par l'ennemi et la plus grande partie de la population[3]. L'un des objets de l'expédition étant ainsi atteint, et, les neiges empêchant pour le moment de pousser à fond l'attaque du haut bassin de la Roya et du col de Tende, il n'y avait qu'à poursuivre l'offensive dans la direction du Tanaro, comme

1. Cette prise d'armes s'était faite à l'instigation de M. Amci, capitaine dans le régiment d'Acqui, en congé à Borgomaro (rapport du chevalier de la Place).

2. Voici, d'après M. de la Place, l'épisode de Pieve. « A quelque distance de Pieve, j'expédiai un officier à M. le commandant, pour le prévenir que j'allais passer avec trois ou 400 hommes ; que je n'avais pu, selon l'usage, faire charger les armes sur des mulets, n'en ayant pas trouvé et que je serais passé hors de la ville; que je me flattais que la République, ayant laissé passer nos ennemis armés, à notre préjudice, sur ces terres, elle ne pouvait pas désapprouver que le Roi, mon maître, eût les mémes prérogatives. M. le commandant avait déjà expédié un officier avec un piquet de 12 hommes, pour arrêter notre marche et nous intimer le devoir de lever les platines et de ne passer qu'à petits pelotons de 20 ou 30. Pour lors, j'allai moi-même parler à M. le commandant, qui ne voulait absolument entrer dans aucune de mes raisons. Comme je vis qu'il y avait du mouvement dans la ville et qu'il était fort aisé qu'elle s'armat, je crus couper court à toutes les difficultés et dis à M. le commandant que je lui avais annoncé trois à 400 hommes, mais que nous étions 4.000, que j'avais donné l'ordre de lever les pierres et que je passerais. Ce nombre-là le mit à la raison et il me répliqua « Felice notte, signor cavaliere », et nous passâmes hors de la ville. » Le chevalier de la Place cite avec éloges, le chevalier d'Arcogliere, le chevalier Matton, le lieutenant Dimonlide Cotter (?), le chevalier Luzerne et M Depretis.

3. Koch, *Mémoires de Masséna*, t. I, p. 52. — Arch. de la Guerre : lettre de Masséna aux représentants du peuple, au commissaire ordonnateur et à Fiorella, le 10 avril.

Avril 1794.

il avait été prévu au projet d'opérations[1]. Toutefois les troupes étaient si dispersées et si fatiguées qu'il fallait quelques jours pour les réunir et les ravitailler. D'accord avec les représentants du peuple, Masséna donne des ordres en conséquence et détermine la composition des postes chargés de couvrir la ligne de communication.

Offensive des Français dans la vallée du Tanaro.

Le général Lebrun est renvoyé de la Tanarda à la baisse de Gio, où il prend le commandement de la 56e demi-brigade et de la compagnie franche corse, défendant les débouchés de Saorge, sur la rive gauche de la Roya[2]. Le général François a sous sa direction la 118e demi-brigade et le 3e bataillon des Hautes-Alpes, établis à Tanarda, Triora et Molini, pour surveiller les avenues de la Briga par le mont Marta et Colla Ardente, ainsi que 13 compagnies de la 46e, réparties entre les postes qui conduisent de la vallée du Giribonte dans celle de l'Aroscia, et se reliant au mont Fronte avec les troupes précédentes[3]. Le dépôt de Pigna, gardé par le 3e bataillon de la 100e demi-brigade, qui a un détachement à Buggio, approvisionne ces 6.000 hommes[4].

1. Koch, dans ses *Mémoires de Masséna*, p. 50 et 51, donne, entre guillemets, une lettre qu'auraient adressée les représentants du peuple à Masséna, le 9 avril probablement. Cette pièce n'existe pas aux Arch. de la Guerre et aucune des nombreuses dépêches de ce général, dont on a les copies, ne permet d'en contrôler l'authenticité. Cela est d'autant plus fâcheux que le ton de cette lettre est tout à fait étrange et contraste singulièrement avec ce qui subsiste de la correspondance des représentants du peuple aux armées des Alpes et d'Italie. Ils décidaient l'objet et l'époque d'une opération, indiquaient, le plus souvent, les troupes à y employer, prenaient même une part active à la rédaction du projet, mais n'intervenaient jamais au moment de l'exécution. En donnant des ordres, en effet, ils auraient perdu le droit de juger. Dans ce cas particulier et en tenant cette lettre pour authentique, si on la compare avec le projet d'opérations donné par Koch, aux pièces just., p. 258, on accordera qu'il a dû être très facile à Masséna de se justifier, ainsi qu'il est dit p. 52, puisqu'il s'était conformé strictement aux indications de ce projet. Il est étonnant que le général Koch n'ait pas fait cette remarque et plus extraordinaire encore qu'il paraisse ignorer que, depuis le 5 avril, Masséna commandait toutes les troupes de l'expédition. Comparer, à ce sujet, les pages 42, où Masséna est désigné comme commandant la division du Tanaro seulement, et 52, où les représentants lui donnent la conduite de l'expédition.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna à Hammel et Lebrun, le 14 avril. Masséna se plaint que Lebrun soit venu à Tanarda ; c'était cependant en exécution d'ordres très positifs, donnés par lui le 9 avril, à Hammel, au commissaire Aubernon, et portés à la connaissance des représentants du peuple. C'était donc Hammel qui avait eu tort de venir à Molini, en ne laissant que deux bat. de la 56e à Gio. Une fois Lebrun revenu dans ce poste, avec le 3e bat. de cette demi-brigade, il y a devant Saorge 2.500 h. environ.

3. Le 3e bat. des Hautes-Alpes est laissé à Molini, en exécution d'un ordre de Masséna à Hammel, le 14 avril. La 118e a deux bat. à Tanarda, un à Triora. En y comprenant la fraction de la 46e, le corps du général François compte à peu près 3.000 h.

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna au commissaire Aubernon, le 9 avril, et à l'adjoint aux adjudants généraux Bailet, le 24.

Avril 1794.

Le général Hammel doit rallier le reste de la division de Saorge à Taggia[1], non loin d'Oneille, où cantonnent un bataillon de la 117e et deux de la 99e demi-brigade, sous les ordres du général Cervoni[2]. San Lazzaro, dans la haute vallée de l'Impero, est assigné comme point de rassemblement aux autres corps de la droite, du centre et de la réserve, qui présentent ensemble un effectif de huit à 10,000 hommes, le 14 avril[3], et se portent, le lendemain, aux environs de Pieve di Teco, en une seule colonne[4].

Dispositions défensives du général d'Argenteau.

Ces délais avaient permis aux Austro-Sardes de prendre quelques dispositions défensives dans la vallée du Tanaro. Arrivé, le 11 avril, à Ormea[5], le général d'Argenteau se proposait de répartir le long de la frontière génoise les 10

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna, le 14 avril.— On peut encore noter, à propos de cette lettre, une erreur de Masséna semblable à celle qui est signalée ci-dessus, note 2.— Dans cette lettre du 14 avril, Masséna donne à Hammel l'ordre de réunir ses troupes à Taggia et de venir, de sa personne, à Oneille, pour y recevoir des ordres. Cependant, le 18, il lui écrit qu'il n'a pas voulu lui dire de venir *seul* à Oneille. Le reste de la division comprend simplement le 1er grenadiers et le 2e d'infanterie légère, soit 1.200 h.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna à Cervoni, le 18 avril.

3. Le chiffre exact est assez difficile à établir. Masséna indique successivement, 6 à 7.000 h., le 13 avril, à Haller, 8.500 h., le 14 avril, à Dumerbion. D'autre part, si l'on veut calculer cet effectif, en prenant pour base l'état du 5 avril (pièce just. n° 6), on est quelque peu embarrassé, pour déterminer, d'une façon certaine, les corps ayant pris part à l'expédition du Tanaro. C'est, en comparant soigneusement toute la correspondance de Masséna du 6 au 21 avril, que l'on est parvenu à fixer l'emplacement des troupes donné dans les deux paragraphes précédents et à en déduire, pour la colonne marchant à Ormea, la composition suivante : division de droite, généraux Mouret et Bruslé : 3e infanterie légère, 19e demi-brigade, deux bat. des 101e et 117e, soit 5.123 h.; division du centre, général Laharpe : 1re infanterie légère, 5e grenadiers, 5e des Alpes, 11 compagnies de la 46e, soit 2.966 h.; réserve : 21e demi-brigade, un bat. de la 99e, soit 2.310 h.; total : 10.399 h., d'après l'état du 5 avril; mais il ne serait pas étonnant qu'il y eût eu une diminution de 15 à 1.800 h.

4. Il ne peut y avoir aucune incertitude à ce sujet, vu la précision des ordres donnés et l'habitude des rassemblements préalables, dont on a vu un exemple, le 5 avril au soir. On voit bien, par la lettre de Masséna à Cervoni, le 18 avril, qu'il y a un bat. à Mendatica; mais ce bat., qui appartient à la 99e demi-brigade, n'a dû être dirigé sur ce point que le 16 ou le 17, en partant de Pieve di Teco, sans quoi on ne s'expliquerait pas l'ordre donné le 15, à Fiorella, de surveiller la droite de Mezzaluna. D'ailleurs les Républicains connaissaient fort mal le pays, ainsi que le prouvent leurs rapports si peu précis et la curieuse aventure racontée par Roguet (tome 1, p. 132), de la 21e demi-brigade se rendant de Garessio au colle San Bernarda par Intrapa, le col de San Bartolomeo, Nasino, Zuccarello, Cerizola et employant ainsi plus d'une journée pour gagner une position distante d'une demi-heure du point de départ. Il s'en faut donc de beaucoup que les généraux Masséna et Mouret soient partis de Molini et Triora pour franchir le contrefort entre Giribonte et Taggia, ainsi que le raconte Koch, t. 1, p. 53. C'est une erreur aussi que d'indiquer, p. 52, le général Lebrun comme faisant partie du corps expéditionnaire du Tanaro.

5. D'après la pièce n° 87 des Arch. de Breil, d'Argenteau ne serait arrivé à Ormea que le mardi de la semaine sainte, c'est-à-dire le 15 avril. Cette indication est inexacte, attendu que, d'après sa relation (Arch. de Breil, pièce n° 68), le capitaine de Maulandi, parti à pied, le 11 avril, à 10 heures du matin, du col de Tanarello pour Ormea, et revenu à la Briga le 13 au soir, en courant la poste « à bidet » par Ceva et Mondovi, n'a pu voir le général autrichien que dans la nuit du 11 au 12. D'autre part, il résulte d'une lettre de d'Argenteau, le 14 avril (Arch. de Breil, pièce n° 84), que le 13 au soir, il a reçu à Ormea le capitaine de Malausséna, envoyé par Colli pour lui proposer d'attaquer Rezzo de concert. D'ailleurs, dans cette même pièce n° 84 des Arch. de Breil, il y a une lettre écrite d'Ormea, le 12 avril, par le capitaine Gadolini des Grenadiers autrichiens, au nom du comte d'Argenteau, pour le baron de Wins.

Avril 1794. bataillons dont il devait disposer peu à peu[1], de manière à relier le corps piémontais de Colli dans la Roya avec les Autrichiens de Wallis, en marche d'Alexandrie sur Cairo. Ce dernier point serait gardé par un bataillon de Mondovi et 200 milices, l'autre bataillon du même régiment s'installant avec le corps franc de Giulay à Murialdo, pour garder, de concert avec lui, la partie supérieure des deux Bormida. Le 1er bataillon de la légion légère est envoyé au col de San Bernardo et détache 60 hommes à Bardinetto, où se réfugient les milices de Loano. Un bataillon et quatre compagnies du régiment de Caprara resteront en réserve à Garessio, tandis que le reste des forces occupera la haute vallée du Tanaro jusqu'à Upega[2].

D'Argenteau ne tarde pas à comprendre que ces forces sont insuffisantes pour défendre contre une vigoureuse agression un pays aussi étendu et aussi facilement accessible[3]. Il demande des renforts à de Wins, pour couvrir sa gauche, engage Colli à le soutenir, sur sa droite, en prenant l'offensive et, dans les journées des 14 et 15 avril, se prépare à résister à Ormea et Ponte di Nava. Le régiment de Lombardie est placé derrière une batterie construite sur la rive gauche du Tanaro et armée de deux canons, battant le grand chemin du col de Nava dans le défilé formé par les rochers de Lanzata et du Pizzo, où 150 hommes se retranchent[4]. Le 2e bataillon de la légion légère, réduit par les

1. Le général d'Argenteau avait précédé ses troupes et ne trouvait à Ormea, le 11, que les deux bat. de Lombardie et le bat. de la légion légère venu d'Oneille avec les milices de ce pays. Le 15, arrivaient deux compagnies des grenadiers Strassoldo, suivies des deux autres, le lendemain, de grand matin (Arch. de Breil, pièce n° 87). Quant au 1er bat. du régiment de Mondovi, il était encore dans la vallée de la Vésubie et ne devait la quitter pour se rendre à Cairo, qu'après l'arrivée du 2e bat. de chasseurs destiné à le relever. (Lettre du général de Wins, le 7 avril, Arch. de Breil. pièce n° 70 g).

2. Arch. de Breil, pièces nos 68, 82, 84, 87, 88. Le projet de disposition est donné par le capitaine de Maulandi et résumé dans la pièce n° 82.

3. Arch. de Breil, pièce n° 84. Ces forces présentaient un effectif de 3.765 fusils, non compris 12 à 1.500 miliciens.

4. Arch. de Breil, pièce nos 87 et 88. L'auteur inconnu de la première relation indique les postes de « Rocca Lanza et Rocca Ferrara, à gauche et à droite du défilé ». Or d'après la carte sarde, ces deux points Roccia Lanzata et Roccia Ferraira, sont à gauche du défilé pour un observateur piémontais. L'auteur inconnu également de la seconde relation dit que : « sur la droite du Tanaro, on avait pratiqué un chemin pour monter sur le rocher *à droite* du défilé Nava, qui arrivait sur une roche inaccessible ».

Avril 1794.

combats livrés dans la principauté d'Oneille et affaibli par les détachements envoyés à Viozene et Carnino, est dispersé sur la crête entre le mont Ariolo et Balzi della Crocetta[1]. 600 miliciens, au premier de ces points, 100 ou 200, au second, gardent les sentiers qui, venant de Pieve di Teco et de Caprauna, se réunissent au pont de Cantarana, occupé par quatre compagnies des grenadiers Strassoldo, qui tiennent les hauteurs de la rive gauche du Tanaro[2]. Enfin deux compagnies des Croates de Giulay, rappelées de Murialdo, vont soutenir le bataillon de la légion étrangère à Colla di San Bernardo, qui paraissait menacé[3]. En effet, pour donner le change à l'ennemi, le chef de brigade Laffon et deux bataillons de la 99e demi-brigade, s'étaient dirigés, le 11, d'Oneille sur Loano, qu'ils occupaient le lendemain[4]. Le 16, de grand matin, Masséna se porte de Pieve di Teco sur Ormea.

Combat de Ponte di Nava.

Un bataillon de la 99e demi-brigade, faisant partie de la réserve, va à Mendatica, pour surveiller le débouché du col de Tanarello et entrer en relation avec les troupes d'Andagna et de Triora[5]. La brigade Laharpe se porte, par le chemin du col de Nava, à l'attaque du mont Ariolo, que les défenseurs abandonnent sans combat, vers 10 heures du

1. Ce point est désigné de la façon suivante dans la pièce n° 87 des Arch. de Breil : « poste de Fontagnon, sur le contrefort entre le col du Frasso et Colla Bassa di Castello ». Dans la pièce n° 88 des mêmes Arch., il est dit : « l'ingénieur Martonits avait choisi un autre point de défense sur la hauteur de Fontanion, en tête du vallon de Caprauna et de Cantarana ». Ce nom de Fontanion vient sans doute du ruisseau de Fontana Fredda qui, d'après la carte sarde, descend du Passo Prealo. Enfin les ordres de Masséna du 16 avril (Arch. de la Guerre), désignent ce même point sous le nom du rocher de Capraunetta.

2. Arch. de Breil, pièce n°s 87 et 88. D'après la première, le commandant Léotardi serait également resté au pont de Cantarana avec 30 h. de son bat. de la légion légère.

3. Arch. de Breil, pièce n° 87.

4. Arch. de Breil, pièce n° 86. Le « signor auditore Verani » donne 600 h.; les deux bat. de la 99e présentaient, le 5 avril, 620 h. C'est évidemment ce mouvement que redoutait beaucoup d'Argenteau. (Lettres des 14 et 15 avril, Arch. de Breil. pièce n° 84), qui a fait croire à plusieurs auteurs, Jomini, Pinelli, Thaon de Revel, etc., qu'une attaque a été dirigée du littoral sur le col de San Bernardo. La vérité est qu'il n'est même pas bien certain, que le 20 et le 21, le général Hammel soit venu par cette route. Si le mouvement de la 99e demi-brigade effraya d'Argenteau, le chef de brigade Laffon ne fut pas moins ému, à Loano, en apprenant l'arrivée des renforts au col de San Bernardo et la marche des Autrichiens dans la vallée de la Bormida. Voir aux Arch. de la Guerre, la lettre de Masséna à cet officier, lui recommandant de désarmer les hauts personnages et l'assurant que « ça ira ». Enfin on remarquera que ce n'est pas le 9 avril, ainsi que le dit Koch, p. 50, que Loano fut occupé, mais seulement le 12.

5. Arch. de la Guerre : Rapport attribué à Dumerbion et classé au 14 avril. C'est la seule pièce où il soit fait mention de ce mouvement.

Avril 1794. matin[1], au 3e bataillon d'infanterie légère, dirigé de Belandi sur la chapelle San Bernardo par le général Mouret[2]. Celui-ci suit, avec sa division, le sentier d'Arno à Passo Prealo, qui passe sous Balzi di Crocetta. Avisé de l'occupation de ce point, Masséna lui prescrit de rétrograder, pour gagner les crêtes par Moano et Capella Domenica, où la 21e demi-brigade de la réserve est envoyée[3]. Le faible poste piémontais, ainsi menacé sur les deux flancs, se retire après une fusillade de trois quarts d'heure[4]. Les Républicains s'établissent alors sur les hauteurs, que tentent en vain de reprendre les grenadiers de Strassoldo et, s'étendant sur leur droite, poussent des tirailleurs vers le fond de la vallée du Tanaro[5].

Dans cette situation, d'Argenteau ne pouvait songer qu'à assurer sa retraite. Ralliant les postes de Lanzata et du Pizzo, le régiment de Lombardie ne se replie qu'à la nuit par le col de Termini. Le bataillon de Caprara avait été appelé, le matin, de Garessio, où venait d'arriver une partie du régiment de Schmitfeld. Une division était restée à Ormea, la seconde s'était postée à San Giuseppe, sur la rive droite du Tanaro; la troisième, qui s'était avancée jusqu'à Cantarana, couvre le ralliement des grenadiers Strassoldo, du bataillon de la légion légère et des milices. Le soir, cette masse de deux à 3.000 hommes se met en marche pour Garessio en une seule colonne. En arrivant à Barchi[6], elle est saluée par les coups de fusil de l'avant-

1. Arch. de Breil, pièce n° 87. Il est dit que l'attaque commença entre 20 et 21 heures.
2. Koch, *Mémoires de Masséna*, p. 54. — Arch. de Breil, pièces n°s 87 et 88.
3. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, le 16 avril. Capella Dominica est appelée Colla Dominica. Le mouvement prescrit par Masséna est sans doute celui exécuté par l'adjudant général Arnoux avec deux bat., pendant que le reste de la division poursuivait son chemin. (Koch, p. 54).
4. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion précité. Arch. de Breil, pièces n°s 87 et 88.
5. Arch. de Breil, pièces n°s 87 et 88 Dans cette dernière, il est dit que les grenadiers de Strassoldo, envoyés au secours du Fontanion, furent maltraités. La première indique seulement l'envoi de deux compagnies au secours du mont Ariol (*sic*) ; c'est aussi l'orthographe de Koch ; Pinelli écrit Airolo.
6. Arch. de Breil, pièce n° 88 : Il y est dit que cet incident s'est produit à une heure d'Orméa.

garde d'une colonne française, que le général Mouret a dirigée par Caprauna sur le col de San Bartolomeo. Abandonnant la route pour se jeter dans les sentiers de montagne, les troupes se débandent. Le bataillon d'infanterie légère se rend à la Chartreuse de Casotto. Avril 1794

D'Argenteau arrive à Ceva, le lendemain, avec 800 hommes seulement[1], n'ayant perdu cependant que quatre ou cinq officiers et 200 soldats, prisonniers, tués ou blessés[2].

Le 17 avril, la division Mouret cantonne sur le versant droit de la vallée du Tanaro[3], poussant ses avant-postes vers le col de San Bernardo, d'où les Austro-Piémontais se replient sur Bagnasco, puis sur Ceva[4]. A la tête de la brigade Laharpe, Masséna prend possession de Ponte di Nava. Il marche ensuite sur Ormea, qui fait sa soumission[5]. Le soir même, la garnison du fort se rend à discrétion et est remplacée par deux compagnies de grenadiers[6]. Dans la nuit, un trompette va porter une sommation à la ville de Garessio, qui est occupée, le lendemain matin, à 8 heures, par 500 hommes, les notables s'étant constitués comme otages[7].

1. Arch. de Breil, pièces n°° 87 et 88.
2. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 17 avril. — Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna à Dumerbion. Il accuse 80 prisonniers, autant de déserteurs, presque tous grenadiers autrichiens, pour le 16 ; 28 autres prisonniers faits à Ormea et à Ponte di Nava, pour le 17, indépendamment de la garnison du fort d'Ormea, soit à peu près le chiffre donné par d'Argenteau. Il n'est pas hors de propos de faire remarquer ici combien sont peu justifiées les attaques de Pinelli contre d'Argenteau, p. 387 : 1° il n'était pas possible, le 14 avril, d'aller au col de Tanarello. Quant à l'attaque au sud du mont Fronte, c'est-à-dire vers Rezzo, ainsi que l'avait proposé Colli, le 13, elle ne pouvait être effectuée avant l'arrivée de toutes les troupes et des renforts annoncés par de Wins, dans sa lettre du 15 ; 2° il était inutile d'occuper plus fortement Ponte di Nava, puisque ce point n'a même pas été attaqué ; 3° c'est une grave erreur de dire que Mouret avait peu de monde : sa colonne était, à elle seule, plus forte que toutes les troupes de d'Argenteau ; 4° pour donner une idée de la manière de travailler de cet écrivain militaire, on se bornera à remarquer que, pour mettre d'accord les incohérences de Koch, il indique, p. 389, que le général Lebrun, avec sa brigade, gardait le mont Giove (près de Saorge) et Ponte di Nava (près d'Ormea).
3. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna à Mouret, le 17 avril. Le pain est envoyé d'Ormea au village de Cantarana. Il autorise les troupes à cantonner, s'il est nécessaire, dans les villages génois et leur recommande de se bien conduire.
4. Il n'est pas bien sûr que la division Mouret se soit avancée jusqu'à San Bernardo ; mais il est certain que le 1er bat. de la légion légère et les deux compagnies de Croates se sont retirées sur Ceva. Arch. de Breil, pièce n° 87).
5. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna aux représentants du peuple, le 17 avril, à Dumerbion, le 18, à Laharpe, le 17.
6. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna précitées. Ordre du même, le 17 avril, au général Bonaparte d'envoyer au fort des canonniers pour y servir 10 pièces.
7. Arch. de la Guerre : Rapport de Masséna, le 18 avril, et sommation de Garessio. — Lettre de Masséna à Dumerbion, le 18 avril. Arch. de Breil, pièce n° 86.

Avril 1794.

—

Nouvelle direction donnée aux troupes françaises.

Les interrogatoires des déserteurs, les avis des espions, les renseignements donnés par les habitants s'accordent à signaler le désarroi de l'ennemi ; les représentants du peuple et le général Masséna décident donc de tenter sur la forteresse de Ceva un coup de main, dont la réussite ouvrirait immédiatement à l'armée d'Italie un débouché vers les plaines du Piémont[1]. Dans la journée du 18 avril, les ordres sont donnés en conséquence : au général Hammel, de faire marcher ses hommes de Taggia à Laigueglia le premier jour, à Loano le deuxième, et le plus près qu'il pourra de Garessio, le troisième[2] ; — au général Cervoni, commandant à Oneille, d'envoyer à Nice, par terre ou par mer, les prisonniers et déserteurs réunis à Pieve di Teco et d'expédier de l'eau-de-vie[3] ; — au général Laharpe, chargé de la police à Ormea, de faire cuire le plus de pain possible dans les fours de cette localité et de le faire apporter aussitôt à Garessio, ainsi que des munitions, des souliers et du vin[4] ; — au général Bruslé de diriger en ordre sur Garessio la majeure partie des troupes de la division du centre, ainsi que le 3e d'infanterie légère et le 1er bataillon de la

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna à Dumerbion, le 20 avril.— Cette intention résulte d'ailleurs très nettement des ordres indiqués ci-après. C'est ce que n'a pas cru le général Koch qui, p. 59, applique à l'occupation de Garessio, tout à fait insignifiante, les dispositions prises en vue de l'opération projetée sur Ceva. Rien n'est d'ailleurs plus contraire au caractère entier de Masséna que le rôle qu'il lui fait jouer à l'égard des représentants du peuple et du général Bonaparte. Enfin, Masséna n'est pas revenu à Ormea et est resté à Garessio jusqu'au 21, dans la maison du signor Speziale Giaconne, au bourg de Ponte. (Arch. de Breil, pièce n° 86).

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna à Hammel, le 18 avril. Ces troupes sont : le 1er bat. de grenadiers et le 2e bat. d'infanterie légère, soit 1.250 h., auxquels se joignent un des deux bat. de la 99e demi-brigade, en garnison à Loano, 310 h. Hammel reste à Oneille ; il semble que Cervoni est venu avec ces troupes, à Garessio ; mais on ne peut affirmer qu'elles ont suivi l'itinéraire indiqué. Masséna renouvelle cet ordre le 19, et l'adresse au chef d'état-major Mounier, à Oneille.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna à Cervoni, le 18 avril. Il lui recommande de ne pas faire coucher les déserteurs à Oneille, sans doute à cause de la faiblesse de la garnison.

4. Arch. de la Guerre : Lettres de Masséna, les 18, 19 et 20 avril. — Au départ de San Lazaro, le 15 avril, chaque homme devait avoir sur lui deux jours de vivres au moins, 40 cartouches et trois pierres à fusil (Instruction pour les généraux, le 14 avril). En outre, un convoi de mulets aurait dû suivre, avec huit jours de vivres (Lettre à Haller, le 13 avril). Il est probable que ces ordres n'avaient pas été complètement exécutés puisque, dès le 19, Masséna réclame du pain avec instance. Dans sa lettre du 20, il dit à Laharpe : « Tâche de nous faire manger et nous trimerons de tout notre cœur ». On devait cuire à Ormea 4.700 à 4.800 rations par jour. On ne commence à en recevoir que dans la nuit du 18 au 19. Les adjudants généraux Barbet et Vabre étaient chargés de ce service essentiel, en attendant l'arrivée d'un commissaire que Masséna demande, le 18, à Aubernon.



117e demi-brigade[1]; — enfin au général Mouret de venir à Ormea et de disposer le reste de sa division de façon à garder les hauteurs environnantes et Ponte di Nava[2]. Le 19 au matin, les 3.500 hommes réunis à Garessio sont avisés de se tenir prêts à marcher, à 1 heure de l'après-midi[3]. Faute de pain, leur départ, aussi bien que celui d'un millier d'hommes de renfort demandés à Laharpe, est contremandé[4].

Le lendemain, au lieu d'être dirigé sur Ceva, ce corps expéditionnaire, augmenté du 2e bataillon de la 117e demi-brigade, est acheminé, sous les ordres du général Bruslé, par Pieve di Teco et Molini, sur la Tanarda, où il doit être réuni le 25 avril[5]. L'attitude menaçante prise par l'armée austro-sarde dans le comté de Nice, grâce à l'arrivée successive des troupes sortant des quartiers d'hiver[6], obligeait à renoncer à ce projet audacieux[7], pour agir de nouveau du côté du haut bassin de la Roya[8].

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna à Bruslé, le 18 avril, lui envoyant l'état des troupes qui doivent rester à Ponte di Nava et Ormea, et lui prescrivant de prendre le commandement des autres. — Lettre à Laharpe sur le même sujet.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Masséna, le 18 avril.

3. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna. — Ces troupes sont les suivantes : 1er et 3e bat. d'infanterie légère, 5e grenadiers, 1er bat. de la 117e demi-brigade, 11 comp. de la 46e.

4. Arch. de la Guerre : Correspondance de Masséna.

5. Arch. de la Guerre ; Ordres de Masséna, des 20, 21 et 25 avril. — Le général Bruslé part de Garessio, le 22, pour Pieve di Teco et Molini. Les trois comp. de sapeurs partent, le 21, avec leurs outils. Les autres troupes, avec des vivres pour deux jours, suivent de la manière suivante : 11 comp. de la 46e, 21 à Pieve, 22 à Molini ; 1er infanterie légère, 1er et 2e bat. de la 117e, 22 à Pieve, 23 à Molini, 24 à Tanarda ; 5e grenadiers et 3e infanterie légère, 23 à Pieve, 24 à Molini, le 3e infanterie légère restant à Mezzaluna, le 5e grenadiers à Tanarda, le 25. — Les troupes, passant à Molini, y prennent trois jours de vivres.

6. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Ces troupes arrivent à Tende ainsi qu'il suit : régiment de Pignerol, le 7 ; 2e bat. de Belgiojoso, le 8 ; 1er bat. de Belgiojoso et bat. de Garnison autrichien, le 10 ; 2e bat. de Tortone, le 14 ; régiment des Gardes, le 14 ; régiment de Piémont, le 15 ; 1er bat. de Tortone, le 17 ; 8e et 9e bat. de Grenadiers, le 23 ; ces deux derniers reviennent presque aussitôt en Piémont. En outre, sont arrivés : la moitié des chasseurs-carabiniers Canale, vers le 12 ; les volontaires de Pian, vers le 15 ; le 2e chasseurs, vers le 20, à Limone et, le lendemain ou le surlendemain, à Tende. — Ces 14 à 15 bat. étaient très faibles et ne devaient pas présenter ensemble 4.000 h.

7. Quelle que fût la démoralisation de l'ennemi, on se croit en droit de donner cette appréciation pour les raisons suivantes : le général d'Argenteau avait à ce moment dû rallier au moins autant de troupes qu'en amenait l'assaillant ; il était appuyé à quelques retranchements ; il pouvait être rapidement soutenu par la cavalerie. Cette opinion est d'ailleurs exprimée par le baron de Wins dans sa lettre à Colli, le 19 avril. (Arch. de Breil, pièce n° 70 g.)

8. On ne peut exactement déterminer les motifs qui ont fait renoncer à l'expédition sur Ceva. Ce ne peut être le défaut de subsistances, puisque, dans la nuit du 19 au 20, 4.118 rations de pain ont été apportées à Garessio. De plus, le commissaire Viriville est arrivé à Ormea avec 150 mulets. Enfin, dans une lettre du 20 au commissaire ordonnateur Eyssautier, Masséna dit qu'il espère mettre la main sur des convois piémontais. — Le projet tenait encore au moins dans la matinée du 20, ainsi que l'indiquent les ordres donnés au chef de la 118e demi-brigade à Tanarda, aux généraux François et Lebrun et la lettre à Dumerbion en réponse à sa dépêche du 26 germinal (15 avril). Mais il est fort probable que, dans la journée ou la soirée du 20, il est arrivé une lettre postérieure de Dumerbion, relatant les attaques des Piémontais dans la journée du 17 avril, dont il sera question ci-après et que c'est là ce qui a motivé le départ pour la Tanarda.

Avril 1794.
—
Dispositions défensives du général Colli.

A son arrivée à Tende, dans la nuit du 8 au 9 avril, le général Colli, bien qu'épuisé de fatigue, avait pris connaissance des différents rapports qui lui étaient adressés; puis il avait maintenu et renouvelé les ordres donnés par Dellera[1].

En conséquence, le capitaine Maulandi, à 7 heures du matin, quitte la Briga, à la tête de 250 volontaires, et se porte vers la Tanarda. La tourmente et le brouillard aidant, il y surprend le détachement de la 118e demi-brigade, dont la majeure partie se fait tuer après une résistance opiniâtre[2]. Mais, n'ayant pas la constance de résister au mauvais temps, les Piémontais abandonnent peu après le baracon de la pointe de la Valetta, que réoccupent aussitôt les Français[3].

Pendant ce temps, Colli avait conduit six à 700 hommes à Colla Ardente, sans rencontrer aucun Républicain[4]. Jugeant alors que l'abondance des neiges le préservait de toute attaque imminente, il établit, le 10 avril, le peu de forces dont il dispose à ce moment, de manière à couvrir la Briga et à entrer en relations avec le général d'Argenteau, ainsi que le demandait avec instance le baron de Wins[5].

Pour maîtriser l'avenue de la Tanarda, le régiment de Pignerol s'installe sur les hauteurs de Prea et la cime del Pine; la compagnie de chasseurs de ce régiment se porte sur une butte, au sud du col de Linaire, et le corps franc

1. Arch. de Breil, pièce n° 75: Rapport de Dellera, et pièce n° 68. Relation du capitaine de Maulandi.
2. Arch. de Breil, pièce n° 68: Rapport du capitaine de Maulandi (Voir pièce just. n° 8). — Le poste de la Tanarda a été pris à 2 heures de l'après-midi; il était d'environ 60 h., dont un officier et 14 soldats ont été faits prisonniers. — Arch. de la Guerre: Lettres de Masséna à Dumerbion et au chef de la 118e demi-brigade, le 20 avril. Les Français ont perdu un officier et 50 h.
3. Cependant le comte d'Ison, commandant le corps franc, avait l'ordre de défendre ce poste « jusqu'à l'extrémité ». (Arch. de Breil, pièce n° 85). Ordre de Colli, le 9 avril.
4. Arch. de Breil, pièce n° 85. Ordres de Colli: Le 9 au soir, le bat. d'Asti et les milices cantonnent dans les granges, en avant de Colla Ardente, vers Verdeggia; le 1er bat. de chasseurs dans celles de Fraisso, en arrière du col, et le 2e Belgiojoso à la Briga.
5. Arch. de Breil, pièce nos 70 et 75; Lettre de M. de Wins, du 11 avril, reçue, le 12, par estafette; autre lettre du 17 avril, rappelant que le général Colli doit occuper Upega, d'Argenteau ne pouvant s'étendre au-delà de Ponte di Nava.

Avril 1794.

plus en avant encore, au plan du même nom[1]. Le 2e bataillon de Belgiojoso campe au milieu de Colla Ardente, ayant, à sa droite, pour surveiller de près le chemin de Realdo, le 1er bataillon de chasseurs, avec poste de 50 hommes à la Cima del Bosco[2]. A gauche, une centurie du bataillon d'Asti s'appuie aux escarpements du mont Saccarello ; un détachement de ce bataillon est placé aux chalets de Visinaglia[3], sur le sentier de Triora par le mont Pellegrino, reliant le gros des forces à la dernière centurie, poussée jusqu'à Rocca Barbona[4]. Enfin, le 14, le 1er bataillon de Nice, d'un très faible effectif[5], va cantonner, avec des milices, au hameau de Ciagge, en avant du col de Tanarello.

L'arrivée successive des bataillons venant du Piémont permet de renforcer rapidement tous ces postes[6], et, devant l'inaction de l'ennemi, le général Colli espère pouvoir prendre bientôt l'offensive, soit du côté de Rezzo, de concert avec d'Argenteau[7], soit sur les deux versants de la

1 Voir la carte de l'état-major sarde : le plan de Linaire porte le nom de Tête de Linaire. Voici d'ailleurs la description de M. de Malausséna : « Ce contrefort (de la cime de Felz) commence par une petite baisse, à laquelle succède un plateau appelé le plan de Lainière ; ensuite, vient une grande baisse, qui tient à la cime de Praya, qui couronne les hauteurs dominant la Briga. »

2. C'est le sommet marqué sur la carte sarde à l'est du mont Colla Ardente, et coté 1782 sur la carte italienne.

3. Arch. de Breil, pièce n° 68 : Le capitaine de Maulandi, ainsi que M. de Malausséna, appelle ce poste, poste de la Croix. Voici les expressions de ce dernier : « Une centurie campa au-delà du col, sur le chemin de Triola, à la droite de la première ravine que l'on rencontre en descendant, pour soutenir le poste de la Croix, situé sur une arête qui forme la gauche de la ravine ». Voir la carte sarde.

4. Ce point, marqué sur la carte italienne et non sur la carte sarde, domine le mont Pellegrino, commande le sentier Colla Ardente à Triora et celui qui s'élève vers le passo di Garlenda.

5. Le 27 avril, il ne présente que 80 h. (Arch. de Breil, pièce n° 85 c). La comp. du chevalier de May était restée à la Briga pour garder le quartier général (Arch. de Breil, pièce n° 91 p. Relation du capitaine du génie Deandreis). Il devait y en avoir aussi au moins une a Tende, où étaient les magasins.

6. Ces renforts sont les suivants : Le bat. de Garnison autrichien, arrivé le 10 à Tende, occupe la ligne de la Bendola et le poste d'Anan, avec le 2e bat. de Nice et les volontaires de Pandini ; il relève ainsi le 2e bat. des Grenadiers royaux et le 2e de Turin, qui remplace à Marte le 1er des Grenadiers royaux. Tout ce régiment est réuni à Colla Ardente, le 13.— Le 1er bat. de Belgiojoso y arrive le 12. Viennent en outre au même point le régiment des Gardes, le 19, et celui de Piémont, le 17. A Prea sont envoyés, le 12, le 2e bat. de Tortone et la seconde moitié du corps franc resté à la Maglia, après l'arrivée du reste des chasseurs-carabiniers. Enfin les volontaires de Pian occupent Anan, le 16.

7. Arch. de Breil, pièces n°s 68, 75, 84 et 123 b. Le capitaine Maulandi est d'abord envoyé à d'Argenteau, le 10 avril ; puis le major Malausséna se rend, le 13, à Ormea, pour soumettre à ce général le premier projet d'attaque. Quant au second projet, la pièce 123 b des Arch. de Breil en est la minute, écrite de la main de M. de Malausséna. Il est probable que cette sorte d'instruction en cas d'attaque a été donnée aux chefs des principaux postes, car les affaires du Maurigon, le 18 avril, et du Pellegrino, le 25, ont été conduites d'après les indications qu'elle renferme.

Avril 1794.

chaîne de montagnes qui sépare les vallées de Taggia et de Dolceacqua, en vue de s'emparer de l'importante position de San Giovanni dei Prati[1]. En attendant, il visite avec soin toute sa ligne de défense, du mont Bertrand à Belvedere, prescrit divers mouvements de troupes[2], ordonne d'améliorer les communications[3] et les retranchements[4] et fait faire plusieurs reconnaissances en avant du front.

Reconnaissances piémontaises.

Dans la vallée de la Vésubie, le marquis Colli, tout en surveillant et en activant le déblaiement de la neige au col de Fenestre[5], poussait, les 14 et 15 avril, des patrouilles sur Utelle et Figaret et, le 17, attaquait même cette localité. Il était obligé de se replier, les forces françaises, de ce côté, n'ayant pas diminué et paraissant même s'être accrues dans les vallées du Var et de la basse Tinée[6]. Sur les sommets de l'Authion, une tempête si violente éclata, les 9, 10 et 11 avril, que les tentes piémontaises furent toutes déchirées; les gardes de la tête de Rugger et des Villettes avaient été obligées de se retirer et les Républicains eux-mêmes s'étaient aussi repliés de la Calmette à Lucéram, du Ventabren au Béolet[7]. Dès le 13, ils reprennent leurs postes. Celui du Ventabren, menacé, le 15, par les chasseurs-carabiniers cantonnés dans les granges de la Maglia[8], est attaqué vivement, le 17, par le colonel de

1. Arch. de Breil, pièces n°s 75 et 85 : Correspondance de Colli et de de Wins. Ce dernier préconisait une attaque sur Dolceacqua, qui ne pouvait être faite que par Tanarda et Langan ; car, ainsi que le remarque M. de Malausséna, il était aussi difficile au défenseur de déboucher au-delà du fossé de la Bendola qu'à l'ennemi de le traverser.

2. Il en résulte que la ligne de la Bendola et Marte est très affaiblie au profit de l'Authion et des nouveaux postes de la gauche.

3. Notamment le chemin de San Dalmazzo au col de Raus par « le col de la Monga ».

4. Une compagnie de pionniers, commandée par le comte Mollières, est envoyée, le 11, de l'Authion à Colla Ardente.

5. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Colli avait, à ce sujet, confirmé les ordres de Dellera, afin d'être prêt à se replier par là, au cas d'un échec sérieux du côté de la Briga. — D'après les rapports du marquis Colli, de Casanova, commandant les troupes de l'Authion, et de Cagnolo (?), il restait encore à ouvrir, le 20 avril, la partie du chemin située sur le versant d'Entraque.

6. Arch. de Breil, pièce n° 75. — Analyses des rapports du général Dellera et du marquis Colli. — Le 19 avril, le bat. de Mondovi et la centurie d'Oneille sont à Belvedere, sans outils et sans tente.

7. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Rapports de Casanova et Cauvin, le 12 avril ; du comte Flumet, le 13.

8. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Rapport du comte Vital, commandant à Marte. L'engagement a duré de 4 à 8 heures du matin.

Casanova, commandant à l'Authion. Une centurie du 2e bataillon de Montferrat s'avance jusqu'au pied des retranchements et tiraille pendant une heure, en attendant les milices de Sospel et de Cauvin, qui devaient, par le vallon de l'Arp, venir prendre l'ennemi à dos; mais elles sont arrêtées par les défenseurs de Moulinet, et le général Dallemagne, commandant le camp de Béolet, a ainsi le temps d'envoyer des renforts, qui refoulent les Piémontais[1]. Avril 1794.

Dans la vallée de la Roya, dès le 10 avril, les grand'gardes piémontaises de Colla Bassa descendent au Colombier de Gan et à la Giandola, où elles ne peuvent tenir sous le feu plongeant et concentrique des Français échelonnés sur la rive gauche du torrent, jusque vis-à-vis des granges de Comagna[2]. Elles y reviennent, sans plus de succès, les 13, 14 et 15[3]. D'autres tentatives sur le col d'Agnon[4], la baisse de Muratone[5] et le pas de la Tanarda[6] échouent également, tandis que, le 14, le général François, après

1. Arch. de Breil, pièce n° 70 : Rapport de Casanova. Il accuse une perte de sept tués, 16 blessés, six prisonniers, pour son bat. seulement, qui « manque, dit-il, d'officiers presque entièrement : point de lieutenant-colonel, ni de major ; un capitaine blessé, un lieutenant malade à Coni, l'autre absent, l'aide-major malade à Limon, d'autres officiers blessés ou absents. A cette affaire, le chevalier Massel a reçu une contusion, le chevalier Bianco, lieutenant, un coup qui a traversé le corps ; le chevalier Ballegno, blessé, est resté prisonnier ». Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard et rapport de Dumerbion, le 20 avril. Les assaillants, au nombre de 400 h., sont attaqués au point du jour. Ils ont eu 20 ou 30 tués, 50 blessés, 13 prisonniers, dont un officier de Montferrat. Les Français n'ont eu que deux blessés ; ils ont pris 15 sabres, 40 fusils, un tambour.

2. Arch de Breil, pièce n° 75 : Rapport de Dellera, le 11 avril.

3. Arch. de Breil, pièces n°s 75 et 83. — Arch. de la Guerre : Renseignements donnés par le général Macquard. — Rapports de Dumerbion, les 14 et 16 avril : Le 13, le chevalier Buschetti, lieutenant au régiment de Turin, avec 30 volontaires, a trouvé, à 4 heures du matin, le poste du Colombier inoccupé. Un quart d'heure après, il a dû battre en retraite vers Lantorasca, où il n'y avait que 20 ou 30 milices. Le feu de peloton des Français en face de Comagna l'a obligé à battre en retraite sur deux postes disposés par M. Busca Ardisso. Il a eu un mort, quatre blessés, dont deux prisonniers, et a ramené cinq ou six Français. — Le 14, même opération contre deux gardes françaises, dans les oliviers au-dessous du Colombier. Les Piémontais sont soutenus par les milices et une centurie, portée à Lantarosca. L'affaire commence à 3 ou 4 h. du matin et dure trois h. Les Piémontais ne subissent aucune perte ; les Français ont un officier et deux grenadiers blessés. — Le 15, attaque de la Giandola par deux ou 300 h., milices et une centurie d'Oneille. Le canon placé à la Croix de Gan force les Français à se replier du Colombier, mais les Piémontais sont arrêtés à leur tour, à la Giandola, par le tir à mitraille d'une pièce de 4, placée pendant la nuit ; ils ont 10 tués et beaucoup de blessés.

4. Arch. de Breil, pièce n° 75. — Arch. de la Guerre : Renseignements donnés par le général Macquard. — Cette petite affaire a eu lieu le 14 avril.

5. Arch. de Breil, pièce n° 75. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 18 avril. — L'affaire a donc dû avoir lieu le 17. Les Piémontais auraient deux tués, un blessé ; les Français deux blessés. On a reconnu 600 Piémontais, presque tous Barbets, deux batteries de six canons et deux obusiers, sur la rive droite de la Bendola.

6. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Dans sa relation, M. de Malausséna dit que, le 11 au matin, une patrouille, suivie d'un détachement, s'est avancée pour déloger la garde de la Tanarda, mais que ces troupes n'opérèrent pas, attendu que l'ennemi s'est montré en force et que les milices ont refusé d'attaquer.

Avril 1794. avoir refoulé un instant la centurie de la Rocca Barbona, établissait une centaine d'hommes sur le mont Pellegrino, en face de ce poste[1]. Enfin, le 16, le 2e bataillon de Nice, abandonnait Ciagge, devant les éclaireurs poussés jusqu'au col de San Bernardo[2] par le bataillon de la 99e demi-brigade, envoyé de Pieve di Teco à Mendatica[3].

Mouvements du général Colli pour couvrir sa gauche.

Ces escarmouches prouvant que l'ennemi était partout en force, le général Colli hésitait à prendre l'offensive, sans avoir rassemblé tout ce dont il pouvait disposer, lorsque, le 18 au matin, il apprend la retraite du général d'Argenteau[4]. Ce mouvement imprévu découvrant complètement sa gauche, ordre est aussitôt donné au 1er bataillon de Tortone, qui arrivait du Piémont, de cantonner à la Ca et de détacher une compagnie au baracon de Riofreddo, pour surveiller les communications entre les hautes vallées du Tanaro et de la Roya. Le 2e bataillon de chasseurs, qui suivait, reste à Limone, dirigeant deux compagnies sur les passages conduisant de la Vermenagna à Upega et Carnino, où sont envoyées les milices de Limone et de Vernante[5].

Il fallait encore protéger la ligne de communication et les grands magasins de Borgo San Dalmazzo, dont les Français pouvaient s'emparer rapidement, en débouchant d'Ormea sur Mondovi[6]. A cet effet, le général Colli prescrit

1. Arch, de Breil, pièce n° 75. — Arch. de la Guerre : Ordre du général Masséna au général François, les 14 et 15 avril.— Le colonel de Bellegarde, croyant, d'après ses espions, qu'il n'y avait que 60 Français à Triora, y envoie le capitaine de milices Ciaulandi avec 25 hommes. Cette patrouille est poursuivie par le détachement que le général François envoyait au mont Pellegrino par ordre de Masséna. Cette troupe engage la fusillade avec la centurie de la Rocca Barbona, qui se replie, partie en montant, partie de l'autre côté d'un ravin. Les Français enlèvent les effets de campement de ce poste et se retirent à l'arrivée d'un renfort conduit par le comte d'Aglian.

2. Ne pas confondre le col de San Bernardo, où passe la route d'Albenga à Garessio par Zuccarello, avec le col que franchit le sentier de Mendatica au col de Tanarello.

3. Arch. de Breil, pièce n° 85 : Le bataillon de Nice bivouaque trois jours devant le col de Tanarello, au pied des neiges. Le 19 avril, il campe sur le versant de la Roya, à Cibaira, à trois quarts d'heure au-dessous de la crête, avec une garde de 80 h. au col. Les milices restent à Ciagge.

4. Arch. de Breil, pièce n° 84.

5. Arch. de Breil, pièces n° 85 : Ordres de Colli aux bat. de Tortone et de chasseurs, le 18 avril. — Lettres du 19 au commandant de Limone et à M. Luguia, gouverneur de Coni, au sujet des milices.

6. Arch. de Breil, pièce n° 85 a : Lettre du général Colli au baron de Wins, le 18 avril à 8 h. du matin.

aux autres bataillons en marche pour rejoindre de s'arrêter aux endroits où ils se trouvent[1] et propose de les joindre au corps du Tanaro, qui serait ainsi en état de reprendre l'offensive[2]. Ce plan n'est agréé ni par d'Argenteau[3] ni par de Wins[4], qui se borne à engager le commandant des forces dans le comté de Nice à s'y maintenir jusqu'à la fonte des neiges et à se replier ensuite sur le col de Tende[5]. Ainsi abandonné à ses seules ressources, Colli ne disposait que de 10.000 hommes environ de troupes régulières[6], avec lesquels il allait avoir à supporter tous les efforts de l'armée d'Italie. Aussi avait-il cherché à fortifier la gauche de sa ligne de défense aussi puissamment que l'étaient le centre et la droite[7]. Avril 1794.

Il s'agissait, en somme, de maîtriser les trois avenues qui, des hautes vallées de la Nervia, du Giribonte et du Tanaro, conduisent dans le bassin de la Briga et débouchent sur la Roya, à San Dalmazzo, en aval de Tende. Le camp central de Colla Ardente, porté à neuf bataillons[8], s'appuie, à gauche, au baracon établi, malgré la neige, sur la cime du mont Saccarello[9] et occupé par trois compagnies

1. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Ordre du 18 avril.
2. M. de Malausséna dit que Colli fit partir en poste, à 3 h. après-midi, le comte de Ponsiglion, porteur d'une lettre pour d'Argenteau.
3. Voici ce que dit à ce sujet M. de Malausséna : « Le comte Ponsiglion, revenu de sa mission, rapporta que le général d'Argenteau, persuadé que le baron Colli aurait pu détourner l'attaque qui l'avait obligé de se retirer, n'avait pu s'empêcher de le lui témoigner et l'avait renvoyé, en le chargeant de lui dire qu'il ne voulait pas disposer des troupes qui n'avaient point été destinées à être sous ses ordres ».
4. Arch. de Breil, pièces n°• 70 et 75. — Voici d'ailleurs la lettre du général de Wins, dont la quiétude contraste avec la situation critique de Colli : « Comme les postes de Ceva et de Mondovi sont occupés et qu'il y a de la cavalerie dans les plaines de Coni, je pense avoir fait par là tout ce qui est possible dans la circonstance actuelle pour empêcher que l'ennemi puisse venir sur Tende et Borgo San Dalmazzo. En attendant, envoyez-moi de fréquentes estafettes, pour que je sois toujours informé de votre position et des mesures que vous croirez propres à l'assurer, Turin, le 19 avril 1794. » Signé : baron de Wins. »
5. Arch. de Breil, pièces n°• 70 et 75 : Lettres de de Wins, les 20 et 21 avril, portées au général Colli par M. de Clermont et le major Marquetti, qui arrivent à la Briga, le 23 au matin.
6. Arch. de Breil, pièces n°• 70 et 75 : Lettre de M. de Wins, les 19, 20 et 21 avril, sur la faiblesse des bataillons piémontais. Voir d'ailleurs pièce justificative n° 2. Les huit bat. de renfort ne devaient certainement pas présenter ensemble plus de 4.000 h. Il y avait en outre 1.500 à 2.000 milices.
7. Arch. de Breil, pièce n° 85 a : Lettre de Colli au major de Malausséna, le 15 avril, et ordres divers de Colli.
8. Savoir, de la droite à la gauche piémontaise : le 1er bat. de chasseurs, le régiment des Gardes, le régiment de Belgiojoso, le régiment de Piémont, le régiment des Grenadiers royaux.
9. Arch. de Breil, pièce n° 75 : M. de Malausséna couche, le 15, à Colla Ardente et monte, le 16, à Saccarello, pour diriger les travaux du baracon et du chemin y conduisant.

Avril 1794. de Grenadiers royaux; une quatrième compagnie est détachée en avant[1], pour couvrir les derrières de la grand'garde de Rocca Barbona. A la droite, la redoute construite sur la cime del Bosco[2] par la compagnie de pionniers du capitaine Mollières, venue le 12 avril de l'Authion, est défendue par une compagnie de chacun des régiments des Gardes, de Piémont et de Belgiojoso. Le marquis de Bellegarde, colonel des Grenadiers royaux, commande cette masse de 3.000 hommes, y compris les milices, avec laquelle il doit soutenir, en cas de besoin, les postes latéraux.

Celui du Tanarello, aux ordres du major baron Grimaldi, commandant le 2e bataillon de Nice, a été renforcé de deux compagnies de Piémont, dont une devait se rendre à Colla Rossa, lorsque la fonte des neiges le lui permettrait[3]. Les troupes campent au-dessus des granges Cibaira, à trois quarts d'heure du col, sur le versant de la Briga, avec une garde de 80 hommes du côté du Tanaro, dans un retranchement élevé vers le milieu de l'arête[4] qui s'étend du col au hameau de Ciagge, occupé par des milices. Sur le chemin de la Tanarda à la Briga, quelques tranchées avaient été faites au plan de Linaire; mais au fur et à mesure que les neiges disparaîtraient, les troupes du comte de Radicati, colonel de Pignerol, devaient s'avancer de manière à relier le camp de Colla Ardente au poste des hauteurs d'Anan et de Lugo[5]. Le 16 avril, des détachements du corps franc et des patrouilles de milices sont postés

1. Point 2.095 de la carte italienne : sommet situé au-dessous du mot *Alpe* de Alpe di Garlenda de la carte sarde. Ce point est dénommé Tanarello, sur la carte manuscrite du général Garnier, et rocher de Tanarello, dans quelques documents du temps.

2. Point 1782 de la carte italienne.

3. Arch. de Breil, pièce n° 85.

4. Point 1.766 de la carte italienne.

5. Ce poste couvrait la communication de Saorge à la Briga par les granges de Lugo, de Groa et la baisse de Geraone, en surveillant la baisse de Giasque et les sentiers venant de Barcone et de Croce di Marta. Après plusieurs remaniements, il est composé de 100 chasseurs du 1er bat. et d'une centurie du régiment de Nice envoyés, le 6 avril, enfin de la compagnie des volontaires de Pian, qui relève, le 16, un détachement du bat. autrichien de Garnison (Arch. de Breil, pièces nos 79 et 85).

Avril 1794.

sur la hauteur de Testa della Nava; une redoute avec chemin d'accès y est terminée le 22[1].

Occupation du mont Marta par les Français.

Ce même jour, Masséna atteignait Molini avec le général Bruslé, les trois compagnies de sapeurs et leur commandant Rusca qui, originaire de la Briga, connaissait parfaitement le pays. Le lendemain, il se rend à la Tanarda et pousse en reconnaissance sur le mont Marta 200 hommes qui, après avoir refoulé d'abord les patrouilles piémontaises, sont obligés de se replier à leur tour sur Porta Bertrana, à l'arrivée de renforts tirés de la garde de la redoute. Un poste piémontais, de 100 hommes, reste au mont Marta; le 2e bataillon de Tortone et le corps franc bivouaquent dans la redoute de Nava; le régiment de Pignerol s'avance jusqu'à la tête de Linaire[2].

Bien que peu importante en elle-même, cette tentative faisait ressortir l'intérêt qu'il y avait à devancer l'ennemi dans l'occupation d'une position d'où il pouvait tourner à la fois Saorge et la Briga par les sentiers qui, de la Croix de Marta, conduisent dans les vallons de Riosecco et de Groa, ainsi que sur le contrefort intermédiaire de Geraone[3]. En conséquence, le colonel Radicati doit recevoir des renforts et établir sur ce point des retranchements en neige[4]. La difficulté des communications et la fatigue des troupes empêchent de mettre cet ordre à exécution avant le 25, à

1. Arch. de Breil, pièces nos 68, 75 et 85.— Ces travaux ont été exécutés par le capitaine de Maulandi, dont la relation est très précise : 90 h. de Tortone et de Pignerol ouvrent un chemin praticable aux piétons, dans la journée du 16; le 17, ce chemin est rendu à peu près praticable aux mulets, malgré une assez grande quantité de neige dans le bois d'Affel. — Le 18, on commence la redoute. Il fallut d'abord déblayer la neige, dont on forma un amas sur le côté ouest du plateau, qui avait 30 pas de front sur 100 de profondeur. C'est cet amas de neige, ainsi qu'une petite tenaille, faite un peu plus bas, pour flanquer ce côté de la redoute, très exposé, qui a fait naître la légende de la redoute au triple retranchement. En fait, le retranchement ne se composait que de deux rangées de corps d'arbres superposés, maintenus par quelques traverses, entre lesquelles on jetait les pierrailles ramassées tout autour. On n'avait pu revêtir le côté extérieur d'un rang de gazon que sur le front.

2. Arch. de Breil, pièce n° 68 : Relation du capitaine de Maulandi. Il n'est pas question de cette affaire dans les documents français. — Voir aussi pièce just. n° 9; les lettres de Maulandi les 23 et 24.

3. Arch. de Breil, pièce n° 68 : Lettres de Colli, le 23, et de Maulandi, le 24 avril.

4. Arch. de Breil, pièce n° 68 : Ordre de Colli, daté de la Briga, le 24, à 11 h. du soir, et arrivé à la redoute, le 25, à 3 h. du matin. — Voir, pièce just. n° 9, la lettre de Maulandi, du 25, à 3 h. 1/2 du matin.

Avril 1794. l'aube du jour[1]. Le 1er bataillon de chasseurs vient, par les crêtes de Colla Ardente, se poster sur la gauche de la redoute. Le régiment de Pignerol, le 2e bataillon de Tortone et le corps franc se rangent en bataille le long du chemin de la Tanarda, entre le mont Ceriana et la cime de Marta[2]; des gardes sont répandues sur le versant méridional de la montagne, pour protéger 200 travailleurs armés, répartis sur le sommet.

La défense de ce vaste plateau, surbaissé en son milieu, exigeait au moins six bataillons[3]. Aussi, le général Colli, en apprenant que M. de Wins avait changé la destination des quatre derniers bataillons sur lesquels il comptait[4], prescrit-il de s'en tenir aux postes déjà retranchés, où il envoie une centurie du 1er bataillon de Tortone[5]. En même temps, s'attendant à une attaque prochaine sur toute la ligne et ne disposant d'aucune réserve, il ordonne de faire reposer les troupes et expédie des instructions relativement à la retraite[6]. Le colonel de Radicati se replie donc, à 3

1. L'effectif dont disposait le colonel de Radicati était au plus de 1.300 h., savoir : les deux bat. de Pignerol, 600 ; le 2e bat. de Tortone, 30); le corps franc, 295; milices, 150. Indépendamment du service de garde, fort pénible, puisqu'il se faisait dans la neige, cette troupe avait construit la redoute et le chemin d'accès, du 16 au 22, et amélioré le sentier de la redoute à Colla Ardente, le 24, après s'être battue le 23. Colli s'était rendu compte de l'épuisement des soldats, le 24, en allant à la Prea et à Linaire ; aussi, revenant sur son ordre du 23, qui prescrivait à Maulandi de faire avancer les troupes, il ordonne de vive voix, le 24, au colonel de Radicati de faire reposer tout son monde. S'appuyant sur cet ordre, le colonel signifie, le 24 au soir, à Maulandi qu'il ne lui donnera, le lendemain, pour le travail, qu'un officier, un sergent, deux caporaux et 30 h. (Billet de Saint-Vital, aide-major du régiment de Pignerol). L'ordre pressant de Colli, motivé par l'avis qu'on serait attaqué le 25, arrivé dans la nuit du 24 au 25, oblige à mettre de nouveau la troupe sous les armes (Arch. de Breil, pièce no 68).

2. M. de Maulandi dit « derrière Ceriana ». Comme dans sa relation il indique que près de la redoute, on recevait des balles venant de cet endroit, il est probable qu'il désigne sous ce nom le point 1.984 de la carte italienne plutôt que le mont Ceriana actuel, point 2.031. C'est aussi ce qui résulte de l'examen attentif de son croquis.

3. Arch. de Breil, pièce n 68 : M. de Maulandi comptait surtout sur l'arrivée des deux bat. de grenadiers pour l'occupation de cette position ; il les demande par deux fois au général Colli.

4. Arch. de Breil, pièces nos 68, 70, 75 et 91. Ces quatre bat. sont : les 8e et 9e grenadiers, ainsi que le régiment de Saluces. Les deux premiers devaient se rendre à l'Authion, les deux autres au camp de la Prea. — D'après deux lettres de M. de Wins, du 24 avril, il semblerait que, le 21, Colli avait encore insisté pour l'exécution de son plan et qu'après avoir tout d'abord récriminé sur ce qu'on ne s'était pas porté sur Dolceacqua, le major général avait résolu de faire prendre l'offensive à d'Argenteau, en le renforçant de ces quatre bat. Mais, à ce moment, il était trop tard et le seul résultat de cette décision tardive était de rendre inutile quatre bat. excellents et reposés.

5. Venant de la Ca. C'était la seule réserve dont il disposât.

6. Arch. de Breil, pièces nos 68 et 85. M. de Maulandi fait très bien ressortir ce changement dans les dispositions de Colli, qui, le 25, à 10 h. du matin, comptait encore sur l'arrivée des bat., ayant dans la journée précédente échangé à ce sujet une correspondance avec le marquis de la Chiusa, colonel commandant les 8e et 9e bat. de Grenadiers. (Arch. de Breil, pièce no 75). Les lettres du baron de Wins (Arch. de Breil. pièce no 70), n'étant datées que du 24 avril à Turin, n'ont en effet pu parvenir à la Briga que dans la matinée du 25.

heures de l'après-midi, sur la redoute de Nava, les camps de Linaire et de Prea, laissant, à la cime de Marta, 50 hommes du corps franc avec les travailleurs, et, à la Croix, la compagnie de chasseurs de Pignerol[1]. Avril 1794.

Profitant de ce mouvement de retraite exécuté sous ses yeux, le poste de la Tanarda, à ce moment renforcé par les colonnes venues du Tanaro, s'élance sur la position aux ordres du général Bruslé[2]. Les chasseurs de Pignerol s'échappent vers la Briga, par les pentes couvertes de neige du ravin de Riosecco. Le reste des Piémontais se replie sur la hauteur de Mappa[3], à mi-chemin entre Marta et la redoute. Aidés d'abord par le corps franc, puis par les autres bataillons revenus en toute hâte, enfin par le tir de deux canons de 4 qu'on venait d'amener à la redoute, ils soutiennent un combat meurtrier et opiniâtre jusqu'au soir; pendant la nuit, les deux adversaires restent en présence[4].

Il était évidemment indispensable de chercher à refouler l'ennemi de Marta, avant qu'il eût eu le temps de s'y installer en force. A cet effet, conformément à ses instructions, le marquis de Bellegarde envoie de Colla Ardente

1. Arch. de Breil, pièce n° 68.

2. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion.

3. Ce nom n'est marqué sur aucune carte et ne porte pas de cote sur la carte italienne. Mappa se trouve vraisemblablement au point de jonction des sentiers de Linaire et de Colla Ardente. Le chevalier Bonnaud désigne ce point sous le nom de « l'avancée » et indique qu'il y avait quelques tentes et de la neige. (Arch. de Breil, pièce n° 91 n.)—Masséna, dans son rapport, dit que les hommes avaient de la neige jusqu'au ventre (Arch. de la Guerre, au 12 mai). M. de Maulandi, dans sa lettre à Colli, le 24 avril, signale comme débarrassés de neige, la Croix et le sommet de Barcone (Arch. de Breil, pièce n° 68). Le 6 avril, il y avait environ 2 mètres de neige, puisque le chevalier d'Auvare avait trouvé les baraques complètement enfouies (Arch. de Breil. pièce n° 67).

4. Arch. de Breil, pièces n°° 31, 68, 91 n. —Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion. D'après la relation du chevalier Bonnaud, le corps franc eut trois officiers blessés, parmi lesquels, MM. de Coulongues et de Forbin, sous-lieutenants, et 45 soldats tués ou blessés ; les chasseurs des Gardes eurent aussi quelques hommes de tués ; les Français laissèrent sur le champ de bataille 22 morts, dont 12 furent assommés à coups de crosse et de sabre par le peloton de 30 h. qu'il commandait. M. de Maulandi raconte que des officiers français blessés dans cette affaire et qu'il a rencontrés à l'hopital de Nice, lui ont avoué avoir eu plus de 300 entre morts et blessés. Le corps franc, d'après lui, en aurait eu 45 à 50.— M. de Malausséna indique, pour le corps franc, une perte de 40 soldats ; au bat. des Gardes, un homme tué à celui de Tortone, un officier blessé. Le feu des deux canons de 4 qui venaient d'arriver à la redonte avec six spingardes, contribua beaucoup au succès des Piémontais. Enfin, Dumerbion, dans un rapport daté de Breil du 28, rend compte, d'après une lettre de Masséna de la montagne de la Tanarda, que l'ennemi a laissé plus de 20 morts sur la place et a eu un grand nombre de blessés.

Avril 1794.

au comte de Radicati le 2e bataillon des Gardes et deux divisions de Belgiojoso, dont une est dirigée sur la baisse de Geraone, pour couvrir les avenues de la Briga par la rive gauche du Riosecco et appuyer le poste d'Anan. Puis, à titre de diversion, il fait surprendre, le 26, de grand matin, le détachement français du mont Pellegrino, qui bat en retraite sur Triora. Mais, le colonel de Radicati n'ayant pas jugé à propos d'attaquer Marta, malgré les ordres donnés et les renforts reçus, le général François refoule, dès 7 heures du matin, le faible corps du comte de Saint-Michel sur Rocca Barbona et réoccupe son poste[1]. Le reste de la journée est employé par les Républicains à prendre leurs dispositions en vue de l'attaque générale prescrite pour le lendemain. Elle doit s'opérer en cinq colonnes, qui convergeront sur les hauteurs de Linaire et du Pine[2].

Attaques du col de Tanarello et du mont Saccarello.

A l'extrême droite, le 3e bataillon de la 99e demi-brigade quitte Mendatica, à 1 heure du matin, et gagne, par le col de San Bernardo, Ponte di Tanarello, où il se fractionne en deux détachements. L'un occupe Ciagge, et, à 9 heures, attaque de front le retranchement du baron Grimaldi, pendant que l'autre cherche à le tourner au nord, par les pentes couvertes de neige de la Punta Ventosa. Après cinq heures de combat, ils sont rejetés et poursuivis jusqu'au ravin de Vaurascana, sur la rive gauche duquel

1. Arch. de Breil, pièces nos 68, 91 b et n, et 85 b. Voir cette dernière aux pièces just., n° 11. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, et rapport du 28 avril, accusant, pour les Français, deux tués, cinq blessés, cinq prisonniers ; pour les Piémontais, 15 tués, cinq blessés, 25 prisonniers. Il est probable que la troupe signalée par le colonel de Bellegarde comme descendue du mont Tanardo à Triora, n'était autre que le bataillon de la 100e demi-brigade, venant de Pigna pour faire partie de la colonne du général François.

2. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, les 25 et 26 avril ; pièces just. n° 10. — Ordres du 24 avril à l'adjoint aux adjudants généraux Bailet d'envoyer à Triora, le 25, toutes les troupes de Pigna, Buggio, Dolceacqua, qui ne laisseront que 100 hommes dans la première de ces localités et 25 dans les deux autres. Le même officier doit faire arriver, le 26 au plus tard, des cartouches à Mezzaluna, Triora et la Tanarda, ce dernier poste en recevant 40,000 au moins. — Ordre, du 21 avril, à Haller, régisseur des vivres, pour envoyer 18.000 rations de pain, lard, riz, sel et eau-de-vie, en vue d'une expédition qui aura lieu le 27 avril. — Lettre de Masséna à Dumerbion, le 21 avril, de Garessio, lui indiquant le point d'attaque et le priant de donner des instructions à Lebrun, avec lequel il correspondra par Pigna.

ils se rallient[1]. Cette colonne n'avait donc pu entrer en relations avec celle de la brigade Fiorella, qui opère sur le versant droit du Tanarello.

Les 15 à 1.800 hommes qui la composent[2], partant de Mezzaluna, marchent pendant la nuit, à travers la neige, le long de la crête du mont Monega au mont Fronte, où ils arrivent vers 5 heures du matin[3]. Ils y laissent une arrière-garde, puis occupent le poste avancé[4], abandonné la veille, à cause du mauvais temps, par la compagnie des Gardes chargée de le défendre. Prévenu par les signaux, le marquis de Bellegarde envoie au mont Saccarello le lieutenant-colonel de Sainte-Rose[5] avec quatre compagnies des Grenadiers royaux, pour soutenir les forces qui s'y trouvent. La majeure partie de ces 600 hommes[6] est rangée en bataille devant le baracon, à droite et à gauche d'une pièce de 3, hissée la veille et appuyée à deux bouts de retranchements qui tenaient à la crête[7]. Un peloton est posté sur un petit rocher, en avant de la droite[8], pour flan-

1. Arch. de Breil, pièce n° 85 b et c. Voir pièce just. n° 10. — Koch, *Mémoires de Masséna*, t. 1, p. 64. Dans son instruction à Fiorella, Masséna indique que l'effectif du bat. français est d'environ 500 h. Il faut alors admettre qu'il a été renforcé, puisque, d'après l'état du 5 avril (pièce just. n° 6) et la situation du 20 avril, la demi-brigade ne comptant que 936 à 948 h., le bat. n'aurait eu que 312 à 314 h. Le major Grimaldi disposait peut-être d'un peu plus d'hommes, savoir : 2e bat. de Nice, 80 ; 2 compagnies de Piémont, 150 ; milices, 100 au plus ; renforts reçus : 25 grenadiers, 25 h. de Belgiojoso, compagnie de chasseurs des Grenadiers royaux, 75 h. ; soit au maximum 455 h. — D'après M. de Malansséna, l'officier piémontais, commandant les troupes portées vers la gauche du retranchement était le « baron d'Athénas ».

2. Ce chiffre est donné par le marquis de Bellegarde et concorde parfaitement avec les indications des situations, savoir : 13 compagnies de la 46e demi-brigade, 1.378 h. ; 3e infanterie légère, 494 à 500 h., soit 1.872 à 1.878 h. au total.

3. L'heure du départ de cette colonne n'est donnée par aucun document ; mais on peut la déduire d'une reconnaissance du major des milices Sibonio (Arch. de Breil, pièce n° 66). Du col de Mezzaluna au mont Monega, 1 h. 1/2, et autant du mont Monega au mont Fronte ; enfin 1 h. 1/4 du mont Fronte au mont Saccarello. Fiorella serait donc parti à 2 h. du matin.

4. Point 2.095 de la carte italienne.

5. Koch dit « Sainte-Chose », sans doute par suite d'une erreur de lecture des documents.

6. Cet effectif, qui est un maximum se décompose ainsi qu'il suit : quatre compagnies des Grenadiers royaux, 300 h. ; une compagnie de Piémont. 75 h. ; une compagnie des Gardes, 75 h. ; Belgiojoso, 270 h. ; Asti, 30 h., total : 750 h., dont il faut déduire 125 h., envoyés au Tanarello, une compagnie de chasseurs, 75 h., 25 grenadiers et 25 h. de Belgiojoso ; reste : 625 h. Il est donc bien certain que, contrairement à l'assertion de Masséna dans son rapport du 12 mai (Arch. de la Guerre), et conformément à l'indication de M. de Malausséna (Arch. de Breil), les Piémontais étaient fort inférieurs en nombre aux Français. Cependant. pour arriver à l'exacte vérité, il convient d'ajouter à ces 625 h., 150, pour les deux compagnies des Gardes envoyées ultérieurement, et 300, pour le bat. d'Asti du comte de Saint-Michel ; en sorte que les 15 à 1,800 Français ont eu à lutter contre 1.000 Piémontais environ.

7. Les points d'attache de ces retranchements sont nettement marqués sur la carte italienne par les cotes 2.185, à l'est, et 2.130 au nord du mont Saccarello.

8. Indiqué sur la carte italienne.

Avril 1794. quer la ligne. Enfin, à la tête d'un faible corps de volontaires[1], M. de Sainte-Rose s'avance, tambour battant, à la rencontre des Républicains, qui le refoulent rapidement, grâce à leur énorme supériorité numérique.

S'étendant alors sur le Pian di Fontana, couvert de neige, ceux-ci marchent droit au Saccarello, en deux colonnes. Arrêtés par le feu de mousqueterie et d'artillerie bien ajusté des Piémontais, ils sont obligés de reculer devant une contre-attaque de la petite réserve des volontaires. Fiorella rallie ses troupes et, entretenant le feu sur le front, dirige deux détachements sur les flancs, l'un par la crête du mont Fronte au Saccarello, l'autre du côté de la cime du Tanarello. Ce dernier est repoussé par une centurie des Grenadiers royaux[2], envoyée fort à propos de Colla Ardente; mais le petit rocher reste aux mains des Français, qui se préparent à tenter un dernier effort.

Le colonel de Bellegarde ne s'était pas contenté de secourir directement les défenseurs du mont Saccarello, il avait prescrit au comte de Saint-Michel de gagner avec son bataillon le pas de Garlenda, pour prendre en flanc et de revers les assaillants. Ayant, malgré les ordres donnés par Masséna, immobilisé les forces dont il dispose sur le mont Pellegrino[3], le général François ne peut s'opposer à temps à cette manœuvre hardie qui s'exécute sous ses yeux[4]; en sorte que, au moment où Fiorella renouvelle son

1. Le major marquis Costa est chef de ce petit corps. C'est dans ce mouvement en avant que son fils est blessé mortellement. (Voir *Un homme d'autrefois*, par le marquis Costa, son arrière-petit-fils, Paris, 5ᵉ édition, p. 220).

2. Cette centurie était commandée par le baron de Morand, d'après M. de Malausséna.

3. Il a au moins 1.427 h., savoir : 3ᵉ Hautes-Alpes, 680 h. ; un bat. de la 118ᵉ, 585 h. ; un bat de la 100ᵉ, 312 h. ; total : 1,577 h., moins 150 laissés à Dolceacqua, Pigna et Buggio. Il n'a devant lui, à Rocca Barbona, que 300 h., soit une centurie des Gardes et une de Piémont. A 1 heure de l'après-midi, il ne reste en outre au camp de Colla Ardente que 495 h., savoir : deux compagnies des grenadiers royaux, 150 h , une compagnie de Piémont, 75 h., et une division de Belgiojoso, 270 h. — Il est impossible de connaître la raison d'une semblable inaction, alors qu'il avait reçu l'ordre formel de forcer Rocca Barbona. Aussi y a-t-il aux Arch. de la Guerre, une lettre de Masséna du 30 avril, écrite à ce général sur un ton sévère, peu habituel à cette époque.

4. Il est à remarquer en effet que, partant de Rocca Barbona, M. de Saint-Michel est plus rapproché du pas de Garlanda, horizontalement et verticalement, que le poste du mont Pellegrino. En supposant que ce dernier se soit ébranlé en même temps que les Piémontais, il aurait été en retard d'au moins une demi-heure ; mais il a dû s'écouler quelque temps avant que les Français se fussent mis en marche.

Avril 1794.

attaque, la plupart de ses soldats, recevant des balles par derrière, épuisés par la marche de nuit et ce combat prolongé, se débandent et s'enfuient en désordre vers le col de San Bernardo. En même temps, arrêté par le détachement qu'occupait le petit rocher, menacé par l'arrière-garde du mont Fronte qui marchait au-dessus d'Alpe di Garlenda, et par le corps envoyé à sa poursuite par le général François, M. de Saint-Michel fait descendre sa troupe par les rochers et arrive à Colla Ardente, où la grand'garde de Rocca Barbona avait été rappelée[1].

Prise de la redoute de Nava.

Si l'échec des deux colonnes de droite et l'inaction de celle du centre sauvait le corps d'armée austro-sarde d'un désastre complet, la lutte prolongée autour du mont Saccarello avait du moins facilité la tâche des deux colonnes de gauche, en empêchant l'envoi de nouveaux renforts à la redoute de Nava ou de Fels[2]. Dans la nuit du 26 au 27, le colonel de Radicati avait assigné leurs postes aux 17 à 1,800 hommes sous ses ordres. Le bataillon des Gardes occupe les retranchements armés de deux pièces et de six spingardes. Les pentes gazonnées s'étendant devant le front et vers la gauche, entre les lisières des bois de Mappa et de Sanson, sont battues en outre par le bataillon de Tortone, placé sur la crête qui unit Testa della Nava à Colla Ardente. Dans les bois fort épais de la droite sont répandus le corps franc et les chasseurs, soutenus par le 1er bataillon de Pignerol. Une division de Belgiojoso flanque l'ouvrage[3],

1. Tous les renseignements qui précèdent sont tirés des pièces suivantes : Arch de la Guerre : Ordre de Masséna le 25 avril et rapport de Dumerbion. Rapport de Masséna, le 12 mai ; Archives de Breil, pièces n° 70 b et 85 b, aux pièces just. n°s 12 et 11. Le récit de Koch, *Mémoires de Masséna*, t. I. p. 63 et 64, est à peu près exact, pourvu que l'on remplace le mot Tanarello par celui de Saccarello et que l'on atténue tout ce qu'il y a de déclamatoire et de dithyrambique dans le style. Il donne pour les Français un chef de bat. tué, 15 officiers, dont le général Fiorella, blessés, 346 h. tués, blessés ou prisonniers.

2. Dans son rapport du 12 mai, Masséna se borne à la première observation. Il est donc à croire que, s'il n'a pas augmenté la force de ses deux colonnes de droite, c'est qu'il ne s'attendait pas à rencontrer une aussi grande résistance dans cette partie. Tout l'honneur en revient d'ailleurs aux dispositions générales prises par le baron Colli, au coup d'œil et à la vigueur du marquis de Bellegarde.

3. Elle devait être placée derrière la tenaille construite sur la pente occidentale de la montagne.

5.

Avril 1794. derrière lequel 200 hommes sont placés en réserve. Enfin le 2e bataillon de Pignerol, au Florial dell'Afel[1], relie la position avec les retranchements des Linaires et ceux que construisent à la cime del Pine la compagnie des pionniers, venue de Colla Ardente la veille[2].

A 5 heures du matin, les deux colonnes Bruslé et Hammel, présentant environ 4,000 hommes[3], débouchent de Marta. La première se déploie à Mappa, y établit une pièce de 4 et pousse vers le bois de Sanson des tirailleurs, qui refoulent peu à peu les Piémontais. La seconde s'étend dans le bois de Mappa qu'abandonnent rapidement les chasseurs, le corps franc et le 1er bataillon de Pignerol. Harassées de fatigue, ces troupes gagnent la Briga, partie par le vallon dell'Afel, partie par Prea, au lieu de se rallier derrière la redoute, ainsi qu'elles en avaient reçu l'ordre. La division de Belgiojoso, déjà exposée aux feux de Mappa, est alors prise en flanc par les tirailleurs français. Une portion rentre dans la redoute; le reste rejoint la réserve qui, craignant d'être enveloppée, se replie sur le 2e bataillon de Pignerol et l'entraîne jusqu'au plan des Linaires. Le général Hammel se jette aussitôt sur la redoute et en reste maître après un court mais vif combat à l'arme blanche[4]. Il pousse ensuite quelques détache-

1. M. de Maulandi dit au point d'intersection des deux chemins venant des Linaires. Voir d'ailleurs son croquis.

2. Tous ces détails sont tirés de la relation du capitaine de Maulandi (Arch. de Breil, pièce n° 68). Cet officier indique avec raison qu'il aurait mieux valu mettre dans la redoute un des bat. de Pignerol, qui étaient les plus fatigués, et employer à la défense du bois de Mappa le bat. des Gardes. Mais l'occupation d'un ouvrage était, à cette époque, regardée comme un poste d'honneur et fut réclamée comme tel par le chevalier de Saint-Sulpice, lieutenant-colonel des Gardes, puis par le capitaine Ravinelli, de Belgiojoso

3. L'effectif maximum est le suivant : colonne Bruslé : 5e grenadiers, 750 h. ; 2 bat. de la 117e, 1.554 ; ensemble, 2.304 h.; colonne Hammel : 1re infanterie légère, 500 h. ; 2 bat. de la 118e, 1.170 h. ; ensemble, 1.670 h. ; total des deux colonnes : 3.974 h. Le chiffre de 4.000 h. est d'ailleurs indiqué par Maulandi et Malaussèna.

4 Arch. de Breil, pièces nos 68, 89, 91, n, et p. (Voir les deux premières pièces just. nos 8 et 9. D'après la relation du capitaine du génie Deandreis, aide de camp du général Colli, la redoute de Nava a été prise vers 8 heures du matin. Le général Koch dans les *Mémoires de Masséna*, t. I, p. 61 et 62, commet, au sujet de cette affaire, d'assez graves erreurs en parlant de l'attaque du camp de Marta, protégé par trois redoutes. Il indique 200 h. comme prisonniers, bien qu'une partie de la garnison ait pu s'échapper. M. de Malaussèna ne donne aucun chiffre, tout en pensant que le nombre n'a pas dû être considérable, à cause des bois qui ont facilité la fuite. Mais il signale les pertes en officiers, savoir : le comte de Radicati tué ; au bat. des Gardes, le chevalier de Germagnan tué, le lieutenant-colonel baron de Saint-Sulpice, le major marquis de Moncrevel, le comte Gasso, le chevalier de Cuzan, blessés ; trois autres faits prisonniers ; à la division de Belgiojoso, le capitaine Ravinelli, blessé et mort prisonnier, l'enseigne Rodrigues tué, le lieutenant Svoboda prisonnier ; enfin le capitaine Maulandi de l'état-major blessé et fait prisonnier. — Arch. de la Guerre : Ordres du 26 avril. — Rapport de Dumerbion.

Avril 1794.

ments vers la Tête des Linaires, de façon à couvrir la marche du général Bruslé qui, conformément aux ordres de Masséna, se dirige sur le mont Colla Ardente, à 500 mètres environ de la cime del Bosco.

Attaque de la cime del Bosco.

Cette cime est formée par une masse de rochers inaccessibles ou d'un difficile accès. On n'y pouvait monter qu'un à un, du côté où se trouvaient les Républicains. Le sommet avait été fortifié par un parapet de gazon, qui en rasait les bords, de manière à ne laisser aucune prise à l'ennemi. Une pièce de canon de montagne était placée dans cet ouvrage, dont le pied n'était ni vu, ni battu; quelques bouts de retranchements, sur les côtés, donnaient seulement des feux à quelque distance en avant[1]. Un petit poste, détaché par la garnison sur le mont Colla Ardente, s'étant replié à l'approche de la colonne française, M. de Bellegarde envoie le major Balegno prendre le commandement de la redoute, dont les défenseurs sont portés à 296 hommes par l'arrivée d'une compagnie de Piémont[2].

Pendant ce temps, Bruslé avait rassemblé ses troupes derrière ce même mont Colla Ardente, sur lequel il met son canon en batterie. Vers 2 heures de l'après-midi, il débouche à la tête d'un millier d'hommes, pour attaquer la redoute del Bosco sur son front et sur ses deux flancs. Malgré le feu des Piémontais, les trois corps atteignent l'angle mort, au pied des rochers; les grenadiers du centre parviennent seuls à se hisser jusqu'au parapet. Ils sont culbutés par une grêle de pierres et obligés, ainsi que le reste des assaillants, de regagner l'abri d'où ils étaient partis, laissant sur le terrain le général et bon nombre de

1. Cette description est tirée du récit de M. de Malausséna. Elle concorde d'ailleurs parfaitement avec celles du général Dumerbion, dans son rapport, et de Koch, p. 65.
2. La garnison de la redoute de la cime del Bosco est composée, au moment de l'attaque, d'une compagnie des Gardes, de deux compagnies de Piémont et de 75 h. de Belgiojoso.

Avril 1794.

morts ou de blessés[1]. Jugeant inutile de renouveler, à la fin du jour, l'assaut d'une position aussi forte, comptant d'ailleurs sur les mouvements exécutés par sa droite pour déterminer la retraite de l'ennemi, Masséna se contente de relier les deux colonnes de la gauche par des tirailleurs poussés sous bois, dans le ravin de Sanson, de façon à gêner, sinon à intercepter la communication de Colla Ardente avec la Briga par la Madone de Fontan[2].

Occupation du bassin de la Briga.

D'ailleurs, le 2e bataillon d'Asti et le reste du régiment de Belgiojoso étaient déjà passés, se rendant à la baisse de la Crosetta par Morignol[3]. Quant aux autres troupes de Colla Ardente, abandonnées par les milices, dans la soirée, mais protégées par les glorieux défenseurs de la cime del Bosco qui emportent leur canon, elles se replient le lendemain, au point du jour, sur le mont Saccarello, sans être inquiétées, et occupent les crêtes jusqu'à Colla Rossa[4]. En avant de la Briga, les six à 700 hommes ralliés au camp de Prea par le comte d'Aglian et réconfortés par la présence

1. Arch. de Breil, pièces nos 85 b et d; voir pièces just. nos 11 et 13.—Arch. de la Guerre : Relation de Masséna, le 12 mai ; rapport de Dumerbion, le 29 avril, indiquant 35 tués et 130 blessés, et ordres du 26 avril ; ces derniers aux pièces just. n° 10. La relation du général Koch contient une contradiction manifeste. A la page 62, il dit que l'attaque n'a pas eu lieu, et p. 65, il en donne la relation exacte, si l'on admet que la première attaque se rapporte à l'occupation du mont Colla Ardente, point 1778 de la carte italienne, d'où l'on est parti pour monter à l'assaut de la cime del Bosco, point 1782.

2. On renonce à relever les erreurs de la *Storia Militare* de Pinelli, tellement elles sont nombreuses. A celles de la relation de Koch, qu'il traduit tout simplement, l'auteur piémontais ajoute celles d'un vieux manuscrit qu'il a dû se borner à copier (Voir note de la p. 416). Mais, à coup sûr, il n'a jamais consulté aucun document officiel, ni même jeté les yeux sur une carte, sans quoi il n'aurait pas fait un récit aussi incohérent et aussi extravagant, qui dénote plus d'imagination que de raison. Pour justifier cette appréciation on se bornera à citer les exemples suivants : p. 381, il n'est pas question à ce moment de M. de Montafia dans les Arch. de Breil; mais il n'a pu en tout cas se retirer à la fois sur Ponte di Nava, Colla Ardente et le col Tanarello, p. 382, il n'y a jamais eu d'Autrichiens à Ormea; p. 383, 384 et 385, comment les Piémontais auraient-ils pû faire les neuf ou 10 redoutes dont parle Pinelli et eu des points si extraordinairement choisis notamment à la Tanarda que nous n'avons cessé d'occuper ? Le bois de Sanson n'a jamais été sur les flancs du Saccarello ; p. 383, Colli n'a jamais eu 5.000 h. à Colla Ardente et surtout le 10 avril, p. 386, Mouret n'a pu s'emparer d'Albenga qui était génois, mais surtout il n'est pas revenu dans la vallée de la Taggia pour passer aux monts Fronte et Monega, puis « remonter » la vallée de l'Aroscia. Le régiment de Lombardie n'a pas été attaqué à Ponte di Nava, p. 388 ; enfin Pinelli confond l'affaire du 26 à Pellegrino et celle du 27 à Saccarello, qui prend les proportions d'une bataille, s'étendant de Butta Rossa à la cime de Bosco sur le chemin de Mendatico; p. 397, 398 et 399. c'est une erreur très grave de dire que la retraite de Colli a été determinée par les attaques de Macquard ; p. 384, qu'est-ce que l'attaque du camp retranché de Praya par Lebrun avec la division Hammel ? etc.

3. Ces deux bat. sont conduits par M. de Malausséna, envoyé par Colli de Prea, à 11 heures du matin.

4. Arch. de Breil, pièce n° 85 b : Relation du marquis de Bellegarde. Le capitaine Raybaudi seul était resté.

du général Colli, pendant toute la matinée du 27, se maintiennent jusqu'à la nuit, puis se débandent[1]. Il n'était donc plus possible de défendre le village. La démoralisation et le désordre étaient au comble dans tous les corps[2]. Cependant pour donner au centre et à la droite le temps d'effectuer la retraite ordonnée[3], Colli cherche à couvrir encore San Dalmazzo pendant la journée du 28, en occupant le contrefort situé entre le Riosecco et la Roya, dont le versant occidental est très difficilement accessible.

Le 1er bataillon de chasseurs est porté à la cime d'Arpeze, soutenu par la division de Belgiojoso qui, de la baisse de Geraone, s'était replié sur la cime de Riore. Entre ce point et la chapelle San Salvatore, près de la Briga, sont placés, sur un rang, les débris des défenseurs de la redoute de Nava[4]. La compagnie de pionniers garde la route et le pont de la Livenza. Sur la rive droite du torrent sont postés d'abord le premier bataillon de Pignerol, puis une compagnie de Tortone, barrant le chemin du col de Bosiglia, enfin le corps franc, sur les pentes de la cime delle Larder, se reliant par une vingtaine d'hommes de Belgiojoso aux troupes qui occupent Moriguol. Une division du régiment autrichien de garnison, appelée de Saorge, s'établit à la Coletta di Briga[5].

Si mince que fût ce cordon, il suffit pour en imposer

1. Voici ce que dit à ce sujet M. de Malausséna : « Dans le soir du 27, des soldats annonçant au quartier général que les troupes de la Praya abandonnaient le poste, on ne put d'abord y ajouter une pleine foi ; le général crut suffisant de réitérer ses ordres pour tenir; mais, vers les 2 heures après minuit, le capitaine Bonnaud vint assurer qu'elles étaient toutes descendues. »

2. Arch. de Breil, pièce n° 91 p : Relation du capitaine du génie Deandreis : « Comme on ne pouvait pas contenir les soldats qui cherchaient de s'évader et de passer à Tende, on a mis une garde de 15 h. au pont de la Levenza ; cette garde a eté forcée par une orde (sic) de troupe, qui s'est présentée tout à coup pour passer le pont, de façon que la plus grande partie du monde qui avait descendu de la montagne, passa à Tende », d'où il fallut les faire revenir de force dans la soirée du 27 et dans la nuit suivante.

3. Arch. de Breil, pièce n° 85 a. Ordres de Colli au général Dellera, le 25 avril et le 27 à 2 heures de l'après-midi, de la Briga en descendant de la Prea, d'où l'ordre de retraite est envoyé au marquis de Bellegarde. — Arch. de Breil, pièce n° 75 Lettres de Dellera, les 25, 26 et 27 avril, celle-ci, datée de Fontan, où le général, descendant de l'Authion, était arrivé si fatigué, qu'il ne put se rendre immédiatement auprès de Colli.

4. Dans l'ordre suivant, à partir du sommet : 1er bat. des Gardes, 2e de Tortone, moins une compagnie, 2e de Pignerol.

5. Arch. de Breil, pièce n° 85 a.

Avril 1794. aux Républicains, qui avaient d'ailleurs besoin de se rallier. Le général Hammel vient à Prea et pousse, dans les rochers de la cime de Trono, une avant-garde, qui tiraille, dès 7 heures du matin, à travers le Riosecco[1]. Le général François reçoit l'ordre d'occuper Colla Ardente, tandis qu'avec l'autre colonne, Masséna gagne le contrefort de la rive gauche du Riosecco, par le sentier de la Croix de Marta[2]. Un détachement occupe, dans l'après-midi du 28 avril, la cime de Durasca, s'y repose et, vers 5 heures du soir, attaque brusquement. Un quart d'heure après, toutes les troupes piémontaises s'enfuient vers Tende, en déroute, bien qu'elles soient poursuivies seulement jusqu'à la Livenza et la Roya[3]. N'ayant aucune nouvelle du général Dumerbion, auquel il avait adressé plusieurs rapports[4], Masséna ne jugeait pas à propos de s'engager plus à fond, sans savoir ce qui se passait sur sa gauche. Le 29, de grand matin, il marche avec la 117e demi-brigade, par Selle di Lugo, sur la cime de Rocherosse, d'où il descend à Saorge[5]. Il y trouve le général en chef et les représentants du peuple, qui s'étaient rendus dans la vallée de la Roya, afin de prendre les

1. Arch. de Breil, pièces nos 85 b et 91 p. Le marquis de Bellegarde rapporte que le major Grimaldi a vu tirer dès 6 heures du matin. Les Arch. de la Guerre ne fournissent aucun renseignement à cet égard et la relation de Koch est des plus confuses, pour ces deux journées des 28 et 29 avril.

2. Masséna devait être accompagné des deux bat. de la 117e demi-brigade, avec lesquels il arriva à Saorge le lendemain, et peut-être d'un bat. de la 118e. (Arch. de la Guerre : Ordre donné par Masséna, le 29 avril, sur les hauteurs de Saorge.) Il est probable que, dans la matinée du 28, il a laissé reposer ses troupes, en attendant des nouvelles de Dumerbion et en cherchant à entrer en communication avec François, qui lui a peut-être envoyé le 3e des Hautes-Alpes par Colla Ardente (Koch, *Mémoires de Masséna*, t. I, p. 67).

3. Arch. de Breil, pièce no 91 p. Le capitaine Deandreis dit que cette attaque eut lieu à 5 heures du soir et que, jusqu'à ce moment, les Français n'ont pas pénétré dans la Briga. M. de Malausséna indique que le combat s'est terminé vers 6 heures et que les Républicains « essayèrent, d'abord, par des propos et des promesses séduisantes, à révolter le soldat à tuer leurs officiers ; voyant que leur tentative était inutile, et ayant reçu des renforts, ils se levèrent et attaquèrent brusquement ». La compagnie de pionniers se retire seule en ordre et est postée par Colli derrière le mur d'une vigne sur la rive droite de la Roya, vis-à-vis le confluent de la Bendola, tandis que la compagnie Pandini, arrivée à 4 heures du soir de Saorge, a essayé sans succès une contre-attaque. M. de Malausséna est envoyé à la collette de la Briga pour arrêter les fuyards ; le capitaine Deandreis en fait autant sur la route de Tende et ramasse 800 h., qu'il fait bivouaquer dans les châtaigniers, sur le bord du chemin.

4. Arch. de la Guerre : Rapport du général Dumerbion, le 28 avril ; il reçoit en même temps une lettre du 26 et une autre du 27. — Koch dit que Masséna a adressé cinq rapports dans la journée du 27 (ou du 28 ?), p. 68.

5. Arch. de la Guerre : Ordre du 29 précité.

Avril 1794.

dispositions nécessaires pour seconder l'attaque de la droite française, fixée au 27 avril[1].

Attaque du centre de l'armée d'Italie le 27 avril

En conséquence, ce jour-là, de grand matin, le général Bizanet pousse des tirailleurs jusqu'à la baisse de Camp d'Argent et fait établir une pièce sur le sommet de Mantégas pour canonner le Tueis, qu'occupent quatre compagnies[2] soutenues par les 12 ou 1,500 hommes postés dans les retranchements de l'Authion[3]. Une colonne, sortie de Moulinet, s'élève peu à peu sur le versant droit du vallon de l'Arp, tandis qu'un détachement du Ventabren se porte vers la cime de Parpelle, défendue par les chasseurs-carabiniers Canale et un bataillon de Montferrat. Ces troupes engagent une fusillade assez vive, principalement avec les milices du capitaine Cauvin, dispersées dans les bois en aval de la Margheria et soutenues par des volontaires du 5e bataillon de grenadiers et des Autrichiens. Mais, tenus en respect par le tir des deux obusiers de la redoute des Mille-Fourches, peu soucieux sans doute de renouveler la tentative infructueuse et

1. Le général Dumerbion a dû partir de Nice, le 25 avril, avec une escorte de 50 éclaireurs de la 70e demi-brigade. (Arch. de la Guerre : Rapport du 24). Il était, le 26, au camp de Brouis et y donnait des ordres au général Macquard et s'installait le lendemain à Breil (Arch. de la Guerre : Rapport du 27). Il avait dû recevoir la lettre par laquelle Masséna lui envoya de Garessio, le 21 avril, son projet d'attaque, en le priant de donner des ordres à Lebrun, outre les instructions qu'il lui enverra (Arch. de la Guerre : 21 avril). Les représentants du peuple ont sans doute quitté Garessio, le 21, avec le général Bonaparte. Celui-ci est certainement passé à Nice, puisque, le 25 avril, il envoie de cette ville à Manceaux, directeur d'artillerie à Nice, l'ordre de faire diriger, partie sur Antibes, partie sur Toulon, le matériel du siège de Toulon, encore en dépôt au Beausset (Corresp. inédite). S'il a suivi la route de terre, il a dû, en effet, coucher à Pieve di Teco le 21, à Oneille le 22, à San Remo le 23, à Vintimille le 24, à Nice le 25. Il a pu aussi aller par mer d'Oneille à Nice. On ne peut dire si les représentants du peuple ont accompagné le général Bonaparte jusqu'à Nice ou s'ils se sont rendus dans la vallée de la Roya, de Vintimille par Menton et Castillon La premiere hypothèse semble cependant plus probable, puisqu'ils arrivent ensemble à Breil le 26, visitent les avant-postes de la Roya le 27 au matin, et le même jour montent à la Scaffa de Gio (Arch. de la Guerre : Rapport du 27).

2. Une centurie de Montferrat, une compagnie du 5e bat. de grenadiers, 40 h. du régiment autrichien de garnison

3. Arch. de Breil, pièce no 85 a. Dispositions du général Colli pour la défense de l'Authion. Le 5e bat. de grenadiers, du Baracon de la tête de l'Authion à la Batterie royale ; une division et demie du régiment autrichien de garnison, en bataille devant cette batterie et s'appuyant à la redoute de la Forca ; un piquet des volontaires Pandini dans la baisse de Provérière ; le 2e bat. de Peyer-im-Hoff autour de la redoute des Mille-Fourches ; les milices de Cauvin dans le vallon de l'Arp ; les chasseurs-carabiniers Canale, moins 40 h détachés aux granges de la Maglia, dans les retranchements de la Croix de Parpelle, soutenus par une centurie de Montferrat à Vote ; la dernière centurie de ce régiment au camp de Plan Caval en réserve. A Saint-Véran, il y avait un détachement de Peyer-im-Hoff avec poste à la tête de Rugger. Enfin, le 26, le général Dellera a probablement amené le 2e bat. de Turin, en remplacement du 2e bat. de chasseurs maintenu à la tête du Rioffredo.

Avril 1794. meurtrière de l'année précédente, les Républicains se replient vers 2 heures de l'après-midi[1].

Sur la rive gauche de la Roya, le général Lebrun, quoique renforcé par cinq compagnies de grenadiers et 100 hommes, ne juge pas à propos de s'engager à fond contre les fortes lignes de la Bendola, encore armées d'artillerie et défendues par un millier d'hommes[2]. Il fait seulement reconnaître les points de passage du torrent[3]. Au centre, le général Macquard réunit entre Breil et la Giandola 1,100 hommes, qui se tiennent prêts à attaquer Colla Bassa au premier signal. A la gauche de cet important rassemblement, le général Dallemagne dirige deux colonnes du col d'Agnon et de la baisse de la Dea sur les granges de la Maglia, qui sont enlevées rapidement. Le faible détachement qui y était posté[4] se replie sur la grange Rostagno, grand'garde du camp du Ciot[5], d'où elle est bientôt obligée de se réfugier sous la protection du canon de la redoute du fort de Mart[6]. Le général Dallemagne se retire également, rappelé par Dumerbion, qui ne voulait pas compromettre ses troupes contre une

1. Arch de Breil, pièces n[os] 75, 85 a et 90. — Aucun document des Arch. de la Guerre ne parle de cette affaire, que M. de Malausséna ne considère d'ailleurs que comme une démonstration. Quant à Pinelli, il devient absolument impossible de suivre son récit fantaisiste, puisqu'il raconte (p. 404 et 405) l'enlèvement de la redoute de la *Beola* défendue par *300 milices, ce vingt-sept avril*, tandis que Macquard force le *passage* de la Roya à *Breil*.

2. Savoir : 1[er] bat. de Peyer-im-Hoff, 221 h.; 2[e] de Nice, moins une centurie à Anan, 163 h.; bat. autrichien de garnison, moins une division et demie à l'Authion, 400 h. ; volontaires Pandini, 150 h.; milices, 100 h. au moins. Total : 1,034 h.

3. On n'a aucune indication sur les opérations de Lebrun, le 27 ; mais, dans une lettre du 26 avril, le général Dellera dit que les Français se sont montrés au pas de Muraton. (Arch. de Breil, pièce n° 75.)

4. Savoir : une compagnie de chasseurs Canale de 40 h., et 70 milices.

5. Ce nom n'est marqué sur aucune carte. Mais il est facile d'indiquer la place de ce camp d'apres l'étymologie du mot Ciot ou Chiot, qui veut dire plan. Ce camp devait donc être situé à la racine du contrefort, coté 1,032 sur la carte d'état-major français, qui se dirige au sud-ouest du sommet 1151, fort de Mart. La carte de l'état-major sarde est encore plus nette sur ce point que celle au 80,000[e]. Cette déduction est d'ailleurs confirmée par l'aquarelle faite en octobre 1793 par un nommé Mertz, sans doute officier au régiment suisse de Schmid, aquarelle trouvée à Nice et dont une reproduction est donnée dans le présent volume.

6. Cette redoute est appelée généralement Cimon de Mart ou Simon, dans les documents du temps, pour ne pas la confondre avec celle de Colla Bassa ou de Raouré, appelée aussi du grand Marte.

Avril 1794.

position aussi forte[1], avant d'avoir l'assurance de l'entrée en ligne de Masséna. Le contre-coup du succès de ce général du côté de la Briga devait d'ailleurs se produire avant l'arrivée de ses rapports au quartier général de l'armée d'Italie.

Prise de Saorge et de la redoute de Colla Bassa.

Aussitôt après la prise de la redoute de Nava, le commandant du corps austro-sarde avait prescrit de désarmer les ouvrages dans la nuit du 27 au 28 avril, et de transporter à Tende les canons, sauf ceux de montagne, que les troupes emporteraient avec elles, en se repliant, la nuit suivante, sous la protection du fort de Saorge[2]. Le 28 au matin, les éclaireurs de la 56e demi-brigade, ayant vu retirer une pièce de la batterie de Cugnet[3], engagent une vive fusillade avec les volontaires Pandini, au confluent de la Bendola. Le général Lebrun, prévenu, fait descendre du pas de Muraton une colonne qui franchit la Bendola en amont de Casto, sans difficulté. Les défenseurs de cette partie de la ligne, très affaiblis par l'envoi des Autrichiens à la Coletta di Briga et d'hommes de corvée pour le transport de l'artillerie[4], se replient sur Saorge, puis sur Tende[5]. Alors pris en flanc, les volontaires Pandini sont également contraints de se retirer et, par la route, arrivent à San Dalmazzo à 4 heures du soir[6]. Les détachements

1. Cette position était essentiellement formée par le contrefort de Colla Bassa à la Giandola compris entre les ravins de Tende, à l'ouest, et de Loano, à l'est, tous deux difficilement franchissables. On y trouvait les postes suivants : le grande redoute sur le sommet de Colla Bassa, le Grand-Camp avec les retranchements dits de Nice, le camp du Ciot de Marte, pourvu aussi de retranchements, la redoute du fort de Mart ou de Cimon, le poste de la Croix de Gan, l'avant-poste du Colombier ou du Pigeonnier à l'emplacement marqué C. della Monta sur la carte sarde. — Voir d'ailleurs le croquis des retranchements (F et G), joint au 1er vol.

2. Arch. de Breil, pièce n° 85 a : Ordre de retraite donné à Dellera par le général Colli, à la Briga le 27 avril, à 2 h. de l'après-midi.

3. C'est la version de M. de Malausséna, qui parait fort plausible.

4. Dans son ordre précité, Colli prescrit de lui envoyer immédiatement tout ce qu'il y a d'Autrichiens à Saorge. Il ne reste donc plus que les volontaires Pandini, 50 h., une centurie de Nice, 150 h. au plus et le 1er bat. de Peyer-im-Hoff, 220 h., soit : 420 h., plus les milices ; mais il faudrait encore défalquer les hommes employés au transport de l'artillerie, une centaine au moins. Il convient aussi d'observer que le bat. de Peyer-im-Hoff devait être encore plus faible, puisque l'effectif indiqué est celui du 8 avril et qu'à la date du 21 avril, le général Dellera se plaint de la désertion de cette troupe (Arch. de Breil, pièce n° 75). Cette indication est d'ailleurs corroborée par plusieurs rapports de Dumerbion (Arch. de la Guerre).

5. M. de Malausséna dit que ces troupes arrivent à Tende le soir.

6. Arch. de Breil, pièce n° 30. Note en italien de Pandini, non signée.

Avril 1794. et les milices gardant les rochers de la Baragne sont pris. Ne pouvant se replier sur la baisse de Geraone occupée par Masséna, le poste d'Anan n'échappe au même sort qu'en gagnant Fontan, pendant la nuit, par le vallon de Pene[1]. Enfin, le gouverneur de Saorge, baron de Saint-Amour, ne se croyant pas en état de résister avec sa faible garnison dans un mauvais château dominé de tous côtés, prend le parti de se retirer à son tour, contre l'avis de ses subordonnés et malgré l'ordre formel donné par le baron Colli[2]. Dans la soirée[3], le général Lebrun occupe la forteresse abandonnée et fait sa jonction avec les troupes de la division Macquard.

Celles-ci ne s'étaient mises en mouvement sur plusieurs colonnes qu'à 3 heures de l'après-midi, après la réception des rapports de Masséna[4]. Le chef de brigade Barthélemy et l'adjudant général Clément, remontant les deux rives de la Roya avec 500 hommes chacun, trouvent Comagna abandonné par le 2e bataillon de Turin qui, voyant partir les volontaires Pandini, avait quitté ce poste ainsi que les granges Corvese[5] pour descendre dans le vallon de Cairos

1. Arch. de Breil, pièce n° 79. Ce poste était sous les ordres du major d'Auvare, commandant du 1er bat. de chasseurs. D'après l'ordre de retraite de Colli, il devait se joindre à la division de Belgiojoso, envoyée le 26 à la baisse de Geraone.

2. Voici la rédaction de l'ordre de Colli : « Le fort de Savourge doit être gardé avec la plus faible garnison possible et avec des gens les plus faibles pour marcher ; quand on aura ordonné la retraite, cette troupe se repliera aussi sur les hauteurs vers le col de Géron, *exclusivement à la garnison. Le commandant du château tiendra tant qu'il pourra.* »

3. Le général Koch semble vouloir indiquer (p. 71) que les troupes de Lebrun ne sont entrées à Saorge que le 29 au matin. M. de Malausséna dit au contraire que l'occupation de Saorge a eu lieu le 28, « qu'il était encore grand jour. » Des pièces des Arch. de Breil, il semble résulter qu'à 2 h. de l'après-midi au plus tard, il ne devait plus y avoir personne, ni à Saorge, ni aux environs. Pour que le bruit de cet abandon ait pu se répandre entre 3 et 4 h. de l'après-midi à Colla Bassa (Arch. de Breil, pièces nos 91 et 92, il est absolument nécessaire qu'il en soit ainsi. D'autre part, Pandini marque nettement dans sa note que Saorge était évacué quand il est parti : «... riflettendo che non vi era più alcuna truppa a Saorgio... » Or, pour arriver à San Dalmazzo à 4 h. du soir, comme il l'indique, il a dû partir à 2 h., puisqu'il avait à franchir 10 kilomètres. — Est-il probable que Lebrun soit resté sans bouger devant cette bicoque d'où on ne tirait plus ? Et ne semble-t-il pas plutôt que, si le 2e bat. de Turin a fait sa retraite de Comagna, non par la route, mais par la hauteur et le vallon de Cairos, c'est qu'il ne pouvait plus passer sous Saorge, à ce moment, c'est-à-dire vers 4 h. du soir, parce que les Français y étaient ?

4. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 28 avril.

5. Ce nom qui n'existe sur aucune carte est indiqué dans l'ordre de Colli du 25 avril (Arch. de Breil, pièce n° 85 a), dont voici le libellé, qui peut aider à retrouver l'emplacement sur le terrain : « Il faut affaiblir les postes le long du chemin (la route de Breil à Saorge) pour en établir un plus fort à la grange Corvesi. Ce poste peut couvrir aussi la retraite qui se fait sur les hauteurs derrière Marte jusqu'au château de Malamort. »

par le versant septentrional de Colla Bassa[1]. La gauche de cette position était ainsi absolument découverte, sans que le colonel Vital, qui y commandait, en fût prévenu. Ayant à peine 500 hommes[2] à opposer à 2.000 Français au moins[3], cet officier fait évacuer l'ouvrage du fort de Mart et ne conserve, en avant de la grande redoute, que les gardes du Ciot, de la grange Rostagno et de la Croix de Gan. Prise de flanc par le détachement de l'adjudant général Jardin, qui gagne Lantorasca, cette dernière est bientôt obligée de se retirer. Mais les trois postes piémontais, utilisant habilement le terrain, se replient en échelons. Par une contre-attaque vigoureuse, exécutée à propos, le comte Vital rejette même sur la pente de Raouré les Républicains, au moment où ils arrivent au sommet de Colla Bassa, en désordre et fatigués par cette longue montée[4].

Ce succès ne pouvait être qu'éphémère. L'adjudant général Jardin, continuant à s'élever dans le bassin du torrent de Toano, atteint les cabanes Antonna, puis la Laguna. Il tombe ainsi sur les flancs et les derrières des défenseurs de la grande redoute, réduits encore par l'envoi d'un détachement au-devant des têtes de colonne du général Dallemagne. Enveloppé par des forces très supérieures, le colonel Vital est fait prisonnier avec une centaine d'hommes, vers

1. M. de Malausséna dit que : « ce bataillon, ne pouvant se retirer par la grande route, remonta le vallon de Cairos, où il rencontra à Maurion l'artillerie de Marte ; ayant appris à ceux qui la conduisaient que les Français étaient à Savourge, ils la renversèrent dans le vallon et se retirèrent à Tende avec ce bat. par le même chemin que firent les troupes de l'Authion. »

2. Le 1[er] bat. de Turin a dû être envoyé en presque totalité, le matin ou la veille au soir, à l'Authion, en remplacement du 2[e] bat. de chasseurs, maintenu au baracon de Rioffredo. Voici ce qui restait : A la croix de Gan, une compagnie d'Asti et 50 h. de Turin ; au maximum 120 h.; — à la grange Rostagno, une compagnie et 40 chasseurs-carabiniers, 110 h. environ ;—au Ciot, une compagnie d'Asti et une d'Oneille, à peu près 120 h.; — à Colla Bassa, le reste d'Asti et d'Oneille, 224 h. au plus. Total : 570 h., moins 100 employés au transport de l'artillerie ; mais il devait y avoir aussi une centaine de milices. A la redoute de la Beola, il y avait 50 h. d'Oneille et des milices.

3. On n'a aucune indication précise à ce sujet. D'après la situation du 21 mars, en défalquant les troupes employées à l'expédition d'Oneille, il restait 3.900 h. au moins à Castillon, Brouis et Béolet. D'après les Arch. de la Guerre, du 15 au 25 avril, Macquard reçoit les bat. de Forcalquier et de Vienne, le 1[er] de la Haute-Loire et les grenadiers du Puy-de-Dôme, soit 3.500 h. au moins. L'effectif de 2.000 h. sur un total de 7.400 h. ne paraît donc pas exagéré pour les colonnes d'attaque de Colla Bassa.

4. Pour aller de la Giandola à Colla Bassa, il faut s'élever de 1.100 mètres, soit environ quatre heures de marche. La redoute n'a donc pû être prise avant 7 heures du soir, c'est-à-dire à la nuit.

Avril 1794 7 heures du soir. A la faveur de l'obscurité, un assez grand nombre de Piémontais s'échappent par les bois et se réunissent à la garde de la Beola, qui se rend à l'Authion[1].

De ce côté, la journée s'était passée sans incident et l'ordre pour la retraite s'exécute ponctuellement, sous les ordres du lieutenant-colonel chevalier Pisity. Les troupes commencent à défiler à 8 heures du soir, la division du bataillon autrichien de garnison en tête. Le 5e bataillon de grenadiers, formant l'arrière-garde, ne se met en mouvement qu'à minuit et rallie, en passant à Saint-Véran et à Raous, les détachements venus de la Vésubie ou du vallon de Cairos. La colonne marche toute la nuit sur le chemin amélioré du col de la Mouga et arrive, à 8 heures du matin, en vue de San Dalmazzo, au moment où sautait le magasin à poudre du parc d'artillerie. L'approche de quelques éclaireurs français faisant croire à une attaque imminente par la vallée de la Roya, avait causé cette explosion prématurée[2]. Mais, après ces jours de mar-

1. Arch. de Breil, pièces nos 91 et 92. Voir pièce just. no 14. — Arch. de la Guerre; Rapport du général Dumerbion. — Renseignements donnés au gouvernement par le général Macquard : Il signale Gazan, capitaine des grenadiers de la 166e demi-brigade et son aide de camp Vignier. Il dit avoir fait en tout 200 prisonniers, dont 30 officiers. Sur ce nombre, un colonel-brigadier (Vital), trois majors, 17 officiers subalternes, 125 h. sont pris dans la redoute de Colla Bassa. Il accuse pour ses troupes, 15 blessés et cinq tués, dont un capitaine des éclaireurs de la 70e.

2. Arch. de Breil, pièce no 90. Il devait y avoir à l'Authion environ 2.500 h., savoir, d'après la situation du 8 avril : 5e grenadiers, 334 ; division de garnison, 200 ; régiment de Montferrat, 784 ; volontaires Pandini, 50 ; 2e bat. de Peyer-im-Hoff, 252 ; chasseurs-carabiniers, 150 ; milices Cauvin, 500 ; régiment de Turin, 700. Ces troupes, ayant mis quatre heures pour défiler, le chemin devait être assez mauvais, bien que le bat. des pionniers y eût travaillé depuis le 7, puisqu'il ne figure plus sur les situations ou dans les relations, comme combattant. Il est assez difficile d'ailleurs de fixer avec précision l'emplacement de ce chemin. Dans la pièce no 90, il n'y a aucun renseignement à ce sujet. Dans le mémoire du général Garnier, on lit, p. 85 : « On descend du col de Raux à la chapelle Saint-Dalmas en trois heures. Ce sentier tourne à *droite* du mont Raux, passe à *mi-côte*, va descendre dans le vallon et rivière la Biogne, passe un mauvais pont de madriers, et, en continuant de *descendre la rive gauche*, arrive à Saint-Dalmas. » D'autre part, M. de Malausséna, dans sa relation, s'exprime ainsi qu'il suit : « ...la colonne, qui marcha toute la nuit par le chemin qui, partant du col de Raux et passant par *celui de Mouga*, vient par les hauteurs descendre sur Saint-Dalmas-de-Tende. » Si l'on se reporte à une excellente petite carte, dressée par M. le lieutenant de Grandmaison, du 24e bat. de chasseurs, on voit le nom de Mouga donné aux cabanes situées dans le bassin supérieur de Berghe, au pied du col de la Scaffa ou collet du Loup. Le chemin de retraite serait donc très probablement celui qui, de Raus, passe à Causséga, puis, par le flanc gauche du vallon de Ceva, à *mi-côte*, conduit à ce col de Scaffa ou de *Mouga*, d'où l'on descend par les granges de Gaurone (carte sarde) ou Cabanas (carte du lieutenant de Grandmaison, pour traverser la Biogne à Miniera (carte sarde). On comprend alors que, suivant le récit de M. de Malausséna, « quelques tirailleurs (français) étant venus sur l'éminence qui est au confluent de la Biogna dans la Roya... il se produisit un peu de trouble dans la colonne, qui fit perdre bien d'effets de campement, que les soldats jetèrent pour se débarrasser de ce qui pouvait les empêcher de combattre. » Le capitaine Deandreis, dans sa relation (Arch. de Breil, pièce no 91,) dit que les Français étaient au nombre de 40 éclaireurs, auxquels il a opposé le 1er bat. de Peyer-im-Hoff et les milices de Saorge, placés dans « une position nommée le Torro, qui a, à sa droite, le vallon qui communiqne à la minière de Tende » ; enfin que la colonne de l'Authion est arrivée à Tende à 3 heures de l'après-midi et a défilé devant le général Colli, après ces 19 heures de marche.

Avril 1794

che, de bivouacs, et de combats dans un pays très difficile et en partie couvert de neige, les Républicains avaient encore plus besoin de repos que les Austro-Sardes. Il importait aussi d'attendre les résultats de l'offensive prescrite dans la vallée de la Vésubie.

Retraite des Piémontais dans la vallée de la Vésubie.

Le marquis Colli, qui y commandait, avait reçu l'ordre de se replier le 28 avril, partie sur le col de Raous, partie sur la Madone de Fenestre, de façon à couvrir la droite du corps d'armée austro-sarde[1]. En conséquence, il avait réduit ses postes avancés, en leur prescrivant de se replier sur les redoutes de Sommelongue et de Flaut, en cas d'attaque de l'ennemi. Le 27 au point du jour, toute la gauche de l'armée d'Italie, dont le général Garnier vient de prendre le commandement, se met en mouvement. Un détachement descend de la Calmette au Suc del Duc[2], chassant sur la Bollène la grand'garde des granges de Pons[3]. Lantosque est alors abandonné à deux colonnes venant du camp de Loda par les deux rives de la Vésubie[4]. De Figaret 2.000 hommes environ[5] se portent au collet des Anges, puis occupent la redoute de la Cerisière[6], y laissant un bataillon[7]; le général Garnier marche, vers 1 heure de l'après-midi, en trois colonnes, à l'attaque du contrefort de la Tête d'Albéras[8]. A droite, le général de brigade Monleau, avec le 4e bataillon de grenadiers et un

1. On ne trouve pas cet ordre dans les Arch. de Breil ; mais, d'après l'ordre de Colli à Dellera, le 25 avril (pièce n° 85 a), le marquis Colli était déjà prévenu, ainsi que le rapporte M. de Malausséna, de se tenir prêt à partir au premier avis. Il a reçu l'ordre de retraite définitif le 27.

2. Carte sarde, point 1555 de la carte française.

3. Carte sarde. Sur la carte française elles se trouveraient à la racine de ce contrefort, au pied des rochers de la Cime de la Claudine.

4. L'une franchit la Vésubie au pont de Loda, appelé pont de Caulone par M. de Malausséna, et passe par Pical.

5. Savoir : bat. de chasseurs, 543 ; 4e grenadiers, 695 ; 1er de la 84e, 337 ; 1er de la 70e demi-brigade formée à Utelle, 469 ; total : 2,044.

6. On y marche en trois colonnes et on y arrive après six heures de marche ; les troupes sont fatiguées par la chaleur.

7. Le 1er bat. de la 70e, 200 h. dans la redoute, le reste à 200 toises en avant.

8. Le général Garnier dit que cette marche est faite à la vue de l'ennemi ; les pentes étaient donc découvertes à cette époque, ainsi que l'indique la carte sarde. Les colonnes mettent une heure pour descendre au fond du ravin de Lantosque ; elles en emploient deux à remonter sur le versant gauche ; elles règlent leur marche sur celle de droite.

Avril 1794. bataillon de chasseurs, s'élève le long de la crête de Sommelongue, refoule 150 miliciens répandus dans les retranchements autour de la redoute de la Tête-des-Pins, dont il s'empare à l'arme blanche[1]. Au centre, le premier bataillon de la 84e demi-brigade se dirige sur le col entre cette redoute et celle de Villars, qu'une centaine de milices abandonne à six compagnies de grenadiers conduites par l'adjudant général chef de brigade Gardane. La nuit étant venue, les Républicains bivouaquent sur la montagne[2].

Les Piémontais se rallient au Caire de Saint-Sauveur, à Saint-Jean et à Saint-Julien, auprès de Belvédère, où se tenait en réserve le bataillon de Mondovi. A minuit, ils se replient, les premiers[3] sur la baisse de Saint-Véran avec un détachement de Belgiojoso, posté à la pointe de Rugger, les seconds à Terrarossa et de là à Raous[4]. Ces deux corps suivent les troupes de l'Authion dans leur retraite sur Saint-Dalmas. Avec le reste[5], le marquis Colli se rend à la Madone de Fenestre par le cirque et le col de Férisson. Il y est joint, le 28, par le lieutenant-colonel Testoris, qui a gagné Saint-Dalmas-du-Plan, par le mont Cairegros, après avoir tenu tête, la veille, avec les milices de la Tinée, à Clans, à la 83e demi-brigade, sous les ordres du général Serrurier[6]. Le lendemain, ils se rendent à

1. Le général Monleau a un engagement d'une demi-heure au hameau de Clapieras Après s'être emparé des retranchements avoisinant la redoute, il s'en couvre pour préparer son attaque par un feu nourri.

2. Arch. de la Guerre : Rapport du général Garnier, le 12 pluviôse an IV (1er février 1796) au général de division Clarke, chef du cabinet historique et topographique. — Il indique, pour les Piémontais, 18 tués, beaucoup de blessés, 80 prisonniers, dont 10 officiers ; pour les Français, deux chasseurs et deux grenadiers tués, 11 blessés dont un de ses aides de camp. Il fait l'éloge du capitaine Hontarède, des grenadiers de la 70e, et de Chaumette, grenadier à la 1re compagnie de la 99e, qui sont entrés les premiers dans la redoute. Dans son récit, M. de Malausséna dit qu'à la prise de la redoute : « 80 volontaires furent tués ou faits prisonniers ; au nombre de ces derniers furent le comte de la Roque, le comte Dani, officier de Nice ; Rous, du même régiment, y fut tué ; six officiers de milices et un de l'armée furent faits prisonniers, et, à proportion, l'on perdit des milices. » Le marquis Colli, dans son rapport du 1er mai, d'Entraque, indique comme pris, outre MM. de la Roque et Dani, un nommé Ferré, de l'armée, et les officiers de milices suivants : major Otto, Sappia, Brocard, Ruffin et Durandi.

3. Une compagnie d'Oneille, des milices et deux pièces.

4. Une compagnie d'Oneille, les volontaires d'Asti et de Nice, quatre compagnies de milices, sous les ordres du capitaine Cavagnoli d'Asti.

5. Le bat. de Mondovi, 400 h., et le surplus des milices.

6. Depuis le 10 février, il y avait 10 h. à Marie, 30 à Ilonse et 125 à Clans.

Avril 1794.

Entraque, laissant un détachement à la Madone et 100 hommes dans le baracon du col de Fenestre, encore encombré de neiges[1].

De son côté, Garnier fait avancer ses forces dans le haut bassin de la Vésubie, tandis que le général Bizanet occupe l'Authion et le général Serrurier Isola. Des avant-gardes sont poussées à Saint-Etienne et au pied du col de Cerise[2]. Dans la nuit du 30 avril au 1er mai, un détachement surprend même le poste de la Madone, et, grâce au brouillard, repousse la garde du col[3]. A cette nouvelle, le général Colli, craignant de voir les Français déboucher dans la plaine avant lui, prescrit aux deux bataillons de grenadiers stationnés à Roccavione de se porter à Entraque avec quatre pièces de canon, pour défendre le pas de la Piastra. Mais, dès le 2, le marquis Colli s'était avancé au Prajet, avec le faible bataillon de Mondovi[4], et, dans la nuit suivante, avait replacé une garde de 50 hommes au col de Fenestre, abandonné par les Français, à cause du mauvais temps[5].

Mai 1794.

—

Disposition des troupes austro-piémontaises autour de Tende.

Ainsi tranquillisé sur sa droite, avec laquelle il se relie par un détachement placé à la baisse de Peirafica ou de Sabbione[6], le général Colli cherche à remettre de l'ordre dans ses troupes profondément démoralisées[7]. Pour couvrir l'évacuation des magasins de Tende, il dispose, autour de cette localité, une chaîne de postes en demi-cercle,

1. Arch. de Breil, pièce n° 71. Rapports de Colli. — Il manque quelques-uns de ces rapports, ainsi que ceux du capitaine Cavagnoli et du lieut.-colonel Testoris, qui sont cités par M. de Malausséna et dont il a heureusement extrait son récit.

2. Cette avant-garde occupe le plateau, au-dessus du confluent des vallons du Borcon de Salèses et de Cavale. Voir la description de ce point dans le *Mémoire du général Garnier* sur les Alpes-Maritimes, p. 39.

3. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, le 2 mai, et du général Garnier précité. Le 28 avril, il y a un léger engagement d'arrière-garde à Terrarossa.

4. 200 h. seulement. Les milices refusent de suivre le marquis Colli.

5. Arch. de Breil, pièces n°s 71 et 75. Rapports et lettres du marquis Colli, les 1er et 2 mai. Un des deux baracons du col ayant été brûlé par les Français, il n'a pu laisser que 50 h.

6. Le premier de ces noms est donné par la carte sarde, le second par la carte italienne, sans doute parce que, pour aller au col de Sabbione, situé au N.-O., il faut passer par la baisse de Peirafica, soit qu'on vienne du vallon de Casterino, soit qu'on remonte celui de Carmagna.

7. Arch. de Breil, pièces n°s 33 b, 85 e, 90, 91 n, 98 et 99. Voir pièce just. n° 15.

Mai 1794. le long des vallons de Casterino et de Morignol, tributaires des torrents de Biogna et de Livenza, qui se jettent dans la Roya à San Dalmazzo[1]. La gauche s'appuie à la région, encore couverte de neige, qui s'étend entre les monts Bertrand et delle Carsene. Les forces réunies au baracon de Riofreddo servent de réserve aux milices, poussées jusqu'à Upega, ainsi qu'aux postes de la Chiusetta et de Pignoli, au-dessus de Carnino[2]. Ce dernier, fourni par la garnison de Coni[3], pouvait être aussi soutenu par le régiment d'Aoste, établi à la Chiusa avec les dragons de Piémont, et détachant deux compagnies à la Chartreuse de Pesio[4].

Il est attaqué vainement, le 4 mai, par un bataillon français venant de Viozene[5], avant-poste de gauche de la division Mouret, qui était restée dans la vallée du Tanaro, après le départ de Masséna, et avait abandonné Garessio pour se concentrer à Ponte di Nava, l'avant-garde occupant Monte San Bernardo, Ormea et le col de Termini[6]. C'est le seul acte d'hostilité des Républicains, occupés à réparer les ponts sur la Roya, dans le défilé de Saorge, pour assurer leur ravitaillement[7]. Cette période de repos devait être de courte durée. Le 1er mai, le quartier général de l'armée d'Italie s'était établi à Nice, où il était plus à portée de donner les ordres en vue de poursuivre les

1. Voir pièce just. n° 16.

2. Le poste de Signoli est désigné, dans les documents du temps, sous le nom de poste de Salines, parce qu'il commandait le chemin conduisant de Carnino au col des Salines. La Chiusetta est située à l'ouest du poste de Signoli, au débouché du col dei Signori.

3. Régiment de Sardaigne.

4. Arch. de Breil, pièce n° 84. Lettre du capitaine Marquetti, le 25 avril. — C'était le régiment de Saluces, qui devait aller à la Chartreuse ; mais il avait reçu ensuite l'ordre de se rendre à Ceva. Le régiment de dragons était d'abord à la Tour de Pesio, d'où ses escadrons sont répartis : deux à la la Chiusa, un à Beinette, un à Peveragno.

5. Arch. de Breil, pièce n° 91 i.

6. D'après les situations des 4 et 20 mai, ces forces s'élèvent à 10,495 h., savoir : 6,706 à Ponte di Nava, 1er grenadiers, 569 ; 19e demi-brigade, 1,857 ; 1er bat. de la 99e, 838 ; 1er et 3e de la 101e, 1,759 ; 1er et 2e de la 21e, 1,198 ; 5e Hautes-Alpes, 485 ; à Mendatica, 2e bat. de la 99e, 827 ; à Ormea, 3e bat. de la 21e, 674 ; à Loano, 3e bat. de la 99e, 887 ; enfin à Oneille, 2e bat. de la 46e, 727. Il est probable que c'est un bat. de la 99e qui est venu attaquer le poste de Signoli, attendu que le 3e bat. de cette demi-brigade est, un peu plus tard, indiqué à Viozene à l'effectif de 681 h.

7. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 5 mai.

Mai 1794.

succès obtenus ou de chercher à comprimer l'insurrection de la Corse, fomentée par les Anglais[1]. L'arrivée de 700 Croates à Cairo[2], divers mouvements exécutés par d'Argenteau entre Ceva et Mondovi[3], la marche de trois bataillons de Tende sur Borgo San Dalmazzo[4], faisant craindre une prochaine attaque des Piémontais sur les deux flancs, on se décide à repousser définitivement l'ennemi du haut-bassin de la Roya. Une reconnaissance est exécutée, le 6 mai, aux environs de San Dalmazzo[5], et l'attaque préparée pour le lendemain en trois colonnes d'environ 3,000 hommes chacune[6]. A gauche, le général Dallemagne doit cheminer sur le chaînon qui sépare le vallon de Casterino de la Roya; à droite, le général François occupera le contrefort du mont Bertrand, compris entre les torrents de Livenza et de Riofreddo; au centre, Lebrun s'engagera dans le profond défilé de Tende[7].

Prise de Tende.

Ce même jour, 7 mai, avait été fixé par le baron Colli pour l'exécution de la retraite, soigneusement préparée

1. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, à partir du 1er mai. — Ordres de Masséna, le 30 avril, pour faire diriger sur Nice la 117e demi-brigade entière. Voir d'ailleurs Vme Partie, chap. II.

2. Arch. de Breil, pièce n° 84. Lettre du comte d'Argenteau, de Ceva, le 30 avril, à 2 heures de l'après-midi. Voici le postscriptum de cette lettre, adressée à Colli : « Je vous préviens que les Autrichiens. qui sont au Cairo, ne m'aideront pas dans aucune occasion, car ils ont l'ordre de défendre leur poste et de ne pas détacher un seul homme pour m'assister. » L'état-major de l'armée d'Italie ignorait le peu d'entente qui existait entre les deux gouvernements piémontais et impérial. Il croyait aussi le corps d'armée de Lombardie beaucoup plus menaçant. Voir Arch. de la Guerre, correspondances de Vienne, les 2 et 19 avril, et de Livourne, les 5 et 8 avril. Dans cette dernière, on énumère les troupes destinées à ce corps d'armée et on indique les localités où elles se trouvaient à cette date, savoir : Pavie, Lodi, Codogno, Crémone, Bonzoles, Casalmaggiore, Mantoue, Milan et Côme.

3. Arch. de Breil, pièces nos 75, 84 et 94, correspondances du comte d'Argenteau, du baron de Wins et du Roi. Ces mouvements étaient la conséquence de l'abandon du projet d'offensive par Ceva, à la suite de l'échec de Colli, le 28 avril. Les 8e et 9e grenadiers revenaient, le 30 avril, de Mondovi à Roccavione, après une marche de 16 milles.

4. Arch. de Breil, pièces nos 75, 85 et 91 d ; Le 1er bat. de Montferrat se rend à Demonte, à la place d'un bat. de Courten, qui rejoint son régiment dans la haute vallée de la Stura. Le régiment de Turin doit aller à Sampeyre di Vraita, sous les ordres du général Provera. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, 8 mai.

5. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 7 mai. Relation du général Macquard.

6. D'après les situations des 20 mai et 3 juin, les colonnes auraient été composées, ainsi qu'il suit : Dallemagne : 6e grenadiers, 567 ; 102e demi-brigade. 2,435 ; total : 3,002 h. Lebrun : 165e demi-brigade, 1,537 ; 118e, 2,670 ; 3 comp. de sapeurs, 340 ; total : 3,947 h. Pijou : 1 bat. de la 3e demi-brigade légère, 596 ; 56e demi-brigade, 1,914 ; total : 2,510. En tout, 9,459 h. M. de Malausséna indique 10,000 h., le général Macquard ne donne que les avant-gardes des deux dernières colonnes, savoir : Pijon, 800 h.: Lebrun, 400 h., 2 pièces ; mais il indique, pour Dallemagne, 14 comp. de grenadiers.

7. Voici ce que dit à ce sujet M. de Malausséna : « Ce défilé, qui commence au pied de la montagne de Tende et finit près de ce village, est de la longueur d'environ deux heures de marche. Vers son milieu il y a un assez grand pré, appelé les prés de la Madone de Vieule. Mais dans tout le reste de sa longueur, il est si resserré, que l'origine de la Roya y coule profondément encaissée dans le roc, et que le chemin, qu'on y a pratiqué au fond, forme presque partout comme une corniche sur le bord de la rivière. »

Mai 1794. depuis plusieurs jours[1]. Mais, dans le corps d'armée austro-sarde, les officiers ne se conforment pas aux ordres donnés et les soldats se débandent au premier coup de fusil. Le régiment de Peyer-im-Hoff se dirige trop rapidement des hauteurs de Spegio et de Vergo sur la baisse de Peirafica, en voyant les troupes du général Dallemagne déboucher de grand matin vers San Dalmazzo et s'engager dans la vallée de Biogna, dont elles gravissent le versant gauche. Le bataillon de pionniers ne peut plus alors gagner les crêtes, ainsi qu'il lui était prescrit; toujours débordé sur son flanc droit, il se replie à mi-côte. Les compagnies qui défendaient la route s'enfuient devant l'avant-garde du général Lebrun. Elles jettent le désordre dans le régiment d'Oneille, destiné à occuper la Testa di Prio et à couvrir le pont miné en aval de Tende. Après quelques hésitations et malgré des ordres réitérés, ce corps se jette dans le village. Les Républicains s'avancent sans difficulté sur la rive droite de la Roya et fusillent les colonnes défilant sur l'autre rive. C'étaient les troupes descendant de la baisse de Bosiglia[2], à la suite de celles parties de la Coletta di Briga[3], au signal de la retraite. Poursuivies vivement par les éclaireurs du chef de brigade Pijon, elles cherchent à atteindre le plus vite possible le pont de Tende. Le 2e bataillon de Nice ayant quitté le rocher qui commande ce pont, la retraite pouvait être coupée d'un moment à l'autre. Un petit détachement du corps franc parvient heureusement à s'y maintenir avec quelques Autrichiens, jusqu'au passage du dernier bataillon et forme ensuite l'arrière-garde[4].

1. Arch. de Breil, pièce nos 75 et 85.
2. 5e bat. de grenadiers, 2e bat. de Pignerol, moins une centurie rappelée à Tende le 6, (Arch. de Breil, pièce no 85), et le corps franc qui devait faire l'arrière-garde, et se serait replié trop précipitamment, d'après un rapport non signé (Arch. de Breil, pièce no 90).
3. Bat. autrichien de garnison, 2e de Montferrat, 1er de Pignerol, moins une centurie rappelée à Tende le 6 — Le 2e bat. de Tortone a été envoyé le 2 mai au baracon de Rioffredo, où il rejoint le 1er ; le 2e bat. de Montferrat est parti le 3 pour Demonte (Arch. de Breil, pièces nos 75 et 85.
4. Arch. de Breil, pièces nos 91, n., et 98.

Mai 1794.

Il fallait couvrir en outre la marche de cette masse en désordre au-delà de Tende. A cet effet, le général Colli porte le 2e bataillon de Montferrat sur le mont Cagnolina, où se déploient aussi deux centuries de Pignerol, ramenées à Tende depuis la veille. Sur le versant droit, le 1er bataillon de Nice, puis le 5e grenadiers vont renforcer les débris des pionniers d'Oneille et du 2e de Nice, que le comte d'Aglian s'efforce de rallier au château de Tende, et qu'il dirige avec peine vers Castello di Mina[1]. Mais, avant d'arriver sur la crête, ces troupes sont saluées par les balles de quelques tirailleurs du général Dallemagne, qui se sont portés au-delà du mont Ripa di Berno. Les Piémontais affolés s'échappent en partie à travers les escarpements et rejoignent la route; le reste est fait prisonnier[2]. A la Madone de Vievola seulement, où le général Dellera s'est porté dès le matin, on parvient à reformer les corps peu à peu et à les disposer sur les pentes de la cime de Devaglia. Sur la rive droite, les Républicains ne dépassent pas le ravin de Conscente, tandis que, sur la rive gauche, ils occupent les bois de Curto. Loin de résister, les troupes chargées de la garde de ce poste important se retirent jusqu'au col de Tende par une traverse[3]; quelques hommes s'enfuient même jusqu'à Limone. Pressant le pas, le régiment des grenadiers royaux, venant de la baisse de la Crosetta, parvient cependant à la cime de Tavan avant les assaillants[4],

1. Le château n'est marqué sur aucune carte. Il est à croire qu'il se trouvait sur l'arête cotée 1124 et portant la chapelle San Salvatore, d'après la carte italienne. Les troupes ont dû suivre ensuite le sentier compris entre le ravin, à gauche, et, à droite, les escarpements qui ont été franchis par les fuyards. Ce sentier débouche sur la crête au point 1571, où étaient sans doute les Républicains. C'est ce point qui est dénommé Castello di Mina sur la carte sarde.

2. Arch. de Breil, pièce n° 33, b. Voir pièce just. n° 15.

3. 2e bat. de Montferrat et deux centuries de Pignerol, envoyées de Tende par Colli, le matin. Le chemin de traverse dont il est question ici, est marqué sur la carte sarde, de la cima della Ciagia au col supérieur de Tende par la tête des ravins. Sur la carte italienne, il est remplacé en partie par la route du fort de Tavaurda.

4. Arch. de Breil, pièce n° 86, c. Relation du major de Sainte-Rose qui remplaçait le colonel de Bellegarde, malade. Il dit : « J'ai fait faire à ma troupe des efforts surnaturels et je suis heureusement venu à bout, par des promesses et même de l'argent répandu, d'atteindre le but indiqué, avant que l'ennemi ait pu y arriver. » Le général Colli avait envoyé l'ordre de retraite à cette troupe par le chevalier de Menthon (Arch. de Breil, pièce n° 85). La cime de Tavan est nommée sur la carte sarde cima della Ciaggia del Tavan.

Mai 1794.

qu'il refoule sur le mont Curto, avec l'aide des gardes arrivant de leur camp à l'est de la Ca[1].

Dispositions du général Colli pour la défense du col de Tende.

Laissant en grand'garde, derrière les torrents de l'Ortiga et delle Morte, le corps franc, soutenu par deux centuries de Pignerol, le général Colli emploie la soirée du 7 mai et la matinée du lendemain à disposer ses forces en vue de conserver la crête des Alpes. A la baisse de Peirafica restent le 1er bataillon de chasseurs, les volontaires de Pian et de Pandini, les milices de Sospel et de Moulinet. Les régiments de Peyer-im-Hoff, de Belgiojoso, et deux centuries de Pignerol campent entre le bois de Morgon et la pointe de Margheria[2]. Le 5e grenadiers s'établit entre les deux ravins qui forment le vallon à l'ouest de la Ca[3], point gardé par des milices. Au-dessus de cette maison, sur les lacets du chemin, s'échelonnent le régiment de Nice et le 2e de Montferrat ; le bataillon autrichien de garnison et celui de Pignerol au col même ; quatre pièces en batterie aux derniers tournants. Le régiment d'Oneille est éparpillé entre ces différents postes.

A l'extrême gauche, le régiment de Tortone, le 2e bataillon de chasseurs et les chasseurs-carabiniers Canale s'élèvent sur l'arête du Baracone de Riofreddo à la cime del Cuni[4], défendant ainsi les cols de Boaira et de Perla. Le régiment de Piémont, au pied de la cime del Becco[5], un bataillon d'Asti à celle de Pepin[6], relient ce groupe avec le centre, qui occupe le chaînon compris entre le bassin de la haute Roya et le ravin de Framosa[7] ; une compagnie de

1. Le régiment des gardes était venu le 5 mai, de la Crosetta, près du mont Bertrand à La la (Arch. de Breil, pièce n° 85).
2. M. de Malausséna dit à la tête du bois de Morgon que l'on voit très bien sur la carte italienne. Sur la carte sarde, les cabanes Morgon sont appelées Dourengua. La position occupée est en somme à très peu près celle du fort de Margheria.
3. Le vallon porte le nom de Morgon sur la carte sarde.
4. M. de Malausséna dit sur l'aréte de Valmorin.
5. Mont Auruso d'après les Arch. de Breil.
6. Mont Framosa d'après les Arch. de Breil et le général Garnier.
7. Ce nom n'est pas porté sur la carte italienne. C'est la partie supérieure du ravin de Lamentarghe.

Mai 1794.

Belgiojoso et celle des chasseurs des grenadiers royaux à la cime de Tavan ; une autre compagnie de ce dernier régiment et trois des gardes, échelonnées en soutien sur la crête ; le bataillon d'Asti à l'extrémité méridionale du contrefort oriental de la cime de Framosora[1], face au vallon de Lamentarghe, avec une compagnie de grenadiers royaux à sa droite ; enfin, le reste des troupes[2] au pied des pentes de la cime de Beccorosso, encore couvertes de neige. C'est sur cette zone plus facilement accessible que les Républicains concentrent leurs efforts, le 8 mai.

Occupation du col de Tende par les Français.

Le chef de brigade Pijon, qui a passé la nuit à la Pia, dans le vallon de Riofreddo, remonte le val Freggia et chasse le bataillon d'Asti, qui se retire à Limone par le haut ravin de Framosa et celui de Cabanaira[3]. Deux compagnies du régiment de Piémont, posté de l'autre côté du val Freggia, arrivent trop tard sur la cime de Pépin ; après une courte fusillade, elles sont obligées de l'abandonner et se replient sur leur corps, qui se rend également à Limone par le sentier du col de Perla. En même temps, le général Lebrun débouche du mont Curto avec 2,000 hommes environ, formés en une colonne de six hommes de front. Arrivée à la baisse de la Lagema, vers 10 heures du matin, cette colonne se divise en trois parties : celle de droite se dirige sur le bataillon d'Asti ; celle du centre détache une forte chaîne de tirailleurs, qui couvre la précédente, en attaquant le poste de Tavan de front et sur son flanc gauche, tandis que le dernier detachement gagne Rocca Cairon pour le déborder sur sa droite. Menacée

1. Au point où se trouve actuellement le fort de Tavaurda.

2. Cinq compagnies des gardes, cinq des grenadiers royaux et une de Belgiojoso. Ces troupes devaient représenter en tout un millier d'hommes au plus ; d'après la pièce n° 95 des Archives de Breil, le régiment des gardes n'avait que 423 h. capables de marcher et 287 égarés. L'effectif était de 992 h.

3. Ce bat. d'Asti s'est donc retiré, alors que les troupes du centre tenaient encore au sud du Beccorosso. On ne peut affirmer que Pijon a suivi la marche indiquée, les rapports français n'ayant aucune précision ; mais l'aspect du terrain très difficile du côté du vallon de Lamentarghe et le mouvement du régiment de Piémont la rendent fort probable.

Mai 1794. d'être enveloppée, la grand'garde piémontaise est recueillie par les soutiens, puis par la réserve. Mais, après trois quarts d'heure d'une lutte assez vive, toutes les forces du centre, si inférieures à celles de l'assaillant, sont acculées à l'arête et s'échappent en glissant sur les pentes neigeuses du vallon de Cabanaira. Elles gagnent ensuite Limone, sauf quelques fractions qui reviennent par un détour au col supérieur de Tende[1], où le général Colli était accouru. Disposés sur quatre lignes, perpendiculairement à la crête, sur les rochers à l'est de ce col, ces débris, le 2e bataillon de Montferrat, le corps franc, deux centuries de Pignerol et quelques fractions d'Oneille en imposent aux Républicains, qui bivouaquent auprès du Beccorosso, à un kilomètre à peine. Ce corps couvre la gauche des autres troupes, rangées en bataille sur le faîte des Alpes, la droite appuyée à la Cima di Solauta, occupée par le 5e grenadiers[2]. Un peu plus loin, au-dessous de l'Abisso, s'établit le détachement de la baisse de Peirafica, que le général Dallemagne a attaqué de front et pris de revers par la Punta della Para[3]. Au centre, les Français se sont bornés à se déployer devant la Ca, au pied des longues pentes sur lesquelles serpentent les nombreux lacets de la route[4].

Retraite des Austro-Piémontais sur Borgo San Dalmazzo.

Quelle que fût la force de cette position, elle n'était plus tenable, puisque les Français pouvaient sans difficulté descendre à Limone et couper la retraite aux Austro-Piémontais. Calme, quoique profondément affecté d'un désastre

1. Ce col supérieur se trouve au point 1909 de la carte italienne. C'est là que le chemin stratégique se bifurque.

2. Voici le détail de la position occupée d'après M. de Malausséna : Sur la hauteur entre les deux cols, (actuellement fort central), régiment de Nice et une division du bat. autrichien de garnison ; au col de Tende, l'autre division de ce dernier bat. et le bat. de pionniers ; entre le col et la pointe de Margheria, régiment de Peyer-im-Hoff et deux centuries de Pignerol ; à la pointe de Margheria (actuellement fort du même nom), régiment de Belgiojoso.

3. C'est probablement à la cima della Giaura de la carte sarde, sur le plateau où se trouvent le fort et la batterie de ce nom, que les troupes de la baisse de Peirafica se sont retirées.

4. A cette époque, les lacets de la route étaient beaucoup plus courts qu'aujourd'hui. La carte sarde donne l'état ancien de la route.

Mai 1794.

aussi rapide qu'inattendu[1], le général Colli prescrit au marquis de la Chiusa de venir de Roccavione à Limone avec ses deux bataillons de grenadiers et donne les instructions pour la retraite, qui doit commencer à 1 heure du matin. Un brouillard survenu le soir permet de la commencer plus tôt. Les troupes de la droite suivent le sentier du vallon de l'Abisso et l'ancien chemin de Tende ; celles du centre descendent par la route; celles de l'extrême gauche, sous les ordres du comte Millesimo, se rassemblent aux granges de Valmorina, à 10 heures du soir, passant par le col de Perla, et arrivent auprès de Limone, le 9 mai, une heure avant le jour[2]. Le corps d'armée prend position, en deux masses à peu près égales, au col de l'Arpiola et sur les hauteurs de la rive droite de l'Armelina[3]. Le bataillon autrichien de garnison reste au débouché méridional de Limone, en soutien du corps franc, des chasseurs-carabiniers Canale, des volontaires Pian et Pandini, ainsi que des milices peu nombreuses, répandues dans les bois et sur les pentes ravinées au sud de Limone. Ces postes échangent quelques coups de fusil, avec les tirailleurs de l'avant-garde de Macquard, qui s'établit sur la butte Morel[4].

Occupation des cols de la haute Vésubie et de la Tinée.

Le lendemain, l'ennemi ne bougeant pas, le baron Colli fait défiler ses forces sur Borgo San Dalmazzo, où elles

1. Voici ce que dit M. de Malausséna : « Le général, qui, dans toutes les autres circonstances critiques où il s'était trouvé, avait conservé le plus grand calme, parut alors profondément affecté de voir perdre contre toute attente des hauteurs qui le réduisaient à quitter le col de Tende. » Le général Colli avait même demandé à être relevé de son commandement ; le roi n'accepte pas cette demande, (Lettre du 9 mai, Arch. de Breil, pièce n° 94). L'archiduc Ferdinand lui envoie un témoignage de sa sympathie le 14 mai (Arch. de Breil, pièce n° 70, n.)

2. Arch. de Breil, pièce n° 96 : Relation de la retraite du corps sous les ordres de M. le comte de Millesimo.

3. Au col de l'Arpiola il y avait : les 8e et 9e grenadiers venus de Roccavione et arrivés à Limon à 1 heure du matin, les régiments de Belgiojoso, de Piémont, des grenadiers royaux, le 5e bat. de grenadiers et le 1er bat. de chasseurs. Au petit jour, ces troupes sont rangées en bataille, la droite aux rochers aigus qui se trouvent au milieu du col et sont occupés par des Grenadiers royaux, la gauche sur un plateau à mi-côte gardé par le 5e bat. de grenadiers. Sur les hauteurs de l'Armelina sont placés les régiments d'Asti, des gardes, de Pignerol, de Tortone, d'Oneille, le bat. de pionniers, le 2e bat de Montferrat et le 2e bat. de chasseurs. Pour les détails de cette position, voir le mémoire du marquis Costa de Beauregard déjà cité.

4. Ce nom n'est porté que sur la carte sarde. C'est en somme le contrefort entre les vallons de l'Abisso et de Panice.

Mai 1794. sont réunies à 4 heures du soir[1]. Les troupes légères restent à Vernante et Robilante[2]; les 8e et 9e grenadiers reprennent leur cantonnement à Roccavione, au confluent des vallées de Vermegnana et du Gesso[3]. Dans cette dernière se maintenait le marquis Colli, qui avait cependant dû abandonner les hauts passages au général Garnier[4]. Celui-ci, sur l'ordre de Dumerbion, s'était rendu à Saint-Martin-Lantosque, le 8 mai, et y avait réuni 1.500 hommes, avec lesquels il se met en marche, le lendemain à 3 heures du matin[5]. Il arrive à la Madone de Fenestre à 8 heures, s'y repose une heure et demie, pour former deux colonnes : à gauche, le capitaine Gras avec sa compagnie franche et 200 éclaireurs ; à droite, le général de brigade Monleau. Pendant plus d'une heure on s'avance dans la neige jusqu'à la ceinture, en refoulant les grand'gardes piémontaises sur le retranchement du col où, la veille au soir, 200 hommes de ligne étaient arrivés[6]. L'ennemi tenant bon, le général Garnier fait mettre en batterie une pièce de 3 sur un petit plateau à portée et à l'est du col. Mettant leurs fusils en bandoulière, les soldats de la

1. Voici, d'après M. de Malausséna, comment se fit cette retraite : « Le général fit d'abord partir les régiments des Gardes, de Pignerol, d'Oneille, le bat. de pionniers et le bat. de Garnison, laissant une compagnie de garde au pont de Limone. Il monta ensuite sur les hauteurs de l'Arpiola ; reconnu qu'il eut la position et observé l'ennemi, jugeant qu'il n'était point disposé pour attaquer, il fit mettre le régiment de Belgiojoso en marche suivant les crêtes pour gagner le chemin qui, par la crête de l'Arpiola et ensuite par le vallon de Tempe, conduit au Vernant et de là à Bourg Saint-Dalmas. Il indiqua la même route aux autres corps, auxquels il ordonna de commencer à défiler à 11 heures, s'il n'y avait rien de nouveau. Revenu à Limone, il expédia l'ordre aux troupes qui étaient restées sur la pointe de l'Armeline de se retirer immédiatement par la grande route. Il en partit à 1 heure après-midi, suivi de la compagnie autrichienne, qui était restée de garde au pont. L'empressement des troupes pour gagner la plaine était tel, que l'armée fut rendue au Bourg Saint-Dalmas, vers 4 h. du soir. » M. de Millesimo dit cependant qu'il n'y arriva qu'à 10 h. (Arch. de Breil, pièce n° 96).

2. Arch. de Breil, pièce n° 79. La compagnie Pian est, le 9, à Robilante ; le 10, à Vernante, le 11 à Roaschia, le 13 à la ferme Massa, le 17 à Robilante, le 1er juin à Vernante.

3. Le 9 mai, ils y avaient été remplacés par les régiments de Nice et de Peyer-in-Hoff, qui ont dû par conséquent marcher toute la nuit et toute la journée avec les quatre pièces de 4.

4. Voir la lettre du général Colli au marquis Colli. Arch. de Breil, pièce n° 99.

5. Arch. de la Guerre : Relation du général Garnier. Ces troupes sont les suivantes : Compagnie franche de Gras, 123 ; 1er bat. de chasseurs, capitaine Sicard, 551 ; une comp. de chasseurs des Bouches-du-Rhône, capitaine Carrière, 26 ; 400 h. de la 83e avec le chef de brigade Loissac ; 4e bat. de grenadiers, capitaine Bazancourt, 437, dont une partie était de garde à la Madone.

6. C'est l'indication donnée par le général Garnier. M. de Malausséna ne donne que 100 h. et quelques milices.

colonne de gauche escaladent un escarpement, d'où ils commandent un poste de un officier et 30 hommes qui flanquaient les abords du col[1]. La colonne de droite s'élance alors au pas de charge et s'en empare. Le combat avait duré deux heures et coûtait aux Français cinq tués dont un officier et six blessés; les Piémontais laissaient sept morts, un officier et 11 soldats prisonniers[2]. Le surlendemain, les éclaireurs de Serrurier s'établissent au col et à la chapelle de Sainte-Anne. Quelques jours après, on occupait le col de Fremamorte[3]. En même temps le général Masséna reportait la division de droite à Garessio[4]. Mai 1794.

A la suite de ces nombreux succès, l'armée d'Italie était maîtresse de plusieurs débouchés sur les plaines du Pô[5]. Pour y descendre en forces et terminer la campagne victorieusement, il importait de combiner ses mouvements avec ceux de l'armée des Alpes, qui, elle aussi, s'était emparée de tous les passages conduisant en Piémont, à travers la chaîne capitale des Alpes occidentales.

1. Voir pour la description du terrain le *Mémoire local et militaire sur le département des Alpes-Maritimes* par le général Garnier, p. 39 et 120.
2. Arch. de Breil, pièce n° 100.
3. Arch. de la Guerre : Relation du général Garnier.— Rapports de Dumerbion, les 11 et 12 mai.
4. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, les 11, 13 et 15 mai. Rapport de Dumerbion, le 16 mai.
5. Les résultats de cette « première opération préparatoire à l'ouverture de la campagne de Piémont » étaient en somme considérables. Les troupes républicaines avaient pris une assez grande quantité de matériel d'artillerie et des magasins de vivres. Pour ce qui concerne les pertes en tués, blessés et prisonniers il est difficile de s'en faire une idée exacte. M. de Malausséna dit simplement à ce sujet : « qu'il est certain qu'elles n'ont pas été si considérables qu'on les a répandues après les affaires. Par la vérification qu'on a faite sur les rôles de l'office de celles de quelques corps, il résulte qu'ils (les Piémontais) n'ont pas perdu le tiers de ce qu'on crut d'abord, attendu le grand nombre d'égarés qui ont rejoint. Les tués surtout sont en petit nombre; l'on est encore sûr que les pertes de l'ennemi en morts et blessés sont incomparablement plus grandes que les nôtres et qu'il n'y a d'avantage que du côté des prisonniers ». Le relevé des rapports des Arch. de la Guerre et de celles de Breil, particulièrement de la pièce n° 101, semble corroborer cette assertion. Les Austro-Piémontais auraient eu 47 tués, 91 blessés, 754 à 826 prisonniers ; et les Français 65 à 84 tués, 311 à 386 blessés et 75 prisonniers. Mais ces chiffres ne sont qu'approximatifs.

CHAPITRE II

OCCUPATION DES COLS

DU PETIT SAINT-BERNARD ET DU MONT CENIS

Désorganisation et réorganisation de l'armée des Alpes. — Tentative infructueuse sur le mont Cenis. — Conquête du col du petit Saint-Bernard. — Occupation du fort de Mirabouc, de Césana et d'Oulx. — Enlèvement des retranchements du mont Cenis. — Nouvelle répartition de l'armée austro-sarde. — Disposition des armées des Alpes et d'Italie, en vue de prendre l'offensive. — Envoi de 10 bataillons à l'armée du Rhin. — Prise des Barricades, dans la vallée de la Stura. — Diversions tentées par l'armée austro-sarde.

Novembre 1793.

Désorganisation de l'armée des Alpes

A la suite des succès obtenus en Savoie au mois d'octobre 1793[1], l'armée des Alpes, n'ayant plus à tenir tête aux attaques de l'ennemi comme l'armée d'Italie, avait subi le contre-coup de la lutte acharnée des partis politiques et s'était rapidement désorganisée. Dans l'espace de trois mois, le commandement passe successivement aux mains des généraux Dornac, Dours, Carteaux, Pellapra et Dumas[2]. Dénoncés par des agents de toute espèce, un grand nombre d'officiers sont suspendus ou destitués[3]. Voyant les plus brillants services, les plus absolus dévoue-

1. Voir 1er vol., p. 288 et suiv.
2. Arch. de la Guerre : Le général Dornac reçoit le commandement de Kellermann, le 17 octobre, et cesse de l'exercer, le 31, sur l'ordre de Doppet. En partant pour Toulon, ce dernier le remet au général Dours, qui en est investi du 7 au 16 novembre, date de l'arrivée de Carteaux, nommé à la place de Doppet, le 7. Le 22 décembre, Carteaux est arrêté dans les conditions suivantes : le chef du génie de Barraux, O'Kennedy, mis en accusation sur l'ordre du commissaire du ministre, Chevrillon, avait été acquitté par la commission militaire. Carteaux ne se contente pas de faire mettre cet officier en liberté ; il fait arrêter le président du tribunal qui, effrayé, se brûle la cervelle. Le général Pellapra exerce provisoirement le commandement à partir du 22 décembre, mais refuse de le prendre définitivement, sous prétexte qu'il a 40 ans de service, 12 campagnes et des blessures. Enfin, le 21 janvier 1794, arrive le général Dumas, que les représentants du peuple avaient empêché de prendre le commandement de l'armée des Pyrénées-Occidentales, qui lui avait été dévolu en octobre 1793. (Voir à ce sujet les *Représentants du peuple en mission*, par Henry Wallon, t. II, p. 357 et 369).
3. Entre autres, les généraux : Saint-Remy, chef de l'état-major (remplacé par Rivas, Handos, puis Pouget et enfin Piston) ; Ledoyen ; Coustard Saint-Lo ; le commandant Prysie, etc.

ments ainsi méconnus, leurs camarades refusent les positions qui leur sont offertes; des postes importants restent sans chef, des corps sans direction[1]. Tous les représentants du peuple sont uniquement absorbés par l'exécution des mesures de vengeance prescrites à l'égard de Lyon[2], ou par le souci de vaincre la résistance obstinée de Toulon. Contre cette ville rebelle sont dirigés successivement les meilleurs bataillons de l'armée, la grosse artillerie et les munitions des places fortes[3]. Novembre 1793.

Heureusement, à cette époque de l'année, la neige commençant à obstruer les passages des Alpes, une attaque sérieuse de l'ennemi n'était plus à craindre. Dans les vallées d'Aoste, de Suse et de Pragelas, les Austro-Sardes s'établissent en cantonnements, couverts par de forts détachements qui gardent les retranchements élevés aux cols du Petit Saint-Bernard[4] et du mont Cenis, et par les garnisons des places d'Exilles, de la Brunette et de Fénestrelles[5]. La défense du pays vaudois avait été jusqu'alors confiée à ses belliqueux habitants. Dans les vallées de la Vraita,

1. Arch. de la Guerre : Lettres des 25, 30, 31 octobre, 1, 3, 5 et 12 novembre. Le chef de bat. Bernard et le capitaine Herbin refusent de passer au grade supérieur.

2. Arch. de la Guerre : A Lyon, il y a Collot-d'Herbois, Fouché, Albitte, Laporte. Le 7 décembre, le général Declaye, commandant la place, envoie l'état des personnes fusillées, savoir : le 14 frimaire, 60 h.; le 15, 211 h.; le 17, néant, 50 condamnés ont été absous ; le 18, il en sera fusillé 100. Le 26 novembre, le général Petit-Guillaume rend compte au comité de Salut public que les 10.000 h. chargés des démolitions de la ville sont insuffisants et qu'on est obligé d'employer la mine.

3. Arch. de la Guerre : Lettres diverses. Voir en outre 1er vol., p. 379.

4. Arch. de Breil, pièces nos 40 b et 105. « Les troupes partent pour les quartiers, le 5 ou 6 novembre. Le camp chargé de la garde du Saint-Bernard se trouvait à la Thuile, où était le quartier général; il se composait de 3 à 4.000 h. et fournissait un bat. de garde aux postes de Saint-Bernard ou l'hospice, un autre bat. au baracon des Eaux-Rouges, à une heure du Saint-Bernard ou de l'hospice ; il y avait une compagnie de chasseurs de chamois habituellement au Saint-Bernard ».

5. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dours, le 27 décembre 1793. Envoi au ministre des renseignements recueillis par Ratel, capitaine des guides du Mont-Blanc, le 29 frimaire. Les Piémontais sont disposés ainsi qu'il suit : quartier général à Suse : 1.000 h. de troupes de ligne, dont 100 canonniers dans les retranchements du mont Cenis, armés de six pièces et un obusier, savoir : deux sur Lanslevillard, deux et l'obusier à Mollard Crochet sur Lanslebourg, deux au milieu du chemin à la Ramasse, où se trouve un poste de 50 h. ; 100 h. à la Poste ; 60 h. à l'hospice ; 140 h. à la Grand'Croix ; 100 h. aux granges Savalin. A Ferrera, 100 h.; à Novaleza, 200 ; à Suse, 800. La cavalerie est répartie : 40 à Sant'Ambrosio, 100 à Avigliana, 60 à Sant'Antonio, 80 à Rivoli et 130 à Turin, où il y a 1.500 h. de garnison permanente. A Exilles, il y a 1.100 h. et 140 canonniers ; à Oulx, 800 h. et 40 canonniers ; à Césanne, 200 h. ; à Bardonèche, 100 h.; à la Roue, 80 h.; au Mélézet, 60 h,; dans la Vallée-Etroite, 100 h.; à l'Assiette. 50 h. Il n'y a personne à Champlas du Col, aux Millaures, aux cols de la Roue et de Fréjus, à Rochemolle. Le 29 frimaire, 400 grenadiers sont allés au mont Cenis, où on trouve cinq pieds de neige. — Pinelli, p. 351, indique 3.000 h., répartis dans les vallées de Suse et de Fénestrelles.

Novembre 1793.

de la Maira et de la Stura, les paysans devaient également suffire à la surveillance des têtes des vallées pendant la froide saison, tandis que les troupes régulières s'établiraient en quartiers d'hiver à leurs débouchés dans la plaine[1].

Retraite des Austro-Sardes du col de la Madeleine.

Le général Provera se retire sans être inquiété. Il n'en est pas de même de l'arrière-garde du général Strassoldo, composée d'une partie du corps franc de Giulay et d'un détachement de Belgiojoso. Dans les premiers jours de novembre, le mauvais temps avait contraint les Austro-Sardes à commencer l'évacuation de l'artillerie, des munitions et des vivres du camp de la Madeleine. Le 5e bataillon de grenadiers était allé occuper les quatre baracons construits sur le plateau des Granges, entre la Punta del Poni et Roccie Mortier[2]. Le 13, le camp est abandonné. Informé de cette retraite, le général Sarret, que Kellermann avait chargé de conduire à Tournoux deux bataillons de renfort[3], gagne le plateau de Malamorte, avec un certain nombre de piquets, et refoule les postes de miliciens laissés à Larche, Malboisset et Maison-Méane; il cantonne dans ces villages pendant la nuit. Rejoint, le lendemain, par une partie de ses bataillons, il attaque sur deux colonnes. Celle de gauche, conduite par le chef de bataillon Larivoire, commandant le 4e de l'Isère, gravit les pentes de la montagne de Tête-Dure ou Levrier, et, de là, gagne le mont d'Oranaye ou Bec de Lièvre; la colonne de droite, dirigée par le général Gouvion et le commandant Fiorella, du 1er de l'Isère, marche sur le replat, au-dessus du fond de la vallée. Une réserve d'infanterie, accompagnée de deux pièces de canon suit, sous les ordres de l'adjudant général Camin. A 11 heures du matin, ces 2 à 3.000

1. Pinelli, p. 350.
2. Voir 1er vol. : la carte du camp de la Madeleine.
3. Arch. de la Guerre : Lettre de Kellermann au comité de Salut public, le 17 octobre, et de Dornac, le 25 du même mois. Voir, pour la situation des troupes françaises et austro-sardes à ce moment, le 1er vol. p. 260.

Décembre 1793.

nommes[1] pénètrent dans le camp de la Madeleine, que les derniers convois viennent à peine d'évacuer. L'arrière-garde austro-sarde se replie en tiraillant jusqu'aux baracons, où elle est soutenue par l'artillerie. Le général Sarret essaie en vain de la tourner, en dirigeant une colonne sur chacun des flancs de la vallée; dans la neige jusqu'à la ceinture, les Républicains n'arrivent en vue des Granges qu'à la nuit tombante. Il fait trop froid pour bivouaquer; on se replie sur le camp, qui est pillé et dont les ouvrages sont rasés; puis on cantonne dans les villages[2]. Quelques jours après, la majeure partie des bataillons est dirigée sur Toulon.

Le général Dumas prend le commandement de l'armée des Alpes

Après ce dernier succès, les trois divisions de l'armée des Alpes entrent en quartiers d'hiver[3]. Trois corps de 5,000 hommes chacun occupent: l'un la haute vallée de la Durance, l'autre la Maurienne et la Tarentaise, le troisième le Chablais et le Faucigny. 12,000 hommes sont répartis dans le Dauphiné et sur la rive gauche du Rhône; 10,000 s'établissent sur la rive droite; 5,000 forment la garnison de Lyon; 4,000 cantonnent dans le département de l'Ain et aux environs de Genève. Malgré l'envoi de nombreux corps dans le midi, et grâce à l'affluence des

1. Ce chiffre est donné par le lieutenant Zannier. D'après la situation du 15 octobre, les troupes du camp de Tournoux présentaient 4,409 combattants sur un effectif de 6,500 h. Ces forces étaient réparties de la manière suivante : au camp de Tournoux, à la gauche, le 4e de l'Isère; au centre, le 1er ou les chasseurs de l'Isère; à la droite, le 2e du 35e; probablement aussi 248 h. du 2e de la Lozère qui a 238 h. dans le bois de la Sylve, 101 h. à Entrevaux, ses grenadiers en Maurienne et 41 h. au dépôt à Embrun; à la gauche, dans la haute vallée de l'Ubaye, le 3e du Mont-Blanc à Saint-Paul, ayant 156 h. à Lyon et 213 détachés à Fouillouse; le 2e de l'Aveyron à Maurin, moins les grenadiers, en Maurienne et les chasseurs dans le bois de la Sylve; à la droite, dans la vallée de l'Ubayette, le 1er du 35e à Saint-Ours et le 1er de la Lozère à Meyronne, moins les grenadiers en Maurienne et les canonniers à Valence. Si, à ces deux derniers bat., présentant ensemble 1,173 h., on joint le détachement dn bois de la Sylve, environ 373 h., ainsi que les 1er et 4e de l'Isère, mentionnés dans le rapport du général Sarret et comptant 1,272 fusils, on obtient un effectif de 2,818 combattants pour cette affaire du col de la Madeleine.

2. Arch. de la Guerre : Légende du plan manuscrit du lieutenant Zannier, de l'artillerie autrichienne, qui se trouve reproduite dans la pièce n° 240 des Arch. de Breil. Lettre du général Sarret au comité de Salut public, le 15 novembre 1793. Il dit que le camp de la Madeleine était une « espèce de ville », ce qui donnerait à penser qu'il y avait des baraques. Le représentant du peuple d'Herbès la Tour, envoyé dans le département des Basses-Alpes, accompagnait le général Sarret. Les Républicains ont un tué et peu de blessés. Le lieutenant Zannier indique que le major Strassoldo commandait le détachement du corps franc Giulay et le capitaine Berck celui de Belgiojoso.

3. Arch. de la Guerre : Situation du 1er nivôse, an II. Voir 1er vol., pièce just. n° 114.

Janvier 1794.

jeunes gens de la première réquisition, l'armée des Alpes conservait, à la fin de décembre 1793, un effectif de 47,000 hommes, dont le plus grand nombre, à peine armé, n'était ni instruit, ni habillé, ni équipé. De cette masse de citoyens plus ou moins enthousiastes, conduits par des officiers absolument ignorants du métier militaire, il fallait faire des soldats. Telle était la tâche ardue qui s'imposait au général Dumas, au moment où il arrivait à Grenoble, le 21 janvier 1794[1]. Quelques jours après, il est rejoint par le représentant du peuple Gaston, envoyé de l'armée des Pyrénées-Orientales à celle des Alpes, à la place de son collègue Fabre, décédé[2]. Peu à peu ces deux hommes actifs et énergiques remettent de l'ordre dans les corps de troupes et les différents services[3].

Réorganisation de l'armée des Alpes

Dès le mois de décembre 1793, le représentant du peuple Petitjean et le délégué du ministre Liautey avaient commencé à procéder aux opérations de « l'encadrement » des troupes de la réquisition[4]. Pour l'infanterie, la question était assez complexe. Après le départ successif de 42 bataillons pour les départements du Midi[5], il restait à com-

1. L'effectif le plus élevé de l'armée des Alpes est de 53,418 h., le 19 février 1794. Par suite de l'envoi de six bat. à l'armée d'Italie, au mois de mars, il tombe à 43,721 h., le 5 avril. L'arrivée des retardaires ou des réfractaires le porte à 51,556 h. le 4 mai. Il se maintient à 50,519 le 3 juin et, après le départ des 10 bat. pour le Rhin, de la cavalerie pour la Vendée et l'armée d'Italie, tombe à 37,075 h., le 20 juin. — Dans ces chiffres n'est pas comprise l'armée dite révolutionnaire, venue de Paris à Lyon, les 2, 4 et 5 frimaire (22, 24 et 25 novembre 1793), à l'effectif présent de 1,950 h., et licenciée au mois d'avril 1794, suivant arrêté du comité du Salut public du 27 mars (voir Arch. de la Guerre, aux dates indiquées).

2. Arch. de la Guerre : Lettre du représentant du peuple Gaston, en arrivant à Grenoble, le 29 janvier 1794.

3. Arch. de la Guerre : passim. — Insurbodination des troupes de la garnison de Valenciennes, puis des bat. : 1er du Gard, 1er de l'Ardèche, 3e de l'Isère, de Montluel, du district de Châlon et 1er de Villefranche-sur-Saône (Lettres du ministre, les 29 et 30 octobre, puis du 5 novembre ; du général Dours les 30 et 31 octobre, 1, 12 et 18 novembre ; du général Pouget, chef d'état-major, les 8 et 13 novembre ; des représentants du peuple, le 3 novembre 1793). Pour remédier à cet affaiblissement de la discipline, le général Dours réclame l'encadrement des bat. nouveaux : « Les état-majors de nouvelle création sont, dit-il, d'autant moins utiles à la République qu'ils sont encrassés de leur ignorance baptismale (*sic*) ». Désertion d'un bat de Saône-et-Loire et mauvaise conduite du bat. de Gex à Thonon (Lettre du général Dours, le 12 novembre). Pénurie des subsistances (Lettres du ministre, le 11 novembre, et du syndic du département du Mont-Blanc, le 16 novembre, etc.)

4. Arch. de la Guerre : Lettres du représentant du peuple Petitjean, les 16 décembre et 1er janvier.

5. Il est assez difficile, dans cette période, de se rendre compte de la situation des diverses armées, tant les mouvements sont nombreux. Pour avoir une idée aussi exacte que possible de la vérité, il suffit de se reporter à la pièce just. n° 104 du 1er vol. On y trouve 38 bat. provenant de l'armée des Alpes. Il faut en défalquer un bat. de grenadiers, le 5e, et le 1er de la Lozère, qui est revenu à l'armée d'Italie, reste 28 ; et ajouter les bat. suivants, envoyés ultérieurement : 1er et 2e de l'Ariège, 3e de la Drôme, 7e Cotes-Maritimes, 1 chasseurs de l'Ariège, 4e Ardèche, 2, 4, 5 du Mont-Blanc, soit 9 ; et enfin cinq bat. de la nouvelle levée, (5e des Hautes et Basses-Alpes, 10, 11, 12, de la Drôme) ; en tout 42.

pléter 35 bataillons formés avant le 1er mars 1793[1], et quatre autres constituées après cette date[2], ce qui exigeait 17 à 18,000 hommes. Or les bataillons de la réquisition dont on disposait immédiatement[3], présentaient un effectif de 25,000 hommes, et ce chiffre n'était que la sixième partie du contingent total des hommes de 18 à 25 ans dans les dix départements affectés à l'armée des Alpes[4]. Il n'était donc pas nécessaire, pour le moment, d'appeler ces derniers, plus utiles dans les campagnes[5]. Février à Mai 1794.

Le rattachement à l'armée d'Italie des territoires d'Entrevaux et de Colmars, ainsi que des troupes qui s'y trouvaient[6], l'affectation à l'armée des Pyrénées-Orientales des forces qui avaient été dirigées successivement sur les départements de la rive droite du Rhône pour y comprimer les tentatives d'insurrection[7], le départ pour Nice de cinq bataillons à l'occasion de l'expédition d'Oneille[8], l'envoi à d'autres armées des réquisitionnaires du Mont-

1. L'armée des Alpes, d'après la situation du 15 août, (voir 1er vol., p. CXXXI), comprenait 58 bat. Il est venu en outre, pour le siège de Lyon, huit bat. de la garnison de Valenciennes, un de la garnison de Mayence, neuf de récente formation, total : 76. En déduisant les 37 bat. envoyés dans le Midi, en dehors des cinq de la nouvelle levée, il reste 39, soit 35 + 4.

2. Ces quatre bat. sont sans doute les 1er et 2e du Rhône, organisés par Dubois-Crancé pendant le siège de Lyon, et les 6e et 7e des Côtes-Maritimes. Les 3e, 4e et 5e du Mont-Blanc avaient fait l'objet d'une disposition législative spéciale.

3. Le chiffre en varie de 20 à 40 dans les situations d'octobre 1793 à février 1794.

4. Ain, Haute-Loire, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Isère, Loire, Mont-Blanc, Puy-de-Dôme, Rhône.

5. Arch. de la Guerre : Lettre du représentant du peuple Petitjean au comité de Salut public, le 1er janvier 1794.

6. Voir chapitre précédent. — Ces troupes sont le 2me bat. du 10e rég., ceux de la Drôme, de la Lozère, le 2e chasseurs de l'Isère et les grenadiers des Hautes-Alpes.

7. Arch. de la Guerre : Le 12 août, il y avait, dans le département de la Lozère, 1,155 h., commandés par le général de brigade Laferrière, assisté de l'adjudant général Pinon. Cette force était essentiellement composée du 3e bat. de l'Ardèche, en grande partie armé de piques, qui s'était bien conduit à l'affaire de Rive-de-Gier (voir 1er vol. p. 358). Comme elle paraissait insuffisante, le ministre invite, le 20 septembre, Kellermann à envoyer dans la Lozère un ou deux bat. organisées. — Le 6e bat. des Côtes-Maritimes part le 26 de ce mois, mais est dirigé ensuite sur l'armée des Pyrénées-Orientales. A l'issue du siège de Lyon, on songe également à diriger des renforts dans les montagnes de la rive droite du Rhône (Lettres du général Dours, le 29 octobre, du ministre les 29 et 30, de Doppet et Dours le 31.) — Le 13 novembre, les bat. de Loir-et-Cher et de la Nièvre, de la garnison de Valenciennes, partent et sont suivis, le 15, par le 3e de la Drôme, le 17, par le bat. de la Charente et un détachement du 18e rég. d'infanterie, enfin par deux bat. de réquisition, les 1ers de Châlon et de Villefranche-sur-Saône. — Le général de brigade Villemalet avec les adjudants généraux Voiret et Bajet, prend le commandement de ces troupes ; il est accompagné par le bat. franc de la République, qui escorte deux pièces de 4 et revient ensuite à l'armée des Alpes. Le 28 novembre, on envoie encore les 2e et 5e bat. de Villefranche. Le 19 décembre, c'est l'adjudant général Larrey qui commande la force armée dans le département de la Lozère.

8. Voir chapitre précédent.

Février à Mai 1794.

Blanc, qui désertaient en masse[1], le licenciement de l'armée révolutionnaire de Lyon, entraînèrent l'adoption de nouvelles mesures. L'armée des Alpes se trouvant réduite à 28 bataillons, on conserva, malgré les dispositions contraires de la loi, 12 bataillons de la nouvelle levée, qui manœuvraient convenablement et avaient fait preuve de qualités d'ordre et de discipline[2]. Ces 40 bataillons furent portés à l'effectif de 1,067 hommes, puis passés en revue par le représentant du peuple Dumaz, délégué du comité de Salut public[3]; mais il ne fut pas procédé à leur embrigadement, attendu qu'il n'y avait plus, à cette armée, que deux bataillons d'infanterie de ligne et deux d'infanterie légère[4].

Ces opérations terminées à la fin d'avril, il restait encore un certain nombre de jeunes soldats ; ils sont réunis à Lyon en un dépôt général, sous la direction de cadres chargés de leur instruction[5]. Alimenté par

1. Arch. de la Guerre : Lettre du représentant du peuple Petitjean, le 1er janvier, et du comité de Salut public, le 17. Lettre du représentant du peuple Dumaz, le 26 mars. — Envoi de 660 h. à Perpignan, le 5 avril.

2. Arch. de la Guerre : Lettre du représentant Gaston, le 2 mars. Il indique 27 bat. au lieu de 28. A ce moment, sont déjà maintenus en sus les nouveaux bat. suivants : Montferme, Montagne, Bourg.Villefranche, par arrété des représentants du peuple ; 1er et 2e tirailleurs de la frontière, formés dans le disrtict de Briançon par le représentant du peuple Gaston. — Les six autres bat., conservés par arrêté des représentants du peuple, à Lyon, en date du 25 ventôse, sont ceux de Nantua ou 8e de l'Ain, de Châtillon, de Vienne ou 8e de l'Isère, de Louhans, enfin les 9e et 10e de l'Isère, dont les officiers sont nommés par le général en chef et pris parmi ceux de l'armée ou des volontaires et non plus nommés à l'élection. Voir en outre : Félicitations de Dumaz, le 6 mars, à la suite d'une manœuvre exécutée à Lyon ; lettre du général Dumas les 8 et 10 mars et le 17 avril.

3. Arch. de la Guerre : Lettres du représentant du peuple Dumaz, le 27 février. Peu après son arrivée à Grenoble, il s'est adjoint le général de brigade Rivas et le commissaire des guerres Jalabert, le 22 avril, à la suite de la revue des troupes de la vallée de l'Ubaye. Cette lettre est fort intéressante en ce qu'elle contient une appréciation sur la valeur militaire de quelques bat. : Le 1er de l'Isère est cité ponr son bon esprit et son excellente instruction militaire ; le 1er de la Lozère est dans de moins bonnes conditions, parce qu'il est dispersé dans la montagne ; le bat. de Montferme, de la dernière levée, est peu manœuvrier, faute d'instructeurs ; ordre est donné d'en envoyer et dans six décades, il sera à hauteur ; le 4e des Basses-Alpes a un bon esprit, mais il est peu discipliné et peu exercé. — Lettre du représentant du peuple Gaston, du 2 mars, annonçant la fin de l'encadrement. Cependant le général Dumas écrit, le 26, que l'encadrement ne sera pas terminé avant un mois et, en effet, le représentant du peuple Dumaz ne quitte l'armée des Alpes que le 1er mai (Lettre de Laporte à cette date).

4. 1er du 23e rég.; 2e du 79e rég.; 2e et 4e bat. d'infant. légère. — C'est par erreur sans doute que Dumaz ne signale que trois bat. de l'ancienne armée, dans sa lettre du 27 février.

5. Arrêté du représentant du peuple Gaston, le 2 avril : Il y aura par 100 h. un instructeur en chef et deux instructeurs particuliers, lieutenants ou sous-lieutenants ; par 1,000 h., un instructeur général et un officier comptable, choisis par le général en chef. Il y aura instruction deux fois par jour ; le général de brigade Cézar est chargé de la surveillance du dépôt Ordre du 4 avril aux généraux de division d'inviter chaque chef de bat. à envoyer au dépôt de réserve de Lyon, un sergent et un caporal instructeurs Nomination, le 24 avril, de Fleury Rathaud, lieut. au 1er bat. du Rhône-et-Loire, comme instructeur, etc.

Février à Mai 1794.

l'arrivée des retardataires et des réfractaires[1], ce dépôt sert à réparer les pertes des corps d'infanterie[2], à compléter le bataillon de pionniers créé en 1793 et devenu le 3e bataillon de sapeurs, enfin à former un bataillon de sapeurs auxiliaires[3]. Ces dernières troupes allaient être d'un puissant secours pour l'amélioration et la réparation des voies de communication[4], la construction de retranchements et de baraques sur les positions conquises[5].

L'encadrement de la cavalerie avait été plus rapidement terminé que celui de l'infanterie, par suite du petit nombre des troupes à cheval de l'armée des Alpes[6]. Le général de brigade Walther avait été chargé de surveiller leur organisation et leur instruction, ainsi que la formation à Vienne, d'un dépôt de chevaux et mulets de selle ou de trait[7]. Mais le général Dumas se voit bientôt privé des

1. Arrêté du représentant du peuple Gaston, appelant les volontaires de Vienne, La Tour-du-Pin, Saint-Marcelin, Grenoble, laissés provisoirement dans leurs foyers. — L'effectif de ce dépôt est de 1,684 h. le 4 mai, 1523 le 20 mai, 879 le 15 juillet, 1,285 le 18 août, 629 le 22 septembre, 704 le 5 novembre, 699 le 21 novembre, etc.

2. Arch. de la Guerre : Ordre du 12 juin : 825 volontaires du dépôt de réserve vont à Briançon pour être incorporés dans divers bat. ; 73 vont à Moutiers. Ordre du 27 juin : 216 jeunes soldats sont envoyés de Briançon à Abriès et 132 de Briançon à Barcelonnette, etc.

3. Arch. de la Guerre : Lettre du représentant du peuple Petitjean, le 1er janvier. Le bat. de chasseurs-pionniers avait 3 compagnies à Toulon et 5 à Montmélian. Elles sont toutes portées à 120 h., puis à 200, à la suite du décret du 1er nivôse, concernant la création des bat. de sapeurs. — Lettre de Dumas, le 10 février, portant envoi au chef d'état-major d'une instruction sur la formation des bat. de sapeurs. — Arrêté du représentant du peuple Gaston, le 2 avril, créant quatre compagnies de sapeurs auxiliaires de 200 h., officiers compris. — Procès-verbal de formation de ces bat., le 6 avril. — Ordre du 7 avril, prescrivant l'envoi des quatre compagnies de sapeurs auxiliaires à Montdauphin, au fur et à mesure de leur organisation. — Ordre du 1er mai, prescrivant de réunir tous les sapeurs à Montmélian, etc.

4. Arch. de la Guerre : Ordre d'établir un bac à Pontcharra, le 3 février ; — Ordres des 7 février, 17 et 20 mars, touchant la réparation des ponts de Collonges et de la Gâche ; envoi, les 3 et 4 avril, des capitaines du génie Capitaine et Maximilien Beaulieu pour rétablir les ponts de la Maurienne, etc.

5. Notamment au mont Cenis et au petit Saint-Bernard.

6. Arch. de la Guerre : Lettre du représentant du peuple Petitjean, le 1er janvier, annonçant la fin prochaine de l'encadrement de la cavalerie. — Lettre du chef d'état-major, le 6 février, indiquant qu'il active l'encadrement de la cavalerie. — Envoi, le 24 janvier, de 100 h. de Chambéry à Montpellier pour le régiment des chasseurs de la montagne. — Envoi, le 28 février, de Gap à Vienne, de 454 chevaux destinés à ce même régiment, etc. Cette opération de l'encadrement de la cavalerie paraît, à l'armée des Alpes, indépendante de celle de la levée de 30,000 cavaliers, puisque, le 25 janvier, le citoyen Capelle, sous-lieutenant au 5e cavalerie, reçoit l'ordre de rassembler à Grenoble le contingent de cette levée compris dans l'arrondissement de l'armée, et de diriger ces hommes sur Clermont.

7. Arch. de la Guerre : Ordre du 5 février. — Le 20 mars, il y a à ce dépôt 1,000 chevaux ou mulets.

Février à Mai 1794.

quatre régiments de cavalerie qui lui restaient[1]. Le service de correspondance entre les divisions et le quartier général est alors assuré non seulement par les gendarmes de l'armée et des départements, mais aussi par les compagnies de guides à pied et à cheval, dont on avait augmenté le nombre[2].

Malgré les prélèvements faits pour le siège de Toulon, l'artillerie de ligne de l'armée des Alpes, à la fin de 1793, présentait encore 1,187 hommes, appartenant aux 1er, 2e, 3e et 4e régiments, à la 4e division et à quatre compagnies d'artillerie légère[3]. Cet effectif est doublé au moyen d'hommes choisis[4]. Il y avait en outre les compagnies des batail-

1. Au commencement de l'année 1794, il y avait à l'armée des Alpes cinq régiments de troupes à cheval, savoir : le 9e dragons et le 5e cavalerie, existant depuis la formation de cette armée, le 1er hussards, arrivé pendant le siège de Lyon, les dragons légers et les chasseurs à cheval de la montagne, formés de la réunion de divers détachements par arrêté des représentants du peuple Couthon, Maignet, Châteauneuf-Randon, le 3 novembre 1793. — Des fractions du 9e dragons, du 1er hussards et des dragons de la montagne avaient été envoyés dans le Midi, au moment du siège de Toulon, et le général Dumas parvient d'abord à conserver ces corps, que réclamaient à la fois les généraux commandant les armées d'Italie et des Pyrénées-Orientales (Lettres des 14 et 16 février). Il ramène aussi aux environs de Grenoble les chasseurs de la montagne formés à Montpellier (Lettre du 3 février). Mais, en mars, il reçoit l'ordre de diriger 1,200 cavaliers sur les armées de l'ouest (ordre du 3 mars). 300 h. du 9e dragons, 50 du 1er hussards, partent le 8 pour Tours; ils sont bientôt suivis par 300 h. du 5e cavalerie et 300 des chasseurs de la montagne (Lettres des 7, 11, 15 et 20 mars). Dans le courant de mai, les 9e dragons, 1er hussards et les chasseurs à cheval de la montagne sont envoyés à l'armée d'Italie (Lettres et ordres des 13, 14, 16, 22, 23 mai). Enfin, le 27 juin, la commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre prescrit l'échange des 5e régiments de cavalerie et 4e dragons entre les armées des Alpes et du Rhin. — Les dragons légers de la montagne font le service de police à Lyon à la même date.

2. Arch. de la Guerre : Arrêté du représentant du peuple Gaston, le 29 janvier, autorisant le général Petit-Guillaume dans la vallée de l'Ubaye, le général Sarret en Maurienne, à créer une compagnie de guides à pied de 48 h., cadres compris. — Lettres du général Dumas, le 13 février, du représentant du peuple Dumaz, le 13 mars, et arrêté de ce dernier, le 10 du même mois, concernant l'autorisation donnée par le comité de Salut public de porter à 100 h. la compagnie des guides du Mont-Blanc qui n'avait qu'un effectif de 33 h. — Ordre du 4 avril d'envoyer à Grenoble la compagnie de guides à cheval venant de l'armée des Pyrénées-Orientales. Arrêté du représentant du peuple Gaston, le 2 avril, portant cette compagnie à 100 h.; ordre du 1er mai, de délivrer 3,000 livres pour terminer cette formation, etc.

3. Voir la situation du 21 décembre 1793, 1er vol. pièce just. n° 114. — La 4e division d'artillerie paraît avoir été créée quelque temps avant le siège de Lyon, pour le service de l'équipage de l'armée des Alpes, à moins qu'elle ne soit venue toute constituée de Valenciennes. — Les compagnies d'artillerie légère en formation portent les numéros 16, 17, 18 et 22. La 17e passe à l'armée des Pyrénées-Orientales, le 28 février (Arch. de la Guerre : Ordre de mouvement de Montélimar sur Bayonne à cette date).

4. Voir la situation du 20 avril, pièce just. n° 27. L'effectif de 2,364 h. se décompose ainsi qu'il suit : artillerie légère : 298 ; 4e division : 1,121 ; 1er rég. : 60 ; 2e rég. : 100 ; 3e rég. : 248 (provenant peut-être de la garnison de Valenciennes) ; 4e rég. : 537. L'état-major de ce dernier régiment passe à l'armée d'Italie, le 20 février (Arch. de la Guerre : Ordre de mouvement à cette date). Les hommes de complément étaient choisis dans tous les bat., même ceux de sapeurs (Arch. de la Guerre : Lettres du général Dours, le 15 janvier, du général Dumas, le 5 février). Ce travail était entamé avant la réception de l'arrêté du 16 pluviôse qui le réglementait (Arch. de la Guerre : Lettre du chef d'état-major, le 6 février).

lons, les canonniers venus des départements voisins et de Paris[1], qui ne pouvaient être considérés que comme des auxiliaires, par suite du manque d'instruction de leurs cadres. Février à Mai 1794.

Si les hommes ne manquaient pas, le matériel, et particulièrement celui de siège, faisait défaut, puisqu'on avait dirigé sur Toulon l'équipage utilisé devant Lyon et tout ce qu'il avait été possible de tirer des places des Alpes[2]. On parvint cependant, à force d'activité et d'énergie, à tirer ce qui était nécessaire de l'arsenal de Grenoble et de la fonderie de Valence, remise en activité[3]. Il n'en est pas de même des chevaux, dont le nombre était de 800 seulement, alors qu'il en fallait 2,900[4], de la poudre et des fusils, dont les approvisionnements étaient extrêmement limités[5]. Les subsistances sont à peu près assu-

1. Arch. de la Guerre : Ordre de route du 1er avril pour le mouvement des canonniers du Puy-de-Dôme, venant de Clermont à Grenoble ; situation indiquant aussi des canonniers du Cantal ; lettre de Sijaz (?), adjoint à la commission des armées, le 13 mai, annonçant l'arrivée à Lyon de quatre compagnies de canonniers de Paris, fortes de 200 h. Ces dernières sont ensuite dirigées sur Toulon, pour le service des batteries de côte.

2. Voir 1er vol., p. 379.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Trumeau, le 22 novembre 1793; de Dours, le 15 janvier 1794 ; de Dumas, les 27 mars et 17 avril ; arrêté d'Albitte, le 2 juin, et lettre de Laporte, le 2 juillet, concernant la fonderie de Valence, dirigée par d'Anglemont. — Arrêté de Gaston, le 11 mars, approuvant un marché de 20 affûts de 4 ; ordre de Dumas, le 7 avril, pour la réunion de seize pièces de 4, huit de 8, quatre obusiers et leurs approvisionnements, à titre d'équipage de campagne ; lettre de Laporte, le 1er mai, contenant une demande de six caissons de 8 et 18 caissons d'obusiers, qu'on ne peut fabriquer faute de modèles ; lettre de Dumas, le 22 juin, prescrivant de presser les réparations et d'activer la construction de pièces de tout calibre. Malheureusement, à mesure que l'on produisait, on était obligé d'envoyer aux armées d'Italie et des Pyrénées-Orientales (Arch. de la Guerre : Lettres des 1er et 30 mars, 30 avril et 15 mai).

4. Arch. de la Guerre ; Lettres de Dumas, les 28 février et 30 mars, constatant l'envoi de chevaux à Vienne, et du 30 avril, portant demande d'attelages d'artillerie. A Clermont, il y avait 3.000 chevaux.

5. Arch. de la Guerre : Au commencement de mars, il n'y a que six milliers de poudre, peu de boulets, de cartouches et de pierres (Lettres des 27 février, 2 et 3 mars, 14 mars et 17 avril). On n'en peut tirer que fort peu de l'étranger (Lettre de Gaston le 2 mars) ; on n'en envoie que 12 milliers (Lettres des 18 février et 14 mars), en sorte que, le 1er mai le représentant du peuple Laporte en demande 1.000 milliers (800 pour les places, 200 pour l'armée), 25 milliers seulement sont envoyés le 14 mai. Il arrive 150.000 pierres d'Auxonne à Grenoble, le 21 avril ; la serge pour la confection des gargousses est réquisitionnée à Lyon (Lettre du 1er mai). Enfin, Laporte prend, les 29 et 31 mai, deux arrêtés concernant la conservation des cartouches et les punitions sévères à infliger à ceux qui volent des munitions. Lettre du représentant Dumaz indiquant qu'il n'y a à Briançon que 500 fusils et qu'il en faudrait 10.000. Lettres de Gaston, le 2 mars, de Dumas, le 3 mars, signalant un déficit de 16.000 fusils dans l'armée. On parvient à se procurer 6.000 fusils à Lyon (Lettre du général Dumas, le 8 mars) et d'autres à l'étranger (Lettre de Gaston, le 2 mars). On crée des ateliers de réparations à Grenoble et Chambéry (Lettre de Dumas le 20 mars). Cependant, le 30 avril, il manque encore 2.000 fusils (Lettre de Dumas).

Mars 1794. rées[1]. Quant aux effets d'habillement, d'équipement et de campement, à l'armée des Alpes comme à celle d'Italie, on les tire de la réquisition directe et des ateliers révolutionnaires organisés dans les principales villes[2].

Au 1er mai, bien qu'il y eût encore un assez grand nombre de détails à régler[3], le général Dumas disposait de 40,000 soldats présents sous les armes[4], convenablement encadrés à la suite de plusieurs épurations[5], et d'ailleurs pleins d'enthousiasme[6]. Les représentants du peuple Laporte et Albitte prenaient la direction des opérations entamées depuis plus d'un mois[7].

Conformément au projet général établi pour l'année 1794[8], le commandant en chef de l'armée des Alpes avait reçu, à la fin de février, l'ordre de s'emparer le plus tôt possible du petit Saint-Bernard et du mont Ce-

1. Arch. de la Guerre : Au mois de novembre, le général Dours avait cru que l'on allait manquer de vivres (Lettre du 11 novembre). Dumas exprime aussi quelques craintes, le 3 février. Cependant, grâce aux mesures prises pour empêcher l'exportation des grains en Suisse (Lettre de Dumas le 28 février), la subsistance des troupes est assurée.

2. Arch. de la Guerre : Lettres du représentant du peuple Dumaz, le 27 février, et du général Dumas, les 3, 12, 25 et 27 mars. — Les troupes ne doivent porter les souliers que pour exécuter des opérations; en garnison, elles auront des sabots. — Arrêté du représentant du peuple Gaston, le 4 avril, ordonnant aux districts de réunir dans le courant d'une décade des effets de petit campement et des chaussures. Quelques jours avant, le département de l'Isère avait donné 600 paires de bottes.

3. Arch. de la Guerre : Echange de prisonniers, lettres des 7 février, 2, 12, 17, 26 mars et 16 avril. Déserteurs et insoumis ; lettres des 16 février, 8, 15, 31 mars et 12 avril. Dénonciations : lettres des 21 février 7, 8, 12 mars, 3, 4 et 16 avril. Le 4 avril, le conseil exécutif ayant été dissous, le ministre rappelle les agents Chevrillon et Prière — Hôpitaux, arrêtés des 6 janvier, 1er et 7 avril, etc.

4. Arch. de la Guerre : Situation du 20 avril ; voir pièce just. n° 27.

5. Arch. de la Guerre : Renvoi des officiers nobles ; lettres des 27 février, 11 et 17 mars. Affaire du 23e régiment ; lettres des 1er, 2 et 3 avril. Epuration du 2e infanterie légère : lettre du représentant du peuple Dumaz, le 16 avril. Opération semblable au 4e infanterie légère ; lettres du 12 avril et 22 mai. Discussions entre les officiers des chasseurs des Hautes-Alpes ; lettre du 28 mars. Arrêté du représentant du peuple Gaston, le 3 avril, sur les devoirs des officiers, les punitions à infliger, etc.

6. Arch. de la Guerre, passim : Offrandes d'épaulettes et galons en or ou de journées de solde par des officiers et sous-officiers, même par des corps entiers. En outre, les officiers et soldats étaient munis d'une sorte de guide des Alpes, que le général Dumas avait fait extraire d'un mémoire très complet rédigé par le maréchal de camp de la Blottière, qui avait fait, comme ingénieur, les campagnes des guerres pour la Ligue d'Augsbourg et la Succession d'Espagne. Cette plaquette avait été imprimée à Grenoble, le 20 germinal, an II (9 avril 1794), sous le titre : « Noms, situation et détails des vallées de la France, le long des grandes Alpes, dans le Dauphiné et la Provence et de celles qui descendent des Alpes en Italie, depuis la Savoie jusqu'à celle de Saint-Etienne au comté de Nice. » Ce mémoire complet a été réimprimé en 1891 à Grenoble, par A. Carré, imprimerie Dauphinoise, avec une préface et des notes de M. Henry Duhamel.

7. Arch. de la Guerre : Lettre de Laporte, le 1er mai. Il va rejoindre Albitte qui est dans le département du Mont-Blanc ; Gaston était affecté de s'en aller.

8. Voir pièce just. n° 3 et chapitre précédent.

nis[1]. Dans un conseil de guerre tenu à Chambéry, ces deux attaques sont confiées aux généraux Badelaune et Sarret, qui réunissent, dans le courant de mars, les troupes choisies par eux[2]. Mars 1794.

Dispositions défensives des Piémontais au mont Cenis.

En abandonnant la Savoie, au mois de septembre 1792[3], les Piémontais avaient conservé le plateau du mont Cenis, poussant des détachements tant vers l'avenue de Lanslebourg que vers celle de Bramans. Les premiers avaient leur droite sur la hauteur de la Tomba[4] et au hameau des Arsellins, leur centre au Plan de la Tombe[5], à la Ramasse[6] et aux Rivets, leur gauche à Mollard Crocet[7] et sur la Petite Turra. Cette position avait été successivement garnie de redoutes et de batteries, entourées par une ligne de

1. Arch. de la Guerre : Lettre du ministre au général Dumas, le 27 janvier, portant envoi de l'arrêté du comité de Salut public du 25, et y joignant des instructions. (Voir l'arrêté, pièce just. n° 18). Lettre du général Dumas, le 3 février ; il accuse réception de cet ordre qu'il a communiqué au représentant du peuple Gaston ; mais les cols étant, paraît-il, impraticables, il pense que, si vraiment les Suisses voulaient nous livrer passage, il vaudrait mieux gagner le Milanais par le Saint-Gothard. Cette étrange proposition amène le ministre à demander, le 7, au comité de Salut public de remplacer le général Dumas, auquel il écrit le lendemain une lettre assez vive pour réclamer des explications. Cette lettre est confiée au représentant du peuple Dumas, qui n'arrive à Chambéry que le 27. — Lettre du général Dumas au ministre, le 1er mars. Il explique que ce projet lui avait été suggéré par le général Dours et que, ne connaissant pas le pays, il l'avait simplement transmis. — Lettre du 5 mars du ministre transmettant cette explication au comité de Salut public avec quelques commentaires malveillants. Toutefois le ministère ayant été remplacé par une commission présidée par Pille, l'incident n'a pas de suites immédiates.

2. Arch. de la Guerre : Ordres, du 2 mars et lettre du général Dumas, le 11 mars. Badelaune, qui commandait à Saint-Jean-de-Maurienne depuis le 13 janvier, passe en Tarantaise à la place de Vaubois ; ce dernier relève à Barcelonnette le général Sarret, qui vient en Maurienne. Dans cette vallée, 6.000 h. sont réunis, savoir : Grenadiers de Paris, bat. franc de la République, 1er des Basses-Alpes, 1er du 23e régiment, 1er et 2e de la Légion des Alpes, compagnie des Guides du Mont-Blanc et peut-être le 2e de la Haute-Loire à Saint-Jean. En Tarantaise, il y a 5.000 h., savoir : 5e Rhône-et-Loire, Grenadiers de la Côte-d'Or, 2e du 79e régiment, 5e de l'Isère, 1er de la Côte-d'Or. Chacune de ces brigades dispose en outre de quatre pièces de 4 et de 100 sapeurs.

3. Voir 1er volume, p. 107.

4. La hauteur qui porte le nom de la Tomba sur la carte de l'état-major français, est désignée sous celui de pointe de la Nauda sur la carte italienne, qui applique le nom de la Tomba au col situé à l'est de cette pointe et à l'extrémité de la crête rocheuse descendant à l'ouest du point 3375 (signal du grand mont Cenis) de la carte française. Les documents de l'époque de la Révolution signalent cette hauteur sous la dénomination de Lamet ou la Mait, vocables qui se prononcent de la même manière. Le premier sert aujourd'hui à désigner le sommet situé à l'est de l'hospice sur la grande chaîne des Alpes ; le second se retrouve dans « Pian del Mat » de la carte italienne, au nord du hameau de la Buffa et à l'est du col du grand mont Cenis.

5. Le Plan de la Tombe, cote 2.055 de l'état-major français, est indiqué sous le nom de Villaret dans les documents piémontais.

6. Le hameau de la Ramasse, porté sur les cartes, se trouve au point de jonction de la grande route construite par Napoléon Ier avec le chemin muletier, qui existait seul en 1794 et serpente sur une croupe étroite, que les voyageurs descendaient en hiver dans un traîneau nommé « Ramasse. »

7. Ce point, qui n'est marqué sur aucune carte, est entre les Rivets et le sommet de la Petite Turra, appelé aussi le Pain de Sucre dans un rapport d'espion.

Avril 1794. palissades[1]; quelques retranchements la reliaient aux postes du petit mont Cenis[2]. Cet ensemble d'ouvrages, armé de 16 pièces et 19 fusils de rempart[3], était ordinairement gardé par 1.000 à 1.500 hommes[4], que soutenaient des ré-

1. Arch. de la Guerre : Cartes du capitaine du génie Dabadie, en 1794. Conférence du lieutenant-colonel Franco à l'état-major général piémontais, le 26 avril 1798. Rapports d'un espion et du capitaine Ratel, le 1er avril 1794. Arch. de Breil : pièces nos 20, 91 et 104.—Ces documents permettent de se faire une idée très nette des dispositions défensives du mont Cenis. Proposées, dès le mois de septembre 1792, par un nommé Boschis, notaire à Suse, et adoptées par le lieutenant général autrichien Strassoldo, chargé, à son arrivée en Piémont, de l'inspection des postes de cette frontière, ces dispositions assez médiocres, ainsi que le remarque M. de Malausséna, étaient les suivantes, en allant de l'est à l'ouest : au sommet de la Tomba ou pointe de la Nauda (cotes 2675 de l'état-major français et 2668 de l'état-major italien), un baracon dont le poste était fourni par les troupes cantonnées aux Arsellins. En ce point, une maison fortifiée servait de réduit à une batterie de deux pièces de fer se chargeant par la culasse, dirigée vers l'Arselle Neuve, à une batterie de deux « vis de mulet » et de deux fusils de rempart battant un chemin venant de Lanslevillard et un retranchement intermédiaire armé de spingardes. Un poste était préparé entre cet ensemble d'ouvrages et celui du Plan de la Tombe, qui consistait en une redoute et deux batteries, l'une de deux pièces de 16, quatre de 8 et un obusier, croisant ses feux avec la précédente sur les avenues de Lanslevillard, l'autre de deux pièces de 8, battant les abords de la Ramasse, conjointement avec la redoute des Rivets. A la Ramasse, une grange avait été transformée en corps de garde auprès de la barrière qui fermait le chemin. Aux Rivets, une redoute armée de deux pièces de 8 et un obusier, dirigés vers la Ramasse, servait d'appui à une batterie de deux pièces de 4 courtes, dite batterie du Roc, placée sur la rive droite du ravin de la Madeleine, pour maîtriser le sentier venant de Termignon à travers la forêt. Au dessus, le retranchement de Mollard Crocet, armé de fusils de rempart, empêchait tout mouvement tournant et était lui-même couvert par un poste établi au sommet de la Petite Turra. Une palissade de 8 à 10 pieds de haut, partant des escarpements de cette montagne et doublée autour de Mollard Crocet, reliait tous ces ouvrages et se terminait entre les Arsellins et la Tomba, au bord du ravin souvent rempli de neige qui descend du col de ce nom. Cette palissade se trouvait à 4 ou 500 mètres de la lisière de la forêt, où on en avait pris les matériaux.

2. Au sommet du chemin du petit mont Cenis, que l'on suit à peu près encore aujourd'hui, on avait fait un retranchement en pierres sèches et en gazon armé de deux pièces de 4 et deux fusils de rempart; en outre, des amas de rochers avaient été préparés pour être roulés le long de la pente fort raide en cet endroit. Les passages débouchant à droite, sur les flancs du mont Froid, appelé par le lieutenant-colonel Franco, Belvedère ou Savalin, étaient défendus par : 1° un retranchement garni de fusils de remparts, au nord-ouest du col de Sollières et dirigé vers la Porteille; 2° une batterie de une pièce de 8 et deux de 4, sur la crête à l'ouest du col de Rella ou des Archettes, battant le fond du ravin qui débouche à la Villette, et 3° un poste intermédiaire qui devait probablement se trouver sur la troisième arête partant du mont Froid et descendant vers le Jeu. Entre cet ensemble d'ouvrages du petit mont Cenis et celui du grand mont Cenis, les cartes du capitaine Dabadie signalent encore, à la Porteille, une batterie de deux pièces avec un retranchement avancé, et, à la lisière de la forêt au-dessus de Termignon, une autre batterie, en mentionnant toutefois que ces ouvrages étaient évacués. Il est très probable que ces fortifications ne faisaient pas partie du système défensif du mont Cenis et devaient avoir été élevées en 1793, lors du mouvement offensif de M. de Cordon (Voir 1er volume, p. 267). Il se pourrait de même que l'ouvrage mentionné ci-dessus sur la crête du Jeu, et indiqué aussi comme évacué par le capitaine Dabadie, ne fût autre chose que la batterie construite à la même époque, pour battre le camp français de Saint-Pierre d'Estravache ou d'Estache.

3. Ce chiffre est donné par le lieutenant-colonel piémontais Franco. Il ne concorde pas complètement avec ceux qui ont été donnés précédemment et proviennent des cartes du capitaine du génie Dabadie. Les indications du capitaine des guides Ratel et de l'espion Gaspard-Joseph Pélissier de Samoens ne sont pas non plus les mêmes ; cependant les différences ne sont pas très grandes et l'on peut admettre le total de 39 bouches à feu, dont certainement deux obusiers de 6 pouces et deux pièces de 16, comme étant très approché de la vérité.

4. Le lieutenant-colonel Franco indique 1.200 h. pour le grand mont Cenis. Voici, du reste, ce que, d'après le notaire Boschis, on pouvait cantonner : aux Arsellins, qu'il appelle Mollard Glochet, mais en précisant l'emplacement de telle sorte qu'il ne peut y avoir d'erreur, maison et granges du « sieur Noz-Rivet, directeur du passage du mont Cenis », pour 100 h.; au Plan de la Tombe ou Villaret, autre maison du même individu, pour 100 h. et « édifice de Thomas Gravier », aussi pour 100 h.; à la Ramasse, « grange des héritiers Louis Jorcin », pour 30 h.; au dessus, au lieu dit le Cabaret, granges pour 200 h. et maison pour officiers; au « mas des Rivets, dessous la Turra, trois ou quatre maisons de pierre à Etienne-Sébastien Lyonnet et Michel Audaj », pour 200 h.; au-dessus de la Ramasse, « à une portée de fusil de la route », probablement le hameau de la Buffa, pour 500 h.; au petit mont Cenis, « granges, dites autrefois auprès de l'Anvers, aux montagnes du sieur Mistralet, lieu dit aux Cottes, et aux Savines de Bramans », pour 300 h.; total 1.530 h.

serves installées à la Poste, à l'Hospice et à Grand' Croix[1]. Avril 1794.

Après avoir fait reconnaître à plusieurs reprises et avoir reconnu lui-même toutes ces positions[2], le général Sarret avait donné de minutieuses instructions, en vue d'attirer l'attention de l'ennemi par une démonstration sur le front des retranchements du grand mont Cenis, tandis que deux détachements, dirigés sur les deux flancs, prendraient à revers leurs défenseurs, ainsi que ceux du petit mont Cenis et se réuniraient vers Grand'Croix, au-delà du lac[3]. Dès la fin de mars, les troupes étaient prêtes, pourvues de chaussons de laine et de crampons en fer[4]; mais la neige, qui était fort épaisse et ne portait pas, empêchait tout mouvement[5]. Le froid étant venu au commencement d'avril et les Piémontais semblant avoir supprimé quelques postes, ordre est donné d'exécuter l'attaque[6].

Première attaque du mont Cenis

Dans la soirée du 5, les troupes, rassemblées en deux divisions, se mettent en mouvement. Celle de droite, forte de 2,180 hommes, sous les ordres du général Sarret, part de Bramans et de l'église de Saint-Pierre, à 9 heures du soir; elle gagne Villette, passe sur la rive droite du torrent et s'engage dans la combe située en face de ce hameau, afin d'atteindre la batterie des Archettes, où elle devait se diviser en trois colonnes. Contrairement à ce que

1. D'après le notaire Boschis : 500 h. dans les granges entre le mont Cenis et la Poste des Tavernettes, où l'on peut loger « plusieurs personnes de distinction » et 1,000 h. à l'Hôpital et à la Grand'Croix. Le rapport de l'espion Pélissier signale, à moitié chemin entre la Poste et l'Hôpital et à gauche de la route en venant de Lanslebourg, une redoute à deux rangs de palissade avec fossés, armée de quatre pièces, « couvertes par de petites tentes, et battant d'un côté sur le lac et le chemin du petit mont Cenis, de l'autre sur l'Hôpital, Villaret et la Ramasse, enfin sur le chemin longeant les montagnes au nord. » Il indique aussi à la Grand'Croix, « sur la crête du col », un retranchement à redans d'une demi-lieue, se terminant à des escarpements. Le lieutenant-colonel Franco mentionne également cet ouvrage.

2. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dumas, le 21 mars. Reconnaissance du capitaine Ratel, le 25 mars. Mémoire du même officier et rapport d'espion, le 1er avril.

3. Arch. de la Guerre. Voir pièce just. n° 19.

4. Arch. de la Guerre : Lettres du général Dumas, les 11 et 21 mars.

5. Arch. de la Guerre : Lettres du général Dumas, les 12, 21 mars et 9 avril. Lettre de Gaston, le 2 mars.

6. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 1er avril. Mémoire de Ratel, classé au 1er avril. — Arch. de la sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche.

Avril 1794. l'on croyait, ce poste était occupé et ses défenseurs sur leurs gardes; force est donc d'abandonner ce chemin d'ailleurs très difficile, de redescendre dans le vallon et de chercher à tourner l'obstacle, en s'élevant sur la crête opposée, qui s'étend du mont Froid au hameau du Jeu[1].

Le retard apporté ainsi à la marche des Républicains permet à une centaine de grenadiers piémontais, appelés des granges Mistralet[2], d'occuper le sommet de la montagne ou Belvédère, de sorte qu'en arrivant au pied de la hauteur, l'avant-garde de la colonne française est arrêtée par une vive fusillade. Le général Sarret s'y porte aussitôt; voyant que la raideur des pentes empêche tout déploiement, comprenant que, l'effet de la surprise une fois manqué, il fallait, sans hésiter, se rendre maître de ce point par un coup de vigueur, il réunit 30 hommes de bonne volonté et marche résolument à leur tête. Malheureusement, à 40 pas de l'ennemi, il est blessé mortelle-

1. Cet exposé du mouvement des Républicains ne ressort pas très nettement de la lecture de la pièce just. n° 19. Il résulte surtout de la comparaison de ce document avec les pièces ci-après : 1° Instructions du général Sarret, dont on n'a pu donner qu'un extrait à la pièce just. n° 19 à cause de leur longueur, mais qui sont fort intéressantes et instructives ; 2° Mémoire de Bejay de la Coche. Le chemin du petit mont Cenis par le hameau de Feca (sic), pour la Fesse, ayant paru impraticable, on résolut de gagner la batterie dite des Archettes par trois chemins différents. Mais soit qu'elles fussent mal conduites par les guides, soit qu'il fût impossible de suivre trois chemins, les colonnes furent forcées de se réunir après quelques heures de marche et, à cause du feu de la batterie, d'abandonner la combe au-dessus de Villette, pour tourner cette batterie par le chemin sur la crête aiguë en face de Bramans, où les soldats, perdant équilibre sur la neige, roulaient vers Sollières ou vers Villette ; 3° Mémoire du lieutenant-colonel Franco. Il ne parle que d'une seule colonne de 1,500 h., venant de Bramans par Saint-Pierre d'Estravache pour attaquer le poste de Savalin, par la sommité de Belvédère. C'est à l'arrêt de la colonne d'Herbin sur le chemin du col des Archettes ou de Rella, d'après la carte française, que se rapporte le trait du sergent Bochet, dit Belhumeur, raconté par Pinelli, p. 355, tandis que le fait du sergent Gauthier, p. 357, est relatif à la mort du général Sarret. Mais comme, sur la foi de Jomini, cet auteur a déjà fait mourir le général à une attaque imaginaire du grand mont Cenis, le 24 mars (p. 354), il ne peut que constater la mort du chef d'un petit détachement. On reconnait ici très bien le procédé employé par l'écrivain piémontais et consistant à traduire presque littéralement les assertions des auteurs français, Koch ou Jomini, sans controler leur exactitude et sans se livrer à la moindre critique ; puis à enchâsser dans ce canevas des détails probablement exacts, tirés soit des Arch. de Turin compulsés à la légère, soit plutôt d'un historique des régiments de Choulot et Ferrero, cité p. 8. Quoi qu'il en soit, on peut admettre, d'après Pinelli, qu'il y avait un bat. du régiment de Maurienne, commandé par le major Cordon, pour la garde des ouvrages du petit mont Cenis. — On avait bien pensé à attaquer le mont Froid, en partant de Sollières, et le capitaine Ratel avait fait une reconnaissance dans cette direction le 24 mars. Parti à 5 heures du matin de Termignon, il n'y était rentré qu'à 5 heures du soir ; enfonçant dans la neige jusqu'aux aisselles, il avait mis huit heures pour arriver aux postes piémontais. Dans son rapport du lendemain, il concluait qu'on ne pouvait faire passer des troupes (Arch. de la Guerre).

2. Le lieutenant-colonel Franco dit « granges de la Manthe », nom qui n'existe sur aucune carte, et il ne donne pas l'effcetif de ce « renfort de grenadiers » qui, d'après Pinelli, p. 355, aurait appartenu au 7° bat., lieutenant-colonel Saluggio.

ment, ainsi que plusieurs soldats, et le détachement se replie[1].

Il était 10 heures du matin. Les troupes, sous les armes depuis la veille, harassées de fatigue à la suite de cette pénible marche de nuit, sur la neige, en suivant de dangereux sentiers, ne sont maintenues en ordre, malgré leur nombre, devant cette poignée de Piémontais[2], que par l'énergie de l'adjudant général Camin. La retraite est effectuée à 1 heure de l'après-midi seulement, afin d'empêcher l'ennemi d'unir ses forces contre la division chargée de l'attaque du grand mont Cenis[3].

Réunie à Lanslebourg, celle-ci s'était aussitôt divisée en trois colonnes. Celle de droite, forte de 400 hommes, commandée par le capitaine Samson, du 2e bataillon de la légion des Alpes, partie à 3 heures du matin, est accueillie, en débouchant au chalet de mont Froid, par le feu croisé du poste de la Petite Turra et des batteries du Roc et de Mollard Crocet. Elle reste alors sur la rive gauche du ravin de la Madeleine et, continuant à monter, atteint, au bout de six heures de marche pénible, le sommet de la Grande Turra, où elle demeure inutile[4]. La colonne du centre, de 200 hommes seulement, dirigée par le général Gouvion, se déploie à la lisière de la forêt, devant la Ramasse ou

1. D'après le capitaine Ratel, dans sa lettre à Albitte, le 7 avril (Arch. de la Guerre)- Sarret aurait reçu deux blessures et serait mort le soir à Bramans, où il avait été rapporté. Il fut enterré dans la redoute qui avait été élevée sur le mamelon coté 1381, à l'ouest de ce village. Lors de la destruction de cet ouvrage, le corps a été transporté dans l'église, cote 1236, entre Bramans et le Verney, où il se trouve encore. Le souvenir de la mort du général Sarret et des détails qui s'y rapportent est resté très vivace parmi les habitants de Bramans.

2. Le capitaine Ratel, dans la lettre à Albitte dont il vient d'être question, dit qu'il n'y avait au petit mont Cenis que 150 h. En admettant que ce chiffre soit faible, il semble, d'après Pinelli et Franco, qu'il ne devait pas y avoir beaucoup plus de 300 h., tant au mont Froid qu'aux Archettes, puisque le bat. de Maurienne, renforcé d'une ou deux compagnies de grenadiers, devait en outre garder les retranchements du sentier du petit mont Cenis. Ces 300 Piémontais reposés et bien postés ont donc suffi pour arrêter 2,150 Français, épuisés de fatigue et de froid Tels sont les incidents de la guerre de montagne

3. Voir pièce just., n° 19. Arch. de la Sect. techn. du génie et de la Guerre, pièces citées précédemment.

4. Le général Gouvion est fort sobre de renseignements sur cette colonne dans son rapport (Voir pièce just., n° 19). Mais la lettre du capitaine Ratel à Albitte, le mémoire de Bejay de la Coche et la conférence du lieutenant-colonel Franco sont plus explicites et permettent de reconstituer les faits qui viennent d'être indiqués. L'officier piémontais indique, pour cette colonne, un effectif double de ce qu'il était réellement ; mais, comme il ne porte que 400 h. pour celle de Mayer, il est possible qu'il n'y ait là qu'une erreur d'écriture.

Avril 1794.

poste Strassoldo[1] et les ouvrages de Villaret. Pour soutenir cette attaque, la réserve, établie sur le plateau des Moulins, entre Lanslebourg et Lanslevillard, détache 150 hommes, qui sont lancés au pas de charge sur le plan de la Tombe[2]. Un ravin les arrête[3], ainsi que le feu soutenu de l'ennemi[4]. Pendant ce temps, la troisième colonne, d'un effectif de 900 hommes, sous les ordres du commandant Mayer et conduite par le capitaine des guides Ratel, était partie à minuit, et, passant par Lanslevillard, s'était portée au col de la Tombe, tournant la droite des positions ennemies. A 10 heures du matin, les deux tiers de cette colonne descendent sur les hauteurs de la Poste et de l'Hospice, refoulent deux compagnies de Chablais et de Maurienne, qui y sont cantonnées, et, par leur feu, arrêtent des renforts marchant de Grand'Croix vers le col du grand mont Cenis[5]. Cependant le commandant Mayer avait dû engager peu à peu les 300 hommes qui lui restaient au col de la Tombe, vers le sommet de la Nauda ou du Mat, situé à l'ouest, où quelques Piémontais s'étaient ralliés[6]. Ne parvenant pas à faire avancer ses soldats[7], il rappelle à lui

1. Cette dénomination est du lieutenant-colonel Franco ; elle confirme les indications de M. de Malaussèna.

2. La colonne du centre a donc au plus 350 h. et non 1,200, comme l'indique le lieutenant-colonel Franco.

3. La croupe étroite sur laquelle étaient tracés les lacets de l'ancien chemin de la Ramasse est limitée par deux ravins. Il y a, sur cette croupe, un peu au sud du point 1572, un petit replat, qui doit être celui dont il est fait mention dans le rapport de Gouvion (pièce just. n° 19). Partant de là et marchant vers le Plan de la Tombe ou Villaret, indiqué par Gouvion sous le nom de « redoute de la Ramasse », la colonne a dû en effet être arrêtée par le ravin situé à l'est de l'ancien chemin et assez profond aux environs de la cote 1777.

4. Voici ce que dit le lieutenant-colonel Franco : « ...Mais, accueillie par le grand feu de l'artillerie et de la mousqueterie de ces postes qui, en brisant les arbres, les accablait, elle (la colonne) fut obligée de se replier. »

5. Dans sa lettre à Albitte, le capitaine Ratel prétend même que le 1er bat. franc de la République, commandant Laffond, a poursuivi les Piémontais jusqu'à la Grand'Croix.

6. Pinelli, p. 356. Cet auteur comprend si peu ce qu'il copie qu'il indique la « rupe di la Mait » pour la Mat, comme étant entre le grand et le petit mont Cenis.

7. Voici ce que dit le capitaine Ratel : « ...Je me suis rendu auprès de Mayer. Mais quelle a été ma surprise, lorsque j'ai vu une partie des soldats couchés sur la neige et comme cachés derrière les rochers ! Je me suis emporté contre le commandant et, dans la croyance où j'étais que cela dépendait de lui, je lui ai vomi (*sic*) quelques imprécations. Il m'a répondu qu'il ne pouvait pas porter ses soldats sur ses épaules, puisqu'ils ne voulaient pas marcher. Dans ces entrefaites, j'ai reconnu la vérité, je lui ai fait mes excuses et ai reconnu que c'étaient ceux des Basses-Alpes et légion des Alpes, contre qui ledit Mayer s'était inutilement emporté. J'ai employé les menaces, les prières et même les coups ; rien n'a pu les émouvoir et ils ont dit qu'ils aimaient mieux périr sous les coups que d'aller se faire tuer à l'ennemi ; qu'ils se foutaient (*sic*) bien de se battre pour conquérir un si vilain pays. Les officiers de ces deux corps ont donné le mauvais exemple, jusqu'au sergent, chef dudit retranchement, qui commandait faute d'officiers et qui a défendu à tous les soldats de ne point marcher. Mais il a été saisi par Mayer qui l'a fait traduire à la commission militaire pour être jugé selon la Loy. »

les forces vers le Lac. Au même moment, le commandant de la Ramasse, que cette fusillade sur son flanc droit et ses derrières inquiétait, dirige un détachement vers le hameau de la Buffa. Ainsi renforcé, l'ennemi prend l'offensive sur le front et le flanc des Républicains, qui sont forcés de se replier au bout de trois quarts d'heure. Les deux autres colonnes de la division de gauche, ayant appris la mort du général Sarret, en font autant et toutes les troupes regagnent leurs cantonnements respectifs, dans la soirée du 6 avril[1]. Avril 1794.

A la nouvelle de cet insuccès, le général Dumas se rend en Maurienne. Il fait renforcer les détachements de Valloire, Valmeynier, Charmaix, Saint-Pierre d'Estravache, Termignon, se tenant prêt à occuper Entre-deux-Eaux, aussitôt que la neige le permettra[2]. De leur côté, les Piémontais rassemblent jusqu'à 3,000 hommes dans les postes du mont Cenis[3] et poussent leurs patrouilles sur le versant de Lanslebourg[4]. Il en coûtait à l'orgueil et à l'enthousiasme de la jeune armée républicaine d'accepter cet échec sans en rechercher les causes. Des officiers et des soldats accusés de lâcheté sont traduits devant la commission militaire de Chambéry. Soupçonnés à tort ou à raison d'avoir fourni des renseignements à l'ennemi, les habitants de Lanslebourg sont transférés à Fort-Barraux et leur village est pillé[5]. Le succès de l'attaque sur

1. Arch. de la Guerre : Lettre du capitaine Ratel à Albitte, le 7 avril. Conférence du lieutenant-colonel Franco. Rapport du général Gouvion et lettre du général Dumas, le 11 avril. Arch. de la Sect. techn. du génie ; Mémoire de Bejay de la Coche. D'après le général Gouvion, les Républicains n'auraient perdu que neuf tués, 33 blessés, cinq prisonniers et un certain nombre d'hommes perdus dans les neiges. D'après Pinelli, ils auraient perdu 40 h. tués ou blessés et 28 prisonniers, tandis que les Sardes avaient 14 morts et 21 blessés.

2. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dumas, le 15 avril ; à cette date, il vient de rentrer à Grenoble. Le 9, il est à Briançon et ne reçoit le rapport du général Gouvion que le 11 à Montdauphin. Il est donc fort possible que, malgré la neige, il se soit rendu de Briançon en Maurienne par le Galibier.

3. Arch. de la Guerre : Conférence du lieutenant-colonel Franco.

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 15 avril. Dans la nuit du 31 mars au 1er avril, une patrouille piémontaise s'est fusillé avec les nôtres sur les hauteurs de Termignon.

5. Arch. de la Guerre : Lettres du général Dumas, les 11, 19 et 21 avril. Lettre du représentant Gaston, le 11 avril. Arch. de la section techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche, qui estime la culpabilité des habitants de Lanslebourg non prouvée et peu probable, étant donnée la facilité avec laquelle la colonne de gauche a exécuté son mouvement. Quoiqu'il en soit, conformément à un arrêté du représentant du peuple Gaston, l'expédition sur Lanslebourg et Lanslevillard a été faite le 21 avril. On n'y trouva que les femmes, les enfants et les vieillards. Les hommes avaient eu le temps de se sauver sur le mont Cenis. Les malheureux habitants ont été renvoyés quatre mois après. C'est à ce moment seulement qu'on laisse à Lanslebourg un avant-poste permanent.

Avril 1794.

la tête de la vallée d'Aoste allait bientôt calmer l'émotion causée par l'issue malheureuse de cette première tentative contre le mont Cenis.

Dispositions défensives des Piémontais dans la vallée d'Aoste.

Pendant l'année 1793, les Piémontais avaient relevé les retranchements construits auprès de l'hospice du petit Saint-Bernard au cours des guerres antérieures[1]. Ils les avaient perfectionnés[2] et y avaient ajouté deux ouvrages qui en commandaient les approches, sur les deux rives du torrent du Reclus, affluent de droite de l'Isère : à droite, le baracon de la commune ou de la Motte, entouré d'une tranchée[3], découvrait le grand chemin muletier depuis mont Villaret, ainsi que le débouché du col de Forcle ; à gauche, la redoute et la flèche du col de Traversette[4] maîtrisaient les sentiers de Sainte-Foy et du mont Valezan par le vallon des Moulins.

Ces fortifications, armées d'une vingtaine de pièces[5], étaient gardées par une compagnie de Novare, une de la légion légère et un bataillon du régiment suisse de Rockmondet, dont les deux autres bataillons cantonnaient à l'Hospice et à la Thuile. Le reste des troupes du corps d'armée de la vallée d'Aoste avait été réparti en quartiers d'hiver et leur chef, le duc de Montferrat, s'était rendu

1. Ces retranchements en pierres sèches avec fossés étaient formés de demi-redoutes et de redans reliés entre eux. Ils s'étendaient en travers du chemin muletier, qui seul existait à cette époque, à hauteur du poste de douane et, par conséquent, sur le versant de la Savoie. La droite longeait le ravin qui descend du lac sans fond, s'arrêtant à un escarpement que couronnaient cinq flèches battant les pentes du Roc de Belleface ; la gauche contournait la croupe dominant le confluent du Reclus et du vallon de Bellecombe descendant du mont Belvédère et se terminait à un petit ouvrage fermé au point où commence une barre rocheuse qui s'étend jusque vers le col de Traversette.

2. On y avait notamment construit une série de baracons enfoncés en terre, permettant d'abriter les gardes même en hiver. (Voir *Un Homme d'autrefois* par Costa de Beauregard, p. 155.)

3. Cote 2.201 de la carte de l'état-major français, au-dessus de la cantine Sainte-Barbe. La ligne continue des retranchements du petit Saint-Bernard cessait précisément au point où se réunissent les sentiers venant du lac Sans-Fond et de la cote 2 201.

4. Il y avait au col de Traversette deux ouvrages distants de 250 mètres, soit une portée de fusil de l'époque. L'ouvrage inférieur, à l'ouest du col, était une petite redoute en pierres sèches, avec un baracon pour 50 h., et quelques bouts de retranchements à droite et à gauche, appuyés aux rochers. L'ouvrage supérieur, à l'est du col, consistait en une sorte de flèche au saillant arrondi, armée de canons, dont la gorge était fermée par une caserne, pour 50 h. également, et couverte en lauses ou grosses ardoises ; cette caserne formait ainsi un masque par rapport aux feux qui pouvaient venir des pentes descendant du mont Chardonney (carte française) ou mont Valesan (carte italienne). On voit encore aujourd'hui la trace de ces constructions. Ces renseignements, ainsi qu'une partie de ceux qui suivent, sont tirés d'un travail manuscrit intéressant de M. de la Bigne, sous-lieutenant au 22e bat. de chasseurs. Ils sont d'ailleurs corroborés par la pièce n° 105 des Arch. de Breil et le croquis qui y est joint.

5. Dont deux obusiers.

à Turin, laissant le commandement au général baron de Rockmondet, qui était installé dans la cité d'Aoste[1]. L'Allée-Blanche et le Valgrisanche étaient gardés seulement par des milices[2]. Les neiges étaient encore si abondantes qu'aucune attaque ne paraissait à craindre. Cependant, le 1er mars, trois compagnies du régiment de la Marine vont relever au Fornet, à Usselières et à Grandes-Alpes, les miliciens du col du Mont, qui se replient à Plan-Caval et à Valgrisanche. Elles sont renforcées, à la fin du mois, par tout le régiment, le commandant piémontais ayant été mis en éveil par la désertion d'un détachement du 4e bataillon d'infanterie légère cantonné à Séez[3]. Le colonel Avogrado fait occuper le col du Mont et réparer les retranchements assez à temps pour repousser une patrouille française, venue de Sainte-Foy[4]. Mais ce n'était là qu'une feinte. Avril 1794.

Le 22 avril, le général Badelaune, ne laissant dans cette direction que des postes aux Masures et au Miroir, ainsi qu'à Bonneval sur sa gauche, avait rassemblé la majeure partie de ses 4.000 hommes[5] à Séez, au Châtelard au-dessus Prise du col du petit Saint-Bernard.

1. Arch. de Breil, pièce n° 105; voir pièce just. n° 21. Si l'on compare les situations des troupes piémontaises données dans le 1er volume, avec celle de la pièce just. n° 22, on reconnaît que les régiments de Turin, Montferrat et les grenadiers royaux étaient passés dans le comté de Nice, tandis que ceux de Saluces, Verceil et Suse n'étaient pas encore arrivés. Au mois d'avril, il n'y avait donc dans la vallée d'Aoste que le régiment Suisse à trois bat., les deux bat. de la Marine, un bat. de Novare, un de la légion légère, enfin le 3e Grenadiers, avec les dragons de Chablais. Les quartiers d'hiver devaient s'étendre au moins jusqu'à Ivrée.

2. Travail de M. de la Bigne: Des Suisses et le bat. de la légion légère étaient restés au Fornet, du 20 octobre au 8 décembre, date à laquelle ils sont remplacés par des miliciens aux ordres du sergent Morel, de Valgrisanche.

3. Arch. de la Guerre : Lettres du général Dumas, des 21 et 22 mars. Ordres de mouvement des 20 mars et 1er avril. — Ce détachement était composé d'un capitaine, un sous-lieutenant, six caporaux et six chasseurs. Ramené à l'Hôpital-sous-Conflans, puis à Grenoble, le 4e bat. d'infanterie légère est « épuré » et remplacé par le 5e de l'Isère, relevé à Carrouge par le bat. de Châtillon. On craignait que ces déserteurs ne donnassent l'éveil; il semble plutôt qu'ils ont trompé les Piémontais. On doit ajouter cependant que, dans sa relation, le commandant Bejay de la Coche dit que, sur la demande du général Rockmondet, deux bat. de renfort étaient arrivés à la Thuile, le 23 avril au soir, veille de l'attaque.

4. Travail de M. de la Bigne.

5. Jomini, et après lui, Pinelli naturellement, parlent de 20 compagnies de grenadiers. A ce moment, les bat. de Grenadiers n'existaient plus à l'armée des Alpes, et Badelaune, ne disposant que de cinq bat., ne pouvait avoir que cinq compagnies de Grenadiers. En admettant même une confusion, par suite de l'appellation de grenadiers de la Côte-d'Or donnée au 6e bat. de ce département, cela ne ferait que huit compagnies de plus, ou 13 au lieu de 20. La répartition des forces françaises dans la situation du 20 avril est très vague. En somme, les cinq bat. représentaient 45 compagnies sur lesquelles 37 paraissent avoir été réunies, savoir : 20 au mont Valezan et 17 au Châtelard. Il n'en restait donc que huit, qui devaient être réparties entre les postes de droite et de gauche, Sées, Bourg-Saint-Maurice et Moutiers.

Avril 1794. de mont Valezan[1], et intercepté toute communication entre les habitants et l'ennemi. Son projet d'attaque ayant reçu l'approbation du général Dumas, qui s'était rendu à Bourg-Saint-Maurice avec le représentant du peuple Gaston, l'adjudant général Almeras marche, le lendemain, avec 17 compagnies, par Saint Germain, jusqu'au chalet de Prarion, où il se déploie devant les ouvrages du baracon de la Commune. Le lieutenant-colonel Settler, commandant au petit Saint-Bernard, fait aussitôt renforcer ce poste; le capitaine Bégoz envoie également un détachement du col de Traversette dans les retranchements situés au confluent du Reclus et du ruisseau de Bellecombe, qui paraissaient menacés. L'adjudant général Alméras avait, en effet, peu à peu porté une fraction de ses forces sur la rive gauche du Reclus. Mais, après avoir tiraillé toute la journée, il se replie, à la tombée de la nuit, et redescend à Saint-Germain pour former la réserve de l'attaque principale.

Cette dernière part du Châtelard, dans la soirée du 23 avril, en trois colonnes. Celle de droite passe sur la rive gauche du torrent des Moulins, dont elle remonte le cours, dans l'intention d'en gagner la tête, puis les pentes du Chardonney, pour dominer les deux redoutes de Traversette; elle est arrêtée par l'abondance des neiges et la raideur des pentes. La colonne du centre suit le sentier du col; sa tête parvient, vers 3 heures du matin, sans être signalée, aux pieds des retranchements. La sentinelle placée à l'entrée de la redoute de l'est est tuée à la baïonnette et la garnison obligée de mettre bas les armes avec le capitaine Bégoz, avant d'avoir pu se mettre en état de défense. A la batterie de l'ouest, l'éveil avait été donné;

1. Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoires de Bejay de la Coche. Il ne faut pas confondre ce Châtelard, situé sur la rive droite du ruisseau des Moulins, avec le hameau du même nom qui est près de Bourg-Saint-Maurice, sur la rive droite du Versoyen.

les artilleurs piémontais ont le temps de faire une décharge de leurs pièces; mais ils sont bientôt enveloppés, tués ou pris, et les canons tournés contre les retranchements du petit Saint-Bernard, que commençait à attaquer la colonne de gauche, en débouchant par le versant occidental du contrefort qui sépare les vallons des Moulins et du Reclus. Fatigués par le combat de la veille, surpris par ce feu d'enfilade venant d'un poste jugé imprenable, enfin effrayés par l'explosion d'un de leurs magasins à poudre, les défenseurs se replient dans le plus grand désordre vers les retranchements du Prince-Thomas, qu'ils abandonnent presque aussitôt, en voyant les Républicains occuper la Thuile et y éteindre le feu mis aux magasins. Ils ne s'arrêtent au défilé de Pierre-Taillée que le temps nécessaire pour permettre au régiment de la Marine de redescendre le Valgrisanche et de se réunir à eux au village de Saint-Pierre, au moment où y arrivait le duc de Montferrat. La démoralisation de ses troupes paraît si grande au prince, qu'il les fait rétrograder encore jusqu'au camp du Quart, afin d'être hors d'atteinte des Français[1]. Avril 1794.

1. Les documents relatifs à la prise du Saint-Bernard sont peu nombreux et fort incomplets. Le récit que l'on vient de lire a été obtenu par la comparaison des pièces ci après : Arch. de Breil, pièces n°s 40 et 105, aux pièces just. n°s 34 et 21. — Arch. de la Guerre : Lettres du général Badelaune et du représentant du peuple Gaston, aux pièces just. n° 20. — Arch. de la sect. techn. du génie : Mémoire de M. Bejay de la Coche. — Travail de M. le sous-lieutenant de la Bigne, du 22e bat. de chasseurs. — Pinelli. p. 359 et suivantes. — Thaon de Revel, p. 196. — Les remarques suivantes ne paraîtront peut-être pas inutiles. Et d'abord la date de cette affaire est quelque peu indéterminée : les pièces des Arch. de Breil indiquent le 18 avril ; celles des Arch. de la Guerre le 5 floréal ou 24 avril, ainsi que le Mémoire de Bejay de la Coche. Pinelli, copiant mal Jomini, donne le 23 avril ; enfin, Thaon de Revel ne donne aucune date. Le 24 avril paraît devoir être adopté, si l'on fait attention à l'époque de l'arrivée du duc de Montferrat, fixée après Pâques, qui était le 20 avril, par la pièce n° 105 des Arch. de Breil, au 23 ou 24 avril, par la pièce n° 40 ; enfin, au 25, par Pinelli, qui paraît sur ce point beaucoup mieux informé que Thaon de Revel, p. 195, faisant partir le duc, de Turin, à la fin de mars. Mais si, dans le dernier paragraphe de la page 362, Pinelli est exact, on n'en saurait dire autant pour le reste de sa relation de cette affaire. La prétendue trahison du capitaine Bégoz ne repose sur d'autre fondement que sur la mise en liberté ultérieure de cet officier, mesure qui a été appliquée à tous les Suisses prisonniers, par arrêté du comité de Salut public du 10 vendémiaire an III (1er octobre 1794. Arch. de la Guerre : Ordre de l'armée des Alpes, le 17 octobre, relatif au renvoi des prisonniers suisses chez eux par étapes, et lettre du général Petit-Guillaume, le 20 octobre). On se demande d'ailleurs où les Républicains auraient pu trouver à ce moment une somme de 300,000 francs, à moins qu'elle ne fût en assignats, qui n'avaient pas cours de Suisse, en sorte que le malheureux Bégoz aurait fait un marché de dupe. Quant à la fameuse attaque concertée entre les régiments de Rockmondet, de la Marine et de Saluces, Pinelli, copié d'ailleurs par Revel, fait simplement une transposition et place le 24 avril le combat livré le 18 juin. Cette erreur paraîtra manifeste, si l'on remarque que, d'après les documents consultés par M. de la Bigne, le régiment de la Marine est, en avril, dans le Valgrisanche et que, d'après les pièces les plus authentiques des Arch. de Breil, le régiment de Saluces est près de Tende, le 24 avril. M. de la Bigne signale seul l'envoi d'un détachement du col de la Traversette à celui du Petit Saint-Ber-

Avril 1794. Pour le moment, ceux-ci ne songeaient pas à poursuivre leurs succès, bien que les pertes fussent minimes[1]. Ils se contentent d'occuper Pré-Saint-Didier et Morgex, couvrant le passage de l'Allée-Blanche et poussant des patrouilles jusqu'à Villeneuve[2]; ils renforcent le camp de Filuel, près de Sainte-Foy, pour observer le débouché du col du Mont, que gardent les miliciens de Valgrisanche[3]. Le général Voillot vient de Cluse avec un bataillon prendre le commandement de ces forces[4], en remplacement de Badelaune, nommé divisionnaire, qui reçoit l'ordre de passer dans la vallée de Maurienne avec 2,000 hommes choisis, pour chercher de nouveau à s'emparer du mont Cenis. Afin d'augmenter les chances de réussite, en donnant le change aux Piémontais par des attaques divergentes, le général Dumas se transporte à Briançon[5].

Il avait projeté ces diversions dès le commencement de mars, mais n'avait pu les exécuter par suite du mauvais temps et de la nécessité de réorganiser les troupes[6]. A la

nard, le jour de l'attaque de l'adjudant général Alméras. Ce fait suffit pour expliquer la surprise. Le travail de ce lieutenant paraît d'ailleurs avoir été fait avec des documents assez détaillés, puisqu'il cite le lieutenant Darbelley de Valgrisanche, comme ayant été tué les armes à la main dans la redoute où les Piémontais ont résisté. Aucun document ne marque avec précision quelle était cette redoute. On a pensé que c'était celle de l'est, parce que Pinelli la désigne sous le nom de « freccia », flèche, p. 359, terme qui se rapporte à peu près à la forme de l'ouvrage. Mais on n'a à ce sujet aucune certitude. On doit même mentionner que, d'après certains documents qu'il a réunis, M. le lieutenant-colonel Raymond, sous-chef d'état-major du 14e corps d'armée, estime que la flèche était l'ouvrage de l'ouest, et que c'est l'ouvrage de l'est qui a été enlevé le premier par deux compagnies de grenadiers de la colonne de gauche, qui seraient parvenues à atteindre les pentes dominant cet ouvrage, en se glissant le long des escarpements tournés vers le col du petit Saint-Bernard et en coupant ainsi la ligne de retraite des défenseurs. Voir cependant la pièce nº 105 des Arch. de Breil, pièce just. nº 21. La marche des colonnes françaises est celle indiquée par M. de la Bigne, qui paraît d'ailleurs parfaitement adaptée au terrain.

1. Cinq à sept tués, 40 à 60 blessés, d'après les lettres de Gaston, Dumas et Badelaune. Les Piémontais auraient laissé 200 prisonniers. Pinelli, p. 361, accuse 62 morts, 22 blessés, 117 prisonniers, mais il est possible qu'il veuille parler de l'affaire du 18 juin.

2. Arch. de Breil, pièce nº 105 ; Arch. de la Guerre: Lettre de Dumas, le 1er mai.

3. M. de la Bigne indique François Chamoine, de Valgrisanche, comme s'étant chargé d'assurer cette garde avec le syndic de la Cavalle.

4. Arch. de la Guerre: Ordre du 30 avril. Le bat. est celui de Louhans, de la réquisition, qui était à Ferney.

5. Arch. de la Guerre : Lettres de Dumas, les 19 avril, 2 et 6 mai.

6. Arch. de la Guerre : Lettres du général Dumas, les 1, 2, 11, 12, 19, 21, 22, 24 mars, 9 et 16 avril. Le général Valette, commandant à Briançon, fait une reconnaissance sur Césane, le 11 mars. Le 23 du même mois, l'adjudant général Achon part de Briançon à l'entrée de la nuit, avec 80 h. de la compagnie des carabiners du 2e infanterie légère et de la compagnie des grenadiers du 5e des Côtes maritimes. Le lendemain, de grand matin, il arrive à 500 mètres de Césane que les Piémontais abandonnent. Il pénètre dans le village, s'empare des « culottes » (sic) du baron des Geney, capitaine des grenadiers sardes, qui se sauve à Oulx, de 43 fusils, 20 gibernes, et se retire en emmenant le consul comme otage jusqu'à l'acquittement d'une réquisition de 200 quintaux de blé. Le 20 mars, une reconnaissance va jusqu'au col de la Madeleine, qui était inoccupé, mais ne peut pousser jusqu'à Largentière, à cause du dégel. Deux compagnies restent à Larche.

Mai 1794.

fin d'avril, les neiges commençant à fondre rapidement[1], les bataillons sortent des quartiers d'hiver et sont mis en marche vers les hautes vallées de la Durance[2]; on répare les chemins et le camp retranché de Tournoux[3]. Le général Pellapra se rend à Embrun pour diriger les mouvements de la 1re division[4], qui est prête à prendre l'offensive contre les troupes du duc d'Aoste, réparties en un mince cordon le long de la frontière, du mont Levana au pic de l'Enchastraye[5].

Engagement dans la vallée de la Stura.

Dans la vallée de la Stura, il n'y avait que 1,400 hommes, sous les ordres du général Zimermann[6]. Au moment où le général Colli était obligé d'abandonner les lignes de Saorge, le baron de Wins avait espéré pouvoir conserver du moins la crête de la chaîne capitale des Alpes[7]. Conformément à ses ordres, Zimermann avait établi son quartier général à Argentera et porté à 500 hommes la garde des quatre grands baracons construits l'année précédente en amont du hameau des Granges[8]; 400 étaient à Vinadio pour relever les détachements envoyés, le 28 avril, aux baracons des cols de Sant'Anna et de la Lombarda[9]; le reste constituait la garnison de Demonte.

1. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dumas, le 21 avril.
2. Arch. de la Guerre : Situation du 20 avril ; voir pièce just. n° 17.
3. Arch. de la Guerre : Ordres, le 1er mars, de réparer la redoute de Gleysoles ; le 3 mars, au capitaine du génie Sicard, de reconnaître les chemins en vue d'une attaque ; le 2 avril, au général Garavagne, directeur des fortifications des Hautes et Basses-Alpes, de faire construire des retranchements dans le bois de la Sylve ; le 11 avril, concernant le départ pour Montdauphin des quatre compagnies de sapeurs nouvellement formées à Domène, Gières, etc. Envoi, le 16 avril, au général Vaubois, d'un mémoire sur Tournoux et ses communications, mentionnant les moyens d'établir des chemins sur Embrun par le Parpaillon et sur Barcelonnette par Jausiers. En même temps, il est recommandé d'employer les prisonniers aux travaux de route ; 10,000 livres en assignats sont mises, à cet effet, à la disposition du général. Enfin, le 30 avril, le 1er de la Drôme et le 4e d'infanterie légère reçoivent l'ordre de se rendre de Thonon et Grenoble à Barcelonnette et le bat. de sapeurs d'aller de Barraux à Montdauphin.
4. Arch. de la Guerre : Ordres des 1 et 3 avril.
5. Le duc de Montferrat commandait les troupes en val d'Aoste ; le duc d'Aoste celles des vallées de Suse, Fénestrelle, Lucerne, du Pô, de la Vraita, la Maira et la Stura ; le général Colli commandait dans le comté de Nice et d'Argenteau dans la province de Mondovi.
6. Arch. de Breil, pièce n° 107 : extraits de la correspondance du général Zimermann. Cet officier arrive, le 1er mai, de la vallée d'Oulx et prend le commandement du général Christ de Santz, qui l'exerçait avant son arrivée. Les deux régiments de Christ et de Courten, qui étaient dans la vallée de Stura, ne comptaient pas ensemble 520 h. (Lettre du 3 mai). Le régiment de Courten avait un bat. dans le fort de Demonte ; les deux autres ne présentaient que 300 h. disponibles (Lettre du 28 avril). Il y avait en outre des milices.
7 Arch. de la Guerre : Mémoire du marquis Costa de Beauregard, le 19 avril 1798. — Arch. de Breil, pièce n° 70 : Lettres de de Wins, le 21 avril 1794.
8. Voir l'emplacement et le plan de ces baracons sur la carte jointe au 1er vol.
9. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre du 28 avril. Ces 400 h. étaient du régiment de Christ. On réparait en outre les baracons des cols Long et de Barbacane.

Mai 1794. De son côté, le général Vaubois faisait travailler, depuis le 20, à la réparation du chemin carrossable conduisant de Tournoux à Larche, occupé par une grand'garde. Le 30, un poste est envoyé sur le sommet de l'Alpette[1] et, le 3 mai, le 1er bataillon de l'Aude, conduit par l'adjudant général Lacombe et le capitaine du génie Chantavoine, refoule du col de la Madeleine les éclaireurs ennemis ; le 7, une patrouille française parvient même au sommet de l'Oronaye[2]. S'attendant à être attaqué vigoureusement[3], le général Zimermann avait renforcé la garde des baracons d'Argentera, armés de huit canons[4]. Il est bientôt obligé de se replier précipitamment, par suite du progrès de la gauche de l'armée d'Italie.

Marchant parallèlement au gros des forces de la division Garnier, le général Sérurier s'était avancé dans la vallée de la Tinée et sur le plateau de Beuil, poussant son avant-garde, au commencement de mai, dans le vallon de Mollières par le Val-de-Blore, et sur Isola par Roubion et le col de la Valette[5]. Celle-ci, renseignée par un déserteur sur l'effectif et la situation des Piémontais, surprend, le 10 mai au matin, les gardes de la Lombarda et de Sant' Anna, s'empare d'un officier et de quelques soldats, puis poursuit le reste. Les fuyards s'étant ralliés autour d'un détachement envoyé de Vinadio au défilé de Ciapentti ou Baraccone, les Français reviennent à Sant'Anna[6]. Le sys-

1. Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Vallier de la Peyrouse, directeur des fortifications à Embrun.
2. Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de la Peyrouse.
3. Arch. de Breil ; pièce n° 107 : Lettre du 3 mai. Le général Zimermann s'excuse auprès de Colli de ne pouvoir se rendre à Tende pour prendre ses ordres. Il croyait les Français au nombre de 2.700, y compris 300 pionniers ; d'après la situation du 20 avril, il y avait 3.500 h. disponibles.
4. Arch. de Breil, pièce n° 275 : 2e et 3e bat. de Courten, un détachement de Christ et 400 chasseurs ou miliciens.
5. Arch. de la Guerre : Rapport du général Garnier. — Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre du 1er mai. Il y a un camp de 800 h. au col d'Aidon ; ordre a été donné à Roubion, de préparer des logements pour 200 h. ; à Saint-Etienne, de faire ouvrir les chemins.
6. Arch. de la Guerre : Rapport du général Garnier. Rapport de Dumerbion, le 12 mai. — Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Zimermann, le 10 mai, et du major Torricella, le 11 mai. Les Piémontais perdent cinq prisonniers et 14 déserteurs. Le général Sérurier envoie cinq compagnies à Sant'Anna. Voir, pour les détails du mouvement, le *Mémoire local et militaire sur le département des Alpes-Maritimes*, p. 28 et suivantes. On ne trouve sur aucune carte le nom de Ciapentti, donné par le major Torricella. Mais auprès du point marqué Baraccone sur la carte italienne, la carte sarde indique Chiapeiret. D'ailleurs, en cet endroit, la vallée est fort resserrée et le chemin traverse plusieurs fois le torrent.

Mai 1794.

tème défensif de la tête de la Stura étant ainsi tourné et, d'ailleurs, la retraite du général Colli à Borgo San Dalmazzo obligeant à concentrer les forces, le général Zimermann se met en retraite dans la nuit et, après 16 heures de marche, arrive, le 11 mai, à Demonte[1]. Des milices restent aux Barricades et suffisent pour empêcher la brigade Vaubois de dépasser Bersezio; un poste garde aussi Vinadio et les hauteurs de Prato Longo et Ponte Bernardo[2].

Reddition du fort de Mirabouc.

Le général Provera s'était également porté avec 1.400 hommes à la tête des vallées de la Maira et de la Vraita[3], où il était bien difficile de pénétrer à cette époque de l'année, à cause des neiges. Cependant, le 8 mai, la grand'garde de Chianale est menacée, sans succès, par un parti français venu de la vallée du Guil[4]. Cette attaque avait pour but de masquer le mouvement exécuté sur Mirabouc, dans la vallée de Luserna, mouvement qui réussissait d'abord au-delà de toute espérance[5]. Ce fortin, accroché à un escarpement, barrait complètement le chemin du col Lacroix, qui le traversait. Il avait été réparé depuis peu, muni de deux ponts-levis, armé de deux canons et de quelques spingardes, enfin relié par une forte palissade au fond du ravin où coule le torrent du Pellice[6].

1. Arch. de Breil, pièce n° 275. La marche se fait de la manière suivante: en tête la compagnie de milices Otto, puis celles de Martini et de Balbo; ensuite le 2e bat. de Courten; enfin, l'artillerie traînée à bras par l'autre bat. de Courten et les milices, les artilleurs s'étant enivrés et enfuis.

2. Arch. de Breil. pièce n° 107 : Lettre de Zimermann, le 11 mai. — Arch. de la Section technique du génie : Mémoire de la Peyrouse. Le général Vaubois croyait avoir devant lui des forces importantes. Il n'avait encore aucune communication avec le général Sérurier.

3. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Correspondance du général Provera, lettre du 10 mai 1794; pièce n° 198 : Lettre de Provera, le 3 mai 1795. Les troupes sous ses ordres sont : le régiment de Casal, de 900 h., les chasseurs de Martin et les milices du comte Gensa.

4. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettre du roi de Sardaigne, le 11 mai, félicitant Provera du succès qu'il a remporté et le plaçant sous les ordres de Colli. Les documents français ne font pas mention de cette affaire. Pinelli, p. 365, l'exagère et la défigure, en la confondant sans doute avec celle du mois d'octobre de la même année. Revel, p. 210, en donne en quelques mots une relation exacte. Les troupes françaises qui ont fait cette opération devaient appartenir au 4e bat. des Basses-Alpes, venu de Gap dans la vallée du Guil, le 4 mai.

5. Dans sa lettre du 6 mai, le général Dumas ne paraît pas convaincu qu'on pourra s'établir dans la vallée de Luserna.

6. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 14 mai; il dit qu'on a pris quatre canons et sept spingardes: Mémoire du lieutenant-colonel Franco, en 1798, sur les forteresses du Piémont. — Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche. Mémoire manuscrit du capitaine d'artillerie Audebrand, d'après des documents inédits trouvés à Montdauphin et dans la vallée du Queyras. Il dit qu'il n'y avait que deux canons en fer. Voir en outre la *Topographie militaire des Alpes*, par Montannel, p. 346.

Mai 1794.

Ce poste, bien que gardé par une centaine d'hommes seulement[1], paraissait inexpugnable, par suite de l'impossibilité pour l'assaillant d'y amener du canon[2]; aussi n'y avait-il dans la vallée que quelques miliciens sous les ordres du brigadier Gaudin[3]. Cependant, le 9 mai[4], le commandant du fort, major Mesmer, affaibli par la maladie, intimidé par les récits des habitants, peut-être même contraint par les Vaudois, gagnés à la cause de la République[5], remet le fort au bataillon des chasseurs des Basses-Alpes, dont le chef Caire-Morand, de Briançon, l'autorise à se retirer avec les honneurs de la guerre[6]. Les détachements ennemis abandonnent aussitôt le reste de la vallée et les Français occupent successivement Villanova, Malpertus, Bobbio et Villar[7].

Attaques sur Césane et Bardonnèche.

Le jour même de la prise de Mirabouc, le général Dumas faisait déboucher de Briançon la brigade Valette,

1. Pinelli, p. 365, indique que la garnison se composait de 100 jeunes soldats des régiments de Zimermann et de Backmann. Le capitaine Audebrand donne 40 Vaudois et 35 éclopés.

2. Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche. — Montannel, p. 347. — Arch. de Breil, pièce n° 67 : Minute de M. de Malausséna.

3. Arch. de Breil, pièce n° 70 e : Mémoire sur la situation de l'armée austro-sarde, probablement fait par M. de Wins, du 16 au 18 mai 1794. C'est quelques jours après que le général Zimermann est venu remplacer le brigadier Gaudin.

4. Il y a aussi pour cette date quelque incertitude, qui provient sans doute de la lettre de Dumas du 14 mai (Arch. de la Guerre), où il est dit que le fort Mirabouc a été attaqué dans la nuit du 21 au 22 floréal. M. de Malausséna (Arch. de Breil, pièce n° 23) cite la même date, mais ajoute entre parenthèses, 9 mai. Dans les Arch. de Breil, pièce n° 94, il y a d'ailleurs une lettre du roi à Colli, en date du 10 mai, lui annonçant la prise de Mirabouc. Caire, dans sa lettre du 12 mai (Arch. de la Guerre, pièce just. n° 23), marque très nettement qu'il est entré dans le fort le 20 floréal ou 9 mai, à 4 h. du soir. Bejay de la Coche (Arch. de la Sect. techn. du génie) donne la même date. Cependant Revel (p. 209) indique le 12 mai, ce qui est une erreur.

5. Pinelli, p. 365. — Arch. de Breil, pièces 70 et 108. Dans une lettre du 13 mai, Provera rapporte qu'on estime les Français dans la vallée de Luserna à 8,000 h. Dans son mémoire, M. de Wins dit « qu'on a d'abord assuré que l'ennemi était fort de 6,000 h. au moins et qu'il avait un petit parc d'artillerie ; à présent on dit qu'ils n'ont pas plus de 2,000 h. et on ne parle plus d'artillerie. » En effet, Caire n'avait que 600 h. (lettre du 12 mai) à 744 h. (situation du 24 avril). Le capitaine Audebrand raconte que le bat. était guidé par un homme de Bobbio, partisan des Français. Arrivant la nuit, cet homme appelle la sentinelle, se disant porteur de dépêches ; on le fait entrer et aussitôt quelques chasseurs se précipitent dans le fort. Un capitaine vaudois veut mettre le feu à un des canons, qui éclate et manque de le tuer. Le major Mesmer malade se met alors à parlementer et finit par capituler.

6. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, du 14 mai. — Arch. de la Sect. techn. du génie : Mém. de la Peyrouse. — Pinelli, p. 365. Il est étrange que cet auteur essaie de défendre le major Mesmer. — Revel, p. 209, n'a pas cette indulgence, non plus que M. de Malausséna, qui s'exprime ainsi : « Mais ni ces distinctions de la valeur (les honneurs de la guerre), sous lesquelles les lâches se flattent vainement de couvrir leur infamie, ni l'assertion gratuite des relations du vainqueur de s'être rendu après une défense assez soutenue, ne le garantiront point de subir la peine de passer par les armes sur l'esplanade de Turin.»

7. Revel, p. 210. — Arch. de la Guerre : Lettre de Caire, le 12 mai, pièce just. n° 23.

forte de 3 à 4,000 hommes [1], par les cols de l'Echelle et du mont Genèvre. Dans cette dernière direction, les Piémontais quittent Césane sans combat et se replient par San Sicario. Du côté du col de l'Echelle, l'adjudant général Achon dirige quelques flanqueurs par le col de la Chaux d'Acles, refoule facilement les avant-postes ennemis [2], entre à Mélezet, mais est arrêté dans sa marche sur Bardonnèche par le feu de deux petits mortiers, en batterie sur le roc de Bramafan.

S'attendant à être soutenu, le commandant piémontais, baron de Monthoux, avait placé les 400 hommes dont il disposait de façon à barrer la vallée ; la droite à Millaures, le centre au vieux château de Bramafan, la gauche sur les hauteurs qui dominent ce dernier point ; il se reliait par un détachement de chasseurs et de pionniers au pas de la Mulotière, où les Français avaient été arrêtés par une compagnie de milices, accourue de Beaulard, dès les premiers coups de fusil. L'adjudant général Achon forme alors deux colonnes ; l'une s'avance de nouveau sur Bardonnèche, tandis que l'autre se porte vers un plateau, à l'extrémité de la gauche piémontaise [3]. Sur le point d'être tourné et privé de son artillerie mise hors de service, le baron de Monthoux se retire, avec sa petite troupe, sous la protection du poste de Millaures, qui forme l'arrière-garde,

1. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dumas, le 14 mai.

2. Arch. de la Guerre : Conférence du lieutenant-colonel Franco : « Le Mélezet était occupé par 50 h., qui fournissaient des avant-postes au Plan du Col (Pian del Colle), au Chesal (Gr. Cesal), et au Baracon du Roc (à la Selletta, 2,261 m., ou à Croce della Mulattiera), 2,346 m.) ». Indépendamment de cette relation, qui est assez complète, on a utilisé les documents suivants : Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 14 mai (voir pièce just. n° 21) ; Arch. de la Section technique du génie : Note de La Peyrouse et mémoire de Bejay de la Coche, qui observe que le poste de Bramafan a une très grande force, s'il y a des troupes en quantité suffisante aux alentours, mais qu'abandonné à lui-même, il n'a aucune valeur, parce qu'il peut être cerné facilement et obligé de se rendre, faute de vivres ; Arch. de Breil, pièce n° 70 e : Mémoire de M. de Wins. Le lieutenant-colonel Franco attribue 4,000 h. à la colonne française de Bardonnèche, tandis que le général Dumas porte à 3,000 h. l'effectif total des deux colonnes. La situation du 20 avril donne bien 6,450 h. disponibles pour la brigade Valette, mais il faut en déduire 1,655, effectif des chasseurs des Hautes-Alpes et du 4e des Basses-Alpes, à ce moment dans la vallée du Guil ; 515 pour les gardes nationaux et l'artillerie. Il ne reste donc que 4,280 h. sur lesquels on a dû laisser au moins un millier d'hommes pour garder Briançon. L'adjudant général Achon avait donc au plus 2,000 h.

3. Cette colonne a dû marcher vers Bersa, par Cappla Cugni et Gr. Bocina (carte italienne).

Mai 1794.

par la rive gauche du torrent. Une fois réunis, les deux corps piémontais, présentant 2,000 combattants, abandonnent encore Oulx et ne s'arrêtent qu'en arrière du fort d'Exilles, avec deux détachements sur les flancs, un de 400 hommes vers l'Assiette, l'autre de 600 à San Colombano.

Occupation du mont Cenis.

Mais le général Dumas avait hâte d'en finir avec l'expédition du mont Cenis. Il se borne donc à faire garder Césane et Bardonnèche, poussant des avant-postes au-delà de ces deux points et mettant à contribution la commune d'Oulx. Il passe en Maurienne par le sentier du Galibier, et le représentant du peuple Albitte le rejoint à Saint-Jean; tous deux se rendent à Lanslebourg, comptant avec raison que les mouvements offensifs exécutés de la vallée de la Durance faciliteraient la nouvelle tentative dirigée par le général Badelaune[1]. En effet, ordre avait été donné au baron Chino de quitter les retranchements du mont Cenis[2], dont les postes se trouvaient ainsi fort réduits[3], le jour même de l'attaque des Français. Se bornant cette fois à une démonstration du côté du petit mont Cenis, ceux-ci, au nombre de 5,500 hommes, avaient pris, pour enlever les lignes du grand mont Cenis, à peu près les mêmes dispositions que celles qu'avait prescrites le général Sarret.

Le 14 mai, vers 1 heure du matin, 300 hommes se déploient en tirailleurs, d'un côté et de l'autre du chemin de la Ramasse, à la lisière de la forêt, pour attirer l'attention de l'ennemi. A droite, le capitaine Herbin, à la tête

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 14 mai.

2. Arch. de Breil, pièce n° 94 : D'une lettre du roi à Colli, le 11 mai il résulte qu'à cette date l'abandon du mont Cenis était décidé.

3. Arch. de la Guerre : Mémoire du lieutenant-colonel Franco. — Arch. de Breil : Récit de M. de Malausséna. Il est assez difficile de savoir exactement ce que les Piémontais avaient au mont Cenis. Il semble cependant qu'il y avait moins de 3,000 h., puisque, après avoir cité ce chiffre, le lieutenant-colonel Franco dit que l'on avait retiré à Suse prématurément 12 compagnies de grenadiers. Mais il y a là sans doute une erreur, puisque, dans la relation du capitaine Magni (Arch. de Breil, pièce n° 91) il est question des six compagnies des 6e et 7e bat. de grenadiers ; les six compagnies des 2e et 10e grenadiers avaient donc été seules retirées. Le capitaine Magni indique encore des prisonniers de la Reine et de Backmann. Il y avait donc au plus quatre à cinq bat. aux grand et petit mont Cenis, ne représentant pas 2,000 h.

de 1,500 hommes, formés en deux colonnes, gagne, à travers la forêt d'Arc[1], les bords du ravin de la Madeleine, sans être signalé, grâce au brouillard et à l'obscurité de la nuit. Les palissades qui enveloppaient la batterie du Roc et la redoute des Rivets disparaissant sous des monceaux de neige durcie, l'une des colonnes surprend ces deux postes et fait prisonniers leurs défenseurs sans coup férir[2]; les pièces en sont aussitôt retournées contre le Villaret, qui répond par un feu mal ajusté, ainsi que la batterie supérieure de Mollard Crocet[3]. Ce dernier ouvrage est d'ailleurs bientôt débordé sur ses deux flancs. Tandis que la colonne de l'extrême droite continue à s'avancer vers le pas de la Beccia par le vallon de la Madeleine, le capitaine Herbin reforme ses troupes, laisse un détachement aux Rivets et se dirige sur le col du mont Cenis, en longeant le pied des pentes orientales de la Petite Turra.

Le poste de la Ramasse était ainsi tourné par sa gauche, au moment même où le général Badelaune, suivant avec 3,700 hommes l'itinéraire reconnu le 6 avril, attaquait, sur sa droite, l'ouvrage des Arsellins et menaçait la gorge de la redoute de Villaret. Le commandant piémontais, capitaine Magni, n'avait donc pas un instant à perdre pour se replier sur le col, où, selon les instructions reçues, il espérait trouver les renforts qu'il avait réclamés par deux fois, et couvrir ses flancs par les détachements de la Petite Turra et de la Tomba[4]. Mais le premier, composé d'une ou

1. Le lieutenant-colonel Franco dit qu'Herbin, « partant de Bramans, se porta aux granges de Sollières et de la Madeleine. » Il est plus probable qu'Herbin est parti de Termignon.

2. Arch. de la Guerre : Mémoire du lieutenant-colonel Franco. On voit par là quelle créance il y a lieu d'accorder au récit purement fantaisiste de Pinelli, p. 363 et 364. On se bornera à ajouter que, d'après le même mémoire, le général baron Chino et les officiers supérieurs étaient à Suse et, « quoique partis au coup d'alerte, ne purent rejoindre les troupes qu'après la débâcle » ; que l'attaque n'a pas eu lieu le 12 mai ; enfin que l'arrière-garde de 600 h. du rég. de la Reine n'a pas été prise, le 15, à la Ramasse.

3. Il importe de faire observer que l'on prend ce nom dans le même sens que précédemment et ainsi que l'entend le capitaine Magni dans sa relation, c'est-à-dire pour désigner la batterie de fusils de rempart au-dessus de la redoute des Rivets, sur le flanc de la Petite Turra; tandis que, dans le rapport du général Badelaune, le nom de « Mollard Crochet » est appliqué aux Arsellins, que le notaire Boschis appelle aussi Mollard Glochet.

4. Pointe della Nauda de la carte sarde, Lameth des anciens documents, pour la Mait ou la Mat.

Mai 1794. deux compagnies de pionniers[1], craignant d'être enveloppé par les deux colonnes du capitaine Herbin, s'était porté vers le petit mont Cenis; quant au second, fort d'une soixantaine d'hommes, il s'était enfui en voyant arriver, sur un rocher plus élevé, quelques éclaireurs du bataillon des grenadiers de Paris, que Badelaune avait détachés vers Grand'Croix, par le col de la Tomba, sous la conduite de l'adjudant général Camin. Favorisé par un brouillard épais, le capitaine Magni parvient, avec les débris de sa troupe, à devancer cette colonne à la Poste des Tavernettes[2], et rejoint à Grand'Croix la réserve aux ordres du marquis de Saint-Georges.

Un retranchement, armé de deux pièces de 8, avait été préparé en ce point pour protéger la retraite, qui devait se faire par les défilés de l'escalier et de la descente sur la Ferrière[3]. Mais la panique est si grande que les Piémontais ne s'y arrêtent pas. Les canons servent aux Républicains, qui poursuivent les fuyards jusqu'à Novalaise. Pendant ce temps, la colonne de l'extrême droite française, arrivée au pas de la Beccia, était descendue aux granges Servino. Deux cents hommes s'en détachent et, prenant à revers les défenseurs du mont Froid et du petit mont Cenis, attaqués de front par le 1er bataillon des Hautes-Alpes, les obligent à s'échapper rapidement par le vallon de Savines et le col du Clapier[4]. Plus de 500 prisonniers, des canons,

1. Le lieutenant-colonel Franco parle d'une seule compagnie « qui, au premier coup, s'y était transportée de la Coupe d'Or.» Ce dernier nom, qui est aussi employé par le capitaine Magni, sert à désigner sur la carte de délimitation de la frontière, levée 1860, le col même du grand mont Cenis.

2. Le ruisseau qui se trouve immédiatement avant l'auberge de la Poste, en descendant du mont Cenis, sur le territoire italien, porte, d'après la carte sarde, le nom de Tavernettes.

3. La route n'existant pas à cette époque, la meilleure communication était un chemin muletier, dont certaines parties subsistent encore aujourd'hui.

4. Il est à remarquer que l'on va directement du col du petit mont Cenis au col du Clapier, en suivant une corniche et en passant un peu au-dessous du col des lacs Giaset. Le lieutenant-colonel Franco dit que la compagnie de pionniers de la Petite Turra, ainsi que les troupes du petit mont Cenis, se sont retirées par le Chiusalet, nom employé pour désigner le pic à l'ouest des glaciers de Bard, côte 3.272 de la carte italienne, qui domine à la fois le col des lacs Giaset et le col du Clapier. Il est d'ailleurs bon d'observer qu'aucun document français ou sarde ne donne ces deux derniers noms. L'ensemble des trois cols du Clapier, des lacs Giaset et du petit mont Cenis était désigné par cette dernière appellation, sans doute parce que la plus longue montée est celle que l'on fait pour atteindre le petit mont Cenis. C'est ainsi que l'on disait « passer par le petit mont Cenis », pour se rendre soit à l'Hôpital, soit à l'Arpon, soit aux Quatre-Dents, au-dessus d'Exilles.

des munitions, des magasins de toute espèce, constituaient les trophées de cette victoire, dont l'importance était aussi grande au point de vue moral qu'au point de vue matériel[1]. Mai 1794.

Premier projet d'opérations combinées.

Au milieu du mois de mai, en effet, les deux armées républicaines[2] étaient entièrement maîtresses de la crête des Alpes et des Apennins. Pour descendre avec une supériorité incontestable dans les plaines du Piémont, il n'y avait qu'à coordonner les mouvements de cette masse de 100,000 hommes, pleins de confiance en eux et de mépris pour l'ennemi[3], afin de provoquer une vigoureuse offensive sur un seul objectif. C'est dans ce sens que, dès le 29 avril, c'est-à-dire avant l'occupation du col de Tende, les représentants du peuple près l'armée d'Italie écrivaient à Paris[4]. Ils réclamaient en même temps de leurs collègues de l'armée des Alpes la réunion à Colmars de délégués, chargés d'examiner un projet établi par le général Bonaparte, dans le but de déterminer les premières manœuvres à exécuter de concert[5]. Ce projet était approuvé et envoyé, le 21 mai, au comité de Salut public[6] qui, dès le 8, avait accédé, dans la mesure du possible, à l'idée d'une action combinée contre le Piémont. Il fallait toutefois un certain

1. Les principales pièces consultées pour la rédaction de ce récit sont les suivantes : Arch. de la Guerre : Lettres de Dumas et Badelaune, le 14 mai, pièce just. n° 24 ; d'Albitte, le 20 mai ; conférence du lieutenant-colonel Franco en 1798 ; cartes manuscrites du capitaine Dabadie dans l'atlas historique. — Arch. de Breil, pièces n°° 70 et 91 c ; cette dernière aux pièces just., n° 26. Relation de M. de Malausséna. — Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche.

2. Arch. de la Guerre : Situation du 20 mai : armée des Alpes, 47,219 h. ; armée d'Italie, 61,124 h. ; ensemble : 108,343 h. Situation du 3 juin : armée des Alpes, 50,519 h. ; armée d'Italie, 64,054 h. ; ensemble : 114,573 h.

3. Cette assertion, empruntée presque textuellement au mémoire du commandant du génie Paulinier de Fontenille, écrit en 1797 (Arch. de la Guerre et de la Section technique du génie) est justifiée tant par les lettres existant aux Archives de la Guerre que par les mémoires manuscrits et imprimés des officiers de cette époque.

4. Voir piece just. n° 26.

5. Correspondance de Napoléon, t. I, pièce n° 27. Ce projet ne vise, en effet, que « la seconde opération préparatoire à l'ouverture de la campagne du Piémont ». On y remarque la phrase suivante : « Cette opération est donc préliminaire à l'ouverture de la campagne, *quel que soit le plan qu'on adopte.* » C'est qu'en effet ce projet, qui porte la date d'envoi au comité, du 21 mai, avait dû être rédigé antérieurement et probablement vers le 7 de ce mois. Or, ainsi qu'il sera indiqué plus loin, le plan général de la campagne n'était terminé que le 28 mai.

6. Voir pièce just. n° 27.

Mai 1794.

temps pour réunir les troupes[1] et le matériel[2] qui paraissaient nécessaires à l'exécution d'une opération de cette envergure. On l'utilisait en donnant aux nouveaux corps l'instruction et la cohésion indispensables pour livrer des batailles rangées[3]; mais on permettait aussi aux forces austro-sardes de se reconstituer.

Disposition de l'armée austro-sarde.

Au moment où celles-ci, d'un effectif de 40 à 50,000 hommes[4], étaient partout contraintes de se replier sur le versant oriental des Alpes et semblaient devoir être écrasées à bref délai par les forces si supérieures des Républicains, le cabinet de Turin s'était naturellement adressé à celui de Vienne, afin d'en obtenir quelques secours; il ne recevait d'abord que des réponses dilatoires[5]. En même temps le baron de Wins croyait devoir résilier le commandement de l'armée austro-piémontaise, en invoquant le mauvais état de sa santé[6]. C'est donc dans ces circonstances critiques que, le 29 avril, le roi de Sardaigne pre-

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumerbion, le 13 mai, demandant 20,000 h. d'infanterie et 6,000 de cavalerie. Il n'a que 150 h. du 14e régiment de chasseurs à cheval. Lettre du ministre annonçant le départ de Rodez du 1er bat. de la Charente, qui arrivera à Toulon le 4 messidor (22 juin). Lettre de Dumerbion, le 28 mai; il a demandé 6,000 cavaliers ; il en a reçu 16 à 1,700 ; il en manque donc 4,300. Il faut, en outre, trois compagnies d'artillerie légère avec des pièces de 8 et des obusiers, des ingénieurs dont un officier supérieur. Rapport de Dumerbion, le 7 juin, mentionnant l'arrivée de la cavalerie venant de l'armée des Alpes.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Dumerbion, les 13 et 28 mai, réclamant ce qui est nécessaire pour la formation d'un équipage de siège, des harnachements, des munitions et surtout de la poudre. — Lettre des représentants du peuple, le 22 mai, sur ce dernier objet, etc.

3. Arch. de la Guerre : Note très curieuse des représentants du peuple à Dumerbion, en date du 19 mai 1794. Elle est signée, pour copie, par Robespierre jeune, et relative aux mesures à prendre pour assurer l'instruction des troupes. Ils lui communiquent, en même temps, le projet d'opérations, qui était donc certainement rédigé à cette date. — Rapports de Dumerbion jusqu'au 27 mai. Chaque jour, il arrivait des hommes de la réquisition, que l'on dirigeait sur les demi-brigades, pour y être encadrés. — Rapports des prisonniers de guerre, déserteurs, espions, à l'armée du général baron Colli; le 23 juin, un milicien de Tende, qui a émigré, rapporte que, dans ce bourg, les troupes françaises font l'exercice trois fois par jour.

4. Tout semble indiquer que l'effectif de l'armée austro-piémontaise n'a pas dépassé 45,000 h. en 1794, non compris les milices et le produit éphémère de la levée en masse.

5. Thaon de Revel, p. 204.

6. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Voici en quels termes il apprécie la conduite du général de Wins : « Après avoir subi l'affront d'être privé du commandement général des troupes (à la fin de 1793) et s'être rabaissé aux bassesses de l'intrigue pour le recouvrer, à peine l'eut-il recouvré que l'ouverture bruyante de la campagne par les Français lui fit craindre de n'achever de compromettre sa réputation, s'il n'avait, pour la soutenir, l'armée autrichienne en Italie à sa disposition. Dans cette attente, il prétexta les lieux communs des généraux autrichiens servant en Piémont, les malaises, les infirmités, pour descendre du rôle de commandant à celui de conseiller, qu'il conserva tant qu'il ne désespéra d'avoir la direction de l'armée autrichienne, en la commandant sous l'archiduc Ferdinand, qui en fut nommé général en chef. »

Mai 1794.

nait personnellement la direction des opérations[1]. Bien que d'un caractère irrésolu et pusillanime, éprouvant quelque répugnance à s'occuper des questions militaires, ce prince dévot et, par suite, hostile à la Révolution française[2], ne songe qu'à prolonger une lutte dont ses alliés, peu scrupuleux, lui laissent supporter seul les lourdes charges et les conséquences désastreuses. Le 7 mai, il institue des tribunaux extraordinaires pour punir rapidement toute excitation à la révolte[3]; les 9 et 11 du même mois, il donne des instructions relativement à l'organisation de la levée en masse de tous les habitants[4], pour renforcer et appuyer l'armée, qui reste divisée en trois corps.

Vallée d'Aoste.

Dans la vallée d'Aoste, théâtre d'opérations distinct, on avait craint tout d'abord que les Français, violant la neutralité du Valais, comme ils venaient de le faire pour les Etats de Gênes, ne pénétrassent par le Grand Saint-Bernard[5]. C'est pourquoi le duc de Montferrat avait reporté

1. Arch. de Breil: Pièces diverses et particulièrement le n° 94, analyse de la correspondance du roi avec le général Colli, où se trouve, à la date du 1er mai, la « Détermination de Sa Majesté relativement au commandement de l'armée pendant le séjour du général de Wins à la campagne. » Colli le remplace provisoirement dans le commandement du corps autrichien auxiliaire, le 3 août 1794. (Arch. de Breil, pièce n° 91 : Lettre de l'archiduc Ferdinand). — Thaon de Revel, p. 203.

2. Arch. de la Guerre: Copie d'une lettre très curieuse (dont l'original existe aux Affaires étrangères), de Félix Desportes, résident de France à Genève. Voici le portrait que cet agent diplomatique fait de Victor Amédée : Ce prince, « faible, pusillanime et dévot, perd toutes les ressources qu'il pourrait tirer de son esprit et de ses connaissances, par l'incertitude de son jugement et l'instabilité de son caractère. Quoique fait pour être mené par le moins habile de ses courtisans, cependant il ne succombe que très rarement aux suggestions de ses ministres, parce que sa versatilité, son incertitude continuelles, le font échapper aux intrigues les mieux ourdies pour le subjuguer. Ses flatteurs le surnomment le *Nestor des Rois*. En effet, il est presque aussi âgé et aussi discoureur que le roi de Pylos; mais ses conseils n'en ont pas la sagesse, et sa mort seule aura été une conséquence dans sa vie, si la maladie, que les chagrins de la guerre viennent de lui causer, le fait enfin disparaître du catalogue de nos ennemis ». Voir aussi *Un homme d'autrefois* par Costa de Beauregard.

3. Arch. de la Guerre: Copie de l'ordonnance du roi de Sardaigne, communiquée par les Arch. du ministère des Affaires étrangères. Coup d'œil général sur la campagne de 1794, conférence du lieutenant général Costa de Beauregard, le 19 avril 1798. Voici le passage qui a trait à ces faits de sédition : « En même temps, des traîtres cherchaient à bouleverser leur patrie. Chaque jour dévoilait quelque projet sinistre, quelque conspiration nouvelle. La méfiance, la crainte étaient dans tous les cœurs. La consternation était générale. » Dans les correspondances d'espions de l'armée des Alpes, on trouve également trace de ces insurrections. Voir aussi Thaon de Revel, p. 211.

4. Arch. de la Guerre: Traduction de l'édit du 9 mai 1794, renouvelant les dispositions contenues dans les art. 3, 4 et 5 de l'édit du 10 octobre 1792. — Arch. de Breil, pièce n° 109 : Instruction du 11 mai, document imprimé et non signé, sur lequel M. de Malausséna s'exprime ainsi : « Cet écrit est notable en ce qu'on dit des injures atroces contre les Français, sans qu'aucun ministre ose les signer. Quelle lâcheté dans les gouvernements despotes ! »

5. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les Français éprouvaient la même crainte, ainsi que le prouve la lettre du général Dumas, le 11 mai 1794 (Arch. de la Guerre).

Mai 1794. jusqu'à Quart le camp retranché[1], où s'étaient rassemblés 16 petits bataillons et un régiment de dragons[2]. Mais la brigade du général Voillot était très affaiblie par le départ des 2,000 hommes dirigés vers le mont Cenis. Aussi, après avoir envoyé un bataillon de grenadiers à Aoste[3], le prince reporte, dans la deuxième quinzaine de mai, son avant-garde jusqu'au défilé de Pierretaillée[4] et fait occuper de nouveau le Valgrisanche par des troupes régulières[5].

Vallée de Suse. Le commandement du duc d'Aoste, qui s'étendait du pic de la Lewana au mont Viso, est réduit à la vallée de Suse et aux pays vaudois[6]. Dans la première, la panique avait été d'abord si grande, après la perte du mont Cenis, que le roi avait prescrit à un régiment de cavalerie de se rendre à Grugliasco, aux portes de Turin, pour couvrir la capitale dont la garnison était très réduite[7]. Cependant les forteresses importantes de la Brunette et d'Exilles constituaient, pour le ralliement des troupes, de solides points d'appui ; elles barraient complètement les voies d'invasion et ne pouvaient être enlevées qu'après un siège[8]. Le général Dumas, qui n'avait pas alors un matériel suffisant, s'était bien rendu compte de cette difficulté et avait fait replier

1. Arch. de Breil, pièce n° 40 c. Il y avait cinq flèches ou redans en « saucissons à l'épreuve », ayant coûté 10,000 livres.
2. Arch. de Breil, pièces n°s 70 et 91 e.
3. Arch. de Breil, pièce n° 105.
4. Arch. de Breil, pièce n° 40 c.
5. Mémoire de M. de la Bigne.
6. Par pays vaudois on entend la vallée du Chisone, dont la partie supérieure porte le nom de Pragelas, celles de Saint-Martin et d'Angrogne et celle du Pellice ou de Luserna. Le massif du Viso au sud, celui de la Lewana au nord, limitent très nettement la zone d'opérations centrale du versant italien des Alpes, dont le duc d'Aoste avait le commandement.
7. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettre du roi à Colli, le 16 mai. Arch. de Breil, pièce n° 70 e. Dans la citadelle de Turin, il n'y avait que le second bat. de Zimermann fort loin du complet. Dans la ville, un bat. de garnison autrichien, le régiment des dragons de la Reine et huit faibles compagnies de réserve. La milice de la ville fournissait quelques gardes. Il y avait en outre un escadron à Carignano et un à Moncalieri, où résidait le prince de Piémont. Enfin, le 16 mai, le général Wallis, cédant aux instances de Revel, envoyait également à Moncalieri deux bat. autrichiens du corps de la Lombardie.
8. Arch. de la Guerre : Mémoire du lieutenant-colonel Franco, le 15 mars 1798. Ces deux forteresses furent détruites à la suite du traité de paix en 1796. Exilles a été reconstruit, mais non la citadelle de la Brunette, près de Suse, qui, d'après le lieutenant-colonel Franco, « était surtout recommandable par ses escarpements taillés dans le roc vif, qui rendait la plupart de ses ouvrages impénétrables au choc de l'artillerie, et par la quantité des casemates à l'épreuve de la bombe, ainsi que par la sûreté de ses communications creusées dans des masses de rochers, ce qui les mettait à l'abri des feux de flanc que l'ennemi pouvait placer sur la montagne latérale de Monpautier, laquelle dominait l'étendue du fort. »

son avant-garde de Novalaise sur le plateau du mont Cenis, se bornant à établir une solide ligne défensive le long des escarpements de Grand'Croix[1]. Mai 1794

Bien que réduit de deux bataillons, envoyés dans la vallée de Luserna, le baron Chino en avait encore 16, d'assez faible effectif, il est vrai. La neige couvrant encore les crêtes de l'Assiette[2], il en avait replié les gardes et, après avoir complété les garnisons des places, avait réuni le reste des troupes sur les hauteurs de Venaus, entre le torrent Cenischia et le Rio Clarea, où des retranchements furent élevés peu à peu[3]. Des compagnies de milices étaient seules chargées de la garde des vallées de Viu, Ala, Valgrande, Locana, Valsavaranche et Rhèmes, sur la droite; de Pragelas et des cols de Fatières, de Fenestres, du Pis et de l'Albergian, sur la gauche[4]. Le général Valette avait simplement occupé Oulx et Césane, en attendant que le dégel lui permît d'exécuter quelques mouvements.

Le duc d'Aoste s'était porté de sa personne aux débouchés des vallées vaudoises, dont l'occupation par les Français paraissait imminente, à la suite de la reddition du fort de Mirabouc. Les cinq bataillons qui s'y trouvaient ne suffisaient pas à compléter la garnison de Fénestrelles[5]. Il était donc impossible non seulement de donner quelque soutien Pays vaudois

1. Arch. de la Guerre : Lettres d'Albitte, le 20 mai, et de Dumas, les 25 et 29. Plan du capitaine de génie Dabadie.
2. Arch. de la Guerre : Mémoire du lieutenant-colonel Franco, le 26 avril 1798 : « Telle était encore la quantité de neige, dit-il, qui recouvrait cette montagne, lors de l'arrivée de la troupe, qu'on fut obligé d'entrer dans les baracons par les lucarnes. »
3. Ce camp retranché, dit d'Arcangelo ou Arcangera, était situé au sud des anciennes lignes de l'Arpon, occupées pendant la guerre de la Succession d'Espagne. Il avait sa droite à l'abbaye de Novalaise, son front couvert par les torrents de Bard et Clancre, avec un ouvrage à la chapelle Sant'Antonio, en avant du confluent, la gauche à la pointe Mulatera ou Rocher Tuasbianco (Tuf Blanc des documents français de l'époque) ; un poste à Il Trucco surveillait le débouché du Rio Clarea, tandis qu'une batterie à la butte de Parore battait le pont sur le torrent de Cenischia.
4. Arch. de Breil, pièce n° 70 e.
5. Arch. de la Guerre ; Mémoire du lieutenant-colonel Franco, le 15 mars 1798. « La singulière combinaison des fortifications de Fénestrelles, développées sur le penchant de la montagne, offre plutôt l'idée d'une chaîne de retranchements robustes que d'une place de guerre. On peut se la figurer comme une communication liant deux corps de place, dont l'un est en haut, le fort des Vallées, et l'autre à l'extrémité inférieure, celui de Saint-Charles. .. Ces fortifications, réunies par l'ancien fort Mutin, placé dans le fond de la vallée, avec les redoutes d'Andorne, appuyées sur la paroi parallèle à celle qu'occupent les dites fortifications, ferment exactement la vallée de Pragelas. On conçoit aisément que, pour garder d'un sommet à l'autre cette ligne, il n'en faut pas moins un considérable corps de troupe. »

Mai 1794. aux 10 compagnies de milices de la vallée de Saint-Martin, mais même d'occuper les retranchements de Perosa, qui en couvrent le débouché. Le brigadier Gaudin avait rassemblé à Bricherasio les débris des miliciens du val de Luserna, y avait joint deux compagnies de réserve venues de Pignerol, le 11e bataillon de grenadiers envoyé de Turin, quatre autres compagnies retirées de Pragelas, ainsi que quelques dragons et cavaliers à pied, prélevés sur les six escadrons réunis à Pignerol sous les ordres de M. de Bomport. Avec ces forces, il avait sans peine refoulé, le 14 mai, les avant-postes du bataillon des Hautes-Alpes sur Mirabouc et réoccupé Villar et Bobbio. Il avait ensuite été obligé, par raison de santé, de céder son commandement au général Zimermann[1].

En même temps, sur la demande du duc d'Aoste, le général Provera, commandant dans la vallée de la Stura, poussait le régiment de Nice de Sampeyre, par le col de Cervetto, dans la haute vallée du Pô, pour soutenir les cinq compagnies de milices du colonel Bergera[2], qui étaient réparties entre Paesana, Sanfront et Crissolo, avec détachements au col de Chivaleret et au baracon entre les passages de l'Armoine et de Giana[3]. Les avant-postes piémontais se trouvaient ainsi à peu de distance de ceux du commandant Caire, retranchés au col Barrant et à la Rossa, et fournissant des gardes à la Pra et à la Balme des Faisans, pour couvrir la communication par le col Lacroix[4].

1. Arch. de Breil, pièces nos 70 e et 108.

2. Arch. de Breil, pièce n° 108, pièce just. n° 29. Le régiment de Nice était parti de Borgo San Dalmazzo pour Saluces, le 10 mai. — Arch. de la Guerre : Analyse des ordres du général Colli, du 10 mai au 9 octobre 1794.

3. Mémoire du lieutenant général Costa de Beauregard, publication du ministère de la Guerre, déjà citée. D'après les cartes de l'officier du génie Capitaine (Arch. de la Guerre), il semblerait que ce baracon était plus rapproché du col de la Traversette, par exemple sur le mont Meidassa (cote 3,105 de la carte italienne), bien que cette situation paraisse fort peu militaire.

4. Arch. de la Guerre : Mémoire du lieutenant général Costa de Beauregard. Il dit qu'au col Barrant, les Français avaient 22 tentes, et à la Rossa, 11.

Le reste du théâtre de la guerre, comprenant le vaste territoire situé entre le mont Viso et Ceva, avait été placé sous les ordres du baron Colli, au moment où il se repliait du col de Tende sur Borgo San Dalmazzo[1]. Ce général disposait ainsi de moins de 20,000 hommes[2] pour garder les vallées du Pô, de la Vraita, de la Maira et de la Stura, à droite ; celles du Gesso, de la Vermegnana et du Pesio, au centre ; enfin, le pays des Langhe, compris entre cette dernière vallée et celle du Tanaro, à gauche. Mai 1794.

Vallées de la Vraita et de la Maira.

Le général Provera, dont le corps peu à peu renforcé était porté à 3,500 hommes, le 14 mai[3], réoccupe la ligne défensive de 1744, du mont Viso au col d'Elva, par Castel Ponte, Pietra Longa et la Bicocca[4], barrant les avenues de Chianale et de Bellino, à la tête de la Vraita. Les anciens retranchements, trop étendus, sont remplacés par quelques petites redoutes[5]. Le major général, comte de Sonnatz, avec le régiment de Savoie, est chargé de couvrir la communication connue sous le nom de « Via Neuva », reliant les vallées de la Vraita et de la Stura, en traversant celle de la Maira au pont de la Cheina, défendu par quelques canons, ainsi qu'Acceglio, situé en amont. Le peu d'hommes dont il dispose est dispersé dans plusieurs postes, pour soutenir les valeureux habitants de cette région, qui s'étaient spontanément armés et étaient prêts à se réunir, en cas d'alerte, sur quelques points importants désignés à l'avance[6].

1. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi à Colli, le 1er mai, mettant sous ses ordres les généraux Provera et Zimermann ; du 3 mai, l'instruisant qu'en cas de retraite, le général d'Argenteau se réunira à lui ; du 9 mai, lui annonçant qu'ordre a été donné au général d'Argenteau de se conformer à ses instructions.
2. Arch. de Breil, pièce n° 111 a. Aux 13,319 h. réunis à Borgo San Dalmazzo, il faut ajouter les 3,455 h, du général Provera, les 1,400 du major général Christ, ce qui fait un total de 18,114. Dans ce total, ne sont pas comptés les garnisons de Coni et Ceva, ainsi que les miliciens ou paysans du Mondovi. Arch. de la Guerre : Mémoire du lieutenant général Costa de Beauregard. Il indique que l'armée Piémontaise; au sud du Viso, comptait « à peine 20,000 h., dont près de 4,000 milices. »
3. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Correspondance du général Provera, lettre du 14 mai, pièce just. n° 14.
4. Voir le vol. sur la *Topographie militaire des Alpes, partie méridionale du versant italien*, publication du ministère de la guerre, ouvrage cité.
5. Arch. de la Guerre : Conférence de M. le chevalier de Martinel, le 3 mai 1798.
6. Voir la répartition détaillée de ces postes dans le mémoire du marquis Costa de Beauregard, ainsi que dans la conférence du chevalier de Martinel (*Topographie militaire des Alpes, partie meridionale du versant italien des Alpes*).

Mai 1794.
—
Vallée de la Stura.

Cet exemple est bientôt suivi par les montagnards de la Stura, à la suite des tentatives de pillage exécutées par les Républicains. Le général Vaubois concentrait, en effet, successivement ses forces à Argentera et faisait réparer les chemins pour y amener de l'artillerie, en se couvrant du côté de la Maira par quelques détachements[1]; il poussait ses patrouilles jusqu'à Bersezio et aux Barricades, toujours occupées par des milices qui, renforcées le 16 mai, enlèvent une dizaine de Français[2]. Le même jour, les troupes de la brigade Sérurier qui, dès le 13, avaient gagné San Bernoui par le col Long, descendent jusque sur le grand chemin de la vallée de la Stura à Pianche, tandis qu'une autre colonne se dirige de Sant'Anna vers Vinadio[3]. Cette dernière est arrêtée par des paysans placés à Prato Lungo et, après avoir bivouaqué sur les pentes orientales du mont Ciastella, retourne à Isola, laissant une forte garde dans les bâtiments de la chapelle de Sant' Anna. L'autre colonne se replie également sur San Bernoui, le 17, et, le lendemain, repasse dans la vallée de la Tinée, après avoir brûlé les baracons de la Guercia et du Col Long[4].

Cette pointe de l'avant-garde de la brigade Sérurier avait suffi pour faire abandonner aux Piémontais le poste des Barricades pendant 24 heures[5]. Mais la tête de la

1. Arch. de la section techn. du Génie : Mémoire de Bejay de la Coche.

2. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, les 16 et 17 mai. Sur l'avis que les Français étaient au nombre de 4,000 à Bersezio, il avait envoyé aux Barricades un renfort de milices et disposé des postes d'avertissement et de soutien le long de la Stura. Dans l'engagement, il y a eu un officier et un homme de la milice blessés ; on croit qu'on a tué aux Français un capitaine et cinq à six soldats. D'après le rapport du capitaine de milices Martinelli, le lieutenant Bava, du régiment de Courten, estime que les Français étaient au nombre de 1,200.

3. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 16, 17 et 20 mai. D'après ce dernier, Sérurier aurait marché en trois colonnes ; mais on ne voit pas bien par où aurait pu passer cette troisième colonne, qui n'est pas signalée dans la correspondance du général Christ. Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli.

4. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 20 mai. Les troupes de Sérurier ont un tué et trois blessés ; elles ont pris un officier et un soldat piémontais. — Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, les 18 et 19 mai ; les Français ont fait trois prisonniers, dont le notaire Floris ; ils ont perdu un homme, blessé à mort et porté à Vinadio, quatre hommes et un capitaine tués ; en outre, les paysans ont trouvé un sergent ivre en allant reconnaître Sainte-Anne.

5. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 19 mai. La communication avec les Barricades avait été interrompue pendant la journée du 15 et, le lendemain, les muletiers refusaient d'y aller porter des provisions.

colonne du général Vaubois, n'en ayant pas été informée, était restée à Argentera. Enhardis par cette inaction des Républicains, les paysans de la haute Stura sollicitent et obtiennent l'autorisation de les attaquer[1]. Bien que doutant du succès de cette entreprise, le major général comte Christ de Santz, commandant à Demonte, la seconde autant qu'il lui est possible. Il prescrit au poste des Barricades d'envoyer un officier et 20 hommes sur les hauteurs entre Sambouc et le col del Mulo, sur lequel il dirige, le 25 mai, un détachement, qui est obligé, par suite de la neige, de camper à Giats, puis de se replier, le 30, au premier hameau du vallon de l'Arma[2]. On espérait ainsi entrer en communication avec les habitants de la Maira, qui avaient été invités à prendre part à l'attaque projetée[3]. Mai 1794.

Le 24 mai, dans la soirée, un assez grand nombre de paysans de la Stura quittent Demonte avec le chevalier Bonadona et 30 volontaires du régiment de Montferrat, ainsi que des détachements de Christ et de Courten[4]. Le lendemain matin, peu après leur arrivée aux Barricades, 3 à 400 Français s'étant approchés à portée de fusil, une partie de cette troupe se précipite sur eux et les poursuit jusqu'aux baracons, sous la protection desquels s'étaient déployées les troupes d'Argentera. L'affaire change alors de face. Les paysans, ayant épuisé rapidement leurs munitions n'osent plus agir. L'aile droite, composée de miliciens, qui ne voit pas arriver par le col de la Scaletta les montagnards de la Maira, prévenus trop tard ou arrêtés par la neige, prend la fuite devant quatre compagnies de grenadiers de la brigade Vaubois. Le reste de la ligne républicaine s'ébranle au pas de charge,

1. Arch. de Breil, pièce n 107 : Lettres de Christ, les 16, 23 et 25 mai. Les paysans offrent de constituer « une force armée habituelle de 500 h. outre les milices », à la condition de recevoir la paye, le pain, du riz et du lard, et d'être soutenus par 150 Croates.
2. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, les 25, 26, 27 et 30 mai. Le détachement du col del Mulo est de 60 h., moitié troupes de ligne, moitié milices.
3. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 26 mai. — Arch. de la Guerre : Conférence du chevalier de Martinel.
4. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, les 25 et 26 mai. Cet officier dit qu'il est parti « quantité de paysans armés », sans en fixer le nombre, non plus que la force des détachements de Christ et de Courten.

Mai 1794.

disperse sans difficulté ces soldats improvisés et se borne à réoccuper Argentera[1]. De leur côté, les Piémontais restent aux Barricades, se reliant à Demonte par les postes de Sambucco et Vinadio[2], et couvrent ainsi la droite du camp de Borgo San Dalmazzo.

Camp de Borgo San Dalmazzo.

Cette localité est située au point où les hauteurs qui séparent les vallées de la Stura et du Gesso font place à une plaine d'environ deux kilomètres et demi de largeur sur huit de longueur, qui s'étend de Borgo jusqu'à Coni, bâtie au confluent des deux rivières. Ne disposant que de 9 à 10,000 hommes[3], non compris la garnison de cette ville[4], le général Colli n'avait pas assez de troupes pour occuper toute cette position, et le roi, d'après le conseil du général de Wins, aurait désiré rassembler le gros des forces dans un camp retranché entre Saluces et Coni, d'où, au moyen d'un pont sur le Pô, fortifié à ses deux extrémités, il aurait été en mesure de se porter sur les débouchés choisis par l'ennemi[5]. La nécessité d'évacuer les immenses

1. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, les 26 et 27 mai. Les Piémontais ont eu neuf ou dix blessés et cinq à six prisonniers de la troupe de ligne, un tué et 30 à 31 égarés ou prisonniers parmi les paysans et milices. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 29 mai. Le chiffre de 3,000 ennemis, donné par le général, paraît exagéré.

2. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 18 mai. Il y avait à Vinadio des canons, des spingardes et un bat. du régiment de Christ (Arch. de la Guerre : Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli et analyse des ordres de ce général).

3. Arch. de Breil, pièce n° 111 a.

4. De la comparaison des pièces des Arch. de Breil, n°s 70 c, 91 l, 111 a (voir pièce just. n° 22) il ressort que la garnison de Coni, aux ordres du gouverneur chevalier Lugnia, avait été fixée à 14 bat., savoir : un de Montferrat, deux de Sardaigne, d'Oneille, de Mondovi, de Peyer-im-Hoff, un de Christ, qui se trouvaient dans la place ou étaient campés à proximité ; enfin des quatre bat. des rég. d'Asti et de Pignerol, maintenus, ainsi qu'un des deux de Mondovi précédemment cités, dans le corps d'armée du général Colli.

5. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna et pièce n° 70 : La première proposition de M. de Wins est du 11 mai, la seconde du 25. Pièce n° 94 : Lettres du roi à Colli, les 11, 13, 19, 21, 25 et 31 mai. Les propositions de M. de Wins furent suivies d'exécution, en ce qui concerne la constitution de magasins de vivres et de munitions et la construction d'un pont sur le Pô, à Carde ; le major Marchetti était chargé de la reconnaissance et du tracé du camp. Enfin, le 11 mai, Colli donnait à l'armée l'ordre de se tenir prête à marcher au premier ordre, pour se porter à la Madone del Olmo. Cet ordre, qui se trouve aux Arch. de la Guerre, dans un cahier contenant les rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli, est libellé ainsi qu'il suit : « L'armée sera prête à marcher au premier ordre. Les équipages des régiments, dès que l'ordre sera donné, marcheront par la grande route de Coni, dépasseront la ville et se placeront dans les prairies sur la gauche de la Madone del Olmo. Les régiments ne permettront pas à leurs mulets de s'écarter. On donnera, dans son temps, l'ordre de marche. Les commandants des corps ne permettront pas que leurs soldats obtiennent trop souvent la permission de quitter leur camp pour entrer dans la ville. Ceux qui seront dans la ville sans permission seront arrêtés et renvoyés à leurs corps, qui auront soin de les châtier. Dans la marche, le silence et l'ensemble doivent être scrupuleusement observés. A 10 h., tous les majors et aides-majors doivent être au quartier général pour y recevoir les ordres. Le premier colonel aura le jour, avec le premier major. Les piquets sur tout le front de l'armée doivent être établis, ainsi que les rondes de nuit ».

magasins de fourrages de Borgo San Dalmazzo[1] et de couvrir Coni jusqu'à la mise en état de défense de cette forteresse[2], les instances du général Colli, dont les troupes avaient un besoin urgent de repos, l'inaction des Républicains, les réclamations des habitants de Mondovi[3], sans doute aussi l'espérance d'amener les Autrichiens à s'avancer vers le haut Tanaro[4], font différer l'exécution de ce dessein, qui aurait eu pour effet de faciliter la conquête du Piémont par les Français. **Mai 1794.**

Colli fait camper irrégulièrement ses bataillons autour de Borgo San Dalmazzo, en cantonne quelques-uns dans ce village, conservant en avant-postes, dans les vallées du Gesso et de Vermegnana, des troupes légères et des milices[5], sans opposition de la part des divisions Garnier et Macquard, qui occupaient la crête des Alpes[6]. Pour assurer la gauche de cette position, il attire peu à peu du Tanaro à Torre di Pesio le corps du comte d'Argenteau.

Province de Mondovi.

A la fin d'avril, ce général avait placé le régiment d'Acqui à Casotto et rallié le reste de ses troupes à Ceva[7]. Le 1er mai, il y laisse 3,000 hommes pour la garde du château et du camp retranché, communiquant avec 700 Croates cantonnés à Cairo[8]. Il se rend à Mondovi avec des dragons,

1. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.
2. Arch. de la Guerre : Conférence du lieutenant général Costa de Beauregard. Citons une note marginale : « Ceux qui ont suivi les travaux qui se firent à Coni savent si cette place était en état de soutenir un siège et de faire honneur à sa réputation. » Le lieutenant-colonel Franco, dans une conférence du 15 mars 1798, énumère aussi les nombreux défauts de cette place et indique qu'elle n'a pu résister, en 1744, que par suite de la mésintelligence qui régnait entre les généraux espagnols et français.
3. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi à Colli, les 29 et 31 mai.
4. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettre du roi à Colli, le 17 mai. Voir aussi Thaon de Revel, p. 204 et suivantes.
5. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. On indiquera ultérieurement la position de ces postes, qui ne dépassaient pas Vernante, dans la Vermegnana, et Entraque, dans le Gesso.
6. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion et relation du général Garnier. A cette époque d'ailleurs, il y avait encore beaucoup de neige.
7. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Analyse de la correspondance de d'Argenteau : Lettres de ce général, les 30 avril et 3 mai ; lettre de M. de Montafia, commandant le régiment d'Acqui, le 3 mai, de Casotto.
8. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 30 avril. Cette lettre se termine par le post-scriptum suivant : « Je vous préviens que les Autrichiens, qui sont au Cairo (700 Croates), ne m'aideront pas dans aucune occasion ; car ils ont l'ordre de défendre leur poste et de ne pas détacher un seul homme pour m'assister ». En rapprochant cette lettre de la pièce n° 91 des Arch. de Breil (pièce just. n° 22), on reconnait qu'il devait rester à Ceva deux bat. de chacun des rég. de Lombardie et de Schmitfeld, et deux bat. de la légion légère avec le rég. de Savoie-cavalerie.

Mai 1794. deux bataillons de grenadiers piémontais et le corps franc de Giulay, qu'il pousse sur Frabosa, de façon à surveiller le débouché du col de Termini et à se relier aux détachements de la garnison de Coni qui occupaient la Chartreuse de Pesio et Carnino[1].

En faisant ce mouvement, prescrit par le roi, deux jours plus tard[2], d'Argenteau avait en vue de relever le courage des habitants des Langhe, plutôt que d'attaquer vers le haut Tanaro, afin de dégager Colli, obligé au même moment d'évacuer le bassin de la Roya[3]. Il ne tarde pas d'ailleurs à reconnaître qu'il a en face de lui des forces supérieures, par suite du mouvement de concentration que le général Laharpe a exécuté autour d'Ormea, Ponte di Nava et Viozene, après le départ de Masséna pour Colla Ardente[4].

La prise du col de Tende par les Républicains oblige bientôt d'Argenteau à porter la majeure partie de ses forces vers sa droite. Sur la demande de Colli, les deux bataillons de grenadiers sont dirigés, le 8 mai, de Mondovi sur Chiusa et la Chartreuse de Pesio. En même temps le régiment d'Acqui, laissant à Casotto sa compagnie de chasseurs et des milices, vient appuyer le corps franc de Giulay à Frabosa[5]. Le lendemain, les grenadiers de Strassoldo, le bataillon de Mondovi et le régiment de Savoie-cavalerie quittent Ceva, où il reste 2,263 hommes, et vont former une seconde ligne à Villanova, au débouché des vallées d'Ellero et de Pesio. Le 10, d'Argenteau porte son

1. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 3 mai.
2. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre du roi, le 3 mai, contenant des instructions pour un repliement éventuel sur Mondovi.
3. Voir chapitre précédent, l'abandon du col de Tende, les 8 et 9 mai.
4. Voir chapitre précédent. — Arch. de Breil, n° 84. Lettres de Montafia, le 3 mai, et de d'Argenteau, le lendemain, signalant très exactement les mouvements des Français, savoir : 1 500 h., passés le 1er mai à Balestrino, par Nasino, où ils ont pris des guides pour aller à Castel Bianco, puis au col de San Bernardo ; 800 h. à Ormea, où on démolit le château ; 3.000 h. au col de Termini et dans les montagnes avoisinantes ; 1.000 h., partis le 3 mai, de Ponte di Nava pour Viozene, où il y a peut-être 4.000 h., etc.
5. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, le 8 mai à 11 h. du matin et à 3 h. de l'après-midi. Au moment où il écrit cette dernière, il vient de recevoir l'ordre de Colli, daté du 7 mai à 10 h. du soir.

quartier général à Chiusa[1], et, trois jours après, il réunit ses forces autour de Torre di Pesio, laissant ses avant-postes à Frabosa et Chiusa et détachant les grenadiers autrichiens sur la rive gauche du Gesso, à Beat'Angelo, où aboutit le chemin de Boves[2]. Mai 1794.

Il ne restait plus alors dans la ville et dans la citadelle de Mondovi que deux compagnies de réserve et la défense du pays environnant était abandonnée aux milices et au peuple armé, qui avaient à leur tête le général Dellera[3]. Cet officier allait se heurter à la division de droite de l'armée d'Italie, dont Masséna avait repris le commandement en ramenant les troupes momentanément employées avec la division Macquard pour la conquête de Saorge et du col de Tende.

La division Masséna s'étend dans la vallée du Tanaro.

Dès le 9 mai, les bataillons étaient mis en mouvement[4]. Quelques jours après, le général Hammel allait commander dans la principauté d'Oneille et le marquisat de Dolceacqua, où passait la ligne de communication avec le comté de Nice[5]. Le général Pijon prenait à Carnino la direction des postes de Viozene et Mendatica, destinés à surveiller la tête des vallées d'Ellero et de Pesio et à maintenir les relations avec la division Macquard, par le col du mont Bertrand et le mont Couture, où restait campée la 56e demi-

1. Arch. de Breil, pièce nº 84 : Lettre de d'Argenteau, le 10 mai, ainsi qu'une note relative à la garnison de Ceva. Il y est dit que la garnison du fort ayant été fixée à 750 h., y compris l'artillerie, il fallait encore 250 h., outre le bat. de Lombardie de 255 h., qui s'y trouvait déjà. Pour le camp retranché, il était nécessaire d'avoir 600 h. à Testa Nera, 1,200 à Faia et Bayon avec la redoute entre les deux, plus un peu de réserve, soit en tout 2,500 h. Le colonel Humbourg n'ayant que 1,938 h., il manquait 237 h.
2. Arch. de Breil, pièce nº 84 : Lettre de d'Argenteau, le 12 mai à 1 h. de l'après-midi, de la Torre.— Arch. de la Guerre : Analyse des ordres du général Colli. L'objet de cette disposition est de couvrir, le cas échéant, la retraite de l'artillerie et des équipages de l'armée par la grande route de Borgo San Dalmazzo à la Madone del Olmo. Sur les cartes modernes, le couvent de Beat'Angelo est désigné par le nom de Madona degli Angeli.
3. Arch. de Breil, pièce nº 94 : Lettre du roi, le 9 mai.
4. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, du 9 mai, au 3e bat de la 100e d'arriver à Pieve, puis à Ponte d'Assio, le 10. Ordres du 11 mai : le 3e bat. de la 56e va de Pieve à Mendatica, le lendemain, avec des vivres pour trois jours ; le 5e grenadiers et le 3e des Hautes-Alpes vont de Pieve à Ormea ; le 3e d'infanterie légère se porte en avant-garde d'Ormea vers Garessio, etc.
5. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, du 13 mai. Hammel a sous ses ordres le 2e bat. de la 46e, à Oneille, et le 3e de la 100e, à Ponte d'Assio. Il n'exerçait que le commandement militaire. L'administration des territoires piémontais conquis était confiée à deux agents révolutionnaires, nommés Buonarotti et Mastagni, qui donnent lieu à de nombreuses plaintes (Arch. de la Guerre, passim, et Arch. de Breil, pièce nº 86).

Mai 1794. brigade[1]. A Ponte di Nava et à Ormea, quartier général de la division, cinq à six bataillons formaient une réserve, tout en gardant les montagnes d'Ormea et l'important col de Termini, aux sources de la Corsaglia. Enfin, le général Laharpe se portait à Garessio avec quatre bataillons, que la 21e demi-brigade couvrait en arrière, en occupant le col de San Bernardo. Il étendait son action jusqu'à Loano, où était toujours cantonné le 3e bataillon de la 99e; il devait, en outre, occuper les hauteurs à droite et à gauche du Tanaro[2].

Suivant ses instructions, Laharpe porte, le 15 mai, ses avant-postes au Bric della Sotta et à la chapelle de San Giulitta, dans la première direction, aux cols de San Giacomo et de Prato Rotondo, ainsi qu'à la Chartreuse de Casotto, dans la seconde[3]. Il est bientôt forcé de s'étendre dans les vallées boisées et propres à la guerre de chicane de Mongia, Casotto et Corsaglia, qui découpent le pays des Langhe. Des détachements de milices, soutenus par quelques troupes tirées de la garnison de Ceva, y occupaient Viola, Pamparato, Frabosa et les postes avoisinants[4]. Chacun d'eux est renforcé, le 18, par 300 paysans, qui doivent attaquer la Chartreuse. Une compagnie de milices ayant été surprise à Taglianti par les Français, le lendemain matin, le corps de la Corsaglia abandonne le col de Navonera et ne se rallie que sur la rive gauche de la rivière à Colla dei Mora; celui de Casotto se met aussi à couvert

1. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, du 16 mai. Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli. Pijon remplace le chef de bat. Venoux. Les gardes avancées de la 56e demi-brigade sont à la baisse de Vescovo ; mais, le 23 juin, il n'y avait pas encore de troupes sur la rive droite du Riofreddo, dans la direction du col de Boaira.

2. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, du 13 mai, et rapport de Dumerbion, du 16. Les quatre bat. aux ordres du général Laharpe sont : le 1er grenadiers, le 3e infanterie légère, le 3e des Hautes-Alpes et le 1er de la 46e. Le 13 mai, le poste de San Bernardo s'emparait de 11 beaux mulets, chargés d'huile à destination de Ceva.

3. Arch. de Breil, pièces nos 75, 86 et 42 b : Lettre de Dellera, le 16 mai, de Mondovi, annonçant l'arrivée de 300 Français à Casotto.

4. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettres de Dellera, les 16 et 17 mai. Une patrouille française est refoulée, le 16, à Ponte Murato (carte sarde), sur la Corsaglia, par un détachement du poste de Pamparato.

du torrent et va de Pamparato sur les hauteurs de Serra, au sud de Roburent[1]. Mai 1794.

Cependant les hommes de la levée en masse de la province de Mondovi, dont l'effectif inscrit était de 27,000 hommes, sur lesquels 7,000 seulement avaient des armes[2], rejoignant chaque jour, le général Dellera prescrit de prendre l'offensive, le 20 mai. Le chevalier Nicolis, commandant à Frabosa, réoccupe en effet Colla Navonera, mais le capitaine Bava ne parvient pas à décider les forces de Roburent à marcher sur Pamparato[3]. Le même jour et le lendemain, Masséna envoyait des renforts au général Laharpe, en lui ordonnant de se porter en avant de la Chartreuse[4]. En conséquence, le 21, les Républicains chassent de Colla Navonera l'ennemi, qui se replie en désordre sur Frabosa. Se reliant à gauche par Pra Robert avec le col de Termini, ils gagnent, au centre, Cardini et, à droite, Pamparato[5]. Le chevalier Bava conserve Bric, Colme et Serra, qui sont attaqués le lendemain[6], et, le 23, il est obligé de venir à Roburent, où il se maintient jusqu'au 25[7]. Il se retire ensuite à Montaldo, village occupé par deux compagnies du 4e bataillon de grenadiers envoyé, le 22, par d'Argenteau à Mondovi[8]; l'autre moitié est dirigée sur Frabosa[9]. Rebutés par ces échecs successifs, les habitants

1. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettre de Dellera, le 17 mai, et du chevalier de Nicolis, le 20, de Frabosa.
2. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 22 mai. L'exactitude de ces deux chiffres est en quelque sorte corroborée par l'état manuscrit joint à la pièce des Arch. de Breil, n° 109. C'est une situation extrêmement détaillée de la « Masse armée de la province de Coni ». Sur les 18,741 individus dont elle se composait, 3,924 seulement étaient armés de fusils.
3. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettres des chevaliers de Nicolis et de Saluces, le 20 mai, de Frabosa.
4. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 17 mai. — Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, le 21 mai. Quatre compagnies du 3e bat. de la 46e vont à la Chartreuse avec le chef de brigade; le 5e des Hautes-Alpes se porte de Ponte di Nava sur Garessio.
5. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettres de Saluces, le 21 mai, de Frabosa, et de Bava le même jour, de Serra de Pamparato, à 4 h. 1/4 du soir. Renseignements fournis par un paysan de Cardini, parvenus à l'administration de Mondovi, le 21, à 2 h. du soir.
6. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettres de Dellera, le 22 mai, à 11 h. du soir, et de Bava, le même jour, dans la soirée, des hauteurs del Bricco.
7. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettres du chevalier Bava, de Roburent, le 23 mai, et de Dellera, les 23 et 24 mai.
8. Arch. de Breil, pièces nos 75 et 112 : Lettre de Dellera, le 26 mai. Pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 22 mai.
9. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Lettre de Dellera, le 25 mai.

Mai 1794.

de cette partie de la province restaient chez eux et ceux de la ville refusaient de s'armer[1].

Affaire de San Giulitta.

En vue de faire une diversion, le général Dellera invite alors le colonel Humbourg, commandant à Ceva, à aider les paysans rassemblés à Murialdo, Bagnasco et Viola pour attaquer, sur trois colonnes, les postes ennemis dans la vallée du Tanaro. La première, formée par le corps de Viola, soutenu par 42 hommes détachés de la garnison, refoule la grand'garde française du col de San Giacomo sur les retranchements de Prato Rotondo ; elle n'ose descendre dans la vallée, où la seconde colonne cherche à enlever San Giulitta, sur la rive droite du Tanaro. Après neuf heures de marche, les troupes de Ceva arrivent, vers 2 heures de l'après-midi, devant cette forte position, qui leur paraît imprenable. Elles sont forcées de s'engager à la suite des miliciens, qu'arrête bientôt le feu très ajusté des retranchements, défendus par le 3e bataillon de la 3e demi-brigade légère. Puis, comme les quatre compagnies piémontaises de Murialdo, formant la troisième colonne, n'étaient pas arrivées vers Perlo, ainsi qu'on s'y attendait, le poste français de la Sotta prend en flanc les assaillants, qui s'enfuient dans le plus grand désordre, malgré la bonne contenance des troupes régulières, dont les pertes sont sensibles[2].

Le général Laharpe se décide alors à s'avancer aussi dans le vallon de Mongia. Le 28 mai, il occupe Montaldo, pour couvrir son flanc gauche, qui borde la rive droite de la Corsaglia ; il gagne ensuite Monasterolo ; puis, se

1. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna, et pièce n° 84 : lettre de d'Argenteau, le 6 juin.

2. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Relation du lieutenant Rubin, datée de Perlo, le 26 mai ; rapport du colonel Humbourg, du camp de Ceva, le même jour, et lettre de M. de la Balma, de Ceva, à 9 h du matin. Le lieutenant autrichien Jean Heints a été blessé et fait prisonnier avec une partie du détachement. — Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 28 et 30 mai. Il cite avec éloges, le commandant Aigron, du 3e d'infanterie légère ; il accuse quatre blessés, du côté des Français ; 50 tués, 27 prisonniers dont 15 Autrichiens, plus un officier de Caprara blessé, du côté de l'ennemi.

rabattant sur sa droite, il marche en quatre colonnes, le 3 juin, à 5 heures du matin, sur les Piémontais de Viola, les refoule et pousse ses avant-postes jusqu'à Bagnasco, Battifollo et Scagnello, d'où il menace la communication entre Ceva et Mondovi[1]. Effrayé de ces progrès rapides et s'attendant à être attaqué vigoureusement dans cette dernière ville, le baron Dellera y appelle un bataillon des troupes légères de Ceva, le 29 mai[2]. Mais le roi prescrit de l'y renvoyer et de diriger sur Mondovi le général d'Argenteau avec une partie de sa brigade[3], afin de couvrir ces deux points et d'engager le corps autrichien de Lombardie à continuer le mouvement en avant, qu'après bien des hésitations, il avait enfin entamé, le 16 mai, dans les deux directions de Cairo et de Cherasco[4]. Juin 1794.

Ce secours, bien que fort éloigné, et l'inaction des Républicains après leurs éclatants succès, rassuraient la cour de Turin sur sa situation ; mais, en réalité, dans les premiers jours de juin, la disposition des armées d'Italie et des Alpes, comptant chacune plus de 40,000 hommes présents sous les armes[5], était particulièrement menaçante. Disposition des armées des Alpes et d'Italie.

La première comprenait trois divisions d'égale force. A la droite, celle de Masséna, formée en quatre brigades,

1. Arch. de Breil, pièce n° 75 : Lettre de Dellera, le 6 juin. Pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 3, 4 et 5 juin. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 5 juin. Il dit que, sans le brouillard, le poste piémontais, complètement tourné, aurait été enlevé. On l'a poursuivi jusque devant Ceva et on a fait 105 prisonniers, dont un major, un capitaine, quatre lieutenants, un porte-drapeau, six sergents, huit caporaux, 64 fusiliers de la légion légère et 54 barbets : 50 de ces derniers sont tués ; les Français n'ont que deux grenadiers blessés légèrement. Le général d'Argenteau dit que trois compagnies de la légion légère ont été prises parce que les milices s'étaient sauvées.

2. Arch. de Breil, pièce n° 112 : Lettre de Dellera, le 29 mai.

3. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi, les 24, 25, 29 et 31 mai ; instruction pour le général d'Argenteau, le 4 juin.

4. Arch. de Breil, pièce n° 110 : Copie d'un ordre du commandement général, donné à Alexandrie, le 14 mai. Il en résulte que les troupes lombardes sont formées en deux divisions. L'une, sous les ordres de Melz Coloredo, a son quartier général à Alexandrie, une brigade de trois bat. et un escadron et demi dans le Tortonais ; l'autre, de cinq bat. et de deux escadrons, allongée dans la Bormida, occupant Acqui, Spigno, Dego et Cairo, avec réserve à Alexandrie. La seconde division, commandée par Winckeim, est à Asti, avec une brigade de trois bat. et deux escadrons ; l'autre brigade occupe Alba et Cherasco ; chacun de ces points étant gardé par un bat. et un escadron. — Voir pour les négociations engagées à ce sujet entre la cour de Turin et l'archiduc, Thaon de Revel, p. 263 et suiv.— Arch. de la Guerre : Analyse des ordres du général Colli. Lettre au général Dellera le 16 mai, lui annonçant l'arrivée à Alba de 3.000 Autrichiens sous les ordres du général de Cantu d'Irles.

5. Arch. de la Guerre : Situations du 15 prairial ou 3 juin. Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli.

Juin 1794. était absolument maîtresse des avenues de Mondovi et de Ceva[1]. Elle n'avait devant elle que la garnison de cette dernière place, ainsi que les 2,000 fusils et les 400 chevaux du corps de d'Argenteau[2]. De l'infructueuse levée en masse il restait à peine 200 hommes à Mondovi[3]. Au centre, la division Macquard était prête à déboucher, par la route du col de Tende, sur Borgo San Dalmazzo[4]. Derrière elle s'échelonnait à Tende, Fontan, Breil, Sospel, la cavalerie venue de l'armée des Alpes. Des équipages d'artillerie de campagne et de ponts, ainsi qu'un parc de siège, s'organisaient à Antibes, sous la direction d'Andréossi et de Songis, dont le zèle est constamment stimulé par le général Bonaparte ; en vue de leur transport, on réparait le pont du Var[5]. A gauche, le général Garnier formait sa division en quatre brigades[6]. Celle du général Pierre gardait Colmars et Entrevaux ; celles des généraux Durand et Sérurier s'installaient solidement à la tête de la vallée de la Vésubie, au col de la Lombarda, au col de Sant'Anna et au col Long ; enfin, la brigade Monleau s'acheminait successivement sur Saint-Etienne, Saint-Dalmas-le-Selvage et le Pra, pour entrer en communication avec l'armée des Alpes[7].

1. Arch. de la Guerre : Situation de l'aile droite de l'armée d'Italie par le général Masséna, le 21 juin. — Arch. de Breil, pièce n° 84. Lettre de d'Argenteau, le 4 juin. Le général François avait chassé, le 3 juin, de Frabosa, 400 Croates du corps de Giulay, envoyés par d'Argenteau, qui se replient sur Villanova.

2. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 1, 3, 5 et 6 juin. Il était parti, le 1er, avec le 2e bat. d'Aoste, le 1er d'Acqui, 400 h. de Giulay et un escadron de dragons, soit 1,352 h. en tout. Il est rejoint, le 4, par le 2e bat. d'Acqui ; le 6, par un bat. de Mondovi et un escadron de dragons, présentant ensemble 268 h. Il a alors, en comptant les postes détachés, 2,067 fusils et 382 chevaux. Il estime les forces françaises à 3 à 4,000 h., répartis, savoir : 1,000 à 1,200 campés près de Saint-Jacques de Viola ; un camp de 150 tentes à la Chartreuse de Casotto ; 1,000 vers Navonera ; enfin 800 à Roburent, où ils se retranchent.

3. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 6 juin.

4. Arch. de la Guerre : Renseignements fournis par le général Macquard. Il se borne, le 20 mai, à descendre avec 800 h. à Limone, d'où il emmène 32 mulets.

5. Arch. de la Guerre : Correspondance de Napoléon, publiée et inédite, pour le mois de mai 1794. A la date du 28 mai notamment, il y a huit états relatifs au personnel nécessaire pour ces équipages. Andréossi était chargé des ponts, Songis du matériel de siège. L'équipage de campagne était à peu près au complet.

6. Arch. de la Guerre : Mémoire du général Garnier.

7. Arch. de la Guerre : Mémoire du général Garnier. Le 5 juin, Sérurier fait définitivement occuper San Bernoui, en envoyant de Sant'Anna le 2e bat. de la 83e par le col de Tesina sur Bagni, dont les Piémontais sont chassés. A cause de la neige, on ne peut établir un poste de deux compagnies au col Long que le 21 juin. Le 4, Monleau se porte à Pont-Haut et au Pra ; il communique par le col de Pourriac avec les postes de la brigade Vaubois, placés dans le vallon de Ferrière.

Celle-ci présentait quatre divisions, dont une à Grenoble, en seconde ligne[1]. La première, de beaucoup la plus forte, sous les ordres du général Pellapra, comprenait plus de 20,000 hommes, répartis en trois brigades: celle du général Vaubois à la tête de la Maira et de la Stura; celle du général Gouvion dans le Queyras, menaçant les passages des vallées de la Vraita, de Pellice et de Germanasca[2]; celle du général Valette, établie à Césane et Oulx, en avant de Briançon. La seconde division, de 9,000 hommes, avait deux brigades, l'une au mont Cenis, l'autre au Petit Saint-Bernard[3]. Enfin le général Pouget, avec les 4 à 5,000 hommes de la troisième division, surveillait les frontières de la Suisse. Un parc d'artillerie de siège et le personnel nécessaire se rassemblaient peu à peu à Gap[4]. Le quartier général se transportait de Grenoble à Briançon[5] et le général de division Petit-Guillaume allait à Saint-Paul, dans l'Ubaye, prendre la direction des 17 bataillons destinés à marcher sur Demonte, conjointement avec l'armée d'Italie[6]. Juin 1794.

Les troupes, dont le moral était exalté au plus haut point par leurs nombreux succès, attendaient avec impatience l'ordre de descendre dans les riches plaines du Piémont, lorsque, le 4 juin, le comité de Salut public demande de diriger 15 bataillons sur l'armée du Rhin, qui venait de subir un assez grave échec[7]. Mais les dernières opérations offensives avaient pris une telle extension que le général Dumas ne croit pas pouvoir en détacher plus de 10[8], qui

1. Arch. de la Guerre: Situations.
2. Arch. de la Guerre: Ordres du 27 mai. Le général Gouvion est envoyé du mont Cenis en Queyras.
3. Cette division est sous les ordres du général Dours, à Chambéry.
4. Arch. de la Guerre: Ordres du 3 juin et suivants. Lettre du représentant du peuple Albitte, le 8 juin.
5. Arch. de la Guerre: Ordres des 28 mai, 1 et 2 juin.
6. Arch. de la Guerre: Ordres des 1 et 2 juin.
7. Arch. de la Guerre: Lettre de Laporte, le 4 juin. La demande du comité de Salut public était datée du premier juin. L'événement qui avait amené cette demande était la retraite du général Ambert de Kaiserlautern sur Pirmasens, le 26 mai. L'armée du Rhin ne pouvait être secourue par celle de la Moselle, dont le général Jourdan avait emmené une grande partie à l'armée de Sambre-et-Meuse.
8. Arch. de la Guerre: Lettre de Dumas à Laporte, le 6 juin, et au comité de Salut public, le 12.

Juin 1794.

sont aussitôt expédiés[1]. En conséquence de cet affaiblissement, l'armée des Alpes n'était plus en mesure de fournir une colonne d'un aussi fort effectif que celui qui lui avait été assigné par le plan d'opérations combiné[2]. D'ailleurs ce plan devait être remanié par suite de l'occupation d'Argentera, réalisée depuis[3], et surtout par le fait de la prise du poste des Barricades, survenue le 5 juin.

Occupation des Barricades.

La veille, le général Mouleau, de la division Garnier, avait envoyé 260 hommes par le col de Pourriac, dans le vallon de Ferrière ; là ils se joignent aux postes de l'avant-garde de 300 hommes du général Vaubois, établie à Bersezio, et, le lendemain, ces deux troupes marchent à l'ennemi de concert. Celle de l'armée des Alpes met en batterie deux pièces à la chapelle de Saint-Sébastien, pousse un détachement avec des spingardes sur Servagno, et se déploie, vers 10 heures du matin, à Prati di Cougne, en arrière de Preinardo.

Le capitaine-lieutenant Eger, commandant aux Barricades, expédie aussitôt sur ses flancs deux forts piquets à Lobiera et deux autres à Capanna, 25 soldats à la Montagnetta et 15 à Beccorosso, pour soutenir les milices et les paysans qui y étaient postés[4]. Le détachement français de

1. Arch. de la Guerre : Ordres. Les bat. partent pour Colmar (Haut-Rhin) dans l'ordre suivant : 8 juin, 2e légion des Alpes, de Guillestre ; 10, 1er de la légion de Montlyon, et 8e de l'Ain, de Briançon ; 11, 1er du Rhône, de Queyras, et 5e des Côtes-Maritimes, de Bardonnèche ; 13, 4e infanterie légère, de Larche, et 2e du Rhône, de Bourg ; 15, bat. de Villefranche, de Grenoble ; 16, bat. de Châtillon, de Ferney ; enfin, le 25, 2e des tirailleurs de la frontière, de Lyon.

2. Dans le premier projet d'opérations, l'armée des Alpes devait fournir 25,000 h. Dans le second, il ne lui en est plus demandé que 16.000. Ce chiffre même est encore trop fort ce qui tendrait à faire croire que ce second projet avait été rédigé à la suite de la réception de la lettre de Laporte, en date du 3 juin et qu'on n'y a rien changé, parce qu'on comptait recevoir des renforts.

3. Arch. de la Guerre : Lettre fort curieuse de Laporte, le 3 juin. Si l'on compare cette lettre avec les deux projets d'opérations (Correspondance de Napoléon, nos 27 et 30), on reconnait facilement que Bonaparte a tenu compte des observations du représentant du peuple. Une preuve certaine que ces projets sont visiblement inspirés par le souvenir de la campagne de 1744, c'est la mention dans l'équipage de l'armée d'Italie d'un pont de cordages qui avait, en effet, été utilisé à cette époque. Il en est également question dans la Correspondance inédite de Napoléon (lettre à Andréossi).

4. Voir dans le volume intitulé : *Topographie militaire des Alpes*, édité par le ministère de la guerre, les mémoires de M. Costa de Beauregard et du chevalier de Martinel, ainsi que la reproduction de la carte de Haxo et le tableau de concordance des noms qui s'y rapporte. Capanna est le petit plateau au-dessous de la Montagnetta, désigné par M. de Beauregard sous le nom de Forest dei Bonetti.

Servagno parvient néanmoins à gagner Capanna, d'où il plonge les retranchements des Barricades à bonne portée de fusil et oblige les défenseurs à se replier sur les pentes de Lobiera. De ce point Eger empêche encore pendant une heure et demie les Républicains de déboucher de Preinardo, par le feu d'une seule spingarde. Il expédie aussi 12 hommes de renfort à Beccorosso. Juin 1794.

Mais, vers 4 heures du soir, ce point, évacué par les milices, ayant été occupé par le détachement de l'armée d'Italie, l'officier piémontais se retira sans aucune perte, couvert par une arrière-garde de milices et précédé d'une petite avant-garde, pour s'assurer que la route de la Stura était libre. Dans la même journée, en effet, le général Sérurier avait poussé les postes avancés du détachement de San Bernoui jusque sur les hauteurs de Pianche, sans toutefois occuper ce village. La petite troupe de ligne, abandonnée par les milices et paysans qui regagnent leurs demeures, passe donc sans encombre[1]. Le général Vaubois fait occuper les Barricades et Beccorosso par un bataillon, relevé tous les cinq jours. Cinq à six compagnies de grenadiers campent entre Murenz et Ponte Bernardo, ayant des gardes à Bosco Ambornet et au Castello, au-dessus de Pietraporzio, sur les deux rives de la Stura[2].

Cette nouvelle disposition des forces facilitait singulièrement l'offensive par la vallée de la Stura. Il en est tenu compte dans le nouveau projet d'opérations arrêté à Nice

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 7 juin ; d'Albitte et Laporte, le 8. Voir cette dernière, pièce just. 32. — Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres du général Christ, les 4, 5 et 6 juin. Ces lettres donnent des détails assez circonstanciés sur cette petite affaire et la ramènent à sa juste proportion, tandis que les correspondances françaises sont écrites dans un style lyrique, mais sans précision. Le général Dumas dit que l'expédition a été combinée par le général Vaubois et l'adjudant général Cumel, puis exécutée en présence du représentant du peuple d'Herbès, envoyé dans le département des Hautes-Alpes.

2. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, le 11 juin, à la suite d'une reconnaissance du capitaine Vipf, le 9 ; lettres des 20 et 21 juin, contenant les renseignements fournis par des déserteurs. Pièce n° 108 : Lettre du général Provera, le 8 juin, à laquelle sont jointes une reconnaissance du capitaine Pazero, qui a observé la position de l'ennemi aux Barricades du col de Servagno, et une lettre de M. de Sonnaz sur le même sujet. — Arch. de la Guerre : Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli.

Juin 1794. par les représentants du peuple Laporte et Robespierre jeune ; ce dernier se charge de le soumettre à l'approbation du comité de Salut public[1]. En même temps le général Dumas cherchait à remplacer les troupes qu'il venait d'être contraint de diriger sur le Rhin. Le dépôt des recrues de l'armée des Pyrénées-Orientales, établi à Montpellier, n'ayant pu fournir les hommes sur lesquels on comptait[2], les représentants du peuple près l'armée des Alpes décident la formation d'un bataillon de deuxième réquisition dans chacun des cinq départements constituant l'arrondissement de cette armée, pour relever les troupes laissées en deuxième ligne[3].

Cependant, la cour de Turin s'attendait à une attaque vigoureuse des Républicains, au moment où les conditions météorologiques permettent d'entamer les grandes opérations dans les montagnes, c'est-à-dire dans la seconde quinzaine de juin. En vue d'empêcher l'assaillant de porter toutes ses forces sur les points les plus faibles et les plus menacés, le roi avait prescrit de prendre l'offensive, à titre de diversion, partout où il serait possible[4].

Attaque du Petit Saint-Bernard par les Piémontais. Ignorant probablement la diminution des forces françaises causée par le départ des renforts dirigés sur l'armée du Rhin[5], mais sachant certainement que les émigrés

1. Il suffit d'ailleurs de comparer les deux projets, qui se trouvent dans la *Correspondance de Napoléon*, sous les nos 27 et 30.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas au comité de Salut public, le 26 juin ; réponses du commissaire des guerres Rouby, chargé du camp d'instruction de Montpellier, aux représentants du peuple près l'armée des Alpes et au général Dumas, le 30 juin. On avait espéré tirer de Montpellier 6.000 h. Il y en avait eu 8,000 en effet ; mais, huit jours auparavant, 700 étaient partis pour l'armée des Pyrénées-Orientales ; 400 devaient partir le 1er juin ; 4,000 avaient été envoyés faire les moissons ; il n'en restait que 3,500.

3. Arch. de la Guerre : Lettres d'Albitte, le 20 juin ; de Dumas, le 22, et arrêté des représentants du peuple, le 29. Ces cinq bat. devaient comprendre : 1° les jeunes gens de 18 à 25 ans, qui n'étaient pas encore partis ; 2° les citoyens non mariés de 25 à 30 ans ; 3° pour compléter chaque bat. à 1,067 h., les veufs et même les mariés de 25 à 30 ans, en prenant d'abord les mariés sans enfants ; les laboureurs devaient être exceptés ; les jeunes soldats étaient désignés au scrutin, à la majorité absolue.

4. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi à Colli, les 7, 11, 13, 18, 20 et 22 juin ; pièce n° 108 : Lettres de Provera, le 23 juin ; pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 11 juin. — Arch. de la Guerre : Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli. L'attaque était d'abord annoncée pour le 19 juin.

5. Il semble en effet que le roi n'en a eu connaissance que le 18 au plus tôt, par un « espion fidèle » (Lettre à Colli, Arch. de Breil, pièce n° 94). Le général Christ ne l'apprend que le 20, par un déserteur (Lettre à Colli, Arch. de Breil, pièce n° 107).

réunis en Suisse projetaient de tenter un coup de main sur la Savoie[1], le duc de Montferrat se porte franchement en avant dans la vallée d'Aoste, avec des forces presque doubles de celles dont disposait Badelaune[2]. Ce général n'avait en effet sous ses ordres que quatre bataillons. Obligé de laisser celui de Louhans au Miroir, à Sainte-Foy et au camp de Filuel, pour se couvrir du côté du col du Mont dont il n'avait pu s'emparer, il lui restait au plus 2,000 hommes, répartis au col de la Seigne, à la Traversette, aux Eaux-Rouges, à Goletaz, à la Thuile et à Pallusieux. Au commencement de juin, ce dernier poste est refoulé par l'ennemi, qui s'établit sans coup férir dans les retranchements du Prince Thomas et au col de la Croix[3]. Le régiment de Verceil s'avance dans l'Allée Blanche jusqu'aux retranchements du lac de Combal, laissant des détachements à Entrèves et Avisaille, et mettant un poste à Baraccone Chavannes, au sud du mont Fortin[4]. Le prince porte son quartier général à Morgex; il fait occuper la redoute du Plan Pra et conduire du canon sur la montagne du Parc. Les Républicains sont dès lors obligés d'abandonner la Thuile et Goletaz[5]; ils laissent une grand'garde à Pont

Juin 1794.

1. Il n'est pas douteux qu'un projet semblable ait été concerté et que les craintes relatives à ce mouvement aient été considérables. Les nombreuses lettres adressées à Albitte et la correspondance des représentants du peuple en font foi. Mais, dès le 15 juin, le général Dumas, bien renseigné, avait exposé les faits sans exagération au comité de Salut public (Arch. de la Guerre), et son appréciation est corroborée par le rapport de Bacher, en date du 4 juillet (pièce just. n° 65).

2. En ne comptant qu'à 300 h. chacun des 16 bat. du duc de Montferrat (voir pièce just. n° 22), on obtient un total de 4,800 fusils, non compris la cavalerie et l'artillerie. D'après la situation du 3 juin (Arch. de la Guerre), le général Badelaune dispose de 3,142 h. en tout, savoir: à Goletaz, 6e Ain, 721 h.; à Pallusieux, 5e Rhône-et-Loire, 706 h.; à Sainte-Foy, bat. de Louhans, 907 h.; à la Thuile, 6e Côte-d'Or, 571 h.; à Pré-Saint-Didier, grenadiers du bat. de la montagne, 82 h.; artillerie, 155 h. Il est juste d'ajouter que, le 18 juin, la brigade du Saint-Bernard a pu être renforcée de 300 h. du 6e de la Côte-d'Or qui, venant de Briançon, ont dû quitter Saint-Michel, le 15 juin, pour se rendre à Bourg-Saint-Maurice, on ne sait par quel chemin.

3. Arch. de la Guerre: Lettre du général Dumas, le 11 juin. Ce document tout à fait vague et, dans une certaine mesure, erroné, puisqu'en fin de compte l'avantage n'est pas resté aux Français, est le seul renseignement que l'on possède sur ce point. La pièce n° 40 c des Arch. de Breil (pièce just. n° 34), ne donne aucune indication précise, même sur la date. Thaon de Revel, p. 221, mentionne le 10 juin; mais il ne paraît pas possible que, le lendemain, Dumas, à Briançon, ait eu connaissance de cette affaire.

4. Arch. de la Guerre: Croquis joints aux situations de la brigade du Petit Saint-Bernard.

5. Arch. de Breil, pièce n° 40 c: pièce just. n° 34.

Juin 1794. Serrand avec trois canons pour éclairer les abords du camp établi en arrière de la Tête du Chargeur [1].

Enhardi par ces premiers succès, le duc de Montferrat fait attaquer le Petit Saint-Bernard, le 18 juin, par quatre colonnes. Les deux extrêmes ont pour objet de couper la retraite de l'ennemi. Celle de droite, partant de Baraccone Chavannes, doit gagner la tête du vallon de Breuil, en longeant le glacier de Chavannes, et déboucher sur l'Hospice, en passant à l'ouest du lac Verney [2]. La colonne de gauche, venant des cols du Mont et de la Sachette, a pour mission de marcher sur le col de la Traversette par la tête des vallons de la Loys Blanche et du Chardonney [3]. La longueur du trajet, l'extrême difficulté du terrain à parcourir, les empêchent l'une et l'autre d'arriver à temps pour prendre part à l'action [4].

La principale colonne, au centre, formée par le régiment de Saluces et le 3e bataillon de grenadiers, quitte la Thuile au milieu de la nuit, surprend la grand'garde du Pont Serrand [5], gagne rapidement le sommet de la Tête du Chargeur et s'empare du camp, qui est mis au pillage. Pendant ce temps, un bataillon de la légion légère et des milices remontent avec peine le vallon de Ruitor. Les éclaireurs débouchent à Colle di Fourcla, au moment où

1. Cette indication n'est nulle part donnée aussi nettement. Elle résulte de la comparaison de diverses pièces, notamment d'une lettre du roi à Colli, le 18 juin (Arch. de Breil, pièce n° 94.)

2. Il ne semble pas que l'on puisse interpréter autrement l'expression « *remontant* le vallon de Chavannes » de la pièce n° 40 c des Arch. de Breil. D'ailleurs, si cette colonne avait descendu ce vallon, elle aurait débouché sous la Tête du Chargeur et n'aurait pas rempli le role qui lui était assigné. Il convient cependant d'observer que le lieutenant-colonel Raymond, dont l'opinion a été déjà citée à propos de l'attaque du Petit Saint-Bernard, semble penser que cette colonne, formée du rég. de Verceil, se serait élevée par le vallon des Chavannes sur le flanc des Français, c'est-à-dire qu'elle aurait remonté ce vallon, en partant de la Thuile. Il est tout naturel dès lors qu'elle ne soit pas arrivée à temps.

3. Remarquer également l'expression de la pièce n° 40 c précitée des Arch. de Breil : « longeant par crête et par les glaciers du Ruitor. » Voir en outre la lettre de Morel, en date du 19 juin, pièce just. n° 33. « La colonne (ou camp) du Miroir a vu, dans la nuit, descendre l'ennemi (du col du Mont), au nombre de mille. »

4. M. le lieutenant-colonel Raymond mentionne toutefois que cette colonne, composée de chasseurs et de volontaires, et conduite par Xavier de Maistre, aurait rejeté sur Sainte-Foy le poste français du Miroir et aurait ensuite subi des pertes sérieuses en attaquant les ouvrages du col de Traversette.

5. En répondant au « qui vive » des sentinelles françaises, « 6e de l'Ain », d'après M. le lieutenant-colonel Raymond.

le général Badelaune rallie ses forces entre le lac Verney et la Colonna Joux[1]. Négligeant tout d'abord ces derniers assaillants, il charge, avec son intrépidité ordinaire, le régiment de Saluces, en grande partie débandé. Les soldats de ce corps s'étaient enivrés, en vidant des tonneaux d'eau-de-vie abandonnés par les Républicains; ils n'opposent qu'une faible résistance et s'enfuient précipitamment, poursuivis jusqu'au bord du ruisseau de Ruitor. Le régiment de la Marine[2], servant de réserve, s'y était déployé et il couvre la retraite de la légion légère, dont le gros n'avait pas jugé à propos de s'engager en voyant la déroute du régiment de Saluces[3]. Juin 1794.

Resté maître du Petit Saint-Bernard, le corps du général Badelaune est bientôt renforcé d'un autre bataillon et porté à l'effectif de 5,000 hommes[4]. Une première position défensive est choisie et fortifiée à hauteur de la Tête du Chargeur, appuyée, à gauche, au ravin infranchissable de Breuil, à droite aux monts Chaz Dura et Belvédère[5]. En arrière, à droite et à gauche de l'Hospice, des baracons et des batteries couvertes sont préparés pour servir de réduit et de

1. Il paraît très probable que Badelaune n'a pu rallier ses troupes que près de l'Hospice si l'on observe le post-scriptum de sa seconde lettre du 19 juin. « De la vie, je n'ai passé une aussi mauvaise journée. » — Bejay de la Coche (Arch. de la Sect. techn. du génie) dit même que l'Hospice était menacé par une foule de Piémontais qui se montraient au-dessus de la Colonna Joux, débouchant par le col du Mont. Mais il y a certainement là de l'exagération, aussi bien que dans le chiffre de 7 à 8,000 h. donné comme effectif de l'assaillant. Le lieutenant-colonel Raymond indique que cette colonne de gauche était composée d'une partie du rég. de Saluces.

2. Rég. de Suse, d'après le lieutenant-colonel Raymond.

3. Arch. de la Guerre : Lettres du général Dours, le 18 juin, de Morel et Badelaune, le 19, de Dumas, le 24. — Arch. de Breil, pièce n° 40 c et 94. — Pièces just. n°s 33 et 34.— Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche, qui indique 40 prisonniers piémontais, dont six officiers. Le général Dumas en mentionne 100, plus les blessés, et autant de tués. Enfin le roi, dans sa lettre à Colli, le 20 juin, accuse 60 à 80 h. entre morts et blessés.

4. Arch. de la Guerre : Situation du 3 juillet : 6e Ain, 1,080 h.; 5e Rhône-et-Loire, 982 h.; 6e Côte-d'Or, 978 h., au camp des Eaux-Rousses ; 1er Cote-d'Or, 1,013 h., venu de Briançon ; 4e Ain, 1,132 h., remplaçant le bat. de Louhans à Séez ; artillerie, 146 h. et guides à pied, 34 h., à Bourg Saint-Maurice ; total, 5,365 h.

5. Arch. de la Guerre : Croquis joints aux situations. Le quartier général était au hameau des Eaux-Rousses, près du refuge actuel n° 2. Sur la rive gauche du torrent de ce nom, il y avait deux camps : l'un avancé, dit des Chavannes, sur le petit plateau entre Pont Serrand et la Tête du Chargeur; l'autre, dit du Lac, en arrière, sur le replat au nord du lac Verney, avec un retranchement s'étendant du ravin servant à l'écoulement du lac jusqu'au quartier général. Sur la rive droite du torrent des Eaux-Rousses, il y avait également deux camps : l'un retranché sur le plateau de la Tour, nommé camp du Bois, avec le poste du Rocher, au-dessus du hameau des Suches ; l'autre en arrière, appelé camp du Plateau, au pied du cirque qui s'étend entre les monts Chaz Dura et Tooriasse, couvert par le poste de Belvédère, sur les deux flancs du col de Fourcla.

Juin 1794.

postes pendant l'hiver [1]. De son côté, le duc de Montferrat conserve ses positions du col du Mont, des retranchements du Prince Thomas et de l'Allée Blanche, et en fait perfectionner les défenses [2]. On s'observe ainsi jusqu'à la fin de la campagne.

Occupation de l'Assiette

Dans la vallée de Suse, le général Valette occupe la position de l'Assiette [3], abandonnée par le corps piémontais, qui passe sous les ordres du baron de la Tour [4] et reste dans son camp retranché de Giaglione, en face de la petite division Dours, bien retranchée au mont Cenis [5]. Le duc d'Aoste, rassuré par le bon état des places de cette région, cherche en vain à refouler les Français de la vallée de Luserna [6]. Bien que réduit à 4,000 hommes [7], le général

1. A gauche de l'Hospice, une batterie couverte, vers les Lances, avec un baracon servant de poste avancé, sur le mamelon 2,213, au sud du lac Verney; à droite, une autre batterie couverte, sur le mamelon situé en France, au sud du lac Longet; enfin, les ouvrages du col de Traversette, utilisés comme l'ennemi l'avait fait, c'est-à-dire pour faire face à une attaque venant du sud-est, par le col du Mont. C'est sur la Traversette que se serait replié le camp de Falconnière au-dessus du Miroir, tandis que celui de Filuel aurait gagné Sainte-Foy par le hameau des Cherez. Au col de la Seigne, il y avait, à droite et à gauche, deux petits camps.

2. Arch. de la Guerre : Croquis joints aux situations de la brigade de Saint-Bernard.

3. Arch. de la Guerre : Lettres de Dumas, les 7 et 27 juin. Conférence du lieutenant-colonel Franco, le 26 avril 1798. Cartes de l'officier du génie Capitaine, donnant les positions de la division Pellapra, en 1794. Plan de l'Assiette à la suite de la reconnaissance du chef de brigade La Peyrouse, en messidor an IV (juin-juillet 1796). — Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche. Notes de La Peyrouse. Le lieutenant-colonel Franco dit que : « de la longue chaîne des retranchements et redoutes, qui de l'Assiette se prolongeait à Fatières, en 1747, on s'était, en cette occasion, borné, faute de troupes, à soutenir la butte, c'est-à-dire la partie en avant du chemin qui d'Exilles passe à Fénestrelle; laquelle on avait renforcée par des fortins fermés, liés aux anciens retranchements et par des ouvrages plus avancés qui balayaient l'avenue de Salbertrand et la pente en avant de la butte. » Il ajoute que « le besoin de troupes ailleurs ayant fait quitter les avenues du Vallon et de l'Assiette, les Français profitèrent de la fonte des neiges, qui du côté de Salbertrand est plus prompte, pour se mettre en possession, sans tirer un coup de fusil, de ces terribles retranchements, qui en 1747, leur avaient coûté tant de sang, sans y parvenir. » Dès le 7 juin, en effet, le général Valette avait constaté l'abandon de cette position et s'y était établi aussitôt que la neige l'avait permis. Il avait fait raser les retranchements jusqu'au Grand Seran, conservant seulement la partie méridionale, appuyée aux redoutes d'Exilles, de la Croix de Malte, de France ou la Tenaille et Sarde, sur la crête, à l'est de la précédente. Ce sont ces derniers retranchements qui furent détruits en 1796.

4. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettre du roi, le 24 juin. Aussitôt après la perte du mont Cenis, le baron Chino avait demandé à être relevé de son commandement. Le roi n'y avait pas consenti. Mais ce général avait été si affecté de cet échec qu'il avait fini par tomber gravement malade. Les Piémontais avaient replacé des gardes aux Quatre Dents, pour assurer la communication avec Exilles, et envoyé un détachement aux redoutes du col de Fenestre pour se relier avec Fénestrelle.

5. Arch. de la Guerre : Plan du mont Cenis par le capitaine Dabadie. D'après la situation du 20 juin, il n'y a que 2,700 h. présents tant au mont Cenis qu'à Bramans.

6. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi, les 29 mai, 2, 7, 13 juin et 1er juillet. Le 11e bat. de grenadiers passe de Luserna au camp de Borgo; il est remplacé par un bat. de chasseurs et par les comp. de réserve des régiments de Nice et de Lombardie. Lettre du duc d'Aoste, le 12 juin, demandant à Colli 600 fusils pour attaquer les hauteurs au-dessus de Mirabouc. Pièce n° 108 : Lettre de Provera, le 12 juin.

7. Arch. de la Guerre : Situation du 20 juin; pièce just. n° 36. Il y a dans la vallée du Guil et dans celle de Luserna 2,590 h.; à Montdauphin, 1,153, plus 707 canonniers du parc de siège. Gouvion avait perdu 3,000 h. par suite de l'envoi des renforts à l'armée du Rhin, savoir : 1re légion des Alpes, 1,006 h.; 2e légion des Alpes, 977 h.; 1er du Rhône, 1,024 h.

Gouvion résiste à toutes les attaques[1], grâce à la force naturelle des postes qu'il fait retrancher[2]. Toutefois une grand'garde est surprise, le 17 juin, à Fontgillarde, par un détachement du général Provera[3], qui ne croyait pas cependant avoir assez de forces pour défendre avec succès les deux têtes de la vallée de la Vraita et craignait d'être tourné par la Maira, ainsi qu'il était arrivé en 1744[4]. Juin 1794.

Du côté de la Stura, le général Vaubois, en communication avec la brigade Monleau, poussait des reconnaissances au-delà de Sambucco[5]. Le général Sérurier occupait fortement le Col Long[6] et portait les avant-postes vers Pianche[7]. L'un et l'autre réparaient les chemins en arrière de leurs positions, en attendant l'ordre d'attaquer la nouvelle ligne défensive établie par le général Christ de Santz entre Vinadio et le col del Mulo. En ce dernier point, dès le 17 juin, on a déblayé la neige et une garde

1. On n'a aucun renseignements précis sur ces attaques, qui se sont produites surtout du côté de la Combe des Carbonieri. M. de Rochas d'Aiglun lui-même, dans ses *Vallées Vaudoises*, est très sobre à cet égard.

2. Arch. de la Guerre : Plans de Capitaine. Les positions occupées par les troupes françaises dans la vallée de Luserna sont les suivantes : camp et retranchement de Boutfarront au Passo di Fionira (2.687m) ; quatre postes sur l'arête entre Punta la Bruna et Bric di Barion ; poste et retranchement de Malpertus ; poste et retranchement du Lauzet (carte sarde), sur le contrefort à l'ouest de C. Laus (carte italienne) ; détachement à la Punta di Garin (1,786m), avec deux postes échelonnés vers Grangié Bo di Benna ; camp de la Rousse ou la Rossa avec deux avant-postes sur le sentier de Prelapia et cinq autres échelonnés sur le contrefort de la rive droite de Comba Rossa jusqu'à Punta Plengh (2,686m). Les positions gardées par les Piémontais sont les suivantes : camp et retranchement au col Giulian ; quatre postes le long de Costa di Sandron ; retranchement et batterie au-dessus de Bobbio, à gauche ; camp entre le point 730 et Fontana della Sanita, sur la rive droite du Pellice, avec un poste sous Garin, vers Combette ; trois postes le long de Costa Bussana ; camp sur le plateau au nord de Punta del Vallone, avec deux postes sur les sentiers aboutissant à Grangié Ciabraressa ; camp au-dessus de Ciabraressa d'amont, avec trois postes sur l'arête entre Punta di Tronira et Punta Maccia.

3. Arch. de la Guerre : Lettre du général Dumas, le 21 juin, et ordre de l'armée, le 22. Un capitaine et deux volontaires ont été égorgés et 40 soldats faits prisonniers. — Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettres de Provera, le 6 juin. Il a envoyé 200 h. au sommet du vallon de l'Agnel pour y enlever un détachement français qui s'y était montré la veille ; et le 17 juin ; la nuit du 16 au 17, il envoya au-delà du col de l'Agnel un détachement de 360 h., qui surprit dans Coste Rousse et Fontgillarde les postes français, leur fit 40 prisonniers, au nombre desquels deux officiers et un capitaine.

4. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettres de Provera, les 12, 23 juin, 1 et 13 juillet.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas, le 18 juin. — Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, les 10, 17 et 18 juin. Le poste de milices qui avait été placé au-dessus de Sambucco, se replie, le 9 juin, vers le col del Mulo. 400 Français occupent Sambucco, le 16, et attaquent, le 17, le col de Neraissa, dont les 80 h. se défendent victorieusement en faisant rouler des rochers sur la pente de la montagne.

6. Arch. de la Guerre : Relation du général Garnier. Le Col Long est occupé, le 21 juin, par deux comp. du 2e bat. de la 83e.

7. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 15 juin. Le poste de Pianche a été chassé avec perte de trois prisonniers, trois tentes et une marmite (*sic*). Lettre du 21, 200 Français sont venus à Pianche.

Juin 1794. de 24 hommes y est placée[1]. A la fin du mois, les forces cantonnées dans le vallon de l'Arma viennent y camper, après avoir été renforcées par une partie de la garnison de Demonte[2]. Elles s'appuient, à droite, à une centurie du régiment de Savoie, poussée par M. de Sonnaz dans le vallon de Marmora[3]. A gauche, elles sont couvertes par deux postes retranchés au nord et au sud du mont Nebins, avec une grand'garde, à Colle Cialdoletta, vers San Michele, au-dessus de Sambucco[4]. Le pont de Pianche était coupé[5], les débouchés des vallons de Bagni et de Sant' Anna défendus par des détachements installés sur les pentes rapides de la rive gauche de la Stura, et une batterie établie à Vinadio. Des milices se maintiennent même dans les montagnes situées à l'est de Prato Lungo et sur la rive droite du Riofreddo[6].

1. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 17 juin. — Arch. de la Guerre : Analyse des ordres du général Colli. Ordre, le 14 juin, au général Christ, de mettre au col del Mulo 70 h. de son rég., 30 de Courten, et 100 milices ; de ne pas changer les officiers de ce détachement.

2. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettres de Christ, le 18 juin ; il a demandé au gouverneur de Demonte un renfort de 40 h., pour porter à 130 h. la force du détachement envoyé au col del Mulo et composé de 63 h., des régiments de Courten et Christ, 72 h. de la garnison de Demonte et 100 paysans (Lettre du 15 juin). Une comp. de chasseurs de Nice se rend au même point, le lendemain. Lettre du 22 juin ; on compte remonter le camp vers le col del Mulo. Lettre du 30 juin ; la comp. Giletta va de Demonte au col relever la comp. Falchi. — Arch. de la Guerre : Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli. Sous la date du 24 juin, on trouve dans cette pièce la relation suivante d'une reconnaissance dont il n'y a aucune trace dans les documents français ou piémontais. « On a reçu une relation d'une attaque ou plutôt d'une reconnaissance de près, faite par l'ennemi, le 17, sur Canosio, par la montagne de Pianès. Les Français étaient au nombre de 700. Ils ont laissé, suivant leur usage, des réserves à Pianès, pour soutenir la retraite et, s'avançant sur deux colonnes, qui se sont ensuite subdivisées, ils ont fait mine de vouloir occuper les hauteurs de Launière, de Cassino et de Crocetti, et le village du Preit. 160 paysans armés, joints à deux comp. de milices les en ont chassés. Mais il est à craindre qu'après avoir reconnu les postes et les passages ils ne reviennent en force pour s'emparer de Pianès, qui les acheminerait à se rendre maîtres du col del Mulo. »

3. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 25 juin. Pièce n° 108 : Lettres de Provera, le 20 juin, du chevalier de la Tour, du rég. de Savoie, le 19 juin, et de M. de Sonnaz, le 14 juillet. — Arch. de la Guerre : Analyse des ordres du général Colli : Ordre, le 14 juin, au marquis Colli, de faire occuper le village de la Marmora par la compagnie de Christini, d'y employer les paysans de Canosio et de la Marmora. Ce poste communiquera, à gauche, avec le col del Mulo, à droite avec Saint-Michel, où commande le général de Sonnaz.

4. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 21 juin ; envoi d'un renfort de 70 h. à « Nibios », c'est-à-dire au col de Néraissa, où il y avait déjà un lieut. du rég. de Christ et 80 h. (Lettre du 7 juin), et établissement d'un nouveau poste de 40 h. à « Nibios supérieur » ou « vrai Nibios » d'après M. de Malausséna, autrement dit col de Sérour. L'emplacement de la grand'garde est désigné sous le nom de Cœur de la Vache dans les documents piémontais de cette époque. Voir d'ailleurs la description de cette région dans l'ouvrage intitulé *Topographie militaire des Alpes*, édité par le ministère de la guerre, p. 53.

5. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 18 juin.

6. Arch. de la Guerre : « Carte topographique des positions qu'occupe la division de gauche aux ordres du général Garnier, faite au quartier général de Rocabigliera, le 16 nivôse, an IV » (6 janvier 1796). Original signé Garnier. Rapports des prisonniers, déserteurs et espions à l'armée de Colli. — Arch. de Breil, pièce n° 107 ; passim.

A la tête de la vallée du Gesso, le général Durand, de la division Garnier, parvenait, malgré la rigueur de la température, à mettre une garde au col de Fremamorta[1]. Les Piémontais restaient à la Piastra et au camp della Ruinetta, au sud d'Entraque[2]. Aucun engagement ne se produisait non plus dans le vallon de Vermegnana. Il n'en était pas de même sur le front de la division de droite. Juin 1794.

En arrivant à Mondovi avec 1,300 hommes et deux canons, d'Argenteau, rendu indépendant du baron Colli, croyait pouvoir, selon les instructions du roi, prendre l'offensive[3]. Mais, après s'être rendu compte de la situation des avant-postes français[4] et, bien qu'il eût été renforcé[5], il en venait à penser que, si la communication entre Mondovi et Ceva restait ouverte, c'est que l'ennemi le voulait bien[6] et il allait jusqu'à craindre d'être fait prisonnier, s'il s'obstinait à défendre Mondovi, comme il en avait reçu l'ordre[7]. Il avait cherché à concilier des conditions si contradictoires et à imposer à ses adversaires, en établissant

1. Arch. de la Guerre : Relation du général Garnier. Le 24 juin, le 3e bat. de grenadiers campe à Fremamorta, après avoir réparé le chemin et déblayé la neige.

2. *Topographie militaire des Alpes*, p. 63 et 64.

3. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettre du roi à Colli, le 4 juin. « Selon le degré d'assurance que vous pouvez avoir sur votre front, vous pouvez lui (à d'Argenteau) fournir jusqu'à la moitié de votre corps et prendre avec l'autre moitié la position plus resserrée et que vous jugez plus convenable. Enfin, c'est les circonstances qui doivent décider des détails. Mais l'objet important est de soutenir le Mondovi et Cève et de déloger l'ennemi, si, comme je l'ai dit plus haut, il n'est pas trop en force. Car il faut réfléchir que notre armée est déjà si petite qu'il ne convient pas de la risquer. » Pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, les 2 et 5 juin. Cette dernière contient le projet d'attaque qui devait s'exécuter sur les deux ailes. Le colonel Brentano, avec 7 à 800 h. du rég. de Schmitfeld, marcherait de Ceva sur Battifollo, tandis que d'Argenteau et trois bat. se dirigeraient de Mondovi sur San Michele. Les deux autres bat. resteraient au sud de Mondovi, pour contenir les postes ennemis de Roburent. Enfin, deux bat. devaient être envoyés du camp de Borgo à Frabosa, pour attaquer Colle Navonera.

4. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 3, 5, 6, 14, 16, 19 et 23 juin. Notice de Nicolas Dupré, le 13 juin, et déposition de Paola Liprandi, le 19. Si l'on compare les renseignements donnés dans les pièces que nous citons avec la situation de la division Masséna et la situation d'effectif de l'armée d'Italie, le 15 messidor (3 juillet), on reconnaît que d'Argenteau était dans le vrai en estimant, le 14 juin, à 6 à 7,000 h. les forces qu'il avait devant lui. D'après le rapport de Costa de Beauregard (Arch. de Breil, pièce n° 126), ces forces sont réparties sur quatre lignes, savoir : 1° Lisio, Monasterolo, Montaldo; 2° San Giacomo, Viola, Pamparato, Roburent, San Lorenzo ou plutôt San Salvatore; 3° Priola, mont Fareï ou Prarina, Casotto, Serra, Pra; 4° Bagnasco, Garessio, Ormea, Viozene et Carnino.

5. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 2 juin, il a 1,352 h.; le 5 juin, il reçoit 268 h.; le 6 juin, il a 2,067 fusils et 382 chevaux; le 11 juin, il a 2,590 fusils et 407 chevaux; le 21 juillet, il a 3,440 h., y compris la cavalerie.

6. Arch. de Breil, pièce n° 84 ; Lettre de d'Argenteau, le 5 juin, à 10 h. du matin.

7. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 6, 10, 13, 14, 16 et 19 juin. Pièce n° 94 : lettres du roi, les 4, 15 et 20 juin.

Juin 1794.

de Frabosa Soprana à San Michele, le long de la rive gauche de la Corsaglia, une chaîne de postes[1], qui avaient de fréquents engagements avec les patrouilles des généraux Laharpe et François[2], et en réunissant le reste de ses forces dans des retranchements construits au sud de Mondovi[3].

La levée en masse piémontaise.

A ce moment, Victor-Amédée crut devoir céder aux instances[4] de ceux que l'insuccès de la levée en masse du Mondovi n'avait pas éclairés et qui croyaient remporter, miraculeusement et seulement avec des paysans[5], les avantages que n'avaient pu obtenir ni l'armée, ni les troupes régulières et les habitants agissant de concert. Les cultivateurs des provinces d'Acqui, d'Alba et de Mondovi, entraînés par un avocat nommé Pepino Robusti[6], reçoivent l'autorisation de prendre l'offensive, les premiers sur Loano, les seconds dans la vallée du Tanaro, les derniers vers la haute Corsaglia[7]. Le général d'Argenteau, redou-

1. Arch. de Breil, pièce n° 126. Cette chaîne a neuf milles (de Piémont) de longueur. Les postes, en commençant par la droite, sont les suivants : Cane ou Canei, Casera Vecchia ou Vecchie, mont Mo ou Moro, Frabosa Soprana, Paila, Aibor (?), Monastero, Vasco, le Pilon de la Mora (col au N.-E. du mont Roccon de la carte italienne), Roubera (?), San Martino, Molline, mont Saint-Etienne ou San Stefano, Bon Jésus ou Buon Gesù, San Michele.

2. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 15, 18, 21 juin et 2 juillet, mentionnant diverses affaires dans les environs de Bagnasco et de Scagnello, les 11, 14, 24 et 27 juin. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 5, 17, 19, 23, 25 juin, 6 et 19 juillet, relatant deux attaques du côté de Frabosa, au col de Mommo et à la Pra, près de Navonera, et des engagements vers Ceva. Dans sa relation, M. de Malausséna résume ces faits, qui ne concordent pas, en indiquant que les Piémontais ont perdu 200 h. entre tués et prisonniers.

3. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 11, 19 et 23 juin. Il avait fait venir des outils de Coni ; mais les troupes travaillaient mal et étaient contrariées par la pluie. D'après M. de Malausséna, « au-devant de la ville, sur la venue de Vico, il fit construire deux batteries retranchées, aux premières buttes qu'on rencontre en sortant ; il y plaça son artillerie, consistant en quatre pièces de 4, deux de 8 et un obusier. »

4. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettres du roi, les 23 et 30 juin. Dans la première, le roi s'exprime ainsi : « Je prendrai aussi en considération le projet de la levée des hommes, qui souffre cependant de grandes difficultés. »

5. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 30 juin, à 6 heures du soir : « Selon les ordres du roi, la troupe ne doit pas s'en mêler. »

6. Arch. de la Guerre : Conférence de M. Costa de Beauregard, le 19 avril 1798. Il s'exprime ainsi : « Les populations des provinces d'Acqui, d'Alba et de Mondovi furent convoquées et durent former un corps de 10,000 h., sous le commandement d'un chef appelé Robusti, dont la réputation prit naissance et s'évanouit dans trois jours, avec l'existence de son armée. »

7. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 30 juin, et pièce n° 94 : Lettre du roi, à la même date. Dans cette lettre, le roi ne parle que des habitants de la province d'Acqui, tandis que le général d'Argenteau indique les trois provinces. — *Mémoires de Roguet*, p. 140. On avait compté sur 40,000 h., la réunion ne s'est pas portée à 10,000. Dans une lettre du 3 juillet, d'Argenteau dit, sans doute ironiquement, que « peut-être les Français croient la masse de 40,000 h., comme à Turin. » Ces assertions se retrouvent dans le rapport de Dumerbion, le 7 juillet : « L'armée de 40,000 h., qu'on annonçait être prête à fondre sur Savone et sur la droite de la nôtre, s'est réduite jusqu'à présent à 10 ou 12,000 cerfs (*sic*) du tyran sarde... »

Juillet 1794.

tant les conséquences de cette prise d'armes intempestive[1], avait porté six compagnies du régiment de Mondovi à Frabosa[2], point de concentration marqué par le baron Dellera pour la levée des Langhe. Mais, le 1er juillet, jour fixé pour l'attaque[3], il n'y avait encore que 60 hommes[4], et, le 7, les 2,000 paysans réunis[5] avaient trouvé les Républicains si bien renforcés[6], postés et retranchés au col de Navonera qu'ils n'avaient pas osé les attaquer ; on craignait même de les voir déboucher sur Villanóva[7]. Les autres expéditions étaient d'ailleurs aussi inutiles. Du 2 au 6 juillet, des colonnes conduites par des prêtres revêtus d'ornements sacerdotaux, précédées de confréries de pénitents portant des bannières et chantant des cantiques, se présentent devant Casotto, Poggiolo, Battifollo et dans la vallée du Tanaro[8]. Elles sont refoulées en quelques instants, sans effusion de sang, sauf sur ce dernier point, où trois compagnies du 5e bataillon de grenadiers ont avec

1. Arch. de Breil, pièce n° 84: Lettre de d'Argenteau, le 30 juin. Il signale que la population d'Acqui doit marcher sur Loano, celle d'Alba par Murialdo sur Garessio, et celle de Mondovi par Frabosa où elle pourra. Il croit que la première ne rencontrera pas d'ennemi, que la deuxième sera écrasée, si elle dépasse Bagnasco et que, si les Français ont le sens commun, la troisième fera de l'eau claire (*sic*).

2. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 30 juin, 5 et 6 juillet. I indique, dans la première, qu'il ne laissera à Mondovi que trois bat. et les avant-postes ; qu'il marchera avec trois bat. entre Montbasilio et Battifollo et qu'il portera 700 h. de Ceva entre Malpotremo et Battifollo ; dans la seconde, qu'il a envoyé un bat. à Frabosa et, dans la troisième, qu'il y a au même point 10 comp. du rég. du Mondovi, pour soutenir la masse et le général Dellera.

3. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 30 juin, et pièce n° 94 : Lettre du roi à la même date.

4. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 1er juillet.

5. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 3, 5 et 7 juillet.

6. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, des 28 et 29 juin, 1 et 2 juillet. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 6 juillet, indiquant que les Français sont au nombre de 3,000 h. à Navonera, avec quatre pièces de canon.

7. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, les 3 et 7 juillet. Il envoie deux bat. à Villanova et à Frabosa.

8. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 4, 6, 7 et 10 juillet, mentionnant des attaques aux avant-postes de Garessio, dans la nuit du 1 au 2, à la Sotta et à Pujello, par 5,000 h., le 3 au soir, enfin, le 6, aux avant-postes de Fiorella. On a fait 10 prisonniers, dont un prêtre, tué 10 h. et blessé un grand nombre. Les Français ont trois blessés, dont un grièvement. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 5 juillet, annonçant que 3,000 h. avaient été à Murialdo et s'étaient enfuis devant 15 Français, ainsi qu'un renfort de 600 paysans. Lettre du même général, le 7 juillet, disant que 400 h., envoyés de Garessio vers Bardinetto, avaient dissipé la masse qui se dirigeait sur Loano. — *Mémoires de Roguet*, p. 141, racontant un engagement des avant-postes *de la 21e demi-brigade avec la masse*, le 2 juillet. — *Mémoires de Masséna*, p. 88. Tous ces documents ne concordent pas absolument pour les dates et ne donnent que des renseignements assez vagues sur les points où ont eu lieu les engagements.

Juillet 1794. des Croates un court mais assez vif engagement[1]. Du côté de Loano, le 3 juillet, vers 4 heures du soir, Robusti dirige lui-même, le long de la mer, quatre à 5,000 paysans, qui s'enfuient en désordre vers la Pietra, à la première décharge de quelques pelotons postés sur les hauteurs par le chef de brigade Laffont. Le lendemain, il parvient cependant à ramener ses gens en avant; mais ils se dispersent bientôt devant une charge à la baïonnette, abandonnant leurs bannières et une douzaine de prisonniers[2].

1. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 7 juillet. Cette affaire a eu lieu le 4 : « Une compagnie de grenadiers allant à la découverte a rencontré une patrouille ennemie très nombreuse. La fusillade s'est engagée de part et d'autre. Deux autres comp. de grenadiers ont marché d'abord au secours de la première. Les ennemis sont sortis de leurs retranchements au nombre de 7 à 800 de troupes de ligne. L'affaire est devenue très chaude. Mais ils ont été forcés comme à l'ordinaire de céder à la bravoure des Républicains et de se réfugier dans leurs retranchements. Ils ont perdu beaucoup de monde. On leur a fait six prisonniers et un des nôtres a été blessé légèrement. » — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 5 et 6 juillet. 1.500 Français ont essayé de surprendre, dans la nuit du 4 au 5 juillet, le poste de Battifollo, qui a pu se replier sur Montbasilio. Il y a résisté avec perte d'une vingtaine d'hommes. « En échange, ajoute d'Argenteau, les Croates ont rapporté les têtes de 12 Français. » Cet épisode peut donner une idée de la férocité de cette troupe et du bien fondé de la réclamation que Kellermann adressera à M. de Wins, l'année suivante, pour un fait de même nature.

2. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, le 3 juillet, à l'adjudant général Vabre. Rapports de Dumerbion, les 4, 5, 6, 7 et 8 juillet. Laffont avait 10 comp. ; il n'a engagé que 40 h., il a fait 12 prisonniers. Lettres de Mounier, adjudant général, chef d'état-major de Masséna, et de La Chèze, consul de France à Gênes, le 3 juillet. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 7 juillet. — *Mémoires de Roguet*, p. 141. Il donne par erreur la date du 2 juillet, bien qu'il parle de l'affaire du 4; il transforme le nom de Robusti en Rebuffi. — *Mémoires de Masséna*, 1er vol., p. 87.

3. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 5 et 7 juillet.

4. M. de Malausséna, dans sa relation, s'exprime ainsi à ce sujet : « Malgré le peu de succès des escarmouches et petites attaques que l'on vient de rapporter, dont le peuple a été l'agent principal, on ne saurait disconvenir que la levée en masse n'ait rendu un grand service dans cette partie... Le peuple, par cela seulement qu'il fit connaître sa disposition à se défendre dans le moment où les Français n'oubliaient rien pour le soulever, a déconcerté leur projet, rendant vaines leurs trames, et servit peut-être plus utilement à garantir le Piémont d'une invasion que toute autre disposition. En gagnant les sommets des Alpes, ils s'étaient mis en position d'encourager et profiter d'une insurrection du peuple. Mais, ne pouvant se flatter de l'avoir favorable, ils durent craindre que les mêmes hommes, que leur inexpérience dans les combats rendaient impropres à soutenir un choc en rase campagne, ne les eussent détruits en détail, s'ils les eussent attaqués dans leurs foyers, en s'engageant dans l'intérieur du pays avec des forces insuffisantes pour les contenir. » Malgré l'importance de ces considérations morales et politiques, on ne saurait en accepter les conclusions sans réserves. L'opinion de M. de Malausséna, exprimée peu après la guerre, repose sur une appréciation erronée des forces françaises, appréciation basée non sur des documents officiels, mais plutôt sur les opérations dont la lenteur, la timidité et l'incohérence n'ont pu s'expliquer tout d'abord pour les Piémontais que par la faiblesse de l'effectif des assaillants. M. de Costa de Beauregard, dans sa conférence du 19 avril 1798 sur la campagne de 1794, ayant à sa disposition un rapport du ministre de la guerre Pétiet, est bien loin de partager cette manière de voir, ainsi que le prouve l'extrait suivant : « La masse se mit en mouvement, le 9 ; elle était entièrement dissipée, le 12, et ce mauvais succès produisit un effet très fâcheux, en avilissant à leurs propres yeux des hommes naturellement belliqueux et fidèles et desquels on aurait pu tirer un excellent parti, en les employant de toute autre manière. Les généraux français, dans leurs rapports au gouvernement, firent sonner fort haut la défaite des masses piémontaises, qui, dans la vérité, ne leur coûta nul effort. Cet épisode put tout au plus servir à retarder de quelques jours les opérations offensives du corps qui devait agir sur la Vermenagna ». Cette dernière supposition est même erronée, ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant. Des documents des Arch. de la Guerre il résulte nettement qu'on n'a jamais accordé plus d'importance qu'il n'en méritait à cet essai de levée en masse. Rien n'est plus curieux à cet égard que l'ordre de Masséna à l'adjudant général Vabre, dont voici

Ainsi se terminait cette seconde tentative mal concertée de levée en masse, dont le chef était déclaré traître et mis en prison[1]. Son issue ridicule n'avait d'ailleurs aucune influence sur les opérations beaucoup plus importantes qui venaient d'être entamées[2]. Juillet 1794.

l'analyse : « L'adjudant général Vabre ira à Balestrino avec trois comp. du 2e bat. de la 56e demi-brigade ; il reconnaîtra l'ennemi ; il informera le chef de brigade Laffont. Si Loano est pris, *ce qui est peu probable*, il attendra le renfort qui suit pour chasser l'ennemi avec Laffont. » Ce que l'on prévoyait, dès cette époque, à l'état-major de l'armée d'Italie, et ce que l'on redoutait, c'était une marche des Autrichiens de Dégo sur Savone, pour entrer en communication avec les Anglais. C'est pour cette raison que Masséna était parti lui-même pour Loano avec le 1er bat. du 99e, peu après l'envoi de Vabre, et que, le 9 juillet, le général Cervoni allait prendre le commandement des forces réunies entre Balestrino et Loano (Les notes 1 et 2 de la p. 140 correspondent aux notes 3 et 4 de la p. 141).

CHAPITRE III

OPÉRATIONS COMBINÉES DES ARMÉES

DES ALPES ET D'ITALIE

Plan de campagne contre le Piémont et l'Autriche.— Préparatifs pour le siège d'Exilles. — Marche de la division Macquard sur Borgo San Dalmazzo. — Résolution prise par le général Colli. — Le corps autrichien de Lombardie s'avance en Piémont. — Retraite de la division Macquard. — Dispositions défensives des armées républicaines. — Affaires dans les vallées de la Stura, de la Maira et de la Vraita. — Mouvement des troupes impériales vers le territoire de la République de Gênes. — Expédition de Dégo. — Occupation de Vado.

Juin 1794. — Plan de campagne contre le Piémont et l'Autriche.

En portant lui-même à Paris le second projet d'opérations établi par Bonaparte[1] et adopté à Nice, le 20 juin, par les représentants du peuple près les armées des Alpes et d'Italie, Robespierre jeune n'avait pas seulement pour but d'obtenir l'approbation du comité de Salut public; ce n'était là, en somme, qu'une seconde manœuvre préparatoire à l'exécution du plan de campagne contre le Piémont, qui, dès la fin de mai, avait été rédigé par l'adjudant général Clausade[2].

1. *Correspondance de Napoléon*, n° 30. Voir chapitre précédent.
2. Arch. de la Sect. techn. du génie: Histoire militaire, carton 1-8, n° 79. Copie du plan d'opérations combinées entre les armées des Alpes et d'Italie, par l'adjudant général Clausade, 9 prairial, an II (28 mai 1794). L'adjudant général Clausade était un officier de cet ancien corps si remarquable des ingénieurs ou du génie, qui a fourni, avec celui de l'artillerie, le fond des états-majors des armées de la Révolution. Il a exercé provisoirement, en 1794 et 1795, les fonctions de chef du génie à l'armée d'Italie. Il est mort dans l'hiver de 1795 à 1796 et a été remplacé par le général Vital (Arch. administ. de la Guerre). On regrette que la longueur du document n'ait pas permis de l'insérer aux pièces just. La nécessité du siège de Demonte comme préliminaire de celui de Coni, base des deux projets rédigés par Bonaparte, y est nettement démontrée par un raisonnement très rigoureux. Clausade prévoit, en outre, la rédaction d'une série de mémoires traitant de toutes les manœuvres à exécuter, jusques et y compris le siège de Turin, des mouvements à effectuer au cas où les Autrichiens se porteraient sur Gênes ou Savone, d'un déploiement éventuel le long du littoral, etc. Ces divers mémoires n'ont pas été retrouvés; mais on conçoit qu'ils ont dû être établis soit par Clausade, soit, comme pour l'expédition de Demonte, par le général Bonaparte, soit même par d'autres officiers. On s'explique alors la promptitude avec laquelle on a pu, après le 9 thermidor, porter une partie de l'armée sur le littoral, puis la réunir pour l'affaire de Dégo.

Les vues d'Augustin Robespierre étaient encore plus vastes et ne tendaient à rien moins qu'à atteindre, après le roi de Sardaigne, l'ennemi héréditaire de la France, l'empereur d'Allemagne, dans ses possessions italiennes, pour l'obliger rapidement à accepter la paix. La réussite de desseins aussi importants et avantageux pour la République exigeait le secret le plus absolu[1]. Aussi n'avaient-ils pas été d'abord consignés par écrit ni même communiqués verbalement au représentant du peuple Laporte, de l'armée des Alpes[2]. Juin 1794.

1. *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 93 et suiv. Le secret a été si bien gardé, en effet, que Koch et Jomini, qui d'ailleurs se bornent le plus souvent à copier le manuscrit du commandant du génie Paulinier, donnent une interprétation fort erronée de ces négociations et, par suite, des opérations de cette deuxième partie de la campagne de 1794. Il en est de même de l'auteur du *Tableau de la guerre de la Révolution en France*, bien qu'en général il semble avoir consulté les documents officiels.

2. Arch. de la Guerre : Lettre des représentants du peuple Albitte, Laporte et Saliceti, de Barcelonnette. Ils ignorent même, semble-t-il, que le projet d'opérations élaboré à Nice, ne concorde pas avec celui prescrit par le comité de Salut public. — Correspondance inédite de Napoléon : Note sur la position politique et militaire de nos armées de Piémont et d'Espagne, remise par Robespierre jeune, 1er thermidor, an II. Voir pièce just. n° 42. L'examen de ce document donne lieu aux observations suivantes : 1° Quelle que soit la compétence de la commission chargée de la publication de la Correspondance de Napoléon, on ne saurait accepter, sans réserves, les indications qu'elle a données sur ce document. En admettant qu'il soit de la main de Junot, assertion qu'il paraît bien difficile de vérifier, rien ne s'oppose à ce que cet officier ait accompagné Robespierre jeune à Paris, afin de l'aider, par ses connaissances militaires, dans les démarches qu'il devait faire, sans doute aussi pour hâter l'expédition des objets nécessaires au service de l'artillerie, demandés par plusieurs états, depuis le 28 mai. Les recherches faites, tant aux Archives historiques qu'aux Archives administratives, n'ont pas permis, il est vrai, d'établir ce point d'une manière certaine ; mais cette supposition n'a rien d'invraisemblable, étant données les relations d'amitié qu'entretenaient Bonaparte et Robespierre jeune et qui sont nettement établies par le général Iung dans *Bonaparte et son temps*, et par M. Hamel dans son *Histoire de Robespierre*.— 2° Quel que soit le rédacteur de cette pièce, il est bien évident qu'elle a été dictée avant le 1er thermidor ; mais il est fort douteux qu'elle l'ait été par Bonaparte, c'est-à-dire à Nice. En effet, cette note est manifestement une réponse à une fin de non recevoir ou à des objections produites relativement à la proposition de réduire les armées des Pyrénées au profit de celle d'Italie. Est-il admissible qu'une question, restée si secrète que nous la connaissons par ce seul document, inédit jusqu'à ce jour, ait été traitée *par correspondance*, entre le comité de Salut public et les représentants du peuple, sans qu'il nous en soit parvenu aucune autre trace ? N'est-il pas plus naturel de penser que cette note a été rédigée à Paris, à la suite de discussions *verbales* entre Carnot et Robespierre jeune, discussions qui ont dû être assez vives, à ce moment où le désaccord entre les membres du comité de Salut public s'accentuait de jour en jour ? On oserait presque en donner comme preuves les lignes barrées sur l'original et se rapportant à une pensée si brillamment réalisée par Bonaparte en 1796, mais à laquelle le comité de Salut public, puis le Directoire, n'ont accédé que de mauvais gré.— 3° Ce n'est pas à dire que les idées exposées dans cette note n'aient pas fait le sujet d'entretiens, à Nice, entre Robespierre jeune et Bonaparte (voir Hamel, *Histoire de Robespierre*, tom. III, p. 434) ; les écrits et les actes ultérieurs de ce dernier prouvent combien il partageait ces vues, en ce qui concerne le but et la manière de diriger les opérations de l'armée d'Italie. Toute la question est de savoir qui des deux a donné ou reçu. En 1794, Bonaparte a fait preuve de talents militaires incontestables, mais surtout de cette énergie et de cette activité intellectuelles et physiques qui le distingueront toute sa vie. Son projet d'opérations du 21 mai n'est qu'une adaptation du plan du prince de Conti ou de Bourcet, en 1744. Celui du 20 juin est déjà plus étudié, mais il est difficile de lui attribuer, en 1794, une largeur de vues et une netteté de pensées politiques, dont le mémoire et les instructions du mois de juillet 1795 (*Correspondance de Napoléon*, nos 50, 52 et 53) ne présentent qu'un pâle reflet. En tout cas, si Bonaparte était l'auteur des considérations exposées dans cette note, considérations si justes qu'elles paraissent prédire la funeste issue de la guerre d'Espagne, il aurait prononcé à l'avance, et dans les termes les plus forts, la condamnation de l'entreprise de Napoléon.

Juillet 1794.

Pour mener à bonne fin cette entreprise considérable, les ressources actuelles de l'armée d'Italie en artillerie, cavalerie et charrois paraissaient insuffisantes[1]. On ne pouvait plus rien tirer de l'armée des Alpes, qui avait déjà donné tous ses cavaliers, dont l'infanterie avait été réduite par l'envoi de 10 bataillons sur le Rhin et qui manquait de poudre[2]. Il eût été dangereux d'affaiblir les troupes qui luttaient péniblement, quoique victorieusement, sur les frontières du nord et de l'est. Les succès remportés par les armées des Pyrénées[3] permettaient au contraire de prendre, de ce côté, une attitude défensive, appropriée à la configuration topographique du pays et en rapport avec le caractère espagnol. On devait donc en tirer les renforts en personnel et en matériel nécessaires pour agir vigoureusement en Piémont et en Lombardie.

Malheureusement, au moment où Robespierre le jeune arrivait à Paris[4], de trop graves dissensions existaient entre les membres du comité de Salut public pour qu'une détermination aussi grave fût prise sans objections[5]. Quelque remarquable qu'il fût, ce projet, présenté par le frère de celui que l'on accusait déjà de tyrannie[6], devait

1. Arch. de la Guerre : Correspondance inédite de Napoléon ; états du 28 mai, pour l'artillerie ; du 18 juin, pour les fourrages et les charrois. Lettres de Dumerbion, le 28 mai ; du chef d'état-major, le 5 juillet ; de la commission de l'organisation et des mouvements, les 1 et 7 juillet. Note du 20 juin, aux pièces just., n° 39.

2. Voir chapitre précédent et Arch. de la Guerre : Lettre de Laporte, le 1er juin.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Laporte, le 3 juin. Les principaux succès de l'armée des Pyrénées-Orientales sont les suivants : 30 avril, prise de la redoute de Montesquiou ; 4 mai, abandon de Céret, par les Espagnols ; 19 mai, victoire d'Augereau à Saint-Laurent de la Mouga ; 25 mai, occupation du fort Saint-Elme ; 5 juin, capitulation de Collioures. A la même époque, les troupes des Pyrénées-Occidentales allaient entrer dans la vallée de Bastan et, le 31 juillet, Irun était prise et Fontarabie se rendait.

4. Il est assez difficile de déterminer exactement la date d'arrivée de Robespierre jeune à Paris. Il a dû quitter Nice après le 20 juin, jour auquel le projet d'opérations est signé par lui et par Laporte. Il est même à peu près certain que ce dernier, qui écrit de Grenoble au comité de Salut public, le 2 juillet, a dû l'accompagner. Les deux représentants du peuple se sont probablement arrêtés à Toulon, à Marseille et peut-être à Lyon, pour conférer avec leurs collègues. Robespierre jeune a donc pu arriver à Paris, le 3 juillet. Dans tous les cas, il y est certainement avant le 6, puisque c'est à cette date (18 messidor) que sa sœur Charlotte lui écrit cette lettre de reproches dont il est question dans l'*Histoire de Robespierre* de M. Hamel, tom. III, p. 662. Cette lettre prouve d'ailleurs que Robespierre jeune était déjà depuis quelques jours à Paris. On est donc en droit d'admettre qu'il y était, le 3, date de l'arrêté du comité de Salut public.

5. Voir pièces just. n°s 39 et 42. La première est une sorte de résumé des demandes à faire, qui a dû être remise au comité, le 3 ou le 4 juillet, et a pu être rédigée à Nice. C'est à ce sujet qu'ont été sans doute engagées des discussions au cours desquelles la seconde note a été établie.

6. *Histoire de la Révolution* par Mignet, chap. IX, et *Histoire de Robespierre* par Hamel, tom. III, liv. 15.

Juin-Juillet 1794

être accueilli avec défiance. Aussi se bornait-on à rappeler le général Dumas[1], qui semblait être en mésintelligence avec son état-major[2] et hostile à l'action combinée des deux armées[3], admise dès les 8 et 13 juin[4]. Un arrêté du 3 juillet prescrivait cependant une expédition sur Coni, mais pour l'armée d'Italie seulement[5].

A la réception de cet arrêté à Nice, Ricord fixait au 20 juillet le commencement des opérations, qu'il était bientôt obligé de reporter au 8 août, sur la demande des représentants du peuple près l'armée des Alpes. Ceux-ci, occupés à ce moment d'une inspection des postes du mont Cenis et du Petit Saint-Bernard, hésitaient à s'engager sans ordres précis du comité de Salut public[6]. Ils espéraient en outre gagner le temps nécessaire pour s'emparer d'Exilles.

Préparatifs pour le siège d'Exilles.

Aussitôt après l'occupation du mont Cenis, les représentants du peuple près l'armée des Alpes avaient proposé d'assiéger Exilles et Pignerol; mais ce projet, approuvé, le 22 mai, par le comité de Salut public[7], avait bientôt cédé le pas au plan d'opérations combinées conçu par les

1. Arch. de la Guerre : Lettre de Dumas à Petit-Guillaume, le 4 juillet, et ordre du lendemain annonçant que ce dernier prend le commandement provisoire. Ce rappel n'a du reste pas été une disgrâce, puisque, le 30 thermidor (9 août), Dumas recevait le commandement de l'armée de l'Ouest.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Carnot, le 5 juillet, de Laporte et Albitte, les 11 et 13; voir cette dernière, pièce just. n° 41. Correspondances des 4, 13 et 30 juin, relatives à un conflit survenu entre le général Dumas et le commissaire ordonnateur en chef Alexandre.

3. Arch de la Guerre : Lettre d'Albitte et Laporte à Robespierre jeune, le 18 juillet, voir pièce just. n° 41.

4. Voir chap. précéd. et aux Arch. de la Guerre, à ces dates.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Ricord, le 29 juillet, pièce just. n° 43. Il n'existe aux Arch. de la Guerre aucune autre trace de cet arrêté, dont la minute a dû être détruite le 9 thermidor, au moment où était écrite la lettre du 13 août, donnée aux pièces just., n° 48.

6. Arch. de la Guerre : Lettres d'Albitte et Laporte, les 18 et 25 juillet, et de Ricord, le 20. Voir les premières et la dernière aux pièces just. n°° 41 et 43. L'arrêté du 3 juillet ne paraît avoir été adressé qu'à Ricord, puisque ce n'est que le 18, c'est-à-dire 15 jours après, que les représentants du peuple près l'armée des Alpes en sont avisés par lui.

7. Il n'existe pas aux Arch. de la Guerre d'autre pièce ayant trait à cette question que la lettre du comité de Salut public aux représentants du peuple, qui se termine ainsi qu'il suit : « Le brave d'Espagne nous a fait part de vos vues sur Pignerol et le fort d'Exilles pour la continuation des opérations de la campagne ; elles sont sages et nous en attendons le plus heureux succès. Nous nous en reposons sur vous avec la plus grande confiance et sur l'énergie et les talents du brave général Dumas. » L'adjudant général Espagne était aide de camp du général Dumas, qui l'avait chargé de porter à Paris la relation de la prise du mont Cenis. Il se peut qu'il ait présenté verbalement le projet d'opérations sur Exilles et Pignerol.

Juillet 1794. représentants du peuple près l'armée d'Italie. Toutefois, à la suite de l'envoi des 10 bataillons à l'armée du Rhin, le général Dumas, ne se croyant plus assez fort pour prendre l'offensive, considérait la prise d'Exilles comme le seul moyen de pouvoir conserver, pendant l'hiver, la haute vallée de la Dora Riparia et de s'assurer ainsi un débouché au début de la campagne suivante[1]. Le 8 juillet, Albitte et Laporte admettaient cette manière de voir, pensant sans doute être en état de terminer rapidement l'expédition[2]. 700 sapeurs sont réunis à Oulx pour l'exécution des travaux, dont le chef de brigade du génie Lapeyrouse prend la direction[3]. Ordre est donné à Grenoble de diriger le parc de siège sur Sainte-Catherine de Briançon[4] et de construire des échelles pour l'assaut[5].

Bien que la brigade Vallette eût occupé l'Assiette[6], le corps piémontais de la vallée de Suse[7] était resté sur les hauteurs d'Arcangera, au sud de Bard, face au débouché du grand mont Cenis, ayant une chaîne de postes pour assurer la communication entre la Brunette et Fénestrelle par le col delle Finestre[8]. Il restait aussi en relations, par les deux rives de la Dora Riparia, avec le fort d'Exilles, que défendaient, à gauche, un détachement placé à l'Alpe d'Arguel, à droite, 250 hommes sur les hauteurs du Vallon[9]. Pour entreprendre en sécurité les travaux du siège,

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Dumas, les 4, 12 et 27 juin.
2. Arch. de la Guerre : Lettré des représentants du peuple près l'armée des Alpes au comité de Salut public, à cette date. Lettre du général Petit-Guillaume au comité de Salut public, le 11 juillet. Il a reconnu les positions d'où l'on peut effectuer un bombardement ; les ordres sont donnés ; « *en peu de jours*, le fort chauffé (*sic*) se rendra. »
3. Arch. de la Guerre : Ordres des 7 juillet, pour la reconstruction du pont sur la Dora Riparia, entre Oulx et Salbertrand ; du 11 juillet, désignant Lapeyrouse, auquel est adjoint, le lendemain, le capitaine du génie Capitaine ; des 12 et 16 juillet, concernant l'envoi des sapeurs à Oulx, savoir : de Briançon, 4e comp. auxiliaire, 100 h. réguliers, 10 mineurs ; de Meyronne, 5e comp. auxiliaire ; de Montdauphin, 300 h. réguliers et 100 auxiliaires.
4. Arch. de la Guerre : Ordres des 5, 11 et 19 juillet.
5. Arch. de la Guerre : Lettres du 11 juillet, pour demander au général Pellapra, commandant à Briançon, la longueur des échelles et, du 19, concernant l'envoi à Grenoble de l'adjudant général Lécuyer, pour presser l'envoi du parc et choisir les échelles.
6. Voir chap. précéd.
7. Sous les ordres de M. de Fontanieux. d'après Pinelli, *Storia Militare* p. 368.
8. Ach. de la Guerre : Cartes du capitaine du génie Capitaine. Les Piémontais ont leurs grand'gardes à la Cima Vallette, en face de l'Assiette, à l'Alpe d'Arguel, sur le versant nord, et à Pourières, sur le versant sud ; les réserves sont à Chiomonte, à la Madona della Losa et au col delle Finestre, garni d'anciennes redoutes.
9. Arch. de la Guerre : Conférence du lieutenant-colonel Franco. — Pinelli, *Storia militare*, p. 368.

Juillet 1794.

Occupation des hauteurs du Vallon

il était indispensable de se rendre maître de ces hauteurs[1]. Trois colonnes les attaquent, le 16 juillet[2]. Deux, fortes chacune d'environ 300 hommes, convergent sur le mont Clopaca; l'une vient du petit mont Cenis, passe par le col du Clapier et longe le glacier dell' Agnello; l'autre part de Salbertrand et se dirige sur la tête du torrent de Galembra[3]. Ces deux colonnes réunies n'ont pas de peine à chasser du mont Clopaca les 60 hommes qui l'occupent.

Ce point est relié à la cime du Vallon par une sorte de détroit, que barrait une vieille muraille percée de créneaux, mais dominée par les pentes du mont Clopaca. D'autre part, la troisième colonne avait atteint San Colombano, sur la rive gauche de la Galembra, et, fusillant avec les gardes extérieures du fort d'Exilles, s'allongeait sur le versant de la montagne, dans la direction de Rama. Les officiers piémontais, dans la crainte de voir leur retraite coupée, prennent le parti de se retirer à Giaglione, par la côte dei Quattro Denti et Capella Bianca. Le général Vallette occupe ces deux postes. Toutefois, Chiomonte reste aux mains de l'ennemi, en sorte que l'investissement n'est pas complet[4].

1. La position classique des batteries, était à cette époque, au-dessus des escarpements situés au nord du village d'Exilles, sur le plateau dit de l'Infernet. Mais, pour y amener les pièces, il fallait leur faire gravir d'abord le contrefort de Deveis, sur la rive droite du torrent de Galembra, jusqu'à hauteur du point où l'on pouvait franchir ce profond ravin pour gagner San Colombano; il restait ensuite à descendre le matériel dans les batteries, le long des pentes de la montagne. Voir d'ailleurs Montannel, *Topographie militaire des Alpes*, p. 307 et 355.

2. Le rapport du général Vallette, annoncé par la lettre des représentants du peuple du 25 juillet, n'ayant pas été retrouvé aux Arch. de la Guerre, la relation qui suit n'a pu être établie qu'au moyen du récit du lieutenant-colonel piémontais Franco.

3. Voici ce que dit à ce sujet le lieutenant-colonel Franco : « La première, provenant du petit mont Cenis, forte de 300 h., se traînant sur la neige et les glaciers de Rochemolle, se présenta en face du Clopaca, où se joignit la seconde, à peu près d'égale force, venue de Salbertrand. » Il ne faut pas oublier qu'à cette époque on désignait le col du Clapier sous le nom de petit mont Cenis. Quant au nom de Rochemolle, il sert à désigner, sur la carte française, un col donnant accès de la vallée d'Ambin, sur le glacier dell'Agnello de la carte sarde. C'est peut-être en souvenir de la marche hardie de cette colonne que l'on appelle Bric dei Francesi, la hauteur cotée 2,710 sur la carte de l'état-major italien, dans le bassin supérieur du vallon du Tiraculo.

4. Arch. de la Guerre : Situation du 15 juillet et croquis de Capitaine. La brigade Vallette est forte de 6,131 h. présents, savoir : en première ligne, à Salbertrand, 2e infanterie légère, 994; à l'Assiette, 1er Drôme, 1,011; à Grand-Puy, 2e Haute-Loire, 970; en deuxième ligne, à Oulx, quartier général, guides à pied, 14, 2e bat. du 79e, 940; 5e Isère, 967; à Césane, 3e Jura, 965; à Clavières et Césane, 2e comp. d'artillerie, 67; à Savoulx, sapeurs auxiliaires, 203. Des détachements de Salbertrand occupent le retranchement des Quattro Denti, les villages de San Colombano et Deveis, un camp près de Fenile et le hameau des Clauses. A l'Assiette, les troupes sont baraquées. Des détachements de Grand-Puy sont à Ruaz, Traverses, Duc, Pattemouche, soutenus par un poste baraqué et retranché au col de Sestrières, fourni par la réserve de Césane.

Juillet 1794. Néanmoins cinq batteries sont bientôt construites à 900 ou 1,000 mètres du fort d'Exilles[1]; il était plus difficile d'y amener les canons de 16 et de 24 arrêtés devant le *tourniquet*, entre Clavières et Césane[2]. Des essais tentés avec des chariots de munitions vides ne réussissent pas[3], et on se résout à transformer les rampes en un seul couloir rectiligne, quand, le 31 juillet, ordre est donné de suspendre les travaux, puis de ramener le parc de siège à Montdauphin, où doit également venir de Gap l'équipage de campagne[4]. Les représentants du peuple près l'armée des Alpes s'étaient en effet décidés à seconder les efforts de l'armée d'Italie[5], en coopérant à l'exécution du projet d'opérations arrêté à Nice[6].

1. Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche. — Arch. de la Guerre : Croquis de Capitaine. Trois batteries sont placées en étage, le long de la croupe de Deveis, sur la rive droite de la Galembra ; deux sont sur la rive gauche, au sud-est de San Colombano. Contrairement à l'assertion de Pinelli, Bejay de la Coche ne dit pas que ces travaux aient été contrariés par le feu du fort ; il remarque seulement que les Piémontais, s'attendant à être bombardés, ont couvert leurs plates-formes de terre. — Arch. de la Guerre : Ordre du général Petit-Guillaume au commissaire ordonnateur en chef, de payer au général Vallette 3,988 livres, pour la construction des batteries devant Exilles.

2. *Topographie militaire des Alpes*, par Montannel, p. 84 : Il y avait 100 toises de mauvais chemins au-dessous de la chapelle Saint-Gervais. Cette partie a disparu lors de la construction de la route actuelle, qui est minée en ce point.

3. Arch. de la Sect. tech. du génie : Mémoire de Bejay de la Coche : « Du monde est estropié à chaque manœuvre. »

4. Arch. de la Guerre : Ordres des 31 juillet et 1er août,

5. L'arrêté du 3 juillet (pièces just. n° 43), ne concernant que l'armée d'Italie, a été adressé à cette armée seulement, puisque, le 11, les représentants du peuple près l'armée des Alpes répondent à une lettre du comité de Salut public. datée du 5, où il n'est fait aucune mention de l'expédition décidée l'avant-veille. Laporte et Albitte paraissent être informés de ce projet, le 18 juillet seulement, à Bourg-Saint-Maurice, où ils reçoivent à la fois une demande de coopération de Ricord et une lettre du comité de Salut public, dans laquelle la question est traitée incidemment et d'une manière plus large que dans l'arrêté, ainsi qu'il résulte du passage suivant : « ... d'après le nouveau parti pris d'entrer en Piémont et de profiter du reste de la campagne pour enlever Demonte et Coni... » Ce même jour, 18 juillet, ils écrivent aussitôt pour avoir de plus amples détails (voir pièce just. n° 41). Ont-ils reçu une réponse, à Chambéry, le 25, date à laquelle ils avisent le comité de Salut public qu'ils vont se « rendre sans délai aux Barricades et faire mettre en mouvement ce qu'ils pourront pour seconder les mouvements de l'armée d'Italie, qui s'ébranle et va en avant » ? c'est peu probable, puisque les courriers mettaient sept à huit jours entre Paris et l'armée des Alpes Il est à croire plutôt qu'à ce moment, rassurés par le résultat de l'inspection qu'ils viennent de faire au mont Cenis et au Saint-Bernard, ils se décident à accéder à la demande de coopération de Ricord. Mais, le 1er août, date à laquelle les ordres sont donnés d'une façon ferme, il se pourrait qu'ils eussent reçu des instructions du comité, en réponse à leurs dépêches du 18 juillet, puisque 15 jours se seraient écoulés. Cette hypothèse est cependant douteuse, attendu que ces instructions auraient dû être données au moins sept jours avant, soit le 7 ou le 8 thermidor, ce qui est impossible. Il est donc bien plus probable que les représentants du peuple près l'armée des Alpes se sont décidés à mettre à exécution le plan concerté à Nice, de leur propre mouvement.

6 Voir *Correspondance de Napoléon*, tom. I, n° 30, édit. princ. de l'Imprim. Nat. Il est regrettable que, dans l'édition courante, qui ne commence qu'en 1796, ces deux mémoires fort intéressants n'aient pas été insérés.

Juillet 1794.

Projet d'opérations combinées des armées des Alpes et d'Italie.

D'après ce projet, trois divisions de force variable, mais ayant chacune une réserve d'un millier d'hommes, destinée à assurer les communications, devaient converger sur Demonte pour en faire l'investissement, puis le siège. La division de gauche, dite de la Stura, partirait des Barricades, pousserait une colonne de 4.500 hommes dans la vallée, afin de réparer la route pour le transport de l'équipage de siège, tandis qu'une autre colonne, de 3.000 hommes, se porterait par le col del Mulo dans la vallée de Grana, en vue d'attaquer le col de Valloria. La division du centre, dite des Bains de Vinadio, forte de 2.000 hommes, marcherait de Sant'Anna par la rive droite de la Stura, prête à appuyer la précédente ou à occuper Gayola, pour intercepter les communications entre Demonte et Coni. La division de droite, dite du col de Fenestre, de 6.000 hommes, gagnerait Valdieri, puis seconderait l'attaque de la division de gauche sur le col de Valloria, afin de compléter l'investissement.

Les mouvements de cette masse de 19.000 hommes seraient couverts par deux autres divisions. L'une, au nord, de 7.000 hommes, déboucherait dans les vallées de la Vraita et de la Maira, s'emparerait de Castel Delfino et s'échelonnerait sur les hauteurs d'Elva, soutenue, en cas de besoin, par la colonne de gauche de la division de la Stura; l'autre, au sud, de 20.000 hommes, dont 2.000 cavaliers, prendrait position à Borgo San Dalmazzo, face à Coni, avec l'appui de la division du col de Fenestre, et se relierait à la droite de l'armée d'Italie, à travers les vallées du Pesio et de l'Ellero. Cette dernière division se mettrait en mouvement la première, le 8 août, les autres, deux jours après.

Division de Castel Delfino

La brigade Gouvion était toute désignée pour former les deux colonnes de la division de Castel Delfino. Au commencement d'août, elle avait moins de 5.000 hommes

Juillet 1794. présents sous les armes, au lieu des 7.000 prévus au projet[1]. Bien que les gardes nationaux du Queyras eussent été convoqués[2], il fallait un millier de soldats pour garder la tête de la vallée de Luserna, autour de Mirabouc. Il ne restait donc que 4.000 hommes pour attaquer le corps du général Provera, d'un effectif à peu près égal[3].

Il est vrai que les Piémontais, obligés de surveiller les nombreux passages des vallées du Pô, de la Vraita et de la Maira, ne pouvaient opposer une résistance sérieuse sur tous les points, tandis que l'occupation récente du col Blanchet[4] facilitait aux Français le débouché par les cols d'Agnel, de Saint-Véran et de Longet[5]. En outre, un bataillon de la brigade Vaubois[6], posté à Maurin, ayant poussé ses avant-postes jusqu'à Lignères[7], à la tête de la Maira, était à même de seconder puissamment l'offensive des troupes du Guil, en gagnant les cols de Vers et de Sagne, puis les hauteurs de la Bicocca et d'Elva, d'où elles menaceraient les communications des forces ennemies engagées en amont de Castel Delfino[8].

1. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août : 1er bat. du 23, 907 ; 1er Mayenne-et-Loire, 971 ; 4e Basses-Alpes, 946 ; bat. de la Montagne, 1.045 ; 1er chasseurs des Hautes-Alpes, 956 ; artillerie, 31 ; total : 4,856 h.

2. Arch. de la Guerre : Lettre de la commune de Ceillac, le 26 juin, demandant à former une comp. de 123 h.; autorisation et remerciements du général Dumas, le 27. Cette troupe faisait ensuite partie du bat. de garde nationale des Hautes-Alpes, levé en exécution de l'arrêté des représentants du peuple, après l'envoi de renforts à l'armée du Rhin. Le 22 juillet, le général Gouvion demande à conserver les gardes nationaux du Guil.

3. Arch. de Breil, pièce n° 108. L'effectif disponible de la troupe de ligne est 3.719 h., le 27 juillet; en ajoutant 1.535 milices, on obtient 4.254 h., non compris les paysans armés.

4. Col della Nierra de la carte italienne, qu'il ne faut pas confondre avec le col la Noire de la carte française. Tous deux font communiquer le val de Saint-Véran avec le col de Longet, le premier sur le versant oriental ou italien, le second sur le versant occidental ou français.

5. Arch. de la Guerre : Lettre de Petit-Guillaume à Lapoype, le 31 juillet. Le fait de la « prise du col des Blanchettes (*sic*) » est simplement mentionné, sans date. — Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettres de Provera, les 13 et 22 juillet. Il n'y est question que de l'établissement d'un camp français à la tête du vallon de Ristolas, qui menace sa droite. D'après les croquis de Capitaine, ce camp était à la Bergerie du grand vallon, point 2372.

6. Arch. de la Guerre : Situations des 19 juillet et 18 août : 1er de la Lozère, 1.042 h.

7. Ce nom n'est marqué sur aucune carte ; mais est vraisemblablement le même que celui de Ciagliera, chalets sur la rive gauche de la Maira, au point de rencontre de nombreux sentiers. La position militaire est d'ailleurs bien indiquée entre les points 2090 et 2097 de la carte italienne.

8. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettres de Provera, les 22 juillet et 2 août. Il est difficile de préciser à quel moment les avant-postes français ont occupé Lignères, attendu qu'il n'en est pas question dans les Arch. de la Guerre. Dans la lettre du 20 juillet, Provera dit simplement que l'ennemi a placé des postes « sur les hauteurs du col Maurin, Terres Rousses (Ciabriera)) et dell'Autaret » Ce n'est donc qu'entre cette date et le 1er août, probablement le 29 ou le 30 juillet, que les postes sont descendus dans la Maira.

Juillet 1794.

Sentant l'importance de ce poste de Lignères, les Piémontais l'occupent de nouveau, dans la matinée du 1er août[1]; de là nécessité de renforcer la brigade Gouvion[2]. Dans ce but, on fait[3] envoyer de Tournoux un second bataillon à Maurin[4] et on dirige deux bataillons de Césane sur le Queyras; le général de division Pellapra quitte Briançon pour prendre le commandement des sept à 8,000 hommes ainsi réunis[5], dont le succès ne paraît pas douteux.

Division de la Stura.

Pour constituer la division de la Stura, que devait également fournir l'armée des Alpes, la brigade Vaubois était bien disposée. Indépendamment des deux bataillons destinés à renforcer la division de Castel Delfino, elle présentait près de 5,000 combattants[6], chargés de garder le col de Sautron, le col de la Madeleine, la Montagnetta et les Barricades, en face des postes de Sarretto, de Prato Rotondo, de Preit et du col del Mulo[7], qui représentaient à peine quinze ou 1,800 hommes[8].

Malgré leur infériorité numérique, les Piémontais songeaient à attaquer et ripostaient par de nombreuses

1. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettre de Provera, le 20 août, dont voici le passage principal : « Les Français n'y (à Lignères) étaient pas aussi nombreux que le pensaient les milices qui le leur avaient abandonné ; ils ne dépassaient pas 150 h. Ce qui a facilité notre rentrée dans ce poste, c'est que plusieurs paysans, étant restés constamment sur quelques rochers qui le dominent, malgré la retraite du détachement de milices, tiraient sur les flancs de l'ennemi, pendant qu'on l'attaquait de front. » L'attaque a été faite par la compagnie des milices Penza, avec une masse de paysans, dont une centaine restait à Lignères.

2. Arch. de la Guerre : Lettres de Petit-Guillaume, les 4 et 5 août.

3. Arch. de la Guerre : Ordres du 5 août.

4. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août : Bat. de Montferme, 1,012 h., à Combe Bremont.

5. Savoir : 4,000 de la brigade Gouvion, 2,000 de la brigade Vaubois, 15 à 1,800 de la brigade Vallette, qui ont reçu contre-ordre, le 7 août.

6. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août : 1er Isère, 905 ; 1er Aude, 944 ; 5e Jura, 961 ; artilleurs, 275 ; sapeurs, 318 ; guides, 43 ; gendarmes, 31 ; soit 3,476 h.; ajoutons les hommes suivants, venus de l'armée d'Italie : le 15 juin, 1er chasseurs, 616, et, le 2 juillet, 4e grenadiers, 730, soit 1,346 h.; au total, 4,822 h.

7. Arch. de Breil, pièce n° 123 d. Les postes français sont les suivants : au baracon de la Scaletta, 60 h.; à la Montagnetta, 400 h., fournissant deux gardes, une de 50 h. à St Scours (?), une de 40 h. avec un canon de montagne, à l'Oserot : aux Barricades, 400 h., fournissant 50 h. à Ponte Bernardo, 15 h. à Castello et 15 à la chapelle de San Defendente.

8. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Lettre de Christ, le 25 juillet ; il n'a que 1.000 h. Pièce n° 108 : Correspondance de Provera ; le 24 mai, il y a 840 h. dans la vallée de la Maira. — Arch. de la Guerre : Conférence du chevalier de Martinel ; le 1er juillet, le général de Sonnaz a 763 soldats et 393 milices, soit 1.156 h. L'ensemble des forces de ces deux généraux serait donc de 2.000 h. environ ; mais le premier avait des postes dans le vallon d'Elva et jusqu'à la Bicocca, et le second devait aussi garder Vinadio et le cours de la Stura jusqu'à Demonte.

Juillet 1794. patrouilles aux reconnaissances incessantes des Républicains[1]. Des engagements assez vifs avaient lieu, les 2 et 3 août, dans le vaste cirque gazonné de Pianezza, sans aucun résultat[2]. Cependant cette attitude offensive de l'ennemi en imposait au général Petit-Guillaume, qui appelait aux Barricades deux bataillons de l'armée d'Italie, inutiles à Saint-Etienne[3]. Il manquait encore 2.500 hommes[4] pour obtenir l'effectif de 9.000, indiqué dans le projet; mais le mouvement dans la vallée de Stura devait être singulièrement facilité par la marche des divisions des Bains de Vinadio et du col de Fenestre.

Division des Bains de Vinadio et du col de Fenestre.

Celles-ci, d'une force totale de 10.000 hommes, devaient être constituées par la division Garnier, aile gauche de l'armée d'Italie, qui n'avait plus alors que 9.270 hommes présents sous les armes[5]. Ce chiffre était certainement suffisant, parce que la Stura devenant guéable, ne constituait plus un obstacle défensif sérieux pour les quelques centaines de miliciens disséminés sur sa rive gauche[6]. D'ailleurs ces colonnes, absolument maîtresses des débouchés nécessaires, n'avaient à jouer qu'un rôle relativement secondaire.

1. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Correspondance du général Christ. Projet d'attaque des Barricades, soumis au comte de Sonnaz, le 21 juillet. Engagements de patrouilles entre la Montagnetta et Preit, le 10 juillet et le 1er août; aux environs du col del Mulo, les 8 et 10 juillet; entre Pietraporzio, Sambucco et le col de Nebins, les 10, 15 et 25 juillet.

2. Arch. de Breil, pièces nos 107 et 132. Cette dernière est la relation très détaillée d'un capitaine de milices. Il en résulte que les Piémontais gardaient le défilé ou Colette de Preit, au nord de Grange Chiampasso (carte italienne), ayant des avant-postes sur le Bric Bernoire et le Bric Servagno, tandis que ceux du col del Mulo devaient être aux cols de Bandita, Celogna et di Salsablancas. Quant aux Français, ils avaient simplement transformé en une redoute une partie des retranchements élevés à la Montagnetta supérieure en 1744 (point 2199 de la carte italienne), et avaient une garde au-dessus de la chapelle.

3. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août et relation du général Garnier. Le 1er bat. de la 83e arrive, le 6 août, et le 3e de la 129e, le lendemain, avec le général Monleau et l'adjudant général Vicose, qui retournent à l'armée d'Italie devant le refus du général Petit-Guillaume de les garder (lettre du 10 août).

4. Exactement 2.770 h., chiffre obtenu en retranchant de 9.000 l'effectif de la brigade Vaubois, le 18 août, 4.822 h. augmenté de la force des deux bat. précités, savoir : 1er de la 83e, 537 h.; 3e de la 129e, 871 h.

5. Situation du 2 août : 2e de la 101e, 815; 1er de la 100e, 883; 20e demi-brigade, 2.202; 3e grenadiers, 740; 1er et 2e de la 84e, 1.333; comp. franche n° 2, 106; 1er et 3e de la 70e, 1.169; 2e de la 83e, 536; 1er de la 129e, 641; chasseurs marseillais, 33; artilleurs, 316; sapeurs, 556. Indépendamment des 2.754 h. détachés à l'armée des Alpes, cette division avait fourni à la division Macquard les 2es bat. de la 84e, 631 h., et de la 129e, 788 h., soit 1.419 h. Au 19 juillet, en effet, la division Garnier, occupant les vallées de la Vésubie, de la Tinée et du Var supérieur, présentait 13.718 combattants.

6. Arch. de Breil, pièce n° 107 : Correspondance du général Christ de Sants, passim.

Division du Gesso

Le principal était échu à la division Macquard, forte de 15.000 hommes, dont 1.700 de cavalerie[1]. Cette masse soutenue, à gauche, par la division du col de Fenestre, opérant dans la vallée du Gesso ; à droite, par une colonne de la division Masséna, aux ordres du général Pijon[2], descendant la vallée du Pesio, devait déboucher du col de Tende, qu'elle occupait, dans la vallée de la Vermenagna, et refouler au-delà de Coni la principale armée piémontaise.

Disposition de l'armée du général Colli.

Cette armée, de 10 à 11,000 combattants[3], était toujours provisoirement établie le long de la rive gauche du Gesso, la droite appuyée à deux redoutes construites sur le Tiraculo et à la chapelle de Sant'Antonio[4], reliée à la forteresse de Demonte par un détachement à la Madona del Colletto ou col de Valdieri[5]; le centre à Borgo San Dalmazzo, gardant le pont de Roccavione, et la gauche s'étendant jusqu'à la Madona degli Angeli[6], où elle était soutenue par les postes extérieurs de la garnison de la place de Coni[7]. En avant de ce front de 10 kilomètres de

1. Situation du 2 août : 2e et 6e grenadiers, 1.562 ; 1er de la 3e légère, 644 ; 2e de la 22e, 480 : 1er de la 56e 480 ; 2e de la 100e, 704 ; 102e demi-brigade, 2.143 ; 118e, 2.014 ; 165e, 2.044 ; 166e, 1.683 ; cavalerie, 1.693 ; sapeurs, 264 ; mineurs, 60. A ce total il convient d'ajouter les 1.419 h venus de la division Garnier. En échange, étaient passés à la division Masséna, le 19 juillet, le 3e de la 22e, 532, et le 2e de la 56e, 742, en tout 1.274 h.
2. Arch. de la Guerre : Disposition de la division de droite, sous Masséna, le 30 thermidor (19 août). Cette colonne comprend six bataillons, savoir : 2e et 3e de la 56e demi-brigade, 2e et 3e de la 99e, 1er de la 101e, 3e d'infanterie légère, présentant plus de 3,000 combattants.
3. Arch. de Breil, pièce n° 116 ; voir pièce just. n° 47. En comparant cette situation du 10 août avec celle du 14 mai. pièce just. n° 22, on peut se rendre compte des mouvements effectués dans cet intervalle de temps, mouvements indiqués du reste d'une façon explicite dans la pièce des Arch. de Breil, n° 112 c et dans les ordres de Colli, dont on trouve une analyse dans la pièce des Arch. de la Guerre intitulée : « Protocole des rapports des prisonniers de guerre, des officiers piémontais échangés, des déserteurs et des espions à l'armée de S. E. M. le général baron Colli, commencé le 6 juin 1794, au camp de Saint-Dalmas. » Au chiffre de 9.657 combattants, portés sur la pièce n° 116, il convient d'ajouter au moins 1.252 h., artilleurs et miliciens, portés sur la pièce n° 111.
4. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli : Ordres des 13 juillet et 6 août.
5. Le premier nom est le seul qui soit porté sur les cartes modernes. On disait aussi Vaudier au lieu de Valdieri.
6. Ou Beat'Angelo, d'après les anciennes cartes et les anciens documents. C'est le bat. des grenadiers autrichiens Wollust, puis Strassoldo, qui occupe ce poste important dès le 12 mai, au moment où le corps de d'Argenteau se rapproche de Coni (Arch. de la Guerre : document cité ; analyse des ordres de Colli).
7. En avant du front de la place, entre le Gesso et la Stura, s'étendait un glacis à la tête duquel il y avait trois flèches, qui n'avaient pu être enlevées en 1744. (Voir nos *Opérations militaires dans les Alpes pendant la guerre de la Succession d'Autriche*, Paris, 1886).

Juillet 1794. longueur, les troupes légères[1] formaient une ligne d'avant-postes, qui s'étendait d'Entraque[2], dans la vallée du Gesso, à Frabosa Soprana[3], dans celle de l'Ellero, occupant les passages de Goderies[4] à la tête du vallon de Roaschia, Vernante et son château, dans la Vermenagna, Gias Ceresola[5], aux sources du torrent Colla de Boves, enfin le plateau de Vaccarile[6], entre la Chartreuse de Pesio et Limone.

En vue de parer à tout mouvement tournant par les vallées du Gesso, de la Stura et de la Grana, les ponts dell'Ola et de Rocca Sparviera avaient été minés[7]. Deux canons, en batterie sur les hauteurs de la rive gauche[8], battaient celui de Vignolo, qui devait servir à l'aile droite de l'armée[9] pour se replier à la Madona dell'Olmo, tandis que l'aile gauche[10] s'y rendrait par Coni[11]. Cette première position de retraite, où l'artillerie avait été transportée dès le 14 juin, serait couverte, contre les attaques venant du Tanaro, par le corps du général d'Argenteau qui de Mondovi aurait gagné Cherasco[12].

1. Savoir : le corps franc, la comp. Pian et les volontaires Pandini dans la vallée de Vermenagna, les milices de Boves à Gias Ceresola, les milices de Chiusa au Vaccarile, soutenues par les chasseurs-carabiniers Canale, qui, le 4 juin, sont envoyés au corps de d'Argenteau et gardent particulièrement le mont Mascaron et le col de Piastra, entre les torrents du Pesio et de l'Ellero, et probablement les chasseurs de Nice et les milices du Moulinet sous Cauvin, dans les vallons de Roaschia et de Brignola (carte sarde) ou de Gorgia Grande (carte italienne), ainsi que dans la vallée du Gesso (Arch. de la Guerre et Arch. de Breil, passim).

2. Arch. de la Guerre : Conférence du lieutenant général Costa de Beauregard. Bien que cette position, ainsi que celle de la Piastra, n'aient été fortement occupées qu'en 1795, il est probable que, dès 1794, il devait y avoir, au moins à Entraque, quelques troupes pour couvrir l'occupation du vallon de Roaschia.

3. Poste principal de droite du corps de d'Argenteau (Voir chap. précéd.).

4. Arch. de la Guerre, document cité : « Déposition de Batista Jiordaningo de Rubilante, qui fournit de glace au Bourg-Saint-Dalmas : Les Goderies sont un plateau qui verse et sur le Vernante et sur la Valgrande. » Le passage est aussi désigné sous le nom de collet de Roaschia.

5. On dit aussi Collet de Cérésoles.

6. Aux sources du torrent du Pesio. Voir d'ailleurs *Topographie militaire des Alpes, partie méridionale du versant italien*.

7. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordres du 18 juin.

8. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordres des 18 juin et 10 juillet.

9. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordre du 14 mai : grenadiers de la Chiusa (8e et [illegible]), grenadiers d'Andezeno (5e), rég. des guides et d'Asti, sous les ordres du major général marquis de la Chiusa ; avant-garde : deux bat. de chasseurs, bat. de pionniers, sous les ordres du chevalier Salugia.

10. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordre du 14 mai : rég. de Piémont, de Belgiojoso, des grenadiers royaux et bat. de garnison, sous les ordres du major général Zimermann ; Aoste-cavalerie et chevau-légers, sous le général baron de la Tour, en seconde ligne.

11. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordre du 12 mai.

12. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordres du 18 juin.

Juillet 1794.

D'après les ordres du roi, en date du 15 juin, ces mouvements devaient être effectués sur une simple menace d'attaque[1], et tout d'abord le baron Colli prenait les dispositions nécessaires[2]. Mais bientôt[3], soit qu'il eût été trompé par les renseignements qu'il recevait[4], soit qu'il eût compris le danger qu'il y avait à faciliter la réunion des forces ennemies[5], ce général, à force d'instances[6], finissait par obtenir, le 11 juillet, l'autorisation de ne point se retirer sans combattre[7]. Cependant, à ce moment, ses avant-postes avaient été déjà refoulés.

Premiers mouvements de la division du Gesso.

Dès le 30 juin, le général Macquard avait poussé une pointe dans la vallée de Vermenagna[8]. 3,000 hommes environ[9], avec deux pièces de 4, étaient descendus de La Ca à Limone, puis s'étaient portés sur Vernante en trois colonnes. Celle du centre, sous Macquard, avait gagné ce bourg par le fond de la vallée, tandis que celle de droite, aux ordres du général Dallemagne, se dirigeait à mi-hauteur, sur le château. Conformément à ses instructions, le commandant piémontais, capitaine Bonneau, s'était replié sur Robilante avec le détachement du corps franc ; mais les miliciens de Gias Ceresola n'avaient pas été inquiétés[10]. La colonne de gauche, commandée par le

1. Arch. de Breil, pièce n° 94 ; analyse des lettres du roi. Voir, pièce just. n° 38, la lettre du 15 juin.

2. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordres des 15, 18, 19 et 20 juin. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Correspondance du général d'Argenteau.

3. C'est entre le 20 et le 30 juin que le général Colli a pris la résolution de résister à Borgo San Dalmazzo.

4. Arch. de la Guerre : Document cité. Il semble en effet que les renseignements recueillis entre le 15 juin et le 4 juillet, à l'état-major de Colli, sont entachés d'erreur, puisque l'armée d'Italie est estimée d'abord à 42,600 h., puis 30,000 h. ou plus.

5. Relation de M. de Malausséna.

6. Arch. de Breil, pièce n° 94.

7. Voir pièce just. n° 40.

8. Arch. de la Guerre : Mémoire de M. Costa de Beauregard. Il y est dit que Masséna accompagnait le général Macquard, ce qui paraît peu probable, attendu qu'il existe des ordres de Masséna, datés d'Ormea, les 29 juin et 1er juillet.

9. Ce chiffre est indiqué par M. de Malausséna ; il paraît très vraisemblable, si l'on se reporte aux situations françaises.

10. Arch. de Breil, pièce n° 123 f. Note d'un milicien de la comp. de Boves : « Lorsque les Français vinrent la première fois au Vernante, ils marchèrent par le grand chemin et par le sentier qui passe au-dessus de la chapelle de la Bonaira, pour arriver au château de Livernant. Ils s'approchèrent de la colle de Ceresolle, sans faire abandonner le poste. » — Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli : ordres des 11 et 18 juin.

Juillet 1794. général Lebrun, passant par les hauteurs du mont Malaterra et la Vallée Grande, arrivait deux heures plus tard[1].

La route était si bien détruite[2], entre Limone et Vernante, que les pièces de 4 et les mulets de vivres n'avaient pu suivre[3]. Aussi, le lendemain, les Républicains rétrogradaient-ils jusqu'au col de Tende et les Piémontais reprenaient-ils leurs positions[4]. De cette reconnaissance, il résultait qu'en raison des difficultés du terrain, la marche de la division du Gesso ne pourrait pas s'effectuer en deux jours seulement, comme il avait été prévu au projet d'opérations[5], et qu'il était d'abord essentiel de prendre pied fortement dans la vallée de Vermenagna, pour réparer la route et établir des magasins.

Occupation de Limone.

A cet effet, le 3, deux camps sont établis, l'un de 200 tentes, au col de Tende, l'autre de 50 sur la montagne delle Carsene, à la tête de la vallée du Pesio[6]. Le lendemain, une forte avant-garde occupe Limone, ainsi que les deux postes qui en dépendent, à gauche celui de l'Arpiola ou Monte Vecchio, à droite celui de l'Armelina ou Costa Murin[7]. Dans la nuit du 10 au 11, les troupes de ce dernier poste se dirigent sur la crête entre Gias Vaccarile et Colla Piana. Les Piémontais qui s'y trouvaient s'enfuient, au moment d'être enveloppés, vers 2 heures du matin[8]. Ce-

1. Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard.
2. Arch. de Breil, pièce n° 113 : Lettre du chevalier Bona, le 20 juin.
3. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements à l'état-major de Colli. « Renseignements fournis par Maurice Buonfiglio, de Fontan, muletier de la brigade Cassion, qui est allé, avec un passeport du commandant français, conduire jusqu'à la Ca les prisonniers malades échangés. »
4. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.
5. *Correspondance de Napoléon* : « Division du Gesso. — Le premier jour de l'expédition, cette division se portera à Robilante. Le deuxième jour, elle se portera à Borgo San Dalmazzo, elle s'emparera du pont de Rocca Sparvera.»
6. Arch. de Breil, pièce n° 113 : Correspondance de Gondolo, capitaine des milices de la Chiusa : Lettre de Pesio, le 9 juillet à 7 h. du matin. Ce renseignement est en accord avec les situations françaises, pour peu que l'on calcule les tentes à 12 ou 13 h.
7. Pour plus de renseignements sur les postes de la vallée de Vermenagna, consulter la publication du ministère de la Guerre, intitulée : *Topographie militaire des Alpes, partie méridionale du versant italien.*
8. Arch. de Breil, pièce n° 113 : Correspondances de Gondolo et de Decaroli. Le 7 juillet, il y avait au poste du Vaccarile, 90 h. de la comp. de milices de la Chiusa et 30 chasseurs-carabiniers; mais, le 10, une partie de ces troupes est appelée au Mascarone par le comte Canale, en sorte qu'au moment de l'attaque, il ne reste que 60 miliciens, qui se retirent sur la Chartreuse; deux seulement s'égarent. Les Français ont marché sur deux colonnes. On veut faire prendre les armes à la population de la Chiusa, qui s'y refuse.

pendant la division Macquard, se concentrant peu à peu dans le bassin de Limone, il devenait essentiel de pousser l'avant-garde jusqu'à Vernante. Juillet 1794.

Occupation de Vernante.

Celle-ci, aux ordres du général Lebrun, marche donc, dans la nuit du 13 au 14 juillet, en trois colonnes[1], contre les 1.200 hommes formant la chaîne des postes ennemis entre le mont Sapé, Vernante et Cima la Motta. L'adjudant général Gardane, avec la colonne de gauche, comprenant le 6me bataillon de grenadiers et cinq compagnies du 1er bataillon de la 118e demi-brigade, part de l'Arpiola, traverse la Vallée Grande et occupe Testi Goderia, aux sources du torrent de Roaschia, dont les défenseurs se replient au mont Pena, à la tête du vallon de Brignola ou Gorgia Grande[2]. A droite, le général Dallemagne conduit le 2me bataillon de la 118e, de Colla Piana, par la crête de la montagne, à Canta Pernice, dont le poste est surpris et enlevé[3]. Entre ces deux colonnes, Lebrun s'avance avec le 1er bataillon de la 3e demi-brigade légère et 300 hommes du 3e bataillon de la 118e; il entre sans difficulté à Vernante, d'où le capitaine Bonneau se replie sur Robilante[4]. Les sapeurs se mettent aussitôt à réparer la route; des munitions et des vivres sont amenés à Limone,

1. Arch. de la Guerre: Relation du général Macquard. Si l'on se reporte aux situations des 19 juillet et 2 août, on trouve que cette avant-garde comptait environ 4.000 h., savoir, 986 pour la colonne du centre, 14 à 1.500 pour chacune des deux autres.

2. Arch. de Breil, pièce n° 113 : Relation de Pandini. La comp. de ce partisan occupait les hauteurs de la rive gauche de la Vermenagna, avec la comp. Domenego, des chasseurs de Nice. Elle avait trois postes, savoir : un de 40 h., commandé par le chevalier Buriasco, au mont Lardo, ou cime du Vallon Secco (points 1212 ou 1213 de la carte italienne), et deux de 15 h. chacun, vers Testi Goderia. C'est sur ce point que se dirige Gardanne par Testi Coletta. Pandini y rallie ses forces et se replie par Testi Goderia dans le vallon de Roaschia et Serre Sariondo. — Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements. Pandini aurait occupé, « aux confins de Rubilante et de Brignola, la Rocca di Richel, soit la Piage di Gieup », points qui ne figurent sur aucune carte.

3. Arch. de Breil, pièce n° 113: Rapport de Pian, le 16 juillet : » J'ai l'honneur de vous faire la relation que, sous le 14 courant à 1 h. après-minuit, la gauche de mon poste a été attaquée par l'ennemi, où il y avait les milices de Boves, et occupée de façon qu'il a fallu faire avertir M Vacchette de se replier sur mon poste. Et, en battant en retraite, nous avons descendu la montagne et nous nous rendimes à Robilante. Cette affaire coûta à ma compagnie neuf prisonniers de guerre, savoir: un sergent, un cadet et sept soldats, et à M. Vachette 25, c'est-à-dire deux caporaux et 23 soldats. La cause de cette perte a été la très longue retraite et la poursuite de l'ennemi en force supérieure, même pour avoir été obligée, la plus grande partie de la troupe, à passer la rivière. » — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 16 juillet. Lebrun a fait 59 prisonniers, dont trois officiers; l'ennemi a eu autant de tués et de blessés; nous avons quatre grenadiers blessés.

4. Arch. de Breil, pièce n° 113. La comp. Bonneau était de 164 h. Le comte d'Ison arrive à Robilante le 15 juillet.

Juillet 1794. afin de permettre de prendre l'offensive le 20 juillet, jour primitivement fixé.

Mais, à cette date, la réponse des représentants du peuple près l'armée des Alpes à la demande de coopération faite par Ricord n'étant pas encore parvenue à Nice[1], on se trouvait, à l'armée d'Italie, dans l'obligation de surseoir à l'exécution du projet d'opérations combinées. Toutefois, la division Macquard ne pouvait rester dans la situation qu'elle occupait, partie en avant, partie en arrière du col de Tende. Faire replier les forces engagées dans la Vermenagna était impossible, étant donné l'enthousiasme des troupes, l'utilité des travaux de réparation exécutés sur la route, l'importance des magasins constitués à Limone. Il y avait tout intérêt au contraire à refouler complètement l'ennemi sur la rive gauche du Gesso et à le resserrer dans son camp de Borgo San Dalmazzo, dont on préparerait plus facilement l'attaque[2].

Cette décision semblait d'autant plus justifiée que le corps franc piémontais, établi vers Robilante, avait été soutenu par un bataillon posté à Roccavione et relevé chaque jour par le gros de l'armée de Colli. Portée ainsi à 12 ou 1.500 hommes[3], cette avant-garde, commandée par le comte d'Ison, s'appuyait, à droite, à la haute vallée du Gesso[4], dans laquelle Macquard n'avait dirigé aucune patrouille, puisque c'était la ligne d'opérations assignée à la division du col de Fenestre, à gauche, aux hauteurs

1. Cette réponse, envoyée le 18 seulement de Bourg Saint-Maurice, n'a dû arriver à Nice que le 27 ou le 28.

2. Ces considérations paraissent devoir être celles qui ont déterminé l'opération du 24 juillet. Il est d'ailleurs assez difficile de se faire une idée bien nette des sentiments des généraux à ce moment. Mais il semble que l'on devait être fort perplexe à l'armée d'Italie. Il n'y avait pas de chef, le général Dumerbion étant cloué dans son lit par la goutte, Bonaparte parti pour Gênes, le 14. Les représentants du peuple Ricord et Saliceti sont assez inquiets de ne recevoir aucune nouvelle ni de leurs collègues près l'armée des Alpes ni de Robespierre jeune.

3. Arch. de Breil, pièce n° 67 : Relation de M. de Malausséna. Outre le corps franc, et des milices, il y avait encore aux avant-postes, le corps de Pandini, les volontaires de Pian et les chasseurs de Nice.

4. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'état-major de Colli. Têtes des vallons de Brignola et de Roaschia.

Juillet 1794.

de la Cima del Brusata[1], au sud de Boves, village occupé par un détachement du régiment de Pignerol, faisant partie de la garnison de Coni. La communication avec Mondovi, quartier général de d'Argenteau, était assurée par les chasseurs Canale à Peveragno, un escadron de dragons autrichiens à Chiusa di Pesio, une centurie du régiment d'Asti à Villanova. Ces troupes avaient leurs avant-postes en avant de San Bartolomeo, dans la vallée du Pesio, à la Piastra et à Colla Mascarone, sur les hauteurs entre cette vallée et celle d'Ellero, se reliant avec le détachement de Frabosa et enveloppant le haut bassin de la Vermenagna[2].

Reconnaissance de la vallée du Pesio.

Avant de marcher sur Roccavione, il était indispensable de se rendre compte de la force de ces avant-postes. En conséquence, le 21 juillet, le général Dallemagne, commandant à Limone, descendait, à la pointe du jour, avec le 1er bataillon de la 118e, de Colla Piana à la Correria, qu'abandonnait aussitôt une grand'garde de 30 Piémontais. Les Républicains se bornaient à prendre un repas à la Chartreuse et se repliaient, le soir, sur leurs positions par les crêtes de la rive gauche du torrent de Gravina[3]. Aucune force sérieuse n'ayant été signalée dans cette vallée du Pesio, dans laquelle devaient s'avancer les 4.000 hommes du général Pijon, la division Macquard pouvait se diriger sans crainte sur le Gesso.

1. D'après M. de Malausséna, les troupes régulières n'occupaient que la Dormiosa ; les milices seules étaient répandues en avant, sur la crête.

2. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli ; ordre du 19 juillet pour le commandant de Boves. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : correspondance de d'Argenteau ; pièce n° 112, correspondance du capitaine Bonnaud ; pièce n° 113 ; correspondance de Gondolo, capitaine des milices de la Chiusa ; les postes occupés par cet officier en avant de San Bartalomeo, étaient celui de Testo Crovera, sur la rive droite du torrent et, sur la rive gauche, celui de « l'Olocco », nom qui n'est porté sur aucune carte ; mais, d'après divers renseignements épars dans cette correspondance et d'après la marche exécutée, le 11 août, sur la Cima Pitte, il semble probable que ce point est situé sur l'un des contreforts orientaux du mont Besimauda ; pièce n° 115 : rapport d'une patrouille de dragons autrichiens, le 21 juillet.

3. Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard.— Arch. de Breil, pièces nos 90, 113 et 115 : Copie d'une lettre en italien, datée de la Chartreuse de Pesio, le 21 juillet, correspondance de Gondolo et rapport d'une patrouille de dragons autrichiens. Les Français, au nombre d'environ 600 h., avaient emmené un prisonnier et quatre bœufs, sans avoir pillé la Chartreuse.

Juillet 1794.

Les Piémontais repassent sur la rive gauche du Gesso.

Le 24 juillet, l'avant-garde de Lebrun se mettait en mouvement, de grand matin, sur trois colonnes, celle du centre, commandée par l'adjudant général Leblanc, suivant lentement la route, en se conformant aux progrès faits par les colonnes latérales[1]. Après une résistance opiniâtre, les Piémontais sont obligés de se replier, perdant 36 prisonniers, mais repassent le Gesso en bon ordre, conformément aux instructions du général Colli, qui se porte lui-même à Roccavione, pour diriger la retraite[2]. Les milices des vallons de Roaschia et de Brignola gagnent Andon, sans être inquiétées ; les troupes de la rive gauche de la Vermenagna franchissent les premières le pont de Roccavione, suivies par le bataillon des grenadiers royaux de garde ce jour-là, ensuite par le corps franc, aux ordres du capitaine Bonnaud, qui descend de Truc Dormiosa[3]. Le reste des détachements de la rive droite se replie sur Boves, par les hauteurs de Moro et de Sant'Antonio. Les Républicains occupent Roccavione, mais ne peuvent en déboucher, sous le feu des canons établis sur la rive gauche du Gesso. Quelques éclaireurs seulement se déploient sur la rive droite, sans parvenir à empêcher les pionniers piémontais de brûler le pont[4].

Afin de mettre la position conquise à l'abri de tout retour offensif de l'ennemi, les jours suivants sont employés à retrancher le village ; à construire deux boyaux de communication, allant des dernières maisons au poste maintenu sur le bord du torrent pour surveiller le pont détruit ; à établir deux batteries, l'une sur le Bric, au-

1. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 26 juillet. Relation du général Macquard. Il indique que la colonne de gauche était commandée par le général Lebrun, celle de droite par Dallemagne, que l'ennemi a fait une résistance opiniâtre, qu'outre les 36 prisonniers, il a eu 15 tués et un plus grand nombre de blessés, que nous avons eu deux tués et 13 blessés.

2. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.

3. Truc Dormiosa, de la carte sarde, point 807 de la carte italienne.

4. La presque totalité de ces détails sont tirés de la relation de M. de Malausséna. Celle du général Macquard est très brève.

Juillet 1794.

dessus de Roccavione, l'autre sur les pentes de la Dormiosa[1]. En même temps, les troupes de la division Macquard s'avancent peu à peu au-delà du col de Tende, suivies par la cavalerie[2], puis par le parc d'artillerie de campagne et par l'équipage des ponts[3].

Projets du général Colli.

La retraite des avant-postes de la vallée de la Vermenagna sur la rive gauche du Gesso n'était pas un événement capable d'amener le général Colli à abandonner son dessein de résister à Borgo San Dalmazzo. Dans l'ensemble des opérations, le commencement du siège d'Exilles[4], les nombreuses escarmouches dans la Vraita, la Maira et la Stura, signalées par Provera et Christ[5], les renforts importants dirigés, d'après d'Argenteau, sur les camps du Tanaro et de la Corsaglia[6], ne semblaient pas avoir moins d'importance que les mouvements de la division Macquard. Loin d'être l'indice d'une offensive puissante sur un point déterminé du théâtre de la guerre, la marche intermittente de cette unique colonne, tandis que le reste de l'armée d'Italie demeurait dans l'inaction, paraissait si téméraire que l'état-major piémontais songeait à envelopper ces 10.000 hommes[7]

1. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'état-major de Colli. D'après le rapport du nommé Sylvestre Siany, chasseur de la 3e comp. du 1er bat. de la 3e demi-brigade légère, déserté de Roccavione le 7 août, il devait y avoir, dans la première batterie, point 713 de la carte italienne, quatre pièces de 4 et deux obusiers ; dans la deuxième, deux pièces de montagne et deux pièces de 8.

2. Arch. de la Guerre : Situation du 2 août et positions de la division du centre du 20 au 30 thermidor. Voir pièce just. n° 46. Quant à la cavalerie, d'après la situation du 2 août, elle se compose des troupes ci-après : 1er hussards, 300 h., à Limone ; chasseurs, 459 h., à San Dalmazzo ; 9e dragons, 513 h., à Breil ; 5e cavalerie, 421 h., à Sospel ; en tout, 1,693 h.

3. Arch. de la Guerre : Correspondance inédite de Napoléon. Rapports du service des renseignements à l'état-major de l'armée de Colli. La dernière partie du parc de campagne, cinq divisions de pièces de 4, part le 1er août. L'équipage de ponts se met en route, le 3. D'après le rapport de Jean Lebra, de Figonière, en Provence, canonnier à la 166e demi-brigade, fait prisonnier au col de Tende, le 2 août, il y avait à Tende une quantité de pièces de 8, à destination de Roccavione. 900 chevaux de trait étaient répartis entre cette localité et Breil, pour le transport de cette artillerie.

4. Voir ci-dessus la prise des hauteurs du Vallon. Les travaux ne sont interrompus que le 1er août.

5. Voir ci-dessus. Le poste des Lignères, dans la vallée de la Maira, n'est repris par les Piémontais que le 1er août.

6. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Correspondance de d'Argenteau, mois de juillet. Les mouvements signalés par ce général avaient pour objet la formation du camp de six bat. à Colle Selle Vecchie, sous les ordres du général Pijon.

7. Voir pièce just. n° 46. 2.000 h. étaient au col de Couture, à l'ouest du mont Bertrand ; ils ne devaient sans doute y rester que jusqu'après la formation de la colonne de Pijon. Les rapports du service des renseignements de l'armée de Colli (Arch. de la Guerre) prouvent que les Piémontais étaient exactement renseignés sur notre effectif dans la vallée de la Vermenagna.

Juillet 1794.

en attaquant, par les vallons de Roaschia et du Pesio, leurs deux flancs peu gardés [1].

Entrée en ligne d'une division autrichienne.

Les 10,000 combattants, alors réunis au camp de Borgo [2], n'étant pas suffisants pour l'exécution de cette manœuvre, on comptait sur la coopération des forces autrichiennes, dont on attendait de jour en jour l'entrée en ligne, depuis le commencement de juin, époque à laquelle le roi de Sardaigne avait ratifié la convention de Valenciennes [3]. Déçue dans ses espérances par la solution choisie [4], la cour de Vienne tardait à remplir ses engagements et, aux instances réitérées du monarque piémontais, l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, opposait une fin de non recevoir, sous le prétexte qu'il n'avait pas d'instructions [5]. Com-

1. Arch. de la Guerre : Rapports sur le service des renseignements de l'armée de Colli. Relation du général Costa de Beauregard. — Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. De l'examen de ces documents il résulte que, si l'état-major de Colli savait parfaitement la force de la division de Macquard, il ignorait absolument le projet d'opérations et surtout l'importance des colonnes prêtes à déboucher dans les vallées du Pesio et du Gesso. La première idée du projet italien se trouve dans le rapport du 22 juillet de l'officier chargé des renseignements ; il est développé dans un mémoire, remis au général Colli le 5 août. L'opinion du général Costa de Beauregard et celle de M. de Malausséna, au sujet de cette opération sont si différentes, qu'il semble curieux d'en citer ici les passages les plus saillants. Voici ce que dit Costa de Beauregard : « Il est difficile de comprendre comment il (l'ennemi) ne sentit pas l'extrême danger de sa position pendant tout ce temps (16 jours, du 25 juillet au 8 août), et il n'est pas plus aisé d'expliquer comment nous ne cherchâmes pas à en tirer avantage... Les Français semblaient s'être mis d'eux-mêmes dans nos filets. En effet, maîtres de pénétrer jusqu'au fond des deux vallées qui doublent celle de Vermenagna, nous pouvions d'une seule marche prendre à revers les hauteurs du Vacaril et de l'Arpiola, de Cerésoles et des Goderies, ce qui aurait rendu à l'ennemi toute retraite impossible. Il eût été forcé par là de capituler, et, en employant à cette opération les précautions, le secret et les forces nécessaires, le succès était infaillible. Mais, au moment où le projet allait enfin être admis, l'occasion s'enfuit sans retour. » M. de Malausséna est moins optimiste : « Il manquait des forces pour contenir l'ennemi au débouché de la vallée et entreprendre de lui en fermer la sortie par sa tête, en agissant par les vallées latérales. Il n'est pas douteux qu'on eût réussi d'occuper l'Arpiola, l'Armelline et le Vacaril, peu soigneusement gardés. La facilité de cette manœuvre fit croire au succès de l'opération, sans penser qu'on mettait par là l'ennemi dans la nécessité de déborder par les hauteurs de Boves, où on ne pouvait le contenir, et forcer ensuite le camp du Bourg ...On ne pouvait entreprendre cette opération avec espoir de succès qu'au moyen des 6.000 mille Autrichiens du camp de Mouroux (Morozzo), qui refusèrent constamment de s'unir aux troupes du Roi pour agir. »

2. Voir pièce just. n° 47.

3. Arch. de Breil, pièce n° 94: Correspondance du roi de Sardaigne, passim. — Thaon de Revel, p. 218.

4 La Convention de Valenciennes, dont le texte se trouve dans les *Mémoires de Thaon de Revel*, p. 216, comportait deux solutions pour le partage des conquêtes éventuelles faites par les alliés : Ou bien la valeur de celles attribuées à l'Empereur serait compensée par la rétrocession que ferait le roi d'une partie des districts du Milanais acquis à l'issue de la guerre pour la Succession d'Autriche ; ou bien les conquêtes seraient restituées à la France, moyennant une indemnité en argent à diviser en partie égales. C'est cette dernière solution qu'avait adopté le roi et on comprend sans peine la déception de la Cour de Vienne.

5. Arch. de Breil, pièce n° 94, correspondance du roi ; pièce n° 84, correspondance de d'Argenteau. Le roi ne se contente pas d'écrire plusieurs fois à l'archiduc, il lui envoie, le 21 juillet, M. de Clermont, il lui adresse, le 25, un rapport de Colli, il fait écrire à Wallis par ce général et par d'Argenteau. Les lettres du roi où il est question de cette grave affaire sont celles des 7, 16, 21, 23, 25, 26, 28, 29, 30 juillet, 1, 2, 7 et 8 août; celles de d'Argenteau sont des 15, 19, 24, 25, 27, 28, 29 juillet et 3 août.

prenant cependant que les territoires impériaux en Italie seraient immédiatement menacés, si les Républicains parvenaient à déboucher entre Coni et Ceva, ce prince prend sur lui de porter en avant une ou deux divisions du corps de Wallis. Celle de Winckeim, forte de six bataillons et quatre escadrons, répartis entre Asti, Alba et Cherasco [1], se concentre, le 31 juillet, à Morozzo [2], à portée de soutenir les corps de Colli et d'Argenteau. Juillet 1794.

Ce dernier, enhardi par la proximité de ces forces et, bien qu'il n'eût que 3,500 hommes de troupe régulières [3] en face des 12,000 combattants de la division Masséna [4], renvoie en avant de Frabosa Soprana le poste qu'il en avait retiré comme trop exposé, en apprenant l'incursion des Républicains dans la vallée du Pesio [5]. Le 1er août, il fait même attaquer les avant-postes français à Colle Navonera et à Viola. Sur le premier de ces points, les Croates, assaillis au moment où ils croyaient surprendre l'ennemi, perdent 48 prisonniers et sont mis en déroute. Au camp de Saint-Jacques de Viola, un détachement de 300 hommes du corps franc est aussi contraint de se replier après une lutte assez vive [6].

Cependant, les Autrichiens ayant refusé de faire aucun détachement et de s'avancer au-delà de Morozzo [7], le général d'Argenteau est obligé d'envoyer à Torre di Pesio et à Spinetta une division de deux escadrons et un bataillon

1. Voir chap. précéd.
2. Le 27 juillet, Winckeim porte son quartier général d'Asti à Cherasco, et son avant-garde, un bataillon et un escadron, à Bene.
3. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau le 3 août.
4. Arch. de la Guerre : Situation du 2 août.
5. Ce poste était à Fontane, et à Colla di Mora en face du poste français de Colle Navonera. Il s'était replié sur Frabosa avec ordre de gagner Mondovi par Monastero, en cas d'attaque. Les 26 et 27 juillet, les Français avaient cherché à franchir la Corsaglia, au hameau de ce nom et vis à vis de Montaldo. Des patrouilles avaient poussé jusqu'au nord de Frabosa (Arch. de Breil, pièce n° 84).
6. Arch. de Breil; pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 3 août.—Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion, les 3 et 5 août. D'Argenteau accuse une perte de 50 h., dont le capitaine Neuder et 30 Croates, tués, blessés ou perdus ; les capitaines Richieri et Saint-Bias, du corps franc, blessés, et une vingtaine d'hommes de ce corps hors de combat. La perte des Français serait de 170 h., dont deux officiers tués, un officier et huit h. prisonniers. D'après Dumerbion, les Républicains auraient eu un officier et trois grenadiers tués, cinq blessés, six prisonniers.
7. Arch. de Breil, pièces n° 84 et 94.

Août 1794.

d'Asti [1], en soutien de la chaîne des postes de Villanova, Chiusa, Peveragno et Boves, qui relient Mondovi au camp de Borgo. De son côté, Colli prend toutes les dispositions nécessaires [2] pour résister à une attaque qui paraissait imminente, et venait en effet d'être fixée au 9 août [3].

Occupation de Boves.

En exécution de cet ordre, Masséna envoie, le 6 août, le général Pijon prendre le commandement des six bataillons rassemblés à Selle [4] et destinés à descendre dans la vallée du Pesio. De son côté, le général Macquard déploie ses troupes sur la rive droite du Gesso, le long de laquelle la fusillade et la canonnade sont incessantes [5].

Le 5 août, le général Lebrun dirige vers Andon une reconnaissance, qui s'établit en face de la Madona della Bruna, après un engagement d'une heure et demie avec une compagnie du corps franc [6]. Le 7, le général Dallemagne marche sur Boves avec 1,200 hommes, précédés, sur le bord du Gesso, par quatre compagnies de grenadiers et une de carabiniers, flanqués sur les hauteurs par quatre compagnies de

1. Arch. de Breil; pièce n° 84 : Ordre du 29 juillet.

2. Arch. de la Guerre : Minute des ordres de Colli. Ordres des 25, 26, 27 juillet, 1er et 6 août. Les troupes sont disposées de la manière suivante, de la droite à la gauche : 2e chasseurs à Valdieri; un bat. du reg. des gardes, un de Christ et deux de Piémont ayant leur gauche à Borgo. Ces bat. fournissent ensemble une garde de 90 h., deux subalternes, un capitaine, commandée par le major de jour, au pont brûlé de Roccavione ; cette garde est relevée tous les soirs. Les chasseurs de Nice sont à Andon, le corps franc à la Madona della Bruna ; ces derniers fournissent, le soir, une garde de 25 h. dans le fossé de la droite du retranchement qui bat le pont ; ces troupes constituent l'aile droite. Le retranchement est occupé par les pionniers, qui ont à défendre le village de Borgo, avec l'aide des volontaires Pandini, ayant leur gauche à l'évêché, dans les jardins duquel se trouve le 11e grenadiers. Viennent ensuite : le 1er grenadiers, ayant derrière lui le rég. d'Aoste-cavalerie, à la droite duquel campe, en potence, Piémont-cavalerie, face à la route de Demonte ; puis les 8e et 9e grenadiers de la Chiusa, ayant leur gauche à une batterie. Entre cette batterie et la Madona degli Angeli sont placés les deux bat. des grenadiers royaux, les deux de Belgiojoso, et celui des grenadiers Strassoldo. Enfin le rég. de Pignerol et une batterie relient cette disposition aux redoutes de Coni. Chacun des bat. de l'aile gauche fournit un piquet de 19 h. L'ensemble, présentant un effectif de 229 h., forme une chaîne le long de la rive gauche du Gesso, au pied de la terrasse sur laquelle les troupes campent sur deux rangs seulement, afin de garnir toute la ligne.

3. Arch. de la Guerre : Lettre de Ricord, le 29 juillet, voir pièces just. n° 43. Le 8 août étant le premier jour de l'opération, c'était en effet le 9 ou le second jour que Borgo devait être attaqué, d'après le projet adopté à Nice.

4. Arch. de la Guerre : Ordre de Masséna, le 6 août.

5. Arch. de la Guerre : Mémoire de M. Costa de Beauregard.—Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Voici ce qu'écrit ce dernier : « On se canonna de part et d'autre et les avant-gardes fusillèrent souvent, mais avec si peu de dommage pour les troupes du roi, qu'on s'accoutuma de regarder un spectacle terrible comme une chose singulière, au point d'en badiner à la table du général, d'où l'on découvrait le canon ennemi, à portée de l'enfiler. »

6. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 8 août. Les Français ont un chasseur tué et 15 blessés.—Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. Les Piémontais ont une douzaine d'hommes hors de combat, y compris quatre morts.

chasseurs [1]. Cette avant-garde refoule du village le poste piémontais, mais est chargée et mise en désordre par des dragons autrichiens, qui sont ensuite obligés de se replier sur Torre di Pesio [2]. Des patrouilles sont aussitôt poussées sur Peveragno [3]. Six cents cavaliers suivent ce mouvement; ils partent de Robilante, passent à Malandré, au col del Moro, et campent le soir en face de Serre, sur la rive droite du vallon [4]. Août 1794.

La journée du 8 août devait être employée à prendre les dernières dispositions pour former les colonnes d'attaque, qui paraissaient devoir enlever en quelques heures la position ennemie, médiocrement couverte par le Gesso, guéable à cette époque de l'année, et d'ailleurs trop étendue pour le faible effectif des troupes chargées de la défendre [5].

1. Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard ; Rapport de Dumerbion, le 8 août. Rapport du service des renseignements à l'armée de Colli : Interrogatoire de Sylvestre Siany, de Carpentras, chasseur de la 3e comp. du 1er bat. de la 3e demi-brigade légère, déserté de Roccavione, le 7 août.—Arch. de Breil, pièce n° 40. Il y est dit que les Français sont arrivés à Boves à 9 h. du matin ; pièce n° 112 d.

2. Arch. de la Guerre : Relation du général Macquard. Rapport de Dumerbion le 8 août — Arch. de Breil, pièce n° 40, 112 et 120. D'après les renseignements français, les Piémontais ont perdu 20 h. tués ou blessés, 22 prisonniers, et huit chevaux ; les Républicains deux tués, 13 blessés, dont un officier. D'après les rapports piémontais, il y aurait eu, de leur côté, un dragon, un chasseur de Canale et un soldat du rég. Pignerol blessés, enfin deux autres soldats de ce même rég. prisonniers ; du côté des Français, huit tués, 10 blessés, huit prisonniers. Canale était parti de Olocco. en avant de Chiusa pour Peveragno, le 6 août, à 7 h. du soir ; mais le 7, à 11 h. du matin, il est à Torre di Pesio, ayant jugé prudent de marcher par Beinette, d'après les avis qui lui ont signalé des forces importantes vers la Chartreuse de Pesio.

3. Arch. de la Guerre : Rapport du service des renseignements de l'armée de Colli : Jean Antoine Bassi, de Spinetta, manœuvre, arrêté par les chasseurs Canale, à son retour de Boves, le 8 août, dit que, la veille au matin, une colonne considérable était venue vers Peveragno, sur les hauteurs « de la Piastra », nom qui n'est porté sur aucune carte.

4. Arch. de la Guerre : Renseignement de Bassi. — Arch. de Breil, pièce nos 40 et 112.

5. Voici ce que dit à ce sujet M. de Malausséna dans le brouillon de sa relation : « Tout ceci (la disposition des troupes de Colli) n'était qu'un mince cordon, à grands intervalles dégarnis de troupes, qui s'étendait de Vaudier à Coni, sur 8 milles de longeur (20 kilomètres). Sa faiblesse n'était point réparée par les retranchements presque contigus, dont on couvrit le bourg et ses environs, retraçant l'idée de l'imbécillité qui éleva la fameuse muraille sur la frontière de la Chine... L'ensemble de cette disposition s'accordait si mal avec ses vues qu'il suffisait de l'attaquer pour la renverser... Ses défauts tombant journellement sous leur vue, devaient les (les Français) y inciter, d'autant plus qu'à forces inégales ils pouvaient encore se promettre du succès. De Roccavione, tenant le centre en échec, et, longeant par leur droite le bord du Gesso, en une heure de marche, ils arrivaient à le guéer sans crainte et franchir de même la haute rive pour se former sur la plaine entre le Bourg et Coni... L'histoire, n'appréciant le mérite des généraux que sur la sagesse de leurs dispositions, réprouvera celles de Colli ; mais le public, qui les juge sur le hasard des événements, lui attribua l'honneur d'avoir sauvé le Piémont par la ferme contenance qu'il tint devant l'ennemi. » — Il semble qu'ici M. de Malausséna a une vue plus exacte des choses que M. Costa de Beauregard, qui écrit : « Dans le centre, le général Colli ne songea plus qu'à s'entourer de redoutes et d'abatis. Sa position, jusqu'alors précaire et chancelante, devint assez forte pour en imposer à l'ennemi, lorsque celui-ci songea sérieusement à déboucher des vallées. Nous n'avions pas à la vérité de seconde ligne ; mais les forteresses de Demonte, Coni, Mondovi et Ceva nous servaient d'appuis en arrière et donnaient assez de solidité à cette masse de 30.000 h. qui, dans une marche ou deux, pouvait se réunir toute entière sur un point donné de la ligne. » Il y a dans cet aperçu une exagération évidente, puisqu'en ajoutant l'effectif des troupes de Provera, 3.455 h., de Christ 1.500 h., du camp de Borgo 9.725 h., de d'Argenteau 3 594 h. et même des Autrichiens de Morozzo 6.000 h., on n'arrive qu'au chiffre de 24.000 h., qui étaient à beaucoup plus de deux marches les uns des autres.

12.

Août 1794.

Mais, dans la nuit, Macquard recevait l'ordre de se replier avec précaution sur le col de Tende[1].

Retraite de la division du Gesso.

En conséquence, le 8 au matin, la cavalerie reprenait le chemin du col de Moro, suivie par l'infanterie. Les Piémontais réoccupaient Boves aussitôt[2]. Quatre bataillons allaient par le col de Tende relever les troupes du général Pijon, que Masséna rappelait vers Ormea[3]. Des renforts étaient envoyés aux postes chargés de couvrir les flancs du côté des vallées du Gesso et du Pesio[4]. L'artillerie était dirigée sur Limone à la suite de la cavalerie; mais de nouvelles batteries étaient construites auprès de Roccavione, et une démonstration prononcée pendant la nuit contre le pont du Gesso, afin de tromper l'ennemi. Du reste celui-ci, croyant à une attaque pour le 10, n'ajoutait aucune créance aux renseignements qui lui parvenaient dans la journée du 9, relativement à cette retraite inespérée[5].

Ce n'est que le lendemain, dans la matinée, que les troupes légères piémontaises s'aperçoivent du départ des Républicains[6]. Le comte d'Ison, commandant du corps franc, occupe aussitôt, avec deux compagnies, Roccavione, abandonné trop précipitamment[7]. Les volontaires de Pandini se portent sur Truc Dormiosa et Bric Arnostia. Les chasseurs de Nice gagnent le mont Cucetto. La compagnie Pian et les milices de Cauvin se dirigent sur

1. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 13 août. Masséna a été prévenu en même temps que Macquard, soit dans la nuit du 7 au 8, puisqu'il donne les ordres pour la dislocation du camp de Selle, le 8 août.

2. Arch. de Breil, pièces n°° 40 et 112. Les troupes piémontaises qui rentrent à Boves sont : les chasseurs de Canale, le chevalier de Saint-Séverin, commandant un détachement de Pignerol, et les dragons autrichiens (Lettre de Canale, de Boves, à 1 h. du soir).

3. Arch. de Breil, pièce n° 91. — Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, le 8 août.

4. Arch. de Breil, pièce n° 91.

5. Arch. de Breil, pièce n° 91 et relations de M. de Malausséna et de M. Costa de Beauregard. Il paraît que l'on fut très étonné, au quartier général de Colli, en apprenant la nouvelle de la retraite des Républicains.

6. Arch. de Breil, pièce n° 40 : Lettres du comte d'Ison, de Roccavione, à 9 h. 3/4 du mat., et de Pandini, de la Dormiosa.

7. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 13 août. Le général Lebrun a fait traduire devant le tribunal militaire l'officier qui commandait à Roccavione. On n'y avait cependant laissé, d'après la relation du comte d'Ison, que « 60 caisses de munitions » et « un petit magasin d'huile et de liqueurs. »

Roaschia. Le 5e bataillon de grenadiers, ayant franchi à son tour le Gesso, s'élève à mi-côte sur les pentes de la rive gauche de la Vermegnana, puis toutes ces troupes marchent vers Robilante et sont arrêtées à hauteur de ce village par les tirailleurs français [1]. Août 1794.

Tandis qu'un bataillon de la 166e demi-brigade, tombant sur le flanc gauche de la colonne piémontaise du fond de la vallée, la met dans le plus grand désordre [2], le 2e bataillon de la 122e, qui était à Malandré, refoule les volontaires de Pandini, reprend même un instant pied sur Truc Dormiosa et oblige par son feu des détachements de cavalerie à se réfugier dans Roccavione [3]. Mais bientôt, menacés de voir leur retraite coupée par les troupes venant de Boves, les deux bataillons se replient par les crêtes sur Monti Piane [4]. La poursuite des Piémontais n'en était pas moins arrêtée, de telle sorte que le général Lebrun a le temps d'évacuer Vernante, de rassembler sa brigade à Limone et de faire occuper fortement, à gauche, les hauteurs de l'Arpiola, de Bric Castia au mont Malaterra, ainsi que la chapelle de San Maurizio, à droite, Costa Murin, la crête du versant droit du vallon de l'Armelina, et le plateau du Vaccarile.

Colli, qui s'est porté à Roccavione au moment où son avant-garde y était refoulée, appelle sur la rive droite du

1. Arch. de Breil, pièce n° 40. Le corps franc, bien que quelques hommes se soient enivrés en pillant un magasin d'eau-de-vie des Républicains, avance jusqu'à la chapelle de Robilante, probablement San Rocco des cartes sarde et italienne.

2. Arch. de Breil, pièces nos 112 et 52. Dans la nuit du 10 au 11, les milices de Gondolo prennent à Colla Piana un caporal français, porteur du billet suivant : « Il est ordonné au bat. de la 166e, qui s'est porté sur Robilante, de rentrer à Limone, en suivant les hauteurs qui conduisent à Limone, que le guide lui indiquera. Fait à Limone, le 24 thermidor, l'an II de la République française. Le général de brigade : Lebrun.»

3. Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 13 août. Il cite avec éloge le chef de bat. Giraud, de la 22e. qui n'aurait eu que 250 h. et se serait battu de 2 à 9 h. du soir. Il a été blessé, ainsi que 21 h. et cinq h. ont été tués. On a fait quelques prisonniers, dont deux soldats et un officier émigrés, qui, d'après la pièce n° 52 des Arch. de Breil, ont été fusillés à Nice, le 28 thermidor. — Arch. de Breil : Relations de M. de Malausséna et du comte d'Ison. Celui-ci a été gravement blessé ; le chevalier Vigna a été tué, le sous-lieutenant Collongue fait prisonnier.

4. Arch. de Breil, pièce n° 112. En montant à Colla Piana, avec les paysans de la Chiusa, M. Decaroli leur chef, a entendu, dans la nuit du 10 au 11, une fusillade à Gias Morteis. Ce ne pouvait être que le résultat de l'engagement des dernières troupes françaises avec les chasseurs de Canale, qui arrivent à Gias Ceresola, le 11 au matin.

Août 1794.

Gesso le 1er bataillon de grenadiers. Ralliant les troupes légères, le commandant de ce bataillon, chevalier Biscaretti, suit les Français et cantonne le soir à Vernante, tandis que Canale, venant de Boves, marche sur Gias Ceresola et que le 5e bataillon de grenadiers s'établit sur les hauteurs de Testi Goderia. Le lendemain, cette ligne d'avant-postes est renforcée, à gauche, par les milices de Gondolo et les paysans de la Chiusa, qui bivouaquent à la Cima Pitte ; à droite, par des grenadiers royaux, postés à la tête du vallon de Gorgia Grande[1].

Ordres du comité de Salut public après le 9 thermidor.

Ce brusque arrêt de l'offensive, entamée depuis le mois d'avril, préparée avec tant de soins et d'activité[2], si ardemment désirée par les troupes[3], était le contre-coup de la chute du parti jacobin ou montagnard, au 9 thermidor. Le lendemain, 28 juillet, le comité de Salut public, redoutant à l'intérieur, des insurrections analogues à celles qu'avait amenées, l'année précédente, la défaite des Girondins ou Feuillants, prescrivait de surseoir à toute opération militaire. Cet ordre parvenait, le 5 août, en même temps à Nice et à Barcelonnette, où arrivait, quelques heures après, Saliceti, envoyé près de l'armée des Alpes, pour faire

1. Arch. de Breil, pièce n° 112. D'après les nombreux rapports contenus dans cette pièce et d'après la relation de M. de Malausséna, les avant-postes de Colli, le 12 août, occupent Vernante, où se trouve le 1er bat. de grenadiers et le corps franc commandé par Bonnaud. Sur la rive gauche de la Vermegnana, les hauteurs de Testi Coletta et de Porcile, entre Vallée Grande et Riosecco, sont gardées par le 5e bat. de grenadiers d'Andezeno, les chasseurs de Nice de Domenego, et les milices de Cauvin, qui s'appuient au mont Sapé ; en arrière, les paysans de Roaschia sont à Testi Goderia et un détachement de grenadiers royaux est venu à Serre Sariondo, par San Bernardo, de Roaschia et Testi Chiot. Sur la rive droite de la Vermegnana, les chasseurs de Canale gardent la Serre de Vaudran, c'est-à-dire le contrefort qui de Cima la Motta s'étend à Madona Loreto, par Maire Signori ; sur les contreforts en avant se trouvent la comp. Pian et un détachement de Croates, qui s'appuient à gauche à Colla Piana, gardée par les volontaires Pandini, et à Cima Pitte, occupée par les milices de Gondolo. Le détachement de Pignerol, sous M. de Saint-Séverin, est en arrière, au mont Piane, et à Gias Ceresola, deux comp. de grenadiers royaux et les paysans de Boves. Quant à ceux de la Chiusa, ils ont été renvoyés dans ce bourg avec leur chef, le juge Decaroli.

2. Arch. de la Guerre, passim : Mesures prises pour l'embrigadement et l'encadrement des bat. de réquisition et la suppression des corps francs révolutionnaires, « qui font toujours plus d'embarras que de besogne. » Arrêté du 9 juillet, déterminant les fonctions des officiers d'artillerie et du génie à l'armée, pour la construction des ponts et les travaux de siège. Arrêté du 1er mai, accordant amnistie aux Barbets qui rentreront dans leurs foyers en remettant leurs armes. Arrêté du 30 juillet, instituant un uniforme pour les employés des charrois et des services administratifs, etc.

3. Arch. de la Sect. techn. du génie : Mémoire du commandant Paulinier. Voir aussi les *Mémoires de Masséna* et ceux de Roguet.

concorder ses mouvements avec ceux de l'armée d'Italie[1]. Les autres divisions, qui ne devaient se mettre en marche que le 10 août, étaient ainsi arrêtées à temps. Août 1794.

Acceptant d'abord trop facilement l'accusation de trahison lancée contre Robespierre jeune, les représentants du peuple Albitte et Saliceti se rendent immédiatement à Nice, pour prendre les mesures nécessaires à la défense des côtes et au maintien du bon ordre dans les départements du midi, particulièrement à Toulon et Marseille[2]. Ils ne tardent pas à s'apercevoir que les circonstances exigent impérieusement la reprise de l'offensive[3]. Tout le long de la chaîne des Alpes, les engagements sont incessants[4]. Comprenant combien il est important de ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnaître, le général Colli avait ordonné d'attaquer les Républicains, le 15 août, à la fois dans les vallées de la Stura, du Gesso et de la Vermegnana, afin de les contraindre à accélérer leur retraite[5].

Attaque des Barricades.

On ne pouvait espérer déloger les quatre à cinq mille Français[6] qui occupaient les Barricades, la redoute de la Montagnetta, Servagno et Bersezio, qu'en essayant de tourner

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Ricord, d'Albitte et Laporte, le 5 août, aux pièces just. n[os] 44 et 45. Lettres de Saliceti, puis d'Albitte, de Laporte et de Saliceti, datées de Barcelonnette, le 6 août. Saliceti était sous le coup d'une émotion assez vive ; il avait appris que le chef de brigade La Converserie, qui le suivait à peu de distance, avait été assassiné par des Barbets ; il était persuadé que c'était à lui que l'on en voulait et que c'étaient Robespierre jeune et Ricord qui avaient ainsi cherché à se débarrasser de lui.

2. Arch. de la Guerre : Lettres d'Albitte et de Saliceti, le 11 août, de Nice, où ils sont arrivés le 9. Ordres donnés, les 11 et 12 août, à Dumerbion. Ordres de mouvement de ce dernier.

3. Arch. de la Guerre : Lettres d'Albitte et de Saliceti, les 11 et 24 août. Aussi, par arrêté du 20 août, remettent-ils en liberté Bonaparte, arrêté depuis le 6 août. Le représentant du peuple Ricord avait été rappelé à Paris et remplacé par Albitte. Quant au banquier Haller, qui avait si remarquablement dirigé tous les services administratifs, il avait appris à Gênes sa destitution et n'avait pas jugé à propos de rentrer en France..

4. Arch. de la Guerre : Lettre de Petit-Guillaume, le 15 août. Le 9 août, attaques des postes français de la vallée de Pragelas ; le 10, attaques du côté du mont Cenis et dans la vallée de Lucerne ; le 11, attaque de l'Assiette. On n'a de renseignements que sur cette dernière affaire, par cette seule phrase de la lettre précitée : « A l'attaque de l'Assiette, plus de 30 des leurs (soldats piémontais) mordirent la poussière ; sept prisonniers leur furent faits, dont un officier, et nous n'eûmes qu'un grenadier blessé au pied ; ils ne nous ont pas fait abandonner un pouce de terrain. »

5. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.

6. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août : aux Barricades, 4[e] grenadiers, 730 h. ; à Bersezio et Servagno, 1[er] Isère, 905, moitié du 1[er] Aude, 471 ; à Argentera, 1[er] chasseurs, 607, artillerie, 107, génie, 185. Total des présents, 3.014 h., auxquels il faut ajouter au moins le 1[er] bat. de la 83[e], 537 h. et le 3[e] de la 129[e], 871 h., soit 1.408 h., venus de l'armée d'Italie ; en tout, 4.422 h. présents.

Août 1794. la position par le versant gauche de la Stura[1]. Dans ce but, un corps important devait déboucher du cirque de Pianezza, tandis que deux détachements agiraient sur les flancs, l'un faisant une démonstration de Sambucco sur Ponte Bernardo, l'autre se portant de la Maira vers le col de la Madelaine, pour menacer la retraite[2].

Après entente avec M. de Sonaz, ce dernier détachement, fort de 300 hommes[3], se rend, le 13 août, de Prazzo à Prato Rotondo[4], d'où il part, à 11 heures du soir, pour atteindre, le lendemain, un peu avant le jour, les hauteurs voisines des lacs de Roburent[5]. A 1 heure de l'après-midi, son chef, ayant été informé que l'attaque était différée par suite du peu d'empressement des paysans à répondre à l'appel aux armes[6], se replie sur Prato Rotondo, où il arrive à 5 heures du soir. Une heure après, il est avisé que le projet doit être mis à exécution le lendemain. Il repart donc, dans la même nuit, à 10 heures et demie, et regagne, le 15 de grand matin, les postes occupés la veille. Mais entre-temps, une grand'garde de 60 hommes du 1er bataillon de chasseurs avait été établie à la Pointe della Signora[7]. Bien que

1. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna.
2. Les détails qui suivent sont tirés principalement des Arch. de Breil : Pièces n° 70 i, relation du général Christ de Santz, du camp de Val Covière, le 16 août, et de Demonte, le 17 ; n° 107, analyse de la correspondance du même général ; n° 121, lettre non signée de l'officier commandant les troupes de la Maira ; n° 122, relation non signée, mais qui doit être la copie de celle de M. le chevalier de Bonadona, du régiment de Montferrat, annoncée dans la relation du général Christ ; n° 132, lettre en italien, relative aux affaires des 2, 3 et 15 août, dont la signature en a été enlevée ; elle est datée du col del Mulo, le 24 septembre, et doit être du capitaine de milices Giletta ; n° 275, analyse d'une lettre du chevalier de Belmond, annoncée également dans la relation du général Christ. Quant aux Arch. de la Guerre, elles ne contiennent, à ce sujet, qu'une lettre du général Petit-Guillaume, du 19 août, donnant in extenso le rapport de Vaubois, daté de Meyronne, le 29 thermidor. L'adjudant général Camel y est cité avec éloges. Il existe aussi une lettre de Vaubois à Gouvion du 18 août, dans laquelle il dit que « c'est la grande valeur des chasseurs qui l'a sauvé ; 60 h. en ont repoussé 5 à 600. C'est le poste de l'Argentière qui a failli être pris et les Barricades étaient tournées et la retraite fermée. » Voir, prem. vol., le croquis du col de la Madelaine.
3. Arch. de Breil : Relation de M. de Malausséna. D'après la pièce n° 121, les troupes agissant le 14, sont : deux comp. du rég. de Savoie et deux de milices ; elles sont renforcées, le 15, par la comp. de M. de Corbeau, du même rég., 30 h. des chasseurs de Nice, la comp. Christini, et le détachement du Preit.
4. Unières, d'après les anciens documents, Prariond de la carte sarde.
5. Arch. de Breil, pièce n° 121 : L'auteur dit qu'il occupe « le fameux poste d'Ornayo, qui domine le Baracon, n° 4 d'Argentière. Je n'ai pas eu de peine à prendre ce poste, étant dégarni. Mes ordres étaient de m'emparer du n° 4... »
6. Arch. de Breil, pièce n° 70 : Lettre de Christ, le 13 août.
7. Arch. de Breil, pièce n° 121. L'auteur dit : «... ayant repris les postes de la veille à la petite Oronaye, je détachai 30 h. pour aller reconnaître le poste de l'Oronaye. Huit h. en avant grimpèrent la montagne. Mais les Français, qui étaient au nombre de 60, se cachèrent et les laissèrent monter à la portée de pistolet. » —Arch. de la Guerre : Lettre de Vaubois à Gouvion, le 18 août, passage déjà cité.

renforcés, les Piémontais ne peuvent la déposter et sont obligés, vers midi, de se retirer sur le mont Scaletta[1]. Malgré les attaques dirigées par les Républicains d'Argentera et de Bersezio[2], ils abandonnent ce point, le soir seulement, en apprenant l'insuccès des autres corps.

Le plus important s'était rassemblé au camp de Val Cavera[3], et avait rejoint, le 14 août, à 11 heures et demie du soir, au mont Giordano, un poste qui y avait été établi la veille[4]. Là il se divise en trois colonnes. Celle du centre, de 350 paysans, se dirige, le long de la croupe de la Montagnetta, vers la redoute construite par les Républicains[5]. Au premier coup de fusil, elle se replie en désordre. Celle de gauche, de 450 hommes[6], franchit le col della Marta et descend dans le vallon de Gorgia Conforent; puis, tandis que les chasseurs du capitaine Giletta se glissent vers la gauche le long des escarpements, pour gagner le sentier de Servagno, elle se porte à l'attaque de la redoute. En voyant fuir les paysans, les soldats refusent d'avancer et force est au chevalier de Saint-Laurent, major du régiment de Montferrat, qui les commande, de battre en retraite également, sur le mont Giordano par la Croix de la Montagnetta[7]. La colonne de droite, de 600 hommes[8], passe le

1. Arch. de Breil, pièce n° 121 : « A 7 h., le secours s'étant reposé, nous allâmes en deux colonnes pour nous emparer de l'Oronaye ; nous nous y battîmes pendant trois h. De l'Escaletta à l'Oronaye il y a une h. et demie. »

2. Arch. de Breil: pièce n° 121. Deux colonnes de 130 h. Celle venant de Bersezio est arrêtée par « trois chasseurs de Nice, qui se rasèrent le long des brics à la portée de fusil, leur firent une décharge qui les fit replier de suite. » Le rapport piémontais se termine ainsi : « Notez, que, dans toutes ces affaires il n'y a eu ni morts ni blessés. »

3. Tête du vallon de l'Arma, à l'est du col del Mulo. On y avait rassemblé 800 paysans de la vallée de Grana, « à force de commandements et de menaces »; ils avaient été formés en trois colonnes, conduites chacune par un capitaine-lieutenant du régim. de Courten. 300 h. sont tirés de la garnison de Demonte et commandés par le brigadier, baron de Streng. Ce corps, comptant ainsi 1.400 h. avec les milices, quitte le camp, le 14 août, à 4 h. et demie du soir, précédé de paysans non armés, pour réparer les chemins. Il gagne le col de Bandita et suit ensuite la crête jusqu'au col della Marta. — Arch. de Breil, pièces n° 70, 107 et 122.

4. Ce poste se compose des chasseurs Giletta, de deux comp. de milices et de 50 h. de troupe. Dès le 11, 90 h. étaient allées au mont Giordano (Arch. de Breil, pièces n° 70 et 107).

5. Cette redoute était à la Montagnetta inférieure ou Baletto, point 2,199 de la carte italienne. Elle était en demi-cercle, avec un parapet de quatre pieds d'épaisseur, armée de vits de mulets ou spingardes et défendue par 250 h. (Arch. de Breil, pièce n° 122).

6. Arch. de Breil, pièces n°s 70 et 122 : 100 h. du rég. de Montferrat, les chasseurs Giletta et 250 paysans.

7. Piton au sud du mont Giordano, sur la carte italienne.

8. Arch. de Breil, pièce n° 70 : 100 h. du rég. de Courten, autant de celui d'Asti, 50 h. des piquets, 250 à 300 paysans, le tout sous les ordres du baron de Streng.

Août 1794. col de Servagno, le 15 août, vers 3 heures du matin, et descend à Fontetta par un chemin difficile, pour se porter ensuite sur Servagno et sur Bersezio par le col de Cervetto[1]. Ce dernier point étant fortement occupé par les Français[2], le général Christ, qui marchait derrière l'avant-garde[3], se dirige sur I Costiglioli et traverse le vallon d'Oserot pour gravir la montagne, malgré le feu de l'ennemi[4]. Il n'avait été suivi que par une petite fraction de sa troupe[5], fort réduite par la fuite des paysans. L'autre fraction, sous les ordres du baron de Streng, avait dû faire tête à un parti de 300 Républicains, qui montait de Servagno vers Fontetta, dans l'intention de couper la retraite aux Piémontais. Il était midi. N'entendant rien du côté de la Scaletta et apprenant la retraite du chevalier de Saint-Laurent, M. de Christ se replie sur le cirque de Pianezza[6], où il rallie, vers 5 heures du soir, ses troupes extrêmement fatiguées. Elles regagnent dans la nuit le col del Mulo[7], la compagnie Giletta restant seule en grand'garde au mont Giordano.

Quant au corps de la vallée de la Stura, aux ordres du chevalier de Belmont, il s'était dirigé vers Ponte Bernardo en trois colonnes. Celle de droite, de 370 hommes[8], atteint

1. Point 2,448 de la carte italienne ou Bassa Terra Rossa.

2. Arch. de Breil, pièce n° 70 : On croyait qu'il n'y avait là qu'un petit poste de six à huit h.; mais, mis en alerte par l'attaque de la veille à la Scaletta, les Républicains avaient occupé, pendant la nuit, non seulement le col, mais encore les pentes qui le relient au mont Oserot.

3. Arch. de Breil, pièce n° 70 : Cette avant-garde, commandée par le fils du baron de Streng, est en outre précédée d'un détachement de 50 h., savoir : 12 chasseurs de Giletta, 40 milices de la comp. Otto et des paysans choisis.

4. Il faut suivre cette narration sur la carte italienne au 50,000°, qui rend très bien le terrain. Les Piémontais ont franchi le ressaut au-dessus duquel se trouvent les lacs d'Oserot et sont arrivés au point 2,306. Mais le détachement français, qui était posté au pied de Bassa Terra Rossa, avait eu moins de peine à se reporter en face de Gias del Oserot, où il était du reste soutenu par les troupes déjà établies sur la crête.

5. Arch. de Breil, pièces n°° 70 et 132. Il n'a que 20 h. de Courten de l'avant-garde et 80 h. d'Asti.

6. Arch. de Breil, pièces n°° 70 et 122. Il est fort probable que M. de Christ a dû se retirer par le col d'Oserot, qui se trouve au sud du point 2,701 de la carte italienne, afin de ne pas s'exposer une seconde fois à la fusillade des Français, en traversant le ressaut.

7. C'est à 6 h. du soir que les troupes se mettent en route ; elles ont donc dû arriver à minuit.

8. Ces détails sont tirés des pièces n°° 70 et 275 des Arch. de Breil. Cette colonne comprend : 350 h. de troupes régulières et 20 miliciens, commandés par M. Belmol.

le Chiot di Melezet[1] et pousse des patrouilles jusque dans le Combal del Mortis ou vallon de Gorgia Conforent. Celle du centre, d'une centaine d'hommes[2], suit le grand chemin et atteint Pietraporzio. Celle de gauche, de 90 hommes[3], chasse des bois du versant droit de la Stura[4] deux grand' gardes, qui se replient sur Murenz. Le village de Ponte Bernardo est même abandonné. Mais, vers 8 heures du matin[5], les Français reprennent partout l'offensive et mettent en désordre les Piémontais, qui se replient sur Sambucco, perdant 23 prisonniers[6]. Août 1794.

Attaque du col de Fremamorta.

Tout aussi infructueux était le coup de main tenté par le marquis Colli contre les retranchements du col de Fremamorta, à la tête du vallon des Thermes de Valdieri. Le 3e bataillon de grenadiers, soutenu par le 1er bataillon de la 84e demi-brigade, cantonné à Mollières, présentant ensemble 1.372 combattants[7], repoussait sans peine les 600 chasseurs piémontais, quelque habiles que fussent les dispositions d'attaque[8]. Une diversion faite sur les avant-postes français du col de Fenestre par le capitaine chevalier Cerruti, n'avait pas plus de succès[9]. Mais, dans la vallée de la Vermegnana, les Piémontais remportaient quel-

1. Carte sarde : Mamelon coté 1,526 sur la carte italienne.

2. 80 h. des comp. de chasseurs Beltrandi et Balbo, sous les ordres de ce dernier, et 20 paysans.

3. 17 chasseurs, commandés par Beltrandi, et 73 paysans des environs de Demonte.

4. Ce bois est appelé Clamiscent dans la relation des Arch. de Breil, nom qui n'est porté sur aucune carte.

5. L'auteur de la relation dit que l'attaque commença à 4 h. et demie, soit à la pointe du jour, et que la fusillade dura près de trois heures.

6. Arch. de Breil, pièce n° 70 : dont un officier de Montferrat, M. le chevalier de Bonadonna, blessé, deux sergents, deux caporaux, un tambour, 17 soldats ; il y a en outre un caporal et quatre soldats blessés (Vaubois accuse 25 prisonniers). Dans la colonne de M. de Saint-Laurent, les chasseurs de Giletta ont un homme tué, deux blessés, un prisonnier ; le détachement de Monferrat perd également un prisonnier. Dans la colonne de M. de Streng, il n'y a qu'un homme de Courten légèrement blessé.

7. Arch. de la Guerre : Situation du 18 août.

8. Arch. de Breil, pièce n° 71. Voir pièce just. n° 49. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 19 août. Le col de Fremamorta a été attaqué, à 7 h. du matin, par 16 comp. de chasseurs piémontais, en deux colonnes. Le 3e bat. de grenadiers, campé au col, les a culbutées. Le combat a duré six heures. Les Piémontais ont laissé six h. sur le champ de bataille. Il cite le sergent Serret, de la 1re comp. des grenadiers de la 129e, et le capitaine Laplane, de la 2e comp. de cette même demi-brigade.

9. Arch. de Breil, pièce n° 123, a. Les Piémontais ont fait cinq prisonniers et n'ont subi aucune perte. — Arch. de la Guerre : Rapport de Dumerbion, le 19 août. Il signale aussi une reconnaissance du côté de Sant'Anna.

Août 1794.

ques avantages, en attaquant les deux positions qui flanquaient Limone, l'Arpiola et le Vaccarile[1].

Attaque de l'Arpiola.

Le premier de ces points était occupé par une centaine de Républicains seulement[2], répartis en deux postes, l'un au col del Arpiola, entre le Bric Castea[3] et Monte Vecchio, l'autre au col delle Collette[4], entre cette montagne et celle de Malaterra. Le major Alciati, à la tête de 600 hommes[5], part, le 14 août, à 10 heures et demie du soir, des collines de Porcile[6], au sud-ouest de Vernante, traverse le torrent de Val Grande et gagne Testi Verna[7]. Là, il divise sa troupe en trois colonnes, qui se mettent en route successivement, de façon à donner ensemble au point du jour.

A gauche, 100 hommes du corps franc se rendent maîtres du col delle Collette. Au centre, le chevalier Bonnaud, avec le reste de cette troupe, se porte à la Croix de Tempié[8], où il laisse un détachement[9] pour couvrir sa retraite. Il se jette ensuite, sans tirer, sur les médiocres retranchements de l'Arpiola, attaqués à revers au même moment par la colonne de droite[10], qu'Alciati a conduite sur le Bric Castea, par Testi Turnet. En vingt-cinq minutes, les Piémontais occupent la position et commencent à s'y installer.

1. Pour la description de ces postes, consulter la *Topographie militaire des Alpes, versant italien, partie méridionale*, publication du ministère de la guerre, p. 67 et suiv.

2. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements à l'armée de Colli : « François Brochet, de Lyon, chasseur dans la 7e comp. de la 3e demi-brigade d'infanterie légère, déserté de l'Arpiola, le 21 août au soir, dit qu'il n'y a pas plus de 120 h. dessous l'Arpiola, divisés en quatre gardes. » Il est donc à peu près certain qu'il n'y en avait pas plus avant l'attaque.

3. Col del Arpiola sur la carte sarde, point 1669 de la carte italienne. Bric Castea, sur la carte sarde, porte le nom de Becco Alto.

4. Col delle Collette sur la carte sarde, au sud du point 1685 sur la carte italienne ; col Morel dans les documents des Arch. de Breil.

5. Arch. de Breil, pièce 91 j : corps franc, sous le capitaine Bonnaud, 300 h., chasseurs nissards, ci-devant milices, 300 h. C'est de cette relation que sont tirés les détails qui suivent.

6. Dans les pièces des Arch. de Breil, on désigne ces hauteurs sous le nom de « Collette de Vernante ».

7. La pièce n° 91 des Arch. de Breil, porte « Theit Golfred », nom qui n'est marqué sur aucune carte.

8. Carte sarde, cote 1566 de la carte italienne, qui doit se lire 1466 d'après les courbes et les cotes voisines.

9. Arch. de Breil, pièce n° 91 : « Baron Patono, avec 60 h. »

10. 300 chasseurs nissards.

Août 1794.

A cette nouvelle, le général Lebrun fait sortir de Limone 2.000 hommes [1], pour reprendre cette position importante. Formées en deux colonnes et favorisées par le brouillard, ces troupes s'élancent au pas de charge sur les hauteurs, qu'elles réoccupent, à 9 heures du matin [2]. En même temps, les chasseurs de Canale, qui s'avançaient par la route, étaient refoulés sur Vernante, d'où les Croates ne voulaient pas sortir pour les soutenir [3]. Le poste du Vaccarile, moins essentiel il est vrai, était définitivement perdu, quoique beaucoup plus fort.

Prise du Vaccarile par les Piémontais.

Le vaste plateau gazonné de Gias Vaccarile, limité, sur le versant de la vallée du Pesio, par les escarpements de Rocce Camousse et la gorge inaccessible de Miranda, rattaché, du côté de Limone, par des pentes rapides à l'arête bien gardée de Costa Marin, était en outre peu attaquable de front par l'étroit sentier qui le relie à Colla Piana et dont le débouché, entre les deux rochers de Porta del Colle, se trouvait à bonne portée des retranchements étagés sur le flanc de la montagne [4]. En conséquence, ordre est donné, le 14 août, au chevalier de Saint-Séverin, commandant les troupes rassemblées dans cette contrée [5], de

1. Chiffre donné par la relation piémontaise qui n'a rien d'invraisemblable puisque, d'après la situation du 17 août, pièce just. n° 46, il y a à Limone 4.756 présents sous les armes.
2. Les Arch. de la Guerre sont très sobres de détails sur les affaires de l'Arpiola et du Vaccarile. Dans son rapport du 17 août, Dumerbion se borne à indiquer qu'on a fait 11 prisonniers, qu'un officier que l'on croit Français s'est fait tuer pour ne pas être prisonnier et qu'il attend, le lendemain, le rapport de Lebrun ; mais il n'est plus fait mention de cette affaire. Le général Macquard raconte simplement qu'un carabinier de la 3e légère a fait à lui seul trois prisonniers et qu'il a été nommé sous-lieutenant.
3. Arch. de Breil, pièce n° 112 d : Lettres d'Alciati, le 14 août, de Vernante, et de Cusani, le 15 août, à 8 et 9 h. du matin.
4. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli. Il y a dans ce document une excellente description de cette position du Vaccarile. Porta del Colle y est dénommé Porticiolla. Le Pas de Babon, indiqué sur la carte sarde, y est fort bien décrit ; c'est le chemin allant, sur la carte italienne, du point 1660, où se trouve Gias della Futola de la carte sarde, ou Baraccone de Fatula, d'après l'auteur de la description, au point 1375, Pis di Pesio, et de là au Gias dell'Ortiga, où les Républicains ont placé un poste après la perte du Vaccarile.
5. Arch. de Breil, pièce n° 112 d. Lettre d'Alciati, le 14 août, et de Messangi, le 13 août, de la Chiusa. C'est ce dernier officier qui a proposé cette expédition, peut-être à l'instigation de Decaroli, chef de la masse de la Chiusa. Mais d'après le brouillon de la relation de M. de Malausséna, c'est le capitaine de milices Gondolo qui en serait l'auteur.

Août 1794. descendre à la Chartreuse de Pesio, avec la compagnie de milices Gondolo, pour se porter sur Colle Carbone par Passo del Duca[1] et aborder ainsi le Vaccarile par derrière, tandis que les volontaires Pandini, soutenus par les corps campés à Colla Piana[2], le menaceraient directement. Les paysans de la vallée du Pesio, la levée en masse de la Chiusa relieraient ces deux attaques, en garnissant les bois qui s'étendent aux pieds de Rocce Camousse[3].

Cette hardie manœuvre réussit complètement. Le poste de Colle Carbone surpris est enlevé presque entièrement[4]. Au signal convenu de trois coups de fusil, les chasseurs de Pandini gravissent avec impétuosité les rochers de Porta del Colle, en chassent la garde de 60 grenadiers, ouvrant ainsi le passage au reste des troupes[5]. Pris entre deux feux, les défenseurs des hauteurs du Vaccarile s'enfuient en désordre vers la Croix d'Armelina[6], où un détachement de 200 hommes arrête les vainqueurs[7]. Ceux-ci se bornent donc à occuper solidement la position conquise et à la relier, à droite, avec Vernante, à gauche, avec la Piastra, poste entre les vallées du Pesio et de l'Ellero,

1. La carte italienne ne marque pas le chemin qu'a pris cette colonne, qui de Gias Serpentera a dû remonter le vallon Sestrera, jusqu'en amont de Gias Sottau di Sestrera, pour monter à Passo del Duca, comme l'indique la carte sarde. En prenant par Gias Fontana et Vallon Arpi, la colonne aurait passé trop près des gardes du Pas de Babon et aurait pu être signalée.

2. Savoir : Détachement de 100 h. de Pignerol, sous le baron d'Athenas, et compag. de chasseurs des grenadiers royaux de M. de Saint-Séverin, commandant supérieur par son ancienneté. Il y avait en outre quelques milices et paysans de la Chiusa, d'après la correspondance de Decaroli (Arch. de Breil, pièce n° 113).

3. Arch. de Breil, pièce n° 113 : Lettres de Decaroli, les 13, 15 et 17 août. Il avait envoyé à Colla Piana successivement : le 12 août, 70 h., dans la nuit du 12 au 13, 150 h., et enfin une autre colonne, le 13 au matin. 300 paysans, de la vallée du Pesio s'étaient répandus dans les bois, le 15 au matin, et ont pris les Français qui s'y sont réfugiés. Le 15, Decaroli avait réuni la masse de la Chiusa, Boves et Peveragno, mais il n'était arrivé au Vaccarile qu'avec 300 h., 400 l'ayant abandonné en route. Dans la nuit du 15 au 16, il reste au Vaccarile avec 50 h. et redescend à la Chiusa avec eux, le lendemain.

4. Arch. de Breil, pièces n° 91 x : Relation en italien de l'affaire par le capitaine Gondolo, et n° 124 : Attestation donnée par Colli à Gondolo. Il a fait prisonniers 19 soldats et deux officiers.

5. Arch. de Breil, pièces n°° 112 d, 113 et 124. D'après les rapports de Pandini et du baron d'Athenas, les chasseurs Pandini ont deux tués et trois blessés ; ils ont fait, à eux seuls, 14 prisonniers. D'après la relation de M. de Malausséna, dans les deux affaires de l'Arpiola et du Vaccarile, les Français ont perdu 69 prisonniers, dont cinq officiers.

6. La Croix d'Armelina est à la cote 1736 de la carte italienne.

7. Arch. de Breil, pièce n° 124. D'après Pandini, il y avait au moins 400 Français au Vaccarile.

Août 1794.

assurant la communication de l'armée de Colli avec le corps de d'Argenteau[1].

De son côté, le général Lebrun reste à Limone, ayant ses gardes avancées à l'Arpiola, Costa Murin et l'Armelina[2]. Sa retraite est assurée par les détachements des cols de Tende et de Sabbione[3], par les troupes cantonnées au bourg de Tende, à la Briga, et à San Dalmazzo, en réserve[4], enfin, par le camp du mont Bertrand[5], avec ses trois annexes de Colla Rossa[6], de la baisse de Vescovo[7] et du baracon de Riofreddo[8], qui relient la division Macquard à Carnino, gauche de la division Masséna[9].

Mouvement de retraite de la division Masséna.

Cette division avait suivi le mouvement général de retraite. Le dispositif adopté pour menacer la vallée du Pesio[10], la citadelle de Mondovi[11] et le camp retranché de

1. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli. Ordres des 16, 22, 28 août, 7, 11 et 17 septembre. — Arch. de Breil, pièce n° 20 : Lettre du lieutenant-colonel Dichat, le 22 septembre ; pièce n° 90 : lettre du major Solar, le 8 septembre ; pièce n° 113 : correspondance de Gondolo. Le comte d'Andezeno, puis le lieutenant-colonel Dichat, commandent le poste de Vernante, qui comprend deux bat. de grenadiers, cantonnés dans le bourg et, à droite de la Vermegnana, avec 80 chevaux, les Croates de Giulay au château, le corps franc sur les hauteurs de Porcile, les chasseurs de Nice échelonnés jusqu'à Testi Turnet, les milices de Cauvin à Pallanfré, entrant en relation, par Costa Pianard, avec les milices d'Entraigues. Le comte Canale commande les postes entre Vernante et le Vaccarile, savoir : Canta Pernice, Gias Ceresola, Testi Mezzavia, Mont Piane, Collapiana, occupés par les chasseurs-carabiniers, une partie du corps franc Giulay, la comp. Pian et des milices. Le Vaccarile et la Piastra forment un commandement distinct, exercé successivement par MM. d'Athenas et de Solar, du régiment de Pignerol. Au Vaccarile, il y a 600 h. du rég. de Pignerol, des grenadiers royaux du corps franc, des volontaires de Pandini et quelques Croates. A la Piastra et au col du Carbone se trouvent les milices de Gondolo.

2. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli. — Arch. de Breil, pièce n° 20. A l'Arpiola, 120 à 150 h., ayant quatre postes sur la crête, un aux granges du Tempié, un au sud de Bric Castea. A l'Armelina, même nombre, avec des postes volants dans le bois.

3. Arch. de la Guerre : Situations des 18 août, 1 et 16 septembre : 2.300 à 2.800 h. au col de Tende, avec quatre pièces, fournissant 200 h. au col de Sabbione.

4. 1.000 à 1.500 h. de la 166e demi-brigade et deux escadrons de hussards, 347 chevaux.

5. Appelé aussi de Couture, sans doute aux environs du point 1824 de la carte italienne, sur le versant occidental.

6. Carte sarde, passage au sud-est du mont Bertrand ; point 2216 de la carte italienne.

7. Carte sarde, entre les points 2236 et 2366 de la carte italienne.

8. Carte sarde. Serait vers le point 1602 de la carte italienne, au débouché du vallon de Vermorina.

9. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli, Lettres de Pijon, le 26 août. Son dernier poste de gauche était dans la gorge de Mastrelle à quatre heures de marche du Baracon de Riofreddo. Le col de Selle Vecchie était le point de rencontre des patrouilles.

10. Camp de Colle Selle Vecchie, sous le général Pijon. 3e bat. de la 22e demi-brigade, 2e et 3e de la 56e, 2e et 3e de la 99e, 1er de la 101e, 3e de la 3e légère ; à Viozene, 2e bat. de la 19e.

11. Général François : 1er bat. des 19e et 51e demi-brigade, avec des comp. d'éclaireurs, répartis en avant de la Chartreuse de Casotto, du col de Termini à Pamparato, par Navonera et Monasterolo.

Août 1794 Ceva[1] exigeait un trop grand nombre de postes pour être maintenu, du moment que la défensive était prescrite[2], que deux bataillons étaient appelés à Nice[3] et qu'il pouvait être nécessaire de diriger ultérieurement d'autres forces sur les côtes de la Méditerranée[4]. Par suite, une partie des troupes réunies au camp de Colle Selle Vecchie, sous les ordres du général Pijon, pour seconder l'offensive de la division Macquard, est employée à soutenir la retraite[5], qui est effectuée les 17 et 18 août[6].

Le général François abandonne la rive droite de la Corsaglia et se concentre aux cols de Termini et d'Inferno. Laharpe se replie des hauteurs de Viola et de la Sotta sur Prato Rotondo et San Bernardo[7]. Le comte d'Argenteau, très exactement renseigné sur l'effectif des Républicains, bien supérieur au sien[8], ne juge pas à propos d'inquiéter ces mouvements, malgré la demande faite par Colli, en vue de seconder les attaques effectuées le 15 août[9]. D'ail-

1. Général Laharpe : 3e bat. de la 21e, 1er et 3e de la 46e, sur la rive gauche du Tanaro, à San Giacomo, Viola et Prato Rotondo; 1er grenadiers, 1er bat. de la 21e, 3e de la 19e, sur la rive droite, à la Sotta et à San Bernardo ; 5e grenadiers à Garessio. Ces détails sont tirés des pièces suivantes des Arch. de la Guerre : lettre de Masséna, le 21 juin, et situations des 1er et 18 août.

2. Arch. de la Guerre : Ordres des représentants du peuple Albitte et Saliceti au général Dumerbion, les 11 et 12 août.

3. Arch. de la Guerre : Rapports de Dumerbion et ordres de Masséna ; le 3e bat. de la 22e demi-brigade, d'abord dirigé de Colle Selle Vecchie sur Viola, et le 3e de la 100e, stationné à Ponte d'Assio, arrivent à Nice, le 16 août.

4. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple, en août. Lettre du comité de Salut public, le 13 août, pièce just. n° 48.

5. Arch. de la Guerre : Ordres de Masséna, le 8 août : le 2e bat. de la 56e demi-brigade va camper à Garessio ; le 3e de la même demi-brigade se rend à Balestrino par Ormea et Garessio ; le 3e de la 22e est dirigé sur Saint-Jacques de Viola ; quatre comp. de la 101e vont de Carnino à Isola Pelosa, ralliant une comp. à Ponte di Nava et trois à Ormea ; quatre comp. restent à Intrappa ; le 2e de la 99e descend à Carnino ; enfin, le 3e de la même demi-brigade est réparti : trois comp. à Carnino, deux à Ponte di Nava, trois à Ormea.

6. *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 108. — Arch. de Breil, pièce n° 84 · Lettre de d'Argenteau, le 18 août, à 8 h. du soir, de Mondovi. Il a été, le matin, à Frabosa, et, deux heures après son arrivée, il a vu, de la hauteur de la Peila, les Républicains mettre le feu à leur baraque du col de Navonera, d'où ils sont partis entre 7 et 8 h. du matin.

7. Ces indications résultent des situations des 18 août et 1er septembre et de l'ouvrage de Koch, précédemment cité. Cet auteur donne, à ce sujet, des détails beaucoup plus circonstanciés que ceux de la correspondance des Arch. de la Guerre, mais ils sont semés d'assez nombreuses erreurs ; c'est ainsi qu'il écrit Saccarello pour Zuccarello, p. 107, Certosa di Pesio pour Certosa di Casotto, p. 108.

8. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Correspondance de d'Argenteau. Au 16 août, d'Argenteau a 3.113 h., dont 1.460 sur sa chaîne de postes. — Arch. de la Guerre : Situations. Au 18 août, la division Masséna a 13.581 présents sous les armes ; au 1er septembre, il y a 16.037 h. présents, sur un effectif de 25.433 h., dont 9 à 10.000 h. en face de d'Argenteau, depuis le col delle Saline jusqu'à celui de San Bernardo.

9. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, des 16, 18 et 20 août. Il fait suivre cependant l'ennemi par des patrouilles.

leurs, Masséna, trompé par des avis de Gênes, signalant l'approche d'une armée autrichienne[1], abandonne même, dans la nuit du 21 au 22 août[2], Garessio et les montagnes en aval d'Intrappa, afin de raccourcir sa ligne et d'en renforcer la droite à Balestrino et à Loano[3]. Le général Cervoni prend le commandement des sept bataillons qui y sont réunis[4]. Laharpe, fatigué, remplace dans la province d'Oneille, occupée par sept bataillons également[5], le général Hammel, qui se rend à San Bernardo, où campent quatre bataillons[6]. François dirige d'Isola Peloza quatre bataillons, répartis entre cette localité, Intrappa, le col d'Inferno et Ormea[7]. Enfin Pijon exerce son autorité sur Viozene, Carnino, le col de Termini et Ponte di Nava, gardés par six bataillons[8]. A Ormea s'établit le général Gentili, envoyé à Nice[9] pour seconder Masséna, qui transporte son quartier général à Albenga et conserve sous ses ordres immédiats les trois premières brigades[10]. Août 1794.

Telle était la situation de la division de droite de l'armée

1. Malgré les explications données par Koch, p. 109, il semble assez naturel que le général Dumerbion ait trouvé ce mouvement de recul un peu précipité. Quant à l'inexactitude des avis et à leur non vérification, il faut remarquer que c'est le général Scherer qui a organisé, quelques mois plus tard, un service de renseignements, centralisé par l'agent Ange Pico. A l'armée de Colli, ce service avait été institué par M. Costa de Beauregard, au moment où il y prenait les fonctions de chef d'état-major.

2. *Mémoires de Masséna*, par Koch, p. 108. — Arch. de Breil, pièces nos 84 et 86 : Lettre de d'Argenteau, le 24 août.

3. Arch. de la Guerre : Situations des 18 août et 16 septembre. Viennent à Balestrino, successivement, le 3e bat. de la 101e demi-brigade, de Calissano, et le 3e de la 46e de Prato Rotondo par San Bernardo ; à Loano, le 1er grenadiers de la Sotta, le 2e bat. de la 21e demi-brigade de Balestrino, le 1er de la 101e d'Ormea et le 2e de la 56e de Garessio par Ponte d'Assio.

4. Outre les bataillons qui viennent d'être indiqués, le 2e de la 3e demi-brigade légère à Loano, et le 1er de la 99e à Balestrino.

5. A Ponte d'Assio, les 2e et 3e bat. de la 56e ; à Oneille, le 2e de la 46e, qui s'y trouvait, le 2e de la 22e, venu de la division du centre, partant de Menton le 26 août, le 3e de la 84e et le 1er de la 129e, venus de la division de gauche et passant à Menton les 29 et 30 août.

6. 1er bat. de la 21e demi-brigade qui s'y trouvait, le 3e de la même demi-brigade, venant de San Giacomo, le 1er de la 46e, venant de Viola, et le 5e grenadiers, venant de Garessio par Ormea.

7. A Isola Pelosa, le 1er de la 51e, venant de la Chartreuse de Casotto ; à Intrappa, le 3e de la 3e légère, venant de Carnino ; au col d'Inferno, le 2e de la 51e, venant des hauteurs de Navonera ; à Ormea, le 1er de la 100e, venant de la division de gauche et partant de Menton le 1er septembre.

8. A Viozene, le 2e de la 19e demi-brigade ; à Carnino, les 2e et 3e de la 99e ; au col de Termini, les 1er et 3e de la 19e ; à Ponte di Nava, le 3e de la 51e, venant de la Chartreuse de Casotto.

9. Arch. de la Guerre : Ordre des 29 et 30 août.

10. Koch, p. 111, donne ces divers détails, contrôlés par les documents des Arch. de la Guerre, mais il oublie la brigade de Pijon.

Août 1794.

d'Italie à la fin d'août. Cependant, la flotte anglo-espagnole, maintenant l'escadre française étroitement bloquée au Golfe Juan [1], menaçait les côtes de la Provence, du comté de Nice et de la Rivière du Ponent [2]. D'autre part, à la fin de juin et au commencement de juillet, la présence à Gênes des généraux autrichiens Wilns et Coloredo était signalée comme l'indice d'une entente entre le gouvernement impérial et la Sérénissime République, dont la politique paraissait assez versatile [3]. Bien qu'alors l'offensive qu'allaient prendre les deux armées des Alpes et d'Italie fût de nature à dissiper toute inquiétude, le général Bonaparte était envoyé à Gênes, avec mission d'étudier le pays, de se rendre compte de la valeur des fortifications de Savone et de Vado, enfin de faire une enquête sur la conduite de l'ambassadeur de France Tilly [4].

Projet d'offensive.

A la fin d'août, les ordres donnés par le comité de Salut public avaient modifié la situation d'une manière fâcheuse. Les avis dénonçaient comme imminent le débouché des Autrichiens des vallons de la Bormida [5] sur la côte de la Méditerranée, en vue d'entrer en relations avec les vaisseaux anglais [6]. Les troupes entretenues par le gouvernement génois [7] n'étaient pas en état d'entraver cette opéra-

1. Voir le 2e chap. de la VIe partie.
2. Arch. de la Guerre : Rapports du service de renseignements de l'armée de Colli : Déposition faite, le 22 août, par l'avocat Arnaodi, de Boves, fait prisonnier de guerre en conduisant les masses et rendu sur parole. Il était parti de Nice, le 19 août et arrivé à Saint-Dalmas, le 21 août au soir ; 19 vaisseaux anglais bloquaient Antibes. Lettres d'Albitte et de Saliceti, les 11 et 24 août : la flotte anglo-espagnole présente 45 voiles. — Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 21 août, à 1 heure de l'après-midi. Un homme venu de Nice dit avoir compté 63 voiles devant Antibes.
3. Arch. de la Guerre : Lettre de La Chèze, consul à Gênes, les 23 juin et 3 juillet.
4. Arch. de la Guerre : Arrêté et instruction de Ricord, le 13 juillet.
5. Les deux Bormida principales de Millesimo et de Cairo sont formées chacune de deux branches, en sorte qu'il y a quatre hauts vallons, désignés par les noms des localités les plus importantes, savoir : Calizzano, Osiglia, Pallare et Mallare.
6. Arch. de la Guerre : Lettre de La Chèse, le 21 août, jointe à celle des représentants du peuple, le 24.
7. Arch. de la Guerre . Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli : Déposition, faite le 1er octobre, par Leandro Galganini, de Lugare, et Francesco Mantoanelle, déserteurs des troupes de Gênes, venus de Savone : les forces génoises se composent des régiments d'ordonnance, Sarzana et Savona, du rég. dit Real Corso, et de deux rég. suisses, tous à deux bat. de 600 h., les comp. étant composées d'un capitaine, un lieutenant, un enseigne, trois sergents, six caporaux. Au château de Savone, commandé par S. E. Spinola, il y a le rég. de Savone, un bat. de celui de Sarzana et les deux rég. suisses. En outre, il y a à Gênes un bat. de 800 h., presque tous Suisses ou Allemands, dits granatieri del Palazzo, et beaucoup de troupes levées, habillées et armées par les nobles ou les riches particuliers. Les postes dans les montagnes sont gardés par les paysans génois.

tion, dont la réussite pouvait compromettre gravement notre ravitaillement, effectué par les caboteurs de Gênes et de Livourne. A ce moment, comme au commencement de l'année, la nécessité absolue d'assurer la subsistance non seulement de l'armée d'Italie, mais encore des départements du midi, imposait l'obligation de refouler l'ennemi pour s'étendre sur la côte, alors même qu'on voulait rester sur la défensive. C'est dans ce sens qu'Albitte et Saliceti écrivaient, le 24 août[1], au comité de Salut public, en sollicitant l'autorisation de faire une expédition, qu'ils n'hésitent pas à prescrire, sous leur responsabilité, deux jours plus tard, à l'arrivée du représentant du peuple Prost, désigné pour remplacer provisoirement Albitte[2]. En même temps, afin de tromper l'ennemi, ils invitent le commandant de l'armée des Alpes à exécuter des tentatives dans les directions de Castel Delfino et de Demonte[3]. Septembre 1794.

Cette armée était affaiblie par le renvoi de trois des cinq bataillons de la division Garnier, détachés dans la vallée de la Stura[4], par le licenciement successif des bataillons de la deuxième réquisition, levés après le départ des renforts sur le Rhin[5], enfin par les détachements destinés à faire les foins et à battre les grains[6]. Il était donc indispensable d'abandonner certaines parties du versant italien des

1. Arch. de la Guerre.
2. Arch. de la Guerre : Voir pièce just. n° 50.
3. Arch. de la Guerre : Lettre d'Abitte et Saliceti, le 24 août.
4. Arch. de la Guerre : Correspondance et situations en août et septembre. Relation du général Garnier. Indépendamment des 1er chasseurs et 4e grenadiers, venus les 15 juin et 2 juillet, des 3e bat. de la 129e demi-brigade et 1er de la 83e, envoyés les 6 et 7 août, le 2e de la 83e avait été appelé au moment où les opérations offensives étaient suspendues. Ce dernier bat., ainsi que le 3e de la 129e, sont revenus à la division Garnier, avant les 5 et 8 septembre, dates auxquelles ils sont dirigés sur Nice. Un autre bat., probablement celui de chasseurs, a dû partir vers le 5 septembre, après l'arrivée du 2e bat. de la Haute-Loire, détaché de la brigade Vallette.
5. Arch. de la Guerre : Lettre du comité de Salut public, le 14 août : « ... Vous pouvez rendre aux travaux de la terre et au commerce une multitude de citoyens levés extraordinairement..... Ces levées, dans lesquelles sont compris des gens mariés, entraînent le gouvernement à des dépenses énormes... » Lettre de Cassanyes, le 1er septembre : il renvoie les cultivateurs. Ordre de Petit-Guillaume à Gouvion, le 13 septembre, de licencier les deux comp. du bat. levé dans les Hautes-Alpes. Arrêté de Cassanyes et Gaultier, le 20 septembre, prescrivant le licenciement définitif de ces bat. et ordres d'exécution, le 24 septembre.
6. Arch. de la Guerre : Correspondance de l'armée des Alpes en juillet, août et septembre. Les compagnies de batteurs, qui devaient être prélevées d'abord sur les bat. de la deuxième réquisition, sont ensuite fournies par les sapeurs, « qui ne font rien ».

Septembre 1794. Alpes, impossible d'ailleurs à conserver pendant l'hiver[1], pour essayer d'opérer quelques coups de main. Le représentant du peuple Cassanyes, envoyé en remplacement de Laporte[2], ayant approuvé cette proposition du général Petit-Guillaume, la brigade Vaubois est renforcée par le 2e bataillon de la Haute-Loire, qui se rend du Puy en Pragelas à Meyronne, dans l'Ubayette[3]. Elle reçoit en outre les 500 hommes envoyés précédemment au général Gouvion[4], qui, le 11 septembre, abandonne la vallée de Luserna, après avoir fait sauter le fort de Mirabouc[5], et concentre ses forces aux camps de la Bergerie, dans le vallon de Ristolas[6], des cols d'Agnel[7] et de Saint-Véran[8]. Après entente avec le général Garnier, une attaque dans les vallées de la Stura, de la Maira et de la Vraita est exécutée, le 14 septembre, à 5 heures du matin, malgré le mauvais temps[9].

Affaire de Chianale. En avant de la forte position de Castello et du bois de la Levée[10], le général Provera avait établi, à Chianale, une avant-garde de 1,200 hommes[11], répartis entre les trois

1. Arch. de la Guerre : Lettres de Petit-Guillaume, les 19 août et 6 septembre.
2. Arch. de la Guerre : Lettre du comité de Salut public, le 14 août, annonçant l'envoi de Cassanyes, qui a dû arriver à la fin de ce mois.
3. Arch. de la Guerre : Ordre du 1er septembre. Ce bat. doit arriver à Meyronne, le 4. Vaubois a été prévenu, le 28 août.
4. Arch. de la Guerre : Ordres des 16 et 26 août.
5. Arch. de la Guerre : Lettres de Petit-Guillaume, les 19 et 24 août, 16 et 18 septembre; autorisation du comité de Salut public, le 24 août. Cartes du capitaine du génie Capitaine — Arch. de la Sect. techn. du génie. Relations de Bejay de la Coche et de Lapeyrouse. Les détails qui suivent sont tirés de ces divers documents, contrôlés et complétés par ceux des Arch. de Breil. Indépendamment des camps indiqués ci-après, il y avait les postes suivants : col Saint-Martin, 240 h.; Boucier, 250 h.; aux Barricate (carte italienne), en avant du col d'Urine, 30 h.; au col Lacroix, 300 h. Les réserves étaient à Echalp et à Abriès, Fongillarde, Aiguilles, Queyras, Ceillac.
6. 350 h. Bergerie du grand vallon, point 2372 de la carte d'état-major française.
7. 700 h., entre le Refuge et le Col Vieux.
8. Au point 2727 de la carte d'état-major française, au pied du col de la Chamoissière.
9. Toutes les relations françaises et italiennes s'accordent à ce sujet. M. de Malausséna écrit : « Malgré une pluie orageuse, qui ne discontinua de toute la nuit, la plupart des colonnes firent des marches étonnantes de 10 heures, par des sentiers affreux et arrivèrent, vers le point du jour, sur presque tous les postes, au moment où le mauvais temps paraissait les garantir d'attaque ; aussi plusieurs furent surpris.. » Arch. de la Guerre : Ordres de Petit-Guillaume aux généraux Pellapra et Vaubois, le 11 septembre.
10. Voir notre ouvrage sur les *Opérations militaires dans les Alpes pendant la guerre de la Succession d'Autriche*, campagne de 1743 et 1744.
11. Arch. de Breil : pièces nos 91 t, 108 et 198. D'après la lettre de Provera, du 14 mai, il y avait 831 h. Mais le corps de Provera avait été renforcé, puisqu'au 14 juillet les troupes régulières étaient passées de l'effectif de 1.920 h. à celui de 2,719. Il avait notamment reçu du camp de Borgo le 1er chasseurs, commandant d'Auvare, campé à Chianale, le 14 septembre. Il est bien certain, en tout cas, que les forces ayant pris part à l'action du 14 septembre n'ont jamais été de 3.000 h., ainsi que l'indiquent les relations françaises.

petits camps retranchés du Liastre ou Pategnoun[1] à droite, Septembre 1794.
du Costis sur le contrefort entre les vallons de Saint-Véran et d'Agnel[2] au centre, et des granges Torrette à gauche, couverts par des postes aux cols de Vallante et de Soustras[3], aux débouchés des passages de la Niera ou du Blanchet et du Longet[4], enfin à la Tour Real. S'étant rendu nettement compte de ces dispositions par de nombreuses reconnaissances[5], le général Petit-Guillaume répartit ses troupes en trois corps et cherche à envelopper l'avant-garde ennemie[6].

A cet effet, le corps de gauche, de 1,500 hommes, sous l'adjudant général Vaux, marche du camp de la Bergerie par les cols de Soustras et de Vallante[7], dont les postes sont surpris et égorgés et où restent 500 hommes pour assurer la retraite. L'orage, qui a secondé ce premier succès, empêche également les guides de se reconnaître. Au lieu de se diriger sur Gensana par le vallon de Vallante et le Conce, comme il en avait reçu l'ordre, le reste de la colonne gagne la montagne des Tre Chiosis et redescend sur la crête de Pategnoun ou Costa Chiabert, attaquée en même temps par le corps du centre[8].

1. Le nom de Liastre est employé dans les relations françaises ; Costa Pategnoun est celui de la carte sarde ; dans les documents piémontais du temps on écrit Patagoun ; enfin, la carte italienne porte Costa Chiabert. D'après les croquis de Capitaine, il y avait deux camps, entre lesquels se trouvait une batterie de deux pièces de 8.

2. Ce point n'est marqué sur aucune carte ; mais une butte est nettement dessinée sur la carte sarde, à hauteur des granges Gias et del Cheiron de la carte italienne, sur la courbe 2500.

3. Voir, au sujet de ces postes, la *Topographie militaire des Alpes, partie méridionale du versant italien.*

4. D'après la carte de Capitaine, il y aurait eu un poste sur le replat de la rive gauche du vallon de Saint-Véran, entre les courbes 2150 et 2175 de la carte italienne, un autre au sommet des rochers de la rive droite, qui est désigné dans les relations piémontaises sous le nom de Piana Seila, enfin un petit camp aux granges dell'Antolina.

5. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettre de Provera, le 3 septembre, où il rend compte de tentatives faites, ce même jour à 11 h. du matin, sur les postes du Costis et de Piana Seila. L'affaire a duré cinq heures ; les Piémontais ont eu cinq blessés, dont M. Bellino, capitaine de milices ; les Français doivent avoir en quatre tués ou blessés, dont deux officiers, et un prisonnier.

6. Arch. de la Guerre : Ordre de Petit-Guillaume au général Pellapra, lui indiquant toute l'opération, ainsi que les effectifs des colonnes. D'après Lapeyrouse, ce serait le général Gouvion qui aurait rédigé le plan d'attaque.

7. D'après la carte de Capitaine, le sentier actuel du col de Vallante n'existait pas, et ce nom désignerait le col de Losetta de la carte italienne, qu'il ne faut pas confondre avec le col de la Lausette, nom employé sur la carte française au lieu de celui de col de Soustras o Ristolas. D'après Capitaine et d'après la pièce n° 91 t des Arch. de Breil, ces deux postes étaient composés, celui de Soustras de 20 h., celui de Vallante de 50 h., formant la comp. des milices de Saluces, capitaine Drago.

8. L'itinéraire indiqué pour la colonne devant gagner Gensana, résulte de la comparaison des croquis de Capitaine avec les cartes modernes. C'est aussi celui qu'aurait dû suivre, pour se retirer, la colonne engagée dans le vallon de Vallante, en 1743.

Septembre 1794. Celui-ci, fort de 900 hommes, conduit par le général Petit-Guillaume, qu'accompagne le représentant du peuple, avait débouché des deux cols d'Agnel, en trois colonnes. Deux se portent sur le front et la gauche du camp du Liastre, tandis que la troisième enlève la garde du Costis; puis, rejointe par une partie du corps de droite, pénètre dans le village de Chianale[1]. Les quatre compagnies de chasseurs du chevalier d'Auvare et le bataillon du régiment de Casal, qui s'y trouvaient sous les ordres du colonel Paltre[2], s'étaient portées, aux premiers coups de fusil, sur les pentes de la montagne, entre le Pategnoun et le fond de la vallée, que le brouillard dérobe à leur vue. Pris ainsi entre deux feux, les Piémontais parviennent cependant à atteindre Gensana par les granges della Volpe, mais en perdant une centaine de prisonniers[3].

En même temps, le corps de droite, d'un effectif de 1,400 hommes, commandé par Gouvion, s'était aussi avancé en trois colonnes. Celles de gauche et du centre passent par le col de Saint-Véran. La première refoule un poste[4] et marche droit à Chianale. La seconde s'empare d'un autre poste[5] et s'engage, sur la rive droite de la Vraita, avec les chasseurs du comte Martin, établis à Torrette, tandis que la colonne de droite, venue de Maurin par le col Longet, les tourne par Tour Réal et leur coupe toute retraite[6]. Ces

1. D'après la carte de Capitaine, les deux premières colonnes, venant de Colle Vecchio, ont dû passer le contrefort de Cima Rochette, au point 2761 de la carte italienne. Il y a lieu de remarquer, à ce sujet, que Colle Vecchio de la carte italienne est le Colle Nuovo de la carte sarde, d'accord en cela avec la carte française. D'après la relation fort détaillée des prisonniers piémontais, du 1er janvier 1795 (Arch. de Breil, pièce n° 91 t), la colonne venant du col de Saint-Véran est allée à Chianale « par la plaine de Vassant », très bien indiquée, mais sans nom sur les cartes.

2. Arch. de Breil, pièces n° 91 t et 108. Les chasseurs du 1er bat. étaient campés en avant du village, dans lequel le bat. de Casal était cantonné.

3. Arch. de Breil, pièce n° 91 t. Trois officiers de chasseurs, trois de Casal, deux de milices, 30 chasseurs, 47 h. de Casal, 25 à 30 milices.

4. Sans doute celui du replat, entre les courbes 2150 et 2175.

5. Probablement Piana Seila.

6. On n'a pas de renseignements précis sur la marche de cette colonne. Elle devait être formée par le bat. de Montferme, cantonné à Combe Brémont et Maurin, d'après les situations des 18 août et 25 septembre, et fournissant des postes au lac de Paroird et à l'Alpet, sur les avenues des cols Longet et de Lautaret, d'après la relation de Bejay de la Coche (Arch. de la Sect. techn. du génie). Dans la pièce n° 91 t des Arch. de Breil, il est dit seulement que « les Français, passant par un chemin que l'on disait impraticable, lui coupèrent la retraite et la forcèrent à se rendre » (la comp. Martin). Il est très vraisemblable que cette colonne a dû remonter le vallon delle Cavalle et passer au sud de Tour Real, où se trouvait une garde, renforcée, au premier coup de fusil, par le sous-lieutenant Borgogno et 30 h.

Septembre 1794.

résultats obtenus, les Républicains se retirent, avec tout ce qu'ils peuvent emmener[1], sur les positions d'où ils étaient partis, à l'exception de 1,200 hommes, laissés à Chianale, aux ordres de Gouvion. Attaqués, à 4 heures du soir, par les réserves piémontaises de Gensana, ceux-ci résistent énergiquement et ne se replient que le lendemain, à 11 heures du matin[2].

Courses dans la Maira.

Dans la haute vallée de Maira descendent deux corps. L'un part de Maurin[3], franchit le col de ce nom et chasse le poste des Lignères, qui se replie sur le col de Bouveit[4]. L'autre[5], dirigé par Vaubois, marche de Malemort par les cols de Sautron et des Monges, et refoule, à 11 heures du matin, les grand'gardes du faible poste de Saretto[6], qui bat en retraite sur San Maurizio, en passant, grâce au brouillard, au-dessus de Pontemaira, occupé déjà par les Français[7]. Les patrouilles de ces derniers poussent même

1. Outre les prisonniers indiqués ci-dessus, la relation des Arch. de Breil, pièce n° 91 t, mentionne le comte Martin, le sous-lieutenant Borgogno et 47 chasseurs, ce qui ferait, en tout, 10 officiers et 149 à 154 h. Les relations françaises indiquent 160 h., dont 14 officiers. On ne crut à la prise du « fameux comte Martin », qui avait fait le coup de main sur Coste Rousse, le 17 juin, qu'en recevant ses bijoux. Six des officiers prisonniers, savoir : chevalier Cavoret, capitaine des chasseurs du régim. de Lombardie, comte Martin, capitaine de chasseurs du régim. de son nom (*sic*), Bollati, capitaine des milices de Saluces, Toriglia, sous-lieutenant au régim. de Lombardie ; Borgogno, sous-lieutenant des chasseurs de Martin ; Giuseppe Giaglio, cadet des chasseurs de Martin, se sont évadés de Bourg-en-Bresse, où ils n'étaient d'ailleurs pas surveillés, et font, à leur arrivée à Turin, le 6 janvier 1795, la relation dont une copie est classée aux Arch. de Breil, sous le n° 91 t. On a pris en outre 600 fusils neufs, plusieurs spingardes, 3 pièces dont une n'a pu franchir le col d'Agnel et a été culbutée dans un ravin, des munitions et une quantité de bétail. Les parts de prise à distribuer aux troupes se montent à 18.195 livres, d'après l'ordre de Petit-Guillaume, le 7 octobre.

2. Arch. de Breil, pièce n° 108 : Lettre de Provera, le 13 juillet. Il y avait, à Castel Delfino, une centurie du rég. de Turin en réserve. Un second bat. de Casal était en seconde ligne, probablement à Castello. — Arch. de la Guerre : Rapport du 18 septembre ; l'attaque des Piémonais ne se serait produite que le 15 au matin. — Arch. de la Sect. techn. du génie : Relation de Bejay de la Coche ; l'attaque s'est produite à 4 h. du soir.

3. D'après les situations des 18 août et 25 septembre, il y avait à Maurin, Maljasset et La Barge, outre le bat. de Montferme, qui a marché par le col Longet, le 1er de la Lozère, d'un millier d'hommes présents, ayant, d'après Bejay de la Coche, des postes au point 2734 de la carte italienne, « qui a la figure d'un pain de sucre », d'où il surveille à la fois les cols de Maurin et du Marinet ; au « Roye », Roces de la carte sarde, Roure de la carte française, sans doute vers les lacs, au point 2755, pour couvrir la gauche et barrer le col de Chabrière ou Ciabriera ; enfin, aux baraques de la Commune, dans les prés, probablement la cabane des bergers de la carte française.

4. Arch. de Breil, pièce n° 91 t. La relation de M. de Sonnaz parle du « poste de Fichella », couvrant la droite du capitaine chevalier de Beaufort, établi à San Maurizio. La carte italienne indique bien un col della Val di Fissela, au nord du col di Bouveit ; mais ce dernier parait plus praticable et dès lors plus dangereux que le précédent.

5. Probablement constituée avec le 5e du Jura et le 2e de la Haute-Loire, d'après les situations, présentant ensemble 1.944 h.; mais il ne semble pas possible qu'il y eût eu 2.500 h. en quatre ou cinq colonnes, ainsi que l'indique M. de Sonnaz.

6. 15 h. du rég. de Savoie et 143 miliciens, d'après le mémoire de M. Costa de Beauregard.

7. Arch. de la Guerre, pièce n° 91 t : Relation de M. de Sonnas, de Stroppo, le 14 septembre, d'où est tirée la majeure partie de ces renseignements. Il indique une grand'garde au Lans, point non marqué sur les cartes, peut-être sur le chemin du col des Monges, ou Munie, d'après la carte italienne.



Septembre 1794. jusqu'au village d'Acceglio, mais se replient à l'arrivée de renforts piémontais. A 4 heures du soir, les Républicains, menacés sur leurs flancs par l'envoi de détachements au col de Vers[1] et au collet du mont Ciarbonet[2], se retirent, emmenant une grande quantité de bétail[3].

Un autre corps gagne le cirque de Pianezza par les cols della Marta et de Servagno. Une première colonne se dirige sur le col del Mulo, en avant duquel elle est arrêtée, puis refoulée, par les compagnies Christini et Giletta. Elle tient toutefois assez de temps pour permettre à une seconde colonne de descendre aux granges Servino et d'y faire main basse sur les troupeaux[4]. Cent hommes de renfort avaient en effet été envoyés au général Christ par le gouverneur de Demonte, afin de poursuivre les Français, que l'on disait sur le point d'abandonner la haute vallée de la Stura[5].

Occupation de Sambucco

Dans le même but, le colonel Avogrado venait renforcer le poste de Cialdoletta avec 110 hommes. S'étant bientôt rendu compte de la situation exacte, au moyen de patrouilles, il restait sur la défensive, augmentant les postes, doublant les sentinelles, ordonnant aux troupes de rester sous les armes. Mais, trempés par une pluie torrentielle, tous ceux qui n'étaient pas de service s'étaient mis à l'abri dans les granges, pendant la nuit du 13 au 14. Cependant,

1. Le lieutenant Didier est envoyé, avec 20 h. du rég. de Savoie et les paysans de Saint-Michel, « pour entrer dans le vallon de la Sagne ».

2. A la tête du vallon de Maleueula, carte sarde. Ce poste dépendait du détachement de Prato Rotondo, aux ordres du lieutenant Bastien, qui a, en outre, des gardes à Prato Ciorliero ou Bois Lamburni et à la Marsigliera, carte sarde, Bric Arpetta, de la carte italienne.

3. Arch. de la Sect. tech. du Génie : Relation de Bejay de la Coche. 500 moutons, chèvres et vaches ; en outre huit prisonniers. — Arch. de Breil, pièces n°° 207 et 91 t. Les troupeaux chassés de Chiapera et Saretto, sont pris à Pontemaira.

4. Arch. de Breil, pièce n° 91 t. Le sous-lieutenant Monet, commandant à Preit, rend compte que 7 à 800 h. ont occupé, à la pointe du jour, « les hauteurs de la Poix ou Soix », nom qui n'est porté sur aucune carte ; peut-être le Pian delle Trincere, de la carte sarde, au-dessus des granges Servino. Ils ont emmené cinq à six troupeaux de moutons, des vaches et une mule ; 800 moutons, 90 vaches, beaucoup de chèvres, d'après la relation du 18 septembre des Arch. de la Guerre.

5. Arch. de Breil, pièce n° 131 : Rapport du général Vallin, gouverneur de Demonte, le 22 septembre, signé Biragne, capitaine dans le rég. de Montferrat. Les détails qui suivent sont presque tous tirés de ce document, qui a également servi à M. de Malausséna.

1,500 Français, dont 100 grenadiers, rassemblés à Ponte Bernardo, marchent en quatre colonnes[1]. Septembre 1794.

Celle de gauche se porte sur une redoute au-dessus de Sambucco, dont elle surprend la garde, à 4 heures du matin, tandis que celle du centre, appuyée par une réserve, entre dans le village, après quelques coups de fusil. Les milices qui parviennent à s'échapper sont vivement poursuivies sur les retranchements du Cuccetto et de Pianol, bientôt abandonnés par les Piémontais, ainsi que le hameau de Cialdoletta[2]. Quelques-uns parviennent à gagner le col del Mulo par le vallon de la Madona ; le plus grand nombre se dirige sur Ciardola Grande. Mais ce point venait d'être occupé par la colonne de droite des Républicains, qui s'était glissée sous les bois de la rive droite de la Stura et avait franchi le torrent à gué[3]. Cachés par le brouillard, troupes régulières, milices et paysans s'avancent toutefois jusqu'au chemin du col de Neraissa[4], en passant sous le feu de Ciardola Grande et du col de Cialdoletta[5]. Les Français se retirent, le lendemain, avec sept à 800 têtes de bétail[6] et 130 prisonniers, dont quatre officiers[7].

1. Arch. de la Sect. techn. du génie : Relation de Bejay de la Coche. C'est la seule pièce où l'on trouve indiquée à peu près la marche des colonnes françaises.
2. Arch. de Breil, pièce n° 91 p : Instructions pour le poste de la Cialdoletta, non signées. Le Cuccetto et le Pianol étaient les positions défensives de ce hameau et devaient se trouver au-dessous de l'église désignée sous les noms de Sant' Anna, sur la carte italienne, de San Michele, sur la carte sarde. Au Cuccetto, probablement point 1814 de la carte italienne, il y avait deux spingardes battant la route jusqu'à San Giuliana, en amont de Sambucco. Ce point était en outre retranché, ainsi que le Pianol, plateau à la même cote à peu près, sur la rive droite du ravin de Cialdoletta. Sur la gauche de Cuccetto, des pierres avaient été amassées pour être roulées sur le chemin à mi-côte, allant de Sambucco rejoindre le sentier descendant de Ciardola Grande à la Stura.
3. On ne peut être certain que ce soit là le chemin suivi par cette colonne. Bejay de la Coche dit simplement que la colonne de droite a passé la Stura, après Ponte Bernardo, et a longé à mi-côte dans les bois, ayant quelques éclaireurs en avant. Mais il semble difficile que les Français, venant de Sambucco, aient pu gagner Ciardola en grand nombre, sans être vus, tandis qu'il est très naturel que la colonne, marchant par la rive droite de la Stura, ait pris de l'avance, pendant qu'on se battait à Sambucco, puis à Cialdoletta.
4. Nom des cartes modernes. Ce col est aussi appelé de Nibios, du Pra, ou du Sambuc, dans les anciens documents.
5. Nom de la carte italienne. Ce col est aussi appelé des Vaches ou de la Vaca, ou cœur de la Vache, dans les anciens documents.
6. Arch. de la Sect. tech. du génie : Rapport de Bejay de la Coche. — Arch. de la Guerre : Ordre de Petit-Guillaume à Vaubois de distribuer 103.452 livres aux troupes sous ses ordres, comme parts de prises.
7. Arch. de la Guerre : Relation du 18 septembre. M. Biragne indique seulement, pour les troupes régulières, deux officiers subalternes, un caporal, un tambour, 27 soldats. Le reste serait donc composé de milices. Dans le brouillon de sa relation, M. de Malausséna donne 120 prisonniers.

Septembre 1794. Ils sont cependant obligés d'abandonner le produit du pillage de Cialdoletta à une patrouille des chasseurs de Belmont, envoyés la veille du col del Mulo au col de Neraissa [1].

Escarmouche près de Vinadio

La division Garnier était trop affaiblie par l'envoi de bataillons à Nice pour attaquer très vigoureusement [2]. Néanmoins, ce même jour 14 septembre, les grand'gardes de Sant'Anna et de San Bernoui [3] s'avançaient, à 4 heures du matin, sur Vinadio et Plancias. Elles trouvaient la Stura trop grossie par l'orage pour la passer à gué et elles se repliaient, après un court engagement, laissant quelques prisonniers aux mains des miliciens [4].

Indépendamment de ces diversions et toujours en vue de donner le change à l'ennemi, une partie de la cavalerie et le parc d'artillerie de campagne étaient de nouveau dirigés, à la fin d'août, vers Tende [5], où se rendait le représentant du peuple Albitte [6]. Le 3e bataillon de la 102e demi-brigade restait seul au camp de Couture; les

1. Arch. de Breil, pièce n° 129 : Rapport du lieutenant Belmont, des chasseurs, d'après la relation du caporal Sens Regret (*sic*), chef de la patrouille envoyée du flanc droit du col Nibios à Cialdoletta, le 15, de grand matin.

2. Arch. de la Guerre : Relation du général Garnier ; rapport de Dumerbion ; rapports du service des renseignements à l'armée de Colli. Outre les bat. indiqués par Garnier, 1er de la 129e, parti de Sant'Anna, le 22 août ; 1er de la 100e, parti de Lantosque, le 27 août ; 3e de la 129e et 2e de la 83e, partis les 5 et 8 septembre, à leur retour de l'armée des Alpes, le soldat Pierre Armand, d'Aix-en-Provence, pris à Pralongo, le 14 septembre, dit que le 2e bat. de sa demi-brigade, la 70e, a été dirigé de Sant'Anna, où il n'est pas porté sur les situations, vers Antibes. Les rapports des paysans, les 1er et 3 septembre, signalent aussi le départ de 1.500 h. de Saint-Martin-Lantosque et disent qu'il reste seulement 300 h. au col de Fenestre, 100 à Belvédère et 150 à Roquebillière.

3. Arch. de la Guerre ; Situations et rapports du service des renseignements de l'armée de Colli. A Sant'Anna, 400 h. du 1er bat. de la 70e, et 200 de la 20e, cantonnés dans l'église et aux environs ; à San Bernoui, le 1er bat. de la 70e, 532 h.

4. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli. Interrogatoire d'un caporal et de trois soldats pris entre Sant'Anna et Vinadio, le 15 septembre. — Arch. de Breil, pièce n° 108 : Il y avait à Vinadio, le 10 septembre, 514 h, dont 135 de Courten, 173 de Christ, 22 d'artillerie et 180 miliciens. Les postes avoisinants sont : col de Nibios, 129 h.; Planches, 61 h.; le Signal, 20 h.; Aisone, 9 h.; la Golette, 7 h.; le Pré Long, 13 h. ; Taches des Hayes, 7 h. ; les Hameaux, 19 h.; Rioffreddo, 13 h. ; du fort Démont à la Cialdoletta, 70 h.; soit au total, 862 h.

5. Arch. de la Guerre : Lettre des représentants du peuple, le 24 août. Rapports de Dumerbion. Le 9e dragons, envoyé d'abord à Cagnes et Biot, revient à Nice, le 24, et est dirigé, le lendemain, sur Sospel. Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli : Déposition de Farussa, espion revenu d'Antibes, le 1er septembre ; et rapport général du 3 août : une partie de l'artillerie de siège était encore à Tende et à la Giandola.

6. Arch. de la Guerre : Lettre des représentants du peuple, le 24 août, et arrêté du 27 du même mois. Voir aussi Thaon de Revel, p. 222.

deux autres s'établissaient à la Cima del Vescovo et au Baracon de Riofreddo, poussant leurs postes jusqu'au Gias di Marberga [1].

Septembre 1794.

Affaires d'avant-postes dans la Vermenagna.

Le 8 septembre, à 8 heures du matin, un fort détachement de cette demi-brigade attaquait Colle Carbone, dont le poste, rapidement secouru, refoulait heureusement les Républicains [2], après une lutte assez vive. Quelques jours après, les Piémontais ripostaient en enlevant, dans la nuit du 16 au 17, la grand'garde de la Croix d'Armelina et, dans la nuit suivante, un détachement avancé du camp du Baracon de Riofreddo [3].

L'effet cherché était toutefois produit. Très bien informés par les espions, les miliciens et les paysans du comté de Nice, de l'effectif et des mouvements de l'armée d'Italie, mais trompés par les déclarations des prisonniers français, dénonçant un projet d'offensive sur Demonte par les

1. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements à l'armée de Colli. Rapport général du 30 août. Déposition « d'Antoine d'Ani du Carlin et de François d'Ani des Vieuzènes, tous deux soldats miliciens de la compagnie Gondolo, revenus, hier au soir, de leur pays, où ils sont allés secrètement pour recueillir des notes sur l'ennemi..... Ils ont vu à la Baissa de l'Evêque se former, le 23 du courant (août), un camp considérable ; ils n'ont vu qu'une garde au col Bertrand et une autre à la Cima de la Saccarella..» — Arch. de Breil, pièce n° 113 : Lettres de Gondolo, les 25 et 27 août de Fatula. Le 25, l'ennemi a fait une reconnaissance sur les hauteurs de Carsene. Il y a 600 h. à Riofreddo. Le 24, il se forme un camp à la Colle de l'Evêque ; on dit qu'il y a trois bat. incomplets.

2. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements à l'armée de Colli ; interrogatoires des prisonniers faits, les 8 et 17 septembre. — Arch. de Breil, pièce n° 90 : Rapport du major chevalier Solar, commandant au Vaccarile ; n° 113 : Lettre de Decaroli de la Chiusa, le 10 septembre, et renseignements fournis par un Croate. Les Français étaient au nombre de 800, d'après Solar et Decaroli ; les prisonniers disent qu'il n'y avait qu'un piquet de 150 h. de chacun des trois bat. de la demi-brigade, en tout 450. Ils sont partis du camp de Vescovo et sont arrivés à Colle Carbone, en six h., par des chemins très difficiles, c'est-à-dire par Croce di Malabera ou col de Carsene, d'après les anciens documents. Ils sont aperçus, à 8 h. du mat., par le poste aux ordres de M. Zona, sous-lieutenant au rég. de Pignerol, qui est successivement renforcé par un officier et 30 h. de ce rég., 40 Croates, quelques chasseurs Pandini et la comp. des chasseurs de Pignerol. L'affaire se termine à midi. Les Piémontais ont trois ou quatre morts et quatre blessés ; ils ont pris trois Français et en ont tué huit ou dix. M. Folcheri, sous-lieutenant agrégé dans la comp. Pandini, dirige la poursuite. Il y avait au Vaccarile 25 officiers et 641 h. de troupe de Pignerol, du corps franc, des grenadiers royaux, des chasseurs Pandini, et probablement aussi des milices.

3. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements à l'armée de Colli. Interrogatoire des 27 grenadiers des 7e, 18e, 83e et 100e demi-brigades, faits prisonniers à la Croix d'Armelina, où il y en avait 50, avec 100 volontaires, reliés à Limone par deux gardes, l'une de 30, l'autre de 20 h.; et des six soldats de la 2e comp. du 1er bat. de la 102e demi-brigade faits prisonniers à l'avancée du Baracon de Riofreddo, une demi-heure au-dessus de ce poste vers la Carsena. Cette avancée était de 20 h., y compris un sergent et un caporal. Le camp de Riofreddo fournissait aussi deux autres gardes, l'une d'un caporal et de huit h., l'autre d'un officier et de 20 h. On n'a pas d'autres renseignements sur ces deux affaires, dont M. de Malausséna ne dit que quelques mots. Dans la seconde, les Français ont eu quatre tués et deux blessés.

Septembre 1794. vallées de la Vraita, de la Maira, de la Stura, et désignant les rassemblements de la Rivière de Gênes comme destinés à marcher sur Ceva [1], le roi de Sardaigne et le général Colli demeuraient fort perplexes. Des renforts étaient envoyés à Provera et à Christ [2]. Puis, la division autrichienne demeurant toujours passive à Morozzo [3], on était obligé de soutenir aussi d'Argenteau [4], qu'inquiétaient les démonstrations faites sur la rive gauche du Tanaro.

Affaire aux environs de Frabosa.

Le général de division Gentili, envoyé à Ormea [5], avait, selon les ordres de Masséna, fait déboucher, le 18, le général Pijon de Viozene [6] et le chef de brigade Verne du col de Termini. Le lendemain, Pijon était établi à Coletta Seiras, entre les postes ennemis de Cima Piastra [7] et du

1. Rien de plus curieux, à cet égard, que la lecture du brouillon des rapports du service des renseignements à l'armée de Colli, qui existe aux Arch. de la Guerre et de l'analyse de la correspondance du roi avec Colli, qui se trouve dans les Arch. de Breil, pièce n° 94.

2. Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli. — Arch. de Breil, pièce n° 94. Sont envoyés successivement à Provera : 1° de Turin, deux divisions du bat. de garnison autrichien ; 2° du camp de Borgo, un bat. d'Oneille ; 3° du Val d'Aoste, le rég. des dragons de Piémont ; 4° de la vallée de Luzerna, deux comp. de grenadiers et deux de milices, destinées spécialement à M. de Sonnaz, dans la Maira ; 5° enfin, les dragons de Chablais sont d'abord mis à sa disposition à Saluces, puis rappelés vers Mondovi. A Demonte, sont envoyés les chasseurs du camp de M. Serra.

3. Arch. de Breil, pièces n°s 84 et 94 : Le 15 septembre, le général Wallis déclare que cette division enverra deux bat. à Mondovi, mais seulement « lorsque l'ennemi assiégera Ceva. »

4. Arch. de Breil, pièces n°s 84 et 94. — Arch. de la Guerre : Minute des ordres de Colli. Le 20 septembre, le 2° bat. de Piémont et le 1er de Belgiojoso se rendent à Ceva où il y avait déjà quatre bat. piémontais et deux autrichiens du corps auxiliaire. A Mondovi, il y avait sept bat. Le 21 septembre, le rég. des dragons de Chablais est appelé à Carru.

5. Arch. de la Guerre : Ordre du 29 août.

6. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli : Dépositions de Jean Broillet, Blaise Rouger, Amable Montal et Antoine Marmoito, de la Tourrette en Auvergne, soldats dans la 2° comp. du 2° bat. de la 99° demi-brigade, désertés du Carlin, le 14 septembre au soir. « Le camp de Carlin est en huttes de terre, sur le même site où était le nôtre. Il y a quelques détachements très faibles et trois gardes avancées, dont la dernière est celle du Bouquin (ou Cima) des Salines, de 20 h., un sergent et un caporal ; puis, à un quart d'heure, un poste de 10 h. ; à 200 pas plus loin, est une garde de 24 h., où se trouve un officier et qui en détache une autre de 6 h. et un caporal ; à un quart d'heure du poste de l'officier et à demi-heure du camp, se trouve la garde du Signal, qui est de 20 h., un sergent et un caporal. Des signaux se correspondent dans toute la ligne de postes. Il y a en deux à Vieusenes, un à la Madona, poste où il y a une comp. de garde qui correspond avec le Pont de Nava. Du côté de Tende. ils se suivent de même. Dans trois heures et demie, on va du Carlin à Pont de Nava ; du Carlin à la Piastra, en trois heures. Des avant-postes du Bouquin des Salines, les patrouilles, pour peu qu'elles s'écartent, découvrent la garde de la Piastra. Entre cette garde et ces avant-postes, il n'y a guère plus d'une heure et demie. On peut tourner de droite et de gauche, par les hauteurs, le poste de la gorge, soit le Bouquin des Salines. »

7. Arch. de Breil, pièce n° 113 : Lettres de Gondolo, les 20 et 23 septembre, de Piastra. Ce partisan était à ce poste depuis le 1er septembre. — Arch. de la Guerre : Analyse des ordres de Colli : Les chasseurs des grenadiers royaux sont envoyés en renfort, du Vaccarile à la Piastra, le 20 septembre. Des Croates du corps franc de Giulay sont en outre à portée d'appuyer le poste, à la Chartreuse de Pesio, à Chiusa et à Frabosa.

mont Merdanzone[1]. Le 20, il se porte sur ce dernier point, en chasse les défenseurs, leur faisant 24 prisonniers, et rentre le soir même dans ses premières positions, ainsi que l'autre colonne[2]. De son côté, le général Lebrun abandonnait Limone, où il était très exposé, et occupait, le 21 septembre, les baraquements préparés au col de Tende[3]. Toute feinte était désormais inutile, puisque, ce même jour, les Français s'engageaient à Dégo, pour la première fois, avec les Autrichiens.

Peu à peu, les bataillons retirés de la gauche et du centre de l'armée d'Italie avaient gagné Oneille, Albenga et Loano, où ils s'étaient joints aux troupes de la division Masséna, choisies pour prendre part à l'expédition projetée[4]. Les vivres, les munitions et l'artillerie étaient transportés par mer sur les mêmes points[5]. Le 5 septembre, Saliceti arrivait à Loano, où il était rejoint, quelques jours après, par le général Dumerbion, accompagné des représentants du peuple Albitte et Prost[6]. Ils y recevaient des

1. C'est le poste de Casera Vecchie qui est désigné sous ce nom, porté d'ailleurs sur les cartes sarde et italienne.

2. Arch. de Breil, pièce n° 113. — Arch. de la Guerre : Lettre de Gentili, le 21 septembre. Pijon avait craint d'être attaqué et enveloppé par les deux postes de la Piastra et de Merdanzone. Il se jette sur ce dernier pour entrer en communication avec la colonne de Termini. Les prisonniers sont tous du régiment de Mondovi. Gondolo dit que : « les gens de Carlin leur ayant proposé de se sauver, ils leur répondirent d'avoir envie de voir la France. »

3. Arch. de la Guerre : Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli. Le 19 septembre, l'officier chargé de ce service proposait d'envelopper l'avant-garde de Limone. en débouchant à la fois des cols de Carbone et de Pallanfré, tandis que le capitaine Gondolo tenterait un coup de main sur le poste du Bouquin des Salines, et que les milices d'Entraque se porteraient au col de Sabbione.

4. Arch. de la Guerre : Situations du 18 août au 6 octobre et rapports journaliers de Dumerbion. De la comparaison de ces divers documents, il résulte que quatre bat. ont été tirés de la division de gauche, savoir : le 1er de la 129e, parti de Sant'Anna, le 22 août, et le 3e de la même demi-brigade, mis en route le 5 septembre, à son retour de l'armée des Alpes ; le 2e de la 83e, quittant San Bernoui le 8 septembre ; le 1er de la 100e, parti de Lantosque le 22 août, et le 1er septembre à Menton. Un seul bat., le 3e de la 166e, est venu du col de Tende, soit de la division du centre. Les 13 autres bat. ont été tirés de la division Masséna ; un est formé de comp. de chasseurs et un autre de six comp. d'éclaireurs.

5. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 12 septembre : «...à Vozze (?), devant Varigotti (cap entre Final Marina et Noli) 40 vaisseaux, chargés de canons et de munitions de guerre, et vont à Vado. Le fort Vado, évacué par les Génois. Français dans la Rivière, au nombre de 30,000. Nouvelles de Finale... » ; n° 135 : Du 17 au 25, on voyait de gros vaisseaux, où il y avait de grandes provisions de foin ; et 94 : Lettre de Colli, le 14 septembre : 20 bâtiments chargés de munitions ont mouillé à Vado.

6. Arch. de la Guerre : Lettre de Saliceti au comité de Salut public, de Loano, le 7 septembre. — Arch. de Breil, pièces nos 94 et 135, h. : Dumerbion et les représentants du peuple seraient arrivés le 10 septembre.

Septembre 1794. renseignements exacts et menaçants sur la disposition et les projets des Autrichiens[1].

Dispositions des Autrichiens. La division Colloredo, échelonnée depuis le 14 mai entre Tortone et Cairo[2], se concentre sur ce dernier point, au commencement de septembre seulement[3]. Sept bataillons[4] campent sur la rive droite de la Bormida, avec un gros train d'artillerie[5]; deux escadrons de uhlans, sur la rive gauche, au sud du village, ayant un piquet à l'église San Donato[6], sur le chemin de Carcare. Les avant-postes sont constitués par deux bataillons croates : l'un, à Altare, dispose ses grand'gardes sur les hauteurs, autour du bourg[7]; il détache à Mallare deux compagnies qui fournissent des postes à San Giacomo et à Colla del Pino[8]; l'autre bataillon, à Carcare, en soutien, a une

1. Arch. de la Guerre : Lettre des représentants du peuple, le 15 septembre, accompagnée de nombreuses lettres de Tilly, ambassadeur français, de la Chèze, consul français à Gênes ; de Garibaldon, consul français à Savone, et d'un nommé Lombard, qui paraît avoir organisé de Gênes un service de renseignements. Les nouvelles les plus importantes sont les suivantes : Mouvements de la flotte anglaise et projets de débarquement ; marche de la division Colloredo ; arrivée à Voghera et Valence d'une division de cavalerie napolitaine ; rappel à Gênes de Vincent Spinola, gouverneur de Savone, qui avait déclaré qu'il ne remettrait ce fort à aucune des puissances belligérantes ; levée du blocus de Gênes par les Anglais et admission dans les ports de la République de huit vaisseaux de guerre des puissances coalisées ; projet d'une sommation qui sera faite par ces puissances au gouvernement génois, ce qui permettra au parti oligarchique, bien que sans chef depuis la mort de Pallavicini, de paraître céder à la force, etc. Dans cette lettre, Saliceti démontre l'urgente nécessité de l'expédition, et ajoute que cela ne fera que différer le mal et que l'ennemi renforcé reviendra. Il se rendait donc très bien compte de la situation, prévoyait la campagne de 1795 et prouvait ainsi combien était juste l'idée de Robespierre jeune.

2. Arch. de Breil, pièce n° 110 : La brigade Turckeim était allongée depuis Alexandrie jusqu'à Cairo, la brigade Pittoni était répartie autour de Tortone.

3. Arch. de Breil, pièces n°s 84, 94, 119 et 135 : Les généraux Wallis et Colloredo se rendent à Cairo, le 7 septembre ; mais, à ce moment, il n'y avait que le 2e bat. du rég. Carlstadt, qui, le 4, avait porté un détachement en avant de Mallare, à Colla del Pino, où il n'y avait encore que des milices. C'est seulement le 29 août que le roi est informé du projet du général Wallis de faire avancer quelques troupes vers Mallare ; le 9 septembre, que le général d'Argenteau est avisé du rassemblement de 2.000 Autrichiens à Cairo, et, le 17, qu'il apprend l'arrivée de 10 canons.

4. Arch. de Breil, pièce n° 135 f. Deux bat. d'Alvintzi, deux d'Archiduc-Antoine, deux de Strassoldo, un de Jordis.

5. Arch. de Breil : passim. Il y avait jusqu'à 42 pièces, dont 10 au moins de 8. Mais il faut compter dans ce nombre probablement 20 pièces de 4, à raison de deux par bat.

6. Indiquée, mais sans nom, sur la carte italienne ; au débouché méridional du défilé en amont de Cairo, sur la rive droite du ruisseau Commi.

7. Arch. de Breil, pièce n° 135 d. L'état d'où sont tirés les renseignements qui suivent, contient un certain nombre de noms qui ne sont pas portés sur les cartes et d'autres dont l'orthographe est vicieuse. Voici les postes d'Altare : de la droite à la gauche, Occhi del Vetro (?), Bochetta del Monte do Burotti (Monte Burot), Bocca dell'Orso (Rocca d'Orso de la carte sarde, col au nord-est du point 595 de la carte italienne), Techi (Tecci de la carte sarde, emplacement du fort actuel d'Altare sur la carte italienne), Zovo (?), Cassinotto (?), Cassina (?), Ponte della Volta ; chacun de ces postes est composé de un caporal et sept h.; au premier, il y a deux canons de 8.

8. Postes d'un caporal et de 25 h., avec deux canons de 8 au 1er. Il y a en outre un caporal et cinq h. à Panebazzo (Panelli de la carte sarde) ; un caporal et 12 h. à Facini (Fuciné des cartes modernes), c'est-à-dire aux deux entrées principales de Mallare. Tous ces postes étaient d'ailleurs garnis déjà de milices piémontaises et de quelques paysans, reste de la fameuse levée en masse du mois de juillet.

compagnie à Pallare et une à Bormida, pour couvrir la droite[1]. Septembre 1794.

Par cette simple disposition, l'archiduc Ferdinand se flattait d'en imposer aux Républicains au point de leur interdire tout mouvement, jusqu'au moment où la rigueur de la saison les obligerait à entrer en quartiers d'hiver[2] et lui permettrait de mettre à exécution ses projets sur Savone[3]. Le général Wallis, partageant ce sentiment, ne donnait aucune créance aux nombreux avis qui signalaient l'augmentation des Français dans la Rivière de Gênes et dénonçaient leurs projets[4]. Il ne songeait même pas à rapprocher de lui tout ou partie de la division de Morozzo, ni à entrer en relations avec le général d'Argenteau[5]. Celui-ci, plus inquiet, réclamait et obtenait enfin l'envoi à Mondovi de deux bataillons de cette division, le 19 septembre, jour où il se rendait à Ceva[6]. A ce moment, il n'avait ni le temps, ni les moyens de modifier la situation, dont les Républicains allaient habilement profiter.

Projet de l'expédition de Dégo.

Dumerbion ne visait à rien moins qu'à envelopper les Autrichiens, bien qu'il n'eût pas beaucoup plus de forces qu'eux[7]. A cet effet, tandis qu'un faible corps, débouchant de Finale sur Mallare et Pallare, appellerait leur attention

1. D'après un autre rapport, les deux comp. étaient à Pallare.
2. Arch. de Breil, pièce n° 94 : Lettre de l'archiduc à Colli, le 9 septembre.
3. Il est bien difficile, en effet, de douter que, dès ce moment, l'Autriche ne fût décidée à s'établir dans la Rivière de Gênes, ainsi que cela eut lieu l'année suivante. Thaon de Revel le laisse parfaitement entendre, p. 223. Mais l'archiduc n'était pas pressé. La première colonne de la cavalerie napolitaine n'atteignait Alexandrie qu'au commencement de septembre (Arch. de Breil, pièce n° 119 : Lettre de l'archiduc, le 2), et en assez mauvais état (Arch. de la Guerre : Lettre de Tilly, le 12 septembre). Les troupes de renfort n'arrivaient en Lombardie que très lentement. Cependant on faisait des reconnaissances sur le territoire génois, et on améliorait les routes des Bormida, pour y faire passer du canon et des convois. (Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple, les 15 et 24 septembre. Voir la dernière pièce just. n° 52).
4. Arch. de Breil, pièces n°s 84, 94, 119, 135 et 136 : Les renseignements abondent et, après avoir été un peu exagérés, deviennent de plus en plus précis depuis le 25 août jusqu'au 18 septembre.
5. Remarque de M. de Malausséna.
6. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 19 septembre.
7. D'après les situations et le rapport du 11 octobre (Arch. de la Guerre), le corps expéditionnaire de Dégo était de 11.191 h., avec huit pièces de 3, 6 de 4 et deux obusiers. Koch donne un chiffre un peu supérieur, 12.444 h. mais qui paraît moins exact. D'après les Arch. de Breil, les Autrichiens auraient été au nombre de 10 à 12.000 avec 42 pièces dont dix de 8 et deux obusiers. Il y avait aussi quelques centaines de milices piémontaises et des paysans.

Septembre 1794. de ce côté et les attirerait même vers Loano, en s'y repliant, s'il y était contraint, le gros des forces françaises se porterait rapidement sur Millésimo, comme pour menacer Ceva, puis se rabattrait sur Carcare et Cairo, leur unique ligne de retraite[1]. Mises en mouvement dès le 15 septembre, les troupes échelonnées à Oneille, Alassio, Albenga, se concentrent, le 17, à Ceriale, sous la protection d'un détachement de 1.100 hommes établis à Bardinetto, et de 2.000 hommes, cantonnés à Loano, avec leurs grand'gardes sur les hauteurs de Finale[2]. Ceux-ci sont conduits, le lendemain, par Cervoni, à Gora et à Calice, poussant des postes à Osteria di Melogno, Madona delle Neve, Carbuta et Feglino[3]. Ils restent en relations, par

1. Arch de la Guerre: Dispositions de marche pour la division de droite de l'armée d'Italie, 1er sans-culotide, an II (17 septembre 1794). Il y a deux pièces de ce genre. Nous avons donné, pièces justificat. n° 51, celle qui se rapproche, par sa forme, des ordres modernes; l'autre pièce n'en diffère qu'en ce que l'ordre de bataille est indiqué par la désignation des divers corps de troupe que l'on trouve d'ailleurs dans les *Mémoires de Masséna*, pièce justif. n° IV, pag. 267, sauf les erreurs suivantes: Colonne de Cervoni, *lire* 1er et 3e bat. de la 101e, *au lieu de* 1er et 2e ; corps de bataille, *supprimer* les 1er de la 99e et 3e de la 101e ; *lire* 2 compagnies de la 166e, *au lieu de* la 66e ; *lire* avant-garde, *au lieu de* arrière-garde pour la colonne de la Harpe, et 1er de la 99e *au lieu de* 2e de la 99e. Quel est l'auteur de ce projet ? Est-ce Bonaparte, ainsi que semblent l'admettre les contemporains ? C'est possible ; mais il semble que Clausade, qui dirigeait à ce moment le service topographique (Arch. de la Guerre : Lettre de Dumerbion, le 12 août) a dû être consulté, aussi bien que Masséna, qui avait une connaissance approfondie de cette région, et Rusca, dont le départ de la Briga pour Nice est signalé dans une lettre du capitaine Gondolo, le 15 septembre (Arch. de la Guerre: Rapports du service des renseignements de l'armée de Colli). Il est fort probable que c'est une œuvre collective, due à la collaboration dévouée de tous les officiers instruits de l'état-major, comme les précédentes. Dans sa lettre du 23 septembre à Multedo (*Correspondance de Napoléon*, n° 37 de l'édit. princ.), Bonaparte ne s'exprime pas comme l'auteur de ce projet d'opération. Il est tout naturel d'ailleurs que Saliceti l'ait employé, non pas tant pour l'expédition elle-même que pour l'installation ultérieure autour du Vado, position qu'il avait dû reconnaître lors de sa mission à Gênes, et que, par ses connaissances techniques, il était seul à même de bien organiser. L'extrait suivant d'une lettre de l'archiduc Ferdinand à Colli, le 3 septembre (Arch. de Breil, pièce n° 119) prouve toutefois que le jeune général était déjà apprécié, même par l'ennemi. « Il est vrai que le général Bonaparte, dernièrement conduit enchaîné à Paris, retourne avec le commandement. C'est un Corse hardi, entreprenant, qui certainement voudra risquer quelque attaque. »

2. Il est assez difficile de déterminer exactement quels sont les corps de troupe faisant partie des détachements de Bardinetto et de Cairo, et ceux qui viennent des points situés en arrière, non plus que les mouvements de ces derniers. La comparaison entre la situation du 18 septembre, donnant la répartition à la date du 15 au plus tard, et l'état d'emplacement des troupes joint aux dispositions de marche du 17, fait ressortir des marches et contre-marches qui n'ont sans doute pas eu lieu dans la réalité, à moins qu'on ait voulu tromper l'ennemi ou qu'on n'ait eu d'abord un autre projet dont il n'y aurait d'autres traces que certains renseignements donnés dans les Arch. de Breil, tels que marche sur Vado et Savone, par les cols de Melogno et Madona della Neve.

3. Cette marche et celle qui paraît résulter des renseignements contenus dans les Arch. de Breil, pièce n° 135, savoir : Lettre de Vincenza Bergallo, de Finale, le 18, prévenant que Cervoni avec 6.000 h. doit passer, le matin, pour aller attaquer Mallare et Cairo, tandis que 6.000 h. se rendront à Millésimo par Osiglia. Avis, le même jour et du même personnage sans doute, que Cervoni est passé à Finale avec 2.000 h., qui se sont séparés à la sortie du bourg, et qu'une partie s'est dirigée vers Calice, où devaient être arrivés 3.500 h. et 400 dragons. Lettre du Cavalier Ancelie (?), de Mallare, à 6 heures d'Italie de la nuit, annonçant que deux à 3.000 h. se sont dirigés sur Finale, les uns venant de Gora, les autres de Loano ; qu'une partie est passée à Finale, tambour battant, le général en tête, suivi d'officiers et de quatre dragons ou cavaliers allant vers San Giacomo, par le chemin de Croce ; que le reste a pris la route d'Osiglia.

Septembre 1794.

Ferriera d'Isallo, sur le versant méridional du mont Settepani, avec le reste de la division, qui se transporte, le même jour, à Bardinetto, où viennent également les représentants du peuple, le général Dumerbion et son état-major.

La division autrichenne se porte sur Carcare.

Informé de la marche de Cervoni, le 19 de bon matin[1], Colloredo se porte, à midi, de Cairo au nord de Carcare, où il déploie sa division, à cheval sur la Bormida. Deux bataillons du régiment d'Alvintzy, sur la rive droite, appuient leur gauche à Bragno, le front couvert par le ruisseau de Prasecco. Cinq bataillons, avec 10 canons, restent sur les hauteurs de la rive gauche, entre les torrents d'Anta et de Cosseria. La cavalerie[2] se range dans la plaine de Quassolo, traversée par la route. Un bataillon du régiment Archiduc-Antoine, commandé par le comte de Kuhn, est dirigé vers Millésimo[3], tant pour couvrir la droite de la ligne de bataille que pour être à portée d'occuper Montezzemolo, ainsi qu'il avait été promis à d'Argenteau, au cas où le camp retranché de Ceva serait menacé[4]. Cette manœuvre timide et hésitante, suite naturelle des calculs

1. Arch. de Breil, pièce n° 135 : Le marquis Camerana, commandant supérieur des milices piémontaises auprès de Colloredo, a appris, le 19 une heure avant le jour, que les Français étaient montés à Gora, le 18 au soir, au nombre de 2.000. Cette nouvelle a été aussitot communiquée au général.

2. 350 uhlans en deux escadrons.

3. Ces indications sont tirées de la pièce n° 135 des Arch. de Breil, qui contient plusieurs relations fort détaillées et précises de l'expédition de Dégo. C'est de cette pièce que M. de Malausséna a tiré les éléments de son récit, beaucoup plus complet dans le brouillon que dans la mise au net qui l'accompagne. Ces documents donnent même sur les mouvements des Français des renseignements plus circonstanciés que ceux des Arch. de la Guerre. On a pu ainsi rectifier la relation de Koch, qui présente d'assez nombreuses inexactitudes, telles que le mouvement de Fiorella avec la réserve, de la Pietra sur Melogno et Osiglia, le 19, indiqué p. 116, contredit formellement par une note de la pièce n° 135 des Arch. de Breil, signalant que, contrairement à l'avis de Vincenza Bergallo, les Français ne sont pas passés par Osiglia, aussi bien que par le tableau des mouvements de la division de droite, le rapport du chef d'état-major Gaultier, du 11 octobre, et le croquis sur huilé qui y était joint et se trouve actuellement dans l'atlas historique. Thaon de Revel, p. 224, et Roguet, p. 143, disent seulement quelques mots du combat de Dégo. Quant à Pinelli, nous avons renoncé à relever ses erreurs, tant elles sont nombreuses et grossières. C'est ainsi que, p. 469, des deux affaires de l'Arpiola et du Vaccarile, il n'en fait qu'une seule et indique que les Piémontais ont été repoussés ; p. 470, il raconte une seconde fois l'affaire de Bonnaud au Tuech, en 1793, en la mettant en 1794 ; p. 470 et suiv., il confond les affaires du 15 août et du 14 septembre dans la Stura, ce qui prouve qu'il ne se rend aucun compte exact de la suite des événements ; p. 481, il reproche à Botta, à propos de l'affaire de Dégo, d'avoir écrit Santa Lucia, bourg sur la rive droite de la Bormida, et y substitue Santa Giulia, village à 7 kil. à l'ouest, preuve manifeste que non seulement il ne comprend pas les opérations militaires, mais qu'il ne connait pas même son pays, etc.

4. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettre de d'Argenteau, le 10 septembre.

Septembre 1794.

intéressés de la diplomatie autrichienne[1], était bientôt déjouée par les mouvements prompts et hardis des Républicains dans cette même journée du 19 septembre.

Journée du 19 septembre

A 9 heures du matin, les éclaireurs de la colonne de droite, dite de Finale[2], délogent le poste de Colla del Pino ou Cravarezza[3]. Le lieutenant-colonel autrichien, commandant les grand'gardes, abandonne aussitôt San Giacomo et même Mallare avec précipitation[4] et se retire sur Montefreddo[5]; Cervoni se borne à occuper Mallare et Bormida, comme il lui était prescrit, afin d'entrer en communication avec le gros de la division[6]. Celui-ci était parti de Bardinetto, à 2 heures du matin, formé en avant-garde[7], corps de bataille[8], réserve[9], suivi par le convoi d'artillerie, les équipages de vivres[10] et le 9e dragons. Il marche sur Calissano, couvert à gauche par deux bataillons, qui, du col de San Bernardo se portent aux monts Spinarda et Sotta, poussant des patrouilles dans la vallée du Tanaro[11]. A Caragna, l'avant-garde, ainsi que l'artillerie sur roues,

1. *L'Europe et la Révolution française*, par Albert Sorel, 4e partie, 1794, passim. Voir notamment ce qui est relatif à l'insurrection de Pologne.

2. Général Cervoni, six compagnies d'éclaireurs, 2e bat. de la 3e légère, 1er et 3e de la 101e, 25 chasseurs à cheval de la montagne, 30 sapeurs, deux pièces de 3.

3. Le poste devait être placé à Colle Cravarezza, c'est-à-dire sur l'Apennin et non à Colla del Pino, sur le contrefort. D'ailleurs, d'après une note des Arch. de Breil (pièce n° 134), du col Cravarezza il n'y avait pas de chemin pour descendre dans le vallon de ce nom; on suivait le contrefort de Costa del Pino, que l'on franchissait au sud de Cima del Campo ou Cima di Rado, pour aller à Mallare. Le poste, composé de Croates et de milices, a dû être surpris par une colonne, qui de Gora est montée à San Pantaleone et à Madona della Neve par Casanova, nom sous lequel est désigné, sur la carte sarde, le ravin qui descend du col et débouche entre Cairano et Rialto. On n'y a tiré que quelques coups de fusils (Arch. de Breil, pièce n° 135).

4. Cet officier était à San Giacomo avec quatre comp. Il est probable que de Bric Quioggia, Cervoni avait détaché de fortes patrouilles sur Ferriera, en sorte que les Autrichiens ont dû craindre d'être tournés. Toujours est-il qu'un poste a été oublié. Ils auraient eu un mort, quelques blessés et des prisonniers; en tout 10 h. au plus (Arch. de Breil, pièce n° 135). Cette perte ne doit s'appliquer qu'aux troupes régulières, puisque, dans le tableau des mouvements de la division de droite (Arch. de la Guerre), on indique 16 tués ou blessés et 20 prisonniers avec 400 fusils; Cervoni a trois h. blessés.

5. Arch. de Breil, pièce n° 135: Lettre de Cairo, le 19 au soir, probablement du marquis Camerana. Il est parti de Cairo, vers 2 heures après midi, et a rencontré le bataillon autrichien de Mallare à la Coletta de Montefreddo, au nord de ce village.

6. Voir pièce just. n° 51.

7. Général Laharpe, bat. de chasseurs de ligne, 1er bat. de grenadiers, 1er de la 99e, 1er et 3e de la 129e, six pièces de 4 et deux obusiers.

8. Général Hammel, 5e bat. de grenadiers, 2es bat. des 21e, 56e et 83e, deux comp. du 3e bat. de la 166e.

9. Chef de brigade Fiorella et les trois bat. de la 46e.

10. Sous l'escorte du 1er bat. de la 101e; trois comp. de sapeurs font en outre partie de la division et doivent avoir été réparties entre les diverses colonnes.

11. 1er et 3e de la 21e, sous l'adjudant général Bertholozi.

prend, à gauche, le chemin carrossable du col dei Gioveti et suit la crête entre le Tanaro et la Bormida, jusqu'au col de San Giovanni, occupé par des milices retranchées. Celles-ci sont bientôt refoulées sur Millésimo, où elles rejoignent le renfort expédié de Cairo le matin[1]. Laissant un piquet dans la redoute, Laharpe marche encore, par Castelnovo, sur Montezzemolo, qu'il atteint dans la nuit seulement[2]. Menacé ainsi par Bagnasco et Priero, le général d'Argenteau appelle à Ceva toutes les troupes disponibles et organise la défense du camp retranché[3]. Pendant ce temps, le corps de bataille, la réserve et le convoi, ainsi couverts sur les deux flancs, continuaient à descendre la Bormida par le sentier muletier qui conduisait à Murialdo, puis à Borda, où la colonne se scindait encore. Le corps de bataille, commandé par Hammel, avec l'état-major, gagnait les hauteurs de Biestro, où il s'établissait. Le reste, sous les ordres de Masséna, se dirigeait sur Millésimo. La tête était obligée de s'arrêter à Acquafredda, à minuit[4]. Le convoi était encore fort en arrière; quant au 9e dragons, il ne dépassait pas Calissano[5]. Septembre 1794.

1. Arch. de Breil, pièce n° 135. Ce renfort était sous les ordres du comte Rangoni ; il avait été d'abord dirigé sur Mallare, puis sur Cosseria, avec ordre d'aller à Montezzemolo. Dans ce document, il est dit que les retranchements de San Giovanni, dénommés San Gio della Langa, ont été évacués par les milices sans combat. Mais dans le rapport de Gaultier, en date du 11 octobre, il est indiqué que Laharpe a « enlevé les redoutes, tué ou blessé à l'ennemi 15 h., fait 10 prisonniers... »

2. C'était donc une marche de 20 heures environ.

3. Arch. de Breil, pièce n° 84 : Lettres de d'Argenteau, les 18, 21, 22 et 26 septembre. Il y avait à Ceva, le 18, quatre bat. piémontais et deux autrichiens, avec quatre pièces de 8, quatre de 4, deux de 3 et deux obusiers. Le 1er bat. de Belgiojoso y arrive le 19, puis deux bat. d'Acqui ainsi que quatre comp. du corps franc Giulay, qui avaient fait partie de l'avant-garde de Colloredo, jusqu'au 20 août. La répartition de ces forces, présentant 4.952 combattants, dans le camp retranché de Ceva, est la suivante : A la redoute de Testa Nera et aux environs, gauche du camp, deux bat. d'Acqui et celui de Belgiojoso ; aux ouvrages de Faya et de Bayon, droite du camp, deux bat. de la légion légère, deux de Schmitfeld, un de Lombardie, destiné à entrer dans le fort, où se trouve le bat. de Piémont ; au centre du camp, sur la crête, deux bat. d'Aoste. Dans la ville de Ceva, un bat. de Lombardie cantonné, ayant un détachement à Rochini, entre Malpotremo et Molere, ainsi que sur les avenues de la ville. En cas d'alarme, il doit monter à Faya.

4. Le corps de bataille n'est pas entier à Biestro, puisque, d'après le tableau des mouvements des Arch. de la Guerre, il n'y a que 3.223 h., 80 chasseurs à cheval et deux pièces de 3, au lieu de 4.335, les 406 dragons de Calissano défalqués. A Acquafredda, et en arrière, il y a 2.725 h. et deux pièces de 3, soit sans doute la réserve, l'arrière-garde et les 626 h. manquant au corps de bataille.

5. Cette colonne, de 9.000 h. avec son convoi, devait en effet présenter une longueur totale de 25 à 30 kilomètres dans ces chemins de montagne, assez mauvais à partir de Caragna. Le meilleur, à cette époque, était celui des crêtes, par Giovetti, San Giovanni et Castelnovo, qu'avait suivi Laharpe avec les voitures et l'artillerie sur roues. Il était parti à 2 heures du matin et avait dû employer trois heures pour s'écouler. La tête du gros ne quittait donc Bardinetto que vers 5 heures et le 9e dragons, en queue du convoi, ne devait se mettre en mouvement qu'après midi.

Septembre 1794.

Journée du 20 septembre.

Dans la matinée du 20 septembre, un épais brouillard enveloppait les bivouacs de la principale colonne française, dérobant à leur vue la position des Autrichiens et le petit bassin au milieu duquel est bâti le bourg de Carcare, alors entouré d'une muraille, où s'étaient ralliées, la veille au soir, les compagnies croates de Bormida et de Pallare, ainsi que les milices de Biestro[1]. Il eût été dangereux de faire aucun mouvement avant d'avoir des nouvelles certaines des autres colonnes; Hammel se borne donc, vers 9 heures du matin, à pousser des tirailleurs sur Carcare et sur la rive droite du ravin d'Anta.

A l'aile gauche, Laharpe plaçait une arrière-garde au Bric San Bernardino, pour recueillir les postes laissés à Castelnovo, Montezzemolo et dans la direction de Murazzo, en vue d'en imposer à d'Argenteau[2]. Il se dirigeait ensuite sur Millésimo, qu'il atteignait à midi. Le comte Kuhn y avait détaché une compagnie, en soutien des milices, pour couvrir la droite de son bataillon, déployé le long du chemin, au-dessous du château ruiné de Cosseria, où il n'avait envoyé que des vedettes[3]. Laharpe forme deux colonnes; l'une franchit la Bormida à gué, au couvent à 500 mètres en aval de Millésimo[4], et gravit les pentes de la colline couronnée par le château de Cosseria; l'autre pénètre par le pont dans la ville, dont elle déloge l'ennemi, qu'elle poursuit ensuite sur le chemin de Carcare. Menacé sur son flanc droit et ses derrières, le comte Kuhn remonte jusqu'au col, où il essaie de tenir[5].

1. Arch. de Breil, pièce n° 135. D'après la lettre de Cairo, en date du 19 septembre au soir, les Autrichiens auraient aussi quitté Altare dans le milieu du jour, mais ils se sont probablement arrêtés à Ponte della Volta, où se sont ralliées les comp. et les milices refoulées de Montefreddo.

2. Arch. de Breil, pièce n° 135. Chacun de ces postes était de 50 h. environ. Le soutien, quatre bat. à 500 h., était exactement à « Crociòta del Mort, sur la Roche de Vignal » (Crocetta della Rocca, de la carte sarde, point 730 au sud du Bric San Bernardino de la carte italienne.)

3. Quatre ou cinq h., d'après la relation des Arch. de Breil, pièce n° 135, il y avait sans doute aussi des miliciens.

4. A côté de Martinetto.

5. Montecala, embranchement de la route de Carcare et du chemin de Cosseria.

A ce moment, Masséna débouchait d'Acquafredda à la chapelle de San Sebastiano et, prenant la direction du combat, portait ses troupes vers les hauteurs qui font face au château, par le versant gauche du ravin[1]. Sur le point d'être enveloppé par des forces plus que quadruples[2], le bataillon du régiment Archiduc-Antoine se replie, après quelques coups de fusil, par le hameau de Cosseria[3] et, soutenu par des renforts, se forme en carré sur la butte à l'ouest de Tapol[4], couvrant la droite de la ligne de bataille autrichienne. Septembre 1794.

A l'aile droite, le général Cervoni avait continué son mouvement offensif par les deux vallons de la petite Bormida. Les troupes de Mallare se déploient devant le bataillon croate et les milices qui, d'Altare et de Montefreddo sont venus, la veille, occuper les hauteurs de Ponte della Volta. Le reste descend de Bormida à Pallare, où s'opère la jonction avec la brigade d'Hammel. Il était environ 3 heures de l'après-midi. Le général Dumerbion prescrit alors un mouvement général de la droite vers la gauche, afin de profiter du succès de Masséna et de chercher à couper l'unique ligne de retraite des Autrichiens.

Cervoni s'étend de Pallare à Biestro, qu'abandonne Hammel pour se porter sur Plodio, à travers les bois de châtaigniers. Masséna, laissant la réserve à Cosseria, dirige Laharpe vers la route de Cairo par les Brics del

1. On ne saurait, en effet, admettre, ainsi que l'indique Koch, p. 117 et 119, que Laharpe n'ait fait sa jonction qu'à 7 h. du soir. Dans le tableau des mouvements de la division de droite (Arch. de la Guerre) il est nettement indiqué que c'est la colonne venant de Montezzemolo qui a pris le château de Cosseria, perdant trois h. tués et en tuant ou blessant 20 à l'ennemi. Ce renseignement est d'ailleurs corroboré par la pièce n° 135 des Arch. de Breil, dont sont tirés les détails si précis de notre récit; il y est marqué seulement que Masséna venait avec la colonne de Montezzemolo, ce qui est contredit par le rapport du 11 octobre (Arch. de la Guerre). La chapelle San Sebastiano, indiquée sur la carte, est au point 429, 300 mètres amont de Millésimo, sur la carte italienne. La relation des Arch. de Breil dit que cette colonne « prit le bois d'Espalette et monta sur l'Orgin, en face du château de Cosseria. » Ces noms ne sont pas marqués sur les cartes ; mais on voit fort bien le mouvement.

2. Le bat. autrichien n'avait que quatre ou six comp. Il n'est complété qu'à Cosseria.

3. Voici ce qui est indiqué dans la relation de la pièce n° 135 des Arch. de Breil : « il descendit par la montée du Batinet et passa au-dessus de l'auberge du Margué (Marghée), qui est sur le chemin de Carcare. »

4. Point 527 de la carte italienne.

Septembre 1794. Monte et di Pattaria[1], où le marquis Camerana avait rallié la majeure partie de ses miliciens. Avisé par cet officier, Colloredo n'a que le temps de détacher deux bataillons, l'un à Santa Margherita, l'autre à Madona delle Grazie[2], avec deux canons sur sa droite, pour garder les débouchés des chemins venant de Cosseria. La nuit vient heureusement arrêter les Français à une portée de fusil de ces deux postes et lui permet d'exécuter sa retraite sur Dégo, en bon ordre, sous leur protection. L'artillerie part la première, suivie de l'infanterie. Celle-ci est couverte par une arrière-garde composée de deux escadrons de uhlans, qui laissent un piquet à Rochetta, des milices restant à l'ancien camp de Cairo, qui est détendu, et des deux bataillons croates de Ponte del Volta et de Carcare, qui se replient les derniers, en dirigeant trois détachements de 300 hommes, l'un au sud de Brovida, sur le versant gauche du Tanaro, le second sur les hauteurs du versant droit[3], le dernier au centre, au-dessus de Rochetta[4].

Journée du 21 septembre. Le 21 septembre de grand matin[5], les patrouilles françaises pénètrent dans le bourg de Carcare, à travers lequel défilent ensuite lentement[6] l'état-major et les bataillons venant de Biestro et de Ponte della Volta. Ces cinq à 6,000 hommes commencent à se rassembler, vers 10 heures, dans la plaine de Cairo[7], attendant l'arrivée de l'artillerie, parquée près de Millésimo pendant le combat de la veille. Ils sont couverts par les troupes que Masséna a fait descendre de Cosseria et du Bric del Monte et devant les-

1. Carte sarde, point 635, au nord du Bric del Monte, sur la carte italienne.
2. Carte sarde; probablement au point marqué C. 2, entre le chemin de fer et la route sur la carte italienne.
3. Arch. de Breil, pièce n° 135: « au-dessus de Masciratore », non indiqué sur les cartes.
4. Arch. de Breil, pièce n° 135, « dans le voisinage du Rittano delle Ramere », non indiqué sur les cartes.
5. Arch. de Breil, pièce n° 135: A 1 h. du matin peut-être, en tout cas dans la nuit, d'après la lettre de Bonaparte (*Correspondance de Napoléon*).
6. Koch, p. 119, dit que les rues étaient étroites et qu'il y avait à franchir un pont de sept arches.
7. Et non à Rochetta, ainsi que l'indique Koch, p. 119.

quelles les miliciens piémontais se sont repliés dans la direction de Collina del Dégo. La tête de cette avant-garde atteint, vers midi, Rochetta, que les partis ennemis abandonnent, en démasquant la position occupée par la division. Colloredo s'était, en effet, décidé à tenir à Dégo, tant pour donner à sa grosse artillerie le temps de gagner Spigno que pour couvrir ses magasins et sa boulangerie[1]. Le général Wallis, qui le rejoint dans la matinée, approuve ses dispositions. Septembre 1794.

Les troupes sont réparties sur deux lignes, dont les flancs sont couverts, à droite par le détachement de 300 hommes et les paysans de Brovida[2], à gauche par un bataillon croate, porté à Bric del Serre[3], en soutien des milices dispersées sur les collines de Montenotte[4]. En arrière, un bataillon[5] est réparti entre Piana et Madona della Pieve, au-dessus de laquelle deux canons sont placés de façon à enfiler le vallon de Bormiola[6].

La ligne principale comprend six bataillons. Quatre[7] sont déployés sur le plateau de Supervia ; ils étendent leur droite jusqu'au Bric Botta[8] et ont, sur leur front, huit à neuf pièces en batterie, le long du bord escarpé de la Bormida[9]. Sur la rive droite de la rivière, deux bataillons occupent les hauteurs de Castello et de Costalupara[10], garnies de

1. Les farines se trouvaient « nella chiesa di Vermenano e nella masseria di Braglia » où avaient été construits les fours. Ce dernier nom ne se trouve pas sur les cartes. La carte sarde désigne sous le nom de Vermenano les maisons qui se trouvent le long de la route, au sud-ouest du point 319 de la carte italienne. Ces renseignements, ainsi que ceux qui suivent, sont tirés de la pièce n° 135 des Arch. de Breil. On indique, dans les notes, les noms employés dans cette pièce, à la place des noms modernes.

2. Arch. de Breil, pièce n° 135 : « Le curé de Brovida se trouvait à la tête des paysans de Brovida, qui s'avançaient contre les Français, et, le lendemain du combat, il se présenta aux Français pour être toléré à Brovida ; il fut blessé légèrement à la jambe. »

3. Ce bataillon partait de Frassone, pour gagner ce point, appelé aussi Montenotte Inférieur, « au moment que les éclaireurs français avaient attaqué les carabiniers croates sur les hauteurs de la Roquette », c'est-à-dire vers midi.

4. Trois à 400 h.

5. Lattermann.

6. Le camp della Noce était au-dessous de Madona della Pieve.

7. Un de Jordis, un d'Archiduc-Antoine, deux d'Alvintzy, appuyant leur droite à Montarié.

8. Pozzo di Brovida, ou cime de la Bormiola.

9. Entre Lassagnolo, non porté sur les cartes, et la digue ou l'écluse du moulin. Deux obusiers sont compris dans ces chiffres.

10. Santa Lucia, sans doute l'église du point 319 de la carte italienne.

Septembre 1794. quatre ou sept pièces[1], battant les pentes jusqu'au ravin de Bouereu et croisant leurs feux avec les précédentes sur la plaine qui s'étend jusqu'à Rochetta. Cette plaine est coupée en deux parties inégales par les buttes de Frassone, gardées par l'autre bataillon croate et deux pièces établies sur la route, à l'endroit[2] où elle franchit ce mouvement de terrain, derrière lequel s'abritent les uhlans. La défense de cette avant-ligne est complétée par l'envoi, sur la rive gauche de la Bormida, d'un bataillon du régiment Archiduc-Antoine au mont Bri[3] et d'un détachement de 30 chasseurs au Bric Vaderno[4].

Combat de Dégo.

Ce sont ces derniers points qu'attaque, vers 2 heures de l'après-midi, Laharpe, avec 1,600 hommes, rassemblés au couvent des Franciscains[5]. Une colonne monte au Bric di Reisa et refoule les chasseurs autrichiens jusqu'au Bric Botta, en menaçant de les envelopper; l'autre se porte sur le mont Bri par Vignaroli[6] et s'y établit, après une lutte acharnée à la baïonnette[7]. Presque en même temps le reste de l'avant-garde française débouche de Rochetta et gagne les hauteurs dominant les buttes de Frassone, tandis que des tirailleurs, suivant le lit de la Bormida et profitant de

1. L'une des relations dit : « Au pied de Santa Lucia était une flèche ou retranchement avec quatre pièces de canon » ; l'autre s'exprime ainsi : «... Sette altri (cannoni) alle falde del monte di Santa Lucia, cioè cinque nelle due trincere, fabbricate di fascine con terra, dagli Austriaci medesimi nel longo dello State, e due altri sopra la trincea più vicina a Vermenano. » Ces retranchements avaient été construits au commencement d'août.

2. Colet ou Colletta, point g. 27 de la carte italienne. Cet accident de terrain est très bien indiqué sur la carte sarde.

3. Montalri, d'après M. de Malausséna, mont Aprico, d'après la pièce n° 35 des Arch. de Breil.

4. Ou mont Vallaro, au-dessus des bois de Savanno.

5. Convento Francescani, de la carte italienne, au nord de Cairo, dans le vallon del Carretto. Bonaparte indique deux bat. et Koch trois, sous l'adjudant général Saint-Hilaire. Sur le tableau des mouvements de la division de droite (Arch. de la Guerre), est porté l'effectif de 1.571 h., aux ordres de Laharpe.

6. Ou Vigne.

7. C'est la version de l'une des relations des Arch. de Breil, pièce n° 135, concordant avec les récits français. Mais, d'après l'autre relation, le bat. Archiduc-Antoine ne se serait porté au mont Bri qu'à l'avis du curé de Brovida et « il arrive à ce sommet à mesure que les Français l'atteignaient, au point de se croiser les fusils et de se faire une décharge à brûle-pourpoint. » En tout cas, la lutte fut très vive et meurtrière, ainsi qu'en témoignent d'abord le passage suivant de la relation de M. de Malausséna : « .. sur cette butte, qu'on se disputa avec acharnement au point d'en venir aux mains corps à corps. Là, le capitaine Raibaud, de Grasse, et un capitaine hongrois, fondant l'un sur l'autre, ne se séparèrent qu'en tombant morts » ; puis la note ci-après de la pièce n° 135 des Arch. de Breil : « Aux environs de mont Bri, on y compte 130 morts autrichiens, six jours après. »

quelques couverts, s'approchent des deux pièces, en batterie sur la route, dont ils s'emparent. Chargés en flanc par les uhlans, ils sont bientôt obligés d'abandonner cette artillerie, qui se retire aux pieds des hauteurs de Costalupara, suivie par la cavalerie autrichienne, à l'approche des dragons français qui, arrêtés par un ravin, ne peuvent en venir aux mains avec elle[1]. Septembre 1794.

La facilité avec laquelle l'ennemi était refoulé devait faire supposer qu'il n'y avait là qu'une arrière-garde. Craignant de voir encore une fois s'échapper la division de Colloredo, le général Dumerbion fait avancer le reste de ses troupes, bien que l'artillerie n'ait pas encore rejoint, et prescrit une attaque générale, qui est exécutée à 4 heures et demie du soir[2].

A droite, le général Cervoni et six bataillons[3] se portent vers Collina del Dégo, avec ordre de gagner la route entre Dégo et Spigno, en cheminant le long de la chaîne de montagnes qui sépare la Bormida du torrent Valla. La nuit les contraint à s'arrêter avant d'avoir atteint le Bric del Séré[4]. Au centre, Masséna débouche avec le gros des forces du pli de terrain de Frassone. Quelques troupes cherchent en vain à gagner le plateau de Ciappeiroli. D'autres, se glissant dans le lit de la Bormida, arrivent jusqu'a Dégo, d'où elles sont rejetées par le bataillon croate qui s'y est replié. La masse s'avance le long de la route, mais sous le

1. Deux ravins sont indiqués très nettement sur la carte sarde. à l'ouest des collines de Frassone. L'un est dénommé Planca, l'autre ne porte pas de nom. C'est sans doute devant le premier, dont, d'après les cartes sarde et italienne, les bords sont escarpés, que les dragons français ont été arrêtés.

2. Arch. de Breil, pièce n° 135. Cette heure concorde avec les relations françaises, d'après lesquelles il y avait encore une heure et demie de jour, au moment où l'attaque a commencé. A la fin de septembre, il fait en effet nuit vers 6 h.

3. 3,129 h. d'après le tableau des mouvements de la division de droite des Arch. de la Guerre. La colonne de Finale a donc été renforcée. Koch ne mentionne pas cette colonne, qui est figurée sur le plan joint au rapport du 11 octobre et dont le but est d'ailleurs nettement indiqué dans la lettre de Bonaparte précitée. En outre il en est question, dans la pièce n° 135 des Arch. de Breil, à propos de la retraite des milices par la vallée d'Erro, attendu que « l'ennemi s'avançait par les hauteurs de Montenotte, pour les couper. »

4. Arch. de Breil, pièce n° 135 . « La hauteur de Séré, en prolongation de Montenotte, ne fut pas attaquée. » Il (le bat croate) aurait pu manœuvrer pour attaquer en flanc ou par derrière, ce qui fut proposé par le marquis Camerana, mais le commandant croate lui répondit d'avoir ordre de rester ferme à ce poste.

Septembre 1794. feu convergent de l'artillerie autrichienne qui la mitraille, elle est obligée de se retirer derrière le couvert dont elle était partie.

Si l'attaque française échouait sur la rive droite de la Bormida, les tentatives des Autrichiens pour reprendre les positions perdues sur la rive gauche n'avaient pas plus de succès. Un bataillon du régiment d'Alvintzy, aidé par une colonne remontant le ravin de Bormiola[1], réoccupait d'abord le Bric Botta et refoulait les Français jusqu'au Bric Vaderno, d'où il ne pouvait les déloger. Les renforts dirigés par Va di Peschi[2] sur le mont Bri ne réussissent pas à y prendre pied et revenaient définitivement sur la rive gauche du ravin di Carpe[3]. Le feu cesse une demi-heure après le jour, et les deux adversaires restent en contact, les Républicains prêts à recommencer la lutte, le lendemain, avec leur artillerie, qui arrive à Cairo, le matin du 22 septembre.

Quoique les pertes fussent à peu près égales des deux côtés[4] et qu'il soit en somme resté maître de sa position, le général Wallis ne jugeait pas à propos de renouveler le combat[5] et se repliait, pendant la nuit, sur Spigno, d'où il

1. Et de Carpenetta (?).
2. Cava.
3. Ou Carpezzo.
4. Les estimations varient, pour les Français de 135 tués ou blessés (Tableau des mouvements de la division de droite des Arch. de la Guerre) à 2,000 morts et 3.000 tués ou blessés (Arch. de Breil, pièce n° 135); pour les Autrichiens, de 200 tués, blessés ou disparus au plus (Arch. de Breil, pièce n° 135) à 1.000 ou 1.200 (Lettre de Bonaparte, le 23 septembre 1794, *Correspondance de Napoléon*, n° 37). « Au milieu de ces disparités, dit M. de Malausséna, il est certain que l'affaire ne fut pas meurtrière. Les Français pourtant, qui n'avaient pas d'artillerie et en éprouvèrent les effets, durent souffrir le plus. » Koch, p. 122, fait une remarque semblable.
5. Arch. de Breil, pièce n° 119 : Lettre de l'archiduc Ferdinand, le 22 septembre. « ... M. de Wallis, considérant que la position de Dégo n'avait qu'un chemin pour y conduire tous les vivres, qu'encore les crues d'eau de la Bormida pouvaient le rendre impraticable, a jugé à propos de se porter proche à Acqui... » « Mais, ainsi que le fait remarquer M. de Malausséna, leur perte en magasins de subsistances fut considérable et contraste étrangement avec le motif qu'ils alléguèrent... On dit, ajoute-t-il, à l'occasion du combat du Dégo, les soldats autrichiens vainqueurs et leurs généraux vaincus, et vraiment on ne saurait les excuser d'avoir été réduits à se retirer devant un ennemi qu'il a dépendu d'eux de battre complètement et de faire repentir d'une manœuvre hardie que le seul succès a justifié. On peut croire qu'ils aient perdu le moment favorable de les chasser de la Rivière, n'ayant la liberté d'agir offensivement. Mais elle ne les empêchait pas de prendre les précautions de s'assurer une victoire au Dégo, réunissant leurs forces, dès qu'ils se virent sérieusement menacés, en appelant les 6.000 h. du camp de Mouroux (Morozzo). Suivant la route de Ceva, ils arrivaient à temps de prendre les Français en flanc, au lieu qu'en leur ordonnant de se rendre à Alexandrie ils mirent en évidence leur plan de ne point engager d'affaire. S'ils combattirent au Dégo, ce fut qu'ils ne purent l'éviter sans achever de flétrir l'honneur des armes, risquer de perdre l'artillerie et les bagages.

Septembre 1794.

marchait à Acqui, abandonnant ses magasins et même ses blessés[1]. La cavalerie se mettait en route la première, puis l'artillerie, enfin l'infanterie. Le bataillon croate du Bric del Sore, passait le dernier à Gerini, à deux portées de fusil des Français, déjà arrivés à Dégo, qui le laissaient défiler sans l'inquiéter. Quant au marquis Camerana, il ralliait ses miliciens à Mioglia, dans la valllée d'Erro, et allait coucher à Ponzone, d'où il rejoignait Acqui, le lendemain.

Occupation de Vado.

Les Français occupent Dégo, où ils séjournent les 22 et 23 septembre, consommant les vivres laissés par les Autrichiens et poussant au loin leurs patrouilles. Dès le 21, l'archiduc Ferdinand avait rappelé à Alexandrie la division Winckeim de Morozzo[2]. Redoutant même un moment une marche des Républicains sur Gênes, il réclamait aussi les deux bataillons laissés à Mondovi, qui ne se retirent cependant qu'après avoir été remplacés par des troupes piémontaises[3]. Poursuivant l'exécution du dessein des représentants du peuple, ultérieurement approuvé par le comité de Salut public[4], le général Dumerbion met ses forces en mouvement, le 24 septembre vers midi, en deux colonnes, pour revenir dans la Rivière de Gênes.

La première[5] arrive à Montenotte Supérieur, le soir même et, le lendemain, à Savone, où elle bivouaque. Elle se rend ensuite sur les hauteurs de Vado, où elle s'établit. La seconde colonne vient à Carcare, où elle se divise en deux parties ; l'une[6] va, par Mallare, occuper les cols de

1. Arch. de Breil, pièce n° 135 : 5.000 qx. de farine, beaucoup de fourrage.
2. Arch. de Breil, pièces n°s 94 et 119 : Lettre de l'archiduc Ferdinand, le 23 septembre.
3. Arch. de Breil, pièces n°s 94, 113 et 119 Arch. de la Guerre: analyse des ordres de Colli. Un bat. de Pignerol de Coni et un bat. de pionniers de Borgo vont à Mondovi, le 27. Le rég. de Reischy doit avoir rejoint Acqui le 3 octobre. A cette date, les Français n'ont plus même de patrouilles à Mallare.
4. Arch. de la Guerre : Lettres des représentants du peuple, le 24 septembre, et du comité de Salut public, le 18 octobre; voir pièces just. n°s 52 et 53.
5. Général Cervoni et sa brigade, d'après Koch, p. 123. Général Fiorella, d'après la pièce n° 135 des Arch. de Breil.
6. 46e demi-brigade, artillerie et cavalerie, d'après Koch, p. 523, pour consommer les vivres et les fourrages des Autrichiens « à Mallare, pendant trois jours. » Il faut évidemment lire Carcare, au lieu de Mallare.

Octobre 1794. San Giacomo, del Pino, Madona della Neve, Osteria di Melogno; le reste des troupes[1], avec l'artillerie et l'état-major, passe à Altare, à Cadibone, descend à Savone et se porte à Finale. Les détachements, laissés aux environs de Montezzemolo, se réunissent au col de San Giovanni de Murialdo, où ils restent quelques jours[2]; puis se replient, par le chemin des crêtes, à Balestrino[3], où ils relient les nouvelles positions prises dans la Rivière de Gênes avec le camp du col San Bernardo et les postes du Tanaro.

Cette expédition terminait la campagne de 1794, stérile en somme, malgré les premiers avantages et l'énorme supériorité des Républicains, puisque les frontières naturelles du Piémont n'étaient pas essentiellement entamées[4]. Ce résultat, si heureux pour le roi de Sardaigne, était dû moins au courage passif de son armée et aux secours tardifs de son allié qu'à l'arrêt momentané de la vie politique et militaire en France, au 9 thermidor; date à jamais mémorable, qui marque la fin d'un régime destructeur et l'évolution d'une société nouvelle.

1. Brigade Laharpe, d'après Koch; mais il oublie celle de Hammel.
2. Arch. de Breil, relation de M. de Malausséna.
3. Arch. de la Guerre : Situation du 6 octobre. Il y a en ce point, le 2e bat. de la 3e légère et le 1er de la 99e de bataille.
4. Arch. de la Guerre : Mémoire du quartier-maître général Costa de Beauregard, le 19 avril 1798. Cet officier général ajoute ce qui suit : « Enfin, des exemples que fournit la campagne de 1794 on peut conclure que temporiser, ne point hasarder d'actions décisives, ne laisser que peu de terrain à la fois, surtout au-devant des forteresses, gagner des jours et en faire perdre à l'ennemi, sont autant de maximes excellentes sur lesquelles doit reposer tout plan de défensive contre les Français en Piémont. Car, si l'on peut les empêcher de former dans l'intérieur du pays de grands établissements, il faut de nécessité qu'ils repassent les montagnes avant que la neige en aye bouché derrière eux les passages. Tous leurs succès sont en pure perte et tout est à recommencer pour eux chaque année. »

CAMPAGNES DANS LES ALPES PENDANT LA RÉVOLUTION

1794

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Archives de la Guerre. No 1 21 Mars 1794.

SITUATION DE L'ARMÉE D'ITALIE, LE 1er GERMINAL, AN II.

Dumerbion, Général divisionnaire, commandant l'Armée d'Italie. — Kervéguen, Général divisionnaire, chef d'Etat-Major.

GÉNÉRAUX DE DIVISION	GÉNÉRAUX DE BRIGADE				
Masséna. Macquard.	Hilaire. Sérurier. Barquier.	Pierre. Lamy. Dujard.	Bonaparte. Cervoni. Hammel.	Bizanet. Parrat. Monleau.	Miolis. Lebrun. François Petitjean.

ADJUDANTS GÉNÉRAUX			ADJOINTS AUX ADJUDANTS GÉNÉRAUX			
Rambaud. Clausade. Monnier. Frotier. Pelletier. Charton.	Jardin. Chaussey. Bénezet. Bertolosi. Aréna. Escale.	Vicose. Vabre. Langlois. Chabran Blanc. Vignolle.	Sornet. Falloi Ballet Süe. Rouvière. Guerin.	Soulié. Fontanieu. Guillot. Bain. Dumas. Marast.	Recco. Gasco. Larmant. Paillès. Court. Bernard.	Vignieu. Niepce. Robert. Cantatoure. Razout. Lavallée.

DROITE

DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT	DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT	DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT
2e bat. de la 21e.........	707		1er bat. de la 46e........	814	Villefranche	2e Cie franche du 24 août	43	Châteauneuf
2 Cies du 3e bat. de la 21e.	155	Menton (907)	Dépôts divers...........	106	(920)	1re id. id.	51	La Roquette
1 Cie anti-barbets.......	45		Dét. du 2e bat. de la 46e.	37	Fort Montalban	2 Cies Sans-Culottes.....	137	St-Mart.-du-Var
Dét. du 3e bat. de la 100e.	133	Castellar	2e bat. de la 46e........	565	Château de Nice	Dét. du 3e bat. de la 129e.	42	Aspremont
Id.	129	Sainte-Agnès	3e bat. id.	505		3 Cies du 2e bat. de la 46e.	343	Saint-Laurent
Id.	129	Gorbio	1er bat. de la 56e........	858		Canonniers.............	50	(393)
3 Cies du 5e Hautes-Alpes	108	Roquebrune	3e bat. d'Infanterie légère	357		3e bat. de la 83e.........	729	Antibes
1er bat. de la 21e........	655	Port-Hercule	3e Basses-Alpes.........	392		Cie Belande............	54	Vallauris
6 Cies du 3e bat. de la 21e.	499	ou Monaco	Bat. Chasseurs des Alpes	406	Nice (3,674)	1er bat. de la 23e........	423	Isles Marat ou
1 Cie de sapeurs.........	99	(1,253)	Guides..................	32				Ste-Marguerite
1 bat. du 10e régiment...	358	La Turbie	Gendarmerie Nationale..	180		Cie franche de Castellar.	16	Grasse (120)
Dét. du 1er bat. de la 46e.	21	Eze	Artillerie de ligne.......	394		Dépôts divers...........	104	
Id.	45	Montgros	Dét. du 1er bat. de la 56e.	73	Tourette	5e bat. Hautes-Alpes....	230	Fréjus
						TOTAL GÉNÉRAL....	10.024	

N° 1 (*Suite*)

CENTRE

DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT	DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT	DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT
2e bat. de la 100e	400	Camp de Colla-Bassa (1,162)	1 bat. de la 165e	307	Coaraze	Sapeurs	63	Breil
2e bat. de la 56e	722		2 Cies du 3e bat. de la 22e	169	Drap	166e demi-brigade	834	Camp de Brouis (1,997)
Sapeurs	40		Dét. du 1er bat. de la 102e	42	Camp de Braus	2e bat. de la 102e	308	
2e bat. de la 101e	373	Moulinet (637)	3e bat. de la 99e	333	Sospel (665)	3e bat. id.	323	
Dét. du 3e bat. de la 22e	264		1er bat. de la 102e	332		1er bat. de la 101e	410	
2e bat. de la 165e	285	Lucéram (702)	1er bat. de la 99e	288	Camp de Béolet (595)	Sapeurs	122	
3e bat. de la 84e	336		2e bat. id.	307		3e bat. de la 101e	400	Castillon (1,282)
2 Cies Grenad. des Alpes	81		1er bat. de Grenadiers	714	Breil (2,222)	2e Drôme	656	
3e bat. de la 22e	274	L'Escarène (817)	2e bat. id.	552		3 Cies Grenad. des Alpes	226	
2e bat. de la 129e	355		1er bat. de la 84e	337		17 Cies Canonniers Vres	1.248	Détachés dans les divers postes
3e bat. de la 165e	188		2e bat. de la 22e	619				
						TOTAL GÉNÉRAL	11.908	

GAUCHE

DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT	DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT	DÉSIGNATION DES CORPS	EFFECTIF	EMPLACEMENT
4 Cies du 1er bat. de la 20e	457	Colmars	7 Cies de Grenadiers	442	Utelle (1,902)	1 Cie Grenad. des Alpes	46	Levens
2 Cies du 3e Hautes-Alpes	163	Daluis	2e bat. du 35e Rt	448		6 Cies du 1er bat. de la 129e	374	Gilette
Sapeurs des Alpes	73	Castellet	1er bat. de l'Ardèche	488		2 Cies id.	147	Bonson
3 Cies du 3e Hautes-Alpes	215	La Croix	Bat. des Landes	470		1 Cie du 2e bat. de la 83e	99	Revest
4 Cies id.	279	Puget-Rostang	1 Cie Chass. Marseillais	26		4 Cies id.	381	Toudon
4 Cies du 1er bat. de la 20e et Vétérans	531	Entrevaux	1 Cie franche Corse	28		2 Cies id.	178	Ascros
5 Cies du 2e bat. de la 20e	506	Rigaud et Thierry	Bat. de Grenadiers	695	Camp de Saint-Arnoux (1,595)	1 Cie Rre de Stabie	52	Conségudes
1 Cie du 2e bat. de la 83e	98	Le Touet	3e bat. de la 129e	395		Dét. du bat. Rre de Grasse	51	Les Ferres
3 Cies du 2e bat. de la 20e	317	Villars	2e bat. de la 84e	242		5 Cies du 3e bat. de la 56e	440	Bouyon
4 Cies du 3e bat. de la 20e	271	Massoins	3 Cies du 3e bat. de la 165e	125		2 Cies Rres de Saint-Paul	146	Bezaudun
4 Cies id.	257	Malausséna	Sapeurs	88		1 bat. de la 83e	830	Le Broc (883)
3 Cies Grenad. des Alpes	154	Figaret	1er bat. de la 100e	361	Levens (484)	1 Cie du bat. Rre de Grasse	53	
Bat. de Chasseurs	543	Figaret et Blaquet	Cie franche n° 2	123		3 Cies du 3e bat. de la 56e	274	Carros
						TOTAL GÉNÉRAL	10.066	

Total de l'Armée d'Italie : 31,908.

Archives de Breil, nos 77 et 91 k. — N° 2 — Savourge, le 8 avril 1794.

RAPPORT DES TROUPES QUI SONT DANS LE COMTÉ DE NICE

Nombre de bataillons	Désignation des corps	Présents et capables de marcher: Force non armée	Officiers de l'État-Major	Officiers	Sergents	Caporaux et soldats	Total	Note pour le nombre de files: Hommes qui sortent sous les armes	Files	Hommes
2	Grenadiers royaux	16	4	27	20	620	687	671	206	2
2	Turin	50	2	21	26	610	709	659	203	1
2	Nice	40	2	10	12	303	361	327	101	»
2	Montferrat	63	4	25	30	662	784	721	220	2
2	Asti	21	3	15	21	539	629	578	179	2
2	Pignerol	»	»	»	»	»	»	»	»	»
1	Mondovi	24	1	10	8	116	159	135	38	2
2	Oneille	53	2	17	20	380	472	419	126	2
1	Pionniers	42	1	11	8	443	505	463	147	2
2	Peyer-im-Hoff	63	3	15	24	400	505	442	133	1
1/2	Chasseurs-carabiniers	60	»	4	3	160	173	167	53	1
1	Corps Franc	20	1	4	5	295	325	305	98	1
1	5e Grenadiers	35	1	13	10	275	334	299	91	2
1	1er Chasseurs	25	1	12	13	238	289	264	79	1
	Total	488	25	184	200	5.041	5.938	5.450	1.680	19

Nota. — Cet état devait être joint à la lettre portée par M. de Malausséna au général Colli, lors de son arrivée à Tende, dans la nuit du 8 au 9 avril.

RÉPARTITION DE DÉTAIL DE CES TROUPES

1° Belvedère

1 bataillon de Mondovi, 1 centurie d'Oneille, Volontaires du comte de la Roque, Volontaires d'Asti et Milices.

2° Authion

5e bat. de Grenadiers, 1er bat. de Montferrat, 2e bat. de Peyer-im-Hoff, 1er bat. de Pionniers.

3° Auta (Vote)

2e bat. de Montferrat.

4° Béola

1 centurie de Turin.

5° Maglia

Chasseurs-carabiniers et Milices.

6° Marte

1er bat. des Grenadiers royaux, 1er bat. d'Asti, 1er bat. d'Oneille, 1 centurie de Turin.

7° Savourge (Saorge)

2e bat. des Grenadiers royaux, 2e bat. de Turin, 2e bat. de Nice, 1er bat. de Peyer-im-Hoff, Volontaires Pandini et Milices.

8° Col Ardent

2e bat. d'Asti, 1er bat. de Pignerol, Corps franc.

9° Tanarde

1er bat. de chasseurs, 2e bat. de Pignerol, Milices de la Briga.

10° Tende

1er bat. de Nice.

Signé : DELLERA.

Archives de la Guerre. N° 3 30 janvier 1794.

Extrait du système général des opérations militaires de la campagne prochaine par Carnot, le 11 pluv., an II de la Rép.

. . . .

La chaîne des Alpes, qui vient après le cours du Rhin, présente les mêmes difficultés à l'agresseur et les mêmes avantages à celui qu'on attaque. C'est donc encore une portion de la frontière sur laquelle on ne doit agir offensivement que dans les gorges qui offrent quelques passages praticables à l'ennemi, comme le Petit Saint-Bernard et les deux monts Cenis, postes dont il est essentiel de s'emparer.

L'entrée en Piémont par cette chaîne de montagnes, qui la sépare du mont Blanc, serait d'abord très difficile par le défaut de chemins, et, de plus, quand on les aurait franchies, il faudrait entreprendre le siège de Suze, avant d'arriver à Turin; or cette ville est très forte et, pour peu qu'elle fît résistance, les neiges nous couperaient nos communications et nous ne pourrions plus ramener notre artillerie, qui deviendrait la proie de l'ennemi.

Si donc on veut attaquer le Piémont, c'est par le département des Alpes-Maritimes, en prenant d'abord Oneille, qui empêche tout secours de la part des ennemis, toute communication avec la Sardaigne, et qui nous facilite l'arrivage des subsistances pour nos armées par la rivière de Gênes. Ces motifs devront déterminer le comité de Salut Public à ordonner l'attaque d'Oneille, d'où il nous sera facile ensuite d'entrer en Piémont, en prenant à revers le poste de Saorgio et mettant le siège devant Coni.

La prise d'Oneille nous donnera encore l'avantage de décider probablement en notre faveur la Rivière de Gênes et de chasser l'ennemi de la Corse, en lui ôtant une communication qui lui sert de point d'appui et alimente ses forces.

L'armée d'Italie a un très grand développement de côtes à garantir et une grande masse tendante au fédéralisme à contenir. Il serait donc à souhaiter qu'on pût l'augmenter, ce qui pourrait se faire aux dépens de celle des Alpes, si l'expédition du mont Saint-Bernard et du mont Cenis était faite.

. . . .

Archives de la Guerre. **N° 4** **14 février 1794.**

APERÇU DES APPROVISIONNEMENTS EN GRAINS DE L'ARMÉE D'ITALIE

DÉSIGNATION DES LOCALITÉS	BLÉ	ORGE
A Nice, en magasin	25.000	7.000
En décharge	19.000	
Villefranche	21.000	
Antibes	3.600	
Monaco	1.200	
Cannes	3.000	
Fréjus	5.600	500
La Bordighère	8.000	
En route	10.500	2.200
En charge dans la Rivière de Gênes	23.000	
La commune de Nice a versé	12.500	2.000
Id. de Grasse id.	17.500	6.400
TOTAUX	149.900	17.100

Total général : 149,900 qx de blé et 17,100 qx d'orge, qui produisent 140,000 qx de farine et assurent à 40,000 hommes des vivres pour plus de trois cents jours.

Il y a de plus des traités et des ordres donnés et en pleine activité pour environ 50,000 qx par mois et qui peuvent aisément aller au double au moyen des achats journaliers.

Il faut calculer, en y comprenant toutes les communes des départements des Bouches-du-Rhône, du Var et des Alpes-Maritimes, sur une consommation au moins d'environ 5,000 qx par jour et sans doute il faut s'attendre à voir porter cette consommation, par les besoins des départements du Gard et de l'Hérault, jusqu'à 6,000 qx par jour.

L'Italie seule peut les fournir et le port de Gênes est le seul qui nous soit ouvert. Il faut cependant, pour pouvoir en extraire cette masse, fouiller dans tous les ports et de plus parcourir les côtes Barbaresques et tout le Levant.

Ces besoins effrayants, cette position et les conséquences funestes d'une famine dans le Midi, doivent déterminer les fonds et une prompte acceptation des dispositions sur le trésor national.

On observera qu'il faudrait 60 à 80 mille livres en numéraire par jour et que l'on n'en reçoit pas un sol de Paris.

Lorsque j'ai jeté ces réflexions sur le papier, je n'avais pas encore reçu l'arrêté du comité de Salut Public. Je ne saurais taire qu'il m'a rempli d'un véritable effroi, en m'ordonnant de puiser les vivres de l'armée dans les départements que je suis forcé d'alimenter. Il me prouve qu'on l'a laissé dans une ignorance bien fatale sur le véritable état des choses et je ne suis plus étonné de voir l'indifférence avec laquelle on traite les dispositions faites à Gênes par les agents de la République et des subsistances sur la trésorerie nationale.

Il est cependant d'une importance grave que le comité de Salut Public, ainsi que le comité des subsistances, aient une connaissance exacte du véritable état des départements du Midi.

Il faut qu'il sache que, depuis Montpellier jusqu'à Menton, il n'existe plus d'autre pain que celui fait avec les grains que je délivre ;

Que probablement je serais forcé d'alimenter six cent mille âmes jusqu'à la récolte ;

Que la ressource de Gênes peut suffire à la nourriture de l'armée, mais qu'il faut, pour sauver le Midi de la famine, que je parcoure tous les ports de la Méditerranée ;

Que, pour les opérations dans le Levant et chez les Barbaresques, il faut envoyer des fonds d'avance, que je serais même forcé d'avoir recours aux pavillons ennemis ;

Qu'enfin il faut déployer une activité peu commune, beaucoup d'industrie et de grands moyens de fonds, pour pouvoir tirer de tant de pays ennemis et amis les masses énormes de grains nécessaires aux besoins des départements qui viennent puiser ici.

Je dois observer à ces mêmes comités qu'en vendant les grains au commerce des départements au taux du maximum, le sacrifice que la République fait est énorme. Car la charge de blés que les départements payent 35 livres, coûte au moins 180 et la charge d'orge vendue à 25 coûte depuis 90 jusqu'à 110. Il faut actuellement 2,000 charges de blés par jour.

Si nous enlevions Oneille et Loano, ce qui serait assurément chose facile, nous aurions toutes les denrées de 15 à 20 francs meilleur marché. Les corsaires de ces deux repaires de brigands troublent la navigation des Génois d'une manière incroyable et la République de Gênes est sur ce point d'une indifférence bien blâmable.

Nous ne craignons ni les Anglais, ni les Espagnols, parce que le cabotage se fait le long des côtes. Mais ces coquins d'Oneille ont de petits bâtiments armés qui rasent la côte, enlèvent ce qu'ils rencontrent, partagent le butin dans la première anse qu'ils rencontrent et brûlent le bâtiment sans autre forme de procès.

Je dois encore observer que, n'ayant reçu qu'un petit secours de 300,000 livres en numéraire aux étrangers, j'ai été forcé d'en acheter et que, dans un pays comme celui-ci, ainsi que dans le département du Var, où il n'y a encore aucun esprit public, j'ai été obligé de passer par les mains des juifs (c'est en cela que consiste la majeure partie de la perte que la République fait dans ce moment).

J'avais proposé quelques mouvements révolutionnaires pour obtenir de la terreur ce que ces prétendus patriotes refusaient à la patrie. Mais on n'a pas voulu me les permettre. J'ai également voulu diminuer cette perte en faisant tirer de Gênes sur Paris. Mais, si on ne veut pas payer à Paris, il faut renoncer à cette économie et, ce qui est pire, ne plus compter sur aucun approvisionnement.

Je soumets toutes ces données à la sagesse des deux comités et je les conjure de prononcer sans délai sur les questions qui en résultent. Je le répète sans cesse, le salut du Midi en dépend et il n'y a pas un instant à perdre.

Nota. — Cette pièce, non signée et non datée, ne peut être que la minute d'une lettre de Haller, agent en chef des subsistances, adressée aux administrateurs des subsistances, le 26 pluviôse, an II. Dans une seconde lettre du 28, Haller rappelle celle du 26, dont l'importance est capitale.

Archives de la Guerre. N° 5 9 mars 1794.

MINUTE

Le Comité de Salut Public, délibérant sur la situation de l'armée d'Italie, considérant que les forces, qui avaient été destinées pour la Corse après la reprise de Port la Montagne, ne peuvent remplir leur destination à cause des forces maritimes supérieures des ennemis dans la Méditerranée, arrête :

ARTICLE Ier. — Les six mille hommes qui étaient destinés pour la Corse seront réunis à l'armée d'Italie.

ART. 2. — Six mille hommes des forces qui se trouvent à Commune-Affranchie recevront également ordre de se rendre sans délai à la même armée.

ART. 3. — Les représentants du peuple envoyés près de l'armée d'Italie enverront en Corse, et particulièrement à Calvi, les différents secours que les circonstances pourront rendre praticables (*sic*).

ART. 4. — Il sera fait le plus promptement possible une expédition dont l'objet est la prise d'Oneille.

ART. 5. — Les troupes destinées à cette opération seront au nombre de dix-huit à vingt mille, qui s'embarqueront à Nice, avec les approvisionnements nécessaires, et débarqueront à Oneille, dont elles feront le siège aussitôt. Le Ministre de la marine prendra les mesures les plus expéditives à ce sujet. Les troupes françaises n'occuperont du territoire Génois que ce qui se trouvera absolument indispensable pour l'expédition.

ART. 6. — Toutes les tartanes qui se trouvent armées aux ports d'Agde et de Cette se rendront sur-le-champ à Port la Montagne.

ART. 7. — Saliceti se joindra aux autres représentants du peuple près l'armée d'Italie pour suivre de concert l'expédition.

CARNOT, — C. A. PRIEUR.

19 ventôse, seconde année de la République une et ind.

Archives de la Guerre. **N° 6** Classé au 5 avril 1794.

ARMÉE D'ITALIE — EXPÉDITION PROJETÉE — ORDRE DE BATAILLE

Général commandant en chef de l'expédition : Masséna.

GAUCHE	CENTRE	DROITE
Hammel, général de brigade. Lebrun, général de brigade. Pijon, chef de brigade. Le Blanc, adjudant général chef de brigade.	La Harpe, général de brigade. Cervoni, chef de brigade. Vabre, adjud. gén. chef de brigade. Clausade, adjudant général, chef de bataillon. Monnier, adjud. gén., chef de bat., chef de l'État-Major. Chabran, adjud. gén. chef de bat. Bertolosi, adjud. gén. chef de bat. Rusca, chef de bataillon.	Mouret, général de division. Brulé, général de brigade. Arena, adjud. gén. chef de brigade. Arnoux, adjud. gén. chef de bat. St-Hilaire, adjud. gén. chef de bat.
2e bat. d'Infanterie légère... 500 1er bat. Grenadiers.......... 750 56e demi-brigade............ 2.500 3e bat. des Hautes-Alpes.... 680 1re compagnie franche Corse. 25 Guides.................... 4 TOTAL..... 4.450	INFANTERIE 5e bat. Grenadiers.......... 750 118e demi-brigade.......... 1.755 3e bat. de la 46e demi-brigade.......... 906 5e bat. des Alpes.......... 550 1er bat. de la 46e demi-brigade.......... 760 1 détachement de Gendarmerie.......... 30 1 détachement du 14e rég. de Chasseurs à cheval.......... 20 Guides.......... 4 TOTAL..... 5.275 RÉSERVE François, général de brigade. — Langlois, adj. gén. chef de bat. 21e demi-brigade.......... 2.000 99e demi-brigade.......... 936 2e bat. de la 46e demi-brigade.......... 892 3e bat de la 100e demi-brigade.......... 312 TOTAL..... 4.140	3e bat. d'Infanterie légère... 500 19e demi-brigade............ 2.375 3e bat. de la 101e demi-brigade 375 1er bat de la 101e demi-brig.. 415 117e demi-brigade........... 2.181 Guides.................... 4 TOTAL..... 5.850
Aymé, ingénieur. 3 compagnies de Sapeurs. Ponts. — Menuisiers.	Rousiès, ingénieur. 3 compagnies de Sapeurs.	Woters, ingénieur. Ambulance. Bagages.

N° 6 (*Suite*)

RÉSERVES D'ARTILLERIE POUR MARCHER AVEC LES COLONNES

1° Division de Saorgio

2 pièces de 3 160,000 cartouches 10,000 pierres à fusil Plus 2 pièces de 4 qui partiront de Menton — Se réunissent à Sospel.	Cap. Pernetti. 1 Conducteur de charrois. 75 Canonniers.	75 Mulets. 25 Charretiers. 1 Conducteur. 1 Brigadier.

2° Première Colonne du Tanaro

80,000 Cartouches. 8,000 Pierres à fusil.	1 Comt de charrois. 5 Canonniers.	23 Mulets. 11 Charretiers. 1 Brigadier.

3° Deuxième Colonne du Tanaro

2 Pièces de 3. 120,000 Cartouches. 12,000 Pierres à fusil.	Cap. Kevignan. 1 Condr de charrois. 24 Canonniers.	50 Mulets. 20 Charretiers. 1 Brigadier.

Un Equipage de Pont.

4° Camp de Réserve

200,000 Cartouches. 20,000 Pierres à fusil.	1 Comt de charrois. 16 Canonniers.	80 Mulets. 20 Charretiers. 1 Conducteur.

5° Première Colonne d'Oneille

80,000 Cartouches. 8,000 Pierres à fusil.	1 Conducteur. 5 Canonniers.	33 Mulets. 11 Charretiers. 1 Brigadier.

6° Deuxième Colonne d'Oneille

6 Pièces de 4. 4 Pièces de 8. 4 Obusiers de 6 p. 160,000 Cartouches. 16,000 Pierres à fusil.	Monfort, chef de Brigade. Reboul, Adj. Génér. Gassendi, Directeur. 5 Conducteurs. 348 Canonniers.	464 Mulets. 1 Chef de Division. 4 Conduct. en 1er. 5 id. en 2me. 9 Brigadiers. 155 Charretiers.

TOTAUX { 1 Chef de Brigade — 473 Canonniers — 725 Mulets — 1 Chef de Division — 13 Brigadiers — 22 Conducteurs — 242 Charretiers.

Train de Siège

2 Pièces de 24. 4 — de 12. 6 — de 16.	3 Mortiers de 8. 2 — de 10. 5 obusiers.	Carrière, Adj. gén. 1 Officier du parc. 1 Conducteur. 125 Canonniers.

Dépôts de Cartouches

Colmars	100.000		Brouis	100.000
Entrevaux	300.000		Sospel	400.000
Broc	70.000		L'Escarène	200.000
Gilette	40.000		Moulinet	20.000
			St-Arnoult	20.000
Nice	800.000	Ce dépôt servira à fournir les cartouches de réserve.	Utelle	50.000
			Levens	60.000
Monaco	600.000			
Castillon	100.000		*Report*	2.010.000
TOTAL	2.010.000		TOTAL GÉNÉRAL	2.860.000

Archives de Breil, pièce n° 71.

N° 7

Précis des rapports un peu plus essentiels que j'ai adressés au quartier général depuis le 6 avril jusqu'au 10 mai.

Le 5 avril au soir, le nommé Charles Boutin, émissaire que j'étais accoutumé d'envoyer à Nice, arriva et me rapporta que le lendemain les Français nous auraient attaqués sur tous les points et, pour ce qui me concernait, il me dit qu'ayant trouvé les chemins du Cirol (Siruol) trop mauvais, ceux d'Utelle se rendraient au Figaret, que la force qui m'attaquerait serait de trois mille hommes environ, qu'ils attaqueraient en même temps le Pical, la Cerisière et Gaudissart. Par bonheur, j'avais, deux jours auparavant, établi les volontaires de Nice et les meilleures milices au Sueil. J'écrivis donc aussitôt à M. le comte de la Roque afin qu'il fût sur ses gardes, l'avertir de porter ses volontaires et ses meilleures milices au Sueil et l'assurai que, tranquille sur le Cirol, je l'aurais secouru ; je mandai à M. Cavagnoli à Roquebillère d'envoyer cinquante hommes de plus à Somma Longa, pour soutenir la retraite de ceux de la Cerisière, au cas qu'ils seraient forcés, et cinquante hommes de plus au Cirol à tout événement. De mon côté, j'envoyai un renfort au Flaut. A 2 heures après minuit, je reçus un exprès de M. le lieutenant-colonel Testoris, qui m'écrivait les mêmes choses que m'avait rapportées le Boutin, m'ajoutant que les troupes d'Utelle étaient parties pour Figaret. Je répondis au sieur Testoris de monter aussitôt au Cirol et de porter ses milices vis-à-vis du Breck d'Utelle.

A peine avais-je fini cette lettre que j'entendis donner le signal au Pical. Tranquille sur le Cirol, je pris aussitôt mon parti et fis prendre les armes à ma troupe (2me bataillon de Mondovi et milices). Je laissai à Belvédère une compagnie d'Oneille ; j'envoyai les milices avec quelques volontaires par le grand chemin de Lantosque, persuadé que les Français forceraient le Pical et s'en empareraient et, avec le bataillon de Mondovi, je pris mon chemin à demi-montagne du côté de Somma-Longa [1], pour aller dégager la Cerisière, que je voyais être vivement attaquée ; parce que, si je perdais ce poste, il me fallait me restreindre à Belvédère.

Les Français forcèrent, en effet, le Pical et entrèrent à Lantosque. Pendant ce temps, j'avançais toujours à demi-montagne, tambour battant ; je dépassai Lantosque. Arrivé devant la Cerisière, j'envoyai M. le chevalier Montaud, avec un petit détachement de mon bataillon et des milices que j'avais ramassées en chemin de celles qui avaient été forcées au Pical, pour secourir la Cerisière, et je filai au dessous avec le bataillon ; je dépassai la Cerisière, me plaçai sur une butte, qui est entre Saint-George et la Cerisière où, me trouvant aussitôt en bataille, je fis faire une décharge générale sur les Français qui attaquaient la

1. En partant de Belvédère, qui était le quartier général du marquis Colli.

Cerisière. J'étais précisément derrière eux. Mon arrivée et cette subite décharge les ébranla. En ce moment, ils virent arriver sur le sommet M. le chevalier Montaud qui, les voyant titubant, au lieu de prendre le chemin de la redoute, marcha droit à eux. Je fis aussi un mouvement en avant et recommençai mon feu. Alors le désordre se mit parmi les Français et la Roque, profitant de ce moment, sauta des retranchements avec une partie de ses volontaires et de ses milices et fondit sur les Français, qui prirent aussitôt la fuite. Pendant ce temps-là, presque toutes les milices chassées du Pical m'avaient joint.

Je vis donc que les Français fuyaient, filant par ma gauche, poursuivis par la Roque, sa troupe, Montaud et son détachement. Je vis que ceux qui attaquaient Gaudissart et qui les poussaient déjà avec vigueur, avaient abandonné soudainement l'attaque et venaient vers Saint-Arnoux, de même que ceux qui étaient dans Lantosque en sortaient et venaient rapidement vers le Pical, suivis par mes volontaires et milices. Alors, craignant que ceux qui venaient à Saint-Arnoux et au Pical ne m'enveloppassent, je fis filer les milices que j'avais rassemblées vers la hauteur de N.-D.-des-Anges, et marchai moi-même le plus rapidement possible vers Pical. Je ne pus prévenir les Français qui y arrivèrent avant moi. Je ne m'arrêtai pas à cela ; je marchai droit à eux avec la plus grande partie de ma troupe, ayant envoyé M. de Rosa avec un petit corps pour les prendre à droite, pendant que les volontaires et milices qui les avaient suivis, venant de Lantosque, les poussaient à gauche. Cela venait à merveille ; nous les chassâmes du Pical et les poussâmes jusqu'au Ciastelard. Là, soutenus par ceux qui étaient venus de Gaudissart, ils se reformèrent. Je fis dire à la Roque, qui était au bas du Ciastelard, de monter par la droite ; le reste des milices monta par la gauche et nous marchâmes de front. Là, le combat fut d'autant plus opiniâtre que les Français étaient protégés par leur canon. Cependant, nous les forçâmes à prendre la fuite et je les laissai poursuivre jusqu'aux retranchements de Saint-Arnoux et de Figaret par les volontaires et milices, pendant que je restais ferme en bataille sur le Ciastelard. Je restai là jusqu'à 3 heures après-midi, c'est-à-dire deux heures après le combat, et enfin je me retirai.

Il est assuré que les Français étaient au nombre de près de trois mille. De notre côté, j'avais le bataillon de Mondovi qui, non compris les gardes, pouvait être de deux cents hommes, cent volontaires de Nice et environ six cents milices. Les Français eurent plusieurs officiers de tués et un fait prisonnier, qui mourut vingt jours après à Roquebillère, une cinquantaine de soldats tués et l'on dit plus de cent blessés, et douze soldats faits prisonniers presque tous blessés, dont sept moururent dans le jour ou le lendemain et les cinq autres furent envoyés au quartier général. Nous avons vingt-quatre ou vingt-cinq hommes entre morts et blessés ; mais je ne saurais dire au juste.

J'avais oublié de dire que, dès le commencement du combat, j'avais envoyé ordre aux milices de la Boléna de monter par . . . . . au secours de Gaudissart, ce qu'ils exécutèrent avec autant d'intelligence que de bravoure. Presque tous les officiers de milices se distinguèrent le major Otto et son fils, Cratiri (?) tous les deux, Saint-Antonin, Léa, Mondo, Spinetta et M. de Montaud, de Risau et de Fausson du

Mondovi. Mais rien n'égale le courage, le sang-froid et l'intelligence que fit voir le brave comte de la Roque. C'est à sa fermeté qu'est dû le succès de cette journée. S'il n'avait tenu, comme il a tenu à la Cerisière, c'en était fait de lui et de mon bataillon, qui difficilement aurait pu se retirer, parce que je m'étais engagé un peu trop avant. Le jeune Crespeo, volontaire du Mondovi, reçut un coup de feu à la tête au commencement de l'action. Il n'y eut pas moyen de le faire retirer jusqu'à ce qu'un second coup de feu le mît entièrement hors de combat.

Le lendemain ou le surlendemain, je reçus ordre de S. E. M. le général Colli d'inquiéter et de harceler l'ennemi autant que possible; ce que j'exécutai journellement et même avec quelque avantage. Il ne vaut cependant pas la peine de parler de ces petites affaires, qui n'étaient au fond que des fusillades, qui n'aboutissaient qu'à quelques blessés ou pris de part et d'autre. Le 18, cependant, l'affaire fut plus sérieuse. — *Signé :* Marquis COLLI.

Archives de Breil, pièce n° 68. **N° 8** **9 avril 1794.**

Extrait de la relation de M. le capitaine de Maulandi.
Prise du poste de la Tanarda.

. . . .

Ensuite des ordres reçus, le capitaine Maulandi rassembla, le matin du 9 avril, cent volontaires tirés du corps franc, des régiments de Pignerol et d'Asti et de la compagnie des milices de la Brigue. Les distributions des munitions et de l'eau-de-vie ayant entraîné des lenteurs, cette troupe ne put partir pour la Tanarda qu'à 7 heures et demie. Elle fut suivie de près par le corps franc commandé par le major comte d'Ison, qui avait ordre de la soutenir dans son attaque.

Les renseignements que le capitaine des milices de la Brigue, le chevalier de la Caynée, avait donnés sur ce poste la veille, engagèrent le capitaine Maulandi à lui confier une partie de ses milices et quelques volontaires, en lui ordonnant de s'emparer de la pointe de Grai, sur la gauche de la Tanarda, et de fondre d'en haut sur l'ennemi. Le chevalier Saluggia, sous-lieutenant des chasseurs de Lombardie, et M. Alberti, sous-lieutenant de Suse, ont été chargés de conduire une autre petite colonne pour couper le Barracon et la retraite aux Français, que le capitaine de Maulandi se réservait d'attaquer de front, par le chemin du col, avec le reste de ses volontaires.

La journée fut des plus affreuses ; une tourmente des plus fortes, un brouillard des plus épais empêchèrent d'arriver plus tôt de deux heures après-midi aux environs de ce poste ennemi, où ayant séparé les différentes colonnes, en leur donnant des guides tirés des bas-officiers de la compagnie de la Brigue, ayant surtout recommandé à tout le monde de ne point faire de coups de feu, de marcher à l'arme blanche, en faisant de grands cris, au signal de deux coups de feu qu'on aurait tirés sur la sentinelle avancée, on se remit en marche. Le brouillard

ayant caché la vue de cette troupe, la sentinelle ne cria le « qui vive » qu'à la portée de pistolet.

Elle fut aussitôt tuée par les tireurs destinés à cette opération et, les cris s'étant élevés des différentes colonnes, qui s'ébranlèrent à la course de tous côtés, on détruisit dans peu de minutes, à l'arme blanche, tout ce qui tenta de se rallier et faire de la résistance, en faisant quinze ou seize prisonniers, y compris le commandant du poste. Les officiers commandant les colonnes, se distinguèrent très fort par leur bravoure personnelle, en donnant l'exemple au soldat de courir sur l'ennemi et d'enfoncer à l'arme blanche tout ce qui présentait de la résistance. Le cadet du corps franc, le comte de Forbin, s'y distingua, en tuant de sa main un homme qui avait couché en joue sur lui et sur le capitaine Maulandi, qui était à son côté. Le volontaire Cornillon, ainsi que plusieurs bas-officiers et soldats du corps franc, le caporal des chasseurs de Lombardie, Subri, un sergent d'Asti, donnèrent des marques de valeur par des combats corps à corps qu'ils eurent à soutenir contre des ennemis, qui se défendaient encore.

Le corps franc suivit de très près les volontaires, de manière qu'à peine avait-on dispersé les Français, on le vit paraître sur le col. Il s'étendit sur la gauche jusqu'à la pointe de Grai, faisant face à la descente de la Tanarda. Le capitaine Maulandi, après avoir envoyé au Barracon le chevalier de Saluggia pour rallier sur ce point les volontaires qui s'étaient éparpillés sur les fuyards pour faire des prisonniers, se porta auprès du major comte d'Ison, auquel il annonça qu'il avait amené quinze paysans de la Brigue pour couper du bois, afin qu'on pût faire beaucoup de feux, pour en imposer à l'ennemi et chauffer la troupe pendant la nuit ; qu'en attendant, il allait partir pour solliciter, auprès du général, des renforts de troupes et des travailleurs pour fortifier ce poste et le rendre tenable au grand nombre d'hommes nécessaires à sa défense. Le major répondit au capitaine que la tourmente était si forte qu'il n'était pas possible de bivouaquer dans ce poste pendant la nuit, sans s'exposer à quelque scandale de la part des soldats. On fit faire un à droite à la troupe et l'on se mit en devoir de se retirer. Le capitaine Maulandi fit tous ses efforts pour y retenir du monde, en promettant jusqu'à trois livres par tête aux milices, volontaires et autres du corps franc qui auraient voulu rester. Il pria encore le major d'Ison d'y laisser un officier avec un détachement de son corps pour y contenir et garder le poste et deux nombreuses compagnies de milices de Dolceacqua, qui ne faisaient que d'arriver, ce que ledit major promit de faire.

Le capitaine Maulandi partit ensuite pour faire sa relation à la Brigue et y recevoir les ordres ultérieurs du général Colli, concernant l'occupation de ce poste important. Il plaça le régiment de Pignerol, qu'il rencontra en chemin, sur les hauteurs de la Preya qui, étant en partie découvertes de neige, permettaient à cette troupe de s'y camper. Il assigna le même camp provisoire au corps franc, en le chargeant d'établir des postes avancés ou du moins de fortes et fréquentes patrouilles sur la hauteur de Linaires, qu'ensuite le général lui fit occuper. Mais quelle fut sa surprise lorsque, après avoir donné ces dispositions, il vit arriver de la Tanarda une foule de milices et de volontaires de tous les corps et qu'il sut qu'elle avait été entièrement

évacuée ; que même les Français, sans coup férir, s'y étaient rétablis. Il ne manqua pas de proposer au général Colli de la réattaquer dès le lendemain avec de plus grandes forces, en s'offrant de nouveau pour diriger l'expédition. Ce général lui répondit que *la troupe avait besoin de repos*, qu'en attendant, pour le lendemain, il l'avait destiné à aller faire les postes à Col Ardente et prendre des nouvelles de la position du général d'Argenteau, au Pont de Nava.

. . . .

Archives de Breil, n° 89. **N° 9** Du 23 au 27 avril 1794.

Billets originaux du capitaine de Maulandi à S. E. M. le général baron Colli.

N° 10. — Les ennemis paraissent être restés en nombre à leurs postes ; ils ont envoyé une grand'garde vers leur gauche..... M. le comte d'Ison ayant représenté qu'il ne pouvait pas rester avec son corps sur la Marta, au bivouac, à M. le comte Radicati, celui-ci lui ordonna de se replier, en laissant une garde de 100 hommes, qu'on relèvera souvent pendant la nuit. J'ai l'honneur d'envoyer la note ci-jointe des provisions nécessaires pour les travailleurs et pour le corps franc et bataillon de Tortone, qui resteront cette nuit ici, où j'attendrai les ordres de V. E.

De la cime de Fels, ce 23, à 7 h. 1/2 du soir.

N° 12. — J'ai reçu l'honneur de vos ordres de cette nuit. Le bataillon du corps franc et celui de Tortone ont bivouaqué cette nuit à la redoute, ayant un poste avancé de 100 hommes à Marta. J'ai demandé aux milices-guides où se trouve le bois de *Cima*, où Votre Excellence m'ordonne de faire ouvrir un chemin. Ils ne connaissent aucun bois de cette dénomination, n'y ayant que les bois dits de *Fels*, derrière, les bois de *Mappa*, en avant sur la droite, et les bois de *Sanson* sur la prolongation de la gauche. J'enverrai cependant des milices avec une quarantaine de travailleurs vers lesdits bois de *Sanson* pour ouvrir le chemin aux chasseurs qui doivent venir de Colle Ardente. Cette nuit, les Français ont fait beaucoup de feux à leurs postes avancés. Ce matin, à l'aube, nous avons remarqué un renfort qui défilait vers la *Porte-Bertrand*. Au reste, rien de nouveau.

De la tête de Fels, ce 24 avril 1794, 5 h. 1/2 du matin.

N° 14. — J'ai reçu l'honneur de vos ordres : je les ai communiqués à Bonneaud. Nous disposerons notre monde pour bien recevoir l'ennemi, s'il se présente. Le bivouac de la nuit passée et les travailleurs de ces deux derniers jours ont consommé en grande partie l'*eau-de-vie*. Je supplie V. E. d'en faire apporter *6 charges* pour que la troupe ne

manque pas de cette boisson. Les travailleurs, que j'ai requis à M. le comte Radicati, ne sont pas arrivés, peut-être pour les raisons que j'eus l'honneur d'indiquer dans mon rapport d'hier au soir. L'on tiendra à outrance à Marta. Je supplierai V. E. de vouloir bien envoyer tous les paysans qu'on pourra trouver pour travailler derrière nous au chemin qui, par le *bois Leno* et *col Geron*, va à la Croix, et de me donner des ordres, si elle juge que tout le monde s'établisse sur cette position, comme j'eus l'honneur de proposer à V. E. L'importance de ce poste et l'annonce de cette attaque me font désirer toujours plus les deux bataillons d'élite que j'ai marqués hier à V. E.

De Fels, à 3 h. 1/2 après minuit, le 25.

N° 15.— Les patrouilles de la nuit ayant rapporté que, les patrouilles ennemies s'approchant de nos postes, ils parlaient *du coup qu'on doit faire*, j'ai envoyé la force de 400 hommes à peu près tirés de la garde, du renfort et du corps franc, pour occuper les points essentiels de la position de Marta, en surveillant sur la droite à la Barcona, avec ordre d'y prévenir l'ennemi, en s'y portant en cas de mouvement de ce côté. Le reste du corps franc, 100 travailleurs de Pignerol, je les tiendrai avec le reste de la troupe en échelon sur la pente gauche de Marta, pour filer par la droite et renforcer toute la position en cas d'attaque, sans être en vue mal à propos de l'ennemi, qui n'a pas encore fait le moindre mouvement. Ce grand calme cependant m'est suspect; peut-être est-il en suspens pour deviner nos mouvements. J'ose réitérer à V. E. qu'il me paraît urgent d'occuper en force cette position, qu'il me faudrait le renfort des troupes d'élite dont je lui ai parlé, que j'attends des ordres pour cela, que je la supplie de faire dans ce cas transporter à ce poste 100 pics et 200 pelles, ainsi que les paysans pionniers, pour aider à l'ouvrage. Il n'est pas douteux que l'ennemi ne comprenne l'importance de cette position ou celle que nous y avons mis ces jours derniers. Ils sont venus à force à leurs retranchements, dont personne n'est sorti, pas même une patrouille à notre vue.

De Marta, 6 heures du matin.

N° 17. — Les ennemis se sont répandus sur toute la crête de Marta, mais ils ne font aucun mouvement. V. E. aura vu, dans le rapport de M. le comte Radicati, la disposition des troupes. J'ai l'honneur de lui joindre copie du mémoire que je lui ai présenté à ce sujet.

Les ennemis ont attaqué ce matin, à 7 h. 1/2 environ, la cime du Pellegrin, que les nôtres leur avaient enlevé, cette nuit, et se sont repliés sur le poste avancé de *Barbon*.

Pour le moment, les ennemis font un mouvement sur leur gauche vers Barcona. Nous ne sommes pas dans le cas de veiller au vallon de *Rio-Secco* et de Lugo, par où l'ennemi pourra entreprendre de ce côté-là. J'ai proposé à M. le colonel comte Radicati de tâcher de chasser l'ennemi de Marta. Il m'a répondu que, jugeant la chose impossible, attendu le nombre des ennemis qu'il avait remarqué hier et le peu de troupes de notre part, il ne voulait pas compromettre la position et le

service du Roi, sans un ordre précis de votre part par écrit. Les postes avancés annoncent que les Français placent des spingardes. Mais tout est tranquille maintenant.

De la tête de Fels, à 9 h. 1/2, ce 26.

P.-S. — Il fait un brouillard épais. M. le commandant a recommandé de redoubler de vigilance et les patrouilles au poste avancé de la Mappa.

N° 18. — Mémoire sur la défense de Fels, joint à la lettre précédente :

La tête de Fels ayant une pente très longue et très étendue sur sa droite, tenant sa gauche au prolongement de Colle-Ardente, d'où doivent filer les renforts selon les ordres donnés par M. le général; la droite, d'ailleurs, étant abordable par des bois très épais, à la faveur desquels l'ennemi, poussant le peu de monde que nous sommes dans le cas d'y placer, peut se glisser sur les derrières de la redoute ; et, par contre, les avenues de la gauche étant très découvertes et obligeant l'ennemi à un long détour ; il me paraît que la plus grande et la meilleure force doive être posée sur la droite pour disputer à l'ennemi, autant que possible, d'avancer par le bois et de tourner la position en se saisissant des derrières.

Le nombre des bataillons placés sur la gauche paraît excéder le nécessaire. Je serais donc d'avis de ne laisser sur la gauche, au poste du *Corps Franc*, que la force d'un bataillon, de placer un bataillon de plus derrière la redoute, pour se porter au besoin à droite ou à gauche ou en avant, selon l'exigence des cas. Un autre bataillon, je le placerai en réserve derrière la tête, au point où les deux chemins allant à *Linaire* se divisent.

Par cette disposition, en manœuvrant autour de la redoute, conformément aux mouvements de l'ennemi, il me paraît que cette position peut faire la plus grande résistance contre une attaque quelconque.

Pour résumer, le 1er bataillon de Pignerol, derrière la redoute ; le 2e de Tortone, en réserve au poste du bois de Fels, derrière la tête ; le 2e de Pignerol, sur la prolongation de la droite pour flanquer les retranchements ; les chasseurs en avant, escarmouchant autant que possible dans les arbres, en se repliant ensuite sur la droite de Pignerol pour tomber en flanc sur tout ce qui tenterait de passer en bas par le bois ; formerait la variation que j'aurai souhaité dans la disposition.

De la tête de Fels, ce 26, à 9 h. 5 du matin.

Les Français se sont ébranlés en trois colonnes. Ils ont un canon qui jusqu'à présent n'a point fait d'effet. La troupe est prête. Notre canon leur a déjà tué deux hommes. Je fais épargner les coups — répondant qu'à bonne portée. — Ils menacent le bois de la droite. Les corps francs et chasseurs doivent y faire la plus grande résistance. Ceux de vis-à-vis sont immobiles.

A 7 heures du matin, ce 27, de la redoute Fels.

P.-S. — Il faudrait renforcer, s'il est possible, le bois de la droite en arrière. Si des troupes nous arrivent de Col Ardent, nous en ferons cet usage.



Archives de la Guerre. **N° 10** Triora, 25 avril 1794.

Instructions pour le chef de brigade Fiorella.

Il partira de Pizzo et Mezzaluna le 8 floréal (27 avril) au matin, à l'heure qu'il croira convenable, pour se trouver à la pointe du jour en face du rocher appelé Tanarello, occupé par les ennemis.

Il aura sous ses ordres 13 compagnies de la 46ᵉ et le 3ᵉ bataillon d'infanterie légère. Ses soldats emporteront avec eux des vivres pour trois jours. Leurs gibernes seront garnies de 40 cartouches chaque, 3 pierres à fusil. Les officiers feront, dans la journée de demain, la revue des armes.

Arrivé au rocher dénommé ci-dessus, il le fera tourner, s'il en voit la possibilité, en faisant longer une colonne sur la droite. Une fois maître de ce poste, il descendra sur Col Ardente. Là, sa troupe se divisera, en faisant filer, avant de descendre, une partie de sa troupe pour tomber sur le camp ennemi qui est dans la région dite de Cor. D'ailleurs, il observera les grands mouvements de la colonne partie de Tanardo et se conduira d'après la marche qu'elle tiendra. En partant de Mezzaluna, il suivra toujours la crête qui conduit au-dessus de Rocca Barbon et toujours par la même crête jusqu'à Tanarello.

Je le préviens qu'une colonne d'environ 500 hommes de nos troupes doit partir le même matin, à une heure après minuit, du col de Mandaiga. Son instruction a pour objet la même attaque de Tanarello. Mandaiga se trouve sur la droite de Tanarello. Si par cas il arrivait avant la colonne dont il est question à Tanarello, il laisserait 200 hommes sur la hauteur du baracon, qui seraient relevés par même nombre de la colonne de Mandaiga. Notre point de ralliement, après tous nos succès, sera sur les hauteurs de gauche de la Briga.

Comme il faut tout prévoir à la guerre, si, contre toute apparence, il arrivait qu'il fût repoussé, il ferait sa retraite sur les hauteurs qu'il suivra pour se rendre à Tanarello.

Instruction pour le général de brigade François.

Le 8 floréal (27 avril), à 2 heures du matin, le général François fera prendre les armes au 3ᵉ bataillon des Hautes-Alpes, ainsi qu'à celui de la 118ᵉ et de la 101ᵉ (100ᵉ?) demi-brigade, qui se trouvent sous ses ordres à Triora. Il se portera de suite avec toute sa troupe à son avant-poste sur le Monte Pellegrino. Il fera toutes les dispositions que le local peut lui permettre pour forcer la Rocca Barbon. (Je le préviens que les ennemis doivent être attaqués sur tous les points.) Il doit, en conséquence, prendre toutes les mesures convenables pour enlever le poste qui garde le passage de Rocca Barbon, suivre le mouvement des ennemis jusqu'à Colla Ardente : arrivé à ce poste, il laissera 200 hommes pour garder toute la crête et, avec le restant de sa troupe, poursuivra l'ennemi jusqu'aux hauteurs de gauche de la Briga, point de ralliement de toute l'armée.

Il sera à portée de communiquer avec le général commandant l'expédition, le chef de brigade Fiorella qui part le même matin de Pizzo Longo, en suivant les hauteurs de Rocca Bourboya (?), Tanarello, etc.

Si cette colonne venait à être forcée, le général François pourra faire monter, par le petit chemin qui se trouve à la droite de Pellegrino et qui conduit au col de Tanarello, 3 à 400 hommes pour le soutenir.

Je crois inutile de parler d'ordre de retraite, puisqu'il ne doit suivre que le mouvement de l'ennemi.

---

26 avril 1794.

Instruction pour le général de brigade Brulet, commandant la colonne de droite de Tanardo.

Il aura sous ses ordres le 5e bataillon de grenadiers et 2 bataillons de la 117e demi-brigade. Au moment du départ, le premier objet sera d'enlever la grande redoute de l'ennemi, concurremment avec la colonne de gauche : après le succès, il filera sur sa droite, pour se porter sur le grand camp ennemi et le forcer.

Je le préviens qu'une colonne, venant de Mezzaluna et longeant les crêtes de Rocca Barbon et de Tanarello, doit s'emparer de la pointe de Tanarello, qui domine la gauche du grand camp de Col Ardente.

Les mouvements de l'ennemi lui indiqueront la conduite qu'il doit tenir. Notre point de ralliement sera sur les hauteurs de gauche de la Briga. Il m'instruira très exactement de tout ce que fera sa colonne.

Instruction pour le général de brigade Hammel, commandant la colonne de gauche de Tanardo.

Il aura sous ses ordres le 1er bataillon d'infanterie légère et les 2 bataillons de la 118e demi-brigade.

Au moment du départ, le premier objet sera d'enlever la grande redoute de l'ennemi concurremment avec la colonne de droite ; après le succès, il filera sur la gauche, pour forcer le camp qui s'y trouve placé.

Il suivra le mouvement de l'ennemi, m'instruisant très exactement des manœuvres qu'il sera forcé de faire.

Notre point de ralliement sera sur les hauteurs de gauche de la Briga.

Archives de Breil, n° 85 b. **N° 11** 4 mai 1794

Extraits de la relation des affaires du 26 et 27 avril 1794 aux postes de Col Ardent et de ses environs, par le marquis de Bellegarde.

. . . .

S. E. M. le général baron Colli m'ayant ordonné, par sa lettre du 24 avril, qu'au cas que l'ennemi attaquât en force la redoute de Fels, je fisse menacer le Pellegrin afin de s'en emparer et par ce mouvement menacer le flanc de l'ennemi; d'après cela, voyant que l'ennemi se portait en grandes forces sur la cime de Marta et qu'il attaqua ensuite la dite redoute, je chargeai M. le lieutenant-colonel du régiment d'Asti, comte de Saint-Michel, d'exécuter cette attaque avec une compagnie de grenadiers royaux, une du régiment de Belgioioso, deux du régiment de Piémont et trois du bataillon d'Asti, ayant ordonné au commandant de la centurie de garde à la Roche Barbon d'y tenir ferme et de couvrir et protéger la retraite de ces troupes en cas de besoin. Comme la marche était longue et pénible, que la nuit surprit M. le comte de Saint-Michel en route et, qu'arrivé aux avant-postes de Roche Barbon, il dut laisser reposer sa troupe, l'attaque ne commença qu'à environ 2 h. 1/2 du matin. Comme elle se faisait principalement pour faire une diversion en faveur de la redoute de Fels, au secours de laquelle j'avais d'abord envoyé une division de Belgioioso, le 1er bataillon de chasseurs et le 2e du régiment des gardes et que S. E. M. le général m'avait écrit que, si l'ennemi avait occupé la cime de Marta, il fallait l'en chasser, en prévenant tout de suite M. le comte de Radicati, colonel du régiment de Pignerol, de l'attaque que je faisais faire au Pellegrin, je crus que le bien du service exigeait que je lui fisse part de ce que le général m'avait écrit; voici copie de la réponse que j'en reçus :

« Malgré toute la bonne volonté de S. E. et la mienne de forcer le poste de Marta, ce serait compromettre le service du Roi et la réputation de ses troupes que de l'entreprendre avec de si petits moyens contre une force très nombreuse et une position trop avantageuse pour l'ennemi. Je vous remercie des notices que vous me donnez.

« De la redoute de Fels.— Ce 27 avril 1794.— *Signé :* Radicati. »

L'ennemi abandonna le Mont Pellegrin, après un petit quart d'heure de résistance. Cette attaque fut faite sur deux colonnes : celle conduite par M. le comte de Saint-Michel et composée du bataillon d'Asti et de quelques milices commandées par M. le chevalier Raybaudi de la Caynée, occupa la première le poste ; l'autre n'arriva pas à temps, parce qu'elle fut mal guidée par les milices qui finirent par s'évader. On n'y trouva point le canon qui avait été tiré une fois deux jours auparavant contre l'avant-garde de la Roche Barbon. Vers les six heures du matin, l'ennemi ayant reçu des renforts de Triola et de la Tanarda, ceux-ci ont été vus descendant en grande force par les officiers qui se trouvaient au Pellegrino, vint attaquer vivement et en nombre beaucoup supérieur la troupe aux ordres de M. le comte de

Saint-Michel. Le combat fut très opiniâtre pendant deux heures ; après quoi, une forte colonne ennemie s'avançant sur la gauche, on prit le parti de battre la retraite. Voici l'état de ce que cette affaire nous a coûté :

OFFICIERS				BAS-OFFICIERS, GRENADIERS ET SOLDATS				
RÉGIMENTS	GRADES	NOMS	OBSERVATIONS	RÉGIMENTS	Tués	Blessés	Prisonrs de guerre	Dont on ignore
Piémont...	Capitaine..	Chr de Vernant	Tué.	Grenadiers royaux...	2	8	»	»
Belgioioso.	Capes.-lieutt.	M. de Canzi	Tué.	Belgioioso.	»	11	»	30
Grenadiers royaux...	Id.	Vassal-Perin	Blessé.	Piémont..	2	13	1	»
Piémont...	Lieutenant	Cte Gresy de Carasco	Blessé.	Asti......	1	8	»	»
Id. ...	Cadet.....	Chr de Vachon	Blessé et prisonr de guerre.	Total...	5	40	1	30

M. le comte de Saint-Michel, en louant la bravoure de toute sa troupe et particulièrement des officiers, rend la justice la plus éclatante à l'inébranlable fermeté des grenadiers royaux, qui étaient beaucoup plus exposés que les autres et qui ont couvert la retraite.

Le 27, à 5 h. 1/2 du matin, nous vîmes le signal de la Saccarella allumé. Je courus aussitôt pour voir si j'apercevais quelque chose, et je vis une forte colonne française se formant à moitié chemin de la cime de Barbon à celle de Saccarella, preuve que la compagnie du régiment des gardes, qui était de garde à la cime dudit Barbon de la veille et une de celui de Piémont, qui était montée avant le jour pour relever celle-là, et qui devaient y rester ensemble jusqu'à sept heures du matin, étaient encore à la Saccarella. Il est vrai que l'officier qui commandait celle des gardes, m'avait fait dire, la veille au soir, que la tourmente était si forte qu'il risquait d'y périr avec sa troupe, s'il s'obstinait à y rester. Je lui fis répondre par son major qu'il pouvait se retirer à la Saccarella, mais qu'il devait retourner à son poste avant le jour, pour peu que le mauvais temps diminuât. J'envoyai aussitôt sur la cime de la Saccarella, où la garde se trouvait double à cette heure, M. le lieutenant-colonel des grenadiers royaux, comte de Sainte-Rose, avec trois compagnies des dits grenadiers et celle des chasseurs du même corps. Il y avait alors au Barbon une centurie de grenadiers, qui était la vieille garde et une centurie de Piémont, qui était la garde du jour ; j'y envoyai aussitôt M. le comte de Saint-Michel avec son bataillon, dont trente-deux hommes étaient sur la Saccarella de renfort à la garde fournie par le régiment de Belgioioso, je l'envoyai, dis-je, avec ordre de monter sur la cime du Barbon et d'attaquer l'ennemi en dos [1].

A l'égard du comte de Sainte-Rose, je lui dis que s'il trouvait les Français déjà établis sur la Saccarella, il devait absolument les en chasser et j'éprouvai beaucoup de satisfaction lorsque mes grenadiers, auxquels je dis la même chose à mesure qu'ils défilèrent devant moi, me le promirent en montrant beaucoup de gaîté et d'assurance. Voyant

1. Voir e rapport de M. de Saint-Michel, pièce justificative n° 12

peu après que le nombre des ennemis grossissait toujours et se montait de 15 à 1,800 hommes, j'envoyai encore à M. le comte de Sainte-Rose une centurie de grenadiers. Le combat fut des plus opiniâtres et dura pendant plus de quatre heures. L'ennemi était si acharné que, trois fois repoussé, il revint attaquer une quatrième fois et qu'il grimpait par les rochers dans des endroits qui paraissaient impraticables, afin de tâcher de tourner le poste. Dans ce temps-là, M. le comte de Sainte-Rose fit une sortie qui lui fit faire plusieurs prisonniers. Durant cette affaire, qui fut très longue et vive, j'envoyai plusieure fois, sur la cime de la Saccarella, des munitions de guerre, du vin, et de l'eau-de-vie, qui furent très nécessaires. J'usai de la même précaution, lorsque la redoute de la cime del Bosco fut attaquée. Je joins ici la relation de M. le comte de Sainte-Rose [1], dont la valeur connue s'est déployée dans cette journée d'une manière éclatante.

Toutes les troupes qui combattirent sous ses ordres, méritent de grands éloges; de l'aveu de tout le monde, les grenadiers s'y sont encore distingués. On a tué un grand nombre d'ennemis; mais, comme ils les entraînaient avec eux sur la neige, il n'est pas possible de le connaître au juste; il passe le cent. On a fait sur lui trente-six prisonniers, parmi lesquels un commandant de bataillon, un lieutenant et quelques bas-officiers. On voit par le tableau ci-après la perte que nous avons essuyée dans cette affaire et celle de la redoute de la cime del Bosco et du Tanarello.

OFFICIERS BLESSÉS			BAS-OFFICIERS, GRENADIERS, SOLDATS				
REGIMENTS	GRADES	NOMS	RÉGIMENTS	Tués	Blessés	Prisᵉʳˢ	Dont on ignore le sort
Grenadiers royaux...	Major du régᵗ..	Marq. de Chaumont	Grenadiers royaux...	3	28	»	»
	Major de bat...	Marquis de Musset.	Belgioioso .	4	23	17	6
	Capitaine-lieut.	M. Milliani.	Gardes	5	10	»	31
	Lieutenant	Marquis Costa.	Piémont...	2	7	6	»
	Sous-lieutenant	Chev. Barbavara.	Nice.......	»	1	»	»
Gardes	Lieutenant	Chev. Montezeno.	Artillerie ..	»	1	»	»
Piémont...	Capitaine-lieut.	Chev. Gros.					
	Lieutenant	M. Audiberti.					
Artillerie...	Sous-lieutenant	Chev. Philippi.	Total...	14	80	23	37

Je ne dois pas oublier de dire que, conformément à mes instructions, M. le comte de Sainte-Rose, aussitôt arrivé sur la Saccarella, envoya à M. le baron Grimaldi, major du régiment de Nice, commandant au poste de Tanarello, un secours consistant en une compagnie de chasseurs, 25 grenadiers et 25 soldats du régiment de Belgioioso, ce qui n'a pas peu contribué à la défense du poste important du Tanarello, comme on verra par la relation ci-jointe du dit major baron Grimaldi.

Sur ces entrefaites, je vis de mon poste l'ennemi attaquer la redoute de Fels et aussitôt environ deux bataillons prendre la fuite vers la Brigue, ce qui me fit mal augurer de l'affaire. Effectivement, la re-

1. Cette relation n'a pas été retrouvée. Heureusement, celle de M. de Malausséna (archives de Breil, pièce nº 67) y supplée.

doute fut bientôt prise. Je jugeai que l'ennemi probablement viendrait attaquer la redoute de la Cima del Bosco, où était appuyée la droite de mon camp. Il n'y avait qu'une compagnie des Gardes ; j'y envoyai aussitôt un renfort d'une autre compagnie du dit régiment, d'un de Piémont et un détachement de Belgioioso de 75 hommes. Avant midi, je vis l'ennemi s'avancer de la cime de Marta vers cette redoute et se former en arrière d'une petite butte que j'avais en vain recommandé, par écrit, à l'officier de garde de tenir autant que possible et qui fut abandonnée, au premier coup de fusil, pour se retirer dans la redoute. Sur quoi, j'écrivis au même officier, auquel était déjà arrivé le renfort ci-dessous, d'attaquer l'ennemi qui était encore en petit nombre, afin de l'en chasser, réoccuper le poste et empêcher que l'ennemi ne s'y rassemblât en forces pour agir ensuite contre la redoute. Mais, voyant que cet ordre ne se mettait point à exécution, j'envoyai M. le chevalier Balegno, major du régiment de Piémont, avec une compagnie de son régiment, pour aller prendre le commandement de la dite redoute. Je dois bien me féliciter du choix que j'ai fait de ce digne officier ; c'est à sa fermeté et à sa valeur qu'est due la conservation de cette redoute, qui fut attaquée bientôt après [1]. . . . .

Du mont Bertrand, ce 4 mai 1795.

Signé : De Bellegarde.

Archives de Breil, n° 70. b. **N° 1** 30 avril 1794.

Relation de l'expédition faite par le second bataillon du Régiment d'Asti dans la matinée du 27 avril 1794, pour aller secourir le poste de la Saccarella, attaqué par l'ennemi.

Le 27 avril, à 5 heures du matin, trois coups de fusil, partis du poste de la Saccarella, signal convenu, nous ayant annoncé l'apparition de l'ennemi, qui effectivement se présentait en force sur le *Pian del Fontan,* d'où il s'avançait pour forcer l'attaque du dit poste de la Saccarella, ayant déjà forcé la garde avancée à se replier, je reçus un billet de M. le marquis de Bellegarde, qui m'enjoignait de partir avec mon bataillon pour aller m'emparer des hauteurs qui dominent le poste de Roche Barbon et, par un second billet, de tâcher de prendre les ennemis par derrière et leur faire abandonner l'attaque.

Je partis sur-le-champ avec mon bataillon déjà morcelé par les différentes gardes et détachements et, étant arrivé à la Roche Barbon, le chevalier de Colombo, capitaine au régiment de Piémont avec ses officiers et ceux des grenadiers royaux qui gardaient ce poste, s'empressèrent de me représenter la hardiesse de mon expédition, dans laquelle j'étais moralement assuré d'être coupé par les corps ennemis de réserve, qu'on voyait disposés à marcher sur la côte au-dessous du mont Pellegrino et dans les vallées. Sans faire attention à leurs remontrances, ne connaissant d'autre expédient que celui d'obéir aveuglément aux ordres, je me bornai à envoyer un billet à M. le marquis de Bellegarde, pour ne pas lui laisser ignorer le péril auquel j'allais m'expo-

1. Voir la relation du major Balegno, pièce justificative, n° 13.

ser [1] et je partis tambour battant à la vue des ennemis qui me regardaient monter. Arrivé au-dessous du Pian del Fontan, j'essuyai une fusillade de l'ennemi qui s'était mis en mesure de me disputer le pas, que je le forçai cependant à me laisser après quelque fusillade, en se repliant sur la pointe opposée qui conduit à la Baisse de la Demi-Lune, vers la principauté d'Oneille, où il y avait un corps de réserve.

Mon but étant d'aller délivrer la Saccarella, je ne crus pas devoir perdre le temps à leur poursuite et je continuai mon chemin jusqu'à une hauteur occupée par quelques Français, qui ne firent presque point de résistance et où je fis six prisonniers. Nous descendîmes ensuite précipitamment par la pente de neige à un petit rocher bien élevé et garni de quelques retranchements, sans savoir par qui il était occupé, que je reconnus être au pouvoir des ennemis; j'y fis encore trois autres prisonniers; je délivrai deux soldats aux gardes et un milicien qui avaient été pris précédemment et je trouvai trois officiers blessés aux jambes, qui se rendirent à moi, mais que je fus forcé d'abandonner au moment de la retraite par la difficulté de les faire marcher. Ayant voulu m'assurer de leur grade, je demandai à voir leurs commissions, dont une est demeurée entre mes mains. Je défendis qu'on leur fît aucune insulte et je leur fis rendre les effets qu'on leur avait pris.

Dans ces entrefaites, je voyais avec bien du plaisir s'avancer vers nous un peloton de soldats habillés dans le costume autrichien, que je croyais un secours envoyé à notre rencontre, mais qui n'étaient que des déserteurs du régiment de Belgioioso, qui nous avaient pris pour des Français, s'enfuirent à toutes jambes, aussitôt qu'ils nous reconnurent. Il me réussit cependant d'en faire arrêter un, que j'ai fait remettre à son corps.

La méprise de ces déserteurs s'étendit jusqu'au corps ennemi qui attaquait la Saccarella, qui, nous croyant Français, redoubla la vigueur de ses attaques et la vivacité de son feu; mais qui, détrompé par le feu même que nous fîmes sur ces déserteurs et par celui que la troupe, qui occupait le petit rocher, faisait sur nous, se déconcerta au point que je vis une bonne partie des assaillants abandonner l'attaque pour se réfugier dans le vallon. Nous nous battîmes pendant une heure environ avec ceux qui étaient maîtres du petit rocher, sans pouvoir les faire désemparer; mais nous tuâmes plusieurs d'entre ceux qui abandonnaient l'attaque de la Saccarella par l'avantage que nous donnait sur eux notre poste. Après quoi ayant vu, à n'en pouvoir douter, que ceux qui avaient abandonné la susdite attaque allaient se rallier aux trois colonnes qui étaient montées après nous du mont Pellegrino et du Tanarello, pour venir nous envelopper, voyant aussi le petit

1. Voici ce billet d'après la relation du marquis de Bellegarde, archives de Breil, n° 95 b : « J'ai reçu votre billet (ordre indiqué ci-dessus). L'ennemi est maître des hauteurs qui dominent le derrière du Barbon. Je n'ai point d'autre chemin pour y aller que celui qui conduit au Pian del Fontan, où l'ennemi est déjà, comme vous pouvez voir de votre camp. Pour obéir à vos ordres, nous irons, nous nous battrons; mais je dois vous prévenir que ce sera inutilement. *Signé :* De Saint-Michel, le 17 avril 1794. » — Pour rétablir la vérité, il convient encore de donner le passage suivant de la même relation... : « et le bataillon d'Asti qui rentrait alors. Son lieutenant-colonel, M. le comte de Saint-Michel, me fit publiquement les reproches les plus vifs, de ce que, lui ordonnant de marcher pour prendre l'ennemi en queue, je l'avais trop exposé. Je lui répondis qne, si l'événement n'avait pas répondu à mes intentions, je n'avais point à me reprocher d'avoir causé de mal à son bataillon ».



corps, que j'avais laissé sur les hauteurs qui dominent le Barbon, pour me garder le derrière, se replier sur moi, et de plus m'étant aperçu que le poste de la Roche Barbon avait été abandonné, ce qui m'ôtait tout espoir de me retirer par le chemin que j'étais venu, je pris l'unique parti qui me restait, celui de faire disparaître le bataillon par les rochers escarpés qui étaient sur ma gauche. Me frayant un chemin jusqu'alors inconnu, par lequel cependant, avec beaucoup de peine et de patience, quoique vivement poursuivi par l'ennemi, j'ai eu le bonheur de ramener toute ma troupe saine et sauve à notre camp, sans qu'il soit arrivé le moindre mal à qui que ce soit dans une descente aussi hardie et périlleuse, à l'exception de M. le comte Lisi, major du bataillon, qui, ayant fait un faux pas dans ces précipices, est revenu au camp en très mauvais état.

Le but de mon expédition étant de délivrer la Saccarella en détournant l'ennemi des assauts répliqués qu'il ne cessait de lui donner, j'espère l'avoir rempli, puisque notre feu a fait lâcher prise à la majeure partie des assaillants, le reste n'ayant fait que mollir et ayant fini par abandonner tout à fait l'attaque. Je suis parvenu à conserver au Roy, par une retraite très hardie, un bon nombre de braves gens et j'ai fait quelques prisonniers.

A peine arrivé au camp, je reçus ordre de monter avec le bataillon au Col Ardent et, comme je voulais faire abattre les tentes, on me dit que M. de Bellegarde l'avait défendu, disant *qu'il voulait tout perdre*. Mais, après être arrivé au Col Ardent, M. de Malausséna, en nous indiquant notre destination, me dit d'envoyer chercher les tentes et, faute de mulets pour les transporter, il promit aux soldats 20 sols pour chaque tente. Malgré que ma troupe fût tout à fait sur les dents par les fatigues et le feu essuyé dans cette journée et la précédente où eut lieu l'attaque et défense du mont Pellegrino, j'ai réussi à sauver 42 tentes, sous lesquelles le bataillon couche actuellement.

Du camp de la Crozette, entre la Brigue et Tende, le 30 avril 1794.

De Saint-Michel.

Archives de Breil, pièce n° 85 d. **N° 13** 3 mai 1794.

Relation de l'affaire qui a eu lieu le 27 avril dernier à la redoute de la Cime du Bois, sur la droite du camp de Col Ardent.

A une heure environ de l'après-midi, ayant reçu de M. le marquis de Bellegarde, colonel du régiment des grenadiers royaux, l'ordre d'aller prendre le commandement de cette redoute, j'y amenai avec moi, de renfort, la compagnie colonelle du régiment de Piémont, composée d'un capitaine-lieutenant, chevalier de Bissy, un sous-lieutenant, chevalier de Paoletti et 48 hommes, bas-officiers et soldats. A mon entrée dans la redoute, j'y trouvai deux compagnies du régiment aux Gardes aux ordres du chevalier Vialardi, capitaine, qui commandait le poste, composées des chevaliers Caccia et d'Alais de la

Fléchère, lieutenants, du sous-lieutenant chevalier de Castelmagno et de 95 hommes et d'un détachement de Belgioioso de la force de 75 hommes, y compris deux premiers lieutenants, MM. Jale et Fischer, et de la première majore de Piémont, forte de 70 hommes, commandés par le capitaine-lieutenant chevalier Grosso, lieutenant chevalier Brun, sous-lieutenant chevalier de Monale, ce qui formait un total de 296 hommes. J'y trouvai encore une petite pièce de montagne de quatre livres de balle, servie par un sergent qui, au commencement de l'action, eut les deux mains percées par un coup de feu et un soldat du corps royal avec un autre du régiment de Nice. Je reconnus que la disposition de la troupe, donnée par M. le chevalier Vialardi, était très bien.

Les ordres reçus de M. le marquis de Bellegarde, portant de faire attaquer, sur deux colonnes de 50 à 60 hommes chacune, la butte opposée à la redoute, pour détruire l'ouvrage qu'élevait l'ennemi pour y placer du canon, et de me défendre ensuite jusqu'à l'extrémité, je fis marcher, sous les ordres de MM. Vialardi, Fischer et Brun, les deux colonnes ordonnées. Mais, malgré toute la célérité que je mis dans cette expédition, le temps qui s'écoula depuis le moment auquel M. le marquis de Bellegarde m'en donna l'ordre à mon départ du camp, jusqu'à celui où j'arrivai à la redoute, fut assez long pour en donner à l'ennemi autant qu'il fallut pour mettre ses pièces de 4 en état de tirer, de manière que, quoique nos deux petites troupes allassent gaiement à l'ennemi, arrivées au pied de la rampe de la butte, il vit sortir sur la gauche une grosse colonne ennemie qui l'aurait enveloppé et qui ensuite, se partageant en trois corps, se dirigea pour attaquer la redoute sur autant de points.

Pendant que l'ennemi marchait vivement à l'attaque, le feu de l'infanterie de cette redoute était des mieux nourris et celui du canon l'était autant que le peu de munitions que j'avais pouvait le permettre. Malgré cela, le corps ennemi du centre, qui était le plus fort, et avait un terrain plus aisé à parcourir, poussa si avant qu'une partie gagna le pied du retranchement et présenta plusieurs bayonnettes dans l'embrasure, s'étant là mise à couvert de tout feu. Je criai hautement : « Vive le Roi ! » et me mis à faire rouler des pierres sur elle. L'exemple de MM. Vialardi et Gros, qui, étant à mes côtés, en firent autant, et les cris de « Vive le Roi », qui soudain retentirent parmi toute la troupe, redoublèrent tellement son ardeur et son énergie qu'une grêle de pierres, pleuvant sur la tête de l'ennemi caché au pied du retranchement, le força d'abandonner cet abri pour se soustraire aux coups meurtriers auxquels il ne pouvait répondre. A peine en s'éloignant se fut-il mis à découvert, que notre feu de mousqueterie recommença plus vif que jamais, ce qui l'obligea de s'éloigner encore davantage. Notre canon alors qui, par la trop grande proximité de l'ennemi, ne pouvait auparavant tirer sous un aussi grand angle d'inclinaison, recommença à jouer et augmenta tellement son épouvante qu'en se débandant entièrement, il s'enfuit à toutes jambes pour cacher la honte d'avoir échoué dans son entreprise.

Nous avons eu quatre morts, y compris un caporal du régiment aux Gardes et plusieurs blessés, parmi lesquels le sergent d'artillerie. La perte de l'ennemi a été infiniment plus forte, quoique je ne puisse la

déterminer précisément. A une heure de nuit, ainsi que m'ordonna M. le marquis de Bellegarde, je me repliai sur le camp, ayant préalablement fait passer la pièce de canon et ne laissai dans la redoute que le soldat canonnier du corps royal et celui de Nice, pour entretenir le feu allumé, avec ordre de ne se retirer qu'une heure après mon départ. Je leur recommandai d'avoir le plus grand soin des trois prisonniers français blessés, ainsi que j'en avais donné parole à ceux qui, après le combat, s'étaient présentés désarmés et sans chapeau sur le devant de la redoute pour les emporter. Je fus affligé de les laisser en arrière, faute de civières et d'hommes qu'on m'avait fait espérer pour les transporter. Je les fis placer sur de la bonne paille sous la seule baraque que j'y trouvai, en leur donnant moi-même un peu de pain biscuit trempé dans l'eau-de-vie, seul restaurant que nous avions.

J'ajouterai que j'avais déjà fait escorter au camp trois autres prisonniers qu'on avait fait lors de l'attaque de la butte.

Par la bravoure et la fermeté que toute la troupe en général que j'avais l'honneur de commander a montré, dans cette action qui dura une heure et demie environ, je serais embarrassé d'en faire les éloges qui lui sont dus. Je le serais davantage encore, si je devais en particulier, outre les Messieurs ci-devant nommés, dire ce que chacun a dignement mérité et, en observant simplement l'énorme supériorité des forces par lesquelles elle fut attaquée, je me bornerai à laisser juger du prix de la défense qu'elle a faite à cette occasion.

Du camp du col Bertrand, ce 3 mai 1794.

Signé : Balegno,
Major du Régiment de Piémont.

Archives de Breil, pièce n° 91 a. — N° 14 — 16 juin 1794.

Lettre de M. le comte Vital au général Colli.

Monsieur,

Le comte de Mussan me procure une occasion bien favorable pour me rappeler au précieux souvenir de V. E. et pour l'informer (dans le doute qu'elle n'ait reçu ma première lettre [1]) de ce qui s'est passé à Marte le 28 avril.

C'est le 26 que l'ennemi s'est présenté à la Maglia en deux colonnes assez fortes, descendues du col de l'Agnon et du Maurigon, lesquelles ont forcé sans peine la seconde compagnie des chasseurs-carabiniers, déjà bien mutilée et dépourvue de cartouches du calibre des carabines. Cette compagnie a fait sa retraite à la grange Rostagni, où s'était cantonnée la compagnie Maggiolini du régiment d'Asti, qui l'a bien soutenue par un feu très vif. Ce même jour, j'ai dû fournir cent et plus de soldats . . . . transport de canons et il m'a fallu encore remplacer . . . . de Marte le 1er bataillon de Turin monté à l'Authion, de façon que le Ciot de Marte fut réduit à une compagnie du bataillon d'Asti et à un échantillon de celui d'Oneille ; car deux

1. Archives de Breil, pièce n° 92 : — Relation envoyée de Fréjus où M. le comte Vital était prisonnier de guerre. Celle-ci est plus développée et plus complète.

compagnies d'Asti étaient occupées à la croix de Gan et la quatrième, comme j'ai déjà dit, se trouvait à la grange Rostagni.

Je voyais que l'ennemi se renforçait beaucoup à la Maglia et à l'Agnon; le lieutenant-colonel du bataillon de Turin, comte Fresia, m'apprenait en même temps que les Français augmentaient leurs forces aux environs de Comagna, ce qui m'a obligé à faire plusieurs rapports au quartier général de Savourge, d'où je n'en ai pu tirer aucune réponse. Le matin du 28 surtout, après que l'officier canonnier a mis feu à mon insu au magasin à poudre de la redoute de Marte, j'ai observé l'ennemi en mouvement et, dans la supposition d'être attaqué, j'ai donné les dispositions pour une vigoureuse défense, et toute ma troupe a d'abord pris ses postes de combat. Mais l'attaque n'a pas eu lieu et, observant les mouvements rétrogrades de l'ennemi, ma troupe s'est retirée. Le comte Fresia, qui se voyait également menacé en force, m'a écrit pour avoir des ordres ultérieurs, surtout en cas que le fort de Savourge fût pris. Je lui ai répondu que je n'en avais reçu aucun; qu'il était dit de se défendre à outrance et qu'en cas de malheur, il pouvait gagner la hauteur et me joindre. Du même moment, j'ai envoyé un rapport exact et bien circonstancié au général baron Dellera, le pressant de m'envoyer des ordres précis et lui faisant également sentir que j'ignorais du tout ce qui se passait à Savourge; mais point de réponse.

Vers les 3 heures de l'après-midi, le bruit courut dans le camp que le Col Ardent était forcé, que Savourge était à l'ennemi et que le général Dellera s'était retiré à Tende avec ses troupes. Mon aide-major, que j'ai d'abord envoyé reconnaître, m'a confirmé cette fâcheuse nouvelle, ajoutant que le bataillon de Turin avait abandonné Comagna et j'ignore encore la route qu'il a prise. Avant le retour de l'aide-major et la réception de l'ordre de me retirer, à nuit close, à Tende, l'ennemi avait déjà attaqué la croix de Gan, Lantourasca et Lantonna. Ces deux derniers postes déjà forcés, il a pris en flanc la croix de Gan et a obligé ce poste à faire sa retraite vers la grande redoute que plusieurs petites troupes en échelons ont protégée avec énergie.

Averti ensuite que l'ennemi grimpait le bois de la Maglia en trois colonnes, dont une prenait sa direction vers la baisse qui est entre les deux redoutes . . . . envoyé une compagnie d'Asti avec les chasseurs . . . . détachements d'Oneille sont marchés au débouché de deux autres sentiers. Tenant le reste de la troupe en bataille sur le devant de la redoute, j'ai détaché un petit nombre de soldats pour ramasser le bois nécessaire aux feux ordonnés et j'attendais la nuit pour me retirer à Tende. Mais l'ennemi ne m'en a pas donné le temps. Les troupes montées par la croix de Gan, Lantourasca et Lantonna m'ont attaqué en front; celles de la Maglia en flanc. Les premiers ont été repoussés et poursuivis avec vigueur; mais celles de la Maglia ont probablement forcé ou coupé les détachements que j'y avais opposé. Car, m'étant rendu en personne pour reconnaître ces postes, j'ai vu que l'ennemi était maître des débouchés, mais je n'ai pu découvrir la retraite des troupes que j'y avais opposées. Dans cet intervalle, la troupe qui était sur le devant de la redoute a continué à se battre avec vigueur; elle a brûlé toutes ses cartouches et deux barriques remplies d'autres cartouches, que le hasard a fait oublier dans la redoute.

Je n'ai que des éloges à faire de la conduite et bravoure des officiers; mais leur vigilance n'a pu empêcher la fuite d'un nombre de soldats qui ont profité de l'obscurité pour s'évader.

Réduit à une poignée de soldats, sans munitions de guerre, et qui n'auraient pas suffi à garnir un quart de la redoute, entouré par un ennemi en force et la circonstance qui rendait le local impraticable à toute espèce de retraite; ce sont les motifs qui m'ont décidé à me rendre, d'autant plus que, faisant supposer la redoute garnie, l'ennemi, qui s'en faisait une occupation unique, donnait le temps aux troupes détachées de se retirer. C'est, en effet, au-dedans de la redoute, où il n'y avait personne, que j'ai fait battre le rappel et l'ennemi a réellement cru que la troupe qui en était dehors, ne fut que la simple sortie d'un détachement.

J'ai l'honneur d'être, de V. E., le très humble et très obéissant serviteur, *Signé :* VITAL.

Vienne, le 16 juin 1794.

Archives de la Guerre, pièce n° 33 b. **N° 15** 7 mai 1794

Rapport du comte d'Aglian.

Le 7 mai, à 5 heures du matin, le général Colli reçut l'avis que l'ennemi s'avançait vers nous. Il m'envoya d'abord au colet de la Brigue pour observer ses mouvements. A peine suis-je sorti de Tende que j'entendis une vive fusillade du côté de Saint-Dalmas et je rencontrai les milices de ce poste qui se retiraient. Il y avait parmi eux quelques pionniers. Arrivé au colet, je trouvai la troupe sous les armes. (A ce poste, le bataillon de garnison au centre, un de Montferrat sur la droite et un de Pignerol sur les hauteurs de la gauche.) Je m'avance et je vois l'ennemi qui avait déjà passé en partie le pont de la Brigue. J'entends alors trois coups de canon. Le commandant des Autrichiens ordonna à ce signal la retraite, ce qui était conforme à ses instructions. Montferrat descendit le premier, ensuite Pignerol, les Autrichiens firent l'arrière-garde. Je me retirai avec ces derniers. Aussitôt que nous eûmes quitté ce poste, les Français y arrivèrent; ils firent feu sur nous et blessèrent quelques hommes. Au pied de la descente, nous trouvâmes le général, qui envoya Montferrat occuper la hauteur derrière Tende, nommée Cugnolina, fit monter le premier bataillon de Pignerol et une partie des Autrichiens sur la hauteur à gauche du pont de Tende, celle plus en avant se trouvant déjà garnie par le 2me bataillon de Nice et par les troupes qui se retiraient de la Baissa de Bonsiglia, savoir : le 4me bataillon de Grenadiers, le 2e de Pignerol et le Corps franc.

Le régiment d'Oneille, qui devait occuper la hauteur sur sa droite en avant de Tende, en rencontrant les Pionniers qui se retiraient en désordre, hésita et n'arriva plus malgré les ordres que le général lui envoya coup sur coup. Le général voyant enfin qu'on avait perdu le moment et que les ennemis y étaient déjà arrivés, il m'envoya pour leur faire prendre, également qu'aux Pionniers, la hauteur du château

de Tende. Je montai au château avec le peu de monde de ces deux régiments que j'ai pu rassembler, car ils étaient tous pêle-mêle et en confusion. Je tâchai de les mettre en ordre ; mais, très peu secondé par le petit nombre d'officiers qui y étaient, je n'ai pas pu en venir à bout et même, pendant que j'arrangeais Oneille, je m'aperçus que les Pionniers commençaient à défiler. J'aurais tenu avec le peu de soldats qui me restaient encore, ce poste étant très avantageux. Mais les troupes qui étaient sur la gauche de Tende ayant quitté le leur et se retirant par le grand chemin, l'ennemi, déjà maître de Tende et des hauteurs de la gauche, aurait pu me tourner très aisément ; ainsi nous nous retirâmes peu à peu en côtoyant toujours la montagne, pour soutenir ceux qui passaient par le grand chemin. L'ennemi nous poursuivit toujours en nous fusillant, ce qui blessa plusieurs. Les nôtres y répondaient, mais sans ordre. En continuant ma marche, je ne vis presque plus de soldats d'Oneille et des Pionniers ; mais je me trouvais avec des Grenadiers, le plus grand nombre du régiment de Courten. M. du Lac, lieutenant-colonel d'Oneille, était avec moi. J'arrive à l'endroit où, suivant l'ordre donné la veille, je croyais d'y trouver le 1er bataillon de Nice, mais il n'y avait personne. Je vois de loin le comte Alciati, qui dit apparemment d'ordre du général : « il faut faire une halte. » Je trouve un poste avantageux ; je m'y arrête avec quelques Grenadiers ; je dis à haute voix à ceux qui me précédaient de s'arrêter sur la hauteur qui assurait ma retraite ; mais on ne jugea pas à propos de le faire. L'ennemi, cependant, qui nous poursuivait toujours, tâchait de s'y rendre lui-même. Je marche ; je l'occupe avant lui. J'espérais alors de pouvoir continuer ma retraite comme j'avais fait jusqu'à ce moment, défendant le terrain pas à pas, d'autant plus que, suivant l'ordre, Peyer-im-Hoff devait se trouver sur la hauteur et que ceux d'Oneille, des Pionniers et des Grenadiers qui m'avaient devancé, m'auraient soutenu et m'auraient empêché d'être coupé. Mais je me suis malheureusement trompé ; car, ayant mis de nouveau en mouvement le peu de monde que j'avais, nous ne fîmes que quelques minutes de chemin, que tous les soldats s'arrêtent et plusieurs revinrent en arrière me dire : « Nous sommes coupés, les Français nous ont gagné le devant. » Je ne veux pas le croire ; je m'avance et je vois que ce n'est que trop vrai, mais qu'ils ne sont qu'en très petit nombre. Je reviens ; j'ordonne aux premiers Grenadiers de nous ouvrir le chemin, baïonnette en avant ; mais on ne m'obéit pas. Quelques Français arrivent en même temps et presque tous jettent bas les armes et se déclarent les uns déserteurs, les autres prisonniers de guerre, au nombre en tout de 40 environ. Je perdis alors tout espoir de pouvoir me sauver et il fallut me rendre avec M. du Lac. On nous fit demeurer une demi-heure près de cet endroit et bientôt nous vîmes arriver d'autres prisonniers, parmi lesquels le comte de Lescarena, lieutenant dans le corps des Pionniers. On nous conduisit à Tende et l'on nous présenta aux généraux Macare *(sic)* et Masséna. Nous y trouvâmes deux autres prisonniers, le chevalier Philippi d'Aoste et M. de May de Courten. On nous fit passer le même jour au Fontan, où arrivèrent une heure après nous, le chevalier Grimaldi, lieutenant-colonel du régiment de Nice, et M. Gay, capitaine dans les Pionniers. Le nombre des soldats prisonniers de guerre monte à 160 et celui des déserteurs à 50 environ.

Archives de Breil, n° 94 d. **N° 16** 1er Mai 1794.

DISPOSITION DES TROUPES DANS LE COMTÉ DE NICE

EMPLACEMENTS	DÉSIGNATION DES CORPS
Sur la hauteur au-dessous de Saint-Dalmas, appelée la Tête du Tor.......................	2 bat. de Peyer-im-Hoff, les 2 Cies de Sospel et de Breil, qui qui doivent s'étendre jusqu'au roc de Vergo.
Aux granges en bas de la Tête du Tor.......................	Compagnie Pian et Volontaires Pandini.
A Saint-Dalmas................	1 bat. de Pionniers et 1 division de Belgioioso.
Au Col de Peyrafica...........	1er bat. de Chasseurs, les 2 Cies de Milices du Moulinet et d'Utelle.
Sur la droite de la Colette de la Briga.......................	2 bat. de Montferrat et le 2e bat. de Tortone.
Sur la Colette de la Briga.....	1 bat. de garnison autrichien.
Sur le Roc de la gauche.......	1er bat. de Pignerol.
A la Baisse de Bonsila.........	2e bat. de Pignerol, 5e Grenadiers, Corps franc.
Au Col des Coutures...........	1 bat. et demi de Belgioioso, 2 bat. d'Asti.
A la Baisse sous Bertrand.....	2 bat. des Gardes, 2 des Grenadiers royaux, 1er de Nice, 2 de Piémont.
Au Baracon de Riofreid........	2e bat. de Chasseurs, 1er bat. de Tortone, Centurie de Chasseurs-carabiniers, et plusieurs compagnies de Milices.
	EN RÉSERVE
A la droite du Pont miné......	2 bat. d'Oneille.
A Tende	2 bat. de Turin.
Sur la hauteur de la gauche du pont de Tende...............	2e bat. de Nice.

CHANGEMENTS ARRIVÉS A LA PRÉSENTE DISPOSITION

2 MAI	3 MAI	4 MAI	5 MAI
On a fait monter à la Ca les deux bataillons de Turin qui étaient à Tende et le 2e bat. de Tortone, qui était à la droite des Autrichiens sur le colet de la Briga, est descendu à Tende, pour passer demain à Riofreid.	Le 1er bat. du régiment de Montferrat, commandé par M. de Saint-Laurent, major, qui était sur la colette de la Briga, est descendu, le 3 mai au soir, à Tende, pour partir le lendemain 4, pour Demonte. Le 2e bataillon de Tortone est passé à Riofreid.	Le régiment de Turin est passé de la Ca à Limone et le 1er de Montferrat est allé de Tende à Roccavione pour passer demain 5 à Demonte en garnison. Les ennemis attaquèrent la baisse des Salines et la Chiusetta, ils ont été repoussés et nous avons eu 4 blessés, du nombre desquels le chev. Asquieri, capitaine dans le régiment de Sardaigne.	Les grands magasins de Tende étant presque entièrement vidés et la retraite sur le col de Tende étant décidée depuis les affaires des 27 et 28, les régiments des Gardes et de Belgioioso viennent à Tende pour aller camper le lendemain, à gauche et à droite de la Ca. La division de Belgioioso qui était à Saint-Dalmas est remplacée par une centurie d'Oneille.

Nota. — Cet état a été rectifié d'après les indications de la relation de M. de Malausséna.

Archives de la Guerre. — N° 17 — 20 avril 1794.

SITUATION DE L'ARMÉE DES ALPES, LE 1er FLORÉAL, AN II

Général en chef : Dumas. — *Chef d'état-major* : Général de brigade, Piston.
Adjudants généraux, Chefs de brigade : Sandos, Espagne, Montmeau, Borel. — Chefs de bataillon : Chorier, Pérard, Bonnard, Duluis.

Division	Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
1re Division. — Général Pellapra, à Embrun.	Général de brigade Valette à Besançon. — Adjudants génér. Delort à Gap. Vaux à Embrun. Achon à Briançon.	1er Rhône	Embrun	1.009	1.055
		2e Infant. légère	Briançon	796	1.046
		Chass. des Hautes-Alpes	Montlyon	744	1.193
		Gardes nation. soldés	Briançon	296	299
		Guides à pied	id.	30	30
		5e Côtes marit.	id.	894	1.008
		3e Jura	id.	951	1.113
		4e bat. Alpes	Gap[1]	911	1.017
		Dét. du 4e artil.	Montlyon	29	29
		3 Cies de la 4e division d'artil.	Montlyon, Briançon, Embrun	190	202
				6.450	6.992
	Général de brigade Vaubois à Barcelonnette. — Adjudants génér. Levasseur et Lacombe à Barcelonnette.	1er Isère	Barcelonnette	929	1.085
		1er Lozère	id.	729	1.030
		Bat. Montferme	id.	938	986
		1er Aude	id.	853	1.024
		Canonniers	id,	45	67
				3.494	4.192
		Total de la 1re Division		9.944	11.184
2e Division.	Général de brigade Gouvion à Saint-Jean. — Adjudants génér. Rey et Camin à Saint-Jean.	2e Haute-Loire	St-Jean-Maurienne	855	1.039
		1er bat. Légion des Alpes	id.	846	1.010
		1er bat. franc de la République	id.	800	800
		Grenad. de Paris	Modane, Bramans.	826	921
		1er bat. Alpes	Modane	758	930
		1er bat. du 23e régiment	Saint-Michel	787	1.020
		Dét. du 1er artil.	Bramans, St-André, etc.	55	60
		Dét. du 5e cav.	Maltaverne, Aiguebelle, etc.	47	48
				4.119	4.789
2e Division. — Généraux Dours à Chambéry et Pouget à Carrouge.	Général de brigade Badelaune à Moutiers. — Adjudant général Alméras à Moutiers.	5e Isère	Moutiers	370	1.070
		5e Rhône et Loire	Hôpital et Conflans	995	1.076
		1er Côte-d'Or	Moutiers	958	1.063
		Grenadiers de la Côte-d'Or	Saint-Pierre	970	1.073
		2e du 79e régim.	Aime	860	1.079
		Dét. du 5e caval.	En divers endroits.	42	42
		Dét. du 4e artill.	Bourg St-Maurice, Moutiers et Conflans	116	123
				4.311	5.526
	Général de brigade Voillot à Carrouge. — Adjudants génér. Levrai à Bonneville, Blondeau à Evian, Noël à Carrouge.	1er esc. du 5e cav.	Carrouge	158	163
		Bat. du district de Châtillon	id.	906	1.038
		6e Ain	La Roche et Bonneville	1.019	1.109
		1er Drôme	Thonon	900	970
		1er Mayenne et Loire	Evian	932	1.042
		Dét. du 2e artill.	Carrouge	84	84
		Chasseurs de la montagne	Salanches	1.102	1.150
				5.101	5.556
	Général de brigade X..... — Adjudants génér. Cumell et Jeannell à Chambéry.	4e Ain	Annecy	449	449
		2e batail. Légion des Alpes	Montmélian	949	1.060
		1 escadr. 5e cav.	Chambéry	30	110
		2 escadr. 5e cav.	Annecy	51	319
		1 compie guides à pied	Chambéry	24	99
		Dét. du 4e artill.	id.	145	158
		1er tirailleurs de la frontière	id.	1.022	1.112
				2.670	3.307
		Total de la 2e Division		16.201	19.178

N° 17 (*suite*)

3me Division. — Général Richon, a Grenoble.

Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
Général de brigade Simien, à Barraux	4e Infant. légère	Grenoble	859	1.040
Général de brigade Simien, à Barraux	1er Villefranche-s/-Saône	id.	611	1.068
Général de brigade Rivas en tournée pour l'embrigadement avec le R. du P. Dumaz	20e Cie vétérans	id.	32	47
Général de brigade Rivas en tournée pour l'embrigadement avec le R. du P. Dumaz	Guides à cheval	id.	62	99
Général de brigade Rivas en tournée pour l'embrigadement avec le R. du P. Dumaz	Dépôt du 2e bat. du 79e régim.	id.	23	23
Général de brigade Rivas en tournée pour l'embrigadement avec le R. du P. Dumaz	Dét. 1er hussards	id,	29	29
Général de brigade Rivas en tournée pour l'embrigadement avec le R. du P. Dumaz	4e Artillerie	id.	232	232
Général de brigade Rivas en tournée pour l'embrigadement avec le R. du P. Dumaz	3e Artillerie	id.	175	248
Adjudants génér. Lécuyer, Palasson à Grenoble	Artile de l'Allier	id.	76	78
Adjudants génér. Lécuyer, Palasson à Grenoble	Bat. de sapeurs	Fort Barraux et Montmélian	830	888
			2.929	3.752
Général de brigade César, à Valence	4e Cie vétérans	Valence	49	55
Général de brigade César, à Valence	Dét. 1er hussards	Saint-Symphorien	222	283
Général de brigade César, à Valence	4e Division d'artillerie	Valence	742	852
Général de brigade Walther, à Vienne	16e Cie d'artillerie légère	Saint-Vallier	98	100
Général de brigade Walther, à Vienne	18e id.	Montélimar	93	98
Adjudant génér. Imbert, à Valence	22e id.	Chabeuil	98	100
Adjudant génér. Imbert, à Valence	Chas. à cheval de la montagne	Roanne	1.275	1.359
			2.577	2.847
	Total de la 3e Division		5.506	6.599

Brigade de flanc — **Garnison de Commune Affranchie**

Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
Général de brigade Ravier à Bourg	2e Bat. du district de Vienne	Bourg	766	851
Général de brigade Ravier à Bourg	1er Commune Affranchie	Collonges, St-Genis	480	492
Adjudants génér. Bonnard à Bourg, Vaufrelan à Ferney	Dét. 1er hussards	Bourg	114	114
Adjudants génér. Bonnard à Bourg, Vaufrelan à Ferney	Cie vétérans	id.	43	44
Adjudants génér. Bonnard à Bourg, Vaufrelan à Ferney	Canonniers de l'Ain	id.	81	81
Adjudants génér. Bonnard à Bourg, Vaufrelan à Ferney	19e Compagnie du 2e artillerie	Fort l'Ecluse	16	16
			1.504	1.598
Général de division Declaye	Bat. de Nantua	Com. affranchie (ou Lyon)	1.039	1.123
Général de division Declaye	9e Isère	id.	1.057	1.069
Général de division Declaye	10e id.	id.	1.073	1.073
Général de division Declaye	2e Tirailleurs de la frontière	id.	1.073	1.092
Général de division Declaye	5e Jura	id,	990	1.063
Général de division Declaye	Compag. franche de Belleville	id.	83	84
Adjudant génér. Boussin	Compag. de mineurs	id.	56	67
Adjudant génér. Boussin	9e Dragons	id.	611	944
Adjudant génér. Boussin	2e Cie d'Issoire	id.	265	269
Adjudant génér. Boussin	Gendarmerie nationale	id.	51	63
	Total de la garnison de Lyon		6.297	6.846

RÉCAPITULATION

	Présents	Effectif
1re Division	9.944	11.184
2e Division	16.201	19.178
3e Division	5.506	6.599
Brigade de flanc	1.504	1.598
Garnison de Lyon	6.297	6.846

Total de l'Armée des Alpes :

Présents 39.452
Effectif 45.405

Archives de la Guerre. **N° 18** 25 janvier 1794.

Extrait des Registres du Comité de Salut public de la Convention nationale du sixième jour de pluviôse, l'an deuxième de la République Française une et indivisible.

Le Comité de Salut public arrête :

ART. 1. — Le général en chef de l'armée des Alpes prendra les mesures nécessaires pour s'emparer le plus promptement possible des postes que les ennemis occupent au petit Saint-Bernard et aux grand et petit monts Cenis.

ART. 2. — Il emploiera pour cette expédition une telle supériorité de forces qu'il ne puisse y avoir aucun doute sur le succès, attaquera tous les postes en même temps, tâchera de les surprendre, gardera le secret le plus profond et fera ses dispositions sous des prétextes étrangers à son véritable but.

ART. 3.— Immédiatement après l'expédition, le général fera retirer tous les canons des postes enlevés, à l'exception de deux ou trois au plus dans chacun, lesquels seront braqués de suite sur les avenues du côté de l'ennemi et gardés avec la plus grande vigilance. On travaillera sur-le-champ à y faire les baraques et autres travaux nécessaires à la défense du poste et au bien-être de la troupe.

Pour extrait :

B. BARÈRE ; CARNOT ; C. A. PRIEUR ; BILLAUD-VARENNE.

NOTA. — La minute de cette pièce n'est signée que de Carnot, ainsi qu'une note ainsi conçue : « le ministre de la Guerre est invité à ne rien laisser transpirer du projet ; à recommander également le plus profond secret au général Dumas ; à lui recommander aussi d'employer dans cette expédition des hommes connaissant bien le pays. On assure que Badelonne (*sic*) serait très propre à l'attaque du petit Saint-Bernard et Ratel, capitaine des guides à pied, pour être employé en second à l'attaque du mont Cenis ».

Archives de la Guerre. **N° 19** 9 avril 1794.

Copie du rapport du général de brigade Gouvion sur l'attaque du mont Cenis. — Bramans, le 18 germinal de l'an deuxième de la République Française, une, indivisible et démocratique.

Je t'envoye, citoyen général, le rapport de l'attaque du mont Cenis, qui a eu lieu dans la nuit du 16 au 17. Je te fais passer ci-inclus les dispositions d'attaque faites par le général Sarret. La division de droite aux ordres de ce général, forte de 2,100 hommes, et partie de Bramans le 16, à 9 heures du soir, est montée par la gorge qui est vis-à-vis de Saint-Pierre d'Estravache. La colonne commandée par ce général a été conduite par un chemin si dangereux dans cette saison que plusieurs hommes ont été précipités ; cet événement a retardé la

marche, parce que cette colonne a été obligée de redescendre pour prendre le chemin d'en bas. Arrivé au point où les colonnes, qui jusque là avaient été obligées de gravir par le même sentier, devaient se séparer pour attaquer l'ennemi sur plusieurs points, on découvrit que les redoutes en avant du petit mont Cenis, que d'après les différents rapports on ne croyait pas occupées, l'étaient par beaucoup de monde et garnies de plusieurs petites pièces de canon et qu'il était impossible de les tourner à cause de l'escarpement. Malgré ces obstacles, le général Sarret se décida à les emporter de vive force. Il quitta sa colonne et vint se mettre à la tête de l'avant-garde. On ne pouvait parvenir à la redoute de gauche, qu'il fallait d'abord enlever, que par une arête, et homme par homme. Tous ceux qui se sont présentés ont été tués ou blessés ; à gauche et à droite, l'escarpement était si rapide, la neige si difficile à marcher, que tous ceux qui ont tenté d'y passer, pour tourner les flancs, ont été précipités.

Le général Sarret n'était plus qu'à 40 pas de la sommité, quand il a reçu une blessure mortelle. Plusieurs grenadiers ont été tués ou blessés de la même décharge et ont roulé dans la vallée. Ce spectacle a fait impression sur la division et il y a eu un moment de terreur. L'adjudant général Camin, qui commandait la 3e colonne, est arrivé avec une compagnie de chasseurs et est parvenu par ses exhortations à arrêter ce mouvement rétrograde. Les Piémontais qui voulaient en profiter pour nous attaquer sur le flanc, se sont retirés, quand ils ont vu que nous étions ralliés.

Les troupes, qui étaient sous les armes depuis la veille et qui avaient gravi à travers des précipices pendant 10 heures, étaient harassées ; il en était 10 du matin ; il en fallait six ou sept, avant de pouvoir faire la jonction avec les colonnes qui avaient attaqué par Lanslevillard ; plusieurs redoutes après celles que nous venions d'attaquer nous en séparaient encore ; la neige ne portait plus ; nous ne pouvions avoir aucune nouvelle du grand mont Cenis ; nous n'entendions pas même les coups de canon qui s'y tiraient ; il fallait donc, en tentant une nouvelle attaque, se décider, dans le cas même du succès, à bivouaquer dans un pays où il n'y a ni eau, ni bois et où le froid est d'une rigueur extrême. En cas d'insuccès, la retraite devenait impraticable pendant la nuit. Toutes ces circonstances, jointes à l'effet qu'avait produit sur les troupes le spectacle affreux des blessés, qui, roulant dans les précipices, ne pouvaient recevoir aucun secours, déterminèrent l'adjudant général Camin à rester en place jusqu'à 1 heure après-midi, pour occuper l'ennemi et l'empêcher de porter toutes ses forces sur les colonnes. A 1 heure, il ordonna la retraite, après avoir consulté les chefs des colonnes et pris les précautions nécessaires pour qu'elle se fît en bon ordre. En effet, elle s'est opérée sans perdre un seul homme. Le citoyen Herbin, capitaine des grenadiers du 23e régiment, s'est conduit dans cette affaire avec le talent et la bravoure qui le distinguent. Le sergent-major des grenadiers et le tambour-major du même régiment méritent les plus grands éloges par leur courage et les soins qu'ils ont donnés à l'intrépide Sarret ; ils l'ont enlevé au milieu d'une grêle de balles.

Le citoyen Aigremont, lieutenant de la légion des Alpes, mérite aussi qu'il soit fait mention de lui ; ce jeune homme, après avoir roulé

400 toises dans la neige, est arrêté dans sa chute par des sapeurs placés à cet effet ; il se relève en criant : « Vive la République » et, malgré les instances de ses frères d'armes pour aller se faire panser, il remonte et va reprendre son rang !

Les colonnes composant la 2e division, commandées par le général Gouvion, étant disposées conformément à l'instruction du général Sarret, partirent de Termignon, celle de gauche à minuit, celle de droite à 3 heures du matin. Celle de gauche, forte de 900 hommes, commandée par le citoyen Mayer, commandant le 1er bataillon franc de la République, s'étant dirigée par le chemin de Lanslevillard, après une marche de 10 heures et des plus pénibles, arriva droit au-dessus des postes de l'Hôpital, de Lesac (?) et de la Poste ; il avait déjà culbuté plusieurs avant-postes de l'ennemi et il attendait avec impatience l'arrivée des colonnes qui, parties de Bramans, s'étaient dirigées par les gorges du petit mont Cenis et devaient rejoindre sur le grand mont Cenis les colonnes de cette 2e division.

La colonne de droite, commandée par le citoyen Samson, capitaine au 2e bataillon de la légion des Alpes, et forte de 400 hommes, se dirigea par le Montfroid et, après une marche très pénible de six heures, elle arriva au poste qui lui avait été désigné. Cette colonne soutint longtemps un feu très vif des batteries de l'ennemi. La colonne du centre, forte de 200 hommes, commandée par le citoyen Girardelet, capitaine au 1er bataillon de la légion des Alpes, se dirigea par le grand chemin qui conduit à la fameuse redoute de la Ramasse. Cette colonne qui ne devait faire que de fausses attaques et par petits pelotons, se battit longtemps avec les avant-postes de l'ennemi. Le corps de réserve, commandé par le citoyen Laroque, chef de la légion des Alpes, se porta sur les plateaux du moulin de Lanslebourg et de Lanslevillard. Quelques heures après que le combat fut engagé, le général Gouvion, voyant la résistance que les avant-postes de l'ennemi opposaient à la colonne du centre, marcha avec 150 hommes de la réserve. Il se dirigea par un chemin que l'ennemi avait rendu très pénible, en faisant des abatis, sur la redoute de la Ramasse. Arrivé sur une espèce de petit plateau, il ordonna de battre le pas de charge pour essayer à la baïonnette l'enlèvement de cette redoute. Malgré le feu du canon et des espingoles, cette colonne marchait au son du tambour; elle fut arrêtée par un ravin très profond et très escarpé. Il n'y eut pas moyen de le franchir, d'autant que la neige commençait à ne plus porter. Le citoyen Labadie, capitaine au corps du génie, avait accompagné le général Gouvion pour prendre les moyens de faire tourner contre l'ennemi la force de ses redoutes à mesure que nous nous en serions emparés. Voyant enfin que les colonnes de la 1re division, parties de Bramans, ne paraissaient pas sur le grand mont Cenis, chaque colonne de la 2e division forma sa retraite à 4 heures du soir. Elle se fit dans le plus grand ordre. Nous avons eu neuf hommes de tués, 33 blessés, cinq faits prisonniers et plusieurs perdus dans les neiges ; on ne sait pas encore le nombre de ces derniers.

Tel est, citoyen général, l'issue du plan d'attaque parfaitement bien combiné par le brave général Sarret. La République a perdu un de ses meilleurs généraux ; ses talents militaires, sa bravoure et son patriotisme fesaient présager les plus heureux succès sur cette partie

de la frontière. Il emporte au tombeau les regrets et l'estime de tous ses frères d'armes. Ils ont demandé unanimement qu'il soit enterré à la batterie de la redoute de Bramans.

Le citoyen Mayer se loue beaucoup du citoyen Ratel, capitaine des guides à pied, qui marchait à la tête de sa colonne.

Salut, Union et Fraternité.

Le général de brigade employé en Maurienne,

Signé : GOUVION.

Pour copie conforme :

Le général en chef commandant l'armée des Alpes,

ALEX. DUMAS.

Extrait de la copie de l'Instruction et de l'ordre donné par le général de brigade Sarret, commandant en Maurienne, pour l'attaque du mont Cenis, jointe à la lettre du général Gouvion en date du 7 avril 1794.

. . . .

A la nuit tombante de ce jour désigné, par un temps clair et frais, les troupes destinées pour la 1re division, prises dans les cantonnements environnants, se rendront à Bramans. Celles prises dans les cantonnements un peu plus éloignées y seront rendues à peu près à la même heure, à l'entrée de la nuit. A ce moment, celles de Bramans se porteront à Saint-Pierre d'Estravache et seront immédiatement suivies par les autres, toutes munies de petits bidons, et les troupes devant former la tête des colonnes, munies de leurs grappins.

Sans perdre un instant, le citoyen Herbin, capitaine des grenadiers, à la tête de 500 hommes pris, savoir : 400 dans le 23e, y compris les grenadiers, et 100 dans le 1er bataillon de la légion, éclairé par les individus à son choix et dont il fixera le nombre, s'avancera par la gorge qui se trouve vis-à-vis Saint-Pierre. Gagnant les hauteurs, il ira s'établir sur la sommité de la montagne à droite, où se trouve assise une redoute de l'ennemi qui n'est point occupée, d'où il protégera et couvrira les troupes qui le suivront immédiatement. Il ne partira de ce point qu'au moment où la colonne du centre, où se trouvera le général, sera parvenue sur les mêmes sommités. Cette colonne remplacera la sienne qui, filant par la droite, en s'éloignant un peu de l'escarpement des rochers qui bordent la vallée de Saint-Pierre, ira prendre à revers le petit mont Cenis et le poste immédiatement en arrière que l'ennemi pourrait occuper.

Cette expédition faite, l'ennemi culbuté dans ces postes, la colonne du centre, composée de 800 hommes pris, savoir : 200 du 23e, 300 des Basses-Alpes, 200 du 1er bataillon de la légion, et 100 de Paris, s'avancera dans le même temps où la colonne de gauche, parvenue sur les hauteurs, pourra prendre sa direction, en longeant l'escarpement des rochers vers les postes du grand mont Cenis. Ce mouvement s'exécutera simultanément dans les trois colonnes et sera combiné de manière que la colonne de gauche vienne tomber sur la tête du flanc

de l'ennemi, en conservant les hauteurs; celle du centre, divisée en petites colonnes, qui se soutiendront mutuellement et qui marcheront autant que possible par le front de la division, précédées de quelques éclaireurs, se présenterait sur le centre du flanc de l'ennemi; celle de droite gagnera les derrières.

Le commandant de la colonne de gauche, qui aura sous ses ordres 500 hommes pris, savoir: 300 dans le bataillon des Basses-Alpes, 100 dans le bataillon n° 1 de la légion, et la compagnie des grenadiers de Paris, composée de 100 hommes, aura le soin, ainsi que le commandant de la colonne de droite, de mettre 100 hommes en seconde ligne, qui, pris parmi les bons, s'avanceront sur les pas de la colonne, en observant de laisser une distance de 300 pas. Le commandant de la colonne du centre formera aussi sa seconde ligne à la même distance et composée de 200 hommes.

En outre de cette seconde ligne, un corps de réserve de 300 hommes pris, savoir: 200 dans le 23ᵉ et 100 dans les bataillons de Paris, partant de Saint-Pierre, prenant la même gorge que les autres colonnes, à la suite de la colonne de gauche, se portera sur les hauteurs et s'y maintiendra pour soutenir l'attaque et favoriser la retraite, en cas d'événement. Il sera poussé 200 hommes de cette réserve, qui suivront les pas de la colonne du centre à une forte portée de canon. L'adjudant général Rey, qui la commandera, aura soin d'envoyer en avant quelques partis qui l'instruiront des événements et des succès ou des revers de chaque colonne. S'il y en avait une qui pliât, il choisirait un officier entendu et l'enverrait, à la tête de 100 hommes, pour soutenir, secourir, protéger la partie qui faiblirait. Il recevra les prisonniers qui, désarmés et bien fouillés, seront réunis et gardés, pour être conduits à Bramans après l'affaire. Il sera chargé de la correspondance avec la vallée par le moyen des signaux.

Six coups de fusil annonceront la détresse, et immédiatement le commandant de la réserve de Bramans fera monter 100 hommes. Trois coups annonceront l'espérance du succès; quatre coups, quelques succès; 12 coups, la déroute de l'ennemi. Saint-Pierre d'Estravache répétera ces signaux et des cavaliers d'ordonnance, placés à cheval à Bramans, porteront la nouvelle; l'une à Sollières, qui sera transmise par ordonnance successivement à Termignon, Lanslebourg; l'autre à Modane, qui sera transmise successivement jusqu'à Grenoble et Chambéry. Cette ordonnance ne partira que dans le cas où les 12 coups seraient tirés.

Les compagnies de grenadiers et carabiniers feront les têtes des colonnes. Les commandants des colonnes feront en sorte d'établir une espèce de liaison entre elles par le moyen des éclaireurs, et la correspondance avec la colonne du centre ne sera pas négligée. Les 32 canonniers, attachés à cette division, armés de toutes leurs pièces, seront divisés, savoir: huit à la suite de la colonne de gauche, 16 à la suite de celle du centre, huit à la suite de celle de droite.

Les colonnes fixées au nombre désigné marcheront dans le plus grand ordre et silence, sans se confondre, ni se mêler. On ne fumera pas. Les officiers de chaque compagnie sont responsables sur leur tête du désordre qui pourrait s'apercevoir dans leur troupe; ils veilleront avec la plus grande exactitude à ce que les soldats de leurs compagnies ne s'écartent point de leur rang. Seront regardés comme traîtres et

punis comme tels, ceux des officiers et sous-officiers qui, par leur négligence ou le mauvais exemple, auraient donné lieu ou participé à la confusion et au désordre.

Le commandant de chaque colonne aura le soin de faire ramasser les traîneurs et de faire avancer la tête de telle façon que la queue ne soit pas fatiguée. Tout homme qui sera reconnu ne s'être point trouvé à son poste sera puni de mort, suivant la loi.

Les colonnes s'avanceront sur l'ennemi à la faveur des ténèbres de la nuit, gardant le plus profond silence, et observeront de ne point tirer. La baïonnette est l'arme du Français ; c'est avec la baïonnette qu'il faut culbuter et renverser l'ennemi. Il est de la dernière importance de mépriser le feu de quelque patrouille et de ne point s'amuser à tirailler, pour ne point donner aux Piémontais le temps de recevoir du renfort. La troupe, portant une chemise sur les habits et allant de l'avant, sans répondre à son feu, déconcertera l'ennemi, qui ne saura de quel côté diriger ses coups. Les colonnes de gauche et du centre ne s'avanceront à sa portée qu'autant qu'elles pourront être instruites à peu près que la colonne de droite, arrivée à son point de direction, aura pris les derrières de l'ennemi. Au moment de fondre sur lui, des cris, des hurlements ne manqueront pas d'achever de le déconcerter ; mais ces cris, ces hurlements, élevés par toute la troupe, ne doivent être poussés qu'autant qu'on lui a mis, pour ainsi dire, la baïonnette aux reins. Ce sera le signal du pas de charge, qui ne pourra être battu que par l'ordre exprès des commandants de chaque colonne.

Les points où, à peu près, chacune des colonnes ira déboucher, seront : pour celle de droite, le point au-dessous de la grande Croix, la laissant à 50 pas derrière ; pour celle du centre, la crête du col sur la grande Croix, laissant Savalin et le lac à la gauche ; et pour celle de gauche, le point de Savalin, où elle s'arrêtera, sa gauche appuyant aux précipices et sa droite à la gauche.

Dans le cas où la colonne de droite se trouverait repoussée, l'ennemi qui s'avancerait pour la suivre trouverait, sur son flanc, la colonne du centre qui s'en serait approchée, au moment qu'elle en aurait eu connaissance. Si celle du centre était repoussée, la colonne de droite, se serrant sur le flanc de l'ennemi, le pousserait sur la colonne de gauche, qui n'abandonnerait jamais, dans aucun cas, la direction des rochers qu'elle est chargée de suivre.

Si les colonnes du centre et de droite étaient culbutées et qu'elles ne puissent point se rallier à la faveur de la seconde ligne, elles iraient se rallier, à la faveur de la réserve, et la colonne de gauche, conservant toujours son point de direction, en se retirant paisiblement, favoriserait cette manœuvre.

Dans les postes importants et nécessaires à garder, les commandants des colonnes ne les négligeront pas et auront soin d'y mettre le nombre de troupes convenable.

L'ennemi, cerné et implorant la clémence du vainqueur, on les fera prisonniers et on aura soin de les traiter avec douceur et ménagement.

Les colonnes de droite et du centre, sans s'amuser à cet objet, se porteront de suite sur les avenues et communications du mont Cenis avec la vallée de Suze, par où il pourrait arriver des renforts. Il n'y a point de moment plus près de la déroute que celui de la victoire qui

n'est point complète. Il arrive souvent que l'on s'endort sur le succès et c'est toujours de ce sommeil dont un ennemi adroit sait profiter.

Que l'ordre le plus exact, la vigilance la plus active soient toujours observés, et que les soldats dans les rangs soient dans le cas de braver les astuces de l'ennemi.

Du moment qu'une batterie sera enlevée par une colonne, les canonniers qui se trouvent à la suite, braqueront et disposeront les pièces contre l'ennemi, les désencloueront, si toutefois on a eu le temps de les enclouer. On doit s'attendre à en trouver au poste de la Ramasse, à ceux de la Poste, du Villaret, ainsi qu'à celui de la grande Croix. S'il est possible de conduire à la suite de la colonne de droite les deux petites pièces qui seront enlevées sur le petit mont Cenis, elles pourraient être d'un avantage considérable, en servant à intimider l'ennemi ; mais on ne s'en servira que dans un cas urgent.

Il y aura, pour cette division, douze haches du pays, destinées, quatre par colonne. On se pourvoira d'une dizaine de guides, gens pratiques du pays, dont trois seront affectés à chacune des colonnes des ailes et six à celle du centre.

. . . .

Le général de brigade commandant en Maurienne,

Signé : HENRI SARRET.

Pour copie conforme à l'original :

Le général en chef de l'armée des Alpes,

ALEX. DUMAS.

Archives de la Guerre. **N° 20** 24 avril 1794.

ÉGALITÉ, LIBERTÉ. — EMBRIGADEMENT

Copie de la lettre écrite par le général de brigade Badelaune au représentant du peuple Dumaz.

Du Bourg, le 5 floréal, an 2e de la République une et indivisible.

Je te fais part, citoyen représentant, que j'ai ce matin enlevé le petit Saint-Bernard et que je vais poursuivre l'ennemi au Val d'Ost *(sic)*. Je n'ai eu que cinq hommes tués et 40 blessés. J'ai 20 pièces d'artillerie et je t'embrasse de tout mon cœur.

Signé : BADELAUNE.

Certifié conforme :

Le représentant du peuple,

DUMAZ.

Copie de la lettre du général Badelaune, datée de Châtelar, le 5 floréal, au général en chef de l'armée des Alpes, au bourg Saint-Maurice.

Je te fais part que nous venons d'enlever le petit Saint-Bernard et tous les retranchements et redoutes qui le défendaient, avec la baïonnette. Nous avons pour cela bivouaqué deux jours sur les plus hautes



montagnes. Nous avons commencé par attaquer, par la droite et par la gauche, les trois fameuses redoutes du mont Valaisan, à la pointe du jour, après avoir marché 10 heures dans la neige sur la crête des montagnes. Le 2e bataillon de ci-devant Boulonnais, le 5e de l'Isère, le 5e de Rhône-et-Loire et les deux bataillons de la Côte-d'Or se sont comportés avec la plus grande valeur. Je n'ai jamais vu se battre de cette façon ; je t'enverrai à la première occasion les traits particuliers d'héroïsme des soldats et des officiers. Le 1er et le 6e de la Côte-d'Or nous ont prouvé qu'ils avaient oublié le serment de Valenciennes. Nous sommes redevables de cette intrépidité aux discours énergiques dans lesquels le représentant Gaston leur a fait passer tout le feu révolutionnaire et républicain qui l'anime. Nous avons eu sept hommes de tués et environ 60 de blessés. La perte de l'ennemi doit être très conséquente ; la neige est de tous côtés teinte de son sang. L'officier d'artillerie a été tué sur ses pièces. Nous avons fait le commandant de ces postes prisonnier avec 200 hommes, tant sous-officiers que soldats du régiment suisse de Rochemondet. Nous avons pris 20 pièces de canon de différents calibres, tous superbes, et 13 espingardes montées sur affût. J'ai envoyé à leur poursuite, pour profiter de notre victoire ; je te donnerai un détail plus circonstancié à la première fois, parce que nous sommes encore à la recherche de ceux qui pourraient périr dans les neiges.

Signé : Badelaune.

Pour copie conforme :

Le général en chef,

Alex. Dumas.

Archives de Breil, pièce n° 105.

N° 21

Note non signée et non datée

A la première retraite de la Savoie, on occupa les anciens retranchements du petit Saint-Bernard. On y tint une garde pendant l'hiver, fournie par la troupe cantonnée à l'hospice, qui était relevée par les troupes en quartier d'hiver le long de la vallée.

Au commencement de la campagne de 1793, on occupa le mont Valézan, à la gauche du col et celui de la butte de la commune, ainsi que le plateau de la montagne du dit col ; le tout fortifié par de grands retranchements et une multitude de baracons pour abriter les troupes, ce col ne permettant point de camper à cause des neiges et des tourmentes. Les neiges n'y fondent entièrement qu'au mois d'août.

Le mont Valézan est un rocher escarpé vers la vallée d'Aoste, où l'on pratiqua un chemin de l'hospice, pour la communication. Du coté de la Savoie, il est moins rude. C'est par là que les Français le surprirent, le 18 avril 1794. Comme bien souvent, le temps ne permettait pas de communiquer avec le mont Valézan, on l'avait pourvu d'un magasin de vivres pour 15 ou 20 jours.

Le jour auparavant de l'attaque du 18 avril, les Français firent une démonstration vers la butte de la commune, qu'on gardait comme le mont Valézan. La surprise eut lieu dans la nuit.

Après que les Français eurent occupé le Saint-Bernard, les troupes cantonnées ou en quartier d'hiver se replièrent d'abord aux retranchements du prince Thomas, où, attaqués vigoureusement, ils se replièrent jusqu'à Rochetaillée, d'où ils vinrent à Saint-Pierre, village à deux heures au-dessus de la cité d'Aoste, où M. le duc de Montferrat joignit ses troupes après Pâques [1].

Dans la nuit après son arrivée, ayant tenu conseil de guerre, on résolut de faire retirer les troupes à Quart, village à environ une heure au-dessous de la Cité, qui resta abandonnée au pillage de la canaille. Les Français cependant ne s'avancèrent en patrouille que jusqu'à Villeneuve, à deux heures et demie de la Cité, qui requit qu'on lui envoyât des troupes pour faire cesser le désordre. Le prince y envoya camper un bataillon de grenadiers aux portes de la ville et l'on en fit évacuer les magasins abandonnés.

A cette note est jointe un croquis des retranchements du petit Saint-Bernard.

(1) En 1794, Pâques était le 20 avril.

Archives de Breil, pièce n° 91 l. **N° 22** Commencement de mai 1794.

POSITIONS DES TROUPES DE S. M. LE ROI

DÉPARTEMENTS	BAT.	NOMS DES RÉGIMENTS
D'Aoste	2	Saluces.
	2	La Marine.
	3	Rochmondet.
	2	Légion légère.
	1	3° Grenadiers.
	2	Verceil.
	2	Novare.
	2	Suse.
	16	
De Suse	2	La Reine.
	2	Bachmann.
	1	2° Grenadiers.
	2	6° et 7° Grenadiers.
	1	10° Grenadiers.
	2	Genevois.
	2	Maurienne.
	3	Ivrée et Pionniers.
	1	Zimermann (*).
	16	
De Fénestrelles	2	Royal-Allemand.
	1	1[er] Grenadiers.
	1	4° Grenadiers.
	1	Garnis° Piémontais.
	5	
De Varayta et Mayra (*sic*)	2	Savoie.
	2	Turin.
	2	Casal.
	6	
De Sture	3	Courten.
	2	Christ.
	1	Montferrat.
	6	
De Cève et Mondovi	4	Aoste et Lombardie.
	1	4° Grenadiers.
	2	Légion légère.
	2	Mondovi (1[er] et 2°).
	2	Acqui.
	2	Corps franc Giulay. Grenad. Strassoldo.
	2	Autrich. Schmitfeld.
	»	Dragons d'Etat.
	15	
Du camp aux environs du Bourg	2	Gardes.
	1	Montferrat.
	2	Piémont.
	2	Oneille.
	2	Peyer-im-Hoff.
	1/2	Chass[rs]-Carabiniers.
	1	Corps franc.
	1	5° Grenadiers.
	2	8° et 9° Grenadiers.
	2	1[er] et 2° Chasseurs.
	2	Nice.
	1	Mondovi.
	2	Asti.
	2	Pignerol.
	2	Grenadiers royaux.
	1	Pionniers.
	2	Tortone.
	1/2	Chasseurs Pian.
	2	Belgiojoso.
	1	Garnison.
	31	

(*) L'autre bataillon en garnison à la citadelle de Turin.

Le régiment de Chablais est à Alexandrie.
Le régiment de Sardaigne est à Coni.
Le régiment de Zimermann à Suse.
Un bataill. autrichien de garnison à Turin.

NOTA. — Cet état contient au moins une erreur. Un bataillon de Mondovi y est porté deux fois. La cavalerie n'y est pas indiquée.

Archives de la Guerre. **N° 23** 12 mai 1794.

Au fort Mirabouc, bien baptisé, le 23 floréal, l'an 2e de la République Française une, indivisible et impérissable.

Le Commandant en chef les troupes de la République destinées à la prise du fort Mirabouc et postes environnants, aux citoyens membres composant le comité de Salut public, à la Convention Nationale.

Citoyens,

Ayant été chargé par le général en chef de l'armée des Alpes, en suite des ordres du général de brigade Valette, de l'expédition militaire que les armées de la République ont faite sur le fort de Mirabouc, qui était la clef des vallées de Luzerne et Saint-Martin, je m'y suis transporté avec très peu de forces. Mais la valeur des Républicains a triomphé des obstacles presque invincibles que ce fort présentait, tant par sa force que par ses impraticables avenues. Les Français y sont entrés le 20 floréal, à 4 heures du soir, après quatorze heures d'attaque.

Le fort rendu, j'ai poussé plus loin les conquêtes républicaines et me suis emparé du poste de Villeneuve, des Prats et de la redoute de Maupertus, où il y avait 1,400 Piémontais qui ont pris la fuite à l'approche de nos braves volontaires du 4e bataillon des Basses-Alpes, au nombre de 600. Je suis entré hier au soir à la ville de Bobbi et j'aurais été à la poursuite de l'ennemi, sans la pénurie de mes moyens. Je crois cependant, à l'aide des habitants que je suis parvenu à insurger contre leur tyran, de prendre aujourd'hui les villes du Villard et la Tour. Cette dernière n'est éloignée de Pignerol que de deux lieues. C'est là où j'attendrai des forces, si on veut étendre les conquêtes de la République.

La bravoure que j'ai reconnue au peu de troupes que j'ai, en fait espérer les meilleurs succès, lorsqu'elles seront renforcées. Les généraux vous auront fait part des réflexions et des détails que je leur ai donnés de ma position ; mais je croirés (sic) manquer à mon devoir, si je ne m'empressés (sic) à vous apprendre le succès d'une entreprise digne des hommes libres, qui le seront à jamais.

Salut et fraternité, vive la République.

CAIRE.

Archives de la Guerre. **N° 24** 14 mai 1794.

Rapport du général Badelaune au général Dumas, commandant en chef l'armée des Alpes.

Du mont Cenis, ce 25 floréal, l'an 2e de R. F.

Citoyen général,

Je te fais part que nous avons attaqué cette nuit les redoutes du mont Cenis, suivant le plan que je t'ai communiqué hier. J'avais en conséquence ordonné quatre colonnes qui devaient se porter, savoir : les deux de droite, fortes de 1,500 hommes du 23e régiment et de la

légion des Alpes, sur la redoute du Rivet et de la Ramasse. Je commandais celles de gauche ; la première, forte de 3,700 hommes, devait passer entre les deux redoutes de droite, de nuit, prendre à mi-côte la montagne qui domine Malacrochet et tourner tous les ouvrages du mont Cenis ; une de 300 chasseurs amusait de front en tirailleurs tous ces postes, pour attirer les regards de l'ennemi sur cette partie. La plus grande précision a été observée et nous a parfaitement réussi. J'ai fait partager ma colonne sur le sommet de la montagne ; une partie commandée par l'adjudant général Camin avait ordre de se porter sur la poste et la grande Croix, et intercepter la retraite de l'ennemi, et l'autre partie de la colonne, composée de la division de Tarentaise et d'un détachement du bataillon de Paris, a pris les redoutes de droite en revers, a fait des prisonniers et poursuivi l'ennemi. Tu étais présent aux opérations de la colonne de droite, tu peux en donner le rapport le plus favorable. Toutes les troupes se sont comportées en héros.

Ci-joint le rapport de la fausse attaque du petit mont Cenis faite par le citoyen Giraud, commandant du 1er bataillon des Basses-Alpes [1].

Vive la République.

Pour copie conforme :

Le général en chef de l'armée des Alpes,

ALEX. DUMAS.

Archives de Breil, n° 91 f. — N° 25 — Mai 1794.

Rapport d'une partie de l'affaire de la prise du mont Cenis, le 13 mai 1794, du capitaine Magni, du régiment de Savoie, qui m'a été remise par le chevalier de Messangi.

Commandant à la Ramasse, le 13 du courant, je fis demander à 11 heures et trois quarts du soir le caporal Tailleur, de la 2e grenadière de Chablais, commandé de patrouille pour minuit à deux heures. Je lui ai donné son instruction sur la manière de la faire et un milice pour guide.

A peine hors de ma chambre qu'il entendit des coups de fusil que j'avais ouï moi-même. J'en sortais, lorsqu'il revint me le confirmer, en me disant qu'il ne pouvait m'assurer si c'était au Rivet ou à la Barrière qu'on les avait tirés. J'ordonnai qu'on battît immédiatement la générale et aux officiers d'artillerie de se rendre à leur poste. A l'arrivée des contingents de troupe cantonnés à la Ramasse, j'en envoyai une partie renforcer la barrière sous les ordres d'un capitaine, de même qu'une demi-compagnie de grenadiers de Genevois et autant de celle de Maurienne au Villaret, poste que commandait M. de Chamoux. Je partis à l'instant pour celui du Mollard Crochet, où j'ordonnai à M. Delaire avec 50 volontaires de gagner les hauteurs du Rivet, où j'entendais de temps à autre quelques coups de fusil. Mais, étonné que le canon de ce poste ne jouât pas, j'y envoyai une ordonnance qui

1. Ce rapport n'existe pas aux Archives de la Guerre.

eut à peine descendu le Mollard Crochet qu'elle rencontra le chevalier Bruneri d'artillerie, qui venait m'annoncer que les postes et batteries du Rivet étaient au pouvoir de l'ennemi. Cet événement ne m'a pas absolument alarmé, espérant que celles des postes supérieurs de la droite empêcheraient à l'ennemi de pénétrer au-delà de notre flanc gauche, deux compagnies de pionniers occupant surtout cette hauteur et la nuit étant très obscure, avec de la neige et du brouillard. Je pouvais d'autant m'en flatter que la vivacité du feu de nos batteries parut avoir obligé l'ennemi à se replier derrière l'arête du rocher qui est à ce poste.

Dans cet intervalle, M. Dellere m'envoya dire qu'une forte colonne ennemie dirigeait sa marche sur la gauche de la Magdelaine et le marquis d'Arvillard, qui commandait aux Arcellins, m'écrivit un billet pour m'aviser que l'ennemi avait attaqué les postes de sa droite, en me demandant deux cents cartouches de spingarde, que je lui expédiai immédiatement par des milices.

Je donnai avis de ces événements au marquis de Saint-Georges, demandant du renfort à maintes reprises, et lui fis dire que ma situation exigeait sa présence. Il m'arriva 29 hommes.

M. d'Antrèves, du régiment d'Ivrée, que j'avais détaché pour gagner les hauteurs de la Tura avec un contingent de troupes de renfort aux pionniers, revint en m'assurant qu'il n'avait pu y arriver. Je reçus un second billet du marquis d'Arvillard, demandant du renfort, une colonne ennemie cherchant de pénétrer sur la droite. Je fis repartir M. d'Antrèves pour les Arcellins avec un contingent de troupes. Le brouillard s'étant élevé un instant, nous vîmes paraître la tête de la colonne ennemie au-dessus de l'extrémité de la palissade du Rivet, qui longeait la côte de cette montagne, très vite et à grands cris ; la vivacité du feu de notre artillerie ne retarda nullement sa marche ; au point que cette colonne était déjà à l'autre extrémité de la montagne et par conséquent de beaucoup au-delà des postes de notre ligne de défense. J'ai eu l'honneur d'en informer le marquis de Saint-Georges. Mais, l'instant d'après, une ordonnance expédiée par le marquis d'Arvillard m'informa que la colonne ennemie avait pénétré au-delà des Arcellins. Dans cette alarmante position, nos postes n'étaient plus tenables ; l'officier d'artillerie..... n'ayant plus de munitions, a été de mon sentiment, de même que M. Drugion, capitaine des grenadiers du régiment de Chablais ; l'un et l'autre peuvent l'attester.

Je crus donc de mon devoir de faire avertir M. de Chamoux que je me repliais sur la Coupe d'Or, comme il était prescrit dans les instructions que, par ordre du général, M. le comte de Clermont avait fait passer à tous les postes ; de ce dont j'ai prévenu la veille tous leurs commandants.

En approchant de ce point de réunion, où je ne trouvais qu'un faible peloton de troupe, nous entendions des cris épouvantables, que jetait la colonne qui avait longé la montagne de la Tura. Je jugeai pour lors de me jeter sur ma gauche, pour y prendre une position plus élevée et y attendre les autres postes avancés, lorsque de semblables cris se firent entendre de ce côté et très près de nous. Convaincu pour lors que la colonne ennemie qui avait gravi la montagne des Arcellins

longeait celle de Lameth pour couper ma retraite, je déterminai d'aller aux Tavernettes, espérant y joindre les troupes que je croyais trouver à la Coupe d'Or. Ce fut à travers le feu de l'ennemi et favorisé par le brouillard le plus épais que j'y arrivai et ne trouvai même plus les habitants.

Convaincu pour lors que les troupes de seconde ligne avaient pris poste à la grande Croix pour y faire tête à l'ennemi, je me déterminai d'y conduire ma troupe et y ai joint M. le marquis de Saint-Georges, qui, après avoir détaché un corps pour occuper les retranchements qui devaient protéger la retraite, nous sommes descendus à la Novallèse, avec le reste des troupes.

Tel est l'exposé que je suis dans le cas de faire de ce fâcheux événement.

Suse, le... mai 1794.

Prisonniers faits à l'attaque du mont Cenis.

Soldats et bas officiers : 501.

Officiers :

Royal-Allemand : M. Six, capitaine des grenadiers et un lieutenant.

Morienne *(sic)* : Bonvivant, porte-enseigne.

La Reine : M. Dugujet et le cadet Forbin.

Backemann : M. Aouh, lieutenant.

Ivrée : M. Banstaa (?), lieutenant.

Pignerol : Marquis Solar, capitaine de grenadiers (pris au petit mont Cenis).

Archives de la Guerre. N° 26 29 avril 1794.

Saorgio, 10 floréal, l'an 2e de la République Française, une et indivisible.

Les Représentants du Peuple près l'Armée d'Italie, à leurs collègues, membres du Comité du Salut public.

Voici le moment de faire agir l'armée des Alpes de concert avec l'armée d'Italie; il est nécessaire d'organiser ces deux armées de manière qu'elles n'agissent que par la même volonté. Il faut que les représentants à l'une ou l'autre de ces armées aient la prépondérance et l'action exclusive, pour que les opérations n'éprouvent aucune contrariété. Il faut que la campagne en Piémont soit surveillée et suivie par la même Commission, indépendante des représentants qui seront à l'une de ces armées.

Il faut de même que le général chargé de l'expédition soit indépendant du général qui commandera l'autre armée, pour les ordres relatifs à cette expédition, de sorte que ce général puisse prendre toutes les troupes qui lui paraîtront nécessaires d'après la suite des opérations.

L'armée des Alpes aurait à faire un mouvement par le col d'Argentière et inquiéter l'ennemi, afin de diviser ses forces. Nous n'aurons aucune peine à abattre le trône Sarde, si vous prenez les moyens d'organiser promptement l'armée qui sera chargée d'entrer en Piémont.

Il faut de la cavalerie; 3 ou 4,000 hommes suffisent. Ne négligez pas de nous envoyer de la poudre; nous sommes sur le point d'en manquer.

L'équipage de siège pour les places fortes de Piémont est presque formé; il n'y a point un moment à perdre. Organisons, agissons et le roi de Piémont aura existé. Ne remettez pas au lendemain vos délibérations sur un objet qui doit procurer à la République de si grands avantages et donner à l'Europe le spectacle d'un tyran étranger détrôné par un peuple philosophe.

Nous revenons sur l'idée principale de cette lettre. Nous la rendons en peu de mots: Distinguer l'armée agissante en Piémont de l'armée défensive des Alpes, de manière que le général chargé de l'expédition en Piémont, demeure juge des forces qui seront nécessaires à sa défensive et puisse toujours les diminuer ou les augmenter d'après la succession des événements.

ROBESPIERRE jeune; RICORD.

Archives de la Guerre. **N° 27** 21 Mai 1794.

La Porte et Ricord, représentants du peuple aux armées des Alpes et d'Italie, réunies à Colmars, aux représentants du peuple composant le comité de Salut public.

En exécution de votre arrêté du 19 floréal, nous venons, citoyens collègues, de déterminer les premières opérations militaires à la réunion des deux armées dans le Piémont. Vous verrez, par le plan que nous vous envoyons, combien cette manière d'attaquer l'ennemi est avantageuse pour accélérer la prise du Piémont.

La cavalerie des Alpes n'étant plus forte que d'environ 2,000 hommes, en ayant tiré vous-même 1,200 pour la Vendée, il importe que vous donniez les ordres les plus prompts pour faire passer à Grenoble quatre corps de cavalerie, s'ils ne sont pas au complet; car, s'ils l'étaient, trois nous suffiraient. De Grenoble, nous les fairons *(sic)* passer où ils seront nécessaires.

Colmars, 2 prairial, l'an 2e de la République Française.

Salut et Fraternité.

RICORD; LA PORTE.

P. S. — Chacun de nous se rend au quartier général de l'armée à laquelle il se trouve attaché.

RICORD; LA PORTE.

Archives de la Guerre. **N° 28** 8 mai 1794.

SECTION DE LA GUERRE

Du 19 floréal, an 2e de la République une et indivisible.

Le comité du Salut public arrête :

Art. 1. — L'armée des Alpes et celle d'Italie agiront de concert, autant qu'il sera possible, dans leurs mouvements contre le Piémont.

Art. 2. — Si le concert ne peut avoir lieu par la difficulté des communications, les décisions et ordres sur l'ensemble des opérations seront données par les représentants du peuple près l'armée d'Italie, et néanmoins ils ne pourront distraire aucune force de l'armée des Alpes, sans l'agrément des représentants près de cette armée.

Art. 3. — Le général en chef de l'armée des Alpes fera passer sur-le-champ toutes ses troupes à cheval à l'armée d'Italie.

Le comité de Salut public
aux représentants du peuple près l'armée des Alpes

La nécessité, chers collègues, de faire agir l'armée des Alpes de concert avec celle d'Italie, nous a forcé de prendre l'arrêté dont nous vous envoyons copie ci-jointe. Nous vous invitons, au nom du salut de la chose publique, de lui donner son exécution. Nous tâcherons de remplacer votre cavalerie par d'autres corps de cette arme tirés de l'armée du Rhin. Le succès des opérations de l'armée des Alpes sur le petit Saint-Bernard nous inspire beaucoup de confiance dans les généraux qui en ont la conduite et nous fait espérer que le mont Cenis sera bientôt en notre pouvoir, s'il ne l'est pas déjà. Nous nous reposons entièrement de nos succès sur cette partie de nos frontières sur votre sagesse et sur votre énergie républicaine.

Carnot.

Le comité de Salut public
aux représentants du peuple près l'armée d'Italie

Après mûre délibération, chers collègues, il nous a paru que nous ne pouvions prendre d'autre arrêté que celui ci-joint. Le mauvais esprit qui domine dans le mont Blanc ne permet pas de dégarnir le pays des forces qui s'y trouvent, sans que la possibilité en soit reconnue par les représentants du peuple près l'armée des Alpes. Dans l'impossibilité néanmoins de trouver ailleurs la cavalerie que vous demandez, nous avons pris le parti de vous faire passer toute celle qui s'y trouve. Quant aux troupes à pied, il en existe une assez grande quantité dans les départements voisins de vous et nous donnons des ordres pour qu'elles se rendent au Port de la Montagne.

Collot-d'Herbois ; B. Barère ;
Carnot ; C. A. Prieur ; Billaud-Varenne.

Archives de Breil, pièce n° 108. **N° 29** 13 mai 1794.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU GÉNÉRAL PROVERA

Distribution des troupes sous ses ordres le 14 mai 1794

VALLÉE DE PO		**VALLÉE DE BELLINS**	
A Pœsane, 2 comp. de milices...	100 h.	A Bellins, 1 bat. de Turin.......	350 h.
A Saint-Front, 1 comp. de milices	50 »	Id. 3 comp. de milices....	150 »
A Crisolles, 2 comp. de milices...	100 »		
TOTAL.....	250 h.	TOTAL.....	500 h.
VALLÉE DE CHANAL		**VALLÉE DE MAIRA**	
A Chanal, 1er bat. de Casal......	371 h.	A Acceglio et Prasso, régiment de Savoie....................	595 h.
Id. 1 comp. de chasseurs.	110 »	A Acceglio et Prasso, 5 compag. de milices....................	250 »
Id. 4 comp. de milices....	200 »		
A Rua Gianzana, 3 comp. milices.	150 »		
A Chateaupont, 2e bat. de Casal.	254 »		
TOTAL.....	1.085 h.	TOTAL.....	840 h.
VALLÉE DE VRAITA		**TOTAL GÉNÉRAL :**	
A Chateaupont, 1er bat. de Turin.	350 h.		
A Saint-Peire, régiment de Nice.	380 »	Troupes de ligne................	1.920 h.
A Torrettes, 1 comp. de milices..	50 »	Milices.........................	1.535 »
TOTAL.....	780 h.		3.455 h.

Le 27 juillet, la troupe de ligne présentait 2.719 h. faisant le service.
L'effectif complet devait être de .... 3.732 h.

Il manquait .... 443 h.

Archives de la Guerre. **N° 30** 4 juin 1794.

Les représentants du peuple près l'armée des Alpes au comité de Salut public

Citoyens collègues,

Je reçois en ce moment votre dépêche et à l'instant un courrier est en route pour porter vos ordres au général en chef qui se trouve en ce moment à Briançon. Ne doutez pas qu'il ne soit exécuté ponctuellement. Je vous envoie, par le retour du courrier, copie de la lettre que j'ai écrite au général Dumas. Je ne vous dis pas ce que j'éprouve en voyant tant de belles espérances renversées ; n'importe ; non seulement nous garderons, avec ce qui nous reste, les postes importants qui nous répondaient de la conquête du Piémont ; mais nous tâcherons encore, par la combinaison de nos moyens avec ceux de l'armée d'Italie d'enlever du terrain à l'ennemi au lieu de lui en laisser reprendre. Quel dommage pourtant ; tout le travail était fait ; le quartier général est parti aujourd'hui pour Briançon ; chaque division était marquée ; les bataillons sont en marche pour se rendre aux points convenus ; les officiers généraux avaient été triés dans tout ce qu'il y a de meilleur.

Le mot de *Turin* était dans toutes les bouches. Et voilà tout à coup une armée victorieuse réduite au triste rôle de la défensive. Au moins, ressouvenez-vous que vous nous avez promis de remplacer notre cavalerie et de nous renvoyer nos bataillons. Quels bataillons, grand Dieu ! Il n'en est pas un qui ne soit habillé, équipé et bien armé. Tant mieux, puisqu'ils doivent servir la patrie sur une autre frontière, où il paraît qu'elle se trouve en danger. Je ne vous en dis pas davantage ; cette soustraction de nos moyens va redoubler nos efforts et notre courage.

Je vais me rendre à Valence pour y conférer avec Albitte sur l'état actuel des choses et peut-être l'un de nous deux poussera-t-il jusqu'à Nice. Plus nos ressources ont diminué, plus nous devons nous resserrer pour en tirer parti. Qui sait ce qu'il en arrivera. Tout le monde est convaincu que nous devons aller à Turin ; les deux armées qui ont entrepris d'arracher le sceptre des mains d'un tyran et qui ont juré de renverser son trône, renonceront difficilement au serment qu'elles ont prononcé : Nous verrons.

Salut et fraternité.

La Porte.

Grenoble, le 16 prairial,
an 2e de la République française, une, indivisible et démocratique.

P.-S. — Je vous adresse pareillement copie de ma dernière à nos collègues de l'armée d'Italie[1]; je vous ai déjà fait passer les deux pièces que je leur ai transmises pour les mettre au courant des postes avancés que nous occupons et des moyens d'attaque, ainsi que des forces disponibles que nous pouvions mettre en avant. Tout change par la circonstance ; il faut se concerter de nouveau ; il n'y a que notre ferme volonté qui soit invariable comme celle du peuple que nous représentons.

La Porte.

Archives de la Guerre. **N° 31** 3 juin 1794.

EXTRAIT DES REGISTRES

LIBERTÉ AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS ÉGALITÉ

Les représentants du peuple près l'armée des Alpes aux représentants du peuple envoyés près l'armée d'Italie.

Citoyens collègues,

Je vous fais passer l'état des postes avancés occupés par l'armée des Alpes sur le territoire du Piémont ; j'y joins un aperçu de l'emplacement de nos bataillons tel que le général vient de l'ordonner. Vous verrez que 23 bataillons, jugés strictement nécessaires pour l'intérieur et la garde des frontières depuis le lac de Genève jusques à Queyras et Mirabouc, réduiront à 17 le nombre de nos bataillons vraiment attaquants ; au moyen des deux pièces dont il s'agit et de

1. Voir pièce just., n° 31.

l'attention que nous aurons de vous instruire, autant que les circonstances pourront le permettre, des progrès que chacun des postes pourra faire sur le pays ennemi, il vous sera facile, ayant la carte sous les yeux, de suivre comme pas à pas l'armée des Alpes dans tous ses mouvements. Nous désirons que de votre côté vous nous fassiez parvenir, par le retour du courrier, deux pièces pareilles, qui, moyennant les mêmes précautions, nous mettent à portée de connaître quels sont, sur tous les points, vos postes les plus avancés, la distribution de vos troupes et la force vraiment agissante qui doit soutenir les opérations de nos bataillons. C'est un moyen certain d'assurer de l'un et de l'autre bord les succès des armées.

Lorsque les Français et les Espagnols réunis passèrent les Alpes en 1744, les Barricades furent évacuées, ainsi que les Loupières, qui se trouvent de droite, et la Montagnette qui se trouve de gauche des Barricades. Il n'y eut pas une goutte de sang versé pour forcer l'ennemi à faire retraite, malgré que ces trois postes fussent, par la nature même du pays, regardés comme inexpugnables.

La raison de ce premier succès fut qu'en même temps que deux fortes colonnes entrèrent par Argentière et la vallée de Sture pour attaquer de front les Barricades, d'autres colonnes de droite et de gauche se sont avancées pour tourner les Barricades et prendre par derrière et par les flancs ce poste formidable ainsi que les Loupières et la Montagnette, qui le garantissaient de droite et de gauche; l'ennemi, se voyant prêt à être ainsi attaqué de tous les côtés à la fois, prit le sage parti de se retirer.

La colonne d'Argentière, que je regarde comme celle du centre, avait trois colonnes à sa droite pour soutenir ses opérations.

La première colonne de droite, forte de huit bataillons, partit d'*Oneille* pour se rendre à la vallée de *Saint-Etienne*; de Saint-Etienne, elle poussa en avant par les *Bains Vinay*, et se porta jusqu'au village des *Planches*, qui se trouve à une lieue au-dessous des Barricades, dans la vallée de Sture.

La seconde colonne, forte de cinq bataillons, plus d'un détachement de 800 hommes, est partie du comté de Nice pour se rendre, comme la précédente, à la vallée de *Saint-Etienne*. Mais de là elle prit chemin par le *Col de Fer* et, poussant en avant, elle est arrivée dans la vallée de Sture au-dessous des Barricades, mais au-dessus des Planches, afin de soutenir la première colonne et d'en être soutenue.

La troisième colonne, forte de huit bataillons, partit de *Barcelonnette*, arriva au *Col d'Argentière* à la tête de la vallée de Sture, et continuant sa marche par le *Col Faron*, elle se rendit à *Ferrières*, sur la droite des Barricades, soit pour y faire une troisième attaque par les flancs, soit, comme les deux autres, pour prendre l'ennemi à revers et concerter avec elles ses opérations.

Maintenant, chers collègues, comparez cette marche simple et précise des trois colonnes agissantes de droite, avec celle qu'on fait tenir à la division de la droite de la Sture, dans le plan que nous avons arrêté à Colmars.

Bonaparte, qui l'a rédigé, ignorait alors, et j'ignorais aussi moi-même, vu que je ne faisais que d'arriver à l'armée, si le col d'Argentière nous serait ou ne nous serait pas disputé par l'ennemi; or, il

faut que Bonaparte soit instruit que déjà nous nous sommes emparé du col d'Argentière, que nous tenons les Barracons, qu'on a voulu nous les enlever, que l'ennemi a été repoussé, que ce que nous tenons le diable ne nous l'ôtera pas, et que nous serons à *Brezé* quand nous voudrons.

D'après cela, ne serait-il pas convenable :

1° Qu'à un jour convenu, la colonne de l'armée des Alpes, dite d'Argentière s'avançât de front sur les Barricades par la vallée de *Sture ;*

2° Qu'en même temps, une seconde colonne de la même armée prît par le col *Faron* pour suivre la même marche qui vient d'être décrite pour la troisième colonne de l'armée Conti ;

3° Qu'en même temps, une colonne de l'armée d'Italie partant de *Saint-Etienne* poussât chemin par le *Col de Fer* et arrivât au même point que la seconde colonne de l'armée de Conti, c'est-à-dire au-dessous des Barricades, pas si avant que la colonne des Planches ;

4° Qu'en même temps une autre colonne de l'armée d'Italie partît également de Saint-Etienne et poussât chemin par les *Bains de Vinay,* comme la dernière colonne de l'armée Conti le fit en 1744, pour arriver au village des *Planches*, entre les Barricades et *Démont*.

La réunion de toutes les colonnes agissantes, tant de l'armée des Alpes que celle d'Italie ne serait-elle pas plus avantageusement opérée entre les Barricades prises et le fort Démont, qui resterait à prendre, qu'à *Saint-Dalmas-le-Selvage*, où il ne s'opérerait qu'une réunion de deux colonnes seulement d'après le plan de Bonaparte ? Consultez cet officier général, montrez-lui ma lettre, examinez bien la carte et prononcez.

Je vous indique de combien de bataillons chacune des colonnes était composée en 1744, pour que vous puissiez calculer aujourd'hui de quelle force doivent être les vôtres et les nôtres, en supposant que chaque bataillon de l'armée Conti, comme on me l'a assuré, était fort de passé 600 hommes ; dans la guerre de 1744, les Barricades étaient alors gardées par quatre bataillons piémontais et la Montagnette par quatre autres.

Je ne doute pas un instant que, si nous avons l'attention de rendre fortes surtout les colonnes destinées à couper la retraite à l'ennemi, en tournant, de droite et de gauche, les Barricades, les Loupières et la Montagnette, ces trois postes ne soient évacués sans coup férir ; car, pris de tout côté, l'ennemi périrait infailliblement et il n'aurait rien à gagner à jouer un pareil jeu avec nous ; il n'est pas d'ailleurs assez brave pour cela. Si au contraire les colonnes sont faibles, il est possible que l'ennemi conçoive l'espoir de se défendre avec avantage et qu'il ne nous vende cher le passage que nous devons forcer.

En attendant que toutes les troupes soient rendues sur les points convenus, nous cherchons à fixer l'attention de l'ennemi sur les autres. J'espère que sous peu de jours le château de Château-Dauphin sera en notre possession ; c'est un poste très avantageux pour soutenir les colonnes qui agiront immédiatement sur la gauche de celle d'Argentière.

Mandez-moi ce que vous pensez de mes observations, après que vous en aurez vérifié le détail sur la carte.

La nouvelle de la défaite des Espagnols, que Michaud et Soubrany viennent de nous mander, a répandu la joie dans ces contrées ; l'affaire paraît décisive pour le succès de la campagne en Catalogne.

Albitte est à Valence pour y faire couler quatre mortiers de 12 pouces à la Gomer et d'autres choses indispensables pour notre train de siège et pour le parc de campagne. C'est ce qui retarde le plus notre marche. Je compte me rendre sous peu de jours à Briançon, où le quartier général a eu ordre de se porter pour le 16 de ce mois.

Salut et fraternité.

Pour copie conforme :

LA PORTE.

Grenoble, le 15 prairial, an II[e] de la Rép. Française, une, indivisible et démocratique.

Copie jointe à la lettre au comité de Salut public du 16 prairial (4 juin), pièce just. n° 30.

APERÇU DE L'EMPLACEMENT DES BATAILLONS

avant d'agir offensivement dans les Hautes-Alpes

Bords du Lac de Genève, du Chablais et du Faucigny	Saint-Bernard	Communication du Saint-Bernard au mont Cenis par la vallée de Tignes	Mont Cenis
Bat. de Châtillon. Bat. de la Montagne. 1[er] bat. Tirailleurs de la frontière. Bat. de Bourg.	Bat. de Louhans. 5[e] bat. Rhône-et-Loire. 6[e] bat. de l'Ain.	8[e] bat. de l'Isère.	Bat. de Grenadiers de Paris. 1[er] bat. Bass.-Alpes. 1[er] bat. franc de la République.
4 bataillons.	3 bataillons.	1 bataillon.	3 bataillons.
Vallées d'Oulx et Briançon	**Queyras et Mirabouc**	**Intérieur, à Grenoble et à Commune Affranchie**	**Forces disponibles**
6 bataillons.	2 bataillons.	9[e] bat. de l'Isère. 10[e] bat. de l'Isère. 2[e] bat. des Tirailleurs de la frontière. 1[er] bat. de Villefranche	17 bataillons.
6 bataillons.	2 bataillons.	4 bataillons.	17 bataillons.

RÉCAPITULATION

Faussigny, Chablais, Lac, etc.	4	bat.
Saint-Bernard	3	»
Communication	1	»
Mont Cenis	3	»
Oulx et Briançon	6	»
Queyras et Mirabouc	2	»
Intérieur	4	»
Disponibles	17	»
TOTAL	40	bat.

Signé : DUMAS,
Général en chef de l'armée des Alpes.

A Grenoble, le 12 prairial,
an II de la République Française,
une et indivisible.

Pour copie conforme :

LA PORTE.

ÉTAT DES POSTES AVANCÉS OCCUPÉS PAR L'ARMÉE DES ALPES

à l'époque du 12 prairial

BADELAUNE, Gén[l] divisionnaire.	Brigade de Tarentaise. RICHON.	Saint-Didier. La Tuille. Petit Saint-Bernard.	Cormayeur. Ret[t] Prince Thomas. Sainte-Foix.
	Brigade de Morienne. SIMIAIN.	Beyssand *(sic)*. Grand-Croix sur le mont Cenis. Le petit mont Cenis.	Lanslevillard. La Poste. Bramans.
PELLAPRA, Gén[l] divisionnaire.	Brigade des vallées conquises d'Oulx, Bardonnèche et Césane. VALLETTE.	Bardonnèche. Oulx. Césane. Côte Plane. Château de Queyras. Villeneuve.	Feuils. Salbertrand. La Clapière. Sestrières. Mirabouc. Le Prat.
	Brigade de la vallée de Barcelonnette. VAUBOIS.	Tournoux. Meyronne. L'Argentière.	Les Glaizolles. L'Arche. Les Barraques.
POUJET, Gén[l] divisionnaire.	Faucigny. RAVIER.	Chamonix (*sic*). Saint-Gervais.	N.-D. de la Gorge. —

A Grenoble, le 12 prairial, an II de la République Française, une et indivisible.

Pour copie conforme : LA PORTE.

Signé : DUMAS, Général en chef de l'armée des Alpes.

Archives de la Guerre. **N° 32** 8 juin 1794.

LIBERTÉ AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS ÉGALITÉ

Les représentants du peuple près l'armée des Alpes aux représentants du peuple composant le comité du Salut public de la Convention nationale, à Paris.

Citoyens collègues,

Nous nous empressons de vous annoncer que la colonne de l'armée des Alpes, commandée par le général Vaubois, vient de se mettre en possession du fameux poste des Barricades, *le 17 prairial*. Les vigoureuses attaques des Républicains du côté des monts Cenis et Bernard ont persuadé aux Piémontais que nous avions envie de faire une trouée par le val d'Aoste ; vite, ils y ont porté 10,000 hommes ; mais, pendant que ces esclaves se mettaient en force de ce côté, nous avons fait filer des bataillons sur la vallée de Sture, et les Barricades ont été envahies sans qu'une seule goutte de sang français ait été versée ; les vils satellites du roi des marmottes ont fui à toutes jambes et avec une telle précipitation que nous n'avons pas même pu faire des prisonniers. Pour vous faire une idée juste de la nature de ce poste, voyez la description qu'en fait Saint-Simon, historien de la campagne de 1744 (Edition d'Amsterdam, 1770, page 64).

Les avantages que nous retirons de celui-là sont : 1° que la communication avec l'armée d'Italie pourra s'opérer sans effort ; que la

jonction même des deux armées ne peut rencontrer d'obstacle *(la diminution qu'éprouve la nôtre par le départ de 10 bataillons pour celle du Rhin, qui paraît en avoir besoin, atténue considérablement les avantages que nous devons retirer de cette position. Voyez la lettre du général en chef Dumas, ci-jointe)*; 2° que nous pouvons incessamment faire le siège de Démont, prendre ce fort peut-être en moins de huit jours ; menacer Coni, en faire le siège ou simplement le cerner et porter nos forces droit à Turin, c'est-à-dire la terreur dans l'âme du despote et de ses adhérents et le signal de la liberté au peuple, s'il a la sagesse de saisir le moment que la destinée des nations va lui présenter.

Nous sommes persuadés que les Piémontais, étonnés d'avoir été trompés sur le vrai point d'attaque, ne tarderont pas à retirer du val d'Aoste une partie des 10,000 hommes qu'ils y avaient placés et qu'ils reporteront une grande partie de cette force là où ils verront que le grand péril les menace. Mais la jonction devant naturellement s'opérer à présent sous les murs de Démont, ils y trouveront à qui parler, s'ils veulent tenter quelque chose.

La Porte se rend à l'armée d'Italie pour combiner les mesures à prendre d'après votre dernière lettre et surtout d'après ce dernier événement auquel nous ne devions pas nous attendre encore, et qui devient le présage des plus heureux succès pour la campagne. Albitte va se rendre au quartier général qui, comme nous vous en avons prévenu, a quitté Grenoble depuis quelques jours pour se porter plus en avant, *à Briançon.*

Vous verrez par le plan de campagne, *que nous avons dernièrement envoyé*, que les Barricades ne devaient être attaquées que par un mouvement combiné des colonnes des deux armées ; mais la bouillante ardeur de la colonne de Vaubois n'a calculé ni le nombre des amis, ni le nombre des ennemis ; elle a dit : il nous faut les Barricades, et les Barricades ont été en son pouvoir.

Malgré la grande diminution qui vient de s'opérer dans nos moyens d'attaque, nous espérons n'en point rester en si beau chemin. *Mais, citoyens collègues, au nom de la patrie, ne nous retirez plus rien et tâchez de nous rendre le plus tôt possible ce qui nous est ôté.*

Salut et fraternité.

Les représentants du peuple envoyés près l'armée des Alpes

ALBITTE — LA PORTE.

Grenoble, le 20 prairial, an II de la République, une, indivisible et démocratique.

NOTA. — Les parties soulignées sont ajoutées de la main d'Albitte ; le reste de la lettre a été écrit par La Porte. — On peut ainsi se rendre compte, dans une certaine mesure, du caractère particulier de chacun de ces deux représentants du peuple.

N° 33

DÉPARTEMENT DU MONT-BLANC — ÉGALITÉ — LIBERTÉ

District de Chambéry

Chambéry, le 1er messidor, an IIe de la République Française, une, indivisible et démocratique.

L'agent national près le district de Chambéry aux citoyens représentants du peuple, composant le comité de Salut public.

Citoyens représentants,

Par ma lettre du 27 prairial, je vous donnais des détails sur la situation de l'armée du Saint-Bernard. Ceux reçus depuis lors nous annoncent que le Saint-Bernard est attaqué de tous côtés, et qu'il y a des postes de forcés. L'ennemi a attaqué avec force et a fait quelques prisonniers au général Richon, qui craint d'être forcé de quitter les redoutes du Montvalaisan et conséquemment le Saint-Bernard. L'état-major s'est porté de suite sur nos différents postes pour faire passer du renfort du côté du Chappien. La colonne du Miroir a vu, dans la nuit, descendre l'ennemi au nombre de 1,000. Le commandant demande qu'on renforce le poste, vu que le petit nombre de troupes qui y est placé, est insuffisant pour le garder, étant obligé de les diviser sur différents points. Il ajoute qu'Alméras vient de découvrir une gorge abandonnée, d'où l'ennemi peut descendre ; on a tout disposé pour y établir un petit camp. Badelaune pense qu'après une résistance terrible on sera peut-être obligé de se retirer sur le détroit du Ciel [1] ; cependant les ordres ont été donnés de se battre jusqu'à la mort sur le petit Saint-Bernard et de tenir bon partout ailleurs.

Dans cet état de choses, tous les patriotes sont debout et surveillent. Les Jacobins viennent de députer deux de leurs membres à Briançon, auprès des représentants près l'armée des Alpes, pour leur faire part de ces événements. Ils ont encore envoyé deux commissaires dans chacun des districts d'Arc, de Montralin, de Cluses et d'Annecy, pour rassurer les patriotes, maintenir l'esprit public dans toute sa vigueur et déjouer les malveillants.

Salut et fraternité.

MOREL.

P. S. — Au moment où je finis ma lettre, nous apprenons que notre situation vient de changer entièrement. Les deux lettres du général Badelaune dont je vous transmets ci-joint l'extrait, vous instruiront des succès que nous venons d'obtenir. Vous y verrez que l'ennemi a appris ce que peut la valeur républicaine.

MOREL.

1. Ou du Cieix, entre Aime et Moutiers, en Tarentaise.

Copie des lettres du général Badelaune, jointes à la lettre du citoyen Morel, agent national, près le district de Chambéry.

Au général Dours,

Je te fais part, mon cher camarade, qu'après avoir été chassé ce matin de nos avant-postes, nous avons, après le combat le plus opiniâtre, bien battu nos ennemis et chassé au-delà de la Thuile.

A Nargue Sarde [1], le 30 prairial.

Signé : BADELAUNE.

A Faire (?) Buisson,

Après avoir été frotté ce matin, nous avons chassé et rossé nos ennemis d'importance ; il y a beaucoup de monde de blessé de part et d'autre.

Le colonel marquis de Chamosset (sic) tué, un adjudant général pris et blessé, plusieurs majors, cavalerie et infanterie, capitaine, officiers et soldats prisonniers.

J'aurai le plaisir de vous faire passer cette clique à Chambéry au plus tôt. Fais-en part à Annecy.

30 prairial.

Signé : BADELAUNE.

P. S. — De la vie, je n'ai passé une aussi mauvaise journée ; mais j'en suis bien récompensé.

Pour copie conforme :

MOREL, agent national du district.

Arch. de Breil, pièce n° 40 c.

N° 34

De la prise du petit Saint-Bernard.

Les Français surprirent le Saint-Bernard le 18 avril, en prenant le mont Valezan, gardé par un détachement de Rockemondet. Presque tout fut fait prisonnier, avec la perte de l'artillerie consistant en une vingtaine de pièces.

Après cette perte, les troupes de l'Hospice se replièrent aux retranchements du Prince-Thomas, où les Français les ayant suivis, ils les abandonnèrent et vinrent à la Roche Taillée, où est un pont-levis. Mais ce poste pouvant être coupé, on se replia d'abord à Saint-Pierre, que Monseigneur joignit les troupes vers le 23 ou 24 avril et les fit replier dans la nuit à Quarto, campées sur un plateau, ou rive, au-dessus du chemin, où l'on fit cinq flèches qui ont coûté 10,000 livres. Elles étaient en saucisson à l'épreuve.

1. Nom républicain de bourg Saint-Maurice ; Bonneville s'appelait Montmôle ; Saint-Paul, dans l'Ubaye, avait été transformé en Mons, etc.

Dans ce camp, on attendit les renforts et après on s'avança à couvrir la cité, en prenant la position de Roche Taillée et le quartier général à Villeneuve, vers la moitié de mai. Ensuite, on prit la position des retranchements du Prince-Thomas, que les Français abandonnèrent après quelques coups de fusil. Ensuite, on fit monter du canon à la butte du Parc, précisément au-dessus du village de la Thuile, dans la nuit même, et on fut le matin contre les Français à la Golette qu'ils abandonnèrent, en regagnant les Eaux-Rouges, position qu'ils ont toujours tenue en avant-poste du petit Saint-Bernard.

Attaque pour reprendre le Saint-Bernard.

Les Français étaient placés à la butte de l'Eau-Rouge, qui domine le pont Serran, ayant leur droite appuyée à d'autres postes sur la pente de la montagne, à diverses buttes à ressauts, sans cependant occuper le sommet de la montagne, où ils avaient seulement des vedettes ; à la gauche, ils appuyaient à un ravin inaccessible.

L'attaque se fit en quatre colonnes, dont celle de la droite, partie du lac de Combal, remontant le vallon des Chavannes, devait gagner les hauteurs à la gauche des Français et longer pour se porter vers l'Hospice et prendre le poste de ce côté. Celle de gauche, partant du col du Mont, devait passer dans la vallée de Tignes et attaquer par derrière le Valezan, ou longeant par crête et par les glaciers de Ruitor, arriver sur ce mont. Cette dernière ne put arriver par la difficulté des chemins. Deux autres colonnes partirent du retranchement du Prince-Thomas. Celle du centre fit la route marquée sur le dessin [1]. L'autre longea les hauteurs à la droite des Français, qu'ils ne purent arriver à temps, attendu que l'officier qui conduisait le bataillon de troupes légères ne pouvait marcher ; cette colonne manqua à part quelques volontaires.

Celle du centre attaqua de front la butte des Eaux-Rouges, garnie de bois de pins, battue par un obusier placé sur le grand chemin, endeçà du pont Serran. Les Français abandonnèrent la butte avec leur camp et des canons de campagne. Les Piémontais s'amusant à piller le camp et les magasins, débandés, furent réattaqués avec vigueur par les Français qui les obligèrent à se retirer.

Cette affaire coûta environ 300 hommes. On fit aux Français 64 prisonniers. A cette attaque on perdit le major Devonex et le lieutenant-colonel Chamousset.

1. Joint au texte.

Archives de la Guerre. **N° 35** 19 Juin 1794.

SITUATION DE L'ARMÉE D'ITALIE, LE 1er MESSIDOR, AN II

DIVISION DE GAUCHE
Général Garnier.

EMPLACEMENTS DES TROUPES	DÉSIGNATION DES CORPS	Effectif présent
Saint-Etienne	3e bat. de la 74e	638
Isola (1,327)	2e bat. de la 83e	601
	2e bat. de la 20e	726
Mollières (150)	Chassrs de Marseille	29
	Cie franche n° 2	121
La Bolline	3e bat. de la 20e	654
St-Dalmas-le-Plan	3e bat. de la 129e	518
St-Martin et col de Fenestre (3,302)	Bat. de Chasseurs	489
	4e Grenadiers	647
	1 bat. de la 70e	629
	1 bat. de la 83e	537
Roquebillère	2e bat. de la 84e	699
Belvedère	3e Grenadiers	578
La Bollène	1 bat. de la 84e	654
La Mœris	3e bat. de la 84e	683
Lantosque	1 bat. de la 100e	891
Lucéram	1 bat. de la 129e	613
Utelle	2e bat. de la 101e	851
Entrevaux et Colmars	1 bat. de la 20e	694
	Sapeurs	226
	TOTAL	11.478

DIVISION DU CENTRE
Général Macquard.

EMPLACEMENTS DES TROUPES	DÉSIGNATION DES CORPS	Effectif présent
Millefourches (1,232)	3e Grenadiers	700
	2e bat. de la 22e	532
Marté (651)	1 bat. de la 166e	322
	2e bat. de la 166e	329
Fontan	3e bat. de la 166e	289
Saorge	3e bat. de la 22e	581
Tende (4,489)	102e demi-brigade	2.203
	118e demi-brigade	1.974
	1er Hussards	312
Laca (3,400)	165e demi-brigade	2.184
	6e Grenadiers	615
	1 bat. de la 3e demi-brigade légère	601
Col de Couture	56e demi-brigade	1.763
Breil (1,313)	2e bat. de la 100e	835
	14e Chasseurs à chevl	248
	Chasseurs de la Montagne	229
Sospel	9e Dragons	533
	Sapeurs	490
	TOTAL	14.740
	Reports	11.478
		13.090
Canonniers		1.348
TOTAL GÉNÉRAL DE L'ARMÉE		40.656

DIVISION DE DROITE
Général Masséna.

EMPLACEMENTS DES TROUPES	DÉSIGNATION DES CORPS	Effectif présent
Carnino	3e bat. de la 101e	882
Cassine	1 bat. de la 101e	874
La Madonne	3e bat. de la 19e	710
Peyronde (Prato Rotondo)	2e bat. de la 19e	592
Pont de Nava (1,818)	1 bat. de la 19e	662
	2e bat. de la 99e	677
	5e Hautes-Alpes	479
Ormea (1,728)	3e bat. de la 46e	557
	3e bat. de la 21e	600
	5e Grenadiers	571
Garessio (4,129)	1 bat. de la 19e	637
	1 bat. de la 46e	634
	1er Grenadiers	656
	3e bat de la 3e demi-brigade légère	564
	1 bat. de la 21e	567
	3e Hautes-Alpes	501
Ponte d'Assio	3e bat. de la 100e	679
Saint-Bernard	2e bat. de la 21e	629
Oneille	2e bat. de la 46e	715
Loano	3e bat. de la 99e	737
	Sapeurs	227
	TOTAL	13.090

Archives de la Guerre. N° 36 20 juin 1794.

SITUATION DE L'ARMÉE DES ALPES, LE 2 MESSIDOR, AN II

Général en chef : Dumas. — *Chef d'état-major* : Général Piston. — *Sous-chef d'état-major* : Adjudant général Lignol.
Commissaire ordonnateur en chef : Alexandre.

Adjudants généraux, Chefs de brigade : Sandos, Espagne, Borel, Camin. — Chefs de bataillon : Chorier, Pérard.

1re Division

Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
Génal de division Petit-Guillaume à Saint-Paul. — Général de brigade Vaubois — Adjudants génér. Levavasseur et Lacombe	5e Jura	Jausiers	915	1.029
	1er Aude	Barricades	888	1.022
	1er Isère	Brézés	970	1.044
	1er Lozère	Saint-Paul	744	967
	Bat. Montferme	Barcelonnette	1.015	1.044
	Div. d'artillerie	Tournoux	58	61
	Artillerie nation.	id.	62	62
	1re Cie sapeurs	Baraques de Brézés	185	197
	3e Cie sapeurs	La Condamine	188	191
	Gendarmerie à pied	Meyronne	8	40
	Gendarmerie à cheval	id.	11	29
(Outre les 5,044 présents, il y a 320 h. détachés dans les postes).			5.044	5.686
Génal de division Pellapra à Embrun. — Adjudants génér. Vaux et Lécuyer à Embrun. — Général de brigade Gouvion à Mirabouc.	23e Rt, 1er bat.	Lucerne, Queyras et Abriès	818	1.025
	4e bat. des Alpes	Vallée de Lucerne	849	993
	Chass. des Alpes	id.	881	1.030
	1er Mayenne et Loire	Montlyon	921	998
	Dét. du 3e artill.	id.	30	44
	4e Division d'artillerie	id.	677	787
	5e Cie mineurs	id.	34	64
	2e Cies sapeurs	id.	198	202
	Artillerie 4e Div.	Mirabouc	42	44
	Canonrs de l'Ain	Gap	87	93
	Gardes nationales soldées	Embrun	399	399
	Gendrie à cheval	id.	9	9
([illegible] présents, il y a [illegible] h. détachés dans les [illegible]			[illegible]	[illegible]

1re Division (suite)

Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
Général de brigade Valette à Oulx.	2e Infant. légère	Salbertrand	847	1.035
	3e Jura	Césanne	458	1.066
	1er Drôme	Sceu	289	845
	2e Haute-Loire	Oulx	854	1.030
	5e Isère	Oulx et environs	388	925
	79e Rt, 2e bat.	id.	609	874
	1er Côte-d'Or	id.	477	854
	Gardes nationales soldées	Briançon	285	300
	Artillerie nation.	id.	78	243
	Artiller. du 3e Rt	id.	30	83
	Gendarmerie à cheval	id.	28	30
	Gendarmerie à pied	Oulx	22	29
	4e Cie sapeurs	Melezet	161	188
	3e bat. sapeurs	Briançon et Montlyon	800	800
	Sapeurs auxilres	Sceu	95	119
(Outre les 5,421 présents, il y a 2,479 h. détachés dans les postes de la montagne).			5.421	8.421
TOTAL pour la 1re Division y compris les postes détachés			18.412	19.715

BATAILLONS PARTIS POUR L'ARMÉE DU RHIN

8e de l'Ain. 1er du Rhône. 2e id. [illegible] Infanterie légère.	5e Côtes maritimes. 1er Légion des Alpes. 2e id. —	2e tirailleurs de la frontière. Bat. de Châtillon. Bat. de Villefranche.

N° 36 (*suite*)

Division	Commandement	Corps	Emplacement	Présents	Effectif
2e Division. — Général Dours a Chambéry.	Génal de division Declaye à Saint-Jean. — Général de brigade Simien au mont Cenis. — Adjudants génér. Rey, Camin et Herbin.	1 bat. des Alpes.	Mont Cenis.......	775	910
		1 bat. franc de la République.	id.	655	858
		1 bat. de Paris..	id.	842	1.085
		4e artillerie.....	Bramans, Mt Cenis	35	39
		1er artillerie.....	id.	67	70
		Dét. de sapeurs.	Mont Cenis.......	87	87
		Guides à pied...	id.	43	56
		(Outre les 2,504 présents, il y a 202 h. détachés dans les postes).		2.504	3.105
	Génal de division Badelaune à Moutiers. — Général de brigade Voillot, au Petit St-Bernard. — Adjudants génér. Alméras, Chambaud, Boyer.	8e Isère.........	Bessans..........	953	1.012
		4e Ain..........	Petit St-Bernard et la Thuile.....	1.025	1.087
		5e Rhône et Loire	id.	706	1.073
		6e Ain	id.	721	1.064
		6e Côte-d'Or	id.	571	1.073
		(Outre les 3,976 présents, il y a 944 h. détachés dans les postes).		3.976	5.309
	Adjudants génér. Cumel, Montmeau.	Artillerie 4e Division	Chambéry	104	181
	Total pour la 2e Division y compris les postes détachés.			7.730	8.595
3me Division. — Génér. Poujet a Bonneville.	Adjudants génér. Noël, Jeannel, Blondeau, Levrai.	Bat. de Louhans	Bonneville........	907	1.074
		Bat. de Bourg..	Thonon...........	945	977
		Bat. de la Montagne.........	Salanches	1.020	1.116
		1er tirailleurs de la frontière...	Evian	911	1.112
		Dét. du 2e artill.	Carrouge	20	80
				3.803	4.359
	Général de brigade Ravier, à Bourg. — Adjudants génér. Bonnard et Vaufrelan.	Cie de vétérans.	Bourg............	43	43
		Gendarmerie à cheval........	id.	8	10
		19e Cie du 2e d'artillerie........	Fort l'Ecluse......	16	18
				67	71
	Total pour la 3e Division y compris les postes détachés.			4.061	4.430
4e Division. — Général Lapoype a Grenoble.	Génér. de brigade Richon, Rivas, Walther, Lajolais, Hue-Laborde. — Adjudant général Palasson.	4e Rt d'artillerie.	Grenoble	230	260
		1re Cie artillerie du Cantal....	id.	81	89
		2e, 3e et 3e Cie artillerie du Puy-de-Dôme......	id.	257	277
		Artille de l'Allier.	id.	89	90
		16e Cie artillerie légère........	id.	91	103
		18e id.	id.	84	100
		22e id.	id.	80	98
		20e Cie vétérans.	id.	31	45
		Gendarmerie à cheval.......	id.	6	6
		Guides à cheval.	id.	68	104
		1re Cie du 3e bat. de sapeurs....	id.	142	147
		Dét. du 4e artil.	Fort Barraux.....	11	11
				1.270	1.340
	Adjudant général Imbert.	4e Cie vétérans..	Valence	43	54
	Général de brigade César. — Adjudants génér. Bousin et Collinet.	9e Isère.........	Commune affrancie	900	1.009
		10e Isère........	id.	945	1.010
		Dépôt général..	id.	824	900
		Gendarmerie à cheval........	id.	14	22
				2.683	2.941
	Total pour la 4e Division.......			3.996	4.335
	Total général de l'Armée des Alpes.......			34.199	37.075

Certifié véritable.

Au Quartier général sous Briançon, le 2 messidor, an II.

Le Général de brigade, chef de l'état-major,

PISTON.

Archives de la Guerre. **N° 37** 4 juin 1794.

Copie de la lettre du citoyen Bacher, premier secrétaire interprète de la République française en Suisse, écrite de Basle le 16 messidor, an II de la République française, une et indivisible, au citoyen Lejeune, représentant du peuple près les départements du Doubs et du Jura.

Le projet d'insurger la chaîne du mont Jura doit, ainsi que je t'en ai déjà prévenu, être considéré comme une des extravagances dont on ne cesse de bercer le jeune ministre d'Angleterre qui réside à Rome, et ne pouvait, ainsi que je te l'ai mandé, produire aucun effet alarmant sous aucun rapport. Le conseil secret de Berne que j'ai fait prévenir d'avance de toute cette menée, par une note confidentielle que j'ai adressée à M. le trésorier de Frisching, a ordonné, ainsi que le magistrat m'en prévient dans ce moment, à tous les baillis du pays de Vaud de chasser Lameth, Prétet, Duroveraz et compagnie, afin de mettre une bonne fois fin à toutes les tracasseries et intrigues de ces malintentionnés.

Les émigrés genevois ne seront en général pas plus ménagés que les français ; on va les travailler de la belle manière, et nous ne cesserons pas de les persécuter jusqu'à ce que le pays de Vaud soit entièrement purgé de cette vermine, qui trouve moyen de se reproduire sous différentes formes et qu'il faudra finir par faire exterminer par corvée pour s'en débarrasser une bonne fois pour toutes.

Le plan d'une contre-révolution était d'autant plus inexécutable que, dans les circonstances actuelles, il n'existe ni secret, ni union entre les émigrés qui forment aujourd'hui trois classes entièrement distinctes et séparées, qui s'entre-détruisent et se détestent à un point inexprimable. Les paysans suisses disent tout hautement que ce n'est que de la canaille.

L'arrivée dans le pays de Vaud d'une intrigante nommée Julie de Rochechouart, ses courses fréquentes à Berne, l'apparition qu'on prétend que Dumouriez a faite dans le même temps, le voyage du ministre d'Angleterre dans le pays de Vaud et celui que Marval, chargé des affaires du roi de Prusse, l'avait engagé à entreprendre dans la principauté de Neufchâtel, l'ordre que les émigrés ont reçu du gouvernement suisse de déguerpir ; toutes ces allées et venues et ce mouvement des émigrés sur les routes de la Suisse ont dû donner lieu aux inquiétudes que l'on a cherché à répandre le long de la frontière et qui ont été encore accrues par les Genevois des deux partis, qui ont répandu l'alarme dans le département de l'Ain et dans celui du Jura. Le conseil secret de Berne s'est conduit dans cette occasion avec sa sagesse et sa prudence ordinaires. Il a en même temps usé d'intelligence envers les jeunes patriotes bernois qui s'étaient livrés avec trop d'éclat à l'expression de leurs sentiments à Vevey et que le bailli avait proposé très impolitiquement de punir rigoureusement.

Signé : BACHER.

Pour copie conforme :

ALBITTE.

Archives de Breil, n° 70 d. **N° 38** Turin, 15 juin 1794.

Copie d'une lettre du roi de Sardaigne au lieutenant général baron Colli.

Ayant consulté le général de Vins sur les déterminations à prendre d'après vos rapports et ceux du général d'Argenteau, voici son avis, en conséquence duquel vous réglerez vos opérations.

D'abord, le général d'Argenteau doit garder sa position, en prenant les mesures qu'il jugera les plus convenables pour assurer à tout événement sa retraite sur Querasque (Cherasco).

Vous lui changerez, si vous êtes à temps, le régiment de Mondovi et le bataillon d'Asti, destinés pour la garnison de Coni, en lui envoyant une égale force, laquelle, d'après les tabelles, se monte à 1,234 hommes faisant service. Vous lui enverrez indifféremment des grenadiers, des Autrichiens, ou de tels corps que vous jugerez à propos.

La garnison de Coni sera donc à son complet, composée comme dans la note ci-jointe. Elle ne doit jamais être éloignée de la place, même en petite partie, de manière à risquer d'avoir des difficultés pour y rentrer.

Avec le reste de la petite armée qui, déduction faite des 1,234 hommes que vous devez encore donner au général d'Argenteau, reste de la force de 7,204 hommes faisant service, selon les tabelles envoyées dernièrement par les commandants de corps, si les menaces d'attaquer continuent, vous viendrez prendre une position par laquelle, appuyant votre gauche vers la ville de Coni et votre droite s'étendant dans la direction de Saluces, vous présenterez le front aux vallées de Grana et de Mayra.

Par cette position, vous gênez le petit corps que l'ennemi pourrait faire avancer sur votre flanc droit, après avoir forcé le col du Mul, tandis qu'il vous aurait attaqué de front dans votre position actuelle, en venant de Limone. Je dis un petit corps, car le passage du col du Mul ne permet pas qu'on y apporte de l'artillerie, ni qu'on fasse passer de la cavalerie.

D'un autre côté, si l'ennemi descend en force par le col de Tende, il ne peut plus vous attaquer en surprise, puisqu'il a un plus long chemin à faire, et qu'il faut qu'il tourne la ville de Coni pour vous attaquer, et vous auriez par conséquent tout le temps de vous replier à Saluces, où vous vous feriez rejoindre par le général Provéra ; et, si l'ennemi, auquel il faut calculer une grande force sur tous les points pour qu'il puisse et ose entreprendre tout ce que l'on suppose, marchait encore à vous à Saluces, vous vous replierez sur le Pô, selon les circonstances et sans jamais engager une action générale.

Moyennant la nouvelle position que je vous propose, je ne crois pas que l'ennemi veuille jeter un corps entre Coni et Mondovi, avant d'avoir forcé l'un ou l'autre des deux corps d'armée, puisqu'il s'exposerait à être pris entre deux feux.

Dans le cas que votre retraite vers Saluces vint à s'effectuer, le dépôt des munitions à Raconis et le magasin de Villefalet se trouveraient trop découverts. C'est pourquoi je donne les ordres pour que le

premier soit transporté à Carignan et les magasins de vivres à Villefranche, Carmagne et Carignan. Vous donnerez de vos côtés les dispositions pour l'effectuation *(sic)* de cet arrangement.

Si vous avez encore à Coni de l'artillerie de campagne en réserve et qui ne vous soit pas nécessaire, vous la ferez également passer à Carignan.

Le pont de Cardé est construit et celui de Villefranche le sera, en peu de temps.

Je vous envoie le major Marquetti, pour vous aider à marquer la nouvelle position.

Voilà nos déterminations eu égard à la situation actuelle des affaires, puisque mon but et mes efforts tendent à couvrir le plus longtemps possible la plaine du Piémont, sans risquer d'un autre côté que, par une défaite ou une déroute, je ne sois plus à même, dans un cas malheureux, de jeter une garnison dans Turin.

Vous les communiquerez au général d'Argenteau et vous donnerez vos ordres et prendrez vos mesures en conséquence.

Les colonels ayant l'autorité d'envoyer aux réserves respectives de leurs régiments prendre le nombre de recrues dont ils ont besoin, c'est à vous d'ordonner aux colonels de compléter leurs corps.

Signé : Z. AMÉ.

Archives de la Guerre. N° 39 20 juin 1794.

Objets nécessaires à l'armée d'Italie pour la rendre offensive.

Huit cents milliers de poudre.

Deux mille hommes de cavalerie ; retirer celle envoiiée *(sic)* dans la Vendée ; faire passer à l'armée d'Italie les sept mille hommes de retour d'Espagne.

Les objets de charroi qui deviendront inutiles à l'armée des Pyrénées, lorsqu'elle aura chassé l'Espagnol du territoire et qu'elle se tiendra sur la défensive.

Faire passer, en attendant, les objets de charroi qui ont été promis, tels que les chevaux et mulets que l'on a annoncé devoir être envoié *(sic)* de Versailles avec leurs harnois.

Donner des fonds en assignats pour acheter des chevaux à Gênes et en Italie.

Une compagnie de mineurs.

Faire passer les compagnies de canonniers parisiens, qui sont à Commune affranchie, au Port de la montagne, pour garder cette place et une partie de la côte.

(Il faudrait organiser les canonniers de la côte ; il n'y a pas d'organisation générale).

Dispositions générales

Réunir les deux armées en une seule, l'organiser surtout par rapport aux représentants du peuple.

Demander à la République de Gênes qu'elle mette sa côte en défense depuis Menton jusqu'à Oneille, pour assurer nos communica-

tions qui se trouveraient interrompues, si l'ennemi pouvait s'en approcher impunément et tenter de descendre.

Adopter un système politique invariable sur la manière de se conduire en Piémont, qui serve de base aux représentants du peuple et aux généraux.

Spécifier la conduite à tenir envers le peuple et celle envers les nobles, les prêtres, les moines, l'espèce de magistrat que l'on doit établir sous les ordres des représentants du peuple.

Décider s'il n'est pas politique de n'exiger de contribution que des pays qui résisteraient et montreraient de l'attachement pour le tyran et ce, par forme de punition.

Demander à la commission des rapports extérieurs et du commerce la note des objets que l'on peut acheter des étrangers, parce qu'ils ne se trouveraient pas dans la République.

Les notes ci-dessus remises par Robespierre jeune.

Corr. M. — 2 messidor, an II, 20 juin 1794.

Nota. — Cette note paraît être de la main de Robespierre jeune, sauf la date, qui est d'une autre écriture.

Archives de Breil, n° 70 f. | N° 40 | Turin, ce 11 juillet 1794.

Copie d'une lettre
du Roi de Sardaigne à M. le lieutenant général baron Colli.

Ayant reçu votre rapport daté de hier à midi, j'ai jugé à propos de le communiquer au général baron de Vins et de lui demander son sentiment par écrit, dont je vous envoie l'original qui vous servira d'instruction.

Je comprends, ainsi que le général de Vins, qu'en cas que l'ennemi aie vraiment une armée...... [1], ce que prendre temps quelques jours. Mais le général de Vins a expédié encore à Milan et je me flatte que l'Archiduc, se prêtant enfin à mes vues dans un moment aussi critique et intéressant pour la Lombardie même, nous serions à temps de porter des forces où elles peuvent être plus nécessaires ; et c'est cette espérance qui me détermine à ne pas presser la retraite totale de ma petite armée.

Le cas que je fais de vos talents, zèle et vigilance, me rassure d'un autre côté et me font espérer que vous ferez beaucoup avec de petits moyens.

Puisque le major Malaussène vous est utile et nécessaire, vous pouvez le garder auprès de vous.

Signé : Z. Amé.

Instructions du baron de Vins au général Colli

M. le lieutenant général baron Colli ne doit rien négliger, ni espions, ni patrouilles, pour être informé exactement de la véritable force de l'ennemi.

1. Il manque ici un membre de phrase, qu'il est d'ailleurs facile de supposer.

Si ce dernier est véritablement en force avec cavalerie et artillerie, M. le lieutenant général ne doit pas s'exposer dans sa position et il doit venir occuper le camp de la Madonne de l'Olmo, où il remplit le double objet de soutenir la place de Coni et d'être en même temps à portée de couvrir les vallées de Vraita et Maira.

Quand il viendrait occuper ce camp, selon les circonstances de la force et des mouvements de l'ennemi, on lui ferait parvenir de nouveaux ordres.

Si l'ennemi n'est pas en une certaine force, et que M. le lieutenant général croie pouvoir lui résister et le battre, il ne quittera pas sa position du Bourg-Saint-Dalmas et donnera toutes ses dispositions pour faire la plus vigoureuse résistance en cas d'attaque.

Dans l'un et l'autre cas, M. le général major comte d'Argenteau continuera à garder ses positions de Mondovi jusqu'à nouvel ordre. Cela ne l'empêchera pas cependant, dans le cas qu'il ne soit pas menacé lui-même, de faire quelques démonstrations de concert avec le général Colli, qui tendent à soutenir la gauche du corps d'armée de ce général.

Et puisque le général Colli annonce que les relations de l'ennemi dans l'intérieur du pays continuent, il est de toute nécessité qu'on donne quelque exemple, en faisant subir le supplice à quelques espions, dont il ne peut à moins d'y avoir bon nombre parmi les arrêtés.

Signé : Baron de Vins.

Archives de la Guerre. **N° 41** 18 juillet 1794.

LIBERTÉ AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS EGALITÉ

Les Représentants du Peuple près l'armée des Alpes aux Représentants du Peuple composant le Comité de Salut public de la Convention nationale, à Paris.

Citoyens collègues,

Nous venons de recevoir votre lettre du 20 messidor, de laquelle nous concluons que vous approuvez le plan qui a dû vous être soumis par notre collègue Robespierre jeune, envoyé à cet effet près de vous. En conséquence, nous allons tout disposer pour les deux sièges dont vous approuvez l'entreprise, et nous le faisons de telle manière qu'en attaquant de concert avec l'armée d'Italie, nous prendrons en même temps nos mesures pour mettre le mont Saint-Bernard et le mont Cenis dans un état respectable de défense. Nous venons du mont Cenis, où nous avons concerté avec le général en chef Petit-Guillaume et le général divisionnaire Declaye, toutes les dispositions humainement possibles pour faire garder ce poste cet hiver, et pour y rendre la vie aussi douce aux soldats, que la rigueur du climat peut le permettre ; nous avons fait renforcer le poste, et nos batteries y sont maintenant disposées et approvisionnées, de manière à ne vous laisser aucune sorte d'inquiétude sur ce point. Nous gravissons maintenant les rochers du Saint-Bernard et nous nous occupons d'y établir les mêmes moyens de défense et de conservation.

Il nous a paru que le général en chef Dumas n'avait pas laissé à la disposition du divisionnaire Badelaune une force suffisante pour enlever aux Piémontais l'espérance de parvenir à nous arracher ce poste important, conquis par la valeur de nos volontaires. Nous allons y suppléer aussitôt que les nouveaux bataillons de réquisition, qui se lèvent en ce moment, nous permettront de retirer le bataillon qui reste à Commune affranchie et de le destiner à la garde du mont Cenis et du mont Saint-Bernard.

En attendant, les généraux Badelaune et Declaye ne nous annoncent aucune inquiétude, quoique l'ennemi soit en face et en force ; nous pouvons même presque dire qu'ils vous répondent du poste.

Au reste, si la nécessité de nous tenir sur le mont Saint Bernard et le mont Cenis dans un état respectable de défense, nous enlève le moyen de porter beaucoup de monde du côté des Barricades, où doit se faire le siège de Démont et celui de Coni, nous pensons que l'armée d'Italie, forte de quatre-vingt mille hommes, peut y suppléer. Nous pensons encore que, du moment où nous déboucherons dans la plaine du Piémont du côté des Barricades, l'ennemi se trouvera forcé de retirer une grande partie des troupes qu'il a maintenant devant le Saint-Bernard et le mont Cenis, pour répondre aux efforts de l'armée attaquante vers les Barricades et que dès lors les troupes du mont Cenis, du Saint-Bernard, de la vallée d'Oulx et autres vallées pourront facilement s'avancer et gagner du terrain pour faire diversion. Si nous prenons Démont et Coni et que nous puissions hiverner dans une partie du Piémont, au moyen des ressources que présente le pays, nous faisons une grande économie pour la République du côté des vivres, et, à la campagne prochaine, nous nous trouvons maîtres d'entrer et de rayer le roi des Marmottes de la liste des tyrans. Si au contraire nous ne pouvions pas hiverner dans les places prises, au moins les détruirons-nous, avant de nous retirer, pour qu'à l'ouverture de la campagne prochaine les deux places en question ne nous arrêtent point au passage. Ainsi, dans tout état de cause, nous ne voyons qu'à gagner à faire les deux sièges cette année.

Ci-joint est une lettre pour notre collègue Robespierre jeune, que nous avons délégué près de vous. Nous l'invitons à vous la communiquer et, par cette raison, nous ne vous répétons pas ici les détails importants qu'elle renferme.

Nous n'avons rien négligé pour la réparation des ponts et chemins qui doivent rendre faciles les communications et les transports des vivres et munitions de guerre ; et nous avons ordonné le jalonnage de tous les chemins de communication sur les montagnes pour le temps où la neige devra les couvrir ; le soldat sera cantonné ou baraqué sainement et chaudement, et les magasins des vivres seront préparés à l'avance sur les monts Cenis et Saint-Bernard, de manière qu'en tout état de cause et quel que soit le résultat de l'opération offensive que nous allons faire du côté des Barricades, nous espérons ne pas perdre un pouce de terrain du côté des monts Cenis et Saint-Bernard, Rapportez-vous en à l'activité des généraux divisionnaires et à l'infatigable surveillance des représentants du peuple ; ils tâcheront d'avoir toujours les yeux partout.

Après avoir pourvu à la sûreté du Saint-Bernard comme à celle du

mont Cenis, nous comptons avec le général Petit-Guillaume porter nos pas vers les Barricades. Déjà, nous faisons filer l'artillerie de siège, à mesure qu'elle est disponible ; elle aurait au moins servi à regarnir les places frontières des Alpes, si vous aviez persisté au système défensif et elles serviront à l'opération convenue, dès l'instant que vous lui avez donné votre approbation.

Enfin, vous devez juger combien a été sage et prévoyante la levée extraordinaire des cinq bataillons, puisque ce n'est que par ce moyen que nous pourrons tout à la fois maintenir d'un côté la défensive et de l'autre seconder l'armée d'Italie dans l'offensive.

Salut et fraternité.

ALBITTE, LAPORTE.

Nargue Sarde, 30 messidor, l'an II de la République, une, indivisible et démocratique.

LIBERTÉ — ÉGALITÉ

Les Représentants du peuple près l'armée des Alpes au Représentant du peuple Robespierre le jeune.

Nous sommes bien impatients, cher collègue, d'apprendre positivement le résultat de ta mission à Paris ; le temps de la campagne s'écoule et l'incertitude nous tue. Depuis le retour de Laporte de l'armée d'Italie, nous avons reçu une lettre du comité de Salut public, qui semblait insister sur le système défensif dans la partie des Alpes. Notre collègue Ricord, de son côté, nous écrit que le 2 thermidor est le jour désigné pour commencer les opérations offensives. Juge de la perplexité dans laquelle nous nous trouvions ; il fallait, ou déplaire au Comité, en ne nous conformant pas au vœu qu'il nous a manifesté par plusieurs lettres, ou risquer de voir le temps le plus favorable et le plus précieux de la campagne s'écouler inutilement et se perdre sans retour.

Nous avons répondu à notre collègue Ricord que nous ne pouvions nous déterminer à concourir au système offensif avant d'y être autorisé par le comité de Salut public, malgré la bonne envie que nous avons de faire voir du chemin au roi des marmottes, parce que nous pensons que le premier devoir des Représentants du peuple près des armées est de se conformer aux vues du gouvernement ; nous avons manifesté à Ricord notre étonnement de ce que, depuis ton départ, nous n'avons eu aucune nouvelle directe ou indirecte du résultat de ta mission.

Cependant, nous n'avons cessé de faire continuer les préparatifs, comme si, d'un moment à l'autre, nous avions dû recevoir de toi ou du comité de Salut public un résultat favorable au plan d'attaque concerté.

Depuis, nous avons reçu une lettre du comité de Salut public, qui semble être revenu au système offensif et qui paraît approuver que les deux armées des Alpes et d'Italie entrent en Piémont et profitent du reste de la campagne pour enlever Démont et Coni.

En conséquence, nous venons de réitérer les ordres de faire filer l'artillerie de siège sur Briançon, de faire accélérer la réparation des ponts et chemins, de sorte que, dans le plus bref délai possible, les dispositions convenues seront de notre part exécutées. Nous n'avons plus d'inquiétudes que sur la question de savoir si le comité de Salut public a pris des mesures pour faire parvenir, à l'armée des Alpes ou à celle d'Italie le renfort de deux ou trois régiments de cavalerie légère, sans lequel il y aurait peut-être de l'imprudence à vouloir opérer militairement dans la plaine du Piémont. Comme nous nous attendons à voir arriver ces régiments dans un délabrement complet, nous avons pris nos mesures en conséquence, et nous avons fait fabriquer douze cents selles, brides et bidons, savoir : quatre cents à l'usage de la grosse cavalerie ; quatre cents à l'usage des dragons et quatre cents à l'usage des hussards ; ainsi, tu vois que, si l'on nous envoie de la cavalerie en mauvais état, nous nous sommes assuré d'avance les moyens de l'équiper à neuf dans vingt-quatre heures.

Tu ne dois pas quitter Paris sans avoir fait sentir au comité de Salut public, la nécessité d'assurer notre approvisionnement en poudre et munitions de guerre ; il sait mieux que nous qu'on ne peut pas faire de siège sans cela.

Le comité de Salut public vient d'appeler près de lui le général en chef Dumas, commandant l'armée des Alpes. Nous avons eu lieu de soupçonner que le plan de campagne, concerté entre nous à Colmars et Nice, n'a jamais été trop de son goût. Nous soupçonnons que le motif de cette espèce de répugnance que nous avons cru remarquer pouvait provenir : 1° de ce que le plan a été concerté sans sa participation ; 2° de ce que les deux armées des Alpes et d'Italie, une fois rendues dans la plaine de Piémont, semblent destinées à ne plus faire qu'une armée et comme une armée n'a pas besoin de deux généraux en chef, il nous a paru que Dumas a redouté la réunion, parce qu'il craignait de trouver dans le général en chef de l'armée d'Italie un rival pour le commandement. Si nos conjectures à cet égard ont quelque fondement, comme nous le croyons, il nous paraît que le comité de Salut public fera très sagement d'employer d'un autre côté le général Dumas et de laisser le commandement provisoire de l'armée des Alpes entre les mains du général Petit-Guillaume, qui est inaccessible aux petites jalousies de métier et qui conduit les opérations de la meilleure foi du monde. Nous t'invitons en conséquence à communiquer la présente au comité de Salut public et à le déterminer à prendre le plus tôt possible son parti à cet égard ; car il est plus nuisible qu'on ne pense de laisser les généraux d'une armée dans l'incertitude sur le retour de celui qui la commandait en chef ; le compère et la commère se glissent partout, et, quand une fois il sera décidé que Petit-Guillaume conservera le commandement provisoire et que Dumas ne devra plus revenir, nous pensons que chacun marchera d'un pas plus ferme à l'exécution du plan d'attaque concerté ; et, si les préparatifs ont éprouvé jusqu'à ce jour des lenteurs, nous ne sommes pas à nous apercevoir que la cause peut en partie en être attribuée à cette espèce d'incertitude où sont les chefs sur la question de savoir laquelle des opinions l'emportera au comité de Salut public, ou celle des Représentants du peuple qui ont concerté le plan d'attaque à Colmars et

Nice, ou celle du général Dumas qui, comme nous te l'avons dit plus haut, nous paraît avoir des raisons particulières pour que ce plan ne soit pas effectué.

Ainsi donc, cher collègue, en nous résumant, nous t'invitons à insister près du comité : 1° pour qu'il nous fasse passer deux ou trois corps de cavalerie ; 2° pour qu'il assure notre approvisionnement en poudre et munitions de guerre ; 3° pour qu'il mette fin à toutes les petites jalousies qui lui ont à lui-même donné des inquiétudes, en employant le général Dumas à une autre armée quelconque et en laissant le commandement provisoire au général Petit-Guillaume, dont le sans-culottisme nous est parfaitement connu et à qui les petites menées sourdes d'état-major sont étrangères ; il marche d'un pas ferme et solide dans la carrière de la Révolution, et il lui sera égal de quitter le commandement demain, si le bien de la chose publique exige qu'il soit confié à un autre. Voilà des hommes tels qu'il nous en faut pour assurer nos succès. Nous attendons ta réponse ou plutôt celle du comité ; car, envoyé à Paris par nous, nous te chargeons d'être aussi notre organe, pour faire décider promptement sur ces points. En attendant, nous marcherons vers le but, pour organiser le grand concert républicain que nous espérons donner bientôt sous les murs de Démont et de Coni.

Salut et fraternité.

ALBITTE, LAPORTE.

Archives de la Guerre.
(Correspondance inédite de Napoléon) **N° 42** 19 juillet 1794.

Note sur la position politique et militaire de nos armées de Piémont et d'Espagne, remise par Robespierre jeune, 1er thermidor, an II.

1re OBSERVATION

Si la République avait assez d'infanterie pour faire la guerre offensive avec ses quatorze armées, il lui manquerait pour ce genre de guerre de la cavalerie.

Si elle avait de l'infanterie et de la cavalerie en suffisance, il lui manquerait :

1° De bons officiers pour conduire tant de troupes dans un système attaquant ;

2° Des chevaux, des harnais, des voitures pour les charrois et les vivres ;

3° Des équipages d'artillerie assortis, de la poudre et des voitures d'artillerie.

2me OBSERVATION

Il est donc indispensable, lorsque l'on a quatorze armées, que chacune fasse un genre de guerre relatif :

Au projet général de la guerre ;

A la force et aux circonstances, soit topographiques, soit politiques de l'état qui lui est opposé ;

Le genre de guerre que chaque armée doit faire ne peut être déterminé que par l'autorité supérieure.

C'est par ces considérations surtout que l'on se pénètre de la nécessité absolue dont est, dans une immense lutte comme la nôtre, un gouvernement révolutionnaire et une autorité centrale qui ait un système stable, donne à chaque ressort tout son jeu et qui, par des vues profondes, dirige le courage et rende nos succès solides, décisifs et moins sanglants.

3me Observation

Le genre de guerre que doit faire chaque armée doit donc être déterminé :

1° Par les considérations déduites de l'esprit général de notre guerre;

2° Par les considérations politiques qui en sont le développement;

3° Par les considérations militaires.

CONSIDÉRATIONS DÉDUITES DE L'ESPRIT GÉNÉRAL DE NOTRE GUERRE

L'esprit général de notre guerre est de défendre nos frontières. L'Autriche est notre ennemi le plus acharné; il faut donc le plus possible que le genre de guerre des différentes armées porte des coups directs ou indirects à cette puissance.

Si les armées qui sont sur les frontières d'Espagne embrassaient le système offensif, elles entreprendraient une guerre qui serait à elle seule une guerre séparée. L'Autriche et les puissances d'Allemagne n'en ressentiraient rien. Elle ne serait donc point dans l'esprit général de notre guerre.

Si les armées qui sont sur la frontière de Piémont embrassaient le système offensif, elles obligeraient la maison d'Autriche à garder ses États d'Italie et, dès lors, ce système serait dans l'esprit général de notre guerre.

Il en est des systèmes de guerre comme des sièges des places; réunir ses feux contre un seul point; la brèche faite, l'équilibre est rompu; tout le reste devient inutile et la place est prise.

C'est l'Allemagne qu'il faut accabler; cela fait, l'Espagne et l'Italie tombent d'elles-mêmes.

Il ne faut donc point disséminer ses attaques, mais les concentrer.

Le système offensif en Piémont influe sur la Pologne et encourage le Grand Turc.

Si nous obtenons de grands succès, nous pouvons dans les campagnes prochaines attaquer l'Allemagne par la Lombardie, le Tessin et le comté de Tirol, dans le temps que nos armées du Rhin attaqueraient le cœur.

CONSIDÉRATIONS POLITIQUES

Les considérations politiques qui doivent déterminer le genre de guerre de chaque armée fournissent deux points de vue :

1° Opérer une diversion qui oblige l'ennemi à s'affaiblir sur une des frontières où il se tiendrait trop en forces.

Si nos armées en Espagne embrassaient le système offensif, nous n'obtiendrions pas ces avantages; cette guerre absolument isolée n'obligerait la coalition à aucune diversion.

Le système offensif embrassé par les armées en Piémont opère nécessairement une diversion à la frontière du Rhin et du Nord.

2° Le second point de vue des considérations politiques doit nous offrir la perspective, dans une ou deux campagnes, du bouleversement d'un trône et du changement d'un gouvernement.

Le système offensif de nos armées en Espagne ne peut pas raisonnablement nous offrir ce résultat.

L'Espagne est un grand Etat; la mollesse et l'ineptie de la cour de Madrid, l'avilissement du peuple la rendent peu redoutable dans ses attaques. Mais le caractère patient de cette nation, l'orgueil et la superstition qui y prédominent, les ressources que donnent une grande masse, la rendront redoutable lorsqu'elle sera pressée chez elle.

L'Espagne est une presqu'île ; elle aura de grandes ressources dans la supériorité de la coalition sur mer.

Le Portugal, nul dans notre guerre actuelle, secourrait alors puissamment l'Espagne.

Il ne peut donc point entrer dans une tête froide de prendre Madrid; ce projet ne serait point du tout à l'ordre de notre position actuelle.

Le Piémont est un petit Etat ; le peuple y est bien disposé ; peu de ressource contre quelques événements heureux ; point de masse, point d'esprit national caractérisé. Il est raisonnable de prévoir qu'au plus tard, la campagne prochaine, ce roi serait errant comme ses cousins.

CONSIDÉRATIONS MILITAIRES

La topographie de la frontière d'Espagne est telle qu'à égalité de force l'avantage de la défensive est toute à nous.

L'armée espagnole qui serait opposée à la nôtre devrait nécessairement être plus forte pour n'essuyer aucun échec et nous tenir mutuellement en respect.

Lorsque deux armées sont sur la défensive, celle qui peut plus promptement réunir différents postes pour enlever celui qui lui est opposé dans l'ordre défensif, a nécessairement besoin de moins de troupes et, à force égale, obtient toujours des avantages.

La frontière de Piémont forme un demi-cercle; les deux armées des Alpes et d'Italie occupent la circonférence ; le roi de Sardaigne occupe le diamètre.

La circonférence que nous occupons est remplie de cols et de montagnes difficiles.

Le diamètre qu'occupe le roi de Sardaigne est une plaine aisée, fertile, où il peut faire circuler les mêmes troupes, en peu de jours, d'une extrémité à l'autre du diamètre.

Le système défensif est donc toujours à l'avantage du roi de Sardaigne. Il faut le double de troupes qu'à nos ennemis pour nous trouver à égalité de forces.

Ces observations sont de la plus grande conséquence ; il serait facile de le démontrer par une description détaillée des frontières d'Espagne et de Piémont et par l'analyse des différentes guerres. L'on

y démontrerait à l'évidence que toutes les fois que nous avons gardé la défensive sur les frontières du Piémont, il nous a fallu beaucoup de troupes et nous avons toujours, dans des affaires de détail, eu l'infériorité.

4me Observation

L'on doit donc adopter le système défensif pour la frontière d'Espagne, et le système offensif pour la frontière de Piémont.

Les considérations tirées de l'esprit général de notre guerre ;

Les considérations politiques ;

Les considérations militaires se réunissent également pour nous en prescrire la loi.

Frapper l'Allemagne, jamais l'Espagne, ni l'Italie.

Si nous obtenions de grands succès, jamais l'on ne doit prendre le change en s'enfonçant dans l'Italie, tant que l'Allemagne offrira un front redoutable et ne sera pas affaiblie [1].

Si l'orgueil national et la vengeance nous appelaient, dans les campagnes prochaines, à Rome, la politique et l'intérêt devront toujours nous diriger sur Vienne.

5me Observation

L'on doit réunir les deux armées des Alpes et d'Italie, leur donner le même centre, le même esprit. Réunies, elles sont assez fortes en infanterie ; il faudrait y joindre deux mille hommes de cavalerie, y restituer les départements qui en ont été ôtés, l'accroître de nouveaux, y joindre une partie des charrois de l'armée des Pyrénées, généralement de tout ce qui devient inutile dans cette armée, d'après le système défensif qu'elle adopterait. Les armées des Alpes et d'Italie ont assez d'artillerie ; il leur manque quelques assortiments de détail qui ont été demandés aux commissions précédemment. Il faut surtout des poudres, des harnais et des chevaux. Il faudrait envoyer les fonds pour en acheter en Italie ; l'on en propose six mille.

Progressivement, dans les campagnes prochaines, on accroîtrait cette armée pour lui permettre d'accomplir tout ce dont elle est susceptible.

6me Observation

La campagne actuelle s'avance ; mais si les armées de Piémont peuvent se procurer des quartiers d'hiver chez l'ennemi et obliger l'Empereur à une puissante diversion, elle aura (sic), pour cette campagne, rempli sa tâche et sera en chemin d'achever les campagnes suivantes et porter un coup essentiel à la maison d'Autriche et à l'Allemagne.

Notes au crayon de la commission chargée de la publication de la correspondance de Napoléon. Cette note est de l'écriture de Junot, qui ne quittait pas le général Bonaparte, écrivait sous sa dictée et recopiait ses mémoires sur la guerre. La date de cette pièce peut être celle de la remise, mais non celle de la rédaction de la note, attendu que le général Bonaparte était en mission à Gênes depuis le 25 messidor (13 juillet) — Pièce inconnue au moment de la publication et trouvée dans la correspondance de l'armée d'Italie, sous le nom de Robespierre comme rédacteur, le 18 juillet 1866.

1. Le passage souligné est barré sur l'original de la même encre dont sont écrits les mots soulignés au-dessous du titre.

Archives de la Guerre. **N° 43** 29 juillet 1794.

Au général en chef de l'armée d'Italie

Je t'envoie, général, une copie de l'arrêté du comité de Salut public de la Convention nationale que je te communiquais dans notre conférence d'avant-hier et dont le résultat fut de fixer au 21 du présent mois les mouvements de l'armée contre l'ennemi.

Je pense que si le plan déjà arrêté s'exécute à ce terme, le vœu du comité sera rempli et que l'armée d'Italie pourra compter quelques victoires de plus dans cette campagne.

Salut et fraternité.

Nice, 11 thermidor, an II.

Signé : Ricord.

Copie de l'arrêté du comité de Salut public de la Convention nationale, du 15 messidor, l'an II de la République Française, une et indivisible.

Le comité de Salut public délibérant sur les opérations ultérieures de l'armée d'Italie, arrête :

Art. 1er. — Il sera fait dans le plus court délai une expédition dont l'objet doit être de s'emparer de Coni.

Art. 2. — A cet effet, l'armée d'Italie entrera dans les plaines du Piémont, cernera la place de Coni, en fera le bombardement et la sommera de se rendre ; elle mettra dans sa marche l'appareil le plus imposant pour frapper l'ennemi de terreur et déterminer l'insurrection qui peut rendre maître de la place.

Art. 3. — Si la tentative obtient des succès que donne lieu d'espérer le courage de l'armée d'Italie, la même opération sera faite sur les forteresses de Démont et de Ceva.

Art. 4. — Les représentants du peuple près les armées des Alpes et d'Italie, pouvant communiquer facilement, agiront de concert pour la simultanéité des mouvements respectifs des deux armées.

Art. 5. — L'entrée prochaine en Piémont pour l'attaque de Coni ne se fera qu'après avoir assuré les communications entre Nice et Oneille et laissé dans les places ainsi qu'au Port-la-Montagne des forces suffisantes pour les défendre et s'opposer aux entreprises que l'ennemi pourrait former sur les côtes.

Pour extrait :

Signés : Carnot, Billaud-Varennes,
Collot-d'Herbois, Couthon.

Pour copie conforme :

Les Représentants du peuple à l'armée d'Italie,

Signé : Ricord.

Archives de la Guerre. **N° 44** 5 août 1794.

LIBERTÉ AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS ÉGALITÉ

Les Représentants du Peuple près l'armée des Alpes aux Représentants du Peuple composant le comité de Salut public de la Convention nationale.

Chers collègues,

Nous recevons à l'instant votre lettre du 10 thermidor, accompagnée de la proclamation de la Convention nationale aux Français.

Il est donc vrai qu'un nouveau tyran voulait asservir la République et qu'il avait choisi des complices parmi des monstres, couverts du masque de la vertu !

O Convention nationale ! que tu t'es montrée grande et courageuse dans cette mémorable journée !

L'armée des Alpes, toute entière à la patrie, sera ferme à son poste ; et, pendant que vous délivrez la France de l'odieux protectorat, elle redoublera de courage pour exterminer les satellites des tyrans étrangers.

Soyez tranquilles, citoyens collègues, nous ferons notre devoir, et l'armée des Alpes maintiendra l'ordre du jour ; mais n'oubliez pas que celle d'Italie, forte de quatre-vingt mille hommes, et destinée à entreprendre de grandes choses, reste seule avec un seul Représentant, dans le moment le plus décisif de la campagne.

Nous écrivons au général Petit-Guillaume qui n'est qu'à trois lieues de nous, de redoubler de vigilance, et de prendre des mesures de manière qu'aucun échec ne vienne, comme vous l'observez très bien, prêter de nouvelles armes aux malveillants.

Nous vous envoyons ci-joint copie de la lettre que nous adressons au général en chef, ainsi que la proclamation que nous faisons à l'armée et qui doit accompagner la réimpression de celle de la Convention nationale.

Salut et fraternité.

Vive la République ; Périssent tous les tyrans.

ALBITTE, LAPORTE.

Barcelonnette, le 18 thermidor an II de la République française, une, indivisible et démocratique.

Copie de la lettre des Représentants du peuple près l'armée des Alpes au général Petit-Guillaume, commandant en chef par intérim la dite armée, en date de Barcelonnette, le 18 thermidor an II de la République Française une, indivisible et démocratique.

Reçois, citoyen général, en même temps, la nouvelle d'une des plus horribles conspirations et celle de l'anéantissement de ses perfides auteurs.

Apprends que les Robespierre, Couthon, Saint-Just, Le Bas et leurs complices avaient machiné la ruine de la Convention nationale, jeté les fondements d'un horrible protectorat et que la Convention triomphe.

Lis la proclamation de la Convention nationale sur la conspiration de ces monstres.

Lis la lettre que nous recevons du comité de Salut public et *médite-là profondément.*

Fais rapidement passer ces nouvelles importantes aux généraux qui commandent sous tes ordres et à tous nos braves guerriers; dis-leur que la victoire est plus que jamais à l'ordre du jour; dis-leur que les traîtres sont anéantis et que la France est plus libre que jamais; dis-leur que c'est dans ce moment qu'il faut redoubler de *zèle et de vigilance*; dis aux chefs que la Convention nationale a mis sa confiance dans leur prudence et leur courage et dans le généreux dévouement des guerriers.

Electrise tous les courages et dirige-les avec autant d'énergie que de *sagesse*, vers des succès assurés. Surtout que les soldats français fassent retomber sur la tête des esclaves les coups que leur perfidie porte sans cesse par la main des scélérats au cœur de la République. Que les tyrans et leurs satellites périssent jusques au dernier, et que la liberté soit triomphante.

Signé : ALBITTE, LA PORTE.

Pour copie conforme :

ALBITTE, LA PORTE.

Proclamation des Représentants du peuple près l'armée des Alpes aux braves républicains composant ladite armée, sur la conspiration de Robespierre, Couthon, Saint-Just, Lebas, Henriot, etc. contre la République.... Même date.

Braves soldats,

Encore une conspiration anéantie, encore la Convention nationale triomphante des complots des traîtres hypocrites, des poignards des scélérats, de l'audacieuse et criminelle ambition des conspirateurs.

Lisez! généreux citoyens, la proclamation que vous adresse la Convention nationale; frémissez, en apprenant les crimes des perfides qui voulaient régner sur les cadavres des patriotes qu'ils avaient proscrits.

Tandis que le glaive de la loi lave tant de forfaits dans leur sang parricide, que vos armes victorieuses fassent couler tout celui des tyrans et des esclaves, avec lesquels ils étaient coalisés. Surtout en voyant tomber du haut de la roche tarpéienne ces audacieux et modernes Catilinas, souvenez-vous que la Liberté ne veut point de primauté; qu'aucun homme ne doit élever sa tête au-dessus du niveau de la République; que ce sont les adulations qui font les usurpateurs et que les Français n'en souffriront pas.

Braves soldats, vous alliez être encore exposés aux plus noires trahisons. Déjà nos ennemis vantaient la prochaine destruction de la Convention nationale. Déjà ils osaient vous regarder... Aux armes, marchez, frappez et qu'ils périssent avec leurs infâmes amis.

Vous, chefs, redoublez, s'il est possible, de vigilance, de sagesse et d'énergie. Vous avez la confiance de la Convention nationale; soyez-en

toujours dignes. Qu'on ne compte les jours de vos commandements que par des jours de victoire; que tous les pas de la généreuse armée des Alpes soient rougis du sang des ennemis et marqués par des triomphes.

Discipline, prudence, énergie, vertu, gloire, égalité, liberté.

Salut et fraternité.

Signés : LAPORTE, ALBITTE.

Pour copie conforme :

ALBITTE, LAPORTE.

Archives de la Guerre. N° 45 5 et 6 août 1794.

Nice, 18 thermidor, an II.

Au général en chef de l'armée d'Italie.

Le comité de Salut public, par sa lettre du 10 du courant, nous instruit qu'il a changé de projet relativement à l'attaque de Coni, Démont et Ceva. Il faut que les efforts de l'armée soient tournés du côté de la défense des côtes et pays conquis et tenir de bonnes garnisons dans les places et particulièrement à Marseille et au Port-la-Montagne.

Tu assureras la défense du pays conquis et te tiendras en mesure sur toutes les positions de l'armée, en cas d'attaque de la part de l'ennemi.

Salut et fraternité.

Signé : RICORD.

Barcelonnette, 19 thermidor, an II.

Au général en chef de l'armée d'Italie.

Général, nous venons de conférer ensemble sur les événements actuels et sur la sûreté de la partie de la République dont la garde et la surveillance nous sont confiées, ainsi que sur les moyens d'assurer et d'étendre nos conquêtes.

Nous croyons qu'il est d'un intérêt majeur momentanément de suspendre les projets militaires combinés entre les deux armées.

Nous vous requérons en conséquence, général, de suspendre l'exécution du plan de campagne arrêté entre les Représentants des deux armées.

Nous vous recommandons de la manière la plus pressante et la plus forte, la plus exacte et la plus grande surveillance.

Sagesse, prudence, énergie, voilà les vertus qu'il vous faut développer. La Convention nationale et nous avons confiance en vous. Des ennemis abominables sont là... C'est vous dire votre devoir et ce que nous attendons de vous.

Vous recevrez incessamment de nouveaux ordres.

Salut et fraternité.

Signé : SALICETI, ALBITTE, LA PORTE.

Archives de la Guerre. **N° 46** 7 au 17 août 1794.

ARMÉE D'ITALIE — POSITIONS DE LA DIVISION DU CENTRE DU 20 AU 30 THERMIDOR

Macquart, général de division. — Aides de camp : Viguier, Rouaud. — Quartier général : TENDE.
Adjudant général : Escale. — Adjoints aux Adjudants généraux : Paul, Martel.
Employés à l'avant-garde : Adjudant général Gardanne. — Adjoints aux Adjudants généraux : Gasquet, Couturier.

Lebrun, général de brigade.
Aide de camp : Clavier. — Adjud. gén. : Leblanc.
Adjoints aux Adjudants gén. : Olivier, Robillard.
Quartier général : LIMONE.

2e Grenadiers	742	Limone
6e id.	737	
1er bat. de la 3e demi-brigade légère	619	
118e demi-brigade — 1er bat.	618	
118e demi-brigade — 2e bat.	635	
118e demi-brigade — 3e bat.	641	
2e bat. de la 129e demi-brigade	764	
TOTAL	4.756	
Reports — 2e brigade — Infanterie	3.525	
Reports — 2e brigade — Artillerie	291	
Reports — 3e brigade	2.067	
Reports — Quartier général — Infanterie	1.083	
Reports — Quartier général — Cavalerie	510	
Reports — Quartier général — Artillerie	546	
TOTAL GÉNÉRAL de la Division	12.778	

Le quartier général de cette brigade est à Roccavione les 21 et 22. Il vient à Limone le 23.

Le quartier général de la division est à Limone du 21 au 24.
Les troupes sont cantonnées à Robilante les 21 et 22, sauf le 2e bat. de la 22e et le 3e bat. de la 166e, qui sont à Roccavione avec l'artillerie et les sapeurs.

Dallemagne, général de brigade.
Aide de camp : Marigny. — Adjud. général : Jardin.
Adjoints aux Adjudants généraux : Coquarel, Abbé.
Quartier général : COL DE TENDE.

2e bat. 22e demi-brigade	424	Campés sur le col de Tende, 3 bat. à droite 3 bat. à gauche.
3e bat. 84e id.	607	
165e demi-brige. — 1er bat.	645	
165e demi-brige. — 2e bat.	613	
165e demi-brige. — 3e bat.	656	
3e bat. 166e demi-brigade	580	
TOTAL	3.525	
Détach. de canonniers de la 102e	46	2 pièces de 8 au centre du camp sur la route.
Détach. de canonniers de la 166e	46	4 p. de 4 sur une hauteur au centre de la gauche du camp.
Détach. de canonniers	14	2 pièces de 3 à la droite du camp.
2 Cies de sapeurs	183	
TOTAL	291	

Le quartier général de cette brigade est à Robilante les 21 et 22. Il vient à Limone le 23.
Les 21 et 22, les troupes sont cantonnées à Roccavione, sauf le 2e bat. de la 129e, cantonné à Robilante. Il y a en sus :

TROUPES	EMPLACEMENTS LES 21	22	23	24	25
1er bat. de la 56e. 2e bat. de la 100e.	Limone	Tende	Sospel	L'Escarène	Nice

Barquier, général de brigade.
Aide de camp : Chavay. — Adjud. gén. : Clément.
Adjoints aux Adjudants gén. : Ségaux, Bouvaret.
Quartier général : LA BRIGA.

1er bat. de la 102e demi-brigade	707	Campés au col de Couture.
3e bat. de la 102e demi-brigade	654	
2e bat. de la 102e demi-brigade	706	Col Rousse.
TOTAL	2.067	

TROUPES DU QUARTIER GÉNÉRAL

4 Cies 1er bat. de la 166e.	301	Cantonnées à Tende.
4 Cies id.	296	Cantonnées à Fontan.
2e bat. de la 166e	486	Campé à Millefourche et Raous.
TOTAL	1.083	
9e Dragons	510	Cantonné à Sospel.
2 Cies du 4e artillerie	124	Parc de la Giandola : 3 pièces de 12. 6 pièces de 8. 18 pièces de 4.
2 Cies des 22e et 118e	151	
3 Cies auxiliair. de la 117e.	205	
Cie de mineurs	66	Démolit le fort de Saorge.
TOTAL	546	

Archives de Breil, pièce nº 116. **Nº 47** 10 août 1794.

BATns.	RÉGIMENTS	FAISANT SERVICE
	CORPS D'ARMÉE AUX ENVIRONS DU BOURG SAINT-DALMAS le 10 août 1794	
2	Belgiojoso	1.009
1	Grenadiers Strassoldo	440
1	1ers Grenadiers	457
2	Gardes	703
1	Montferrat	400
2	Piémont	853
2	8e et 9e de Grenadiers	877
1	5e de Grenadiers	462
1	Christ	343
2	Grenadiers royaux	763
2	Pignerol	934
1	Pionniers	441
1	11e de Grenadiers	350
1	2e de Chasseurs	466
1	Corps franc	547
»	Compagnie Pian	153
»	Volontaires Pandini	103
1	Chasseurs choisis de Nice	356
22	TOTAL	9.657

BATns.	RÉGIMENTS	FAISANT SERVICE
	GARNISON DE CONI	
2	Sardaigne	406
2	Oneille	575
2	Peyer-im-Hoff	466
6	TOTAL	1.447
	GARNISON DE DÉMONT	
2	Courten	264
1	Christ	363
3	TOTAL	627
	CAVALERIE	
»	Chevau-Légers	305
»	Piémont Royal	289
»	Suse	290
	TOTAL	884

N. B. — Manque la force d'un bat. d'Asti, d'un de Montferrat et d'un bat. de Courten.

Archives de la Guerre. **Nº 48** 13 août 1794.

SECTION DE LA GUERRE

26 thermidor, an 2e de la République une et indivisible.

Le comité de Salut public
aux représentants du peuple près l'armée d'Italie.

Notre collègue Jeanbon (sic) Saint André, qui est au Port de la Montagne, nous informe, chers collègues, que la garnison de ce port est réduite à 1,600 hommes. Cet inconcevable affaiblissement nous alarme, ainsi que beaucoup d'autres rapports venant de la même frontière. Nous ne doutons pas que la nouvelle conspiration, qui vient d'être guérie, n'étendît une de ses branches les plus dangereuses vers ces contrées où les Robespierre exerçaient une influence si perfide et si active. Le projet que Robespierre jeune est venu nous arracher pour ainsi dire par la tyrannie de son frère, le projet d'entrer dans le Piémont, en abandonnant nos propres frontières, en laissant enlever la Corse, en exposant le Port de la Montagne à une invasion nouvelle, en livrant nos derrières à nos ennemis qui avaient là des forces toutes prêtes à débarquer, en faisant enfin dépendre notre sûreté des bonnes dispositions du gouvernement génois, qui nous paraît au moins douteux et qui pouvait livrer les passages aux Autrichiens et fermer ainsi toute espèce de retour à l'armée qui aurait pénétré, ce

projet, dis-je, nous paraît être le fruit de l'intrigue de ces conspirateurs. Aussi, nous sommes-nous hâtés de révoquer les mesures désastreuses auxquelles il nous avait forcé. Ces mesures ne tendaient à rien moins qu'à paralyser les armées des Pyrénées-Orientales, des Pyrénées-Occidentales et de l'Ouest, dont il fallait extraire les meilleures forces, tellement que, si ces mesures eussent été exécutées, nous n'aurions ni Fontarabie, ni Saint-Sébastien, ni moyens de contenir les brigands qu'on s'efforce de réveiller dans la Vendée ; et le tout pour prendre une place vis-à-vis de laquelle il est douteux qu'on eût réussi, plus douteux qu'on eût pu tenir pendant l'hiver, dont la conquête ne détrône pas même le roi des marmottes, qui compromettait le sort des plus belles armées de la République et qu'on peut aussi bien prendre au commencement de la campagne prochaine qu'à présent.

Ce qui nous étonne, chers collègues, c'est de voir que le système des Robespierre ait trouvé quelque faveur auprès de vous. Le désir de mettre en œuvre le courage des braves qui composent l'armée d'Italie vous a sans doute inspirés à cet égard. Mais la prudence ne nous permet pas de désorganiser des armées dont les succès sont assurés, pour entreprendre des opérations dont le résultat est douteux et beaucoup moins important, en cas de succès, que désastreux en cas de revers.

Qu'a donc à faire l'armée d'Italie ? Le voici : garder les côtes, rendre inutiles toutes les tentatives de descente ou d'invasion par le territoire de Gênes ; détruire Saorgio ; veiller sur le Port de la Montagne ; étudier l'esprit des Génois ; contenir les malveillants et les fédéralistes qui abondent encore dans les contrées du midi ; sauver la Corse ; perfectionner la discipline ; s'organiser de plus en plus ; établir ses communications avec l'armée des Alpes ; se préparer à entamer de très bonne heure la campagne prochaine, afin d'opérer d'un seul coup l'invasion du Piémont, sans être coupé par les neiges au milieu de ses opérations. Cette tâche, citoyens collègues, est certainement assez belle et ne fera pas déchoir l'armée d'Italie de la juste gloire qu'elle s'est acquise.

Le génie de la liberté vous a fait échapper, chers collègues, à des dangers d'autant plus grands qu'ils étaient préparés par des hommes d'une astuce profonde et dont la scélératesse s'enveloppait des formes les plus populaires. Votre prudence et votre énergie sauront vous garantir des nouveaux pièges dans lesquels on s'efforcera sans doute de vous faire tomber.

Salut et fraternité.

CARNOT.

Archives de Breil, pièce n° 71. **N° 49** 15 août 1794.

Rapport du marquis Colli

Le 14 (août), à midi, je reçus un billet de S. E. M. le général Colli, par lequel il m'avertissait qu'il m'envoyait mon bataillon de chasseurs et qu'ayant ainsi des forces considérables, il fallait déloger les Français de Frema-Morta, que je prisse mes mesures pour attaquer

encore de nuit, ou tout au moins à l'aube. Je lui répondis que les chasseurs ne pouvant arriver à Vaudier qu'à l'entrée de la nuit, vu la distance et la difficulté des chemins, je prévoyais que l'attaque ne pourrait avoir lieu qu'au grand jour, que je l'exécuterais de mon mieux, mais que je l'avertissais que mon bataillon réuni aux chasseurs de Nice, ne pouvait au plus me donner que la force de 600 hommes et que j'en attaquais 1,200, ayant du canon, dans un poste à peu près inexpugnable. Au moment où je partais de Vaudier, 8 heures du soir, je reçus encore un ordre du général, qui se rapportait au premier, ajoutant : « Si vous emportez le poste, je vous ordonnerai après ce que vous aurez à faire ; si vous êtes repoussé, vous reviendrez dans vos premières positions. »

Jugeant donc d'après ces ordres, qu'il ne s'agissait pas d'une fausse attaque et qu'il fallait vraiment tenter (autant que possible) sérieusement d'emporter le poste, je pris les mesures les plus propres à cela. Le chevalier du Vaché, capitaine des chasseurs de Piémont, et qui connaît toutes ces montagnes beaucoup mieux que moi (quoique je n'ai rien négligé, de mon côté, pour les connaître), m'indiqua les mesures que je pris.

Et d'abord, j'établis tout ce que je pus rassembler de paysans, avec tout ce que j'avais de chasseurs de Nice, Piémontais mieux accoutumés à grimper des montagnes, je les établis, dis-je, aux bains de Vaudier, à l'endroit où aboutit le chemin de Vallasco, afin qu'ils pussent soutenir la colonne que je faisais passer par là, et pour empêcher aussi que les Français, prenant le tour derrière Fremamorta, venant de Mollières, vinssent plutôt que nous aux Bains, et coupassent ainsi et la colonne de Vallasco et la mienne.

J'envoyai ensuite un petit corps de chasseurs au col de Cerise, pour nous avertir au cas que l'ennemi tentât de nous envelopper, venant de là.

Je fis passer les chasseurs de Nice par le vallon de Vallasco, commandés par MM. de Tournafort et Saint-Antonin, afin d'attaquer Fremamorta par le flanc gauche.

Je montai avec le bataillon de front, laissant la compagnie de chasseurs de Novare sur une petite élévation qui est dans le vallon des Bains, précisément aux pieds de la rampe raide, qui conduit à Fremamorta, afin que dans le cas (que je prévoyais immanquable) que nous fussions repoussés, elle pût non seulement soutenir la retraite, mais y donner de l'ordre, ralliant et ramassant les soldats éparpillés. Car je voyais bien que, devant me retirer par une descente aussi rapide, il était impossible que la retraite se fît avec cet ordre qu'on ne saurait trop désirer.

A 6 heures, je fus aux pieds des retranchements. Je laissai prendre haleine à ma troupe, et, recevant le signal de Saint-Antonin, j'attaquai. Le combat dura environ deux heures. Mais, voyant enfin que Saint-Antonin ne pouvait mordre, que de mon côté j'avais déjà six à sept morts et plus de 13 blessés, sans pouvoir avancer d'un pas, et d'ailleurs voyant que la supériorité des Français était au triple, je me décidai à la retraite ; et, réfléchissant que la retraite ne se pouvait absolument faire en bon ordre, je jugeai (prudent) de demander des volontaires qui resteraient avec moi et ordonner au reste d'aller se

rallier et se ranger en bataille à la butte où j'avais placé la compagnie de Novare.

C'est ce que je fis. Toute la compagnie de Savoie resta avec moi, volontaire, ainsi que presque toute celle de Maurienne et plusieurs individus des autres compagnies, de façon qu'il me resta environ 70 hommes, avec lesquels je continuai à fusiller sans reculer d'un pas, jusqu'à ce que je vis que tout mon bataillon était rangé près de la compagnie de Novare. Alors, je commençai ma retraite avec le plus d'ordre et de lenteur possibles, par une descente aussi rapide. Les Français, qui jusque là n'avaient pas bougé de leurs retranchements, s'en élancèrent en foule, dès qu'ils virent que je me retirais et ils nous suivirent.

Alors, ayant remarqué (la voyant par devant) qu'il y avait plus bas une position beaucoup meilleure que celle de la butte, je priai M. le baron Patmo, de la Marine, qui ne m'avait jamais quitté, de la faire prendre au reste du bataillon. Il y alla et le rangea en bataille, en travers de la vallée, à cheval sur le ruisseau, au-dessous du bois de la Casa, et plaça la compagnie de Chablaix dans le bois même, sur les hauteurs à gauche du ruisseau. J'allai donc joindre là mon bataillon, toujours fusillant et fusillé.

Là, je fis cesser mon feu, espérant que les Français s'approcheraient davantage. Mais ils avaient plus d'esprit que moi. Ils s'arrêtèrent et tirant avantage de grosses pierres, des rochers et des arbres, qui leur servaient de retranchements, ils craignaient très peu mon feu réglé. Réfléchissant que nous aurions là brûlé inutilement beaucoup de poudre, je fis mettre sabre à la main aux chasseurs et marchai aux Français. Dès qu'ils virent que nous nous ébranlions, ils prirent précipitamment la fuite et gagnèrent leurs hauteurs. Je les fis suivre par quelques volontaires, et, dès que je les eus perdus de vue, j'allai avec ma troupe me reposer aux Bains, où je restai jusqu'au soir.

Nous eûmes dans cette affaire 19 morts, c'est-à-dire, M. le capitaine de Savoie, chevalier Bienvenu, M. le lieutenant de chasseurs de Nice, Cartier, un sergent et 17 caporaux ou soldats et environ 30 blessés, parmi lesquels M. le chevalier Tibaldi de la Marine, et M. du Tille, sous-lieutenant de Savoie.

Il ne faut pas que je vous fasse ici les éloges du baron Patmo et de M. le chevalier Tibaldi de la Marine, de MM. de Capris et de Tille de Savoie, des deux frères Cavananti de Montferrat, de M. de Mansi de Chablaix, de M. de Tournafort de Mondovi, du brave Saint-Antonin et Tordo de Nice. Il ne faut pas, dis-je, que je vous fasse leurs éloges, parce que S. E. M. le général se moque de moi. Car, dit-il, j'ai la fureur de louer toujours quelqu'un. Ainsi, ceci, je ne le dis qu'à vous et parce qu'il faut ou que je me taise, ou que je dise à qui je dois le peu de bonnes choses qui m'arrivent. Et si, dans cette affaire-ci, il n'y a pas eu de désordre, je le dois aux bons conseils du chevalier du Vaché et à la fermeté et activité de tous ceux que je viens de vous nommer.

Archives de la Guerre. **N° 50** 28 août 1794.

A Nice, le 11 fructidor, l'an II de la République Française, une et indivisible.

Les représentants du peuple près l'armée d'Italie à leurs collègues, membres du comité de Salut public.

Citoyens collègues,

L'ennemi menaçait notre droite vers Gênes. Des préparatifs nous étaient annoncés pour fortifier les postes de Cairo, Altare et Mallare, s'emparer de la position importante de Savona, tomber ensuite sur Loano et Oneille, intercepter l'arrivage des comestibles, forcer la neutralité de Gênes et couper notre armée. La défensive que votre arrêté nous prescrit était sur le point d'être compromise, si nous eussions permis que l'ennemi se renforçât, s'emparât de ces postes et exécutât les projets que d'ailleurs la lettre du chargé d'affaires à Gênes nous annonçait comme certains.

Il n'y avait pas à différer. Il eût été plus qu'imprudent d'attendre votre réponse à notre précédente dépêche, qui vous a été transmise par un courrier extraordinaire. Nous avons cédé à la circonstance et nous avons arrêté de faire sans délai une expédition dont le but est de chasser l'ennemi des positions qui, fortifiées, pouvaient le mener à la réussite de ses projets. Les préparatifs sont faits, tous les mouvements sont combinés et, dans peu, l'affaire sera décidée.

Vous trouverez ci-joint l'arrêté que nous avons pris en conséquence. Nous avons d'autant plus lieu de penser que vous l'approuverez, que vous n'y verrez que la nécessité de maintenir la défensive qui, jusqu'à présent, est la tâche imposée à l'armée d'Italie.

L'état de l'armée que nous avons dépeint dans nos précédentes lettres exigeant un travail très suivi, très multiplié, le mouvement qui va s'effectuer nécessitant, à raison de la surcharge d'opérations qui va en résulter, un concours de lumières et de secours; d'ailleurs, les événements pouvant amener la nécessité de concerter des opérations également utiles à l'armée d'Italie et à celle des Alpes, nous avons trouvé indispensable qu'Albitte, l'un de nous, prolonge son séjour à l'armée d'Italie pour le temps nécessaire à cette expédition, qui ne peut être de longue durée. Nous vous transmettons également l'arrêté que nous avons pris à ce sujet.

Nous désirons bientôt avoir des succès à vous apprendre. Soyez bien persuadés du zèle que nous y apporterons.

Salut et fraternité.

PROST, SALICETI.

Archives de la Guerre. 26 août 1794.

ÉGALITÉ AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS LIBERTÉ

Les représentants du peuple près l'armée d'Italie,

Délibérant sur les moyens de mettre à exécution les ordres du comité de Salut public, qui prescrivent à l'armée d'Italie de se tenir sur la défensive; de protéger la côte contre les débarquements que l'ennemi

pourrait avoir en vue; de prévenir toute tentative que les coalisés pourraient concevoir pour couper les armées de la République en passant sur le territoire de Gênes, et de surveiller les intentions et les démarches du gouvernement génois;

Instruits par les lettres du général commandant la division de droite, du chargé d'affaires et du consul de la République à Gênes, que les ennemis rassemblent des forces considérables, tirées en partie du *Tyrol*, à *Caire, Altare* et *Mallare*, positions situées aux environs de Savona; qu'ils se préparent à faire transporter de la grosse artillerie d'Acqui et d'Alexandrie;

Considérant que tous ces préparatifs ne peuvent avoir pour objet, de la part des ennemis, que de se rendre, de concert avec le gouvernement génois, maîtres de la forteresse de *Savona*, afin de pouvoir, non seulement intercepter nos relations commerciales avec l'Italie, forcer la neutralité de Gênes, mais même se concerter avec leur escadre, pour nous chasser des vallées de Loano et d'Oneille; ce qui pendant l'hiver pourrait avoir les conséquences les plus funestes pour la partie importante des approvisionnements et même pour la conservation du département des Alpes-Maritimes;

Considérant qu'il n'est pas possible de garder une respectable défensive si on permet à l'ennemi de s'emparer de Savona, ou de se fortifier dans les positions du *Caire, Altare* et *Mallare*, surtout à l'approche de l'hiver, et lorsque l'énergie du soldat a été ébranlée par la malveillance et l'inaction;

Arrêtent qu'il sera fait sans délai une expédition, dont le but est d'assurer la défensive de la division de droite, en chassant l'ennemi des positions de *Caire, Altare* et *Mallare*.

A cet effet, le général en chef de l'armée tirera des divisions de la gauche et du centre toutes les forces dont il pourra disposer, sans compromettre la défensive qui lui est prescrite, pour les réunir à la division de droite, qui sera chargée de l'expédition ci-dessus.

Le général en chef est, en outre, autorisé à prendre toutes les mesures qu'il croira nécessaires au succès de l'expédition.

Fait à Nice, le 9 fructidor, l'an II de la République une et indivisible.

ALBITTE, SALICETI, PROST.

Archives de la Guerre,
Mémoire historique.

N° 51

17 septembre 1794.

Dispositions de marche pour la division de droite de l'armée d'Italie, 1er sans-culotide, an II.

ORDRE DE BATAILLE

DE LA DIVISION

—

AVANT-GARDE

Laharpe, général de brigade, commandant.
Hilaire, adjud' général.
2,605 h., deux pièces de 3.

CORPS DE BATAILLE

Hammel, général de brigade, commandant.
Valleray, adjud' général.
4,335 h., 290 canonniers, officiers compris.
180 employés aux charrois et mulets.
Quatre pièces de 3, six de 4, deux obusiers et le parc.

CORPS DE RÉSERVE

Fiorella, général de brigade, commandant.
1,346 h.

ARRIÈRE-GARDE

Chef de la demi-brigade, commandant.
633 h.

CAMPS VOLANTS
COLONNE DE FINALE

Cervoni, général de brigade, commandant.
Galeazini / Joubert — adjud'ts génér.
1,988 h., deux pièces de 3, 82 caissons.
26 employés aux charrois et mulets.

Le chef de l'état-major donnera ordre à 9,000 h. de se rendre, le 2 sans-culotide, avec l'état-major, à Bardinetto.

Le 3, on attaquera le poste de Saint-Jean et toute la division suivra les hauteurs de la branche gauche de la Bormida.

Si l'ennemi évacue Bormida, Pallare et Mallare, l'on se portera droit à Millesimo. S'il tenait fort dans l'un de ces postes, l'on fera tout pour le tourner, tandis que la colonne de Finale l'attaquera de front.

Arrivé à Millesimo, l'on verra s'il s'est renforcé à Carcare, ou s'il s'est replié sur Cairo.

1,500 h. partiront de Loano pour arriver le 3, passé 8 heures du matin, à San Giacomo. Cette colonne arrivée choisira ses positions, fera ses reconnaissances et, si elle ne prévoit aucun inconvénient, elle établira un poste à Ferraria, pour communiquer avec la division. Elle sera prévenue que, le 3 au matin, les postes de San Giovanni doivent être attaqués.

Si elle prévoyait être attaquée par une force supérieure, elle ferait retraite sur Loano, se serrant le plus possible sur sa gauche, et en donnerait avis sur-le-champ à Calissano et à Bardinetto et au général.

Le 3, la division s'avancera du côté de Millesimo. La colonne de Finale fera reconnaître l'ennemi à Bormida et ne quittera sa position qu'après la retraite de l'ennemi.

Le 4, après avoir reçu avis de l'endroit où a couché la division, cette colonne se portera sur la crête qui de Noli va près de Mallare et y prendra position, se tenant toujours du côté de Loano.

Si l'ennemi était en force à Mallare elle communiquerait par Bormida, et n'attaquerait qu'après avoir des nouvelles de la division, et s'il était en forces supérieures et qu'il menaçât d'attaquer, la colonne ferait retraite sur Loano.

Si l'ennemi a évacué Mallare, elle se portera le même jour sur Pallare, de manière à pouvoir rétrograder sur les hauteurs de Finale, si l'ennemi était trop en forces. Si l'ennemi évacue Pallare, elle passera la nuit dans la meilleure position entre Pallare et Mallare, observant l'ennemi par le flanc de l'Altare.

Dans cette position, elle communiquera avec la division et attendra de nouveaux ordres.

Archives de la Guerre. **N° 52** 24 septembre 1794.

EGALITÉ — LIBERTÉ

Pour le comité seulement.

A Cairo, en Piémont, le 2 vendémiaire de l'an III de la République Française une et indivisible.

Les représentants du peuple près l'armée d'Italie aux représentants du peuple composant le comité de Salut public de la Convention nationale.

Chers collègues,

L'état des choses à l'armée d'Italie, au moment où nous y sommes arrivés, la profonde politique des Magnifiques oligarches (sic) de Gênes, les desseins des coalisés sur la place de Savone, les intelligences des uns et des autres, tout rendait notre position extrêmement délicate: votre silence l'a rendue difficile. Mais nous avons pris la voix de notre conscience pour la vôtre et nous y avons obéi.

Déjà plus de 10,000 Autrichiens et Hongrois (troupe d'élite) étaient depuis quelque temps campés au Cairo. Ils avaient des postes importants sur les terres de Gênes, tant à la Bormida qu'à Carcare, Pallare et San Giacomo, leur artillerie de siège; une route allait être achevée ou réparée en entier. Le complot entre les Austro-Sardes, les Anglais et les oligargues (sic) Gênois allait éclore. Nous vous avions écrit; mais point de réponse. Que faire? Ce que vous auriez sûrement fait vous-mêmes. Après avoir assuré le Port de la montagne par une garnison de 6,000 hommes, mis autant que possible la côte en état de défense, réorganisé les administrations délabrées, autant qu'il avait été en notre pouvoir, nous avons réuni 10,000 hommes, chassé les ennemis de Mallare, la Bormida, Pallare et autres lieux : il nous attendait avec force artillerie, redoutes et cavalerie et surtout avec fierté, dans la petite plaine de Carcare. Bientôt notre marche les a déterminés à faire filer leur artillerie et à rétrograder eux-mêmes sur Cairo. Nous les avons poursuivis. A notre arrivée au Cairo, plus de camp, plus de bagages, plus d'hommes; ils ont profité de toutes les heures et ont trouvé le moyen de protéger un instant leur artillerie de siège, en se mettant en bataille sur les hauteurs de Dégo. Arrivés à 5 heures du soir, le 5e des sans-culotides, nous les avons attaqués sans délai (ils auraient profité sans cela de la nuit). Une heure d'un combat digne des républicains nous a donné la victoire et le champ de bataille, où l'obscurité nous a forcé de bivouaquer.

Le 1er vendémiaire, à la pointe du jour, les ennemis étaient déjà à 3 lieues. Leurs magasins seuls sont restés à Dégo; eux ils sont près d'Alexandrie. Nous profitons des vivres considérables qu'ils ont laissés, autant que les moyens d'évacuation nous peuvent le permettre; car ils ont emmené avec eux habitants et bestiaux.

La livraison de Savone est donc ajournée. C'est à vous maintenant et à nos successeurs à l'empêcher. Les moyens et la route en sont connus.

L'importance de Savone pour nous est évidente, la perfidie des oligargues génois certaine; les desseins des ennemis clairs et prouvés

et les pièces probantes dans vos mains. Guidés par la force des circonstances, de vos arrêtés et de notre dévouement à la chose publique, nous nous contenterons de notre victoire et nos derniers soins auprès de l'armée d'Italie vont être de faire rentrer dans la division de droite une partie des forces qui viennent d'agir et d'employer l'autre à couvrir la rivière de Gênes et la côte.

Nous allons partir pour rentrer au sein de la Convention nationale.

Salut et fraternité.

ALBITTE, SALICETI.

P. S. — Vous trouverez ci-jointes des pièces importantes à lire.

PIÈCE IMPORTANTE A LIRE

Le 25 fructidor, an 2, arriva une estafette de Turin au consul de Savoie, avec un pli de cette cour pour l'amiral Hood, que ce consul fit aussitôt porter à bord de la *Victoire*.

Le lendemain, la cavalerie napolitaine partit pour Pise, au nombre de 600 hommes, avec tout son bagage et en grand appareil.

Le départ de l'amiral Hood qui doit, dit-on, avoir lieu demain pour le golfe de la Spezzia, sous prétexte d'aller y faire de l'eau, donne beaucoup à penser et fait infiniment de bruit. On a remarqué qu'il avait débarrassé son vaisseau et ceux qui devaient l'accompagner de tout ce qui était inutile, afin d'en rendre la manœuvre plus aisée. On est généralement persuadé que le gouvernement de Gênes agit de concert avec les puissances coalisées.

Les vaisseaux qui doivent se rendre à la Spezzia sont :

La *Victoire,* de 100 canons et 850 hommes ; la *Bretagne,* de 100 canons et 850 hommes ; le *Capitaine,* de 74 canons et 650 hommes ; l'*Agamemnon,* de 64 canons et 500 hommes.

Les officiers anglais assurent qu'une autre division de frégates et de vaisseaux de leur nation doit être stationnée à Vado près Savone, pour y concerter les opérations avec celles de l'armée austro-sarde.

Les bas-officiers et les marins de la flotte napolitaine commettent journellement toutes sortes d'insultes et de *vols.*

Pour copie conforme :

Les représentants du peuple,

SALICETI, ALBITTE.

Nous pouvons ajouter à la note de nos collègues qu'à notre départ de Nice pour l'armée, nous avons reçu une lettre de notre chargé d'affaires à Gênes, dont nous vous transmettons copie ; elle porte textuellement que les vaisseaux la *Bretagne* et la *Victoire*, dont il est question dans cette note, sont entrés au port de Gênes et qu'ils y ont été reçus avec *tous les honneurs.*

TURREAU, F. J. RITTER.

PIÈCE IMPORTANTE A LIRE

Extrait d'une lettre de Tilly, chargé d'affaires à Gênes, aux représentants du peuple près l'armée d'Italie.

J'attends la confirmation de l'avis que j'ai reçu par une lettre de Livourne, datée de la première sans-culotide, que le lendemain Hood devait se rendre à la Spezzia, sous prétexte d'y prendre de l'eau et qu'on avait fait la remarque qu'il avait fait débarrasser son vaisseau et tous ceux qui devaient sortir avec lui, comme s'ils devaient combattre.

D'un autre côté, il se disait publiquement, sur les vaisseaux anglais, qu'une division de leurs vaisseaux allait stationner à Vado, pour y seconder les Austro-Sardes.

L'opinion générale à Livourne est que tout ceci se fait de concert avec les oligargues.

Signé : TILLY.

Pour copie conforme :

ALBITTE, SALICETI.

Archives de la Guerre. **N° 53** 18 octobre 1794.

27 vendémiaire, an III de la République, une et indivisible.

Carnot à son collègue Ritter.

Les détails intéressants que tu me donnes, cher collègue, sur la situation politique et militaire de l'armée d'Italie, m'ont fait beaucoup de plaisir et ont levé bien des doutes que je m'étais formés sur cette situation.

Il est impossible de révoquer en doute la perfidie du gouvernement génois à notre égard; il est impossible de se dissimuler, que s'il n'était surveillé et contenu par le peuple même de Gênes, il n'hésiterait nullement à nous livrer à nos ennemis.

Il me semble que les choses en étaient venues au point qu'il n'y avait plus à balancer sur le parti à prendre, lorsque nos collègues Albitte et Saliceti se décidèrent à attaquer l'ennemi partout où ils le trouveraient. Je crois que cette mesure a évité de grands malheurs à la République. Je ne vois pas ce que peut avoir à répondre le gouvernement génois à l'inculpation qui leur est faite d'avoir laissé pratiquer aux ennemis des redoutes et des chemins sur leur territoire et d'avoir donné ordre au commandant du fort de Vado de se rendre au premier venu.

Le comité de Salut public aurait fort désiré qu'on évitât d'en venir à ces extrémités ; il a toujours recommandé la plus grande circonspection, afin de ne pas donner au gouvernement génois le moindre sujet de plainte. Mais, lorsque sa connivence avec nos ennemis est tellement prouvée qu'il ne lui reste pas le plus faible moyen d'excuser ou de pallier ses perfidies, il ne peut décemment s'opposer aux mesures qui sont impérieusement commandées par le salut de la République.

Il faut, selon moi, ne rien négliger pour ôter aux Génois tout prétexte de se déclarer contre nous. Il faut que la neutralité génoise subsiste au moins en apparence, parce que le peuple qui est pour nous et qui se conduit d'après ces apparences, continuera ainsi toujours son commerce avec nous et à pourvoir notre armée de subsistances.

Au reste, mon cher collègue, la sagesse et la fermeté, dont je t'ai vu donner des preuves, sont à mes yeux un sûr garant que l'armée d'Italie n'aura que des succès et que l'astuce génoise sera déconcertée dans toutes ses mesures par l'énergie et la loyauté françaises.

J'ai reçu ta lettre qui m'annonce le départ pour l'armée du Rhin des trois compagnies d'artillerie légère, qui étaient à l'armée des Alpes.

Salut et fraternité.

Cette minute non signée est de la main de Carnot.

ARLUC OU SAINT-CASSIEN

PRÈS DE CANNES

Lorsqu'on va de Cannes à l'Estérel par la route nationale, on trouve à sa gauche et apparaissant comme une île dans la grande plaine de Laval, un joli monticule de forme elliptique, arrosé à sa base par un bras de la Siagne et dont la partie supérieure offre un plateau ombragé de pins parasols et autres arbres des régions méridionales. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui la butte de Saint-Cassien, jadis château (*castrum*) et bourg (*pagus*) d'Arluc.

Bourg et château ont disparu depuis longtemps. On ne voit plus sur la butte qu'une chapelle avec une petite habitation attenante, et, au bas de la montée, deux ou trois bâtiments appropriés à une exploitation agricole.

Ce nom d'Arluc (*Aralucus* dans les vieilles chartes, et primitivement *Ara luci*, qui signifie *autel du bois sacré*), paraît avoir eu pour origine l'érection en ce lieu d'un édicule en l'honneur de Vénus, dit-on. L'existence d'un autel consacré à une divinité du paganisme, sous la domination romaine, ou antérieurement par les Phocéens de Marseille est plus que probable ; mais dans les siècles suivants la tradition a singulièrement modifié le caractère du culte rendu à cette divinité, comme on le voit par une légende que le troubadour niçois Raymond Féraud a reproduite

dans son grand poème de la *Vida de sant Honorat*, terminé l'an 1300. Voici en quelques mots cette légende :

> Li gesta di quel temps antic,
> Per un gran encantador ric, etc.

La geste dit qu'aux temps antiques, par un grand et puissant enchanteur fut dressé un autel dans le bois couronnant un tertre près de la mer. La gent laïque (le peuple) allait y faire ses adorations, en passant la Siagne sur un pont. Ce lieu s'appelait Arluc et Cloaster était le nom de celui qui avait consacré l'autel, « où apparaissaient diableries de sortilèges et de maintes folies. »

> On appareissian diablias
> De sortz e de mantas follias.

Or, à l'époque où saint Nazaire était abbé de Lérins, un jeune homme nommé Ambroise vint sacrifier à l'autel d'Arluc, et voici que les diables l'enlevèrent en l'air, audessus des ondes marines pour le transporter en enfer. Les diables passent sur le monastère de Lérins ; Ambroise, tout en pleurs, entend les chants religieux des moines, et, se rappelant les grands miracles que saint Honorat avait faits en tout temps, il se recommande à lui. Le grand saint accourt du haut des cieux, arrête les démons et leur arrache le pauvre Ambroise, qui se fit moine et vécut saintement.

La *Chronologia lerinensis* de Vincent Barralis nous apprend que saint Nazaire fit détruire complètement le petit temple de Vénus et construisit à Arluc, en l'année 616, une église sous le vocable de saint Etienne, ainsi qu'un monastère de religieuses. Dans le même siècle saint Aygulphe, successeur de saint Nazaire à l'abbaye de Lérins, agrandit ce monastère et y installa un certain nombre de religieuses qu'il avait fait venir de Blois, sa ville

natale. Un village se forma bientôt au pied de la colline d'Arluc, du côté de la mer, et acquit en peu de temps assez d'importance pour qu'un port de mer y fût devenu nécessaire.

L'an 730, les Maures ou Sarrasins, devenus maîtres de l'Espagne après leur victoire de Xérès (711), envahissent le midi de la France, semant partout la ruine, la désolation, la terreur. Une de leurs bandes franchit l'Estérel, ravagea Arluc, Cannes, tout le pays, se porta à l'île Saint-Honorat et massacra l'abbé Porcaire avec cinq cents religieux. L'éclatante victoire que, peu de temps après (732), Charles-Martel remporta à Poitiers sur leur armée principale, refoula en Espagne ces ennemis du nom chrétien.

Les quelques moines qui avaient échappé au massacre relevèrent bientôt les ruines de leur monastère et le rétablirent dans son premier état, grâce à la générosité du fils de Charles-Martel, le roi des Francs Pépin le Bref, qui fit donation à l'abbaye d'un immense territoire sur le continent. Le monastère et le village d'Arluc furent reconstruits à cette même époque.

Charlemagne combla aussi de ses libéralités l'abbaye de Lérins, et durant son glorieux règne, la Provence fut à l'abri de toute attaque de la part des Sarrasins. Mais sous les faibles successeurs de ce puissant et habile chef d'empire, au milieu de cette espèce d'anarchie qui résulta des démembrements successifs de ses vastes États et donna naissance à la féodalité, la Provence se trouva livrée de nouveau aux terribles invasions des Maures.

En 890, sous le règne de Louis l'Aveugle, fils et successeur de Boson, qui avait été couronné roi de Provence ou de la Bourgogne cisjurane, dans une assemblée de seigneurs et de prélats tenue à Mantaille près de Valence, les Sarrasins abordèrent au golfe de Grimaud. Après avoir

ravagé les villages d'alentour, ils se réfugièrcnt dans les montagnes situées au nord-ouest de Saint-Tropez appelées depuis lors les *Maures*, et s'établirent, dans une position formidable, à *Fraxinetum*, aujourd'hui la *Garde-Freinet.* De là, s'élançant, à de courts intervalles, sur toute la Provence, jusqu'à Nice, et même au delà, ils exercèrent, pendant plus de quatre-vingts ans, leurs déprédations dans toutes les localités qui se trouvèrent sans défense. Ils furent enfin chassés de *Fraxinetum* par Guillaume Ier, fils et successeur du comte Boson II, que l'on considère généralement comme le chef de la première dynastie comtale de Provence (970).

On approchait de l'an 1000, date fatale de la fin du monde. C'était la croyance commune : l'horrible catastrophe était plus que certaine pour la plupart des gens vivant à cette époque d'épaisses ténèbres, et pour tous les autres infiniment probable. Une seule et même pensée agitait l'âme de chacun : acquérir d'avance quelques droits à la clémence de Dieu. L'un des plus grands moyens pour cela, c'était de faire des donations aux églises et aux maisons religieuses. Le cartulaire de Lérins renferme un très grand nombre de chartes constatant des donations ; j'en citerai seulement deux relatives à Arluc en même temps qu'à Lérins.

Vers l'an 990, Guillaume, surnommé Gruetta, fils de Rodoard, comte d'Antibes, prend l'habit religieux à Lérins et fait donation au monastère de la quatrième partie des biens qu'il possède à *Avinio*, territoire de Mandelieu, et en outre d'une manse située à Arluc, avec toutes ses dépendances (*Cartulaire*, page 3).

La même année, Guillaume donne à l'abbaye toute la quatrième partie d'Arluc, tant de ce qui est dans le château ou village qu'au port, avec toutes dépendances cultivées

ou incultes; et il ajoute à cette nouvelle donation un champ situé à Mougins et un autre sur le territoire de Loubet (*Cartulaire*, page 70).

Cependant l'an 1000 prit fin et le monde existait toujours. On supposa sans doute que, par les prières, les pénitences, les macérations et les dons pieux, on était parvenu à obtenir de la bonté divine un délai plus ou moins long pour l'accomplissement de la terrible prophétie; car les donations continuèrent, plus abondantes même; si bien qu'au milieu du XI[e] siècle, l'abbaye de Lérins se trouva avoir des possessions dans dix-sept diocèses de France ou d'Italie, et que la suzeraineté de l'abbé, devenu seigneur temporel, s'exerçait sur plus de quatre-vingts prieurés et fiefs.

A partir du XII[e] siècle, je n'ai rencontré aucun fait vraiment digne d'attention au sujet d'Arluc, dont le sort est lié naturellement à celui de Lérins; l'histoire de Provence ne fait de nouveau mention de ce village et de son monastère que dans la dernière moitié du XIV[e] siècle, et c'est pour nous apprendre leur ruine complète et définitive.

Ce fâcheux événement eut lieu pendant la guerre civile qui, après la mort de la fameuse Jeanne, reine de Naples, éclata dans nos pays entre les deux prétendants à sa succession : Louis d'Anjou, comte de Provence, adopté par Jeanne, et Charles de Duras, cousin de cette princesse.

A toutes les calamités de cette guerre dont le théâtre s'étendait depuis le Rhône jusqu'à la Roya et comprenait ainsi le comté de Nice, alors partie intégrante du comté de Provence, s'ajoutèrent les brigandages inouïs des *Grandes compagnies*, bandes indisciplinées d'hommes d'armes, qui après la bataille de Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier des Anglais par le prince Noir (1356),

parcouraient la France, marquant leur passage par le meurtre, le pillage et l'incendie. A la suite des Grandes Compagnies, conduites en Provence par Arnaud de Servoles, dit l'*Archi-prêtre*, parurent les *Tards-Venus*, dont le chef se faisait appeler l'*Ami de Dieu* et l'*Ennemi des hommes*. On pense que ce furent ces derniers qui achevèrent la destruction d'Arluc (1361).

Cinq ans après, le pape Urbain V ayant soumis Lérins à l'abbaye Saint-Victor de Marseille, qui reconnaissait saint Cassien pour fondateur, l'abbé fit bâtir sur le monticule d'Arluc une chapelle en l'honneur de ce saint.

Cassien méritait ce pieux hommage : disciple de saint Jean Chrysostome et déjà célèbre en Orient, où il avait vécu quelque temps avec les solitaires de la Thébaïde, il fut envoyé en mission à Rome, et de là se rendit à Lérins auprès de saint Honorat, fut quelque temps son disciple, et enfin, conseillé par lui, alla fonder à Marseille la fameuse abbaye de Saint-Victor, dont l'emplacement est marqué aujourd'hui par une église de ce nom, située à l'extrémité de la rue Sainte, près du fort Saint-Nicolas. Ecrivain ascétique des plus remarquables, Cassien composa divers écrits longtemps estimés après lui, notamment ses *Conférences* et un livre des *Institutions monastiques*, qui durant plusieurs siècles servit de règle à la plupart des monastères de l'Occident. Il mourut en 440, onze ans après saint Honorat, le fondateur de Lérins, décédé archevêque d'Arles. Plusieurs églises ont honoré Cassien comme un saint et quelques papes, entre autres saint Grégoire le Grand, lui ont reconnu ce titre.

Sa chapelle à Arluc devint bientôt le but d'un *roumairage*, c'est-à-dire pèlerinage. Dans ces derniers siècles, la foule y venait encore, le dimanche après le 23 juillet, célébrer dévotement la fête du saint; on n'y va guère

aujourd'hui que pour prendre part à tous les divertissements d'une fête purement mondaine : tout change ainsi avec le temps.

Je ne dois pas terminer sans avoir préalablement, à propos d'Arluc, relevé une grave erreur au sujet d'un fait historique assez important. Suivant Papon (*Histoire de Provence*), c'est dans la plaine de Laval, entre l'Estérel et Cannes, que l'an 69 de notre ère, se livrèrent coup sur coup deux combats entre les troupes de Vitellius venues de Fréjus et celles d'Othon, son compétiteur à l'empire; lesquelles, arrivées d'Italie par mer, auraient débarqué à la Napoule.

Papon a rapporté ce fait d'après Tacite, auquel il renvoie en marge; mais il s'est beaucoup écarté du texte même du grand historien latin. En effet, Tacite n'indique ni le point du littoral où débarquèrent les troupes d'Othon, ni le théâtre du double combat. Il nous apprend seulement qu'à la suite du second engagement, les deux partis hostiles ayant subi de grandes pertes, « les Vitel- « liens *se replièrent* sur Antibes, municipe de la Gaule « Narbonnaise; les Othoniens, sur Albenga, bien avant « dans la Ligurie. » (Traduction de Burnouf.) *Vitelliani* retro *Antipolim, Narbonnensis Galliæ municipium; Othoniani, Albingaunum interioris Liguriæ* revertere.

Ce texte est formel : le mouvement rétrograde de chacun des deux partis est, pour ainsi dire, exprimé deux fois, par l'adverbe *retro* (en arrière) et par le verbe *revertere* (retournèrent). Burnouf a fidèlement rendu le sens de ces deux mots par le verbe *se replièrent*; Papon n'en a pas tenu compte. Or, si après le dernier combat les Vitelliens, qui venaient de Fréjus, se replièrent sur Antibes, leur rencontre sanglante avec les Othoniens n'a pu avoir lieu qu'à l'est de cette ville, très probablement

dans les environs du Cros-de-Cagnes, où peut-être avait abordé la flotte d'Othon.

Quelques personnes, enchérissant sur l'erreur de Papon, ont prétendu qu'après le premier combat, les Vitelliens, battus par leurs adversaires, avaient élevé la butte de Saint-Cassien, pour s'y retrancher et y attendre des renforts venant de Fréjus ; et ce travail gigantesque, dont l'exécution aurait exigé plusieurs semaines, se serait fait en présence des Othoniens victorieux, qui n'y auraient mis aucun empêchement. Ces personnes à imagination vive se seraient épargné cette absurdité, si elles avaient eu connaissance du livre de M. de Villeneuve-Flayosc sur la géologie du département du Var, et où ce savant professeur de l'École des mines de Paris a déclaré que la butte de Saint-Cassien est un poudingue tertiaire engendré par les eaux de la Siagne avant la période diluvienne.

J'avais déjà dit tout cela en l'année 1858; le digne abbé Alliez, à qui j'avais fourni de Paris divers documents historiques, l'avait redit après moi, et en me citant, dans son livre sur Lérins, publié en 1860 ; j'ai reproduit en 1867, dans ma *Notice sur Cannes*, toute mon argumentation à ce sujet; d'autres en ont fait depuis leur profit, sans citer ni l'abbé Alliez, ni moi. On le voit : c'est toujours le *sic vos non vobis* de Virgile !

La méprise de Papon ne doit pas trop nous étonner : des erreurs en pareille matière, même par de bons écrivains, et cela faute d'érudition ou par légèreté d'esprit, sont plus fréquentes qu'on ne le croit : l'un d'entre eux, qui était venu passer l'hiver dans notre région, n'a-t-il pas publié, dans un des grands journaux de Paris, que le village du Cannet, situé à trois kilomètres au nord de Cannes, était un ancien poste romain où Lépide et

Antoine, réunissant leurs troupes, jetèrent les bases du triumvirat qu'ils firent avec Octave? Cet homme de lettres avait tout simplement confondu le Cannet-de-Cannes avec le Cannet-du-Luc, près des rives de l'Argens.

Autre erreur du même genre. — Je me souviens d'avoir fait corriger, vers l'année 1845, dans un dictionnaire de géographie ancienne, mis à la suite d'un très bon dictionnaire latin-français, ce singulier article : « Cannes, petite ville (département du Var), célèbre par la victoire d'Annibal !!! »

A.-L. Sardou.

PROMENADES D'UN CURIEUX DANS NICE

I

LE CHATEAU. — VUE D'ENSEMBLE

Les nuances les plus brillantes de la palette, les tons les plus harmonieux de la gamme ont été employés à célébrer les splendeurs de la côte d'azur; aussi me garderai-je bien d'en crayonner une pâle esquisse ou d'ajouter au concert des instruments à corde le grincement de ma crécelle.

J'aime Nice, non seulement à cause des avantages dont la nature l'a douée, mais encore au point de vue des souvenirs du passé, qui a laissé tant de traces dans la ville vieille; il y a plus d'un tiers de siècle que je l'étudie, et j'y découvre journellement de précieuses reliques des temps anciens. Combien de fois ai-je guidé à travers le labyrinthe de ses rues, des savants, des artistes, des écrivains célèbres, heureux de s'arrêter pour admirer un coin de rue pittoresque, pour déchiffrer une inscription, grimpant dans une masure pour y retrouver les traces d'un palais, visitant les églises, les édifices publics, à la recherche d'une vieille peinture, d'un riche escalier ou d'un plafond décoré du XVII[e] siècle! Invité par mes confrères à publier le résumé de mes recherches, je m'y suis enfin décidé; la tâche me sera facile, car je n'ai qu'à me souvenir des nombreuses excursions que nous fîmes et dont quelques-unes me valurent de si précieuses relations.

Le point d'où l'on peut le mieux embrasser l'ensemble de la ville et de ses environs est incontestablement la plate-forme du donjon de l'ancienne forteresse, détruite par ordre de Louis XIV.

Trois voies différentes aboutissent à la promenade qui couvre l'emplacement de l'ancienne citadelle de Nice : deux ont été créées dans ce siècle, une seule est ancienne, et encore, les accès ayant été obstrués par des constructions de tout genre, on a dû les rétablir tant bien que mal, du côté de la ville et pour les piétons seulement. Nous ne parlerons pas de l'escalier du Château, création toute récente que l'on doit au legs généreux de M. Lesage.

Nous engageons les visiteurs à monter par la belle avenue Eberlé, dont l'entrée se trouve près de l'emplacement de l'ancien bastion Sincaïre, célèbre dans les fastes de Nice et dont nous aurons l'occasion de nous entretenir.

Le nom donné à cette montée est celui d'un général français, Gaspard Eberlé, qui commandait à Nice, en 1814, et auquel les Niçois donnèrent cette marque de reconnaissance. Il rendit plusieurs services à la population, notamment le 14 mai, en arrêtant une collision entre les troupes françaises et les cavaliers d'un régiment hongrois, celui-là même qui avait escorté Napoléon jusqu'à Saint-Raphaël, lors de son embarquement pour l'île d'Elbe.

On gravit le monticule du Château au milieu de bosquets d'yeuses, de caroubiers, de cyprès, de pins et d'autres arbres toujours verts, à travers le feuillage sombre desquels se découvrent, à chaque pas, des échappées de vue lumineuses sur la mer et sur les montagnes.

A droite, dans une allée détournée qui longe un ancien réservoir, se trouve dissimulée l'entrée du cimetière protestant. Entre ce dernier et le champ de repos des israélites s'étend un espace presque de niveau que traverse une route

carrossable aboutissant au cimetière catholique. A l'ouest de cette espèce d'esplanade, théâtre des jeux de tous les gamins de la vieille ville, se trouvait autrefois la porte de la première enceinte du Château; un peu au dessous, vers le midi, s'élevait la tour du beffroi[1].

On laisse à sa droite le chemin qui traverse cette partie plane et à l'angle duquel se trouve une borne-fontaine, puis on continue à gravir la rampe, longée à gauche par un ruisseau d'eau courante, bordé d'arbres disposés de la manière la plus pittoresque, et de gros blocs de maçonnerie qu'on prendrait pour des rochers, grâce aux lichens blanchâtres, aux mousses vertes et rousses et au lierre qui les recouvrent. Il y a peu d'endroits au monde comparables à cette allée. Tous les artistes qui la parcourent sont émerveillés et je ne comprends pas que les photographes qui vont si loin chercher le pittoresque n'aient pas encore tiré parti de ce site admirable.

En continuant à suivre l'allée carrossable qui contourne le monticule du côté du couchant, on passe devant la cascade formée par les eaux dérivées de la Vésubie. On a dépensé beaucoup pour obtenir un effet décoratif, mais on n'y a réussi que partiellement : les sphinx disposés pour orner la balustrade sont loin d'avoir les proportions voulues, et, vus de la ville, ils affectent des dimensions microscopiques. Les rochers artificiels, en ciment, se groupent en certains points de manière à faire trop voir le travail du rocailleur. Cependant la disposition générale est d'un assez bel effet.

Sur une ruine des anciens remparts, près de la cascade, la municipalité de Nice a fait placer, en février 1855, une plaque de marbre. L'inscription rappelle que le projet de la

1. Elle était située dans le jardin dépendant aujourd'hui du Séminaire, à la place qu'occupe un magnifique arbousier.

promenade a été conçu par M. le baron Louis Millonis et que son exécution est due à M. François Bottini, avocat et vice-syndic de Nice, *il quale*, dit l'inscription, *proseguiva, ampliava, imbelliva questo delizioso passeggio*[1].

Au-dessus de ce marbre se trouve une tête colossale de lion, d'assez mauvais style, provenant des débris de l'ancienne forteresse.

Quelques pas avant d'arriver à la cascade on remarque, vers la gauche, sur une petite plate-forme qui domine le chemin, une embrasure rétablie avec les pierres des anciens remparts. C'est de là que le canon annonce bruyamment l'heure de midi.

Autrefois on avait exactement le midi moyen, grâce au *time-ball* de M. Coventry, et plus tard, à l'observatoire de M. Bischoffsheim; aujourd'hui, je ne sais pour quelle cause, on a trouvé plus commode de donner approximativement le signal du midi conventionnel. Cela vaut mieux que rien, et l'on voit souvent même des gens qui règlent leur montre sur le canon du Château. En fait, nous ne sommes guère plus avancés qu'il y a trente ans, avant l'installation du *time-ball* de M. Coventry[2].

En continuant à suivre la montée, on voit, à gauche, une porte ogivale en pierre de taille. C'est un débris de

1. Voici le texte complet de cette inscription :

FRANCESCO BOTTINI AVVOCATO E VICE SINDACO
IL QUALE
QUESTO DELIZIOSO PASSEGGIO DEL CASTELLO
IDEATO E COMINCIATO
DAL BENEMERITO BARONE LUIGI MILLONIS,
PROSEGUIVA, AMPLIAVA, IMBELLIVA,
IL MUNICIPIO DI NIZZA
INTERPRETE DEL VOTO GENERALE
QUESTA MEMORIA
POSE
FEBBRAIO MDCCCLV

2. Cet astronome avait installé, sur la terrasse de l'hôtel Chauvain, un véritable observatoire; il vérifiait, chaque jour, ses instruments par trente ou quarante observations astronomiques. Cinq minutes avant le midi moyen, il élevait un signal au-dessus du toit de l'hotel et le descendait a midi juste. A ce moment, un canon qu'il avait fait installer au Château, annonçait l'heure précise à toute la ville.

l'ancienne enceinte de la ville. Cette poterne faisait face au pont Saint-Antoine; les matériaux qui en provenaient ont été transportés au Château, où ils ont été soigneusement assemblés à leur place respective.

La poterne du pont Saint-Antoine, aujourd'hui Pont-Vieux[1], a été démolie, il y a quelques années, lors de la rectification du quai de la rive gauche du Paillon.

A droite, se trouve le sentier qui aboutit à l'escalier Lesage et l'ancienne poudrière, qui sert aujourd'hui de remise au parc d'artillerie, établi sur la plate-forme du Château en 1891.

Laissant derrière nous, au midi, les batteries qni ne servent qu'aux exercices des artilleurs, nous gagnons la rampe montant en lacets jusqu'au donjon. Au dernier coude que forme cette rapide montée se trouve un petit mur, formant parapet[2].

Nous voici au pied du double escalier de la plate-forme établi sur les ruines du donjon, à 92 mètres du niveau de la mer. Entre les deux rampants de l'escalier, la Municipalité a fait placer l'inscription suivante, seul débris conservé de la porte de Turin, qui s'élevait dans la rue Victor[3].

VICTORIO AMEDEO III RE/gi
PORTU URBEQ AMPLIAT/is
O POPULUS QN /
ANN. MDCC LXXXI/I

Là, comme à la place Saint-Marc, comme au Capitole et au Forum, vous trouverez des marchands de photographies,

1. Ce pont date de l'année 1530.

2. Nous nous trouvions là avec quelques personnes, le 12 septembre 1860, à 4 heures de l'après-midi. Napoléon III montait en calèche découverte, au galop rapide de quatre chevaux. Le moyeu de sa voiture accrocha la robe d'une personne qui était assise sur le mur. Elle allait être entraînée sous les roues quand, averti par les cris des assistants, l'empereur se pencha hors de sa calèche et dégagea vivement la jeune femme, sans que les postillons aient ralenti leur allure.

Nous ne chercherons point à analyser les sentiments sous l'impression desquels il agissait en ce moment. Il avait tout le torse penché hors de la voiture et la moindre résistance de l'étoffe pouvait l'entraîner sous les roues. On se demande quelles auraient été pour la France les conséquences d'un pareil accident. Mais nous ne faisons pas de politique et nous nous bornons à signaler un simple épisode, dont nous avons été l'un des rares témoins.

3. Cette porte, sorte d'arc triomphal, dont on peut voir une aquarelle de Guiand au Musée de Nice (n° 322 du catalogue), fut démolie en 1848.

qui solliciteront votre attention avant que vous ayez le temps de jeter un regard sur le magnifique panorama qui se déroule autour de vous.

Au midi : la mer, dont l'aspect change à toutes les heures du jour ; à l'ouest : le cap d'Antibes, derrière lequel s'étagent dans le lointain les cimes pittoresques de l'Estérel, la montagne du Thiey, les Courmettes, le vallon de Cagnes, la dent de Saint-Jeannet, la chaîne du Cheiron, qui s'incline vers l'ouest, le baou de la Gaude, les hauteurs qui longent la rive droite du Var, le Rourebel, le mont Brune, l'un des sommets du mont Vial.

Au nord : la masse imposante du mont Chauve, dont la silhouette inégalement géminée rappelle celle du Vésuve, le Férion, le pic de Châteauneuf, le Macaron et, tout à fait à l'horizon, quelques sommets neigeux de la grande chaîne des Alpes : le Gélas, l'Authion, les Mille-Fourches. Le Montgros, le Vinaigrier, le Montalban et le Montboron limitent la vue du côté du levant.

Plus près de nous se développent les collines de la Lanterne, de Fabron, de Ginestière, Saint-Philippe, Saint-Pierre-de-Féric, Pessicart, Saint-Brancaï, la Serène, le Gra ; au pied du mont Chauve, dont elles sont les contreforts, les collines de Gairaut, Rimiez, Cimiez, Saint-Pons.

Les nuances de ces différents plans varient à l'infini, du vert intense au bleu pâle ou au violet, tons qu'affectent les plus éloignés, selon les heures.

Toutes ces lignes se relient entre elles de la façon la plus harmonieuse. On reçoit la même impression qu'à la vue de ces beaux paysages classiques aux lointains horizons inondés de lumière, que rendait si admirablement Claude Gelée[1].

1. Dit Claude Lorrain, né en 1600, mort en 1682.

Mais avançons-nous jusqu'à la balustrade. A nos pieds, vers l'ouest et vers le nord, s'étend la ville, dont les maisons s'avancent jusqu'à la limite de la forteresse. Il leur a été difficile, on le comprend, d'envahir une propriété de l'Etat, la Ville n'ayant que la jouissance de la promenade du Château. La première impression est celle de la surprise: on s'étonne que Nice couvre une aussi grande superficie. La couleur, rouge-clair, des toitures neuves fait bientôt distinguer de la vieille ville proprement dite, la partie de la cité nouvellement construite. La première avait pour limite la rive gauche du Paillon, torrent dont la direction est indiquée par les grandes façades des hôtels construits sur la rive droite et par la ligne des arbres plantés sur les quais. Au nord, l'ancienne enceinte s'étendait jusqu'à la place Garibaldi, alors le champ de Mars, et se raccordait avec les fortifications du Château, près de l'église Saint-Augustin, par une courtine, à l'est du bastion Sincaïre.

Cette double ligne de constructions basses, qui s'étend au bord de la mer, depuis le rocher du Château jusqu'au théâtre municipal était, il y a quarante ans, l'un des lieux les plus fréquentés de la ville: c'est la promenade des Terrasses dont Millin a fait une si jolie description. Quoi qu'il en ait dit, on se promenait entre deux rangées de cheminées, respirant avec la brise de la mer, l'odeur de la fumée mélangée à celle des cuisines. Une partie de ces constructions appartenait aux anciens remparts dans lesquels étaient pratiqués la porte de la Marine. La terrasse qui s'étend du côté de la mer, depuis la porte de la Poissonnerie jusqu'à la bibliothèque, a été construite vers l'année 1840, l'autre date de 1759. C'était devant ces constructions que s'étendait le port Saint-Lambert, dont l'entrée était protégée par la tour Bellanda, en partie conservée de nos jours et connue sous le nom de tour Clericy.

Plus loin, le long de la plage, nous apercevons la célèbre promenade des Anglais et la Jetée-Promenade, qui fait une grosse tache sur la mer bleue et coupe la magnifique perspective de la baie.

La place Saint-Dominique, que l'on reconnaît facilement d'ici à la tour de l'horloge qui la domine, formait au moyen-âge la limite ouest de la ville. Le bastion Sainte-Croix, au sud, et celui de Bocca Nera ou de Saint-Elme, au nord, terminaient, de ce côté, la ligne de défense. La courtine était percée d'une poterne et de la porte Saint-Eloi. L'enceinte du côté du nord-ouest[1] était formée par une ligne brisée aboutissant au bastion défendu par la corporation des chaudronniers, dont le patron était saint Sébastien. Ce saint avait donné son nom à cet ouvrage qu'on appelait aussi bastion des pairoliers. La porte Païrolière, désignée au XIII[e] siècle sous la dénomination de porte du paysan *(Portale Rustici)*, se trouvait dans la courtine entre ce bastion et celui de Sincaïre ou de Saint-Georges[2].

Le quai planté d'arbres, sur la rive gauche du torrent, occupe l'emplacement des anciennes fortifications, qui ont été démolies en 1800; c'est ce que rappelle ce nom de boulevard donné à cette promenade.

Du côté du Château, on sortait de l'enceinte de la ville par la porte des Carmes, située près de l'ancien couvent des Bernardines[3].

Ce couvent était en communication par un souterrain avec le Montserret, monastère occupé par les religieux du Carmel.

Jusqu'au XII[e] siècle, la ville s'était groupée sur la plate-forme et la pente ouest de la colline; la muraille romaine

1. C'était le long de ce front, depuis le pont Saint-Antoine, entre les remparts et le Paillon, que les bourgeois de Nice avaient le droit de s'exercer au tir de l'arc.
2. L'ancienne tour, que remplaça le bastion Sincaïre, porte dans les actes le nom de *Barium Macelli* (retranchement du boucher), parce que c'était la corporation des bouchers qui était chargée de sa défense (Charte de 1354, archives municipales de Nice.)
3. Aujourd'hui le Grand Séminaire.

suffisait à sa défense. En 1154, les constructions ayant débordé les vieux remparts, les habitants élevèrent une nouvelle enceinte, flanquée de tours avec créneaux et machicoulis ; l'usage des armes à feu nécessita la transformation de cette muraille au XVI[e] siècle. On construisit, au lieu d'un simple chemin, des fronts bastionnés, qui suivaient l'ancien tracé du XII[e] siècle.

Du haut de la plate-forme du donjon, nous distinguons parfaitement les anciennes limites de la cité. Toutes les constructions qui se trouvent au delà, ne datent au plus que du siècle dernier ; telles sont : la place Garibaldi, la rue Victor, la rue Cassini, la rue du Pont-Neuf, la rue Saint-François de Paule, qui forme le prolongement du Cours et a été jusqu'à nos jours l'arène de prédilection des Niçois pour les luttes du Carnaval. Toutes les constructions de la rive droite du Paillon, à peu d'exceptions près, sont de ce siècle et même postérieures à l'annexion de Nice à la France. La rue Masséna ne comptait, en 1850, que peu de maisons, auxquelles faisait suite le faubourg de la Croix-de-Marbre. En 1800, Nice n'avait que 20.000 habitants ; elle en comptait 34.000 en 1840, moins de 50.000 en 1859 ; elle a aujourd'hui une population fixe de près de 100.000 habitants, non compris ses hôtes d'hiver et sa garnison.

A quel motif autre que l'annexion et ses conséquences attribuer cette incroyable prospérité ?

Le long de la plage, parallèlement aux terrasses, s'étendait jadis le port Saint-Lambert protégé, du côté du large, par une jetée et dont l'entrée était défendue par la tour Bellanda. Ce port, où furent abritées des flottes entières et près duquel étaient établis des arsenaux et de vastes chantiers de construction [1], est entièrement détruit de nos

1. Bosio (Histoire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem).

jours. La mer causait à la digue d'incessantes dégradations, aux frais desquelles on subvenait par un impôt spécial. On prélevait, en outre, pour le môle du port un cinquième sur toute succession [1]. Des corvées et d'autres charges qui frappaient les habitants de Nice concouraient encore à cet entretien.

La fondation de Villefranche, en 1295, fut la cause principale de la décadence du port et de l'arsenal de Nice. Relevé de ses ruines en 1420, il subsista jusqu'à la création du nouveau port en 1750, à l'emplacement d'un mouillage signalé au quartier Lympia dans une charte de 1216 [2].

Celui-ci est situé tout à fait à l'est de la ville. Il est impossible de le voir du donjon du Château ; aussi descendons-nous jusqu'à la plate-forme où l'on trouve la maison des gardes. Il faut s'approcher de la crête du rocher pour distinguer tous les détails du port. Le 25 janvier 1872, à 4 heures de l'après-midi, un morceau considérable de la colline, miné par l'enlèvement des terres argileuses qui se trouvaient à sa base, se détacha de la masse avec un bruit terrible et écrasa l'une des maisons voisines. Ce bloc pesait environ 25,000,000 de kilogrammes et cubait 9,560 mètres. Il fallut rétablir les communications en faisant jouer la mine.

Une partie du bloc de rocher, qu'on n'a pu déblayer, reste encore vers le bas de la montée de Montfort, qui s'embranche sur l'avenue Eberlé.

Mais quel est ce vacarme effroyable ? Nous entendons près de nous des aboiements furieux et des cris discordants, comme si l'on soufflait avec rage dans des anches de clarinettes. Nous avons bientôt l'explication de toute cette cacophonie : dans une misérable baraque placée au bord

1. Archives Municipales (Cartulaire de Nice 1225).
2. Archives municipales de Nice.

du rocher se trouvent, soigneusement renfermés, de malheureux chiens : c'est la fourrière municipale et en même temps le lieu du supplice des pauvres bêtes non réclamées par leurs propriétaires ; de magnifiques paons en liberté volent d'arbre en arbre en se livrant à tous leurs ébats. — Contraste frappant bien digne de provoquer les réflexions d'un philosophe.

De l'autre côté du port, faisant face à la colline du Château, s'élève le Montboron, qui se relie à la crête rocheuse du Montalban, couronné de sa petite forteresse datant de l'année 1557. Ce fortin rendit de grands services à l'armée française, en 1800. Il servait en effet de poste télégraphique et transmettait au général Suchet, campé sur la rive droite du Var, tous les renseignements sur les mouvements des Austro-Sardes.

Deux routes relient Villefranche à Nice. La vieille route franchit le col de Villefranche au nord de Montalban ; la nouvelle forme une ravissante promenade, qui contourne le Montboron et se prolonge jusqu'à Monaco et Menton. Elle longe dans tout son parcours le rivage de la mer, offrant aux regards les sites les plus variés et les plus pittoresques qu'on puisse rêver.

Sans parler des splendides vues d'ensemble, telles que celle de la rade de Villefranche, de la baie de Saint-Jean, etc., le peintre y rencontre à chaque pas des détails qui empruntent tous leurs charmes au contraste des couleurs et à la magie de la lumière. Là, c'est un rocher couvert d'euphorbes qui se dessine sur un ciel bleu, devant une plage ensoleillée ; plus loin, c'est une blanche bâtisse, au toit rouge, abritée par un pin parasol, au milieu d'une touffe d'oliviers ; ici, c'est un bosquet d'orangers ; plus loin, un dattier dont les palmes élégantes se découpent vers l'azur du ciel. Il n'est pas un ravin, pas un promontoire, qui ne s'offre comme heureux sujet de composition à l'artiste et comme un ravissant spectacle à l'homme de goût.

II

L'ANCIEN CHATEAU

Maintenant que par ce rapide tour d'horizon nous avons mis chaque chose à sa place, étudions un peu notre point d'observation lui-même. Sans avoir la prétention de faire de l'histoire, nous ne pouvons, cependant, passer sous silence les origines de la cité que nous nous proposons de parcourir.

Chacun sait que Nice a été fondée par les Phocéens, mais aucune donnée ne précise à quelle époque. Quelques auteurs, Roubaudy entre autres, pensent que la fondation de Nice remonte à peu près à la même époque que celle de Marseille, c'est-à-dire à l'an 536 avant J.-C. ; nous partageons cet avis. Certes, ce n'est pas la doctrine admise par la majorité des écrivains, qui s'en rapportent à la courte phrase de Strabon.

A défaut de documents indiscutables, nous soutenons et nous croyons avoir démontré que Nice a été fondée à la même époque que Marseille, ou du moins, que le premier établissement grec, dans notre baie, date du séjour des Phocéens en Corse. Les raisons qui nous ont déterminé à penser de la sorte sont développées dans un mémoire publié lors de la 33e session du Congrès scientifique de France, tenue à Nice en 1866. Il faut croire que ces raisons ont quelque valeur, car nous avons été assez heureux pour convaincre un écrivain de beaucoup d'érudition et de mérite. Voici, en effet, ce que nous lisons dans *la Provence maritime ancienne et moderne*, de M. Charles Lenthéric, page 450 :

« Il est assez difficile d'admettre que les émigrants de Phocée, avec leurs goûts d'exploration si connus, soient restés cinq ans confinés dans une île assez pauvre et presque déserte; et il est plus que probable qu'ils ont de

temps à autre dirigé quelques expéditions sur le continent qui leur faisait face. La grande bataille navale qu'ils livrèrent, à cette époque, à la flotte carthaginoise et tyrrhénienne[1] ne fut probablement qu'un épisode de leurs courses maritimes; et ce fut à la suite de cette rencontre, qui dut avoir lieu entre la Corse et la côte ligurienne, qu'une partie de la flotte grecque, poussée vers le nord et hors d'état de tenir la mer, gagna le rivage le plus proche.

« Le rocher calcaire qui domine la ville de Nice était, sans aucun doute connu depuis longtemps des navigateurs grecs; et la même analogie topographique qui avait présidé au choix de Marseille, dut décider les Ioniens à se fixer sur la rive gauche du Paillon. »

Il est évident que pour garder leurs vaisseaux, que, suivant l'usage antique, ils tiraient sur le rivage, ils furent obligés de se tenir dans le voisinage de la mer et non au sommet d'une colline. L'anse des Ponchettes, où nos pêcheurs font journellement la même manœuvre, fut indubitablement le point choisi par eux.

A peine les vaisseaux furent-ils tirés sur le rivage qu'il fallut s'occuper de la défense; les navires rangés sur la plage formèrent une partie de l'enceinte de camp; au levant, les escarpements du Château offrirent une ligne de défense qu'un poste d'observation, détaché sur le sommet de l'escarpement, dut suffire à garder; à l'ouest, les marécages formés par l'embouchure du Paillon donnèrent un flanquement, qu'un fossé et quelques pieux complétèrent facilement. Cette dernière ligne s'infléchissant vers le nord venait rejoindre les pentes escarpées sur lesquelles s'établit plus tard la ville de Nice, devenue une forteresse.

Des constructions s'élevèrent autour du monticule; bientôt celui-ci fut envahi et couvert, presque en entier, de maisons qu'on entoura d'un rempart. Des privilèges accordés en l'an 892 par la reine Hermingarde, permirent aux

1. Hérodote, livre Ier.

habitants de réparer les murailles de la ville. Durante dit que ce fut à cette princesse que les Niçois durent leurs premières franchises.

La plate-forme du Château était évidemment habitée avant l'arrivée des Phocéens, de même que toutes les positions de ce genre. Les Celtes, qui occupèrent la contrée, avaient entouré de murailles à gros blocs les points élevés sur lesquels ils s'étaient établis[1]. On a trouvé, sur la plate-forme du Château, des haches en serpentine de l'époque Robenhoussienne, que M. Pérez, qui dirigeait, avant M. Gény, les fouilles du Château, a données au musée de Gênes, où nous les avons vues.

On ne saurait attribuer aux armes en pierre polie une antiquité fort éloignée; elles étaient encore en usage à l'époque du bronze, ainsi que le prouvent les découvertes de flèches en obsidienne faites par Schlieman dans les tombeaux des Atrides[2].

Aucune antiquité grecque, sauf des monnaies de Marseille, n'a été découverte au Château.

Les seuls restes de l'époque romaine que nous retrouvons aujourd'hui, sont trois inscriptions, dont l'une est gravée sur la face d'un grand ossuaire en pierre calcaire. Cette inscription est ainsi conçue :

VALERIAE · MATERNAE · FIL · CARISSI
MAE · ET · IVLIO · ALBICIANO · NEPOTI
DVLCISSIMO · ACVTIA · PROTOGENIA
M. SVIS · INPENDIS · SIBI · ET · SUIS · FECIT
ET · POSVIT.

Valeriæ maternæ filiæ carissimæ et Julio Albiciano nepoti dulcissimo, acutia Protogenia, Mater, suis inpendis sibi et suis fecit et posuit.

A Valeria Materna, sa fille chérie, et à Julius Albicianus, son petit-fils tendrement aimé, Acutia Protogenia, la mère, à ses frais, pour elle et les siens, fit faire et placer ce monument.

1. Mémoire de M. Sénequier sur les camps préhistoriques des Alpes-Maritimes.
2. *Mycènes*, p. 354.

La cinquième ligne qui n'a été lue par aucun des auteurs qui ont cité cette inscription[1], sauf par E. Blanc, nous avait échappé une première fois; un rayon de soleil et l'œil d'un enfant nous l'ont fait retrouver. Elle se confond presque avec la quatrième ligne.

Des deux côtés de cette inscription sont sculptés en relief des espèces de boucliers demi circulaires, échancrés par le haut du côté du diamètre.

Cet ossuaire a été trouvé au milieu d'une rangée de tombes que, d'après la description de M. Gény, nous devons attribuer au IV[e] ou au V[e] siècle. Il avait été destiné à contenir les cendres de plusieurs personnes, puis ensuite on l'avait employé à un usage profane, ainsi que le témoigne la perforation qui a été faite à sa partie postérieure; enfin il avait servi à la sépulture d'une seule personne, sans incinération; il contenait encore les ossements lors de sa découverte. Cette tombe a été trouvée à 1 mètre au sud du mur de la cathédrale et à 3 mètres de profondeur.

Du même côté de l'église et à la même profondeur, a été trouvée la seconde inscription, gravée sur une stèle de $1^m,05$ de hauteur sur $0^m,55$ de largeur, ornée de moulures, d'une corniche et d'une base. On lit :

FLAVIAE · PATER
NI · FIL. PATERNAE
MANILIA · QVIN
TINA · MATER · FIL
CARISSIM. L. D. D. D.

Flaviæ Paterni, filiæ Paternæ, Manilia Quintina mater, filiæ carissimæ. Locus datus decreto decurionum.

A Flavia Paterna, fille de Paternus, Manilia Quintina, sa mère, à sa fille chérie.

Le lieu (de la sépulture) a été donné par décret des décurions.

1. Carlone, *Vest. épig.*, n° 12. — Alex. Bertrand, *Revue Archéologique*, 1869, t. XIX, p. 306. — Mommsen, *Corpus*, t. V, n° 7960. — Blanc, *Epig. ant. des Alpes-Marit.*, n° 226.

Cette inscription est très bien conservée et sa lecture est facile. Elle est citée dans les mémoires de l'Académie de Turin, dans Carlone, Mommsen, Alex. Bertrand et Ed. Blanc.

La troisième inscription, trouvée également dans les fondations est gravée sur un bloc de calcaire de grandes dimensions. La partie gauche manque.

.... AEGEIAE · SATURNINAE · F
..... I IVLIO · PROFESSO · FRATRI
.... LIO · ONIRO · PATRI
.... AE · HONESTAE · MATRI
.... HONESTILLA · FECIT
.... BI · ET · SVIS.

Ed. Blanc dans son *Epigraphie des Alpes-Maritimes* en donne la lecture suivante :

Ægeiæ Saturninæ, filiæ, et Marco Julio Professo, fratri, et Marco Julio Oniro, patri, Ægeiæ Honestæ, matri, Ægeiæ Honestilla fecit sibi et suis.

Nous avons lu comme Mommsen Oniro et non Onero. Il existe, entre l'I, parfaitement formé, et l'R, un défaut de la pierre que rien n'autorise à prendre pour les traits horizontaux d'un E. Avant le mot IVLIO de la seconde ligne, on voit, comme l'indique Ed. Blanc, le dernier jambage d'un M.

Outre ces *tituli*, M. Gény a découvert des fragments d'un bas-relief en marbre, représentant les Muses, et que nous retrouverons à la Bibliothèque municipale. Il parle aussi d'inscriptions brisées qu'il n'a pu lire, mais que nous n'avons pas vues.

Parmi les objets précieux trouvés par M. Gény et déposés par lui aux collections de la Ville, on remarque notamment une crosse en ivoire, terminée par une tête d'agneau, avec

une douille en cuivre doré. Cet objet d'un travail tout à fait primitif, doit remonter à l'époque Karolingienne. Quelques débris de perles trouvés dans un tombeau placé à l'intérieur de l'église, ont fait supposer à M. Gény qu'il se trouvait en présence de la sépulture de Béatrix de Portugal, épouse de Charles III et mère d'Emmanuel Philibert, morte en 1538. Cet indice n'est pas suffisant pour confirmer cette découverte. Parmi les autres tombeaux, M. Gény en a trouvé un dont il n'a pu expliquer le mode de construction : c'est un tombeau dit *à grille*. Le corps reposait sur des barres de fer, ce qui permettait, lorsqu'il était décomposé et que les ossements étaient tombés au fond, de placer un autre cadavre sur la grille.

Les trois inscriptions, dont nous avons donné copie, se trouvent dans les ruines de l'ancienne cathédrale de Nice, Sainte-Marie de l'Assomption ou de la *platea*, c'est ainsi qu'on désignait la plate-forme où elle était située. Construite au IV[e] siècle, cette église a été plusieurs fois détruite et reconstruite à la même place. Nous retrouvons aujourd'hui les traces de la reconstruction qui eut lieu au XII[e] siècle. L'église se composait de trois nefs, qui se terminaient par des absides circulaires. Elle avait 40 mètres de long ; la largeur de la nef principale était de 9 mètres, celle des nefs latérales n'était que de 6 mètres.

De nombreux débris de pierres taillées gisent sur le sol, ainsi que d'antiques projectiles. Ces derniers roulent sous les sabots des biches enfermées dans l'enceinte des ruines, où elles se livrent à tous leurs ébats en compagnie de deux chèvres naines et d'une légion de coqs et de poules.

En 1176, sous Idelfonse d'Aragon, s'éleva le donjon, grosse tour rectangulaire à plusieurs étages, destinée bien plus à assurer l'autorité du prince qu'à protéger la cité. Aussi, les habitants de Nice s'étant révoltés et ayant

invoqué l'aide des Génois, s'empressèrent-ils de la renverser. En 1229, ce donjon fut rétabli par Raymond Béranger, comte de Provence, qui l'habita pendant un certain temps, ainsi qu'Amédée VII et Amédée VIII. En 1440, Nicod de Menthon, gouverneur de la ville et du château de Nice, fit élever, au nord de cette forteresse, des défenses inexpugnables pour l'époque. La principale fut un rempart d'une largeur considérable, flanqué de trois grosses tours en pierre de taille, dont l'une, la tour de Malbouche, donnait entrée dans la forteresse. Les deux autres tours portaient les noms de Mauvoisin et Maubuysson. Ce rempart était établi au nord de la cathédrale et dominait l'escarpement qui limite la plate-forme de ce côté. En avant du donjon, on construisit un saillant, dont l'une des faces, prolongeant la grande courtine du nord, était terminée par une échauguette en encorbellement. Devant cette courtine et ce saillant on construisit, en 1557, un ouvrage composé de trois fronts bastionnés, établis suivant trois côtés d'un trapèze allongé vers le nord. Les saillants des bastions étaient terminés par des échauguettes, les flancs étaient à orillons, c'est-à-dire formant des avances arrondies. L'entrée principale du château se trouvait toujours pratiquée dans la tour Malbouche, qui occupait le milieu de la grande courtine. On y accédait par une rampe très inclinée qui suivait la direction d'un chemin en gradins encore existant de nos jours. Le dernier travail de fortification exécuté au château fut la construction du bastion Saint-Elme qui, d'après Gioffredo, fut établi en 1647, à l'angle sud-est de la forteresse.

Vers le sud-ouest de la plate-forme, où se trouvent les ruines de l'église, on avait foré un puits de 72 mètres de profondeur, qui fournissait une eau limpide et très saine à la garnison du château. Ce puits a été comblé et l'on

n'en retrouve plus trace. Cependant, l'eau qu'il fournissait en abondance se mélange à l'eau de la mer, au-dessous du chemin des Ponchettes. Il ne serait pas impossible de capter cette source et d'en tirer parti, de même que de celle dite du port, qu'on vendait en ville il y a une trentaine d'années, et qui était extrêmement légère et d'une pureté remarquable.

En 1691, lors du siège de Nice par Catinat, une bombe étant tombée sur le donjon du château pénétra dans la poudrière et fit sauter la plus grande partie des constructions. L'église, qui était devenue en 1518 une simple paroisse, fut renversée de fond en comble. La cathédrale avait été transportée à Sainte-Réparate, en 1521, époque à laquelle la ville haute fut rasée, ainsi que la paroisse Saint-Michel, pour faire place à la citadelle d'Emmanuel Philibert, laquelle fut entièrement détruite en 1706 par ordre du roi Louis XIV, après le siège de Berwick, ainsi que les restes du donjon et des autres fortifications du château.

Aujourd'hui, la ville de Nice dispute encore au génie militaire la possession de ce rocher, dont elle a su faire une magnifique promenade ; le côté sud, depuis le point où fut construit le bastion Saint-Elme jusqu'à l'endroit où se trouvait établie la batterie royale, est entièrement occupé par un parc d'artillerie ; le reste du plateau sur lequel était une magnifique plantation de palmiers et de belles pelouses, sert pendant l'été au campement d'une partie de la garnison. Inutile d'ajouter que les parterres de violettes et de roses ont entièrement disparu. Récemment, on avait conçu le projet de construire une caserne sur la plate-forme. Fort heureusement la Municipalité a réclamé et a obtenu gain de cause, jusqu'au jour où il plaira à l'administration de la guerre d'établir, sur ce terrain, un dépôt de matériel encombrant ou d'y

construire un hôpital général pour le camp retranché de Nice.

En contournant, vers le nord, la base du donjon, on voit, encastré dans le mur, un mascaron grimaçant de l'époque romane. Quelle signification symbolique peut avoir cette figure bizarre? D'où provient-elle? De l'église ou de la porte d'une geôle? Est-ce l'image d'un captif ou celle d'un damné? *Chi lo sa?*

III

LE PORT

Maintenant que nous connaissons la configuration générale de la ville, nous pouvons descendre de notre point d'observation et la parcourir à notre aise. Nous commencerons notre promenade par le port, que nous avons précisément sur notre chemin, en descendant par l'avenue qui porte le nom d'un des défenseurs du Château. Montfort était le général savoisien qui commandait la forteresse, lors du siège de Nice par le duc d'Enghien, en 1543. A une sommation de se rendre il fit cette fière réponse : « Je me nomme Montfort, mes armes sont de pals; ma devise : *il faut tenir.* » Et il tint si bien que sa résistance permit à Charles III, duc de Savoie, de venir à son secours et de faire lever le siège.

En descendant, nous passons dans la brèche faite à l'un des blocs qui s'éboula, le 25 janvier 1872. Un peu plus bas, se trouve la place Bellevue, où se dresse le monument élevé en l'honneur de Charles-Félix; ce fut, pendant longtemps, l'unique statue que possédât la ville de Nice, œuvre d'art peu respectée du reste, ainsi que l'atteste l'amputation du doigt dont elle indiquait la place du port franc. Cette

statue sans style, représente Charles-Félix en costume de troubadour de pendule. Elle date de 1830. La légende veut que l'index qui a manqué pendant quarante ans ait été brisé par la population irritée à la suite de la suppression du port franc, par l'ordonnance du 17 janvier 1854[1].

Cette mutilation devait être respectée; on a eu le plus grand tort d'essayer une imparfaite restauration : ce doigt brisé disait quelque chose; la statue réparée donne un démenti aux inscriptions que la reconnaissance des Niçois avait fait graver sur les quatre faces du piédestal.

Du côté du port, on lit :

REGI CAROLO FELICI
R. VICT. AMED. F
R. CAR. EMMAN. N
OPTIMO ET PROVIDENTIS
PRINCIPI

Du côté nord :

CONSERVATORI
IMMVNITATVM PORTVS
NICÆENSIS

Au sud :

ADSERTORI
LIBERTATIS MARIVM

Du côté de la place :

REGI AVGVSTISSIMO
IN ADVENTV EIVS
QVI FVIT VI IDVS NOVEMBRES
A M D CCC XXVI
NEGOCIATORES NICÆENSES

Ce monument fut élevé à la place du pavillon d'où le prince assista, avec Marie-Christine, son épouse, aux fêtes données par la ville lors de son voyage à Nice, en 1826.

1. La franchise du port de Nice, quant aux personnes, avait déjà été abolie par ordonnance du roi Charles-Albert, en date du 30 juin 1835.

A gauche de Charles-Félix, on remarque une petite place plantée de deux arbres, au fond de laquelle se trouve une maison de chétive apparence. C'est là que mourut le conventionnel Sergent Marceau, dont la femme Emira fut la sœur bien-aimée, la seconde mère du général Marceau[1].

En parcourant les quais du port, depuis la place Bellevue jusqu'à la place Cassini, nous remarquons un petit édifice qui est l'ancienne Préfecture maritime de Nice, aujourd'hui le commissariat de la Marine. Sur la façade principale du bâtiment nous lisons l'inscription suivante :

IMPERANTE CAROLO FELICE
VINCENTIVS AMEDEVS DE LVNEL CLARACENSIS
E COMITIBVS COHORTIS EMILIÆ
EQVES TORQVATVS MAVRICIANVS MILITARIS DVX
NICENSIVM PORTVI PRÆFECTVS
DESORSVS MVNIENDOS EFFODIENDA VADA
MOLES INSTAVRANDAS CVRAVIT
1830

Il y a quelques années, j'entendis un étranger qui demandait pour quelle raison le nom d'une petite ville de France, Lunel, avait été donné à l'un des quais du port.

« Mais, monsieur, répondit l'interlocuteur avec aplomb, c'est à cause du commerce des vins. »

Ceci me rappelle la réponse d'un voyageur, venant du côté de Vintimille, à une dame qui demandait ce que signifiait le mot *ballast*, qu'elle avait vu, écrit à la craie, dans toutes les gares, depuis Menton :

« Madame, dit-il, c'est le nom du mécanicien qui conduit notre train. »

1. Sergent Marceau donnait des leçons de dessin pour vivre. Nous avons eu plusieurs de ses croquis à notre disposition, entre autres celui que possède actuellement M. Victorien Sardou, auquel nous l'avons offert. M. Bonardel, sculpteur à Nice, a un remarquable portrait d'Emira Marceau, œuvre de son mari. Cette gravure en couleur représente la sœur du général à l'âge de quarante ans. Sergent l'a exécutée à Venise en 1808. Emira Marceau est morte à l'âge de quatre-vingt-un ans et a été inhumée au cimetière du Château. Dans le même tombeau avaient été déposées des cendres du général Marceau. Un procès-verbal de cette cérémonie, dressé par le chancelier du consulat de France, a permis de les retrouver pour les déposer au Panthéon.

Comme le dit l'inscription que nous venons de citer, M. de Lunel était préfet maritime à Nice, et c'est par ses soins que fut établi le môle et réparée la jetée qui protège le Port, laquelle fut considérablement allongée depuis l'annexion. Un peu plus loin, le quai se trouve rétréci par une grande construction avec arcades : c'est la maison Abudharam, où l'on a prétendu, bien à tort, qu'était né Garibaldi.

Les travaux exécutés, depuis 1880, par le Gouvernement français et terminés depuis trois ans à peine, ont presque doublé la surface du port de Nice. Ces travaux ont nécessité la démolition de quelques chétives constructions et, entre autres, de celle où naquit Garibaldi. C'était une petite maison d'un rez-de-chaussée et d'un étage, habité, en dernier lieu, par les frères Garach, voiliers. Sa place est donc recouverte par les eaux. Cette maison portait le numéro 4 de l'ancien quai Cassini. Une rue et une place rappellent le nom de ce savant qui est né à Périnaldo, petite ville de la Rivière de Gênes, le 8 juin 1625. Il n'est pas prouvé que Cassini soit jamais venu à Nice.

Sur la place qui porte son nom et fait face au port, on remarque une assez belle construction avec une colonnade d'ordre dorique, en pierre de la Turbie. A côté de cette maison monumentale, se trouve la petite église du Port, dont on vient seulement d'achever la façade. Cette église, très pauvre, n'offre rien de remarquable. C'est de là, qu'en 1860 partirent tous les électeurs de la paroisse du Port, lors du vote pour l'annexion ; le curé marchait en tête du cortège, précédé d'un drapeau tricolore français.

Les docks se trouvent sur le quai des Deux-Emmanuel, à l'extrémité duquel sont l'arsenal et l'ancienne prison connue sous le nom de *Barri-long*.

Ce dernier édifice se reconnaît à un clocheton rectangu-

laire, portant un cadran d'horloge qui ne marque plus les heures.

Les travaux du port ont entraîné la destruction d'un arbre célèbre, plusieurs fois séculaire, qui avait donné son nom à la rue du Mûrier. On prétend que c'est à l'ombre de cet arbre qu'était dressée la tente de l'aga des janissaires, lors du siège de Nice par les Turcs et les Français en 1543.

Cette légende me paraît assez difficile à admettre; car l'aga, sur le nom duquel on n'est pas d'accord, se serait trouvé sous le feu direct de la batterie Sainte-Thérèse, à moins de deux cents mètres de distance, et la place ne devait pas être tenable.

Quoi qu'il en soit, cette légende était accréditée parmi les gens du port, qui avaient un soin tout particulier de cet arbre. Ils l'avaient cerclé de fer et en avaient maçonné l'intérieur.

Le port de Nice fut creusé, en 1750, sous Charles-Emmanuel. Pour le mettre en communication avec la ville, on établit, en 1758, un chemin entre la mer et le rocher du Château, aboutissant à la porte Marine. Ce chemin dominait deux pointes [1] avançant dans la mer, l'une au-dessous de la tour Bellanda, l'autre sous le bastion Saint-Elme; ce qui lui fit donner le nom de chemin des Ponchettes. A l'angle formé par cette voie, vers la place Bellevue, règne presque continuellement une brise assez forte. On a été obligé d'abriter, du côté de la mer, le bec de gaz qui se trouve en ce point, par un angle en maçonnerie. Le rocher du Château forme, au tournant de la route, un petit cap, entre le port et la baie des Anges. La brise qui y souffle presque constamment oblige les passants à porter la main à leur chapeau, sous peine de le voir s'envoler dans la mer.

1. Ponciette, en niçois, d'où le nom de chemin des Ponchettes.

C'est pourquoi cet endroit reçut le nom de *rauba capeu* (vole chapeau) qu'il a conservé.

Le chemin de *Rauba Capeu* est le point du rivage le plus exposé au choc des vagues, quand le vent souffle du large. Aussi est-ce là que se portent en foule les curieux quand la mer est mauvaise, au risque d'être mouillés jusqu'aux os. Il y a, sous les rochers, des cavernes profondes où s'engouffrent les vagues avec un bruit formidable et d'où l'air comprimé les rejette en fusées qui atteignent quelquefois une hauteur prodigieuse et retombent en plein sur les passants.

C'est, croit-on, en ces parages dangereux que périt, l'an dernier, un jeune officier de chasseurs plein d'avenir, M. Taverne, qui se rendait à cheval, avant le jour, au champ de tir du Var. On pense que son cheval emporté aura franchi le parapet qui couronne les rochers à pic et se sera précipité dans l'abîme avec son cavalier. Le cadavre du cheval a été retrouvé quelques mois après ; malgré toutes les recherches il a été impossible de découvrir le corps de M. Taverne.

Les officiers du 24e chasseurs ont fait sceller sur les rochers une plaque de marbre noir portant l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE
DU LIEUTENANT LÉON TAVERNE
SES CAMARADES
DU 24me CHASSEURS
4 FÉVRIER 1892

La partie sud du quai Lunel compte un certain nombre de cabarets, dont quelques-uns sont tenus par d'anciens marins, qui louent des barques pour la promenade et pour la pêche. Cette partie de la population est fort intéressante, et l'un de nos amis, A. Burnel, a écrit, à son sujet, quel-

ques pages dont nous avons eu l'occasion de vérifier l'exactitude.

La Douane est située vers le milieu du quai, derrière la maison Abudharam. La partie du port qui longe le quai Lunel, depuis la Douane jusqu'à la place Bellevue, est destinée aux petites embarcations ; plus loin se trouvent les tartanes et les goëlettes de Livourne chargées de charbon, avec leurs écriteaux portant le nom du navire et celui du capitaine, quelques-uns fort originaux, surtout étant donné le chargement ; Barbagelata, par exemple.

Il n'est pas rare de rencontrer des groupes de curieux assemblés au bord du quai, pour écouter les chants d'un charbonnier s'accompagnant sur la guitare. Rien n'est plus singulier que le contraste de cette figure barbouillée, souriant en faisant voir ses dents blanches, tout en chantant, dans la langue du Dante, quelque *canzone* populaire de la Toscane ou même un grand air d'opéra. Le lendemain, ne soyez pas étonnés de rencontrer votre chanteur courant pieds nus les rues de la ville, avec plusieurs chapelets d'oignons autour du cou et criant à tue-tête : « *Cebe, madama ?* » Les Livournais, qui viennent vendre leur charbon à Nice, apportent, comme complément de leur cargaison, une quantité d'oignons qu'ils vont vendre par la ville tout en flânant et en se montrant très aimables avec les bonnes.

Les grands vapeurs, les transatlantiques occupent le nord et le nord-ouest du port. Les steam-boats de Newcastle, qui approvisionnent la contrée de charbon de terre, accostent à l'est du port, vis-à-vis l'Arsenal. Les yachts de plaisance, tels que l'*Eros*, à M. de Rothschild, la *Namouna*, à M. Gordon Bennett, la *Roxana*, etc., se rangent au nord-est, en face l'église.

IV

LA RUE CASSINI ET LA PLACE GARIBALDI

Plusieurs voies aboutissent au port ; la principale est la rue Cassini, qui conduit à la place Garibaldi. Cette rue était, avant l'annexion, la plus belle de la ville. Elle est, en effet, assez large et fort régulière. Les maisons ont la même hauteur et sont uniformément décorées, sauf celle qui porte le n° 15 et qui est ornée de grandes colonnes d'ordre dorique soutenant un balcon.

A ce propos, nous avons remarqué la façon défectueuse de tous ceux qui ornent cette rue. Ils sont établis sur des barres de fer rectangulaires, scellées dans le mur et faisant levier, sans aucune console de support. Une autre observation que nous avons faite est relative au mode de construction des corniches. Le larmier est formé par des ardoises, généralement peu épaisses, qui se délitent à la longue, ce qui entraîne la chute de la corniche et de la gouttière. Les accidents de ce genre sont très fréquents à Nice.

C'est dans cette rue que nous avons remarqué, pour la première fois, la disposition ingénieuse des portissols[1] dans les persiennes. Ce mode de construction permet d'introduire dans l'intérieur des appartements une quantité de lumière suffisante, tout en gardant les persiennes fermées.

Au point de jonction de la rue Cassini avec la place Garibaldi commence la rue de Villefranche, dans laquelle se trouve l'importante Manufacture des tabacs de la régie. A l'entrée de cette rue, la maison qui porte le n° 1 et qui appartient à M. Laurenti Roubaudi, fut jadis habitée par la famille Bonaparte. C'est là que, le 22 thermidor an II,

1. Du provençal portissau (petite porte).

Bonaparte fut arrêté et gardé à vue par deux gendarmes. Onze jours après, il fut conduit au fort Carré d'Antibes, où il resta peu de temps. Mais ceci touche à l'histoire et sort de notre cadre.

Nous voici à la place Garibaldi, qui fut d'abord le *Camas* [1], et devint successivement la place Victor et la place Napoléon. Espérons qu'elle conservera le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Cette place est construite sur le modèle de celles de Turin; elle est entourée d'arcades et fort régulière, mais d'une grande simplicité. La chapelle des pénitents bleus, ou du Saint-Sépulcre, vient seule rompre la monotonie de ses façades. Au milieu de la place s'élève le monument érigé en l'honneur de Garibaldi.

Commencé par Etex, achevé et complété par Deloye, il se compose d'un soubassement supportant un piédestal, que surmonte la statue en marbre blanc. Le soubassement rectangulaire plonge dans un large bassin. Une proue de navire et les armes de la Ville décorent chacune des faces (allusion aux débuts du héros, fils de marin et marin lui-même). Au-dessus du soubassement s'élève un autel antique, sur lequel est déposé un berceau. Garibaldi enfant, entre la France et l'Italie, s'efforce de rapprocher leurs mains. Ces deux statues en bronze sont d'une élégance de formes remarquable et rappellent les œuvres de la renaissance. A droite et à gauche du piédestal, deux lions rugissants symbolisent les campagnes de 1860 et de 1870. La face nord du piédestal est une allégorie au rêve de Garibaldi. Ce bas-relief très décoratif figure la Paix invitant les nations à une union fraternelle. La statue est fort belle et reproduit très exactement les traits et même l'attitude ordinaire de Garibaldi.

1. Champ de Mars.

C'est assurément le portrait le plus ressemblant du héros. Lors de l'inauguration, quand on enleva le voile aux couleurs françaises et italiennes, qui le dérobait aux regards, Canzio ne put retenir ses larmes et se précipita dans les bras de l'artiste, qui avait si bien reproduit les traits de son beau-père. Il est vrai que le spectacle était fort émouvant. Le soleil, qui s'était tenu caché jusqu'alors, perça les nuages et vint dorer la statue de ses rayons, au moment précis où tombaient les voiles qui l'avaient recouverte.

Au sud de la place, derrière le monument, se trouve, comme nous l'avons déjà dit, une petite chapelle avec trois grandes fenêtres plein cintre, séparées par des colonnes accouplées, au premier étage, avec un beau balcon donnant sur la place. Au rez-de-chaussée, sous les arcades, occupées par des magasins, se trouve l'entrée de cet oratoire. A droite de la porte, sur une plaque de marbre, on lit l'inscription suivante :

D. O. M.

Divo Krolo IX Sabaud. duce subalp. princ. Nicia comite regnante anno MDLIII Nicia a Gallis et Turcis terra mariq. obscessa in acerrimo utriusq. inimicorum exercitus aggressionis conflicta mira. dei opt. max. gratia ejusdemq. matris intemeratæ Mariæ piis precibus, viriliter repulsis hostibus XVIII Kl. sept. eidem virgini sacro totius cleri decurianumq. scito annuis suplicatoribus amburbiis decretis sacellum hoc omnip. Deo deipareq. virgini in cœlum assumptæ dicatum an. MDCII Krolo Emanule ivict. imperante religionis ac victoriæ ergo reparatis undique mœniis aggeribusq. civitatis non sine maximo populi applausu sua fondamentis pientissime erexere ill. Honoratus Constantinus Excayneæ et Castri-novi domin. N. Bartolomeus (Dominus) Raphael Geofredus Joannes Cugia Coss.

De l'autre côté de la porte, un petit bas-relief en marbre représente le Christ sortant du tombeau.

Sur le fronton on lit :

D. O. M.
MARIÆ ASSOMPTÆ
IN CŒLUM
MDLII

La confrérie des pénitents bleus, auxquels appartient cette chapelle, a été fondée en 1431.

L'édifice actuel est établi à la place qu'occupait une ancienne chapelle, dédiée, comme le dit l'inscription, à la vierge de l'Assomption, elle avait été élevée pour l'accomplissement d'un vœu lors du siège de 1543.

Il existe à Nice quatre confréries de pénitents : les noirs, les blancs, les rouges et les bleus. Les penitents noirs appartiennent à la confrérie de la Miséricorde, fondée en 1522, sous le pontificat d'Adrien VI. Elle se compose généralement des personnages les plus riches de la ville. Sa chapelle se trouve sur le Cours.

La confrérie de la Miséricorde est une de celles qui accomplit le plus de bonnes œuvres. A Florence, elle a établi un poste de jour et de nuit pour porter secours aux blessés. A Nice, elle a fondé, entre autres bonnes œuvres, un Mont-de-Piété qui prête sur les objets d'or et d'argent sans aucun intérêt.

Les pénitents blancs appartiennent à la confrérie de la Sainte-Croix ou du Gonfalon. Elle fut établie à Nice le 20 mars 1306. Elle fonda un hôpital en 1635. Aujourd'hui cet hôpital, qui appartient toujours à la confrérie, a été transféré dans la rue Victor.

Les pénitents rouges sont de la confrérie du Saint-Suaire, fondée à Nice en 1585. Ils ont leur chapelle au bout du Cours, près de l'ancien tribunal.

V

LES RUES SÉGURANE ET SAINT-AUGUSTIN

A l'angle sud-est de la place Garibaldi, s'ouvre la rue Ségurane, qui porte le nom d'une femme du peuple, à laquelle on attribue une action d'éclat lors du siège de Nice en 1543. La légende veut, en effet, que Catherine Ségurane, venue au bastion Sincaïre[1], le 15 août, pour porter des vivres aux soldats, se soit aperçue qu'on essayait d'escalader la muraille. Elle renversa l'échelle qui y était appliquée, tout en arrachant un drapeau des mains de l'officier Turc qui le portait. Ni Pierre Lambert, magistrat piémontais, témoin oculaire du siège, qui parle de trois drapeaux enlevés à l'assiégeant, ni G. Badat, qui, comme Lambert, raconte l'assaut de la Tour Sincaire, ne font mention de Catherine Ségurane. Pastorelli, en 1608, est le premier qui en parle. Quoi qu'il en soit, la chose n'est pas impossible, et il faut bien admettre que Beauvais n'est pas la seule ville qui ait donné le jour à une femme héroïque.

Le courage de Catherine Ségurane n'empêcha cependant pas la ville de capituler sept jours plus tard, le 22 août. La rue Sincaire, qui se trouve un peu à l'ouest de l'emplacement occupé par le bastion de ce nom, conduit à l'église Saint-Augustin, voisine de la caserne Filey, ancien couvent de religieux suivant la règle de saint Augustin[2].

1. Ce bastion était ainsi nommé à cause de ses cinq angles.

2. Au XII[e] siècle, les ermites de Saint-Augustin s'établirent au fond de la baie de Villefranche; au XIII[e] siècle, ils vinrent habiter au *Camas* ou champ de Mars de Nice, le long de la rive gauche du Paillon. En 1405, leur couvent ayant été inondé par ce torrent, l'évêque de Nice leur donna la paroisse Saint-Martin, près de laquelle ils construisirent leur couvent.

Il y a quelques années, nous avons, dans la cour de la caserne, découvert un cimetière de l'époque romaine. Les quelques débris que nous avons recueillis sont actuellement déposés dans le local de la Société des lettres, sciences et arts. Nous avons de nouveau trouvé, dans ces fouilles, une sépulture d'enfant inhumé dans une amphore. C'est la quatrième de cette nature constatée aux environs de Nice. Devant la porte de la caserne, aujourd'hui occupée par l'artillerie, subsiste encore un peu de l'ancienne muraille de la ville haute. Tous les gens de la vieille ville connaissent cette ruine qui doit sa célébrité au *traù de li mounega*, d'où l'eau suinte après les grandes pluies, ce qui tient lieu de baromètre aux commères du quartier.

L'église de Saint-Augustin, dont le vieux clocher s'est écroulé en 1887, et dont le clocher neuf est depuis la même époque décapité de son élégant campanile, est un vieil édifice restauré. La façade, qui ne date que de 1854, se compose d'une porte rectangulaire avec quatre grands pilastres doriques, et au-dessus de l'entablement, d'un attique d'ordre ionique, avec une triple fenêtre au milieu, le tout en mortier peint à la chaux. La pauvreté du dehors fait valoir la richesse de l'intérieur. L'édifice se compose d'une seule nef terminée par une abside circulaire ; la nef a trois travées séparées par de doubles pilastres, entre lesquels sont ménagées des tribunes sans accès, dans l'une desquelles est placée la chaire.

Les voûtes ont été récemment peintes à la fresque par MM. Bogliani et Adami. La décoration est très riche comme aspect, les sept chapelles resplendissent de dorures, et les ornements en stuc, imitant le marbre, sont d'un fort bel effet.

Quelques tableaux décorent cette église : l'un d'eux représente saint Nicolas de Tolentino, l'avocat de la ville

près de Notre-Seigneur. La croyance en l'intervention miraculeuse dans nos affaires terrestres était telle autrefois que, lors du bombardement de la ville en 1706, le Conseil municipal de l'époque ne sachant comment mettre la cité à l'abri des bombes et des boulets de Berwick, s'assembla pour délibérer sur ce qu'il importait de faire en ce pressant danger. Après un long débat, aucun autre moyen n'ayant paru praticable, le Conseil, à l'unanimité, délibéra de choisir comme avocat auprès de Notre-Seigneur, pour apaiser son courroux contre cette malheureuse ville et implorer sa miséricorde, saint Nicolas de Tolentino. On décida, en outre, que, pendant toute la durée du siège, on célébrerait continuellement des messes, qui seraient dites aux frais de la commune, à l'autel du saint, par les pères Augustins. Il fut décidé également qu'il serait donné au saint avocat de la ville des honoraires en rapport avec sa haute situation, c'est-à-dire, qu'outre les messes, une lampe d'argent du poids de cent écus lui serait offerte et serait illuminée à perpétuité aux frais de la ville. Aujourd'hui encore, la Municipalité alloue une somme d'argent pour le jour de la fête du saint.

Saint Nicolas de Tolentino est encore considéré, de nos jours, par les habitants de la vieille ville, comme tout-puissant pour protéger contre les accidents des armes à feu et contre la foudre. On vend le jour de la Saint-Nicolas, à la paroisse Saint-Augustin, de petits pains avec l'image du saint, tels que ceux fabriqués autrefois par les religieux, et la possession d'un de ces pains est considérée comme un préservatif contre la foudre.

L'œuvre d'art la plus remarquable que possède cette église est une *pietà* de Louis Bréa. C'est un tableau de $0^m,72$ de largeur sur environ $1^m,45$ de hauteur. La Vierge, assise, tient sur ses genoux le Christ mort. Ce panneau de

noyer est très attaqué, surtout dans sa partie inférieure, ce qui est dû à la chaleur des cierges que l'on a maladroitement brûlés trop près du tableau. La Vierge est assise au milieu d'un groupe composé de saint Jean et de la Madeleine. Derrière elle, s'élève la croix avec l'inscription I.N.R.I.

Les figures se détachent sur le ciel et sur un fond de paysage très sombre. La tête de la Vierge est admirable d'expression. Elle est, ainsi que celle de la Madeleine, très bien modelée, gracieuse et d'un très beau style. Le coloris des chairs est très sombre, les mains sont naïvement dessinées et moins bien réussies que les têtes. La composition est habilement groupée : à gauche du spectateur, saint Jean, jeune homme blond, qui pleure, une main sur les yeux, l'autre comprimant sa poitrine ; à droite, la Madeleine, qui tient dans sa main une cassolette d'argent de forme cylindrique avec un couvercle conique, objet qu'on retrouve dans le rétable de Miraiheti, à la Miséricorde.

La Madeleine est une belle blonde dont les cheveux encadrent le cou. Sa robe est décolletée carrément, comme celles d'un grand nombre de portraits de l'époque et des Vierges de Marco d'Uzzione, de Francia, du Pérugin, etc. Cette œuvre est de la fin du XVe siècle et nous croyons devoir lui conserver la date de 1489, qui lui a été attribuée.

C'est dans cette paroisse qu'a été baptisé Garibaldi, ainsi qu'en font foi les registres sur lesquels on a relevé la mention suivante : « L'an 1807, le jour 19e du mois de juillet, a été baptisé Joseph-Marie, né le 4 du courant, fils du sieur Jean-Dominique Garibaldi, marin, et de dame Rose Raymondo. Parrain, Joseph Garibaldi, négociant ; marraine, Julie-Marie-Garibaldi, sa sœur. »

Tous les guides parus jusqu'à ce jour se font un devoir de répéter que Martin Luther officia dans cette église ;

seulement on n'est pas d'accord sur la date : l'un d'eux cite l'histoire de Nice par Durante, mais en ayant soin de changer la date que donne cet écrivain. On lit, en effet, dans Durante, tome II, page 254, que la note suivante existe à la fin d'un vieux manuscrit conservé dans cette église : *1534, die vigesimo junii. Rever. Dom. Martinus Lutherius, in hanc Ecclesiam, hodie Missam celebravit.* Or, en 1534, Martin Luther avait depuis de nombreuses années jeté le froc aux orties. Ses 95 propositions furent affichées dès l'année 1517. Il va sans dire que nous n'avons trouvé nulle trace du manuscrit.

VI

RUE DE LA PROVIDENCE

En suivant la rue Saint-Augustin, si l'on s'arrête au coin de la rue de la Providence et que l'on se retourne vers l'église, on a sous les yeux le plus ravissant sujet d'aquarelle que l'on puisse rêver. Vers 10 heures du matin, le soleil éclaire une partie des maisons et la tour de l'église, laissant dans l'ombre le bas et le côté droit du tableau. La petite maison qui fait face, et dont le rez-de-chaussée est occupé par une buvette avec cette inscription plus que réaliste : *Au mastroquet du coin*, est d'un effet surprenant, avec ses badigeons étranges et son balcon couvert d'une treille. Maintes fois je me suis proposé ce coin comme sujet d'étude, surtout avant la destruction de l'élégant campanile qui terminait la tour.

Une rampe assez raide conduit, de ce point, à la petite place de la Providence, sur laquelle se trouve l'entrée du couvent de ce nom, ainsi que la chapelle qui en dépend. Ce couvent, qui fut bâti en 1635, appartenait aux religieuses de la Visitation. Devenu propriété de l'Etat, il fut, par

autorisation royale, transformé, par le chanoine de Cessole, en asile pour les jeunes filles pauvres ou abandonnées.

Cet établissemont était primitivement très pauvre ; il s'est enrichi par la vente des terrains de Riquier, dépendants de la succession du fondateur. Il s'est considérablement amélioré, sous tous les rapports, dans ces dernières années, grâce au zèle du directeur, M. le chanoine Brès. Les jeunes filles sont admises dans l'établissement à partir de dix ans, on n'en reçoit pas au-delà de dix-huit. Elles peuvent, quand elles ont atteint leur majorité, sortir ou rester au couvent sans prononcer aucun vœu. On les connaît à Nice sous le nom de Cessolines. Elles sont vêtues de drap marron et portent des coiffes blanches.

Il n'y a pas d'enterrement catholique convenable sans une escorte de Cessolines. Leur présence aux cérémonies funèbres est une des sources de revenu de l'hospice.

Devant la rampe qui conduit à la Providence se trouve, rue Saint-Augustin, l'ancien hôpital des Pénitents blancs, transformé en école. Au-dessus de la porte, on lit l'inscription suivante :

HOSPITALE HANC DOMUM
PUBLICUM ÆGROTANTIUM PERFUGIUM
SOCIETAS SANCTÆ CRUCIS
ÆRE SUO
FUNDAVIT EREXIT APERUIT AN. MDCXXXV

En suivant toujours la rue de la Providence on est en plein cœur de la vieille ville. C'est en effet à cette rue, dont les constructions sont très pittoresques, qu'aboutissent la ruelle Saint-François, celle du Carret, la rue Sainte-Claire, etc.

Ces voies étroites, où pendent suspendus, à chaque fenêtre, d'étranges haillons de toutes les nuances, sur le pavé

desquelles s'agite une population spéciale, qui ne manque pas d'originalité, ont un cachet exotique qu'on ne retrouve que dans les vieilles villes du moyen âge d'Italie et d'Espagne. Au rez-de-chaussée, ce sont des magasins obscurs et profonds, qui rappelèrent à Zacharie Astruc ceux qu'il avait vus à Tolède, des portes cintrées aboutissant à des escaliers d'une raideur vertigineuse, et ayant quelquefois des avant-corps en encorbellement sur la rue, comme à l'entrée de la ruelle Saint-François, par exemple[1].

L'artiste qui parcourt ces quartiers rencontre à chaque pas de ravissants motifs. Un jour que je faisais visiter la vieille ville à l'un de mes amis, nous nous trouvions sur la place Saint-François, devant la maison ornée d'arcatures ogivales qui fait le coin de la ruelle. Il ne pouvait détacher ses regards de la singulière saillie formée par une cage d'escalier, rétrécissant encore ce passage, à travers lequel on peut se donner la main. A l'étroite fenêtre de cette verrue, une tête était apparue : une jeune et jolie blonde nous regardait, se demandant sans doute ce qu'avait de curieux la maison qu'elle habitait. « Voyez-donc quel tableau à faire ! » Et, en effet, le contraste était charmant, digne d'inspirer un peintre ou un poète, et notre ami avait un joli brin de plume à son crayon, selon l'expression d'Alfred de Musset.

VII

RUE SAINTE-CLAIRE

A l'extrémité de la rue de la Providence, se trouve la place Sainte-Claire et le couvent du même nom, occupé par les Visitandines.

La chapelle souterraine, qui communique avec le cimetière de Nice, est pratiquée dans les anciens souterrains

1. Cet avant-corps a disparu depuis quelques mois.

qui mettaient ce couvent en communication avec celui du Montserat. Il fut fondé en 1604 et agrandi en 1669 ainsi que le constate le millésime inscrit sur une pierre d'angle du mur pignon. On remarque dans la chapelle un tableau du peintre Biscarra représentant la visite de la Vierge à sainte Anne.

Au-dessus de l'entrée on lit sur une plaque en marbre :

CLEM. VIII P. M. CAROLO EM. SABAUD. D.
NICÆ CO. & G. REGNA
FRANC. MARTINVS.... ENCO.... EPO.... FRAN....
CAISSOTTO PREFETO.... IO FRANCISCO
PEIRE, GULLIELMO SUCCONO, ET HENRICO VIRELLO COSS. A.
M D C IIII, IVe KA NOV. ÆRE. PUB. ET. ELEMOS.

En descendant la rue Sainte-Claire, on trouve, sur la droite, la rue de la Croix, où est située la chapelle des Pénitents blancs. Ce petit édifice est attenant à l'ancien local de la Confrérie. Il est assez élégant et quoiqu'il n'y ait pas de riches matériaux dans sa construction, il mérite cependant l'attention. La composition des chapiteaux qui décorent sa façade est très élégante. La rue Rey, qui précède la rue de la Croix, n'offre dans tout son parcours qu'une construction intéressante ; c'est une fenêtre du rez-de-chaussée de la maison portant le n° 5 et sur laquelle, entre deux pilastres doriques, se trouve l'inscription suivante ;

UTILITAS RATIONE
PULCHRITUDO PROPORTIONE
CONSTITUITUR.

VIII

RUE DROITE ET LE PALAIS LASCARIS

Nous voici dans la rue Droite, qui fut jadis la plus élégante de Nice. C'était dans cette rue que se tenaient les orfèvres et les banquiers. L'étalage des premiers était exposé sur des saillies en pierre, qui existent encore de nos jours et servent à leurs confrères modernes, car les bijoutiers étaient encore assez nombreux il y a quelques années dans la rue Droite. La maison qui porte le n° 1 est fort ancienne; elle a été récemment réparée, ce qui nous a fait craindre, un moment, pour la belle ouverture trilobée qui en éclaire l'escalier. Au-dessus de la porte, on lit, sur une plaque de marbre, l'inscription suivante :

LEGS
D'ANNE MARIE LÉA Ve SCALIER
A L'HOPITAL SAINT-ROCH
1773

La fenêtre dont nous venons de parler est du XIIIe siècle. Si nous n'étions pas sur les bords de la Méditerranée, nous pourrions la faire remonter au XIIe, à cause du plein cintre de ses trois ouvertures. Les chapiteaux qui couronnent ces élégantes colonnettes sont incontestablement du XIIIe siècle. Ils sont ornés de larges feuilles formant volute et de feuilles de lierre. Nous avons montré cette fenêtre à M. de Caumont, le créateur de la science archéologique en France, lorsqu'il vint à Nice pour présider la trente-troisième session du congrès scientifique, et il partageait entièrement notre avis. C'est presque la seule trace intéressante de l'architecture du moyen âge

que nous puissions retrouver à Nice. Un peu plus loin, à l'angle de la rue de la Loge, on remarquait une jolie feuille sculptée dans la pierre, mais elle est aujourd'hui recouverte d'une épaisse couche de badigeon. Des traces de cordon, du XIVe siècle, se remarquent encore sur la même maison.

Au nº 8, entre deux petites fenêtres qui permettent de l'entretenir de fleurs, on remarque dans une niche, une madone en terre cuite, amputée des deux mains. Une paire de modestes chandeliers de verre et deux vases garnis de fleurs témoignent de la dévotion des propriétaires.

On se demande pour quelle raison nos ancêtres traçaient des rues aussi tortueuses. Celle-ci qui a la prétention d'être droite (au moyen âge on l'appelait la *carriera recta*) est loin de justifier son nom. Ce tracé irrégulier avait été adopté pour s'abriter contre le vent et le soleil. Quand le mistral[1] souffle, on ne le sent pas du tout dans la vieille ville.

Vers le milieu de la rue Droite, au nº 15, se trouve la maison Colombo, ancien palais d'un des descendants de Théodore de Lascaris, empereur d'Orient. C'est une construction du XVIIe siècle, qui rappelle celles de quelques palais de la *via nuovissima* à Gênes. C'est un édifice considérable, ayant sept fenêtres de façade et trois étages, dont un, le deuxième, celui que les Italiens appellent le *piano nobile*, est de la hauteur de deux étages ordinaires. Les fenêtres correspondantes sont ornées de balcons aux balustres de marbre, supportés par des consoles sculptées.

La porte, en marbre, est d'un ionique de fantaisie, avec guirlande de fruits et pilastres annelés. L'écusson qui décorait le fronton a été enlevé à la fin du siècle dernier.

1. Le mistral est, à Nice, le vent du sud-est, tandis que de l'autre côté de l'Estérel, c'est le vent du nord-ouest. Il dévie de sa route au-dessus de la Méditerranée et nous revient considérablement affaibli et moins froid.

En face de l'entrée, derrière trois colonnes d'ordre toscan, commence le grand escalier, à droite et à gauche duquel sont disposés les balustres en marbre. Au départ et à l'arrivée de ce rampant, sont quatre dés sculptés, couronnés de pommes de pin. Sur le premier palier, en face de l'entrée, est ménagée une niche décorée dans le faux style rocaille, qui a été à la mode en France au XVIII[e] siècle. Les Italiens avaient adopté ce style avant nous, sous le nom de borrominesque, du nom de Borromini[1], qui a, dans ses compositions, cherché à dissimuler son manque de goût sous un fouillis d'ornements compliqués.

Au bas de cette niche est une balustrade terminée par deux dés, sur la face desquels sont sculptés des drapeaux, des trompettes, des badelaires, des flèches, etc. Dans la niche est placée une statue de Mars, portant un casque de la Renaissance et une tunique à la Romaine. Il est difficile de prendre cette statue pour une Minerve, ainsi que l'ont fait quelques auteurs qui se sont copiés sans contrôle. Sur l'écu contourné à l'Italienne, qu'il tient à sa gauche, on distingue les armes de Lascaris[2] et celles de Vintimille, écartelés, au premier et au quatrième, de gueules à l'aigle d'or à deux têtes, qui est des Lascaris de Constantinople, au deuxième et au troisième, de gueules au chef d'or, qui est de Vintimille.

Sur le même palier on voit une statue de Vénus, dont la figure a été mutilée, mais qui ne manque pas d'une certaine grâce. Sur le dé qui lui sert de piédestal est sculptée une cuirasse.

Le deuxième rampant, d'abord aussi large que le premier, commence entre deux niches circulaires abritant deux bustes en marbre : un Bacchus enfant et une figure de

1. François Borromini 1599-1677.
2. La Société des sciences, lettres et arts des Alpes-Maritimes possède deux flambeaux en bronze aux armes de Lascaris.

femme, probablement une Flore. L'escalier se rétrécit en ce point, et la rampe aux balustres de marbre fait place à une rampe en bois tourné. Sur le deuxième palier on voit deux bustes de femme, et sur le troisième deux figures mutilées d'empereurs romains.

Dans la première pièce, qui sert actuellement de lieu de réunion à une société de secours mutuels, on remarque un beau plafond peint à la fresque par J.-B. Carlone, célèbre peintre de l'école génoise.

L'artiste a pris pour motif de sa composition la chute de Phaëton, sujet qu'il a traité avec son talent habituel et une science toute particulière des raccourcis. Il est évident qu'après Michel-Ange il était difficile d'aborder ce sujet sans s'inspirer de l'œuvre du maître ; c'est ce que doit avoir fait Carlone en donnant toutefois moins d'importance à l'attelage.

Le plafond est fort endommagé, on y remarque de grandes crevasses qn'il serait imprudent d'essayer de réparer, ou du moins qui ne devraient être touchées qu'avec les plus grandes précautions. Les raccords que l'on pourrait faire seraient toujours d'un mauvais effet, comme tous ceux exécutés à la détrempe sur des peintures à la fresque. Dans la pièce suivante, très richement décorée, le sujet du plafond représente Anchise sous les traits d'un jeune homme blond, voyageant en compagnie de Vénus, qui se prélasse dans un char traîné par des cygnes, sous la conduite de Mercure. La pose de la déesse est légèrement risquée, pour ne pas dire plus.

Le plafond de la dernière pièce, au sud, représente Mercure enlevant vers l'Olympe une femme d'une corpulence remarquable. Dans la frise, sont peints en camaïeu des écussons, sur lesquels figurent quelques-uns des travaux d'Hercule. Du côté opposé aux fenêtres, trois ouvertures

vitrées, séparées par de laides cariatides, donnent accès dans une pièce qui jadis devait précéder l'alcôve, dont elle est aujourd'hui séparée par une forte cloison. On peut voir le riche plafond de cette alcôve en montant dans un galetas qui dépend d'un logement séparé des grandes pièces. Ce plafond est entouré d'une corniche dans laquelle on n'a épargné ni les dorures, ni les ornements en relief. Un riche cadre entoure le sujet principal, dans lequel on distingue Saturne, de la faux duquel l'Amour s'est emparé, tandis que Minerve semble veiller sur les hôtes, dont le *cubiculum* était abrité sous ces riches lambris.

Toutes ces œuvres sont plus pompeuses que vraiment belles, le goût du temps poussant à l'exagération des décors, et visant plus à la richesse qu'à la délicatesse et à la pureté des formes. Quoi qu'il en soit, il est regrettable que ces œuvres d'art soient exposées à des dégradations telles que celles qu'on leur a fait subir, par la pose des tuyaux et des appareils à gaz, qui les traversent et les mutilent sans aucun respect. Ce spécimen des demeures princières du XVI[e] siècle devrait être conservé avec un soin religieux et il est vraiment dommage que la Municipalité de Nice ne soit pas propriétaire de cet immeuble, dont la conservation serait ainsi garantie.

En face, on remarque une maison dont la partie inférieure est construite à la mode de Florence, avec de grands arcs à bossages. Les fers forgés qui décorent les balcons du deuxième étage sont fort élégants. Le balcon du milieu surtout est d'un très beau travail.

Plus loin, vers la gauche, en continuant de parcourir cette rue, on remarque l'église du Jésus, spécimen de l'architecture des Jésuites et imitation de l'église des Saints-Martyrs de Turin. Jadis paroisse de Saint-Jacques, elle fut échangée en 1521 par les consuls de Nice, contre la

chapelle de Sainte-Réparate, qui appartenait à l'Abbaye de Saint-Pons. Les Bénédictins cédèrent plus tard cette église aux Jésuites, appelés à Nice par Pons Céva, bourgeois fort riche, qui consacra toute sa fortune à fonder un établissement d'instruction pour ses concitoyens.

La construction de l'église actuelle remonte à l'année 1620.

A l'angle de la petite place du Jésus se trouve une maison très ancienne, avec des arcatures du XIIIe siècle, au niveau du premier étage.

Du même côté que l'église du Jésus, dans la rue Droite, commence la rue du Château, qui mettait en communication l'ancienne forteresse avec la ville basse. Cette rue dont la pente est très accentuée, est pavée en briques et des marches y ont été ménagées de distance en distance. Elle conduit à la rue de la Condamine supérieure, où se trouve l'ancien couvent des Jésuites, transformé en école primaire. En continuant à gravir la rue du Château, on voit, sur la gauche, l'ancien couvent des Bernardines, aujourd'hui le grand séminaire. Sur l'angle du bâtiment, du côté de la rue Saint-Joseph, est gravée l'inscription suivante :

M^{um} D^{i} B^{di}
SUB TITULO S^{tæ} AGNETIS
REEDIFICATUM ANNO
1771 DIE 6 M. AU.

En face se trouve un vaste jardin dans lequel était jadis la tour de l'horloge, dont la place est indiquée par un bel arbousier. Au tournant du chemin, sur une pierre du mur du jardin, on voit, grossièrement gravée, l'inscription suivante :

LI 12 ✝ AG^{to}.
15 30
M^{ro} DI S^{o}. B^{do}.

La construction la plus intéressante de cette rue est la maison qui porte le numéro 1 : au rez-de-chaussée, le milieu de la bâtisse est en retraite, et au premier étage, le mur en encorbellement, est supporté par des arcatures plein cintre, du XIIIe siècle. Sur un linteau sont sculptés deux anges supportant un écusson, orné de la croix et, autant que les nombreuses couches de badigeon permettent de le deviner, des trois lettres du monogramme J. H. S.

Au-dessus de la porte est sculpté en relief un écusson surmonté d'une couronne ; ce sont les armoiries de la famille Galléan, l'une des plus anciennes et des plus célèbres de Nice. On distingue vaguement les pièces dont cet écu est chargé, mais l'ensemble correspond parfaitement au blason de cette famille : d'or, à trois bandes d'azur, au chef de gueule chargé d'un lion d'or léopardé.

Les Galléan, d'origine génoise, étaient établis à Nice longtemps avant le XVe siècle. En 1489, ils armèrent une flotte à leurs frais, pour faire la guerre à la République de Gênes, dont l'un des trois frères alors existants avait eu gravement à se plaindre. Le premier grand vaisseau de haut-bord, le *Saint-Jean*, fut lancé à la mer sur la plage de Nice, le 3 du mois d'avril de cette année. La flotte armée par les Galléan, après plusieurs courses heureuses, fut chassée par un orage dans le golfe de la Napoule. Les Génois vinrent l'y attaquer avec une flotte composée de trois galères, deux galléons et trois caraques. Jean Galléan fut fait prisonnier, par trahison, et sa flotte fut écrasée par le feu des traîtres. Il fut rendu à la liberté à la suite des démarches de sa parente, Catherine du Carret, marquise de Final (M. S. hist. Alp.-Marit., liv. 14. Bibliothèque royale de Turin).

Puisque nous parlons d'armoiries, il est bon de faire remarquer une erreur assez répandue : on a prétendu que

l'écu qui décorait jadis la porte de la maison Bovis, rue Mascoïnat, n°7, portait le blason de Villiers de l'Isle-Adam, grand maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Chassé de Rhodes par les Turcs, il vint, en effet, se réfugier à Nice, le 14 novembre 1527 et y resta seulement vingt mois. Il est peu probable que pendant un aussi bref séjour à Nice, le grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ait fait graver ses armoiries sur la porte d'une maison qu'il n'habitait qu'à titre provisoire ; aussi, ne sont-ce pas les siennes, mais bien celles de la famille Giacobi, qui passèrent par héritage à la famille Brès, dont le chef a depuis pris le titre de baron de Sainte-Félicité. La pierre qui porte cet écusson est aujourd'hui dans les collections de la Société des Sciences, grâce aux bons soins de M. le docteur Baréty, qui la lui a offerte de la part de Mme Bovis. Ces armoiries sont les suivantes : d'or à deux bourdons en sautoir surmonté d'une étoile à six branches; à dextre, à sénextre et en pointe trois coquilles de Saint-Jacques.

Les armoiries de Villiers de l'Isle-Adam sont ainsi décrites dans l'extrait de la *science héroïque* de Marc Vulson : D'or au chef d'azur chargé d'un bras dextre ou dextrochère d'argent, mouvant du côté au flanc sénextre sur le chef, la manche d'Hermine revêtue d'un fanon du même pendant sur l'or jusqu'à la pointe de l'écu. La devise de Villiers de l'Isle-Adam était : Va oultre !

A l'extrémité de la rue Droite, se trouve un établissement fort connu des Niçois : c'est la fabrique de chocolat de Cima, établie depuis l'année 1750 et où les gens du quartier trouvent chaque matin un excellent déjeuner à très bas prix.

IX

RUE DU MALONAT

A gauche, à l'extrémité de la rue Droite, commence la rue du Malonat, qui a emprunté son nom aux *Mallonarii* ou fabricants de briques, qui y avaient jadis élu domicile.

Cette rue conduisait autrefois de la ville basse au Château, elle aboutissait à la rue de l'Horloge, aujourd'hui remplacé par le beffroi de la caserne Saint-Dominique. On prétend que la maison aux fenêtres grillées qui se trouve au commencement de cette rue, était celle du gouverneur de Nice. Au numéro 3 on remarque, au-dessus de la porte, un écusson portant un lion barré, armoiries que nous retrouverons à la bibliothèque municipale et qui appartiennent à la famille Martini. A l'extrémité de la rue du Malonat se trouve, adossée contre un mur, une Madone à laquelle les habitants ont voué une dévotion toute particuèlire. Au-dessus de la niche qui l'abrite, on lit l'inscription suivante :

DEI PARÆ VIRGINIS SUB TITULO DE SUCCURSU
INCOLÆ INSULÆ MALONAT
A KOLERA IPSA INTERCEDENTE
DUM 1 AUG. 1854 REDEMPTI
IMPERENNE GRATITUDINIS MANENTES

X

RUE DU SÉNAT — PALAIS DE MAURICE DE SAVOIE

En face de l'extrémité de la rue Droite, se voit un vaste bâtiment de trois étages sur rez-de-chaussée, ayant sept fenêtres de façade à chaque étage, sur la rue du Sénat, et

cinq, dont une fausse, sur la rue du Malonat. La façade est décorée de quatre balcons en fer forgé, portant comme emblème la croix de Malte. La porte, dont les chambranles sont en marbre blanc, est décorée de pilastres d'ordre ionique. Le vestibule a été coupé en deux par une cloison. L'escalier est soutenu par des colonnes assez élégantes au nombre de deux par rampants. La rampe est composée de balustres en bois tourné, du même dessin que ceux du palais Lascaris.

La porte d'entrée est ornée de panneaux style Louis XIII. De très beaux appartements, hauts de plafond, richement décorés, se remarquent à chaque étage. Plusieurs ont été remis à neuf au XVII[e] siècle, mais il en reste encore d'autres du XVI[e] et ce sont les plus beaux.

Nous avons remarqué, à l'étage noble, une chambre nuptiale décorée d'un admirable plafond du XVII[e] siècle, composée de neuf compartiments en caissons. Quatre de ces caissons sont ornés de rosaces ; cinq, de tableaux allégoriques représentant des Amours.

Dans l'angle de gauche, faisant face à l'alcôve, on remarque des Amours jouant avec un manteau de pourpre. Il faudrait procéder à un nettoyage superficiel et très intelligent, pour pouvoir étudier ces œuvres noircies par le temps et la fumée.

L'alcôve est richement décorée, mais la profusion de l'or rend cet ensemble assez lourd.

La couronne ducale qui surmonte l'écusson, le style de cette ornementation, le chiffre du cartouche, le manteau de pourpre avec lequel jouent les Amours, la décoration galante de l'alcôve, qui n'abrite aujourd'hui que des haillons misérables, tout nous porte à croire que cette pièce est la chambre nuptiale de Maurice de Savoie et de Marie-Louise Christine, fille de Victor-Amédée, et par conséquent

nièce de cardinal Maurice qui abandonna la pourpre, à Nice, le 21 septembre 1642, pour pouvoir contracter ce mariage.

Presque en face de cette maison, au numéro 5, on lit l'inscription suivante, gravée au-dessus de la porte :

PAX CUM AMICIS, BELLUM CUM VITIIS
A 1554 B

Dans la rue du Sénat, qui fait suite à la rue Droite, il n'y a d'autre maison remarquable que celle qui a été occupée par Maurice de Savoie. A l'extrémité de cette rue se trouve l'ancien palais de Justice, où se réunissait autrefois le Sénat ou Cour d'appel. Cette construction fut érigée à la place de l'ancien palais ducal. Elle n'offre rien de remarquable, et l'on peut même dire qu'il était urgent de la remplacer par un édifice plus convenable sous tous les rapports.

A côté de l'ancien palais de Justice est située la chapelle des pénitents rouges ou du Saint-Suaire. C'est une construction de peu d'importance et que l'on ne signale à la curiosité publique qu'à cause de l'originalité de la scène qui y est représentée le jour du vendredi saint.

XI

LE COURS — LA RUE SAINT-JAUME — LA MISÉRICORDE

Devant nous, sur la place Charles-Félix, se trouve une porte qui a été percée dans les anciens remparts de Nice. C'est par cette porte que le roi Charles-Félix fit son entrée triomphale, ainsi que le prouve l'inscription suivante :

Au midi :

OPT. REG. CAROL. FELIC. ADVENTANTI
NICÆNSES PORTAM ET CORDA PANDUNT

Au nord :

EQUITE CAROLO RATTI, LAURENTIO GIOAN
IGNATIO BUES COSS. ANNO MDCCCXXVI

A notre gauche, s'ouvre la promenade du Cours, sur laquelle se tient le marché aux légumes, aux fruits et aux fleurs. C'est assez dire quel intérêt il offre à ceux qui recherchent, surtout, le pittoresque et la couleur. C'est aussi là qu'ont lieu les principales fêtes du Carnaval, pour la description desquelles je ne saurais mieux faire que de renvoyer au guide de Ch. Négrin.

La maison qui fait l'angle de la rue de la Poissonnerie et de la place du même nom, est remarquable à cause des graphites qui décorent sa façade et qui datent de 1584. Au milieu de feuillage et d'animaux, un homme et une femme, tout nus et armés de massues, semblent se menacer. On prétend que l'on a voulu représenter Adam et Eve dans le paradis terrestre ! A l'autre extrémité de la rue se trouve l'église Saint-Jaume, qui n'offre aux curieux aucun intérêt. Cette église est desservie par les Oblats de Saint-Pons, dont la maison de retraite est attenante.

On remarque dans le voisinage une petite loggia donnant sur la rue de la Préfecture et adossée à l'église. Sur le linteau de la porte qui fait suite à la loggia, est gravée l'inscription suivante :

SPES ILLECTAT INANI
MDCV

A gauche, à l'entrée de la rue de l'Arc, qui fait suite à la rue de la Poissonnerie, on lit au-dessus de la porte d'une maison la devise de la famille Dal Pozzo : *Turbiba numquam*, et le millésime MDCXCII.

Aujourd'hui, la Poissonnerie ne se trouve plus sur la place qui porte ce nom. Elle est sous les terrasses neuves.

Jadis, on avait construit sur cette place un vaste hangar où se faisait la vente du poisson. Cette construction se voit sur le plan dressé en 1610, par Honoré Pastorelli.

XII

LE PALAIS DU COMTE DE BEUIL — LA MISÉRICORDE

Plusieurs auteurs ont affirmé que le palais du comte de Beuil avait été détruit après la trahison et la fin tragique d'Annibal Grimaldi. Ils disent que l'église Saint-Gaétan a été élevée à sa place ; il n'en est rien : la maison du comte de Beuil est celle qui porte le numéro 8 de la promenade du Cours, sur laquelle elle a sa façade principale, qui ne compte que trois fenêtres par étage, mais dont la profondeur s'étend jusqu'à la rue de la Barillerie. Cette maison est isolée de toute part et séparée de la chapelle de la Miséricorde par la rue Saint-Gaétan. Celle-ci, que l'on voit à l'angle sud-est de la Préfecture, appartient à la confrérie des pénitents noirs. Elle fut construite en 1736 pour les Théatins, sous le patronage de saint Gaétan, par Guarini. Elle n'offre extérieurement rien de remarquable ; sa façade est décorée de deux ordres de pilastres composites, en stuc, et d'un attique surmonté de statues de saints, le tout se raccordant avec les bâtiments d'habitation. A l'intérieur, elle se compose d'une nef elliptique avec quatre chapelles latérales, très richement décorées à la mode italienne. On n'en peut dire qu'une chose : c'est qu'elle offre l'apparence d'une jolie bonbonnière. On ne peut, faute d'éclairage convenable, distinguer les sujets des tableaux qui décorent les autels. Il nous a cependant semblé que l'un d'eux, celui qui représente la décapitation de saint Jean-Baptiste, n'était pas sans mérite. Ce tableau

est attribué à Bernardis, peintre niçois, de l'Académie romaine (1612). Dans la sacristie on peut voir deux œuvres remarquables de la fin du XVe siècle, l'une de Jean Miraiheti, et l'autre de Louis Bréa, son élève.

Le sujet du premier est Notre-Dame de Miséricorde. C'est un rétable de 2^{m},10 de largeur sur 2^{m},50 de hauteur. Il y a onze sujets, dont le principal occupe le centre sur une largeur de 1^{m},10 et une hauteur de 0^{m},75.

La Vierge, debout et couronnée, abrite sous son riche manteau de pourpre et d'or une foule de personnages de tout rang, y compris le Pape, des cardinaux, des princes. Des anges, gravés à la pointe, décorent le fond d'or du panneau. La figure de la Vierge est d'un dessin des plus purs et d'une grâce inexprimable; les petites figures des personnages abrités sous son manteau sont très soignées et leurs costumes offrent un intérêt archéologique particulier. Dans les autres compartiments du rétable, à droite, sont peints saint Sébastien et saint Grégoire; à gauche, saint Cosme et saint Damien; ces deux derniers sont de véritables portraits. Les panneaux de droite et de gauche mesurent 0^{m},90 sur 0^{m},60.

Au-dessus de ces quatre saints sont représentées quatre autres figures plus petites sur des panneaux de 0^{m},52, 0^{m},13, saint Estève, saint Laurent, saint Valentin et sainte Pétronille. Au milieu, dans une espèce de fronton, sur un fond bleu étoilé, le Christ et deux anges tenant le saint suaire; ce panneau mesure 0^{m},40 de large et 0^{m},45 de hauteur.

La prédelle est divisée en trois parties: le premier compartiment, à gauche, mesurant 0^{m},67 sur 0^{m},32, représente le Christ apparaissant à Madeleine; il tient un étendard blanc écartelé d'une croix rouge, comme dans un tableau du Louvre attribué à Louis Bréa; seulement, dans ce dernier, le champ blanc est semé de petites croix noires.

Au milieu de la prédelle on a représenté la mise au tombeau avec huit personnages, et, à l'extrémité de droite, la visite des saintes femmes et l'ange qui leur apparut. Le panneau du milieu a 0m,75 de largeur et 0m,32 de hauteur; celui de droite a les mêmes dimensions que celui de gauche.

Toutes les dorures sont gravées en creux au pointillé; tous les fonds sont dorés à plat. Les nimbes de forme circulaire, les couronnes et les ornements sont gravés à la pointe sur fond d'or.

Cette œuvre porte l'inscription suivante :

HOC PINXIT JOHANES MIRAIHETI (en lettres gothiques)
PETTINATI LUIGI RESTAURAVIT 1850

Cette peinture est un des chefs-d'œuvre du XVe siècle et l'une des curiosités les plus remarquables de la ville de Nice.

L'ensemble est harmonieux, le dessin est très correct et se ressent à peine de la raideur de l'école primitive. Certaines figures sont traitées avec un talent exceptionnel, celle de la Vierge est d'une douceur et d'une pureté inexprimables.

La *Madone de la Miséricorde*, ou la *Vierge protectrice de Nice*, qui se trouvait jadis dans la rue Sainte-Réparate, près de l'évêché, a été transportée dans la sacristie de la confrérie à laquelle elle appartenait et qui, jadis, possédait une chapelle rue Sainte-Réparate. Ce tableau est peint sur un panneau d'environ 1 mètre de large sur 2 de hauteur. Au fond, vers la droite, on aperçoit le château de Nice et le pont Saint-Antoine. La Vierge, couronnée, tenant sur le bras gauche l'enfant Jésus, écarte de la droite son manteau, à l'abri duquel se trouvent, à genoux, des personnages de tout rang : un roi, le Pape même. La Vierge

est vêtue d'une belle robe de brocart rouge. Deux anges font flotter au-dessus de sa tête une banderolle sur laquelle on lit : *Conceptio tua dei genitrix, salve regina misericordie* (sic) *vita dulcedo.*

Ce tableau, avant sa restauration malheureuse, était l'une des œuvres les plus remarquables de Louis Bréa. La composition, pour ainsi dire classique, se retrouve dans une quantité d'œuvres de la même époque, mais l'ensemble est harmonieux, les têtes sont bien dessinées et expressives, le visage de la Vierge est très noble et d'une belle expression.

Le restaurateur du tableau n'a pas été plus heureux dans l'établissement de la date qu'il a inscrite sur le panneau, que dans l'inspiration étrange qui lui a fait recouvrir de couleur à l'huile l'œuvre délicate de Bréa.

Cette œuvre, qui porte actuellement la date de 1465, époque à laquelle Bréa pouvait avoir environ quinze ans, est de trente années moins ancienne.

XIII

LE MARCHÉ

Pendant la saison d'hiver, le marché se tient sur le Cours et à l'entrée de la rue Saint-François-de-Paule. Les fleurs se vendent plus particulièrement dans cette rue et sur le troisième rang des étalages du Cours, du côté des terrasses. Rien n'est plus pittoresque que ces trois rangées de marchandes, la plupart abritées par de larges parasols à douze branches. Elles ont étalé devant elles mille produits divers, avec un goût qu'il est étrange de trouver développé à ce point dans des gens de la campagne : ce sont des radis roses, au milieu d'une corbeille de verdure

tendre, des oranges, des citrons, des pommes affectant toutes les gammes du rouge, à côté du blanc vif des haricots écossés, des raisins admirablement conservés, des melons d'Espagne d'un vert superbe et des courges à couleur orangée. Les roses de toutes nuances, les bruyères, les violettes, les jacinthes, les tubéreuses et les anémones donnent au passant, par leur mélange, une leçon pratique sur le *contraste simultané des couleurs* ; et pourtant, personne ici ne s'est inspiré du savant travail de M. Chevreuil.

C'est au marché, surtout, qu'on peut étudier les différents types de la population. Le marché réunit, en effet, les revendeuses de la ville et les paysans des environs. Les acheteurs appartiennent à toutes les nationalités et il serait difficile de les classer ; mais il y a dans notre bonne ville une espèce toute particulière de flâneurs, qui ne manque pas de faire chaque jour, et cela pendant plusieurs heures, sa promenade sentimentale au marché. Ce n'est pas que les fleurs et les légumes aient à leurs yeux un charme particulier, mais le soleil en hiver n'est pas désagréable, il est doux de flâner sous le ciel bleu. Ces messieurs suivent les bonnes d'un joli minois, qui ne paraissent pas trop cruelles, et prélèvent parfois la dîme sur le panier bien garni des bourgeois. Mais laissons là cette classe de citoyens au chapeau mou sur l'oreille et le cigare à la bouche, quand ils n'ont pas, comme les *nervi* de Marseille, la *cassie au bec.*

Voilà une paysanne de Sainte-Hélène, coiffée du *caïreu,* jolie parure en dentelle, dont les tuyaux font le tour du visage et dont le bavolet est formé d'une pièce carrée retombant sur le cou. C'est un bonnet des plus élégants qui remplace ordinairement le foulard négligemment jeté sur la tête et noué sous le menton.

L'été, la paysanne de Nice porte la capeline, qui n'est autre chose que l'élégant πέτασος grec, chapeau de paille et de fil à larges bords, qui se termine par un léger fond de forme conique. Plusieurs statuettes de Tanagre portent cette coiffure que l'on retrouve également sur les vases peints antiques et même dans les bas-reliefs du Parthénon.

Mais qu'est-ce que cette théorie de commères qui passe sous l'arcade de la Poissonnerie? En tête marche fièrement, portant un énorme bouquet, une matrone, sur la tête de laquelle brille de tout son éclat le rouge *escoffion* aux innombrables pompons de soie ; d'énormes anneaux d'or se balancent à ses oreilles ; un fichu aux éclatantes couleurs couvre son buste puissant, orné d'une lourde chaîne à laquelle est suspendue une croix d'or. Une jupe de soie gorge de pigeon complète ce costume de fête. C'est une délégation des dames de la halle qui va présenter ses vœux intéressés à l'occasion de quelque riche mariage. L'*escoffion* est exactement la résille grecque, mais, la plus jolie coiffure, celle qui donne de l'élégance à la plus insignifiante physionomie, c'est la *toursada*, large ruban de velours noir roulé avec les cheveux et formant une sorte de diadème au-dessus du front. Les bouts de la *toursada* pendent derrière le dos, terminant d'une manière élégante cette antique coiffure, que nous retrouvons dans la statuaire grecque et sur les vases peints.

Les hommes, à l'exception des bergers et des pêcheurs, n'ont rien conservé des anciens costumes.

Nos pêcheurs portent encore, comme ceux de Naples, le bonnet de laine des marins grecs, le πιλωτόν de couleur rouge ainsi que la ceinture de laine. Les bergers ont la veste et la culotte courte de bure, ils portent un chapeau à peu près semblable par la forme à celui des Calabrais et de grossiers bas de laine, en toute saison. Les bergères,

qui viennent presque toutes de la Briga, sont vêtues d'un costume fort élégant. Coiffées de la *toursada*, elles portent un corsage noir qui se lace par devant sur un plastron écarlate, et un jupon court.

Les chaussures diffèrent très peu de celles des hommes, c'est assez dire qu'elles brillent plus par la solidité que par l'élégance.

Il n'y a pas à proprement parler de type niçois ; la race grecque primitive s'est noyée dans les flots des invasions diverses qui ont tant de fois inondé la contrée. On ne distingue à aucun signe particulier les habitants de Nice de ceux de la Provence, dont ils parlent, du reste, le langage légèrement altéré par quelques formes italiennes.

Les femmes de la campagne sont généralement jolies dans leur jeunesse, beaucoup d'entre elles perdent leurs dents de très bonne heure, ce qui fait qu'elles paraissent vieilles avant l'âge.

Les hommes sont, en général, beaucoup mieux partagés, presque tous bruns, de taille moyenne et bien proportionnés. Le Niçois est très sobre et, si l'on rencontre dans la rue quelque ivrogne, on peut être à peu près certain qu'il n'est pas du pays.

Il y a à Nice une quantité d'ouvriers piémontais qu'il ne faut pas confondre avec la population locale. Ces ouvriers, très laborieux, sont malheureusement tapageurs et il ne se passe pas la semaine sans que la police n'ait à intervenir dans leurs querelles trop souvent meurtrières.

XIV

LA PRÉFECTURE

La Préfecture occupe le fond de la place qui s'étend, à l'ouest de la chapelle de la Miséricorde, vers le milieu du Cours. Ce bâtiment est figuré sur le plan de Pastorelli,

dressé à la date du 24 juin 1610, avec la légende : Palazzo di S. A.

Il était donc construit à cette époque. Charles Abel, Lacoste et d'autres écrivains ont prétendu que le Palais de la Préfecture, autrefois Palais Royal et Palais du Gouvernement, fut construit en remplacement de l'ancien Palais Ducal, incendié le 8 mai 1610 et situé près de la chapelle du Saint-Suaire. Cette construction aurait donc été élevée entre le 8 mai et le 24 juin de la même année, ce qu'il est absurde de supposer.

A la place que ces auteurs assignent à l'ancien Palais Ducal, figurent, au plan dressé par Pastorelli, les magasins de la Gabelle. Ceux-ci furent remplacés par le Palais du Sénat, que Charles-Emmanuel établit à Nice, par lettres patentes du 8 mars 1614. Le Palais des ducs de Savoie, devenu aujourd'hui la Préfecture des Alpes-Maritimes, fut donc construit avant l'année 1610, à l'emplacement de l'hôtellerie de Saint-Pierre, dépendance du couvent de Saint-Dominique. Ce qui est hors de doute, c'est qu'en 1610, ce Palais fut presque réduit en cendres par un incendie. Charles-Emmanuel le fit réparer à ses frais, et c'est probablement ce qui donna lieu à la confusion dont nous venons de parler. Le Palais incendié le 8 mai 1610 est si bien celui qui occupait la place de la Préfecture actuelle, que la maison du comte de Beuil, qui en est voisine, fut également atteinte par les flammes et que son propriétaire Annibal Grimaldi, faillit périr et perdit ses meubles, ses bijoux et même ses papiers de famille [1].

A l'époque de l'annexion de Nice à la France, la Préfecture était à peu près l'ancien Palais du XVIIe siècle. On y fit quelques modifications en 1860, pour recevoir l'Empereur des Français. Plus tard, on démolit les quel-

1. Durante, tome II, page 398.

ques baraques qui encombraient la place, on agrandit l'édifice, en construisant toute l'aile qui borde la rue Saint-Gaétan et en refaisant la façade du midi. Cette restauration fut confiée à un architecte de talent, M. Sabatier, qui avait exécuté plusieurs travaux importants, notamment au Louvre, sous la direction de M. Lefiuel. Le premier préfet français qui vint occuper ce Palais après l'annexion, voulut faire fermer le passage sous la voûte, qui mettait en communication la rue de la Préfecture et la rue du Pont-Neuf. Ce fut l'occasion d'une véritable levée de boucliers : on trouvait étrange qu'un préfet français voulût supprimer un usage qu'avaient toléré les rois de Sardaigne, même pendant leur séjour à Nice. Ce fut pour ainsi dire le premier élément de l'opposition niçoise, tant il est vrai qu'il faut quelquefois une bien petite cause aux événements importants.

La popularité de M. Paulze d'Ivoy fut dès ce jour très compromise et la durée de son séjour à Nice ne laissa pas que d'en être abrégée. *La Revue de Nice*, dont l'esprit essentiellement français ne fut jamais mis en doute, publiait à cette époque les lignes suivantes :

« Nous sommes ici l'écho de l'opinion universelle en appelant sur ce fait regrettable les plus sérieuses réflexions de M. le Préfet. Un magistrat aussi éclairé comprendra le sentiment pénible que cette mesure a fait éprouver au peuple de Nice... La faible satisfaction de jouir un peu plus complètement du très petit jardin attenant au palais ne compense pas, il s'en faut bien, le tort qu'on se fait en blessant les intérêts et l'amour-propre d'une population tout entière. »

Le sort du premier préfet après l'annexion de 1860, fut le même que celui du premier préfet français envoyé à Nice soixante ans plus tôt. En effet, M. Florens, malgré

toutes ses capacités, mécontenta si bien la population que le premier consul fut obligé de le remplacer. Le second choix, celui de M. Châteauneuf-Randon, ne fut pas plus heureux. Ce nouveau préfet s'installa le 8 septembre 1802 et ne put rester à son poste que dix-huit mois. Son successeur, M. Dubouchage, sut, au contraire, se concilier l'estime de la population et parvint à faire oublier les maladresses de ses prédécesseurs. Il quitta la Préfecture le 18 mai 1814, après y être resté onze ans et en emportant les regrets unanimes de ses administrés.

Au moment de l'annexion, le Palais avait conservé son mobilier de la restauration. Il renferme plusieurs tableaux intéressants, entre autres une des meilleures toiles de Drolling, que nous avons vue, jadis, dans l'escalier d'honneur.

XV

LA PLACE SAINT-DOMINIQUE

Le Palais de Justice, nouvellement construit, est attenant à l'Hôtel de la Préfecture. C'est un édifice d'une correction classique, qui doit répondre actuellement à sa destination et qui présente de tels avantages sur l'ancien, que toute critique devrait tomber devant cette considération. La place qu'il occupe est celle de l'ancien couvent des Dominicains, depuis longtemps transformé en manutention militaire et en écurie.

Les Dominicains d'Avignon avaient fait acheter par Raymond de Laurens, leur prieur, en 1243, un terrain de la superficie de quatre sétérées, au lieu dit Seleya. Au milieu de jardins ils firent construire un couvent et une église en forme de croix latine, avec une abside rectangulaire. La nef était éclairée par des baies de style roman.

Un clocher de même style fut élevé au-dessus de la porte principale.

Cette église fut reconstruite au XVe siècle, aux frais d'un bourgeois de Nice, Christophe Gioffredi. Les travaux furent terminés le 21 septembre 1482. C'est là que fut célébré le mariage du duc Charles de Savoie avec Béatrice de Portugal.

En 1718, les consuls de Nice, sur une partie du terrain cédé par les frères prêcheurs, firent construire la tour actuelle qui devait remplacer l'ancien beffroi. En 1725, le clocher et le portail de l'église furent démolis et remplacés par une façade dans le goût de l'époque. L'intérieur de l'église fut aussi accommodé à la mode du jour, et il en existait encore un échantillon dans la chapelle latérale du côté de la rue de la Préfecture : guirlandes de fleurs et de fruits, colonnes torses, etc.

A l'extérieur, une façade toute plate avec fenêtres rectangulaires, deux pilastres d'angle n'appartenant à aucun style, et au milieu, quatre énormes pilastres tout unis, avec chapiteaux composites, couronnés d'une étoile placée dans l'abaque. Un balcon à balustres ornait la grande fenêtre du milieu, sous laquelle était la porte d'entrée, encadrée de moulures rectangulaires, ainsi que la petite fenêtre oblongue qui la surmontait.

En 1792, l'église fut convertie en club et devint le centre de la section Jean Bara. Elle fut démolie en 1890.

La tour, construite en 1718, à l'angle de la caserne, était, comme nous l'avons dit, destinée à remplacer le beffroi. C'était au moyen de la grosse cloche que l'on convoquait les conseillers municipaux. Il paraît que ceux-ci n'étaient pas toujours très exacts à se rendre aux séances ; aussi intervint-il en 1635, une décision par laquelle il fut établi qu'à l'avenir, quand la grosse cloche aurait sonné pendant une

heure pour l'appel des conseillers, si l'assemblée n'était pas au complet, les consuls pouvaient délibérer avec ceux qui seraient présents. Puisque nous parlons du conseil municipal, il ne serait peut-être pas inutile de comparer les besoins de l'édilité de Nice il y a cent ans, avec ceux d'aujourd'hui. En 1787, le conseil municipal de Nice nomma une commission de trois membres, pour rechercher des locaux propres aux écoles municipales.

Le rapport de la commission concluait à ce qu'il fût loué des locaux chez les particuliers, en attendant qu'on puisse construire des bâtiments spéciaux. Le conseil approuva le rapport et décida qu'il y avait lieu de solliciter, avant tout, de S. M. le roi de Sardaigne, la cession de la caserne Saint-Dominique, pour y établir : 1° la commune ; 2° les archives de la ville ; 3° l'insinuation (enregistrement perfectionné dont la suppression est regrettable) ; 4° la salle des séances du Conseil ; 5° les greffes de la justice et des consuls de la ville ; 6° les magasins d'huile nécessaire à l'entretien des services municipaux ; 7° la loge de la bourse de commerce ; 8° le cabinet des courtiers ; 9° toutes les écoles ; 10° le théâtre.

Il va sans dire que cette délibération fut approuvée à l'unanimité, le conseil étant décidé à faire les choses très grandement. C'était sur la place Saint-Dominique qu'était établi l'hôtel d'York, l'un des plus anciens de la ville.

XVI

RUE DE LA PRÉFECTURE

Mais, reprenons notre excursion dans la vieille ville, en remontant la rue de la Préfecture pour regagner le centre des vieux quartiers.

La maison qui fait l'angle de la rue Sainte-Réparate et qui porte le numéro 14, a vu mourir, le 27 mai 1840, le

célèbre violoniste Paganini. Le souvenir de cet événement est consacré par une plaque en marbre noir [1]. On sait que le clergé refusa de lui rendre les derniers honneurs.

A la suite d'un procès fait à l'évêque par le fils du célèbre artiste, qui gagna sa cause devant le Sénat de Nice, le corps fut transporté à Villefranche où il séjourna pendant plus de trois ans, attendant la levée de l'interdit du Pape. De Villefranche, il fut transporté aux environs de Parme, dans la villa qu'y possédait la famille Paganini.

XVII

RUE SAINTE-RÉPARATE

La première rue, à droite, dans la rue Sainte-Réparate, porte le nom de la *Place Vieille*, à laquelle elle aboutit. La maison qui fait l'angle de cette petite place a vu naître le poète Rancher[2], le 2 juillet 1785. Une plaque commémorative a été posée par les Félibres en 1892.

A l'entrée de la rue de la Place-Vieille, on voit, aux deux maisons d'angle, des supports en fer forgé faisant saillie d'environ $0^{m},75$ et terminés par d'élégants fleurons.

Ces fers, que l'on retrouve dans un grand nombre de maisons de la vieille ville, ont été jadis destinés à supporter un roseau sur lequel on mettait à sécher la lessive.

Avant d'arriver à la cathédrale, sur le mur qui la sépare de l'évêché, on remarque, dans une niche, un affreux tableau tout délabré, qui a remplacé la *Madone de la Miséricorde*, de Louis Bréa, dont nous avons parlé ci-dessus. La cathédrale fut primitivement un petit oratoire construit,

1. Poichè da questa casa, volgendo il giorno XXVII di Maggio del MDCCCXL, lo spirito di Nicolò Paganini si ricongiunse alle fonti della eterna armonia. Giace l'arco potente di magiche note, ma sulle aure soavi di Nizza, ne vive ancora la dolcezza suprema.
C. Bonelli pose A. G. Barrili dettò MDCCCLXXXXI.

2. Auteur de la *Némaïde*, poème satirique écrit dans le dialecte de Nice.

en 1060, aux frais de Raimbaud Rostaing. Il en fit don aux religieux de Saint-Pons, après y avoir déposé les reliques de sainte Réparate, qu'il avait rapportées de Florence. Les religieux s'établirent, avec un prieur, sur les terrains dépendant de cet oratoire, y élevèrent des constructions importantes, d'où le nom de rue de l'Abbaye donné à la voie qui bordait le terrain légué par Rostaing.

La chapelle, agrandie par les religieux de Saint-Pons, fut échangée en 1531 contre l'église Saint-Jacques. La cathédrale fut transpórtée du Château à la rue des Drapiers, aujourd'hui rue Sainte-Réparate.

Les bâtiments furent reconstruits et remplacés, au bout de cent ans, par l'édifice actuel, construit dans le goût italien du XVIIIe siècle : façade à deux ordres de pilastres superposés, terminée par un fronton triangulaire, une porte, une seule fenêtre, cinq niches dont une composée d'une demi-sphère, encadrements à crossettes, modillons, guirlandes et volutes baroques, surtout à la porte qui est ornée, en outre, de deux colonnes en pierre de taille dont les maigres fûts sont d'un effet mesquin des plus déplorables. Les statues des évêques Bassus et Valentinien, ainsi que celles de saint Siagrius et de saint Pons décorent les quatre niches latérales ; au-dessus de la porte, sainte Réparate à genoux, une palme à la main ; c'est la moins mauvaise des cinq.

A l'intérieur, trois nefs, dix chapelles latérales, une coupole bien éclairée, une galerie circulant autour de la nef principale. La décoration vise à la richesse, la frise, entre autres choses est d'une lourdeur déplorable. Quelques jolis détails, la chaire et des balustrades en mosaïque de marbre, les caissons de l'orgue, un tableau sur panneau attribué à Francesco Penni et que l'encombrement de l'autel empêche de bien distinguer. La tour, surmontée de l'éternel

couronnement en forme de cloche, que l'on retrouve partout en Italie, n'offre rien de remarquable. Elle porte l'inscription suivante :

D. O. M.

Turim hanc ab episcopo summe integritate et doctrinæ
Percelerri Rammondo Recrosio
Incohatam
Cantonus Franciscus episcopus admirabile vitæ religione
Effusa in pauperes caritate
Singulari præsertim
Erga cathedralem munificentia conspicuus
Rebus omnibus auctam ad fastigium
Perduxit anno

MDCCLVII

En 1656, le 16 décembre, l'évêque Désiré de Palletis, qui faisait construire la coupole de l'église, fut tué par la chute des cintres et l'éboulement des matériaux. Les ouvriers et plusieurs bourgeois qui se trouvaient dans l'église furent également écrasés. En 1705, le 16 mars, au moment de l'office, une bombe perça la voûte et vint éclater au milieu des fidèles, faisant de nombreuses victimes. A côté de la cathédrale, au nord, se tient un marché permanent où se revendent les fruits et les légumes, d'où le nom de place du Marché-aux-Herbes. Devant la façade de la cathédrale on a récemment ouvert une large place et une voie qui remplace l'étroite et obscure rue des Voûtes. Cette rue était ainsi nommée parce qu'elle circulait sous des maisons, dans la direction du Château. C'est en souvenir de M. de Rossetti de Châteauneuf, qui légua des sommes importantes à la ville de Nice, qu'on a donné son nom à l'ancienne place Sainte-Réparate agrandie. La maison qui

fait l'angle de cette place est en encorbellement, sur toute sa façade. On y remarque la porte d'entrée, à cause de la lourdeur inusitée de son encadrement. Au numéro 4 de la place aux Herbes on a conservé l'ancien cordon gothique du premier étage et la moitié d'une fenêtre à meneau.

La ruelle du même nom est curieuse, on se croirait transporté dans un des sordides quartiers du Caire : les cabinets en bois, construits sur les balcons, affectent la silhouette de moucharabis, quoiqu'ils ne soient pas ornés comme ces derniers d'élégantes découpures et que leur destination soit loin d'être la même.

La maison numéro I de la rue Sainte-Réparate est très ancienne : on y remarque deux cordons dans le style du XIVe siècle.

XVIII

LE PONT-VIEUX

A l'extrémité de cette rue s'ouvrait, il y a peu d'années encore, une porte ogivale donnant accès sur le quai du Pont-Vieux, autrefois le pont Saint-Antoine. Celui-ci date de l'année 1531, ainsi que l'établit l'inscription suivante gravée sur l'avant-bec de la première pile :

Ω
IHS *Pons sacer exhautas celsis de montibus undas*
Respuit et rapidas hic Pallionis aquas
Regnante illus. d. Carol. Sab. III
Synd. existen. illus. et. eg. viris Ludov. Caissio: LoontioLarda:
Long Sape et Gianet Barras : assessor exim et specteb.
D. Petrus Larda : deput. eg. Berti, Boeri, Jacquet
Isoardi, Balduinis, Amedeus Besten hoc opus
Perfecere 1531, die XX Julii

Une autre inscription, qui se trouve du côté de la rive droite, sur l'avant-bec aval de la première pile, est ainsi conçue :

Sublimissimi Ducis E. Philiberti
et principatus sui anno XIII opus hoc civibus
prœdiis exterisq. perutile œre publico
structum fuit N. Barth. spor-
tiolis Paulino Caissotti Joh. Viano
Bapt. Biga coss. elet. assessori D. Lu-
dovico Laugiero jur. doct. Pontio su-
chetto civitatis questore N. Mechi-
one Malletto Honorato Joane Josepho
Calvis coss. ordinisq. decreto huic
opi arcuato pficiendo elect. año 1565
die 17 novembris M. A. T. P.

Le passage du pont était défendu par une porte établie sur une des piles et qui ne fut démolie qu'en 1800. Les trottoirs en bois, qui ont été établis pour élargir le tablier, datent de 1832.

XIX

PLACE SAINT-FRANÇOIS

L'ancien Hôtel-de-Ville se trouve sur la place Saint-François, situé sur le quai du Pont-Vieux, entre ce dernier et la place Garibaldi. Il est transformé aujourd'hui en poste de police et bureau de la Caisse d'Epargne.

L'édifice actuel date de l'année 1758. C'est une petite construction de trois fenêtres de façade, dans le style italien de l'époque, un peu moins tourmenté, mais rappelant cependant celui de Sainte-Réparate. Cette construction fut élevée à l'emplacement du couvent des frères mineurs de Saint-François, presque entièrement détruit lors du siège de 1543, ce qui n'est pas surprenant, attendu qu'il touchait

au rempart. Il se trouvait exposé au feu de la batterie établie sur la colline de Saint-Charles, garnie de vingt-cinq canons de gros calibre portant des balles de 109 livres (poids de marc).

Le conseil de la ville, qui se réunissait à cette époque dans la sacristie de l'église Saint-François, convertit en maison commune les ruines du couvent.

L'église primitive, construite en 1250 et agrandie à plusieurs reprises, renfermait dans ses caveaux les sépultures de plusieurs familles niçoises. Il ne reste comme trace de l'ancien couvent que deux inscriptions en lettres gothiques, qui se trouvaient dans une écurie, au-dessus du râtelier, et que le propriétaire actuel de la maison a fait placer sur la façade. Comme ces inscriptions sont à une certaine hauteur et par conséquent difficiles à déchiffrer, nous croyons utile de les donner ainsi que leur traduction.

A droite :

Anno Domini MCCCC octuagesimo tercio, pontificatus sanctissimi in Christo patris Domini domini Sixti, divina providencia pape quarti, anno undecimo.

L'an du Seigneur 1483, la onzième année du pontificat de notre très saint père en Dieu le pape Sixte, par la grâce de Dieu quatrième de nom.

A gauche :

Ex piis defunctorum fidelium helemosinis venerabilis religiosus ac civis Niciensis frater Ludovicus Terrini professus in ordine Minorum hanc sacram basilicam antea venerabiliter constructam hiis crotis noviter ampliavit atque decoravit.

Au moyen de legs faits par des fidèles défunts, le vénérable religieux et citoyen de Nice frère Louis Terrin, profès de l'ordre des Mineurs, a agrandi et orné de ces caveaux cette sainte église pieusement construite auparavant.

La maison qui fait l'angle de la ruelle Saint-François a été modifiée récemment ; on a enlevé une espèce de tou-

relle en saillie, fort pittoresque, mais on a respecté, et pour cause, les belles arcatures plein cintre du deuxième étage. On retrouve ces mêmes arcatures au numéro 35 de la rue Droite, à l'angle de la petite place qui fait face à l'église du Jésus.

Le beffroi est assurément la tour la plus élégante de Nice. Elle s'élève, svelte et blanche au-dessus des toits des maisons, et sa silhouette se détachant sur le bleu du ciel est d'un très heureux effet.

Si vous aimez le pittoresque, vous n'avez qu'à passer au nord de la tour, et là, à l'entrée de la ruelle qui la longe, et dont on peut toucher les deux côtés en écartant les bras, vous serez amplement satisfait.

Indépendamment des accidents topographiques, chaque ville a un aspect particulier, donné par les édifices qui dominent l'ensemble. Quand on est placé au milieu du pont Garibaldi on aperçoit au-dessus des toitures irrégulières des maisons, que la perspective fait incliner vers le sud : d'abord la tour de l'ancien Hôtel-de-Ville, plus loin, le campanile de Sainte-Réparate et le dôme avec son lanternon, qui surmonte la cathédrale; enfin, toutes les maisons du quai de la rive droite, le beffroi de la place Saint-Dominique, le tout dominé par le monticule du Château. Vers le nord, c'est le mont Vinaigrier, le mont Gros, couronné par les coupoles de l'Observatoire, les derniers contreforts du Férion, Costapélada, le Macaron et les hauteurs de Cimiez.

Sur ces dernières s'élevaient l'ancienne cité romaine de *Cemenelum* dont les ruines, que nous nous promettons de visiter en détail, ont tant d'attraits pour les archéologues et pour les artistes.

Mais voilà le tramway qui passe et nous allons en profiter pour regagner la place Masséna.

XX

QUARTIER SAINT-FRANÇOIS-DE-PAULE

Le terrain qui s'étendait à l'ouest du bastion Saint-Elme, entre le Paillon[1] et la mer, était, au VIIe siècle, occupé par la léproserie établie par le moine Gautin. Au XIIe siècle, il était aux mains des Templiers qui le cultivèrent. Devenu, plus tard, pâtis communal, il prit le nom de *Pré aux oies*; on y faisait rouir le chanvre et le lin dans les nombreux fossés et les trous marécageux pratiqués à l'embouchure du Paillon. Une ordonnance des consuls vint, en 1346, mettre fin à cette pratique compromettante pour la santé publique. En 1736, les Minimes offrirent de construire, en ce lieu, une île entière, à condition qu'on leur abandonnât le terrain. Cette clause acceptée, ils élevèrent l'ensemble des constructions comprises actuellement entre la rue Saint-François-de-Paule, la rue de l'Hôtel-de-Ville, celle du Pont-Neuf et des Terrasses, qu'ils louèrent à des particuliers.

A l'angle formé par ces deux dernières rues, les Minimes firent placer, sur un pan coupé arrondi, une petite plaque de marbre, sorte de cachet de leur ordre, portant en bas-relief l'effigie de son fondateur, saint François de Paule. Cette marque de propriété subsiste encore de nos jours. Au milieu de cette île s'élève l'église Saint-François-de-Paule, construite par l'architecte Guarini, et que nous visiterons tout à l'heure.

De la place des Phocéens, créée en 1830, où nous nous arrêtons un instant, jetons un coup d'œil autour de nous. En ce moment, le square, puisque square[2] il y a, est

1. Du mot celtique Palion, les galets.
2. Le mot square, qui signifie carré, a été emprunté à notre langue et nous est revenu défiguré.

obstrué par les travaux de couverture du Paillon et se trouvera englobé dans le grand jardin qui réunira la place Masséna à la promenade des Anglais. Cette petite place était ornée d'un joli groupe en marbre offert à la ville par M. Arson. Ce groupe, auquel on a donné le nom de fontaine des Tritons, est remarquable en ce sens que les figures qui le composent sont si habilement groupées que, de quelque côté qu'on les regarde, l'ensemble affecte la forme d'un vase élégant. Ce marbre vient, dit-on, des Lascaris, et, parce que cette famille a régné à Byzance, on attribua une origine grecque à tout ce qui provenait d'elle. Or, cette sculpture n'a aucun des caractères distinctifs des œuvres helléniques. On ne peut l'attribuer qu'à l'art italien du XVII[e] siècle.

A notre droite, se trouve le pont des Anges, qui va disparaître et qui ne date que de l'année 1864; un peu plus loin, la Jetée-Promenade nous masque la vue d'une partie de la baie et rompt désagréablement la belle courbe du rivage. Devant nous, la rue Saint-François-de-Paule, large voie faisant suite au cours et terminée, en perspective par la cascade du Château. C'était autrefois le plus grand parcours en ligne droite que l'on pût faire dans la ville de Nice; cet avantage et celui de sa largeur firent choisir cette rue pour le défilé du Carnaval.

XXI

RUE VAN-LOO

La première voie que l'on rencontre, à droite, dans la rue Saint-François-de-Paule, porte le nom de Van-Loo. Est-ce en l'honneur de Louis, de Jean-Baptiste ou de Carle, sans parler des autres, les Van-Loo sont très nombreux?

Je suppose que la municipalité de Nice a moins songé à la célébrité de Jean-Baptiste, qu'à rappeler que son frère Carle est né à Nice, le 15 février 1705.

Le 16 mars, l'enfant n'avait encore qu'un mois et un jour; on l'avait laissé dans son berceau, pendant que ses parents étaient allés entendre la messe à Sainte-Réparate. On se souvient qu'à cette époque la ville subissait toutes les horreurs d'un siège; aussi l'enfant avait-il été déposé dans la cave, sous la garde de Jean-Baptiste, son frère. Une bombe perça le toit de la maison, traversa tous les planchers et vint tomber à côté du berceau. Jean-Baptiste enleva son jeune frère avant que la bombe n'ait fait explosion, et rencontra, dans sa fuite, son père et sa mère qui rentraient, épouvantés par la chute d'un projectile, qui venait d'éclater au milieu de l'église où il causa un affreux ravage. En rentrant dans leur demeure, ils ne trouvèrent plus que les débris du berceau qui avait été broyé par l'explosion.

Louis Van-Loo, le père des deux enfants dont nous venons de parler, était un gentilhomme originaire des Flandres, fils d'un peintre établi à Paris et peintre lui-même. Il s'était réfugié à Nice pour éviter les conséquences d'un duel dans lequel il avait tué son adversaire. Il y mourut en 1712. Son fils Jean-Baptiste, qui était revenu à Nice à cause de la maladie de son père, exécuta, à cette époque, le tableau de la chapelle des pénitents blancs, qui fut offert à la confrérie pour la remercier des bons soins prodigués au chef de la famille, pendant sa maladie.

Jean-Baptiste resta quelque temps à Nice, chez le marquis de Châteauneuf, dont il paya la généreuse hospitalité en lui laissant son portrait et une spirituelle pochade représentant quatre gueux célèbres parmi la population de Nice, comme, de nos jours, Baïlet et Calicot.

C'est à cette époque qu'il exécuta les portraits des princesses de Monaco. Il partit ensuite pour Gênes, où il resta huit mois, et se rendit à Turin où il exécuta le portrait du Prince de Piémont, fils du duc de Savoie, et celui du Prince de Carignan, qui le prit en amitié, lui assura une pension et l'emmena à Rome en 1714.

Jean-Baptiste s'était marié à Toulon, en 1706, avec la fille d'un avocat. Il n'y avait pas un an qu'il y habitait, quand cette place fut assiégée par Victor-Amédée de Savoie. Le 20 août 1707[1], les bombes pleuvaient sur la ville, rappelant en grand le bombardement de Nice, ce qui fit que notre artiste sortit de la ville, emportant sur un âne, comme saint Joseph dans sa fuite en Egypte, sa femme et son nourrisson âgé d'un mois à peine.

Mais laissons le célèbre peintre du *Triomphe de Galathée*, dont chacun connaît l'histoire, poursuivre sa brillante carrière. A Rome, il commença à donner des leçons de peinture à son frère Carle, dont il fit le compagnon d'étude de son fils aîné Louis-Michel. Carle travailla surtout d'après Raphaël, et pour n'être pas trop à charge à son frère, il se fit décorateur de théâtre et portraitiste au crayon.

En revenant en France, il fut employé, sous la direction de son frère, à la restauration des fresques du Primatice, à Fontainebleau.

En 1724, il remporta le premier prix de l'Académie de peinture et retourna par conséquent à Rome, où il acheva de se perfectionner aux frais du gouvernement français. Il y exécuta, pour l'église des Carmes, l'apothéose de saint Isidore. Etant retourné à Turin, il peignit, pour le cabinet du roi, les sujets de la *Jérusalem délivrée*, et épousa, dans cette ville, Mlle Sommis, célèbre cantatrice

1. Plus de 600 maisons furent écrasées sous les bombes (Papon, hist. de Provence).

italienne. Le 25 juillet 1735, Carle Van-Loo fut reçu à l'Académie de peinture de Paris, pour son tableau de *l'Apollon et Marsyas*, qui se trouve actuellement au Louvre (n° 327). Un an plus tard, son cousin Louis Michel, qui était de l'Académie depuis 1733, fut nommé peintre de Philippe V, roi d'Espagne ; et en 1738, le troisième fils de Jean-Baptiste obtenait le Prix de Rome. Carle Van-Loo hérita du titre de peintre du roi de France, à la mort de son frère, en 1745.

Les principaux tableaux de Carle sont : *Charles Borromée pendant la peste de Milan*, aujourd'hui au Musée de Nancy ; *le Mariage de la Vierge ; Enée fuyant l'incendie de Troie*, tous deux au Louvre, nos 326 et 328 ; *Auguste recevant les ambassadeurs des nations barbares*, qui est au Musée de Bordeaux ; *Thésée vainqueur du Minotaure*, ce dernier se trouve actuellement au Musée de Nice, et nous aurons l'occasion de l'étudier. Carle Van-Loo mourut à Paris, le 15 juillet 1765, d'une attaque d'apoplexie. Le Musée de Nice possède trois tableaux des Van-Loo dont deux portraits, celui de Louis XV et celui de Marie Leczinska, peints par Jean-Baptiste ; et le grand tableau de Carle dont nous avons déjà parlé.

XXII

RUE SAINTE-CLOTILDE

A gauche de la rue Saint-François-de-Paule, s'ouvre, presque en face de la rue Vanloo, la rue Sainte-Clotilde, où se trouve la salle de réunion et la bibliothèque de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes. Cette Société a été fondée en 1861 et reconnue d'utilité publique en 1879. Sur la porte d'entrée on lit, en grosses

lettres, Mont-de-Piété ! Cet établissement occupe depuis deux ans le rez-de-chaussée d'une maison (n° 1) dont la Société littéraire occupe le deuxième étage. *Di tale omen avertant !*

C'est là qu'elle s'est réfugiée, après avoir longtemps en vain cherché un abri officiel. On s'intéresse peu, à Nice, aux choses de l'esprit, et l'on serait assez disposé à ranger cette compagnie au nombre des associations encombrantes dues à l'initiative privée ; dans tous les cas, elle est, dans l'esprit de la masse, classée bien au-dessous de tel ou tel groupe chargé de fixer les dimensions des *confetti* ou la couleur des costumes, pour les bals masqués du Carnaval. Il est bien entendu que nous ne faisons aucune allusion au Comité officiel des fêtes, qui a ses bureaux à l'Hôtel-de-Ville, et devant les services duquel tout bon Niçois doit s'incliner. Mais on est si méchant, ici, comme on dit partout, qu'on pourrait nous accuser de jeter une pierre dans le jardin du voisin.

Le Club Alpin et quelques autres sociétés se sont associées pour louer en commun ce local, devenu de la sorte un espèce de phalanstère.

Dans les collections de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, où l'on recueille tout ce qui provient de la contrée, figurent plusieurs monuments épigraphiques très intéressants : une des plus anciennes inscriptions chrétiennes de la Gaule, à date certaine, citée par Leblant comme brisée et perdue, mais qu'une heureuse chance nous a permis de retrouver intacte. Cette inscription est gravée, par une main habile, sur le revers d'un morceau de marbre, provenant du revêtement décoratif d'un monument détruit. La face opposée à l'inscription porte trois membres de moulures peu saillantes, qui peuvent avoir appartenu à la base d'un pilastre d'ordre dorique. L'inscription est précédée du chrisme ☧, PAX, qui fut employé dans les inscriptions chrétiennes des Gaules

depuis l'an 400 jusqu'en 540. Au-dessous de ce signe est figuré un poisson très habilement dessiné. C'est l'un des plus anciens emblèmes du Christianisme ; il fut conservé dans les Gaules longtemps après le Ve siècle, époque à laquelle il disparut des monuments romains.

Voici le texte de cette inscription :

HIC REQUIESCET BONE MEMORIÆ
SPECTABILIS EXPECTATUS Q. VIXIT
ANNUS L MVII CUJUS DP
EST SUB DIE VIII K L. I V A/ D. N. LEONE JUNRE
VCSS

A l'extrémité de la deuxième ligne est figurée une feuille de lierre ; il en existe encore d'autres après les mots : *annus*, *cujus* et *D P*, pour *depositio*. La formule *requiescet* ne se rencontre pas dans les Gaules avant l'année 422 ; donc, à défaut de date certaine, il eût été possible d'assigner à ce *titulum* un âge approximatif : il est postérieur à 422 et antérieur à 540. La moyenne entre ces dates nous eût donné 481, soit un écart de sept ans, seulement, avec la date réelle qui nous est donnée par l'indication du règne de Léon le Jeune, qui ne dura que pendant l'année 474.

La seconde inscription, que nous avons trouvée dans la ruelle de l'Empeyrat (ancien chemin romain), et que Mommsen a copiée dans notre album, ainsi, du reste, que la précédente, est une inscription dialoguée fort intéressante dont voici le texte :

D. M.
HAVE TES
TILLIS ET TU
CLA. TESTYLI
DI CONGVGI
CARISSIMÆ
ET DULCISSIM.
P. ÆLIVS MV
SICVS. P. S.

Des feuilles de lierre précèdent et suivent le D. M.

Enfin, la Société possède encore un *titulum* qui a été lu, dans notre jardin, par Mommsen, et qui depuis a été déposé dans le local de nos séances. La pierre sur laquelle se lit l'inscription, incomplète, que nous allons citer a été retrouvée sur la route de Laghet, près le camp d'Avisio. Elle servait de couvertine à un dallot et a été enlevée par les soins de M. Germain, conducteur des ponts et chaussées.

*h*EREDES EX TEST
L. ÆMILIVS BANNO Ɔ
CRISPUS. IBZALA Ɔ
COSCONIVS GALLVS
MILES

Le nom du mort ne se retrouve plus, mais bien ceux de ses héritiers, deux centurions, probablement ses camarades, et un simple soldat, sans doute attaché à son service comme ordonnance.

Avec ses faibles ressources, la Société a publié jusqu'à ce jour quatorze volumes d'annales, dont un à l'impression, composés presque exclusivement d'études sur la contrée ; le cartulaire de l'abbaye de Lérins et de nombreuses brochures ; elle a réuni la première collection d'archéologie préhistorique concernant le département ; organisé les cours de l'Athénée, institution libre d'enseignement supérieur, qui fonctionne sous sa direction depuis plus de douze ans, à la satisfaction de la colonie étrangère. C'est elle qui a organisé, pour les congrès scientifiques de France, les 33e et 44e sessions, dont les comptes rendus, qui forment trois forts volumes in-8°, ont été publiés par les soins de ses secrétaires. Les travaux de la Société ont remporté la grande médaille d'or au concours des Sociétés de province, à la Sorbonne, en 1880, et un diplôme d'honneur à l'Expo-

sition universelle de Nice, en 1884, sans parler d'autres distinctions. Elle a compté parmi ses adhérents des membres de l'Académie Française et des autres classes de l'Institut, qui n'ont pas dédaigné de faire partie d'une société scientifique de province, et des hommes de lettres tels que Victorien Sardou, Bersezio, Livet, Charles Deslys, Gustave Nadaud, Camille Flammarion, A. Theuriet, et tant d'autres.

Je ne parle que de ceux qui sont aujourd'hui populaires et dont les noms sont connus de toutes les personnes qui lisent ou qui chantent. La liste serait trop longue s'il nous fallait citer tous les hommes de mérite qui font ou ont fait partie de cette peu bruyante mais laborieuse association.

La Société littéraire de Nice, qui semble avoir pris pour devise : « Bien faire et laisser dire », peut, à bon droit, répondre à ceux qui, comme Emile Négrin, lui font un grief de ne les avoir pas comptés parmi ses membres : « C'est fâcheux, mais il paraît que nous n'avions pas absolument besoin de vous, car votre absence, quelque regrettable qu'elle puisse être, ne nous a point fait pâtir. »

Ceci dit en passant, nous souhaitons bonne chance et longue vie à la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

XXIII

RUE BRÉA

La rue qui vient après la rue Vanloo, porte aussi le nom d'une famille d'artistes. Le plus célèbre d'entre eux, lorsqu'il signait ses œuvres, ajoutait à son nom, *Ludovicus Bréa*, cette qualification de *Nicensis*.

Nous connaissons trois peintres du nom de Bréa, Louis, le plus célèbres de tous, qui passe pour le fondateur de

l'Ecole génoise, son frère Antoine et son neveu François. L'histoire est muette sur la date de leur naissance et de leur mort.

On sait seulement que Louis travaillait, avec Miraïheti, au tableau de l'*Annonciation*, de Taggia, en 1473, et que son dernier tableau authentique est daté de 1513, ce qui fait remonter la date de sa naissance au milieu du XV[e] siècle et celle de sa mort au commencent du XVI[e].

Louis Bréa est jugé d'une manière inexacte par presque tous les historiens, Louis Blanc entre autres. Il a été, en général, apprécié d'après sa première manière, qui se rapprochait beaucoup de celle des primitifs : fonds dorés, sécheresse dans le dessin, etc. Pour bien juger cet artiste, il faut connaître les trois phases différentes par lesquelles est passé son talent. Il est toutefois certain qu'il a su donner aux physionomies de ses personnages une expression toute particulière, que, sans être absolument correctes quant au dessin, ses œuvres se rapprochent beaucoup, dans la dernière période, de celles de la bonne époque, par le coloris et l'expression.

Ses œuvres les plus connues sont : *La Gloire des Saints*, à Santa Maria del Castello, à Gênes; *Le Massacre des Innocents*, à Saint-Augustin, à Gênes; *Le Christ en Croix*, de Cimiez; *La Madone de la Miséricorde*, à Nice.

Nous possédons, dans notre ville, quatre tableaux de Louis Bréa et trois de son frère Jean-Baptiste.

Une notice aussi complète que possible, sur Miraïheti et les trois Bréa, a été publiée dans le tome XII des *Annales* de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

XXIV

L'HOTEL-DE-VILLE

La rue de l'Hôtel-de-Ville, qui longe, à l'ouest, l'île de maisons construite par les Minimes, portait jadis le nom de rue de l'Hôpital-Saint-Roch. C'est, en effet, dans les bâtiments restaurés de l'ancien hôpital qu'on a, tant bien que mal, installé les services de la Mairie ; il n'y a donc pas lieu de s'arrêter à cet édifice si ce n'est pour en constater l'insuffisance. Dans la cour, on a érigé une statue, celle d'Oreste, œuvre du sculpteur Hugoulin ; l'Etat en a fait don à la ville de Nice. Cette figure d'un homme accablé de fatigue, affaissé aux pieds d'une petite statue de Minerve, n'est pas d'une gaîté folle, et décorerait mieux les abords d'une Cour d'Assises ou d'un cimetière que l'entrée de la salle des mariages. Il est vrai que le bureau de l'état civil est à la porte à côté, et que la statue du malheureux fils d'Agamemnon pouvait, à la rigueur, être placée là comme symbole de la douleur de ceux qui vont faire enregistrer un décès.

Ce n'est pas que l'œuvre proprement dite, considérée au point de vue technique, ne soit pas louable, au contraire, la sculpture est bien exécutée, on reconnaît un ciseau habile. C'est la copie fidèle d'un modèle d'atelier, aux extrémités vulgaires et sans rien qui rappelle le héros de la grandiose trilogie d'Eschyle. Nous ne chicanerons pas l'artiste sur sa jolie figure de Minerve : s'il avait cherché la vérité au point de vue archéologique, comme il semble l'avoir cherchée à celui du réalisme, dans la figure d'Oreste, il aurait été ramené, malgré lui, au temps des *Zoana*, grossières images dont la forme ne présentait que des indica-

tions rudimentaires. Le piédestal est élégant, coquet, mais nullement en rapport avec la gravité du sujet.

Nous avons entendu des gens du peuple faire les plus singuliers commentaires au sujet de cette statue. Il est juste d'ajouter, comme cette œuvre est placée dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, que Nice compte parmi ses grandes familles celle des comtes de Orestis, les braves gens étaient autorisés à penser que le nom d'Oreste était une traduction française de celui d'un de leurs anciens magistrats municipaux.

XXV

L'ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS-DE-PAULE
UNE MAISON HISTORIQUE

L'église Saint-François-de-Paule, construite comme nous l'avons dit, par les Minimes, en 1736, sur les plans de Guarini, qui fut aussi l'architecte de la chapelle de la Miséricorde, est conçue dans les mêmes données, mais dans de plus vastes proportions. A l'extérieur, même parti pris : fronton triangulaire, pilastres composites. A l'intérieur, une seule nef assez simple, quatre chapelles latérales, dans l'une desquelles, la première à gauche, en faisant face à l'autel, se voit un bon tableau d'Amiconi, représentant la communion d'un doge de Venise. Ce tableau était jadis couvert d'ex-voto, qu'on piquait dans la toile, profanation artistique contre laquelle nous avons élevé des protestations fort heureusement écoutées.

La maison qui porte le numéro 8 de la rue Saint-François-de-Paule, est célèbre par les personnages qui l'ont habitée. Cette maison n'a rien de particulièrement remarquable, elle fait l'angle est de la rue Ernst, ainsi nommée en mémoire du violoniste qui a pendant quelques années

passé l'hiver à Nice. Elle a cinq fenêtres de façade à chacun de ses quatre étages, et une très grande profondeur. Au premier étage, un balcon règne sur toute la façade principale. Ancienne intendance sarde, préfecture des Alpes-Maritimes sous la Révolution et l'Empire, elle reçut les commissaires de la Convention près l'armée d'Italie, Salicetti, Ricord et Augustin Robespierre, l'abbé Grégoire ; les généraux Dumerbion, Anselme, Scherer et Bonaparte. C'est là que logea le pape Pie VII et le roi Victor-Emmanuel.

La première grande exposition artistique de Nice eut lieu dans cette maison, en 1861. Elle fut très brillante, mais les fondateurs et actionnaires n'eurent pas à se féliciter au point de vue financier.

Parmi les noms des exposants, on remarquait : Appian, Hippolyte Bellangé, Biard, J.-L. Brower, Couder, Courbet, Cordouan, de Curzon, Darcy, Detouche, Etex, Fauvelet, Fichel, Flacheron, Flandrin, Frère, Gudin, Guiaud, Hamon, Hébert, Lambinet, Landelle, Lapito, Lefèbvre, Lenfant de Metz, Loubon, Masure, Mouginot, Ch. Nègre, Me O'Connel, J. Ouvrié, Reverchon, Veyrassat, Vibert, Ziem, etc. Un tableau de Corot, qui ne figure pas au catalogue, donna lieu à un incident des plus comiques ; mais pour être juste, il faut avouer que les artistes français, pas plus que les autres n'étaient guère connus sur les rives du Paillon.

XXVI

LE THÉATRE MUNICIPAL

L'ancien Théâtre Municipal date de 1830, il fut détruit en 1881, par un terrible incendie qui fit de nombreuses victimes. Il n'était pas parfait, l'événement l'a démontré, et ses imperfections étaient depuis longtemps signalées[1].

1. *Revue de Nice*, 3e année, page 61.

Le nouveau théâtre a été construit à la même place. Il conserve sur sa frise l'épigraphe latine qui décorait l'ancien :

Heic blandis animum ludis recreare juvabit,
Et risu et lacrymis oblectans scena docebit.

On aurait pu se dispenser de rappeler par la reproduction de ces deux vers un souvenir douloureux :

Sunt delicta tamen quibus ignovisce velimus[1].

Il a été pris, dans le nouveau théâtre, de nombreuses précautions, pour éviter une catastrophe comme celle de 1881 ; ainsi l'établissement de galeries de refuge et d'escaliers de dégagement, surtout pour les galeries supérieures, l'emploi du fer dans la construction de la salle, emploi qu'on aurait dû étendre à la scène où toute la machinerie est en bois de sapin. Les issues sont encore insuffisantes pour le parterre, les stalles et les fauteuils d'orchestre. La porte du vestibule qui précède le parterre et aboutit au grand escalier, est absolument insuffisante ; rien de plus facile que de remédier à ce grave inconvénient en sacrifiant s'il le faut, la symétrie.

L'aspect de la salle est très riche, il en est de même du foyer, et quant à l'extérieur nous y trouvons de fort jolis détails dans le goût mis à la mode par Charles Garnier, à côté de partis pris qui laisseraient une certaine prise à la critique, si l'on en croyait les gens infaillibles.

Le Théâtre Municipal est spécialement consacré à l'opéra ; depuis plusieurs années on y exécute, avec succès, tous les chefs-d'œuvre du répertoire français qui était presque inconnu à Nice avant l'annexion.

La ville donne à l'impresario une subvention très importante qui lui permet d'engager des artistes d'élite,

1. Horace, Epist. lib. II, ad Pisones.

et de plus elle fournit les décors. Le Théâtre Municipal de Nice est assurément l'un des premiers de France. Il a de glorieuses annales, et si les murs avaient une voix, comme on prétend qu'ils ont des oreilles, ils pourraient nous raconter les nombreux triomphes dont ils ont été témoins.

XXVII

LA BIBLIOTHÈQUE

A l'entrée de la rue Saint-François-de-Paule, du côté du Cours, s'élève une grande vieille maison dont l'escalier assez original, qui y divise la façade en deux, est éclairée par de grandes fenêtres aux petits bois bizarrement découpés. Le premier étage est occupé par la Bibliothèque Municipale, ainsi que l'indique, du reste, l'écriteau délabré placé au-dessus de la porte d'entrée de la maison.

On s'occupe en ce moment, sous l'intelligente direction du docteur Sauvaigo, de faire le catalogue, qui n'existait pas, car on ne peut donner ce nom aux listes incomplètes de livres, mises à la disposition du public, et dans lesquelles s'étaient introduites les classifications les plus étranges; pour n'en citer qu'une seule : Lamartine était classé à la lettre M.

La bibliothèque de Nice renferme environ 90,000 volumes, dont 300 incunables et 125 manuscrits. Parmi les meilleurs recueils qu'elle possède, nous pouvons citer : les *Acta sanctorum* ; la *Gallia christiana* ; les 70 volumes de la collection des documents sur l'histoire de France; le recueil des historiens des Gaules, en 18 volumes richement reliés en maroquin jaune et filets dorés ; les œuvres de Cuvier, en 20 volumes.

Parmi les ouvrages rares, la bibliothèque municipale possède : une bible manuscrite du XIII[e] siècle, avec

vignettes et lettres ornées ; un livre d'heures, manuscrit flamand du XIV[e] siècle, reliure de l'époque en veau frappé ; les statuts de l'ordre du Saint-Esprit, imprimés à Paris sous Henri III, reliure du XVI[e] siècle ; les œuvres de Baptiste Fulgesi, 1508, reliure Grolier, fort élégante ; un Cicéron, édition des Giunti de Florence, reliure du XVI[e] siècle, avec tranches dorées et gaufrées ; Riccioli, géographie et hydrographie, reliure en parchemin avec filets dorés ; sur le plat, se trouvent les armes peintes de Monaco sous Honoré II ; Perse et Juvénal, manuscrit sur vélin du XV[e] siècle, reliure en maroquin vert et or, faite à Venise à la même époque ; historial de messire Bertrand Duguesclin, manuscrit relié en parchemin ; Hartman Schedel, chronique de Nuremberg, 1483 ; Guillaume de Loris, le Roman de la Rose, 1519 ; les sermons de Jacques de Voragine, Venise, 1497 ; œuvres de Gerson, 1488 ; la Divine Comédie, 1491 ; Pétrarque, Bâle, 1496 ; œuvres de saint Bernard, 1495 ; œuvres de Vitruve, imprimées à Venise en 1511 ; Pelles François, de Nice, traité de mathématiques, imprimé à Turin en dialecte niçois, 1492 ; Fulconis, de Nice, *Cisterna Fulcronica*, Lyon, 1562, dialecte niçois ; Voyage en Bulgarie, en 1841, manuscrit original de Blanqui, de Nice, membre de l'Institut de France. Ce manuscrit est tout entier de la main de l'auteur. Mémoires de Pierre Mellarede, intendant général du Comté de Nice ; Mémoires de Scaliero et de Bonifassi, sur l'histoire de Nice.

La bibliothèque de Nice possède une collection de médailles qui proviennent du legs du comte de l'Escarène et de l'achat des collections de M. Guilloteau. Dans la collection achetée des héritiers Guilloteau se trouvent divers objets : bagues, épingles, colliers de l'époque romaine et deux pièces d'argenterie provenant de la vaisselle plate de Napoléon I[er].

La ville possède également un certain nombre d'objets antiques, trouvés dans les fouilles faites à Cimiez, et d'envois de l'Etat, ces derniers provenant de la collection Campana. Elle possède en outre plusieurs monuments épigraphiques de l'époque romaine, entre autres trois bornes milliaires de la voie *Julia-Augusta*, partie comprise entre la Turbie et le quartier de Saint-Pierre, au vallon de Laghet. Elles portent les numéros 604, 605, 606, et correspondent aux numéros 8100, 8102, 8103 du *Corpus*, de Mommsen, tome V, volume 2.

On a également incrusté dans les murailles un grand nombre de fragments d'inscriptions trouvées à Cimiez, mais les inscriptions funéraires suivantes ayant été données avec des variantes, il est peut-être utile d'en rétablir le texte original.

Dans la deuxième salle en entrant est placée une inscription qui faisait partie de la collection Guilloteau et qui est ainsi conçue :

D m
OCONIÆ. SECVNDINÆ
VXORI. RARISSIMÆ. CuIVS
IN. VITA. TANTA. OBSEQVIA
FVERVNT. VT. DIGNE. MEMOR
EIVS. ESSET. REMVNERANDA
ET. QVONIAM. PAVPERTAS
EST. IMPEDIMENTO

---

*init vi*SO SOLACIVM

Edmond Blanc croyait avoir lu FUIT IPSO FACTUM.

Quoique l'état de la pierre rende la lecture difficile, le mot SOLACIVM est parfaitement lisible ainsi que les lettres S O qui le précèdent. Au commencement de la ligne, dont nous avons pris l'empreinte, on y peut lire, avec

beaucoup de bonne volonté, comme Mommsen, INIT; à la suite de ces lettres il reste un espace de quatre centimètres dans lequel toute trace de lettre a disparu. C'est pourquoi nous rejetons absolument la version d'Edmond Blanc.

Il est une autre inscription que Mommsen dit n'avoir pas trouvée à la bibliothèque de Nice ; elle y est cependant devant le milliaire DCV. C'est un petit ossuaire qui porte l'inscription suivante :

PARENTES FILiaE. PIENT
IMMATURA. . . MORTE
SVBRe. . . . .
MONIMENT. . . . . . END
INSTITUERVNT

Quoique la pierre soit détériorée, la lecture en est encore facile.

La troisième inscription, pour laquelle Mommsen et Edmond Blanc ne sont pas d'accord, est la suivante, qui se trouve dans la première salle de la bibliothèque et provient de la collection Guilloteau :

T. GALERIVS
EVTYCHES
IIIII VIR AVG
D DOMITIÆ. HE m
LIADI. VXORI
MERENTISS.

Edmond Blanc avait lu EVTYCHIVS, deux L à HELIADI et F après MERENTISS.

Enfin, la plus intéressante des inscriptions qui sont conservées à la bibliothèque de Nice, est celle trouvée en 1840 dans des fouilles pratiquées sur le quai Saint-Jean-

Baptiste, et qui fait mention d'un *collegium dendrophorum*. Voici le texte de cette inscription :

L. BLA. IVNIVS CORNVTVS
MAGISTER COLL. DENDRO
PHORVM ARAM ET PAVI
MENTVM SCHOLÆ ET PRO
NAVI DE SVO FECIT
ET SPORTVLAS DEDIT SING
DENDROPHORIS. X SINGVLOS
eT. VINVM. PASSIM. DIVISIT

Une plaque de marbre, provenant de l'ancien couvent de Saint-François, porte, en lettres gothiques, l'inscription suivante :

Hoc presens Dei habitaculum nobilis Petrus Martini magno retabulo decoratum fecit consecrari ad cultum genitricisque sui per dominum Johannem Burle, episcopum anno Domini MCCCCX Francisci.

Au milieu des caractères est gravé l'écusson de Pierre Martini, que nous avons déjà vu rue du Malonat.

On remarque dans les salles quelques fragments de sculptures grecques au sujet desquels nous avons rédigé un mémoire qui a été publié par la Revue des sociétés savantes. La Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes l'a reproduit dans le tome XI de ses annales. Ces sculptures proviennent de la collection Guilloteau. Presque tous les archéologues pensent que, malgré le dire de M. Guilloteau, prétendant que tous ces objets avaient été trouvés dans le voisinage de sa propriété de Cimiez, ces marbres ont été achetés par lui à des marchands d'antiquités ou, plus probablement, à des marins grecs qui souvent font un trafic de ces objets. Il serait assez singulier, en effet, que ces cinq marbres d'époques différentes, aient été transportés à Cimiez dans l'antiquité

et qu'ils aient tous pour origine la même contrée de la Grèce, c'est-à-dire les environs d'Athènes.

La sculpture la plus importante est une stèle de 0m,72 de hauteur, taillée dans un bloc assez irrégulier de marbre blanc. Dans un encastrement dont la partie supérieure forme un demi-cercle, le sculpteur a représenté un jeune homme ayant une couronne sur la tête et tenant une palme à la main. Le menton et le bas des joues sont couverts d'une barbe naissante. Les formes sont un peu massives, les jambes sont un peu courtes, mais l'ensemble indique une bonne époque, une main habile et une certaine étude de la nature. Plotis, tel est le nom du défunt, devait exceller dans la lutte, le développement des pectoraux, des deltoïdes et des biceps, semblent du moins l'indiquer. Voici comment j'ai traduit l'inscription qui se trouve dans la partie supérieure de la stèle : « Plotis qui remporta tant de victoires dans les gymnases d'athlètes, repose sur le rivage du Pirée baigné par les flots.

« La fin de sa vie et de ses triomphes fut prompte, comme si les destins avaient empêché de dévider le fil de ses jours. »

Sous le bras droit de Plotis se trouve une courte inscription indiquant qu'Ilaros fit ce monument pour son camarade d'enfance. Auprès de ce marbre se trouve une urne pleine, en marbre blanc, brisée au col et d'un style très pur.

Ce vase massif est du genre de ceux dits de Marathon ; il a près de 0m,60 de hauteur, sur une largeur de 0m,25, à la partie la plus large de la panse, sur laquelle sont gravés, en bas-reliefs, deux personnages : l'un assis et l'autre debout. Ces deux figures sont un peu frustes, mais d'un très bon style. C'est un vase athénien d'une bonne époque, certainement antérieur à la stèle de Plotis,

mais peut-être est-il contemporain, vu la forme des lettres de la courte inscription qui y est gravée, du débris de stèle que nous allons décrire.

A n'examiner que la partie supérieure de ce troisième monument, on pourrait supposer qu'il remonte à une très haute antiquité, car le type du génie de la mort, qu'on y a voulu représenter, s'était conservé intact et se reproduisait religieusement sur les monuments funèbres. Nous le retrouverons, en effet, sur la stèle d'Aristion, à l'ancien cimetière du Céramique, à Athènes, stèle d'un style des plus purs représentant un jeune homme et un enfant. Dans la stèle du Céramique on ne voit plus comme dans la nôtre les deux colombes ; elles ont sans doute été brisées, mais les génies semblent calqués l'un sur l'autre ; la pose est la même, une main sur la poitrine, l'autre sur le front. La tête de femme, sculptée sur la stèle, est d'un beau caractère ; la coiffure est des plus élégantes. L'inscription porte le nom de la morte et le mot *Salaminia* qui indique encore la provenance de cette intéressante sculpture. Un petit ex-voto de $0^{m},21$ de hauteur, sur $0^{m},30$ de longueur, d'un travail assez négligé mais d'un style archaïque, est digne d'attirer l'attention des archéologues. Ce petit marbre représente Asclepios et Hygie sollicités par trois personnages dont un enfant.

Enfin, le dernier, mais non le moins intéressant de nos petits monuments grecs est une stèle brisée à sa partie inférieure et dont le débris qui nous reste a $0^{m},29$ de largeur sur $0^{m},28$ de hauteur. Ce petit marbre représente en bas-relief, une scène analogue à celle qui est figurée sur la stèle si connue qui se trouve à Athènes au vieux cimetière du Céramique. Sur l'intéressante stèle d'Hégéso, l'un des plus beaux monuments qui se trouvent en ce lieu, la morte est représentée assise et devant elle se

trouve, debout, une jeune fille tenant un coffret à bijoux. Dans notre petit marbre un peu fruste, de Nice, la morte est également représentée assise sur un siège semblable à celui d'Hégéso; devant elle se trouve, debout, un jeune enfant auquel elle semble faire cadeau d'un objet en lui adressant un conseil ou une recommandation. La sculpture de ces deux petites figures est ravissante, d'une grâce parfaite et du meilleur style, quoique n'étant guère qu'à l'état d'ébauche.

Lorsque M. Léon Heuzey, conservateur des antiques au musée du Louvre vit ces débris de sculpture, il nous demanda si la ville ne consentirait pas à les céder à l'Etat, moyennant l'échange avec des moulages des musées de Paris. Et à propos de sa visite à la Bibliothèque municipale, où nous avons eu le plaisir de l'accompagner, nous devons ajouter que nulle part en Europe, dans aucun établissement public, le savant archéologue n'avait reçu un accueil semblable.

Un journal de Nice eut même l'occasion d'en dire un mot. Si M. Heuzey revenait nous visiter aujourd'hui, il est certain qu'il serait surpris du changement qui s'est opéré.

XXVIII

LE PAILLON

Alphonse Karr a donné du Paillon une définition humoristique. Depuis lors, tous ceux qui en ont parlé se sont fait un devoir de répéter cette spirituelle antithèse. Aujourd'hui, le fameux fleuve reçoit la surverse des eaux de la Vésubie, il est en partie couvert et les blanchisseuses ne font plus sécher leur lessive dans son lit qu'à l'amont du square Masséna. Le Paillon était connu du temps des

Romains sous le nom de *Palo*; c'est ainsi que Pline le désigne livre III, paragraphe 7 : *Igitur, ab amne Varo, Nicea oppidum a Massiliensibus conditum : fluvius Palo*. Et non *Paulon*, comme l'ont écrit plusieurs auteurs. Le nom de ce torrent est celtique, il le doit aux galets qui forment son lit (*paliou*, les galets, pluriel de *pal*).

Prenant sa source au pied du Gros-Braus, près de Lucéram, il parcourt une vallée des plus pittoresques. Il passe à l'Escarène, à Drap, à la Trinité ; recevant dans son parcours les eaux du Paillon de Contes, celles du Paillon de Peille, ainsi que celles de Laghet et de Saint-André, sans compter les nombreux torrents et ravins qui s'y jettent et que l'on nomme, à Nice, des vallons.

Le déboisement des montagnes avait eu pour conséquence l'écoulement rapide des eaux sur les surfaces dénudées, de sorte que, lors d'une pluie d'orage, le Paillon gonflé par l'apport des eaux de tous ses affluents, arrivait à Nice, en moins d'une heure, coulant à pleins bords, entraînant tout ce qui s'opposait à son cours et faisant d'affreux ravages.

Le 9 octobre 1530, notamment, le Paillon inonda tout le territoire de Nice renversant les murailles, les arbres, les maisons, et faisant de nombreuses victimes. Toutes les propriétés de la plaine furent ravagées, leurs limites ne se retrouvaient plus ; le pont Saint-Antoine, seule communication entre la ville et la rive droite, fut entièrement détruit. Rétabli, comme nous l'avons déjà dit, en 1532, il a résisté depuis lors et la réparation exécutée en 1565, ainsi que le constate l'inscription que nous avons citée, n'eut pour objet que le rétablissement de deux voûtes coupées pour les besoins de la défense, lors du siège de 1543.

A l'époque de la guerre de la succession d'Autriche, dans la nuit du 13 au 14 avril 1744, un bataillon de l'armée

franco-espagnole, qui traversait le Paillon pour attaquer les hauteurs qui couvrent Villefranche, perdit plus de 300 hommes et six officiers, par suite d'une crue subite qui vint les surprendre dans le lit du torrent.

Le niveau de l'eau s'est élevé jusqu'à $1^{m},60$ en contre-bas du trottoir [1] du Pont-Vieux dans sa partie horizontale, lors de la plus grande crue observée depuis le commencement de ce siècle. Le débit maximum du torrent a été estimé à 500 mètres cubes par seconde.

Les crues sont maintenant beaucoup moins redoutables à cause des reboisements effectués depuis 1863. Elles sont moins rapides et moins abondantes, ce qui a permis de couvrir en partie ce torrent et d'y créer de magnifiques jardins.

Par suite des travaux de reboisement des montagnes aux environs de Nice, il s'est produit, ce à quoi l'on devait s'attendre, un changement remarquable dans les conditions atmosphériques. Jadis les objets éloignés se détachaient à la vue comme découpés sur le fond, ce qui les faisait paraître plus rapprochés; il n'y avait presque pas d'effet de perspective aérienne, d'où résultait une certaine sécheresse dans le paysage. Depuis que les plantations ont acquis un certain développement, la vapeur d'eau qu'elles ont attirée autour des surfaces autrefois arides, a adouci les contours; il n'est plus rare, maintenant, de voir les hauteurs qui environnent la ville, baignées d'une atmosphère bleuâtre, qui marque merveilleusement les divers plans et donne à l'ensemble du paysage un aspect plus harmonieux et plus doux.

1. Les trottoirs en bois de ce pont datent de 1832.

XXIX

LE SQUARE MASSÉNA

La première partie du Paillon qu'on couvrit fut le square Masséna, aujourd'hui décoré d'une statue du maréchal, inaugurée le 15 août 1869. Cette statue est l'œuvre du sculpteur Carrier Belleuse.

La ville de Nice eut à soutenir avec l'artiste un procès qu'elle perdit. Le jour de l'inauguration, au moment même où les autorités étaient assemblées pour la cérémonie, un accident arriva aux tribunes, qu'on avait fait élever pour la fête, sur la promenade des Anglais. Il y eut de nombreux blessés, mais, heureusement, cet accident ne coûta la vie à personne.

La statue de Masséna n'est certainement pas le chef-d'œuvre de Carrier Belleuse. Quoique la physionomie du héros soit fidèlement rendue, tout le monde est d'accord pour trouver que la tête n'est pas en proportion avec le reste du corps ; elle est beaucoup trop petite. On a aussi critiqué, mais à tort, selon nous, la figure de femme qui représente l'histoire gravant le nom du héros. C'est une figure élégante et certainement la meilleure partie de cette composition artistique. L'artiste a dû s'inspirer, pour la figure de Masséna, du beau portrait peint par Hersent, membre de l'Institut, que le maréchal donna à la ville et qui occupe une place d'honneur dans la salle du Conseil municipal. En 1815, ce portrait fut relégué dans les greniers de la Mairie. M. le comte de Saissy étant nommé consul de la noblesse, obtint du roi Charles-Félix, malgré l'opposition qui avait été faite par M. le comte de l'Escarène, alors ministre, que ce portrait fût replacé dans la salle des délibérations. Masséna y est représenté debout, en grand costume

de cour, avec le manteau ducal. Ses traits rappellent le type commun de nos montagnards, rusés et persévérants, desquels, du reste, il tire son origine. Sa famille est de Levens, que son père et ses oncles quittèrent, l'un pour s'engager dans le régiment Royal italien, les deux autres pour se rendre à Toulon, où ils travaillaient comme simples ouvriers. En 1750, ils vinrent s'établir à Nice, où ils exercèrent leur profession de tanneur et de fabricant de savon. En 1754, Jules Masséna, l'aîné, épousa la fille d'un Français nommé Fabre, qui avait entrepris les travaux du port de Lympia. Il se mit dès lors à faire le commerce des vins.

André Masséna naquit de ce mariage, le 6 mai 1768.

A la mort de son père, sa mère s'étant remariée avec un négociant de Nice, nommé Féraudy, les parents de Jules recueillirent les enfants du premier lit, et André fut de ceux qui tombèrent à la charge d'Augustin Masséna, son oncle.

L'odeur du cuir tanné ne lui plaisait sans doute pas, car, si l'on en croit la chronique, on le trouvait plus souvent au bord de la mer ou dans le lit du Paillon qu'à la tannerie de son oncle, qui, à bout de patience, finit par l'embarquer comme mousse.

A dix-huit ans, il s'engagea dans le régiment où son oncle Marcel était sous-officier. C'est grâce à ce dernier qu'il apprit à lire, à écrire et à calculer. Il fut nommé caporal en septembre 1776, sergent, le 18 avril de l'année suivante, et passa aux Chasseurs Royaux de Provence, où il n'arriva qu'au grade d'adjudant-sous-officier. Ayant pris son congé en 1789, il épousa Mlle Lamarre, fille d'un chirurgien d'Antibes, où le 1er février 1791, il fut élu adjudant-major de la garde nationale. Il fut nommé, à Vence, chef du 2e bataillon de la garde nationale mobilisée du Var, qui fit plus tard partie de la fameuse 32e demi-brigade.

Alors commence la glorieuse carrière de Masséna, que cinq ans plus tard Bonaparte surnommait l'enfant chéri de la victoire. Si l'élève de Brienne avait su le grec, je dirais qu'il avait voulu faire allusion au lieu de sa naissance, Νικη, le nom grec de Nice, signifiant victoire.

Masséna est né dans une maison, aujourd'hui détruite, du quai Saint-Jean-Baptiste, presque en face du monument qui lui a été élevé.

XXX

LE CASINO

Pendant des années ce ne fut qu'un cri : il faut un Casino à Nice ! La presse fit chorus, et, conformément au vœu général, sur l'emplacement du Paillon, et couvrant une superficie de près d'un hectare, surgit en vingt mois l'édifice tant désiré. Les travaux furent commencés au mois d'avril 1881 et la première pierre du Casino fut posée le 19 novembre de la même année.

On avait exigé que le concessionnaire ne dépassât pas certaine limite de hauteur, pour que le soleil ne fût pas enlevé aux maisons du quai Saint-Jean-Baptiste. Les bas-côtés de l'édifice ne devaient pas dépasser $8^{m},50$ de hauteur. Des restrictions du même nature avaient été faites pour le bâtiment principal.

Ne tenant aucun compte des efforts faits pour maintenir le projet dans les données imposées, les critiques daubèrent à qui mieux mieux sur la construction nouvelle : ça un casino ! mais c'est un grenier à fourrage ! une *feniera*, comme on dit à Nice. — La façade est trop basse, elle est écrasée ! — Au contraire, elle est trop haute, puisqu'elle cache la vue du Vinaigrier et du Mont Gros ! — On aurait pu ajouter : et même celle du cimetière du Château.

Evidemment, la façade du Casino n'est pas un chef-d'œuvre d'architecture, mais remplit-elle le but qu'on s'est proposé ? Présente-t-elle quelque incorrection choquante ? Correspond-elle, oui ou non, aux exigences du cahier des charges et aux besoins de la ville ?

Le Casino, établi sur le prolongement du côté est de la place Masséna, offre, sous ses trois côtés bordés d'arcades, un parcours couvert de 327 mètres, ce qui n'est à dédaigner dans aucune ville, pas même à Nice. Ses terrasses, donnant sur le prolongement de la place Masséna et communiquant avec le pavillon central et les deux pavillons d'angle, offrent aux abonnés du Cercle de superbes promenoirs en plein soleil, avec la vue de la mer, de la place, du Jardin Public et de la Jetée-Promenade. Dans les mois d'hiver, principalement en décembre, les couchers de soleil, vus de la place, sont un des spectacles les plus grandioses qu'il nous ait été donné d'admirer. Les arbres du Jardin Public, les palmiers du quai, la grande coupole orientale et les tourelles indiennes de la Jetée-Promenade se découpent en repoussoir sur un ciel de métal en fusion ; à l'horizon, le promontoire d'Antibes se dessine en violet, tandis que le phare de la Garoupe nous envoie, à travers la baie, les rayons de son feu fixe qui semble surveiller la mer. Au-dessus de ces silhouettes pittoresques, des nuages d'un gris rose flottent dans le ciel, bordés d'une frange d'or ; leur nuance augmente d'intensité à mesure qu'ils se rapprochent de l'horizon. Ce spectacle admirable, qui dure quelques minutes après le coucher du soleil, se termine assez rapidement ; le crépuscule, à Nice, est de peu de durée, et fait généralement place à un ciel d'une pureté remarquable, où les étoiles brillent d'un éclat particulier, ne scintillant presque pas au-dessus de quinze ou vingt degrés de l'horizon.

L'aménagement intérieur du Casino est bien compris ; après un élégant vestibule qui donne accès au salon de lecture, à l'escalier du cercle et à une salle de jeu, on pénètre dans le jardin d'hiver, serre grandiose où se trouvent réunis les plus curieux spécimens de la flore tropicale. Ce vaste *hall*, dont toute la charpente est en fer, correspond aux salles du restaurant et du café, au salon des dames, aux salles de jeu et au théâtre. La salle du théâtre est très élégante ; elle se compose d'un vaste parterre et de deux rangs de loges. Au pourtour règnent deux rangs de fauteuils et, récemment, on a établi un grand balcon en gradins, à la hauteur du premier rang de loges, qui garnit tout le fond de la salle. Ce changement de disposition était indispensable, car, le fond de la salle étant occupé par un mur percé de trois grandes fenêtres, les artistes qui étaient en scène éprouvaient l'impression fâcheuse que produit le vide d'une salle de spectacle, et, à un autre point de vue, c'était une perte de places. Lors de la construction, le projet fut présenté, en notre présence, à l'homme compétent par excellence en matière de théâtre : Victorien Sardou engagea M. Lazard à introduire quelques changements dans la disposition du fond de la salle. L'expérience a démontré la justesse de ses observations.

Nous ne critiquerons qu'une seule chose, à laquelle il est du reste facile de remédier, dans la décoration de la salle : ce sont les énormes médaillons représentant les musiciens célèbres. Les dimensions hors nature de ces têtes de géants réduisent, dans des proportions extraordinaires, les différentes parties du théâtre.

Le Cercle, qui occupe le premier étage du bâtiment principal, sur la place Masséna, est des plus confortables et des mieux disposés. La salle des fêtes est splendide.

La foule qui se presse au théâtre, dans le jardin et les

salons du Casino, prouve que cette création répondait à un besoin réel, et, de plus, fait l'éloge de l'administration qui a su se concilier ainsi la faveur du public.

Le Paillon est couvert depuis le Casino jusqu'à la mer, réunissant par un élégant jardin de deux cents mètres de longueur, sur une largeur moyenne un peu moindre, le square des Phocéens et l'ancien Jardin Public.

XXXI

LA PROMENADE DES ANGLAIS

On a toujours vanté la fameuse promenade de la *Chiaja* et l'on a eu raison ; la promenade des Anglais n'est pas aussi large et n'est pas plantée de grands arbres, elle n'a ni statues, ni cafés, ni aquariums, mais elle n'est pas séparée de la mer par une route ; il ne faudrait, pour rivaliser avec Naples, que quelques îles à l'horizon et un plus large développement de la baie, qui cependant ne manque pas d'ampleur.

La promenade des Anglais est dallée en ciment dans une grande partie de son parcours ; à l'entrée, devant le Jardin Public, elle fait saillie du côté de la mer, de façon à former une belle esplanade, d'où l'on peut entendre les concerts qui ont lieu dans le kiosque du Jardin Public. Il est fâcheux que, de ce point, la Jetée-Promenade intercepte la vue de la baie. Cet établissement a été incendié avant d'être livré au public. Reconstruit dans un style qui s'est inspiré des monuments hindous, il est relié au rivage par une large jetée sur pilotis. Ce casino serait fort agréable l'été, si l'on pouvait y joindre un établissement de bains de mer. On croit généralement qu'il n'est pas destiné à faire, pendant l'hiver, une trop fâcheuse concurrence à son voisin de la

place Masséna, mieux abrité et dont l'abord est plus facile. Cependant, les salons sont superbes, particulièrement ceux du Cercle et du restaurant. La salle de spectacle est richement décorée, dans le style indien, et la direction, par le soin apporté au choix de ses artistes, et surtout de son orchestre, mérite les encouragements du public, qui ne sauraient lui faire défaut.

La promenade des Anglais date de 1824; la plage, à cette époque, s'étendait jusqu'au mur des jardins, laissant à peine un sentier pour le passage des piétons.

La mendicité, qui n'est pas encore détruite à Nice, atteignait à cette époque de bien autres proportions que de nos jours. La colonie anglaise qui fut la première à fréquenter notre littoral, trouva un moyen ingénieux pour occuper tous ces mendiants, ce fut de les faire travailler, moyennant salaire, à l'élargissement du sentier qui bordait la plage. En 1856, la voie fut élargie de manière à permettre le passage des voitures; des bancs de pierre furent placés de distance en distance le long du rivage; enfin, grâce au concours financier des propriétaires voisins, en 1862-63 sa largeur totale fut portée à 27 mètres, pour la route et la promenade, qui fut plantée d'arbres. En 1890, cette dernière fut dallée en ciment depuis le Jardin Public jusqu'aux abords du boulevard Gambetta. La longueur de la promenade, depuis le pont des Anges jusqu'au pont de Magnan, est de près de 1,900 mètres, auxquels on peut ajouter les 960 mètres du quai du Midi, jusqu'à l'escalier du Château, ce qui fait, en ville, une promenade de 2,850 mètres, qui se prolonge encore vers le Var de près de 4 kilomètres, avec une piste pour les chevaux et un passage pour les piétons, outre la route carrossable. On avait, lors des plantations de 1863, établi deux haies en pourpier marin, avec des lauriers roses, des tamaris, des palmiers et des phito-

lacas. Les ras de marée ont détruit la moitié de ces plantations ; on ne les a plus conservées que du côté de la chaussée.

Des pêcheurs tirent leur filet sur la plage, c'est un des spectacles les plus attirants pour les flâneurs ; on voit ces derniers suivre de l'œil la courbe des flotteurs qui va se rétrécissant, pendant qu'aux bouts des longues cordes attachées au filet, une douzaine d'hommes et souvent davantage halent, en s'aidant d'un bout de filin attaché à une bricole passée sur leur épaule gauche. Cette cordelette se termine par un morceau de liège qui, balancé et vivement projeté contre la corde du filet, enroule autour de celle-ci le filin par lequel il est attaché à la bricole. C'est par ce moyen et en tirant tous ensemble que les pêcheurs arrivent à sortir leurs grands filets de la mer. Ils marchent à reculons quelques pas en tirant et, quand il y a une certaine longueur de corde ou de filet hors de l'eau, celui qui est le plus éloigné du rivage quitte cette place et passe au premier rang et ainsi de suite à chaque reprise de la manœuvre.

Nos pêcheurs sont généralement jambes et pieds nus, les anciens se coiffent du grand bonnet de laine rouge, comme à Naples ; les autres, dans des costumes divers, portent le chapeau mou et la ceinture rouge ou bleue. Quand le filet forme la poche et que le résultat de la pêche va être connu, on voit la foule des promeneurs dégringoler le long des perrés et se précipiter sur la rive. Hommes, femmes, enfants tout le monde se bouscule pour se rendre compte du coup de filet, ce qui prouve qu'il y a encore en nous un peu de l'instinct du sauvage d'où nous descendons directement. Quand nos pêcheurs ont achevé leur travail, ils tirent leurs barques sur le rivage en glissant successivement des rouleaux sous la quille. Un câble

qui se bifurque en Y est attaché à deux fortes chevilles fixées aux flancs du bateau du côté de l'avant. Une quinzaine d'hommes, tous assis sur les galets, halent sur le câble, et les plus rapprochés de la mer viennent prendre rang à l'extrémité de cette grappe humaine, à mesure que le bateau s'avance. Quand le coup de filet a ramené un dauphin ou un *monge* (moine de mer), ou tout autre gros poisson rare, les pêcheurs le promènent au son du tambour et sollicitent l'obole des passants.

Le fait est que ces sortes de captures ne sont pas toujours heureuses pour ceux qui les font. Les pauvres gens y perdent souvent leur filet; aussi les marsouins sont-ils considérés comme les pires ennemis des pêcheurs de Nice. A partir du mois d'avril quand la mer est calme, on les voit par bandes, se jouer à la surface et exécuter à peu de distance du rivage des bonds prodigieux.

Le 27 novembre 1650, à 8 heures du jour (c'est-à-dire vers deux heures après-midi), l'évêque de Nice partit de Sainte-Réparate processionnellement en compagnie du clergé, des consuls et d'un certain nombre de personnes pour aller à la plage, mais avant il passa à l'église Saint-Jacques, dans laquelle il commença les litanies à l'autel de Saint-Pierre, sur lequel était exposé le Saint-Sacrement ainsi que les reliques du saint; puis, continuant les litanies il se dirigea vers la mer. Quand il fut arrivé sur le rivage près de quelques barques et felouques, le révérendissime évêque s'embarqua avec deux ou trois chanoines. Un autre bateau qui l'accompagnait portait le serpent de la Cathédrale avec son instrument. Quand ils furent au large devant le Barri-Vieux, le révérendissime évêque, par l'autorité qui lui avait été conférée par un bref obtenu de Sa Sainteté, maudit les dauphins qui régnaient dans nos mers, afin qu'ils ne puissent plus faire autant de mal aux

filets des pêcheurs, ce qui, dit le manuscrit que nous citons et qui se trouve à la Bibliothèque de Nice, leur avait coûté grand dommage, ne pouvant plus avec leurs filets prendre du poisson. La cérémonie achevée il s'en retourna à terre et là fut reçu par les seigneurs chanoines Martini de Bendegiun et Curtis d'Aspromonte, ainsi que par le clergé, mais non par Messieurs les consuls, parce que vexés de n'avoir pas été aussi embarqués pour voir une telle cérémonie ils étaient retournés à Sainte-Réparate, point de départ du cortège.

Trois coquets établissements de bains de mer s'échelonnent le long de la promenade des Anglais ; leurs cabines multicolores garnissent la plage sur une longueur de plus de 300 mètres. Il n'est pas rare de voir des baigneurs au mois de janvier. En hiver, la température de l'eau de mer est généralement de 18° centigrades vers midi. Dès le mois d'avril les bains sont très fréquentés et la saison se prolonge jusqu'en octobre. C'est vers 6 heures du soir, en été, que la plage offre le plus d'animation. La *fashion* se donne rendez-vous aux bains Georges, qui réunissent le public brillant et bruyant. Les familles fréquentent plus particulièrement les bains Lambert, qui sont les plus éloignés.

A cette heure-là, on voit incessamment circuler d'un établissement à l'autre les marchands d'oublies et de choux à la crème, offrant leur marchandise à travers les groupes, assis le long du rivage en attendant une cabine, ou se reposant après le bain, tout en caquetant et s'amusant du spectacle que leur donnent les baigneurs. Vous voyez de temps en temps une ombrelle s'incliner pour cacher un éclat de rire ou masquer une confidence : « Voyez donc ce monsieur qui se baigne avec son lorgnon et une ombrelle ! Mlle X... qui pose en se faisant arroser d'eau douce au

sortir du bain. — C'est égal, elle a des cheveux superbes; c'est une jolie personne ! — Elle le sait trop bien. »

Gare aux maigres formes de Mme M... ou aux muscles trop développés de Mme N..., que l'on a déjà nommée la Vénus Hottentote.

Aussi, ceux qui viennent aux bains pour le bain lui-même choisissent une autre heure, le matin par exemple, avant que la brise de mer ne commence à souffler et que les rayons du soleil ne soient trop ardents.

Généralement, jusqu'à 7 heures du matin, la mer est très calme. Quelquefois, la surface ne présente pas une ride et reflète la couleur tendre et nacrée d'un ciel du matin ; vers 7 heures, un léger liséré d'un bleu foncé se montre à l'horizon, allant en s'élargissant peu à peu ; un faible ressac commence à se faire sentir, la brise s'approche, et, vers 9 heures et demie ou 10 heures, elle soufflera dans son plein. Après le coucher du soleil elle diminuera progressivement, pour faire place à la brise de terre, qui, à son tour, soufflera toute la nuit, nous apportant la fraîcheur des cimes alpestres.

C'est grâce à cette disposition particulière que notre contrée jouit en été d'une fraîcheur relative, le thermomètre dépassant rarement 28 degrés centigrades. Les nuits d'été, à Nice, sont d'une suavité exceptionnelle; aussi, sont-elles plus bruyantes : concerts sur les places, devant les cafés, chants dans les rues et dans les jardins, bals en plein air, sans compter les promenades sentimentales au clair de lune, sous les oliviers, qui du moins, celles-là, ne troublent pas le repos des dormeurs.

La promenade des Anglais est bordée de villas et d'hôtels. Parmi les principales constructions nous pouvons citer : l'hôtel des Anglais, qui n'offre rien de remarquable au point de vue architectural si ce ne sont ses grands bal-

cons en fer, à l'américaine, très commodes peut-être, mais qui lui donnent l'aspect d'une grande cage. Le Cercle de la Méditerranée, très confortablement distribué, et dont la salle des fêtes peut servir de salle de spectacle. La façade, du côté de la mer, est chargée de pastillages d'un goût douteux; elle est loin de valoir la façade sur la rue Halévy, qui est très bien comprise. Cette dernière rue est ainsi nommée parce que le célèbre compositeur dont elle porte le nom est mort dans un des pavillons de la villa Masclet, située à l'angle de la rue de France. Viennent ensuite, l'hôtel du Luxembourg, la maison Defly, qui fut habitée par Mme Ratazzi; la villa du comte Potocki; au numéro 25 la maison Dalmas, habitée par le dey d'Alger, en 1830, et plus tard par Meyerbeer, dont la rue voisine porte le nom. Les hôtels de la Méditerranée, Westminster, de Rome, la villa Gautier, autrefois dépendante de la villa Diesbach. M. le comte de Diesbach était un ancien colonel d'un régiment suisse de la garde royale, et descendait de l'un des pages de Louis XI, enfermé avec lui lors de sa captivité de Péronne. C'est dans la villa Diesbach qu'eut lieu la première réunion de la Société d'agriculture et d'acclimatation des Alpes-Maritimes, provoquée par les rédacteurs de la *Revue de Nice*[1].

L'abbé X..., qui avait déjeuné avec les officiers du 8e hussard, de passage à Nice à son retour d'Italie, se rendait aussi à cette réunion ; il rencontra l'un de nos amis, qui, à cette époque, s'occupait beaucoup de questions astronomiques et qui crut devoir lui offrir de voyager de conserve : « Volontiers, dit l'abbé, qui était un botaniste distingué ; à nous deux nous avons quelques chances d'arriver, car vous regardez toujours en haut, tandis que moi j'ai l'habitude de regarder en bas ; la moyenne nous permettra peut-

1. MM. Bonnaire, Brun, Burnel et Malard.

être d'éviter les voitures. » La promenade, à cette époque, n'avait pas encore de trottoirs.

On remarque plus loin la villa de Lenval, jadis villa Stirbey, primitivement de Orestis, qui fut habitée par l'impératrice de Russie, Maria Fédérowna. La villa Lions, où mourut, en 1868, le roi Louis de Bavière. Ali Pacha et la grande-duchesse Stéphanie de Bade moururent également dans l'une des villas Lions en 1859. La villa Carlone, ancienne propriété Guiglia, habitée, de 1812 à 1814, par la belle princesse Pauline Borghèse. La nouvelle villa Carlone, aujourd'hui villa Romanoff. On sait que Carlone, artiste et écrivain distingué, ancien consul de Nice, chevalier de la Légion d'honneur, légua sa fortune à la ville, pour la fondation d'un musée, et qu'il a laissé des mémoires qui ne doivent voir le jour qu'en 1973.

Plus loin, on rencontre la jolie villa Starzinski ; au numéro 85, l'ancienne villa Villemessant ; puis la cité de la promenade des Anglais comprenant, entre autres, les habitations de Mme Gustave Fould, de Cordier et d'Etex.

XXXII

QUARTIER DE LA CROIX-DE-MARBRE

La circulation des voitures autre que celles de luxe est interdite sur la promenade des Anglais ; aussi tous les charrois se font-ils par une voie parallèle : la route Nationale n° 7, qui, dans la traversée de Nice, prend les noms de rue de France et de rue Masséna. Plusieurs rues transversales mettent ces deux voies en communication, entre autres la rue du Congrès, ainsi nommée parce qu'elle traverse la place de la Croix-de-Marbre, où était situé, en 1538, lors du congrès de Nice, le couvent des Frères mineurs de l'Observance où demeura le pape Paul III.

Le 9 mai 1538, vers 11 heures du matin, l'empereur Charles-Quint arriva de Gênes à Villefranche, à bord de la galère du prince Doria escortée de vingt-sept autres navires; il était accompagné d'une nombreuse suite et de trois mille hommes de sa garde. Des négociations s'ouvrirent entre l'Empereur et le duc Charles III de Savoie, pour que le Château de Nice fût livré à Pierre-Louis Farnèse, neveu du pape, qui devait l'occuper avec une garnison espagnole, pendant le temps des conférences que l'on estimait devoir durer trente ou quarante jours.

Le duc était d'avis de s'en rapporter à la parole de l'Empereur, qui promettait que la durée de l'occupation ne dépasserait pas celle du congrès. Il voulait donc remettre dans les mains du neveu du pape la forteresse du Château, il s'y engagea même, mais une émeute de la garnison à laquelle se joignit bientôt le peuple de Nice qui craignait que cette occupation ne devînt définitive, le mit hors d'état d'accomplir sa promesse. Son fils, Emmanuel-Philibert, fut enlevé par les conjurés et transporté au Château. La forteresse fut abondamment pourvue de vivres par les magistrats de Nice, qui fournirent même une somme d'argent considérable pour payer la solde arriérée des troupes. On dit que le jeune prince, qui n'avait pas encore dix ans, se rangea bravement du côté de ceux qui ne voulaient pas livrer la forteresse et que, montrant un plan en relief conservé dans la tour Bellanda, il prononça ces paroles : « Et puisque nous avons ici deux forteresses, donnons celle qui est en bois à ceux qui veulent entrer céans, et demeurons assurés dans celle-ci sans en permettre l'entrée à qui que ce soit. »

Le Château, malgré la promesse du duc Charles, ne fut pas livré, et il en fut de même de la ville, dont les portes furent soigneusement gardées. On ne voulut même y

admettre le Pape que sous la garde des Niçois, sans que l'on puisse y introduire aucune troupe étrangère. Le saint-Père n'ayant pas accepté ces conditions, alla, le 17 mai, habiter le magnifique couvent des Frères mineurs de l'Observance, situé sur la rive droite du Paillon, à près d'un quart de lieue de Nice.

Le Pape s'installa très commodément dans ce couvent avec dix cardinaux et nombre de prélats, sans compter une foule de séculiers de sa suite et une domesticité nombreuse. Le 22 mai, le Pape et l'Empereur eurent une entrevue dans un pavillon dressé au quartier Lympia, au pied des rochers du Château.

L'Empereur y vint avec un grand appareil guerrier, il se plaignit, dit-on, du retard que le roi de France mettait à se rendre à Nice. Enfin François I[er] arriva le dernier jour du mois de mai et se logea au château de Villeneuve-Loubet. Il était accompagné de la reine Eléonore, sœur de l'Empereur, et de ses trois enfants, le dauphin Henri, Charles duc d'Orléans, et leur sœur, la jeune princesse Marguerite, la même qui plus tard épousa le duc Emmanuel-Philibert. Le Roi convint avec le Pape d'une entrevue qui devait avoir lieu aux Baumettes près d'un logis nommé la *Torre de Capean*, plus anciennement connue sous la dénomination de *Torre del Genoesio*.

Cette rencontre n'a été décrite que par le Guazzo dont le récit n'a été reproduit que par Gioffredo. Nous en donnons une traduction extraite de l'ouvrage de M. de Panisse (Villeneuve-Loubet et ses seigneurs) : [1]

« Dans la matinée du 2 juin 1538, 700 lances passèrent le Var et allèrent se placer sur les collines environnant l'endroit où devait avoir lieu l'entrevue et d'où ils gardaient

1. Extrait de l'ouvrage de M. le marquis de Panisse-Passis « Villeneuve-Loubet et ses seigneurs ». Paris, Firmin Didot et Cie., 7892. — 1 vol. in-4°, p. 52-53.

toute la vallée. Vers les 10 heures commencèrent à arriver bon nombre de prélats, de seigneurs français et derrière eux le capitaine Manes avec 100 bons cavaliers, tous Grecs et Macédoniens ; ensuite venaient 84 chevau-légers du comte Guillaume et, à quelque distance, le grand Connétable avec le sieur César Frégoso et une infinité de chevaliers italiens et français avec Mgr. d'Annebaut, ce qui faisait plus de 400 superbes chevaux, suivis par les hommes d'armes du comte Guillaume en même nombre. Venaient ensuite 115 files d'arquebusiers, marchant sept par sept, 37 files de piquiers armés de corselets, 21 lignes de hallebardiers, neuf ensignes, neuf autres files de hallebardiers, 150 files de piquiers marchant cinq par cinq, pareillement armés de corselets ; 78 files d'arquebusiers, marchant trois par trois. Le comte de Nassau suivait avec 250 hommes d'armes, soit environ 1.000 chevaux. Derrière ceux-ci, il y avait 60 lanciers, armés à la légère et casque en tête, et les gentilshommes de la garde du Roi au nombre de 200 avec 600 chevaux de toute beauté très richement harnachés. Après eux s'avançait le duc de Lorraine avec 100 chevaux et une infinité de seigneurs français ; en dernier lieu venaient le dauphin, le duc d'Orléans, Mgr. de Saint-Paul et Hippolyte d'Este, archevêque de Milan, derrière lesquels suivaient Sa Majesté très chrétienne sur un très grand cheval caparaçonné de velours bleu brodé d'or. Sa Majesté était habillée en velours bleu avec les manches à crevés brodées et des boutons d'or enrichis de pierres précieuses. Elle portait une toque surmontée d'une plume bleue, semblable à celle de la têtière de son cheval et faisait caracoler celui-ci avec une dextérité particulière, à l'admiration générale.

« François Ier chevaucha en cet ordre au milieu de deux cardinaux, Gaspard Contarini, Vénitien, et Gérôme Ghi-

nucci, Siennois, que le Pape avait envoyés à sa rencontre jusqu'à ce qu'il arrivât au pavillon des Baumettes où l'infanterie s'était mise en bataille du côté des collines ; la cavalerie occupait la plaine qui s'étend le long de la plage et formait la haie sur une grande longueur. Avant que le Roi arrivât aux Baumettes, Paul III qui l'avait précédé, envoya à sa rencontre deux autres cardinaux, Innocent Cibo, Génois, et Antoine Sanseverino, Napolitain, qui se placèrent de chaque côté du Roi, les deux premiers restant à deux pas en arrière.

« Arrivé en présence du souverain pontife, François Ier mit pied à terre, et à genoux lui baisa les pieds ; après bien des instances du Pape il se leva, tenant toujours sa toque à la main, et ce ne fut que sur la demande réitérée par trois fois de Paul III qu'il se couvrit. Après les compliments d'usage, le Roi présenta ses deux fils, le dauphin et le duc d'Orléans, qui furent accueillis par le Pape avec grande affabilité et affection. Puis les deux souverains se retirèrent en une chambre où ils s'entretinrent en tête-à-tête pendant plus de quatre heures, c'est-à-dire jusqu'à 5 heures et demie. »

Une seconde conférence entre le Pape et le Roi eut lieu au moulin du Var, mais avec aussi peu de succès que la précédente, à cause de l'animosité qui existait entre Charles-Quint et François Ier.

La Reine de France, sœur de l'Empereur, ayant enfin obtenu, à force de prières, l'autorisation d'aller lui faire visite à Villefranche, s'y rendit le 12 juin, accompagnée de sa fille la princesse Marguerite. Elles furent transportées par les galères de France qui, à leur passage devant Nice, furent saluées par l'artillerie de la ville et du Château. L'Empereur avait fait établir un pont depuis la fenêtre de la chambre qu'il habitait à Villefranche jusqu'à

la galère du prince Doria. « Par grande et admirable singularité, dit Paradin, il avait donné ordre de faire provision de force glace pour boire frais, chose non veüe, ni oye, et prodigieuse en ce pays de Provence, où tout estait rosti de chaleur. »

C'est par le pont aboutissant à cette demeure, et dont la longueur était de quarante ou cinquante pas, que devait passer la Reine et toute sa suite. L'Empereur sortit au-devant d'elle à l'extrémité du pont, déjà chargé d'une foule nombreuse, sous le poids de laquelle il s'effondra, précipitant tout ce monde à la mer. Quoique Bouche dise qu'une seule personne des familles régnantes, la princesse Marguerite, tomba à la mer, Gioffredo affirme que toute la noble assemblée fut *bien lavée* et qu'elle ne dut son salut qu'au dévouement des matelots.

On sait que toutes ces conférences, pendant lesquelles les deux souverains ne furent jamais en présence, aboutirent à la signature d'une trêve de dix ans qui ne fut pas respectée.

Le petit monument qui donne son nom à la place de la Croix-de-Marbre, fut érigé l'année 1568, en souvenir du séjour de Paul III au couvent des frères mineurs de l'Observance. Les uns prétendent qu'il a été construit à l'endroit où le saint-Père s'agenouilla, en débarquant, au moment où la grosse cloche du couvent Saint-Dominique sonnait l'*Angelus*. Les autres sont d'avis que ce monument marque la place du maître-autel de l'église des frères mineurs de l'Observance, où Paul III officia.

Ce petit édifice se compose d'une coupole supportée par quatre colonnes et abrite une croix en marbre blanc. Trois figures d'évangélistes sont sculptées dans les médaillons qui terminent en trèfles les bras de la croix. Les colonnes sont irrégulières et les bases, ainsi que les chapiteaux,

grossièrement ébauchés. Deux de ces derniers sont dans le style roman et les deux autres dans celui du XIII[e] siècle; il semble qu'ils proviennent des débris recueillis dans les ruines du couvent, dont la destruction date du siège de 1543.

Les bases des deux colonnes de la façade, sur lesquelles on remarque la trace de feuilles d'angle, caractéristique du XIII[e] siècle, sont même tronquées sur le devant, et le fût de la colonne du second rang, du côté du couchant, plus gros du côté du chapiteau que de la base n'est même pas cylindrique. Au-dessus de l'arc plein cintre de la façade on lisait l'inscription suivante :

1538. Pont. Paulus III, una cum Carolo V Cæs. ac Francisco I Gal. Reg. maximis Christ. Orbis Princip. hic Pacem Concilio, et ad perpetuam memoriam. [1]

SIGNUM HOC CRUCIS DEDICARUNT
NOB. MELCHIO. MALETUS = MARIUS
BALDUINUS. MANUEL GERBONUS JACOBUS
CUGIA COSS. E. N. D. NUS. HONORATUS
GRIMALDIS RICHIERUS ASSESSOR.
AN. 1568 DIE 4 MARTII E. E.

Derrière la base de la croix, du côté sud, on lit :

N. L. D. P. E. F. F. G. G. L. S.
M. A. FARAVDI ISS.
FECIT.

En face de la Croix-de-Marbre s'élève, de l'autre côté de la rue, une colonne en marbre blanc, portant les armes du Pape, et que les annelets qui la divisent en trois parties font paraître plus courte qu'elle n'est réellement, ce qui lui donne un aspect lourd et massif.

Le peu gracieux chapiteau, décoré de palmes, rappelle les prétentieux candélabres du temps de l'Empire, et, un

1. Cette partie de l'inscription n'existe plus.

peu aussi, la colonne de la fontaine du Châtelet, dont on a imité les dispositions générales et presque copié la base, le chapiteau et les annelets.

Quatre longues inscriptions sont gravées sur la base du monument. Elles rappellent les passages à Nice du pape Pie VII, les fêtes que les Niçois firent au saint-Père, dont la chaise de poste, traînée par le peuple, fut introduite en ville par l'étroit escalier de la porte du pont, lors de son retour en Italie en 1814. Ce monument fut inauguré en 1823 ; son érection avait été décidée l'année précédente.

Voici le texte des quatre inscriptions :

Côté sud :

EX . AVCTORITATE . REGIS . KAROLI . FELICIS
NICÆENSES
QVORVM . RELIGIONEM . ET . ERGA . SE . OBSERVANTIAM
PIVS . VII . PONT . MAX
AMPLISSIMO . LITTERARVM . TESTIMONIO
HONESTAVIT
MOLITIONE . OPERIS . ANNO . MDCCCXXII . DECRETA
CVRANTIB . RAYMONDO . GARIN . COMIT . A . COCCONATO
IOHAN . IOS . FRANCO . STEPH . LEVAMIS . COSS
DICAVER . ANNO . SVBSEQ
ALOYSIO . ALEXANDRO . SAISI . A . CASTRONOVO
IOHAN . PECOVD . PETRO . VERANI
COSS

Côté ouest :

PIVS . VII . PONT . MAX
HOSPES . NICÆENSIVM . AD . TRIDVVM
QVOD . FVIT . EX . V . IN . III . ID . FEBRVAR
ANNO . MDCCCXIIII
TOTA . VRBE . PER . NOCTEM
LVMINIBUS . VLTRO . APPOSITIS
COLLVCENTE
MORTALES . OMNIVM . GENERVM . ÆTATVM . ORDINVM
IN . SINGVLAS . HORAS . VNDIQVE . CONFLVENTES
SALVTARI . PRÆCATIONE . E. MÆNIANO . LVSTRATOS
MAIESTATE . ADSPECTVS . SANCTISSIMI
PERPETVIS . VOCIBVS . EFFLAGITATA
BEAVIT

Côté est :

OB . REDITVM . FAVSTVM . FELICEM
PII . VII . PONT . MAX
QVEM . ECCLESIÆ . PER . DVELLIVM . IMMVNITATE
REGNO . SPOLIATVM
ATQ . HAC . SATELLITIBVS . STIPANTIBVS . ABDVCTVM
VII . ID . SEXT . A . MDCCCVIII
CIVES . ADVENÆQVE
VOTIS . ET . LACRIMIS . PROSEQVVTI . FVERANT
ORDO . POPVLVSQ . NICÆENSIS
OVANTI . GRATVLATVS
MONVMENTVM . LÆTITIÆ . PVBLICÆ
STATVIT
DEVOTVS . SANCTITATI . MAIESTATIQ . EIVS

Côté nord :

ANNO . MDCCCXIIII . V . ID . FEBRVAR
PIVS . VII . PONT . MAX
ADFERTOR . CATHOLICI . NOMINIS
OBSES . RELIGIONIS . PER . QVINQVENNIVM
QVVM . E. GALLII . SAVONEM . DEDVCERETVR
COLLEGIO . PATRVVM . CANONICOR . NICÆENSIVM
ET . KLERO . ET . SODALITATIBVS . VNIVERSIS
CVNCTAQ . SEDIBVS . SVIS . PROPE . AVVLSA . CIVITATE
OBVIAM . HVC . VSQVE . PROGRESSIS
CVRRVQVE . AB . HOMINIBVS
MILITE.NEQVIDQVAM.OBNITENTE.CERTATIM.PERTRACTO
INTER . FAVSTAS . CONTINENTESQ . ADCLAMATIONES
NICÆAM . INGRESSVS . EST

XXXIII

LES TEMPLES DES CULTES NON CATHOLIQUES

A quelques pas plus loin, en allant vers l'est, on rencontre, du côté gauche de la chaussée, un petit monument gothique dans le style du XIIIe siècle ; c'est la bibliothèque du temple anglican, qui se trouve au nord d'un vaste enclos destiné jadis à l'inhumation des protestants anglais. L'autorisation d'ériger un temple protestant à Nice ne

fut accordée qu'en 1821 et avec des restrictions étranges. L'édifice devait être construit dans un lieu écarté, il ne devait avoir ni cloche, ni clocher; il devait être dissimulé ainsi que le cimetière, par des plantations d'arbres verts; enfin on ne devait y admettre que des Anglais, il va sans dire que les prêches devaient avoir lieu en langue anglaise.

Le nouveau temple, bâti en 1858, par l'entrepreneur Audiberti, est un édifice d'environ 30 mètres de longueur avec trois nefs ogivales. Quatre pinacles, en forme de clochetons, sont élevés aux angles de l'édifice, qui est construit dans le style du XIIIe siècle. Depuis 1865, époque de la création du cimetière de Caucade, aucune inhumation n'est permise dans le cimetière anglais de la rue de France.

Le premier cimetière anglais était situé sur la plage, un peu en arrière de l'endroit où s'élève la villa d'Ormesson. On voit encore, aujourd'hui, plusieurs des cyprès qui l'entouraient. L'histoire de la création de ce cimetière est assez curieuse. Quelques années avant la Révolution française, un évêque anglican qui chevauchait vers Nice, fut noyé en voulant traverser le torrent de Saint-Philippe gonflé par les pluies. Le corps fut retrouvé et enterré dans les galets de la plage. Le vice-consul anglais, Ighina, obtint à force de démarches, la permission d'entourer de murs cette sépulture un peu trop primitive; telle fut l'origine du premier cimetière protestant à Nice. Lorsqu'eut lieu dans le nouveau cimetière de la rue de France, la première inhumation, la curiosité des habitants du quartier fut excitée au plus haut point. Plusieurs montèrent même sur les toitures voisines, pour savoir quelles pouvaient être les horribles cérémonies par lesquelles on procédait à l'inhumation d'un hérétique. Ils furent tout désappointés de constater la convenance parfaite et la simplicité du culte réformé. De 1821 à 1856, le cimetière anglais de la rue de

France et l'église enfermée dans son enceinte furent soumis à la réglementation la plus arbitraire. Une nouvelle demande d'autorisation fut approuvée par M. de Cavour, ministre des Travaux publics, et les plans de la nouvelle église, approuvés par lui, sont conservés dans la sacristie.

Il y a, maintenant, cinq grands temples pour les membres de la religion réformée, plus un temple grec et une élégante synagogue, qui a remplacé l'ancien local destiné au culte israélite, situé au deuxième étage d'une maison de la rue du Statut. Cette rue était le *ghetto* de Nice. On y confinait les juifs avant que la promulgation du statut sarde leur ait accordé les libertés dont ils ont joui depuis lors.

L'ancienne église d'Ecosse a fait élever en 1869, pour le culte presbytérien, un temple situé dans la rue Alphonse-Karr. La commission chargée du choix d'un plan pour cette église qui a été construite dans le style correct du XIII[e] siècle, était assemblée à cet effet dans un local provisoire, situé au numéro 5 de la rue Masséna. Quand le choix se fut fixé sur les plans de l'architecte B..., l'un des principaux membres du Conseil de l'église, M. J... se leva et sortit sans bruit de la salle des réunions ; entr'ouvrant ensuite la porte, il cria au pasteur Burn-Murdoch, qui présidait la séance : *Dear ! I give thousand pounds* ; referma la porte et disparut sans qu'on ait eu le temps de le remercier de ce don de 25.000 francs qu'il augmenta plus tard de 10,000.

La confession d'Augsbourg, dépendant du consistoire de Paris, a son église dans le voisinage du temple Ecossais, entre la rue Adelaïde et le boulevard Victor-Hugo. C'est sur le même boulevard, un peu plus vers l'ouest, que se trouve le temple américain, duquel on peut dire que c'est un clocher, auquel est annexée une chapelle : tout

semble, en effet, avoir été sacrifié à la tour, qui est évidemment la partie la plus importante de la construction et écrase le petit édifice qui lui est accolé.

La chapelle russe de la rue Longchamp, construite peu de temps après l'annexion, est une église grecque assez intéressante à visiter. Le temple vaudois, bâtiment dans le style dorique de Vignole, est situé rue Gioffredo. C'est le seul des temples dissidents, où le service ait lieu en langue française.

Une maison de santé, connue sous le nom d'*Asile Evangélique*, est destinée à recevoir les malades indigents et quelques pensionnaires de tous les cultes réformés et de la religion grecque. Cet asile a été fondé en 1855, et transféré dix ans plus tard dans le local actuel, situé ruelle des Prés, derrière l'hospice de la Charité. Il est reconnu d'utilité publique et subvient à ses dépenses par les dons des amis de l'œuvre.

Un reste de la vieille intolérance religieuse a imposé aux fondateurs la condition expresse de n'y recevoir aucun catholique, condition imposée lors de l'enquête, par le Conseil municipal.

L'église américaine et le temple écossais sont en façade sur le boulevard Victor-Hugo, qui fait suite, du côté ouest de l'avenue de la Gare, au boulevard Dubouchage.

C'est un des plus élégants quartiers de la ville nouvelle. L'ensemble de ces avenues forme une charmante promenade plantée d'arbres et bordée de jardins, parmi lesquels nous mentionnerons, tout particulièrement, celui de la villa Baquis, où se trouvent les deux plus grands palmiers de la contrée, et le jardin du square Gambetta, dont la ville avait réservé la jouissance au roi de Wurtemberg lors de son séjour à Nice.

XXXIV

LE MUSÉE

Pendant de longues années, la ville, qui possédait un certain nombre de tableaux, fut obligée de les placer tant bien que mal, partie dans une salle de la bibliothèque municipale, partie dans un appartement de la maison de Neubourg. Aujourd'hui elle a loué provisoirement, sur le boulevard Dubouchage, un local qui deviendra bientôt insuffisant. Ce petit édifice, assez élégant, présente une façade classique, construite dans le style ionique de Vignole. Ce temple de l'art avait été bâti pour un marchand de tableaux qui fit de mauvaises affaires, d'où la transformation de l'édifice en palais de la Bourse. Ce changement de destination ne porta pas plus de chance aux nouveaux locataires qu'au propriétaire précédent. La Municipalité de Nice trouvant le local vacant en profita pour loger convenablement ses richesses artistiques, en attendant qu'elle pût faire construire un musée digne d'une ville aussi importante.

La collection de tableaux qui est aujourd'hui réunie comprend un certain nombre d'œuvres remarquables.

La principale est assurément le tableau de Carle Vanloo, représentant Thésée vainqueur du taureau de Marathon.

Ce tableau, qui, il y a quelques années, était relégué dans les greniers du Louvre, après avoir séjourné longtemps aux Gobelins, en compagnie d'autres chefs-d'œuvre, fut donné par l'Etat à la ville de Nice, qui le plaça provisoirement dans une des salles de la bibliothèque municipale, trop basse de plafond pour qu'on puisse le dérouler en entier. Aujourd'hui, par suite sans doute des dégradations qu'il a subies, il est réduit de telle façon qu'un pied

de l'un des personnages porte sur le cadre, et que la base d'un vase du premier plan est en partie supprimée.

L'effet de ce grand tableau — de plus de 25 mètres de superficie — est tout à fait décoratif. Cette composition est l'une des plus heureuses de Carle Vanloo.

La scène se passe aux portes d'Athènes. Rien, dans l'architecture et dans la disposition des lieux, ne le laisserait supposer. On croirait plutôt que l'on se trouve en dehors des murs de Rome.

Thésée conduit jusqu'à l'autel d'Apollon le taureau furieux qu'il tient par les cornes. En avant du portique du temple et près de la statue du dieu, le grand-prêtre, revêtu d'un riche costume et entouré de sacrificateurs, semble adresser des actions de grâce au fils de Jupiter.

Thésée porte sur ses épaules une peau de panthère et il a, jusqu'au-dessous du genou, des braies couleur de chair. Son casque, dont le cimier représente un lion couché, est orné d'une touffe de plumes blanches. De légers favoris ornent son visage peu distingué, le peintre ayant sans doute copié trop servilement un modèle d'atelier, modèle choisi probablement pour l'ensemble et non pas pour la physionomie.

Un sacrificateur, armé d'une hache, le torse et les bras nus, montre le taureau à l'un des prêtres qui semble lui donner des ordres. A côté de lui un aide sacrificateur, coiffé d'une espèce de turban, prépare un bassin destiné à recevoir le sang de la victime.

Au-dessous de la statue du dieu, sur la tymèle, un jeune homme d'une quinzaine d'années allume le feu du sacrifice ; un autre tient un grand candélabre. Un enfant plus jeune et très gracieux porte, dans un plat d'argent, le couteau sacré. Il est vêtu de bleu et ses cheveux blonds flottent sur ses épaules.

Devant l'autel se trouve une aiguière d'or, et sur la plinthe de la tymèle on lit le nom du peintre, en lettres de dix à onze centimètres de hauteur.

A droite du fils d'Egée, deux hommes, dont l'un coiffé d'un turban blanc, semblent chercher à repousser le taureau loin des marches du temple.

Sur le côté droit de la composition, on voit un jeune berger et une jeune et jolie femme, lesquels se retournent d'un air effrayé et protègent une autre femme dont on n'aperçoit que le bras, la main et un ravissant profil un peu de trois quarts. Un guerrier à cheval domine ce groupe.

Dans le lointain se distingue la foule, au milieu de laquelle on remarque un personnage coiffé d'un turban surmonté d'un fez carré. Plus loin encore apparaissent les remparts de la ville, une porte cintrée, une tour rectangulaire, une coupole et les toits des maisons au-dessus desquels s'élève une colonne triomphale.

Le dessin de cette composition est un des meilleurs de Vanloo et la couleur en est charmante. L'ensemble est très harmonieux et surtout d'un effet décoratif extraordinaire; mais, ce qu'il faut reprocher à l'artiste, c'est le manque d'expression dans les physionomies et les poses un peu trop théâtrales de ses personnages. Quoi qu'il en soit, la ville de Nice doit s'estimer heureuse de posséder une œuvre de l'un des plus célèbres de ses enfants. Car, ainsi qu'on le sait, Vanloo est né à Nice, où une bombe du maréchal de Berwick, lors du siège de 1706, faillit écraser son berceau.

Une composition analogue attribuée au même maître, se trouve au Musée royal de Turin ; Vanloo ayant habité cette ville, il n'y a rien d'étonnant que l'esquisse d'une de ses principales compositions y ait été retrouvée ; seulement, le tableau de Turin est de beaucoup plus petite dimension et la scène est disposée en sens inverse.

On remarque, dans cette composition, que l'artiste a généralement copié ses figures d'après les modèles, sans se préoccuper de la recherche de l'idéal. Certes, il y a loin de l'esthétique de Vanloo à celle de M. Rochegrosse, par exemple, ou de tout autre de nos réalistes modernes, mais il y a aussi une différence tout aussi grande entre cette œuvre et celles de David et de son école, dans lesquelles la régularité des formes se trouve exagérée jusqu'à l'invraisemblance et la froideur. Il n'en est pas moins vrai, en somme, que la ville de Nice possède, dans son musée, l'une des œuvres les plus harmonieuses et les plus décoratives de Carle Vanloo. Ce tableau a, comme je l'ai dit, fait un assez long séjour à la manufacture des Gobelins, cependant je ne crois pas qu'il en ait été exécuté une copie en tapisserie.

Parmi les 214 tableaux qui figurent au catalogue et auxquels il convient d'ajouter les deux nouvellement envoyés par le Gouvernement, il y en a 40 qui méritent une attention spéciale.

Parmi ces derniers nous citerons, d'abord, un de ceux qui nous ont été accordés par le Gouvernement et qui, par ses dimensions colossales, attire nécessairement les regards du visiteur : je veux parler du tableau de Brouillet représentant une Séance de clinique à la Salpétrière.

La salle est éclairée par deux fenêtres de face ; à gauche du spectateur se trouve un groupe d'auditeurs, d'élèves et d'internes, revêtus de leurs tabliers. A droite, une jeune femme, en proie aux convulsions hystériques, soutenue par un interne et une gardienne de la maison et, dans le centre de la composition, le professeur Charcot faisant une démonstration.

Le ton général varie du gris au noir : jour gris, murailles grises, plancher gris, et sur ce fond se détache en silhouet-

tes, ne portant point ombre les unes sur les autres, une vingtaine de figures bien étudiées.

Etant donné le sujet et le local, il y avait de nombreuses difficultés à vaincre et certes M. Brouillet a entrepris une tâche difficile.

Ce tableau est bien peint, les figures sont d'une ressemblance frappante ; aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait produit un grand effet à l'Exposition ; mais était-ce bien à un petit musée de province que convenait une œuvre d'aussi grande dimension et d'aussi peu d'intéret au point de vue de l'esthétique? Nous pensons que le pan de mur couvert par cette toile l'aurait été avec beaucoup plus de fruit par plusieurs tableaux de dimension moindre et plus d'intérêt artistique.

Le tableau qui, comme grandeur, vient après les précédents, est celui de Lerolle, représentant Jacob chez Laban. C'est, comme eux, un don du gouvernement. Cette œuvre, d'une tonalité harmonieuse, est bien composée et bien peinte ; seulement, l'artiste, ayant à peindre un paysage de l'Orient, a pris pour modèle une campagne de la Normandie.

Les figures sont des modèles d'atelier, depuis le jeune garçon aux cheveux coupés en brosse, jusqu'au vieillard à barbe blanche, qui, pour cette fois, représente Laban, en attendant de poser pour saint Jérôme ou pour le Juif errant. La figure de Rachel, qui se trouve presque dans l'ombre, est gracieuse, la pose de la jeune fille est empreinte de douceur et de modestie.

Ce tableau est intéressant comme spécimen des œuvres de l'école réaliste moderne ; il est à regretter que le paysage et les accessoires aient été empruntés à une nature et à une époque aussi différentes de celles où se passait la scène racontée par la Bible, et dont un peintre idéaliste aurait pu tirer un si gracieux parti.

Après les tableaux que nous avons cités vient, par ordre de dimension, celui de Luminais. Malgré son âge avancé, Luminais a traité d'une manière absolument remarquable le sujet qu'il a choisi : *Pendant la Guerre* est une œuvre de premier ordre, non seulement comme peinture, mais comme conception.

Dans un paysage triste, sous un ciel nuageux, quatre femmes traînent péniblement une charrue primitive qu'un vieillard cherche à diriger. Au premier plan deux femmes dans la force de l'âge, une brune et une rousse tirent avec force sur leur rustique attelage et sont à peine vêtues de haillons. Au second rang, une jeune fille blonde et une vieille femme joignent leurs efforts à ceux des deux autres; elles sont aussi pauvrement vêtues, mais toutes les quatre ont pris un soin particulier de leur chevelure, dans laquelle on remarque des bandeaux de rubans disposés avec goût.

Tout, dans cette œuvre, concourt à développer l'idée de l'artiste qui a voulu peindre la détresse des habitants des campagnes pendant la guerre ; les physionomies sont tristes et abattues. Il semble que ce soit avec crainte d'être interrompus que les personnages accomplissent leur misérable tâche.

L'aridité du sol, la couleur sombre du ciel, tout l'ensemble donne l'impression voulue par l'artiste.

Marchande d'eau et Marchande d'oranges, par Clément. Ce tableau, à proprement parler, n'est que l'expression de deux types choisis dans les femmes du peuple au Caire.

On est sur les bords du Nil, par une chaude et lumineuse journée d'Egypte ; les deux femmes peintes par Clément attendent le client auprès de leurs marchandises représentées par une magnifique corbeille d'oranges et par de grandes jarres d'eau.

La femme assise, au teint plus pâle que celle qui est

debout, est une race particulière à l'Egypte; ses traits sont assez réguliers, mais les lèvres sont un peu grosses, elle a des yeux superbes quoique en réalité la femme qui a servi de modèle fût borgne. Elle est vêtue de la gandourah bleue traditionnelle, que portent tous les fellahs et que fournissent à beaux deniers comptants les gens de la régie pour le compte du vice-roi.

Cette femme, comme presque toutes les Orientales, a des pieds et des mains d'une délicatesse remarquable.

La marchande d'eau qui se tient debout derrière elle, est aussi vêtue de la gandourah; elle porte relevé sur la tête le féridgé ou voile dont les femmes musulmanes ont l'habitude de se couvrir le visage en ne laissant voir que leurs yeux. Ce voile est écarté du visage par un morceau de bambou; elle est couverte d'ornements tandis que sa compagne ne porte qu'un collier de sequins. L'expression de ces deux figures est tout à fait vague; la femme debout regarde devant elle, comme une personne qui ne pense exactement à rien; l'autre regarde vers sa droite d'un air inquiet; toutes les deux sont résignées à leur misérable sort, comme toutes les malheureuses femmes du peuple en Orient.

Ces deux types pris sur nature en 1872 par un peintre de talent, représentent exactement et les costumes et les physionomies; il est à regretter que le peintre ait fait usage de couleurs qui poussent au noir. Le tableau a énormément perdu de son éclat depuis que l'Etat en a fait don à la ville de Nice.

La Servante du Harem, par Trouillebert. Autant nous avons remarqué d'exactitude dans le précédent tableau, autant nous sommes certains que M. Trouillebert a fait poser une Parisienne et l'a transformée en une servante du Harem, moyennant un plateau oriental supportant un narghillé,

accessoires peints du reste d'une manière remarquable. La jeune fille qui a été prise pour modèle, possède une très jolie carnation très bien rendue par l'artiste ; nous ne critiquerons pas l'espèce de turban qu'on a cru devoir lui mettre sur la tête pour faire de la couleur locale ; ni les femmes, ni les juifs n'ont le droit de porter cette coiffure.

En somme, ce tableau de Trouillebert est bien peint, d'une belle couleur et d'un aspect agréable.

Le Sacrifice au dieu Pan, par Hugrel. — Ce tableau a été peint en 1865 ; c'est-à-dire qu'il n'est précisément pas du goût du jour quoiqu'il soit bien peint et d'une ravissante couleur.

Deux jeunes gens, un garçon et une fille se livrent à une danse mouvementée, devant une figure du dieu Pan, auquel on ne sacrifiait d'ordinaire que le lait et le miel ; de quel genre doit être le sacrifice que prépare ce couple par des exercices chorégraphiques ?...

Nous citerons encore parmi les grands tableaux, celui de M. Paulin Bertrand récemment accordé par l'Etat à la ville de Nice. Ce tableau représente le Chemin du Prado à Hyères.

Une route pratiquée dans le rocher, quelques pins maritimes, un ciel bleu, une mer clapotante, tel est l'aspect général de ce tableau qui peut être considéré comme un de nos meilleurs paysages.

Parmi les envois du Gouvernement nous remarquons un tableau de Bonnefoy ayant pour titre *la Bonne place*.

Au premier plan s'étend un terrain en friche ; une haie maigre est la seule végétation qu'on y remarque ; dans le lointain au contraire s'étendent à perte de vue des champs de blé des plus fertiles. Il paraît qu'il fait très chaud ; en effet, l'unique buisson du premier plan ne porte pas assez d'ombre pour qu'on recherche son abri ; un âne, qui ne

semble pas si bête, a trouvé le moyen de s'abriter à l'ombre d'un grand cheval blanc qui reçoit paisiblement sur son flanc droit les rayons brûlants du soleil.

Nous n'en finirions pas si nous voulions entrer dans la description de tous les sujets intéressants que l'on trouve au Musée de Nice.

Citons-en seulement quelques-uns :

L'Embouchure de la Roya; *la Halle aux poissons d'Arles*, par d'Alheim.

La Sœur aînée, petit tableau de genre très bien traité, par April.

Tête de Châtelaine, par Bertier.

La Rasade, par de la Brély. Les accessoires et les étoffes sont surtout admirablement traités.

Un Nubien, très beau type des habitants de la haute Egypte, peint par Mme Henriette Browne.

Un Groupe de Pins aux environs de Cannes, par Buttura.

Un Rosier de mon Jardin, par Chabal-Dussurgey.

Les Environs de Bandol (le livret porte *Baudot*), par Cordouan.

Un tableau allégorique de Félon.

Les Dardanelles, par Louis Garneray.

L'Enlèvement de Déjanire, par Lematte, grand tableau mythologique bien dessiné, habilement peint, mais d'une couleur déplaisante ; le sujet n'intéresse que fort médiocrement.

Nous en pourrions dire autant d'un autre tableau représentant une Famille de Centaures.

Le Quai National à Puteaux, par Luigi Loir. Beau paysage largement traité.

Jésus et la Femme adultère, par Moreau de Tours.

La Foi, par Mossa.

Hercule, par Charles Nègre.

Le Savetier politiqueur, par Rossi.

Quasimodo au pilori, par Roubaudy.

A l'Ecole, par Roussin.

Le Passage de la Rivière ou plutôt *l'Etang*, par Valenzais.

Un Panier de Fleurs, par Alice Vasselon.

Venise, entrée du Grand Canal, par Ziem.

XXXV

L'AVENUE DE LA GARE

De la place Masséna à la gare, on parcourt une belle et toute moderne avenue plantée de deux rangées d'arbres, sauf à son origine où se continuent les arcades de la place.

Ici on n'a pas besoin de guide : les curiosités vous sautent aux yeux, elles sollicitent avec éclat l'attention du passant. Il y en a pour tous les goûts : bijoux, étoffes, faïences artistiques, produits japonais, antiquités, tableaux, etc.

Nous appellerons l'attention sur trois galeries : celle de Lucchesi, à l'angle de la rue de l'Hôtel-des-Postes et de l'avenue de la Gare; celle de Boyer, à l'entrée du boulevard Dubouchage, et celle de tableaux anciens de Salomon, au n° 31. Cette dernière renferme un intéressant tableau de François Bréa, dont nous avons donné autrefois la description, dans la notice que nous avons publiée sur les peintres niçois de la Renaissance.

Il y a sur ce parcours plusieurs constructions importantes : l'hôtel du Crédit Lyonnais, l'hospice de la Charité, qui date de 1857, et l'église Notre-Dame.

Ce dernier édifice n'est pas encore entièrement achevé;

sa construction fut commencée par le R. P. Lavigne. L'auteur du projet est M. Charles Lenormand, qui prit pour type une église d'Anjou, de la fin du XIII[e] siècle. L'église Notre-Dame a 60 mètres de longueur totale et la nef a 18 mètres de hauteur, de l'intrados au dallage. Le chœur allongé et entouré de dix colonnes occupe une grande partie de l'édifice. Les collatéraux, prolongés autour du sanctuaire sont bordés de sept chapelles, dont la terminale, derrière le rond-point du chœur, est plus profonde que les six autres, mais n'est pas consacrée à la Vierge, ce qui est contraire à l'usage généralement adopté.

Les voûtes des nefs sont supportées par de frêles colonnes d'une hauteur qui semble prodigieuse. Leur résistance à l'écrasement n'est due qu'à la qualité exceptionnelle de la pierre de la Turbie. Les fenêtres sont ornées de jolis vitraux.

Ce dont nous devons louer l'architecte, c'est qu'il n'a pas donné au vaisseau de l'église un aspect lourd qui produit, à première vue, une oppression et une fatigue ; au contraire, on respire à l'aise sous ces voûtes hardies, dont la légèreté semble encore augmenter l'élévation.

A l'extérieur, la façade principale est flanquée de deux tours, qui s'arrêtent au point où devraient commencer les pyramides octogonales des flèches. Ces tours sont percées de fenêtres longues et étroites, elles sont réunies par une balustrade ajourée, au-dessus de laquelle se développe, sur toute la longueur de la façade, une galerie à arcades trilobées supportées par de minces colonnettes. Au droit des contreforts sont pratiquées des niches destinées à recevoir des statues.

Une belle rose surmonte la porte principale, dont les sculptures attendent encore le ciseau du décorateur. Il en est de même, du reste, de tous les détails de l'ornementa-

tion de cet édifice, qui est évidemment l'église catholique la plus importante et la plus fréquentée de la ville.

Si nous ne nous étions promis de ne parler que de ce qui peut intéresser un voyageur, curieux des choses de l'art et de l'archéologie, nous aurions encore à parler du musée d'histoire naturelle, fondé par J. Verany, et qui renferme une admirable collection mycétologique, qu'il doit aux savantes recherches et au talent d'exécution de M. Barla. Nous aurions aussi à nous entretenir des établissements qui dépendent de l'Université et de bien d'autres encore ; mais notre intention n'est pas de parler de toute chose ou de répéter ce que d'autres ont bien dit. Dans une prochaine brochure nous nous promettons de faire, autour de Nice, quelques-unes des excursions les plus intéressantes au point de vue de l'art et des recherches archéologiques.

F.-A. BRUN.

ERRATA

Page 319, ligne 6. — *Au lieu de* : un simple chemin ; *lisez* : une simple chemise.

Page 359, au titre du chapitre XI. — *Supprimez* : LA MISÉRICORDE.

Page 369, ligne 6. — *Au lieu de* : Lefinel ; *lisez* : Lefuel.

DE L'UTILISATION

DES PILES DE SONNERIE ÉLECTRIQUE D'APPARTEMENT

POUR UN ÉCLAIRAGE INTERMITTENT ET DE COURTE DURÉE

Je n'ai pas le dessein d'apporter une nouvelle solution de la question tant cherchée mais non encore satisfaisamment résolue de l'éclairage électrique par les piles. Il est, sans doute, facile d'éclairer ses appartements au moyen des lampes à incandescence actionnées par des piles électriques. Mais tout le monde sait que ce mode d'éclairage, outre qu'il est très coûteux, est surtout fort incommode et peu sûr, et qu'il entraîne la nécessité, pour celui qui veut l'employer, de s'astreindre à une manipulation journalière des piles et des liquides qui les font fonctionner, manipulation toujours désagréable et qui n'est pas exempte de tout danger.

Le but que je me propose est plus modeste. Les sonneries électriques sont aujourd'hui fort répandues. Les piles qui les mettent généralement en action, les piles dites Leclanché, sont d'une manipulation facile, ne répandent pas d'odeurs, durent fort longtemps si on ne leur demande pas plus qu'elles ne peuvent donner. Elles fournissent, il est

vrai, un courant peu intense et d'une constance bien limitée, mais elles ont sur la plupart des autres piles un avantage remarquable ; c'est qu'elles se régénèrent par le repos. Aussi conviennent-elles tout particulièrement toutes les fois qu'on n'a besoin que d'un courant intermittent et de courte durée. Je me suis demandé si, étant données ces conditions, elles ne pourraient pas être utilisées pour éclairer pendant un moment, quand besoin est, la chambre dans laquelle on couche, par exemple, l'entrée d'un appartement la nuit, au moment où l'on y pénètre, etc. La théorie me répondait que c'était possible. Voici ce que m'a répondu la pratique : depuis un peu plus d'un an, j'ai dans ma chambre à coucher une petite lampe à incandescence qui ne donne pas tout à fait l'éclairage d'une bougie et qui est actionnée par quatre éléments Leclanché. Lorsque, dans la nuit, j'ai besoin de lumière, il me suffit de presser un bouton placé à côté de mon lit pour que la lampe s'allume et me donne une lumière très suffisante pour lire, de mon lit, l'heure de la pendule. Je le repète ; l'expérience dure depuis un an et toute la manipulation des piles s'est réduite à ajouter de l'eau de temps en temps. Les mêmes piles servent à actionner des sonneries électriques et les deux choses, éclairage et sonneries électriques fonctionnent alternativement avec la plus grande facilité et avec une dépense presque nulle. Il ne serait pas plus difficile d'éclairer, au moyen d'une lampe de même nature, l'entrée du corridor d'un appartement. On pourrait disposer tout auprès et à l'intérieur un bouton de contact ou un commutateur qui éclairerait la lampe dès que la porte serait ouverte. Je dois ajouter ici une petite observation. Les piles Leclanché ordinaires de sonneries sont à crayon de zinc. Leur débit est très faible, et, s'il est suffisant pour des sonneries électriques, il pourrait être insuffisant pour des

lampes, à moins d'augmenter leur nombre. C'est ainsi, par exemple, que quatre éléments Leclanché, avec zincs dits à grande surface, suffisent largement pour alimenter une lampe, alors qu'il a fallu six éléments ordinaires pour obtenir les mêmes résultats. Je conseille donc de substituer aux éléments ordinaires, les éléments à grande surface de zinc. Les sonneries n'en fonctionnent que mieux.

Je donne l'expérience pour ce qu'elle vaut. J'ai pensé qu'elle pourrait intéresser les membres de la Société.

BOUSQUET.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES

A MONACO

PAR

Le Dr GUEIRARD

Secrétaire de la Commission Météorologique du Département des Alpes-Maritimes

OCTOBRE 1891

PRESSION BAROMÉTRIQUE RÉDUITE A ZÉRO (Altitude 128m 3)

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	752. 2	751. 9	752. 5	752. 4	752. 3	752. 2	752. 1	752. 0
2	50. 3	50. 7	50. 9	50. 1	49. 3	48. 0	47. 2	45. 1
3	43. 4	44. 3	46. 4	47. 9	47. 8	49. 1	49. 4	50. 7
4	49. 2	49. 3	50. 0	50. 4	50. 2	49. 7	50. 6	50. 9
5	50. 8	50. 9	51. 6	51. 5	51. 4	51. 6	51. 9	52. 0
6	51. 8	51. 7	52. 8	53. 1	52. 8	53. 1	53. 4	53. 5
7	53. 1	53. 2	53. 7	53. 3	52. 5	52. 3	52. 2	51. 6
8	49. 7	47. 9	48. 0	48. 3	48. 3	48. 4	49. 3	48. 9
9	48. 4	49. 1	50. 0	50. 4	50. 2	50. 6	51. 2	51. 4
10	51. 4	51. 6	52. 1	52. 1	51. 1	51. 4	51. 6	51. 4
11	51. 1	51. 0	50. 8	50. 2	49. 2	48. 6	47. 9	47. 4
12	46. 4	45. 5	45. 3	44. 0	42. 8	41. 3	40. 8	38. 5
13	38. 7	39. 4	41. 2	42. 8	44. 0	45. 8	47. 2	48. 4
14	49. 2	50. 0	51. 2	51. 5	51. 6	52. 4	52. 8	53. 3
15	53. 3	53. 2	53. 8	53. 7	53. 4	53. 4	53. 6	53. 5
16	53. 3	53. 0	54. 0	53. 9	53. 2	53. 1	53. 3	53. 1
17	52. 9	53. 0	53. 5	53. 5	52. 8	53. 2	53. 6	53. 6
18	53. 5	53. 3	53. 6	53. 3	52. 9	52. 7	52. 5	52. 3
19	51. 9	52. 3	51. 9	51. 6	51. 2	51. 3	51. 2	51. 1
20	50. 1	50. 0	50. 8	50. 4	49. 8	49. 8	49. 5	47. 9
21	45. 4	44. 1	44. 2	43. 2	42. 2	41. 8	42. 1	41. 5
22	41. 6	41. 5	43. 3	44. 7	45. 5	46. 8	47. 8	48. 3
23	48. 1	47. 8	48. 1	48. 1	47. 6	48. 0	48. 1	48. 0
24	47. 5	47. 2	47. 7	47. 4	46. 0	45. 4	45. 1	43. 5
25	43. 0	42. 6	42. 5	41. 9	40. 3	41. 1	42. 6	42. 8
26	43. 1	43. 2	44. 3	44. 9	45. 8	46. 6	48. 2	48. 4
27	48. 3	48. 2	48. 7	48. 0	46. 6	46. 1	45. 6	44. 7
28	43. 0	40. 5	40. 3	40. 0	39. 8	40. 3	41. 7	42. 6
29	43. 5	44. 5	46. 1	47. 1	47. 2	47. 9	49. 3	49. 8
30	49. 8	50. 7	52. 1	52. 4	52. 7	53. 3	54. 4	55. 4
31	56. 2	56. 6	57. 4	57. 6	57. 1	57. 5	57. 0	56. 7
	748. 72	748. 65	749. 32	749. 35	748. 90	749. 12	749. 46	749. 30

OCTOBRE 1891

THERMOMÈTRE

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	16. 9	16. 2	21. 9	24. 3	23. 7	19. 9	18. 6	17. 8
2	16. 9	16. 6	22. 2	21. 3	16. 7	15. 5	15. 6	15. 2
3	14. 6	14. 4	16. 2	21. 1	18. 8	17. 1	17. 4	17. 6
4	17. 1	16. 3	18. 5	20. 4	20. 7	18. 6	17. 8	17. 4
5	17. 4	17. 5	21. 5	22. 6	19. 0	18. 0	17. 5	17. 3
6	16. 2	17. 0	20. 7	23. 2	19. 9	18. 0	17. 4	17. 3
7	17. 4	17. 1	19. 9	22. 2	19. 5	18. 4	18. 1	17. 7
8	18. 4	16. 5	19. 7	21. 8	19. 5	18. 1	17. 7	17. 5
9	16. 9	16. 9	21. 4	22. 7	21. 7	18. 0	17. 4	16. 6
10	16. 4	16. 9	20. 8	22. 3	21. 2	18. 0	18. 1	17. 6
11	16. 7	16. 2	21. 1	22. 8	21. 9	18. 4	17. 8	18. 7
12	18. 6	17. 5	18. 2	18. 3	16. 9	17. 7	16. 0	16. 2
13	16. 7	17. 0	18. 4	21. 1	19. 6	17. 7	17. 2	17. 0
14	16. 2	18. 5	20. 7	22. 9	22. 1	18. 2	18. 6	18. 0
15	17. 7	16. 4	21. 3	23. 2	22. 5	18. 4	18. 1	18. 2
16	17. 2	16. 6	21. 4	23. 0	22. 0	18. 6	18. 1	17. 7
17	17. 4	18. 0	20. 6	22. 7	20. 9	18. 0	17. 3	17. 3
18	17. 4	17. 3	21. 3	22. 2	20. 6	19. 0	18. 6	18. 5
19	17. 6	16. 9	20. 5	21. 9	20. 7	18. 6	18. 3	17. 4
20	16. 7	16. 8	19. 4	20. 8	21. 4	18. 4	17. 8	18. 6
21	19. 6	18. 9	18. 4	18. 5	18. 0	17. 4	17. 7	17. 4
22	17. 4	14. 2	18. 1	20. 3	20. 3	16. 8	16. 4	16. 2
23	15. 7	15. 8	17. 9	20. 8	20. 5	17. 6	17. 1	16. 4
24	16. 0	16. 2	17. 2	18. 7	18. 6	17. 9	18. 6	20. 1
25	20. 0	16. 4	15. 0	19. 7	16. 8	17. 2	16. 3	15. 1
26	15. 4	14. 3	13. 8	14. 1	14. 2	13. 7	14. 3	14. 7
27	14. 3	14. 0	16. 7	18. 7	17. 9	17. 6	18. 6	18. 2
28	18. 3	19. 3	18. 9	19. 4	15. 7	13. 3	15. 3	15. 7
29	15. 9	15. 3	16. 3	17. 2	14. 8	14. 2	13. 6	11. 7
30	11. 7	11. 0	10. 0	11. 4	11. 3	9. 5	9. 8	9. 4
31	9. 0	7. 6	8. 0	10. 8	12. 4	9. 2	8. 6	7. 6
	16.55	16.12	18.58	20.34	19.03	17.00	16.76	16.52

OCTOBRE 1891

TENSION DE LA VAPEUR

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	10. 3	10. 1	12. 1	10. 0	9. 4	6. 5	7. 0	7. 3
2	10. 6	10. 6	12. 6	11. 5	10. 9	8. 9	9. 2	9. 0
3	10. 7	9. 5	10. 4	11. 6	10. 0	6. 8	6. 5	6. 9
4	9. 3	6. 4	10. 3	10. 7	9. 4	5. 3	5. 7	5. 8
5	8. 1	8. 5	10. 9	10. 4	10. 7	7. 1	6. 4	6. 4
6	8. 6	8. 9	10. 0	11. 2	10. 8	8. 3	7. 8	7. 4
7	9. 6	9. 9	10. 7	12. 4	12. 2	8. 3	7. 8	8. 2
8	12. 1	11. 5	11. 0	13. 6	12. 3	8. 0	8. 6	8. 1
9	10. 7	10. 8	12. 7	13. 4	12. 0	7. 3	6. 7	6. 9
10	9. 0	9. 3	11. 2	11. 2	11. 2	6. 9	6. 1	6. 3
11	9. 2	9. 8	11. 8	11. 4	10. 7	6. 3	6. 8	5. 5
12	8. 1	8. 4	9. 9	9. 7	9. 6	7. 2	8. 4	7. 8
13	10. 6	12. 3	11. 5	12. 7	13. 1	7. 8	7. 3	7. 9
14	10. 3	11. 8	12. 6	13. 5	12. 9	7. 3	6. 6	7. 1
15	9. 8	9. 5	10. 7	11. 8	10. 6	6. 2	6. 2	6. 3
16	9. 5	9. 4	11. 4	13. 8	13. 0	7. 3	7. 6	7. 8
17	11. 1	11. 1	12. 5	13. 8	13. 4	9. 3	9. 6	8. 7
18	12. 1	12. 2	13. 6	14. 6	14. 4	9. 5	9. 8	9. 3
19	13. 6	13. 6	14. 2	13. 3	12. 9	8. 4	8. 2	8. 8
20	12. 5	11. 1	13. 1	13. 5	13. 3	9. 3	9. 4	7. 7
21	10. 4	12. 2	14. 5	14. 6	14. 1	9. 3	8. 6	7. 4
22	10. 0	9. 3	11. 0	11. 9	11. 2	7. 4	7. 3	7. 4
23	9. 5	9. 6	10. 7	11. 7	11. 7	7. 9	7. 7	8. 0
24	9. 7	8. 9	9. 3	9. 9	10. 4	7. 0	5. 9	4. 4
25	8. 2	8. 5	9. 1	10. 1	11. 7	7. 4	8. 7	10. 0
26	10. 1	8. 9	9. 5	9. 9	9. 6	8. 0	6. 8	6. 9
27	7. 6	8. 0	8. 4	9. 2	10. 7	6. 6	5. 9	5. 7
28	7. 1	6. 1	6. 7	6. 2	7. 5	7. 7	5. 6	5. 3
29	6. 1	7. 1	7. 6	7. 6	6. 9	5. 6	6. 0	7. 3
30	7. 0	8. 1	7. 2	5. 7	5. 2	6. 4	4. 5	4. 8
31	4. 3	3. 7	3. 4	4. 1	4. 4	4. 6	4. 8	4. 6
	9.52	9.52	10.66	11.13	10.85	7.42	7.21	7.13

OCTOBRE 1891

HUMIDITÉ RELATIVE

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	72	74	62	44	43	60	66	67
2	74	75	63	61	77	85	87	89
3	87	78	76	62	62	67	63	65
4	64	68	65	60	52	50	53	56
5	55	57	57	51	62	64	61	62
6	63	62	55	53	63	75	75	72
7	65	68	62	62	72	80	77	76
8	77	82	64	70	73	79	80	77
9	75	76	67	65	62	66	65	65
10	65	65	61	56	60	63	60	60
11	65	72	63	55	55	61	63	51
12	51	56	64	62	67	67	77	77
13	75	85	73	68	77	73	72	72
14	75	74	69	65	65	72	62	64
15	65	69	57	56	52	60	61	62
16	65	67	60	62	62	69	75	73
17	75	72	69	67	73	85	93	85
18	82	83	72	73	80	87	93	88
19	91	95	79	68	71	79	80	85
20	88	78	78	74	70	89	88	73
21	61	75	92	92	86	89	80	71
22	68	77	71	67	63	69	71	72
23	72	72	70	64	65	75	76	77
24	72	65	64	62	65	65	55	43
25	47	61	72	63	82	73	85	99
26	78	73	81	82	80	76	66	65
27	62	67	59	57	70	62	55	56
28	45	36	41	37	56	75	55	50
29	45	55	55	52	55	55	58	70
30	68	83	78	56	52	62	43	47
31	50	48	43	42	41	45	47	45
	67.6	69.9	65.9	61.5	64.9	70.2	69.1	68.2

OCTOBRE 1891

Dates	DIRECTION ET FORCE DU VENT			VITESSE moyenne DU VENT par seconde		Evaporomètre		Nébulosité		
	7 h m.	Midi	6 h s.	Jour	Nuit	Jour	Nuit	Mat.	Midi	Soir
1	Calme	SW 3	Calme	1^m0	2^m3	3.9	0.6	0	0	0
2	NNE 1	SW 3	NNE 2	3.2	4.5	1.8	1.3	8	9	10
3	NNW 3	W 4	Calme	3.5	2.4	2.2	2.4	8	7	8
4	Calme	W 2	SSW 2	1.7	1.8	5.6	2.1	9	10	7
5	Calme	ENE 4	NE 3	3.9	2.2	2.6	2.8	7	2	3
6	N 1/4 NE 2	ENE 4	NE 3	2.4	3.0	2.2	2.1	0	1	4
7	NNE 2	ENE 3	NNE 2	4.2	3.9	2.2	2.3	1	7	2
8	SW 2	NE 2	NNE 2	3.0	1.1	1.5	1.0	9	3	9
9	NNE 2	NE 3	NNE 2	1.6	0.6	2.0	2.1	1	2	0
10	Calme	SW 2	N 1/4 NE 1	2.0	0.6	3.3	1.6	0	1	1
11	WSW 1	NE 3	NNE 2	2.5	1.3	2.7	3.3	0	0	1
12	NNE 1	NE 4	NNE 3	4.3	4.9	2.0	2.1	10	10	10
13	NW 2	SE 3	SW 2	2.0	1.2	1.2	1.7	10	8	4
14	Calme	NE 2	Calme	2.2	0.8	1.6	2.2	0	2	0
15	Calme	SW 2	SW 2	1.9	0.1	2.6	1.3	0	0	0
16	Calme	ENE 1	SW 2	1.4	0.3	2.2	0.9	3	2	4
17	SSW 1	ENE 3	Calme	1.4	0.4	1.1	0.8	8	9	6
18	Calme	SW 4	SW 3	5.5	1.9	1.6	0.4	2	0	8
19	NNE 1	SW 3	Calme	5.4	0.3	1.8	0.8	3	2	2
20	NNE 1	NE 2	NE 1	2.7	2.3	1.9	1.0	8	10	10
21	NE 3	W 4	Calme	6.0	1.1	1.9	1.4	10	10	10
22	NE 2	SW 3	N 1	1.8	1.2	1.6	1.3	0	2	0
23	NNE 1	NE 3	NNE 2	1.3	3.1	1.4	2.2	4	2	9
24	NNE 3	NE 7	NNE 5	10.9	14.5	4.0	8.3	3	1	4
25	NE 10	NE 6	NE 0	9.6	3.7	2.6	1.6	10	10	10
26	NNE 2	NE 4	Calme	2.8	2.8	1.1	3.1	10	10	8
27	NNE 2	NE 5	NE 2	7.6	8.8	1.6	7.2	8	9	4
28	NNE 9	NNE 3	NNE 2	5.1	2.0	4.9	3.7	10	10	10
29	NNW 2	NE 5	NE 2	5.4	1.5	1.8	2.9	6	9	10
30	NNE 1	NE 7	NNE 2	5.5	7.4	2.9	4.8	10	3	8
31	NNE 2	NE 5	NW 3	4.1	3.6	3.5	4.4	6	0	0
				3.74	2.76	73.3	73.7	5.3	4.9	5.2

OCTOBRE 1891

Dates	Durée relative de l'insolation en centièmes	Polarisation atmosphérique en centièmes à 7 h. matin	FORME ET DIRECTION DES NUAGES	
			MATIN	SOIR
1	94	64	(Ciel très beau)	(Ciel très beau)
2	50	41	Cr.-Cm., SW; Al., SW	Nb.
3	19	0	Al., NE; Cm., NE	Al., NNW
4	28	0	Cr.,Al. et Cm., ENE	Cr.; Cr.-Cm., NE
5	54	0	Al., NE; Str.-Cm.,NE	Al., NE
6	85	70	Cr. (bandes); Cm. horizon	Cr.-Cm. et Al., NE; Cm. montagnes
7	59	70	Cr.-Cm. et Al., SW	Cr.-Cm. et Al., SW
8	51	45	Str.-Cm., NW	Str.-Cm., NW
9	96	62	Cr.-Cm., SW; Cm. à l'horizon	(Ciel beau)
10	93	71	(Ciel très beau)	Stratus montagnes
11	92	57	(Ciel très beau)	Cr. et Al., NNE
12	0	0	Cr. et Al., E 1/4 NE	Al.-str., NE
13	51	78	Str.-Cm., NW	Cr.; Cr.-Cm., SW; Cm. horizon
14	95	78	Horizon brumeux	(Ciel très beau)
15	91	77	(Ciel très beau)	(Ciel très beau)
16	92	70	Cr.-Cm., SW; Cm. horizon	Al., SSW
17	72	0	Cr.-Cm. et Al., SSW	Al. immobiles; brume
18	83	66	Al., SW	Al., SW
19	87	57	Stratus montagnes., alt. 200 m.	Cm. montagnes; Al., SW
20	25	50	Cr.-str.; str.-Cm., ENE	Str.-Cm., ENE
21	0	0	Str.-Cm., SSE	Str.-Cm., SSE
22	90	77	(Ciel très beau)	Cm. montagnes
23	60	74	Al., SW	Cm., SW
24	81	72	Cr., WSW; Cm., NE	Cr. et Al. NE
25	5	0	Nb., NE	Nb., E
26	6	0	Str.-Cm., NE	Cr. (bandes) point du vent: SSE
27	23	0	Cr. et Cr.-Cm., immobiles; Al., NNE	Cr. et Al. SW
28	0	0	Cr.-str., indistinct	Nb., NNE
29	48	0	Cr. (bandes), SW; point du vent E 1/4 NE	Str.-Cm., NE
30	0	0	Nb., NE	Str.-Cm., NE
31	81	0	Nb., NE	(Ciel très beau)
	55	38		

OCTOBRE 1891

DATES	PRESSION BAROMÉTRIQUE MOYENNE	TEMPÉRATURE MOYENNE VRAIE	TEMPÉRATURE MINIMA	TEMPÉRATURE MAXIMA	TEMPÉRATURE MOYENNE DES EXTRÊMES	TENSION MOYENNE DE LA VAPEUR	HUMIDITÉ RELATIVE MOYENNE	ÉVAPOROMÈTRE	PLUVIOMÈTRE RELEVÉ A 7 H. DU MATIN
1	752. 2	19. 9	16. 3	25. 4	20.85	9. 1	61	4. 5	»
2	48. 9	17. 5	16. 5	24. 2	20.35	10. 4	76	3. 1	»
3	47. 4	17. 2	14. 4	21. 2	17.80	9. 1	70	4. 6	36.6
4	50. 0	18. 4	16. 3	21. 7	19.00	7. 9	58	7. 7	0.6
5	51. 5	18. 9	16. 9	22. 7	19.80	8. 6	59	5. 4	»
6	52. 8	18. 7	16. 0	23. 4	19.70	9. 1	65	4. 3	»
7	52. 7	18. 8	17. 0	22. 3	19.65	9. 9	70	4. 5	»
8	48. 6	18. 7	16. 0	21. 9	18.95	10. 7	75	2. 5	16.6
9	50. 2	19. 0	16. 4	22. 9	19.65	10. 1	68	4. 1	»
10	51. 6	18. 9	16. 2	22. 4	19.30	8. 9	61	4. 9	»
11	49. 5	19. 2	16. 2	22. 9	19.55	8. 9	61	6. 0	»
12	43. 1	17. 4	17. 4	18. 4	17.90	8. 6	65	4. 1	»
13	43. 4	18. 1	14. 9	21. 2	18.05	10. 4	74	2. 9	46.4
14	51. 5	19. 4	16. 0	23. 0	19.50	10. 3	68	3. 8	»
15	53. 5	19. 5	16. 3	23. 3	19.80	8. 9	60	3. 9	»
16	53. 4	19. 3	16. 6	23. 4	20.00	10. 0	67	3. 1	»
17	53. 3	19. 0	17. 2	22. 7	19.95	11. 2	77	1. 9	»
18	53. 0	19. 4	17. 0	22. 9	19.95	11. 9	82	2. 0	»
19	51. 6	19. 0	16. 8	22. 3	19.55	11. 6	81	2. 6	»
20	49. 8	18. 7	16. 5	22. 2	19.35	11. 2	80	2. 9	»
21	43. 1	18. 2	18. 2	19. 6	18.90	11. 4	81	3. 3	»
22	44. 9	17. 5	14. 2	21. 3	17.75	9. 4	70	2. 9	61.6
23	48. 0	17. 7	15. 4	21. 2	18.30	9. 6	71	3. 6	»
24	46. 2	17. 9	15. 9	19. 4	17.65	8. 2	61	12. 3	»
25	42. 1	17. 1	13. 3	20. 3	16.80	9. 2	73	4. 2	»
26	45. 6	14. 3	13. 6	15. 2	14.40	8. 7	75	4. 2	42.6
27	47. 0	17. 0	12. 0	19. 5	15.75	7. 8	61	8. 8	22.3
28	41. 0	17. 0	16. 7	19. 8	18.25	6. 5	49	8. 6	»
29	46. 9	14. 9	13. 3	18. 3	15.80	6. 8	56	4. 7	2.3
30	52. 6	10. 5	9. 4	11. 9	10.65	6. 1	61	7. 7	3.6
31	57. 0	9. 2	6. 8	12. 5	9.65	4. 2	45	7. 9	0.6
	749.11	17.61	15.35	20.95	18.15	9.18	67.1	147. 0	233.2

OCTOBRE 1891

EXTRÊMES DU MOIS

Pression barométrique.	Minimum...	738mm5, le 13 à 2h30 matin.
	Maximum...	757mm9, le 31 à 10h30 matin.
Température.........	Minimum...	6°8, le 31 à 6h30 matin.
	Maximum...	25°4, le 1er à 11h30 matin.
Tension de la Vapeur..	Minimum...	3mm4, le 31 à 9h du matin.
	Maximum...	14mm6, le 18 et le 21 à midi.
Humidité relative.....	Minimum...	30, le 28 à 7h matin.
	Maximum...	98, le 2 à 10h10 soir.

TEMPÉRATURE

MOYENNES HORAIRES

MATIN				SOIR			
1 h.....	16°81	7 h....	17°00	1 h.....	19°99	7 h....	16°89
2 h.....	16.73	8 h....	17.58	2 h.....	19.57	8 h....	16.75
3 h.....	16.55	9 h....	18.58	3 h.....	19.03	9 h....	16.76
4 h.....	16.34	10 h....	19.25	4 h.....	18.06	10 h....	16.58
5 h.....	16.31	11 h....	20.00	5 h.....	17.30	11 h....	16.54
6 h.....	16.12	Midi ...	20.34	6 h.....	17.00	Minuit..	16.52

OBSERVATIONS DIVERSES

Octobre. — Le 2, orage de 2h à 5h30 soir. — Le 3, éclairs à l'horizon E 1/4 S E. — Le 8, dans la soirée, éclairs à l'horizon E 1/4 S E. — Le 12, à 9h matin, trombe marine au S 1/4 S E; de 10 à 11 heures, six trombes du S E au S W ; second minimum de température (15°2) à 4h soir. — Le 21, le matin de 1h15 à 2h30, orage au N ; maximum absolu de température (19°6) à 3h matin ; second maximum (19°4) à 10h30 matin ; second minimum de température (16°5) à 2h30 soir. — Le 25, maximum absolu de température (20°3) à 1h matin ; minimum absolu (13°3) à 8h matin ; second maximum (19°8) à midi 15m. — Le 27, second maximum de température (18°6) de 9 à 10h soir. — Le 28, maximum absolu de température (19°8) à 7h matin ; second maximum (19°5) à 10h15 matin. — Du 28 au 29, température ascendante la nuit, à partir de 6h soir.

NOVEMBRE 1891

PRESSION BAROMÉTRIQUE RÉDUITE A ZÉRO (Altitude : 128m3)

Dates	3h m.	6h m.	9h m.	Midi	3h s.	6h s.	9h s.	Minuit
1	755. 8	754. 3	754. 5	754. 2	753. 6	753. 5	752. 8	753. 2
2	54. 5	53. 4	53. 5	53. 4	52. 4	53. 0	53. 2	52. 9
3	52. 3	52. 3	52. 9	52. 8	52. 7	53. 1	53. 5	53. 0
4	52. 2	51. 6	51. 8	51. 4	50. 4	50. 4	50. 9	51. 2
5	51. 7	52. 0	53. 0	53. 2	53. 1	53. 9	54. 7	55. 1
6	55. 1	55. 1	55. 4	54. 9	54. 1	54. 0	53. 4	54. 7
7	54. 1	52. 9	53. 6	53. 6	53. 0	53. 2	53. 9	54. 2
8	54. 5	54. 5	55. 3	55. 3	54. 5	54. 0	54. 5	54. 5
9	53. 8	52. 8	53. 7	53. 1	52. 5	52. 6	52. 2	51. 8
10	50. 9	50. 2	49. 7	48. 6	47. 6	48. 9	48. 3	48. 5
11	48. 5	48. 3	47. 9	47. 8	46. 8	47. 2	47. 1	46. 0
12	44. 8	42. 7	44. 6	45. 4	46. 0	47. 1	47. 7	47. 7
13	46. 7	45. 9	46. 2	45. 3	44. 0	42. 8	42. 2	41. 1
14	39. 4	39. 2	39. 4	40. 2	40. 7	41. 9	42. 8	43. 2
15	42. 8	42. 7	43. 7	44. 0	44. 1	44. 9	45. 2	45. 3
16	44. 8	44. 6	45. 7	45. 9	45. 6	46. 6	47. 0	47. 7
17	48. 6	49. 8	51. 7	52. 3	52. 4	52. 5	52. 6	52. 9
18	52. 8	52. 6	53. 6	53. 9	53. 9	55. 0	56. 0	57. 1
19	57. 4	58. 2	59. 0	58. 8	58. 2	58. 0	57. 7	57. 2
20	56. 3	55. 8	55. 5	54. 7	53. 4	51. 9	51. 5	50. 4
21	50. 0	48. 0	47. 8	47. 0	45. 9	46. 3	46. 2	45. 4
22	44. 1	43. 2	43. 3	42. 9	42. 4	43. 1	44. 1	45. 1
23	45. 1	45. 0	45. 4	45. 5	44. 6	44. 6	45. 3	45. 4
24	45. 5	45. 5	46. 1	45. 7	45. 7	46. 4	46. 6	47. 0
25	46. 6	46. 2	46. 2	45. 4	44. 3	43. 9	43. 8	43. 2
26	43. 2	43. 1	44. 7	44. 7	44. 9	46. 5	46. 8	46. 7
27	46. 6	46. 6	46. 9	46. 7	46. 3	46. 6	46. 4	46. 3
28	46. 5	45. 9	46. 7	47. 5	47. 6	48. 6	49. 1	49. 3
29	48. 9	48. 2	48. 3	47. 6	47. 1	47. 9	48. 6	49. 5
30	49. 9	50. 3	50. 9	51. 5	51. 0	51. 1	51. 3	51. 3
	749.45	749.03	749.57	749.44	748.96	749.32	749.51	749.56

NOVEMBRE 1891

THERMOMÈTRE

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	7. 9	7. 6	9. 4	13. 8	12. 9	9. 6	9. 0	9. 8
2	10. 6	10. 6	12. 3	13. 3	14. 3	11. 6	11. 3	10. 2
3	10. 2	8. 8	11. 1	14. 6	13. 2	10. 4	10. 1	9. 3
4	8. 7	8. 5	11. 8	13. 6	12. 9	11. 0	10. 6	10. 7
5	10. 5	10. 4	13. 1	14. 8	14. 6	11. 8	10. 5	10. 4
6	9. 4	8. 6	8. 7	13. 7	13. 1	10. 3	10. 3	9. 5
7	9. 3	8. 8	11. 3	13. 0	12. 1	10. 2	9. 5	9. 5
8	9. 2	8. 3	11. 0	13. 4	12. 9	9. 3	9. 1	8. 7
9	7. 3	7. 3	10. 9	13. 9	13. 1	11. 2	11. 4	11. 0
10	10. 4	9. 7	12. 6	16. 2	14. 1	11. 5	11. 5	11. 5
11	11. 5	10. 4	11. 2	10. 8	11. 9	11. 2	11. 3	11. 3
12	11. 7	15. 4	16. 0	17. 8	16. 4	15. 0	14. 7	15. 5
13	13. 0	14. 1	16. 2	16. 8	16. 6	15. 6	15. 8	15. 7
14	15. 0	14. 8	14. 4	16. 7	16. 3	14. 3	13. 5	13. 4
15	12. 1	11. 8	12. 5	12. 8	14. 9	13. 5	13. 3	13. 1
16	12. 8	11. 8	14. 1	16. 5	16. 1	13. 5	12. 4	12. 6
17	13. 1	12. 6	14. 4	17. 4	15. 2	14. 7	13. 2	12. 9
18	12. 8	13. 5	15. 4	16. 2	15. 9	14. 4	13. 7	14. 4
19	12. 6	15. 1	16. 8	17. 7	16. 4	14. 7	13. 9	13. 9
20	13. 1	13. 2	16. 6	17. 9	16. 1	14. 5	14. 5	13. 4
21	13. 3	14. 2	13. 8	13. 1	13. 7	13. 4	13. 5	13. 1
22	11. 8	13. 2	16. 0	17. 4	15. 7	15. 7	12. 9	12. 1
23	11. 7	11. 7	12. 6	12. 0	11. 8	11. 5	11. 3	12. 5
24	12. 5	12. 3	12. 1	12. 0	12. 0	12. 9	12. 6	13. 0
25	12. 6	12. 8	13. 6	13. 8	13. 4	13. 0	14. 7	13. 0
26	13. 1	13. 1	12. 8	15. 3	14. 8	13. 5	13. 4	12. 5
27	12. 7	12. 3	13. 1	15. 0	14. 4	13. 0	12. 7	12. 6
28	12. 2	12. 2	13. 4	14. 9	14. 8	13. 2	13. 0	12. 3
29	11. 9	11. 5	11. 9	15. 2	14. 4	13. 2	12. 3	11. 2
30	10. 9	11. 4	12. 3	15. 1	13. 3	12. 7	12. 6	12. 5
	11.46	11.53	13.05	14.82	14.24	12.68	12.29	12.05

NOVEMBRE 1891

TENSION DE LA VAPEUR

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	3. 8	3. 2	4. 0	4. 9	4. 9	4. 4	4. 4	4. 7
2	3. 9	3. 8	4. 4	4. 3	2. 8	2. 2	2. 1	2. 8
3	2. 2	2. 6	2. 8	3. 7	3. 7	3. 8	3. 8	3. 9
4	3. 8	3. 8	4. 5	4. 9	5. 0	4. 7	4. 6	4. 4
5	4. 5	4. 6	5. 1	5. 6	5. 6	4. 6	3. 8	3. 9
6	3. 5	3. 6	3. 6	4. 3	4. 5	4. 0	4. 0	4. 1
7	4. 0	3. 7	4. 3	4. 8	4. 7	4. 3	4. 2	4. 2
8	4. 0	3. 1	3. 9	4. 2	4. 2	3. 8	3. 9	3. 8
9	3. 6	3. 8	5. 0	5. 6	5. 5	5. 5	5. 3	5. 7
10	5. 9	6. 1	7. 4	7. 7	8. 0	7. 2	6. 9	6. 6
11	6. 7	6. 6	7. 1	9. 3	9. 3	9. 7	10. 0	10. 0
12	10. 3	13. 0	14. 4	12. 6	11. 7	9. 5	8. 4	8. 6
13	9. 3	11. 8	12. 5	11. 0	11. 1	12. 1	12. 9	13. 3
14	10. 4	11. 1	9. 9	8. 2	8. 2	7. 8	6. 9	6. 9
15	6. 5	6. 5	8. 0	8. 6	9. 7	9. 2	8. 6	8. 5
16	7. 5	8. 9	8. 1	6. 5	9. 6	6. 0	5. 0	4. 9
17	4. 2	4. 4	6. 8	6. 7	6. 5	6. 5	6. 6	6. 4
18	6. 8	7. 1	7. 2	8. 2	9. 1	8. 9	8. 3	8. 1
19	7. 6	9. 1	9. 4	10. 9	10. 4	9. 2	8. 8	8. 4
20	7. 9	7. 7	9. 2	10. 2	10. 6	10. 1	9. 9	8. 9
21	8. 1	8. 4	9. 2	9. 6	9. 6	9. 3	9. 0	8. 8
22	8. 2	7. 3	6. 9	8. 0	8. 1	6. 0	7. 5	6. 2
23	6. 9	6. 9	7. 6	8. 6	8. 7	9. 2	9. 5	8. 9
24	8. 8	9. 2	9. 8	10. 3	10. 5	10. 5	10. 0	9. 6
25	9. 8	9. 4	9. 8	10. 0	9. 7	9. 9	8. 7	9. 0
26	8. 6	9. 3	9. 7	10. 4	10. 1	8. 7	8. 2	7. 3
27	7. 4	7. 7	8. 2	9. 1	8. 9	8. 5	8. 0	7. 8
28	7. 6	6. 9	6. 4	7. 6	7. 8	7. 8	6. 9	6. 6
29	7. 0	6. 6	5. 0	7. 6	7. 9	7. 9	7. 1	6. 8
30	6. 4	7. 2	7. 2	8. 2	7. 8	7. 9	7. 7	7. 6
	6.51	6.78	7.25	7.72	7.81	7.31	7.03	6.89

NOVEMBRE 1891

HUMIDITÉ RELATIVE

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	47	41	45	42	44	49	51	52
2	51	40	41	38	23	21	21	30
3	24	30	29	30	33	40	41	44
4	45	46	44	42	45	48	48	46
5	47	49	46	45	45	45	40	41
6	40	43	43	37	40	42	43	45
7	45	44	43	43	45	46	47	47
8	46	37	40	37	38	43	45	45
9	47	49	51	47	49	55	53	58
10	62	72	68	56	66	71	68	65
11	66	70	72	96	92	98	100	100
12	100	100	100	83	84	74	67	65
13	83	98	91	77	79	92	97	100
14	82	88	81	58	59	64	60	60
15	62	63	74	78	77	80	75	75
16	68	86	67	68	70	52	47	45
17	38	40	55	45	50	52	58	57
18	62	61	55	60	68	73	71	66
19	70	71	66	72	75	74	74	71
20	70	68	65	67	78	82	80	78
21	71	70	78	85	82	81	78	78
22	79	64	48	54	61	45	67	59
23	64	67	70	82	84	91	95	82
24	81	86	93	98	100	95	92	85
25	90	85	84	85	85	88	70	80
26	76	82	88	80	80	75	72	67
27	67	72	73	72	73	75	73	72
28	72	65	56	60	62	69	61	62
29	67	65	48	59	65	70	66	68
30	65	72	67	64	68	72	71	70
	62.9	64.1	62.7	62.0	64.0	65.4	64.4	63.8

NOVEMBRE 1891

Dates	Direction et force du vent — 7 h m.	Direction et force du vent — Midi	Direction et force du vent — 6 h s.	Vitesse moyenne du vent par seconde — Jour	Vitesse moyenne du vent par seconde — Nuit	Évaporomètre — Jour	Évaporomètre — Nuit	Nébulosité — Mat.	Nébulosité — Midi	Nébulosité — Soir
1	ESE 2	SW 2	Calme	1^m8	4^m2	2.7	5.5	9	2	0
2	NNE 2	NE 6	NE 4	4.9	5.0	5.1	5.5	0	2	5
3	NW 2	SW 3	N 2	2.7	3.3	2.6	3.6	1	1	0
4	NNE 2	WNW 3	NW 3	5.7	3.5	2.6	2.8	1	2	1
5	NNE 2	NE 5	NE 4	5.0	4.1	4.1	3.4	1	0	0
6	NNW 3	NW 6	NW 3	2.5	3.0	2.9	2.8	0	0	0
7	NNW 0	SW 3	SW 3	1.8	5.4	3.1	4.3	0	3	5
8	Calme	NE 5	Calme	3.6	2.2	4.1	1.5	0	1	0
9	Calme	N 2	SW 2	1.4	1.8	2.0	1.4	1	2	3
10	NE 2	NE 3	SW 2	3.2	2.5	1.1	2.1	9	3	10
11	NNE 2	NE 3	SSW 2	2.4	5.8	0.5	0.3	10	10	10
12	SW 4	SW 5	SW 1	0.6	0.5	0.9	2.2	10	10	10
13	SW 4	SW 2	SW 1	1.7	6.9	1.2	0.7	10	10	10
14	NNE 4	W 5	SSW 2	7.3	3.8	2.7	3.7	10	0	0
15	NNW 2	N 3	Calme	1.7	2.8	0.6	1.4	9	5	0
16	Calme	W 5	SW 4	4.3	5.2	2.2	5.5	7	4	0
17	NNE 3	NE 2	NW 3	1.9	2.4	2.7	3.1	0	0	0
18	NNW 2	W 2	Calme	1.9	2.2	2.6	2.4	9	10	2
19	Calme	NE 3	NNE 2	4.0	3.1	2.0	1.7	8	7	4
20	NNE 3	NE 4	Calme	2.7	1.9	1.7	1.4	5	7	7
21	NNE 2	NE 4	Calme	2.7	2.1	1.0	1.6	10	8	0
22	SSW 2	WSW 5	SW 3	6.0	1.8	2.8	2.1	0	2	4
23	NNW 1	NE 2	NE 2	2.0	1.2	1.0	0.8	10	10	10
24	NNE 2	NE 4	NNE 1	3.5	2.1	0.2	1.0	10	10	10
25	SSW 2	NE 2	NE 2	4.1	3.1	1.0	2.0	10	10	10
26	Calme	W 4	SSW 3	7.5	3.0	3.7	0.6	10	6	5
27	SW 2	WSW 3	SW 3	3.2	4.6	0.9	2.3	0	2	0
28	NNE 2	NE 5	NE 4	7.6	3.0	4.4	5.6	0	0	5
29	NNE 3	SW 5	Calme	4.4	2.2	2.2	1.3	1	2	0
30	SSW 2	NE 2	SSW 2	1.8	1.7	0.3	1.8	5	10	10
				3.46	3.15	64.9	74.4	5.2	4.6	4.0

NOVEMBRE 1891

Dates	Durée relative de l'insolation en centièmes	Polarisation atmosphérique en centièmes à 7 h. matin	Forme et direction des nuages — Matin	Forme et direction des nuages — Soir
1	73	0	Cr., Cr.-Cm., Al., SW	Al., SW
2	82	71	Al., NE	Cr., NE
3	94	63	Cr., Al., N	Str.-horizon
4	85	62	Al., NE	Al., NE
5	96	64	Al., NE	(Ciel très beau)
6	92	59	Horizon brumeux	(Ciel très beau)
7	63	64	Stratus à l'horizon	Cr., Al., SW
8	95	64	(Ciel très beau)	Cm.-horizon
9	76	53	Cr. immobile ; Al., SW	Al., SW
10	75	0	Cr., Cr.-Cm., Al., SW ; Cm. montagnes	Cr.-str., SW
11	0	0	Nb., NNE	Nb., N
12	31	0	Str.-Cm., SSW	Al.-str., SW
13	0	0	Str.-Cm., SW	Nb., SW
14	0	0	Nb., SW	Str.-horizon
15	31	0	Str.-Cm., SW	Al., SW
16	77	66	Str.-Cm., SW	Str.-horizon
17	99	71	Cr.-Cm., SW	(Ciel très beau)
18	49	0	Cr.-str., indistinct	Al., WNW
19	66	0	Al., NE	Al., NNE
20	71	53	Cr. (bandes), point du vent, SSE	Str-montagnes, altitude 200 m.
21	8	0	Str.-Cm., NE	(Ciel beau)
22	94	63	Bande grise à l'horizon	Cr., Al., SW
23	0	0	Str.-Cm., NE	Nb., NE
24	0	0	Str.-Cm., NE	Str.-Cm., NE
25	0	0	Str.-Cm., NE	Str.-Cm., NE
26	58	0	Str.-Cm., SW	Cm., montagnes
27	99	71	Cm., montagnes	Bande grise à l'horizon
28	97	67	Str., horizon	Al., NE
29	83	62	Al., NNE	Al., SE
30	12	28	Cr., Cr.-Cm., Al., S	Cr.-str., S
	57	33		

NOVEMBRE 1891

DATES	PRESSION BAROMÉTRIQUE MOYENNE	TEMPÉRATURE MOYENNE VRAIE	TEMPÉRATURE MINIMA	TEMPÉRATURE MAXIMA	TEMPÉRATURE MOYENNE DES EXTRÊMES	TENSION MOYENNE DE LA VAPEUR	HUMIDITÉ RELATIVE MOYENNE	ÉVAPOROMÈTRE	PLUVIOMÈTRE RELEVÉ A 7 H. DU MATIN
1	754. 0	10. 0	7. 4	13. 9	10.65	4. 3	46	8. 2	»
2	53. 3	11. 8	9. 0	15. 3	12.15	3. 3	33	10. 6	»
3	52. 8	11. 0	8. 7	14. 8	11.75	3. 3	34	6. 2	»
4	51. 2	11. 0	8. 1	13. 8	10.95	4. 5	46	5. 4	»
5	53. 3	12. 0	10. 2	15. 5	12.85	4. 7	45	7. 5	»
6	54. 6	10. 5	7. 6	14. 4	11.00	3. 9	42	5. 7	»
7	53. 6	10. 5	8. 8	13. 5	11.15	4. 3	45	7. 4	»
8	54. 6	10. 2	8. 3	13. 4	10.85	3. 9	41	5. 6	»
9	52. 8	10. 8	7. 3	13. 9	10.60	5. 0	51	3. 4	»
10	49. 1	12. 2	8. 7	16. 2	12.45	7. 0	66	3. 2	»
11	47. 4	11. 2	9. 8	11. 9	10.85	8. 6	87	0. 8	»
12	45. 7	15. 3	11. 2	17. 8	14.50	11. 1	84	3. 1	33.6
13	44. 3	15. 5	12. 2	16. 8	14.50	11. 7	90	1. 9	5.0
14	40. 8	14. 8	13. 7	16. 8	15.25	8. 7	69	6. 4	17.8
15	44. 1	13. 0	11. 8	15. 0	13.40	8. 2	73	2. 0	2.0
16	46. 0	13. 7	9. 8	16. 5	13.15	7. 1	63	7. 7	21.5
17	51. 6	14. 2	11. 2	17. 4	14.30	6. 0	49	5. 8	»
18	54. 4	14. 5	12. 2	17. 8	15.00	8. 0	65	5. 0	»
19	58. 1	15. 1	12. 6	17. 7	15.15	9. 2	72	3. 7	»
20	53. 7	14. 9	12. 6	18. 8	15.70	9. 3	74	3. 1	»
21	47. 1	13. 5	12. 8	14. 2	13.50	9. 0	78	2. 6	2.5
22	43. 5	14. 4	11. 2	17. 4	14.30	7. 3	60	4. 9	10.0
23	45. 1	11. 9	11. 1	13. 2	12.15	8. 3	79	1. 8	»
24	46. 1	12. 4	10. 8	13. 4	12.10	9. 8	91	1. 2	5.8
25	44. 9	13. 4	12. 6	15. 0	13.80	9. 5	83	3. 0	28.7
26	45. 1	13. 6	11. 6	15. 6	13.60	9. 0	78	4. 3	25.3
27	46. 5	13. 2	11. 8	15. 7	13.75	8. 2	72	3. 2	7.2
28	47. 6	13. 3	12. 2	14. 9	13.55	7. 2	63	10. 0	»
29	48. 3	12. 7	11. 4	15. 2	13.30	7. 0	64	3. 5	»
30	50. 9	12. 6	9. 8	15. 1	12.45	7. 5	69	2. 1	»
	749.35	12.77	10.55	15.36	12.96	7.16	63.7	139. 3	159. 4

NOVEMBRE 1891

EXTRÊMES DU MOIS

Pression barométrique.	Minimum...	738mm6, le 14 à 4h30 matin.
	Maximum...	759mm1, le 19 à 10h30 matin.
Température.........	Minimum...	7°3, le 9 à 4 h. matin.
	Maximum...	18°8, le 20 à 1 h. soir.
Tension de la vapeur..	Minimum...	2mm1, le 2 à 9 h. soir.
	Maximum...	14mm4, le 12 à 9 h. matin.
Humidité relative.....	Minimum...	20, le 2 à 8h30 soir.
	Maximum...	100, les 11, 12, 14 et 24.

TEMPÉRATURE

MOYENNES HORAIRES

MATIN				SOIR			
1 h.....	11°61	7 h....	12°01	1 h.....	14°74	7 h....	12°52
2 h.....	11.57	8 h....	12.27	2 h.....	14.53	8 h....	12.32
3 h.....	11.46	9 h....	13.05	3 h.....	14.24	9 h....	12.29
4 h.....	11.43	10 h....	13.79	4 h.....	13.48	10 h....	12.22
5 h.....	11.44	11 h....	14.56	5 h.....	13.02	11 h....	12.19
6 h.....	11.53	Midi ...	14.82	6 h.....	12.68	Minuit..	12.05

OBSERVATIONS DIVERSES

Novembre. — Le 1er, la Corse est visible avant le lever du soleil. — Le 10, soir, halo lunaire. — Le 12, halo lunaire. — Le 14, à 8h30 et 9h15 matin, tonnerre au NW. — Le 15, de 8 à 10 heures matin, orage; à 6 h. et 9 h. soir, éclairs à l'horizon E.; à 10 heures soir, halo lunaire. — Le 18, halo lunaire. — Le 21, maximum de température (14°2) à 6 h. matin. — Du 22 au 23, quelques gouttes de pluie dans la nuit.

DÉCEMBRE 1891

PRESSION BAROMÉTRIQUE RÉDUITE A ZÉRO (Altitude : 128^m 3)

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	751. 1	750. 7	751. 4	751. 4	751. 3	751. 7	752. 1	752. 4
2	52. 0	51. 7	51. 7	51. 0	49. 4	49. 0	48. 3	47. 4
3	47. 5	48. 3	50. 0	51. 7	52. 6	54. 9	55. 6	56. 5
4	57. 0	57. 2	58. 7	59. 5	59. 3	60. 1	60. 5	60. 4
5	60. 6	60. 7	61. 2	60. 6	59. 7	59. 6	59. 5	58. 7
6	58. 3	57. 5	57. 5	57. 2	56. 3	56. 3	56. 4	56. 4
7	56. 4	56. 4	56. 6	56. 2	55. 4	54. 9	54. 2	52. 2
8	49. 6	48. 4	49. 5	50. 4	51. 3	53. 3	53. 5	53. 4
9	52. 9	52. 5	52. 6	51. 9	50. 5	49. 7	49. 4	49. 5
10	49. 9	50. 6	52. 2	52. 5	52. 5	53. 2	53. 4	53. 4
11	53. 0	52. 4	51. 9	51. 1	50. 5	51. 5	52. 4	52. 3
12	52. 1	52. 5	53. 5	55. 3	54. 2	55. 0	55. 7	56. 0
13	56. 2	55. 9	55. 6	54. 6	53. 0	51. 9	50. 9	47. 4
14	47. 0	46. 9	46. 2	47. 0	47. 2	48. 1	48. 5	50. 2
15	50. 1	49. 2	49. 9	50. 4	51. 1	51. 9	52. 0	52. 0
16	51. 6	51. 2	51. 2	50. 3	48. 8	49. 0	48. 5	47. 0
17	45. 2	44. 2	44. 1	44. 6	44. 7	46. 2	48. 1	48. 6
18	49. 1	49. 6	51. 0	51. 8	52. 1	53. 7	55. 6	56. 9
19	58. 1	58. 7	59. 9	59. 2	58. 6	58. 8	59. 3	59. 3
20	58. 6	57. 7	58. 3	57. 6	56. 7	56. 6	57. 7	58. 1
21	58. 7	59. 0	60. 6	60. 8	60. 2	61. 2	61. 5	61. 5
22	61. 7	61. 7	63. 0	62. 6	62. 6	62. 3	62. 5	62. 1
23	61. 9	60. 9	61. 1	60. 3	59. 4	59. 1	59. 3	59. 4
24	59. 3	59. 4	59. 6	59. 5	59. 2	59. 3	59. 5	59. 7
25	60. 1	59. 6	60. 9	60. 9	60. 8	61. 0	61. 3	61. 0
26	60. 1	59. 4	60. 0	59. 0	58. 3	58. 1	57. 7	56. 8
27	55. 7	54. 5	54. 9	54. 7	54. 5	55. 0	55. 0	54. 7
28	54. 4	54. 5	54. 6	55. 6	55. 6	55. 4	55. 6	55. 2
29	55. 5	55. 7	56. 6	55. 4	55. 3	55. 0	53. 9	53. 1
30	52. 6	50. 9	50. 1	48. 9	48. 1	48. 0	47. 9	47. 8
31	47. 6	47. 8	48. 2	48. 1	47. 6	47. 8	47. 7	46. 8
	754.32	754.05	754.60	754.52	754.09	754.44	754.63	754.39

DÉCEMBRE 1891

THERMOMÈTRE

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	12. 7	10. 9	12. 9	14. 1	13. 6	12. 3	12. 4	11. 9
2	11. 4	10. 7	12. 4	14. 6	13. 4	12. 3	12. 2	11. 5
3	11. 8	11. 3	12. 6	15. 9	15. 1	13. 4	13. 1	12. 1
4	12. 1	12. 1	14. 5	15. 8	15. 2	12. 0	11. 4	11. 3
5	11. 1	11. 7	12. 9	15. 0	14. 0	11. 9	12. 1	11. 7
6	10. 8	10. 4	11. 9	15. 6	14. 4	11. 7	11. 2	10. 6
7	10. 0	9. 8	12. 1	15. 5	14. 2	12. 6	12. 5	10. 9
8	9. 9	10. 2	13. 9	15. 2	14. 3	13. 4	13. 6	13. 5
9	11. 4	11. 1	14. 0	14. 4	13. 2	11. 4	11. 1	10. 6
10	9. 6	10. 5	13. 9	15. 0	14. 3	11. 7	11. 4	11. 5
11	10. 8	9. 6	12. 3	13. 4	12. 9	12. 7	12. 2	12. 1
12	11. 2	11. 2	13. 4	15. 5	15. 4	12. 5	12. 6	11. 5
13	12. 0	12. 0	12. 5	14. 4	13. 8	12. 7	12. 2	13. 7
14	13. 6	13. 6	14. 9	18. 0	16. 6	14. 8	15. 5	14. 7
15	14. 0	14. 1	15. 1	17. 0	14. 9	13. 0	12. 8	11. 3
16	10. 9	11. 7	13. 7	14. 5	13. 3	12. 7	12. 7	12. 0
17	11. 7	10. 0	9. 9	15. 8	14. 3	12. 8	10. 2	9. 7
18	8. 8	8. 7	10. 5	10. 7	9. 2	7. 4	5. 7	5. 2
19	4. 7	4. 3	5. 0	9. 3	8. 4	6. 7	6. 8	6. 6
20	6. 4	6. 1	7. 1	10. 1	7. 8	4. 5	3. 9	3. 1
21	2. 0	1. 8	3. 5	8. 0	7. 6	7. 0	5. 8	7. 8
22	8. 5	8. 7	11. 4	12. 2	11. 0	8. 7	8. 3	7. 6
23	7. 6	7. 4	10. 9	12. 1	11. 3	10. 0	9. 8	9. 8
24	.9 8	8. 5	9. 7	11. 5	10. 7	10. 9	9. 9	10. 1
25	8. 7	10. 0	10. 3	11. 3	10. 6	10. 7	10. 5	10. 5
26	9. 8	9. 5	9. 5	10. 1	10. 2	11. 0	11. 2	9. 6
27	9. 4	8. 9	8. 4	10. 1	9. 8	9. 6	9. 8	8. 6
28	8. 0	7. 5	8. 7	14. 2	14. 1	11. 0	9. 3	8. 9
29	9. 1	9. 8	10. 9	13. 6	11. 8	10. 0	10. 4	9. 9
30	9. 5	9. 3	9. 5	11. 3	11. 8	11. 5	10. 4	10. 8
31	10. 8	11. 2	12. 4	14. 8	13. 8	11. 9	11. 9	10. 4
	9.94	9.76	11.31	13.52	12.61	11.12	10.74	10.31

DÉCEMBRE 1891

TENSION DE LA VAPEUR

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	7. 2	6. 9	7. 6	7. 5	7. 3	6. 7	6. 8	6. 6
2	6. 6	6. 4	6. 9	7. 9	7· 7	7. 3	6. 9	7. 1
3	6. 6	6. 3	7. 2	8. 4	8. 4	7. 6	7. 2	6. 9
4	6. 8	6. 4	7. 7	8. 4	8. 5	7. 5	7. 7	7. 4
5	7. 1	7. 2	7. 3	8. 2	8. 4	7. 4	7. 3	7. 0
6	7. 5	7. 8	8. 3	9. 3	9. 1	8. 1	8. 3	8. 4
7	8. 1	8. 5	9. 2	9. 2	8. 4	8. 3	8. 0	7. 1
8	7. 1	6. 9	7. 7	8. 5	8. 7	7. 9	7. 4	7. 1
9	7. 2	7. 3	8. 3	8. 3	8. 6	7. 5	7. 3	7. 5
10	7. 2	5. 6	7. 0	7. 1	7. 3	6. 5	5. 6	5. 8
11	5. 5	5. 3	6. 1	6. 7	6. 7	6. 6	6. 4	6. 1
12	6. 8	6. 7	7. 5	8. 2	8. 5	7. 4	7. 5	8. 0
13	7. 6	7. 2	7. 3	8. 1	8. 5	7. 8	7. 2	6. 9
14	6. 1	5. 2	4. 2	4. 1	2. 8	2. 5	2. 0	1. 9
15	1. 8	2. 1	3. 4	5. 5	6. 0	5. 6	5. 3	5. 6
16	6. 1	6. 2	7. 3	8. 0	7. 6	7. 2	6. 9	6. 5
17	6. 4	6. 4	6. 8	8. 7	6. 9	2. 5	2. 8	2. 2
18	2. 4	2. 3	2. 5	2. 9	2. 9	2. 9	2. 3	1. 8
19	2. 1	2. 0	2. 2	3. 1	3. 5	3. 1	3. 4	3. 2
20	2. 8	2. 8	2. 8	3. 2	2. 7	2. 1	1. 8	1. 5
21	1. 5	1. 6	1. 9	2. 0	2. 0	1. 9	2. 1	2. 2
22	2. 0	1. 8	2. 3	3. 4	4. 4	4. 3	4. 1	4. 1
23	3. 9	3. 9	4. 7	5. 2	5. 0	4. 2	4. 1	4. 9
24	2. 3	2. 0	2. 8	4. 1	4. 4	3. 6	4. 4	4. 9
25	6. 5	7. 0	7. 0	7. 4	7. 1	6. 9	6. 9	7. 3
26	8. 4	8. 4	8. 2	8. 1	8. 4	8. 2	8. 1	7. 9
27	7. 5	7. 5	7. 3	8. 4	7. 8	7. 3	7. 3	6. 2
28	6. 6	6. 2	7. 0	7. 7	5. 8	6. 5	5. 9	4. 7
29	5. 7	6. 0	6. 8	7. 5	7. 0	6. 5	7. 0	6. 7
30	6. 2	6. 3	6. 4	7. 0	7. 2	6. 9	7. 3	7. 4
31	7. 4	7. 4	8. 1	8. 8	8. 4	7. 8	7. 7	7. 3
	5.71	5.60	6.12	6.80	6.65	6.02	5.90	5.75

DÉCEMBRE 1891

HUMIDITÉ RELATIVE

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	65	70	68	62	63	63	63	63
2	65	66	64	64	67	68	65	70
3	64	63	66	62	65	66	64	65
4	64	61	62	63	66	72	77	74
5	72	70	65	64	70	71	69	68
6	78	83	80	70	75	79	84	88
7	87	95	87	70	70	76	74	73
8	78	74	65	66	71	69	64	61
9	71	74	70	68	76	75	74	79
10	82	59	59	56	60	63	55	57
11	57	59	57	58	60	60	60	58
12	68	67	65	62	65	68	69	79
13	72	69	67	66	72	71	68	54
14	53	45	33	27	20	20	15	15
15	15	18	27	38	47	50	48	56
16	62	60	62	65	66	65	63	62
17	62	70	75	65	57	22	31	24
18	28	28	26	30	34	38	33	30
19	32	32	34	35	42	43	45	44
20	39	40	38	35	34	33	30	27
21	29	30	32	25	25	26	30	27
22	24	21	23	32	45	51	50	52
23	50	51	48	50	50	46	45	35
24	25	24	31	40	46	37	48	53
25	77	76	75	74	75	71	73	77
26	93	94	92	87	90	84	82	89
27	85	87	89	90	88	83	80	75
28	82	80	83	64	49	66	68	55
29	67	68	69	65	68	71	74	73
30	70	71	72	70	70	68	77	77
31	77	75	76	70	71	75	74	77
	61.1	60.6	60.0	57.8	59.9	59.7	59.7	59.2

DÉCEMBRE 1891

Dates	Direction et force du vent 7 h m.	Midi	6 h s.	Vitesse moyenne du vent par seconde Jour	Nuit	Évaporomètre Jour	Nuit	Nébulosité Mat.	Midi	Soir
1	Calme	SW 3	Calme	2^m2	2^m0	3.9	0.7	8	7	3
2	Calme	W 3	Calme	2.1	2.7	3.2	0.4	1	10	10
3	Calme	W 3	SW 2	2.3	1.6	1.4	2.3	0	2	0
4	ESE 2	W 2	ENE 1	2.8	0.7	1.3	1.1	1	0	0
5	NNE 1	SW 2	Calme	1.3	0.7	1.9	0.8	0	1	0
6	Calme	S 1	Calme	0.9	0.5	1.0	0.4	1	0	0
7	SW 2	SW 3	SW 2	3.0	2.4	1.2	1.5	0	3	8
8	NNE 2	SW 3	N 1	3.6	1.8	1.9	1.5	3	5	10
9	NNE 2	NE 2	SW 2	2.3	2.9	1.4	2.2	3	8	9
10	NW 4	SW 3	Calme	2.2	0.8	2.6	1.9	0	2	10
11	NNE 1	NE 5	N 3	3.0	2.6	2.1	2.8	0	0	0
12	NW 2	SW 1	NNE 1	1.0	1.9	1.3	1.0	1	1	2
13	NE 2	SW 4	NE 2	4.2	5.7	2.5	3.6	8	4	4
14	SW 5	SW 6	SW 2	5.3	2.6	6.9	4.3	0	0	0
15	Calme	NE 4	Calme	1.2	1.0	3.5	2.2	2	0	2
16	NW 2	WNW 3	WNW 1	2.3	2.5	1.5	2.5	0	1	8
17	WSW 2	W 3	SW 2	1.8	3.5	4.6	1.9	0	1	0
18	SW 2	ENE 5	SW 2	5.1	2.7	3.1	4.2	3	7	8
19	NNW 2	NW 4	NW 2	0.9	3.2	2.7	2.9	0	2	0
20	NW 2	NW 5	NW 5	5.2	8.0	3.5	5.5	0	0	0
21	NW 2	NW 3	N 2	1.9	1.9	3.0	3.4	0	0	0
22	NNE 3	ENE 5	NNW 3	4.0	4.6	4.2	3.3	0	0	0
23	N 2	NE 3	NNE 3	3.5	4.0	2.5	5.2	0	0	0
24	NE 3	NE 5	NE 4	11.6	4.6	5.8	2.4	0	7	10
25	NNE 3	NNE 2	NNE 2	2.2	2.0	1.0	1.1	10	8	10
26	Calme	NE 2	ENE 1	2.4	2.0	0.2	1.5	10	10	10
27	NE 1	SW 1	NNE 2	1.9	1.4	0.4	1.1	10	10	10
28	NE 2	NE 4	NNE 2	2.5	2.1	2.2	1.2	2	2	0
29	SSE 2	W 2	Calme	1.5	1.6	1.3	1.2	2	8	9
30	E 1	E 2	NE 2	1.2	1.8	1.0	1.2	3	7	0
31	NNE 2	NE 1	N 2	2.5	0.5	1.3	0.9	0	0	0
				2.84	2.46	74.4	66.2	2. 2	3. 4	4. 0

DÉCEMBRE 1891

Dates	Durée relative de l'insolation en centièmes	Polarisation atmosphérique en centièmes à 7 h. matin	FORME ET DIRECTION DES NUAGES	
			MATIN	SOIR
1	0	0	Cr.-str., SSW	Cr.-Cm., SSW
2	0	»	Cr., Al., immobiles	Al., SW
3	85	68	Bande grise à l'horizon	(Ciel beau)
4	95	77	Cr., NNE	(Ciel très beau)
5	81	67	Cr., NNE	Cm., horizon
6	81	62	Str. horizon	Cm., horizon
7	94	60	Cr. immobile	Al., SW
8	71	67	Cr., Cr.-Cm., SW	Cr.-Cm., Cr.-str., SW
9	33	49	Al., SSW; Cm., montagnes	Al., SW
10	66	59	Bande grise à l'horizon	Cr.-str. indistinct
11	92	67	Bande grise à l'horizon	(Ciel très beau)
12	70	»	Al., NE	Al., NE
13	85	68	Cr., Cr.-Cm., SW; Al., NE	Cr., Cr.-Cm., SW; Cm., horizon
14	90	60	Bande grise à l'horizon	(Ciel très beau)
15	95	»	Al., NE	Cr., Cr.-Cm., NE
16	60	71	Bande grise à l'horizon	Cr. (bandes), NE
17	85	64	(Ciel très beau)	(Ciel très beau)
18	79	»	Al., NE	Al., SW
19	91	71	Bande grise à l'horizon	(Ciel beau)
20	79	68	Bande grise à l'horizon	Cm. horizon
21	96	68	(Ciel très beau)	(Ciel très beau)
22	94	67	(Ciel très beau)	(Ciel très beau)
23	95	71	(Ciel très beau)	(Ciel très beau)
24	56	42	Bande grise à l'horizon	Str.-Cm., NE
25	0	0	Str.-Cm., NE	Al.-str., NE
26	0	0	Al.-str., NNE	Str.-Cm., NNE
27	0	0	Al.-str., NNE	Str.-Cm., NNE
28	89	50	Al., NE; Cm. montagnes	(Ciel beau)
29	47	42	Cr.-Cm., NW	Str.-Cm., S
30	0	»	Al., immobiles	(Ciel beau)
31	94	»	Bande grise à l'horizon	(Ciel très beau)
	65	53		

DÉCEMBRE 1891

DATES	PRESSION BAROMÉTRIQUE MOYENNE	TEMPÉRATURE				TENSION MOYENNE DE LA VAPEUR	HUMIDITÉ RELATIVE MOYENNE	ÉVAPOROMÈTRE	PLUVIOMÈTRE RELEVÉ A 7 H. DU MATIN
		MOYENNE VRAIE	MINIMA	MAXIMA	MOYENNE DES EXTRÊMES				
1	751.5	12.6	10.5	14.5	12.50	7.1	65	4.6	»
2	50.1	12.3	10.4	15.9	13.15	7.1	66	3.6	»
3	52.1	13.2	10.9	15.9	13.40	7.3	64	3.7	»
4	59.1	13.1	11.3	16.0	13.65	7.5	67	2.4	»
5	60.1	12.6	10.2	15.6	12.90	7.5	69	2.7	»
6	57.0	12.1	9.7	15.6	12.65	8.2	80	1.4	»
7	55.3	12.2	9.5	15.6	12.55	8.2	79	2.7	»
8	51.2	13.0	9.6	15.4	12.50	7.7	69	3.4	»
9	51.1	12.2	9.5	15.1	12.30	7.8	73	3.6	»
10	52.2	12.2	9.1	15.6	12.35	6.5	61	4.5	1.5
11	51.9	12.0	8.7	14.2	11.45	6.2	59	4.9	»
12	54.3	12.9	11.2	16.0	13.60	7.6	68	2.3	»
13	53.2	12.9	10.3	14.9	12.60	7.6	67	6.1	»
14	47.6	15.2	10.8	18.3	14.55	3.6	29	11.2	»
15	50.8	14.0	12.5	17.0	14.75	4.4	37	5.7	»
16	49.7	12.7	10.3	16.1	13.20	7.0	63	4.0	»
17	45.7	11.8	9.6	15.9	12.75	5.3	51	6.5	»
18	52.5	8.3	7.6	11.4	9.50	2.5	31	7.3	»
19	59.0	6.5	4.2	9.3	6.75	2.8	38	5.6	»
20	57.7	6.1	5.4	10.2	7.80	2.5	35	9.0	»
21	60.4	5.4	1.8	8.8	5.30	1.9	28	6.4	»
22	62.3	9.6	5.8	12.6	9.20	3.3	37	7.5	»
23	60.2	9.9	7.4	12.4	9.90	4.5	47	7.7	»
24	59.4	10.1	8.5	11.5	10.00	3.6	38	8.2	»
25	60.7	10.3	8.7	11.6	10.15	7.0	75	2.1	4.9
26	58.7	10.1	9.4	11.4	10.40	8.2	89	1.7	20.5
27	54.9	9.3	8.4	10.0	9.20	7.4	85	1.5	43.2
28	55.1	10.2	7.5	14.6	11.05	6.3	68	3.4	3.4
29	55.1	10.7	8.4	13.6	11.00	6.7	69	2.5	»
30	49.3	10.5	8.7	12.0	10.35	6.8	72	2.2	»
31	47.7	12.1	9.8	16.0	12.90	7.9	74	2.2	»
	754.38	11.16	8.89	13.97	11.43	6.06	59.8	140.6	73.5

DÉCEMBRE 1891

EXTRÊMES DU MOIS

Pression barométrique.	Minimum...	743mm3, le 17 à 8h matin.
	Maximum...	763mm1, le 22 à 10h matin.
Température.........	Minimum...	1°8, le 21 de 5h à 7h matin.
	Maximum...	18°3, le 14 à 11h matin.
Tension de la Vapeur..	Minimum...	1mm5, le 20 et le 21.
	Maximum...	9mm3, le 6 à midi.
Humidité relative.....	Minimum...	13, le 14 à 8h 15 soir.
	Maximum...	95, le 7 et le 26.

TEMPÉRATURE

MOYENNES HORAIRES

MATIN				SOIR			
1 h.....	10°14	7 h....	10°41	1 h.....	13°47	7 h....	11°05
2 h.....	10.03	8 h....	10.23	2 h.....	13.15	8 h....	10.90
3 h.....	9.94	9 h....	11.31	3 h.....	12.61	9 h....	10.74
4 h.....	9.78	10 h....	12.47	4 h.....	11.60	10 h....	10.55
5 h.....	9.69	11 h....	13.18	5 h.....	11.29	11 h....	10.52
6 h.....	9.76	Midi ...	13.52	6 h.....	11.12	Minuit..	10.31

OBSERVATIONS DIVERSES

Décembre. — Le 3, la Corse est visible avant le lever du soleil. — Dans la nuit du 5 au 6 et dans celle du 6 au 7, forte rosée. — Le 8, à 8 heures du soir, halo lunaire. — Le 10, soir, halo lunaire. — Les 17, 22, 23 et 24, la Corse est visible avant le lever du soleil ; elle est également visible le 23, après le coucher du soleil. — Le 26, maximum absolu de température à 10 heures du soir. — Le 31, la Corse est visible avant le lever du soleil.

JANVIER 1892

PRESSION BAROMÉTRIQUE RÉDUITE A ZÉRO (Altitude 128 m 3)

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	746. 5	745. 6	745. 8	745. 4	744. 6	744. 2	744. 4	744. 5
2	44. 8	45. 0	46. 5	46. 9	47. 3	48. 6	50. 9	52. 5
3	52. 4	52. 0	52. 9	52. 4	50. 6	49. 9	49. 5	48. 6
4	48. 4	47. 6	47. 3	46. 7	46. 4	45. 2	45. 4	45. 2
5	45. 3	45. 5	46. 1	45. 6	45. 5	45. 1	45. 4	44. 9
6	44. 6	43. 7	43. 8	43. 0	41. 8	42. 2	42. 4	42. 5
7	42. 4	41. 9	42. 6	42. 5	41. 5	42. 3	43. 3	43. 7
8	44. 2	43. 8	44. 7	44. 0	43. 0	43. 4	43. 1	41. 8
9	40. 1	37. 4	35. 8	34. 1	31. 8	31. 1	31. 4	32. 0
10	32. 6	33. 0	36. 0	38. 0	38. 3	40. 3	42. 2	43. 6
11	45. 1	45. 1	46. 9	46. 9	46. 8	46. 7	46. 8	45. 7
12	44. 9	43. 8	43. 9	43. 6	42. 7	42. 7	42. 0	41. 1
13	40. 6	38. 1	37. 4	35. 3	33. 4	30. 7	30. 5	29. 7
14	29. 7	29. 9	30. 2	30. 3	30. 1	30. 2	30. 9	31. 1
15	31. 2	31. 1	32. 2	32. 9	33. 1	33. 8	34. 1	34. 6
16	35. 8	37. 9	41. 3	43. 5	44. 5	46. 7	47. 9	49. 0
17	50. 0	50. 5	51. 6	51. 2	51. 0	50. 8	50. 9	50. 0
18	49. 9	49. 7	48. 6	47. 9	46. 6	45. 7	44. 3	42. 4
19	41. 3	39. 0	40. 7	40. 5	40. 8	42. 1	43. 0	43. 0
20	43. 5	43. 5	44. 5	44. 6	44. 5	45. 2	46. 3	46. 9
21	47. 6	48. 0	49. 6	50. 7	51. 3	52. 8	53. 8	54. 1
22	54. 7	55. 3	55. 7	57. 2	57. 4	58. 2	58. 2	57. 9
23	57. 5	56. 6	56. 7	55. 9	54. 6	54. 5	54. 6	54. 7
24	54. 6	54. 3	55. 2	55. 6	54. 7	54. 6	54. 7	54. 4
25	53. 9	53. 2	53. 2	53. 1	51. 9	51. 6	51. 8	51. 5
26	50. 8	53. 6	50. 1	49. 2	50. 7	52. 1	53. 4	53. 7
27	53. 7	52. 8	52. 9	52. 7	52. 0	52. 2	51. 9	50. 9
28	49. 8	47. 3	46. 7	47. 4	48. 3	50. 4	53. 3	54. 6
29	55. 8	56. 5	57. 3	57. 0	55. 1	54. 9	54. 6	55. 6
30	54. 6	55. 2	56. 3	56. 9	56. 2	57. 1	57. 0	57. 0
31	56. 7	56. 0	56. 1	54. 8	53. 7	53. 6	53. 6	53. 8
	746. 55	746. 22	746. 73	746. 64	746. 14	746. 42	746. 83	746. 81

JANVIER 1892

THERMOMÈTRE

Dates	3h m.	6h m.	9h m.	Midi	3h s.	6h s.	9h s.	Minuit
1	10. 4	10. 7	12. 0	14. 8	12. 6	11. 1	10. 6	11. 1
2	11. 3	11. 2	11. 9	8. 4	10. 5	10. 7	10. 1	9. 7
3	8. 5	9. 6	9. 7	12. 4	11. 2	9. 3	8. 7	8. 4
4	7. 3	7. 1	6. 8	9. 4	8. 8	8. 4	8. 2	8. 1
5	8. 0	7. 8	9. 0	9. 4	7. 7	7. 8	6. 5	7. 2
6	7. 4	7. 1	8. 5	10. 8	10. 2	8. 4	8. 4	8. 2
7	8. 8	9. 5	10. 7	14. 1	14. 1	11. 0	8. 6	8. 1
8	7. 9	7. 3	10. 0	12. 0	11. 6	9. 8	9. 4	9. 7
9	9. 3	8. 3	8. 0	9. 4	8. 8	7. 5	7. 4	6. 8
10	5. 8	5. 8	6. 6	9. 9	9. 7	7. 6	7. 0	7. 0
11	6. 2	7. 1	6. 0	6. 1	6. 4	6. 3	6. 2	6. 3
12	6. 3	7. 1	7. 9	8. 4	8. 3	10. 0	9. 2	10. 2
13	11. 3	11. 7	12. 2	12. 9	11. 7	10. 7	8. 7	10. 5
14	7. 2	7. 5	7. 7	8. 3	8. 6	7. 9	8. 3	8. 0
15	7. 5	7. 2	7. 8	6. 4	5. 5	5. 0	5. 2	5. 2
16	5. 1	4. 6	5. 9	9. 7	8. 3	6. 5	7. 0	7. 2
17	7. 2	7. 9	9. 2	11. 1	11. 0	10. 1	11. 0	11. 4
18	11. 6	11. 7	11. 6	11. 8	11. 7	11. 9	11. 9	12. 2
19	12. 4	13. 5	12. 2	14. 0	13. 2	11. 9	11. 3	11. 4
20	10. 8	10. 1	12. 6	12. 7	10. 8	9. 7	8. 7	8. 5
21	8. 1	7. 8	8. 0	9. 1	8. 2	7. 5	7. 4	7. 5
22	7. 1	6. 8	6. 9	7. 3	7. 5	7. 7	7. 8	7. 7
23	7. 4	7. 0	8. 0	9. 3	10. 0	9. 0	9. 1	9. 3
24	9. 8	10. 4	11. 1	11. 7	13. 2	11. 8	11. 1	11. 1
25	11. 4	11. 3	11. 5	12. 2	12. 5	10. 5	9. 7	9. 5
26	9. 3	9. 1	10. 6	12. 9	11. 1	11. 0	10. 7	9. 4
27	8. 4	8. 6	10. 4	12. 6	11. 2	8. 6	7. 3	7. 2
28	7. 1	6. 9	8. 5	9. 5	11. 3	10. 2	9. 1	9. 1
29	9. 6	9. 6	12. 7	13. 9	12. 9	11. 0	9. 5	9. 5
30	9. 8	10. 5	10. 8	14. 7	14. 1	11. 3	10. 6	10. 6
31	9. 6	9. 2	9. 5	10. 8	13. 8	10. 8	10. 7	10. 8
	8.64	8.69	9.49	10.84	10.53	9.39	8.88	8.93

JANVIER 1892

TENSION DE LA VAPEUR

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	7. 6	7. 2	8. 1	9. 0	8. 3	7. 4	7. 3	7. 6
2	7. 5	7. 5	7. 7	6. 2	4. 5	2. 6	2. 0	1. 6
3	1. 6	1. 4	1. 9	3. 2	3. 3	3. 0	2. 9	3. 1
4	4. 7	4. 6	4. 6	5. 1	4. 9	4. 7	4. 7	4. 8
5	4. 8	4. 7	5. 0	5. 1	5. 4	5. 4	5. 2	5. 0
6	4. 8	4. 3	3. 8	4. 9	5. 1	4. 9	4. 0	4. 6
7	3. 6	3. 7	5. 1	6. 1	5. 2	4. 4	4. 4	4. 7
8	4. 6	4. 3	5. 0	6. 3	6. 1	5. 3	5. 3	4. 9
9	5. 1	4. 9	5. 6	5. 8	5. 7	5. 4	4. 7	3. 7
10	2. 5	2. 0	1. 6	2. 2	2. 6	2. 2	2. 2	2. 1
11	2. 6	2. 4	4. 3	3. 8	6. 4	6. 5	6. 2	4. 3
12	6. 0	6. 0	6. 3	6. 6	6. 6	7. 7	6. 2	6. 2
13	6. 6	7. 0	7. 0	7. 6	7. 5	6. 9	6. 8	7. 1
14	5. 5	6. 4	7. 4	7. 4	7. 4	7. 4	6. 7	6. 6
15	6. 6	6. 5	6. 1	6. 1	5. 7	5. 3	5. 5	5. 2
16	4. 8	4. 3	4. 3	4. 6	5. 2	4. 8	4. 4	4. 6
17	4. 6	5. 6	6. 1	6. 5	6. 7	6. 0	6. 2	6. 3
18	6. 5	6. 5	6. 3	6. 3	6. 2	5. 8	3. 8	2. 5
19	2. 4	2. 9	2. 9	3. 5	2. 9	3. 0	3. 3	3. 2
20	3. 7	4. 8	5. 5	7. 9	5. 3	4. 7	4. 5	4. 8
21	4. 7	4. 7	5. 0	5. 3	5. 0	4. 8	4. 8	4. 8
22	4. 9	4. 8	5. 1	5. 2	5. 3	5. 5	5. 5	5. 7
23	5. 8	5. 7	5. 9	6. 3	7. 2	6. 6	6. 2	6. 5
24	6. 0	6. 3	8. 4	6. 9	8. 4	7. 1	6. 8	6. 1
25	6. 3	6. 3	6. 3	6. 7	7. 4	7. 5	6. 9	6. 4
26	5. 2	5. 1	5. 7	1. 9	1. 6	1. 4	1. 1	0. 9
27	1. 3	1. 1	2. 1	2. 7	2. 9	3. 8	3. 6	3. 6
28	3. 6	3. 9	5. 2	4. 9	5. 3	4. 7	5. 0	4. 3
29	4. 3	3. 7	3. 9	4. 0	4. 8	4. 9	4. 9	4. 7
30	4. 7	5. 2	6. 8	7. 8	8. 8	7. 8	7. 0	7. 1
31	6. 8	6. 6	6. 5	6. 9	7. 5	6. 8	6. 7	6. 6
	4.83	4.85	5.34	5.57	5.65	5.30	4.99	4.83

JANVIER 1892

HUMIDITÉ RELATIVE

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	81	75	77	72	76	75	77	77
2	75	76	74	75	47	27	22	18
3	19	15	21	30	33	34	35	37
4	62	62	63	58	58	57	57	60
5	60	60	58	58	69	68	77	65
6	62	58	46	51	55	60	49	56
7	42	42	53	51	44	45	51	58
8	57	56	54	60	60	60	59	55
9	58	60	72	67	68	70	60	50
10	36	28	22	25	29	28	29	28
11	37	32	62	76	88	91	88	85
12	84	80	78	80	80	84	72	67
13	66	68	66	68	73	72	77	75
14	72	82	93	90	89	92	82	82
15	85	85	77	84	84	81	82	78
16	74	70	62	53	63	65	60	60
17	60	70	70	66	68	65	64	62
18	64	63	62	61	60	55	36	24
19	22	25	28	29	26	29	34	32
20	38	52	51	52	55	52	54	57
21	59	60	62	62	61	62	62	62
22	65	65	68	68	68	70	71	72
23	75	76	74	72	78	77	72	75
24	68	67	65	67	74	69	69	62
25	62	63	62	63	68	79	77	71
26	60	59	60	17	16	14	11	11
27	16	13	22	25	30	46	45	47
28	48	52	62	55	53	50	57	50
29	48	42	36	34	43	50	51	52
30	52	54	70	62	73	78	74	75
31	77	76	74	71	64	70	69	68
	57.5	57.6	59.5	58.1	59.8	60.5	58.8	57.1

JANVIER 1892

Dates	Direction et force du vent 7 h m.	Midi	6 h s.	Vitesse moyenne du vent par seconde Jour	Nuit	Évaporomètre Jour	Nuit	Nébulosité Mat.	Midi	Soir
1	N 2	N 3	Calme	1m9	0m6	1.3	0.8	1	2	0
2	N E 2	N E 1	N E 3	6.6	4.4	5.1	2.8	8	7	0
3	N N E 2	W 4	S W 4	3.7	1.4	3.7	1.8	0	0	0
4	Calme	W 3	N W 2	1.3	3.6	7.3	2.5	10	8	8
5	N N E 2	E N E 3	N N W 2	4.6	2.5	1.7	1.4	9	10	10
6	N W 2	N W 3	N W 2	3.9	3.1	2.2	2.3	6	0	0
7	S W 3	S W 3	S W 2	5.0	5.5	3.3	1.8	8	2	0
8	S W 3	W 7	Calme	7.4	2.8	1.2	2.2	5	2	10
9	S W 3	W 3	W N W 4	1.9	5.0	1.0	3.7	10	10	4
10	S W 4	N W 7	N W 2	5.0	5.1	3.9	1.2	0	1	0
11	N W 3	N E 3	Calme	3.6	1.3	0.7	0.8	10	10	10
12	N 2	E 1	Calme	2.0	5.5	1.0	1.4	6	10	10
13	N E 2	E N E 5	N W 3	7.6	4.8	3.1	1.7	10	10	10
14	N N E 1	N E 1	S W 2	0.9	3.1	0.3	1.1	10	9	5
15	N N W 3	N N W 4	N N W 2	4.7	3.7	1.0	1.6	10	10	10
16	N W 4	N W 4	N W 3	4.1	3.9	2.2	2.6	0	1	0
17	S W 2	N E 4	N N E 3	3.2	12.4	2.3	1.4	10	9	10
18	N N E 6	N E 6	N N E 9	13.2	17.9	6.2	11.1	9	9	10
19	N N W 10	N N E 6	N N E 5	12.4	5.3	7.1	4.2	10	10	8
20	N W 2	W 4	S W 2	4.1	2.3	2.2	1.8	2	1	9
21	Calme	S E 2	N N W 2	2.5	2.4	1.3	1.7	7	9	10
22	N 2	E N E 2	N 2	2.1	0.5	1.5	0.5	10	10	10
23	Calme	Calme	Calme	1.3	1.7	0.7	1.9	10	10	10
24	E N E 1	N N E 3	Calme	4.7	2.3	2.6	1.5	10	8	0
25	N N E 2	N E 3	S W 3	2.0	2.2	1.5	2.4	9	9	3
26	S W 2	N W 7	N N W 6	10.6	5.8	2.1	4.3	0	0	0
27	N N W 3	S W 2	N W 2	3.7	2.1	2.9	2.7	1	0	0
28	Calme	W 3	Calme	4.5	1.6	1.9	3.6	9	7	2
29	Calme	S W 3	N N W 2	2.0	1.9	3.3	2.9	1	9	1
30	N W 2	N 4	N 2	2.9	1.5	1.4	1.3	10	5	8
31	W S W 2	S E 2	S W 2	1.5	1.9	1.8	1.9	9	9	5
				4.35	3.81	77.8	72.9	6.8	6.4	5.3

JANVIER 1892

Dates	Durée relative de l'insolation en centièmes	Polarisation atmosphérique en centièmes	FORME ET DIRECTION DES NUAGES — MATIN	SOIR
1	76	»	Stratus à l'horizon	(Ciel beau)
2	8	0	Al., NE	(Ciel beau)
3	97	59	Bande grise à l'horizon	(Ciel très beau)
4	11	0	Cr.-str. immobile	Cr.-Cm.; Al., SW
5	0	0	Al., SW	Str.-Cm.
6	93	50	Al., WNW; Cm. horizon	(Ciel très beau)
7	91	0	Cr.(bandes); Cr.-str. SSW	(Ciel très beau)
8	71	34	Cr., SW	Al.-str., indistinct
9	3	0	Str.-Cm., SW	Cr.-Cm., SW
10	96	71	Bande grise à l'horizon	(Ciel beau)
11	0	0	Nb	Nb
12	0	0	Al., NW; Str. horizon	Nb
13	0	0	Str.-Cm., NE	Nb
14	0	0	Str.-Cm., NE	Str.-Cm., SW
15	0	0	Str.-Cm., SW	Nb
16	93	66	Bande grise à l'horizon	Bande grise à l'horizon
17	0	0	Str.-Cm., S	Al.-str., NW
18	0	0	Al., N	Al.-str., SW
19	0	0	Cr.-str., indistinct	Al., N 1/4 NE
20	95	7	Al., NW; str. horizon	Al., WSW
21	52	0	Al. et Cm. WNW	Str.-Cm.
22	0	0	Stratus, 850m altitude	Str.-Cm.
23	0	0	Stratus, 850m altitude	Str.-Cm.,
24	0	0	Stratus, 850m altitude	(Ciel beau)
25	31	0	Al., NNW	Cr.-Cm., Al., N
26	99	70	(Ciel très beau)	(Ciel très beau)
27	99	66	Cr., Cr.-Cm. N; str. horizon	(Ciel très beau)
28	0	0	Str.-Cm., NNE	Cr.-str., NW
29	0	67	Faux-cirrus au lever du soleil	Cr.-str., NW
30	77	0	Cr.-str. indistinct	Str.-Cm., N
31	29	0	Al.-str. NW	Al., S
	36	16		

JANVIER 1892

DATES	PRESSION BAROMÉTRIQUE MOYENNE	TEMPÉRATURE MOYENNE VRAIE	TEMPÉRATURE MINIMA	TEMPÉRATURE MAXIMA	TEMPÉRATURE MOYENNE DES EXTRÊMES	TENSION MOYENNE DE LA VAPEUR	HUMIDITÉ RELATIVE MOYENNE	ÉVAPOROMÈTRE	PLUVIOMÈTRE RELEVÉ A 7 H. DU MATIN
1	745. 1	11. 7	10. 2	15. 2	12.70	7. 8	76	2. 1	»
2	47. 8	10. 5	8. 4	12. 2	10.30	4. 9	52	7. 9	»
3	51. 0	9. 7	8. 2	12. 4	10.30	2. 5	28	5. 5	12.5
4	46. 5	8. 0	6. 6	10. 0	8.30	4. 8	60	9. 8	»
5	45. 4	7. 9	7. 8	9. 4	8.60	5. 1	64	3. 1	»
6	43. 0	8. 6	5. 3	10. 9	8.10	4. 6	55	4. 5	3.4
7	42. 5	10. 6	7. 2	14. 7	10.95	4. 7	48	5. 1	»
8	43. 5	9. 7	7. 3	12. 7	10.00	5. 2	58	3. 4	»
9	34. 2	8. 2	7. 5	10. 0	8.75	5. 1	63	4. 7	1.0
10	38. 0	7. 4	5. 8	10. 4	8.10	2. 2	28	5. 1	3.0
11	46. 2	6. 3	5. 2	7. 4	6.30	4. 6	70	1. 5	»
12	43. 1	8. 4	5. 8	10. 2	8.00	6. 4	78	2. 4	16.5
13	34. 5	11. 2	8. 4	12. 9	10.65	7. 1	71	4. 8	3.3
14	30. 3	7. 9	6. 8	8. 8	7.80	6. 8	85	1. 4	24.5
15	32. 9	6. 2	6. 4	7. 8	7.10	5. 9	82	2. 6	4.5
16	43. 3	6. 7	4. 0	10. 0	7.00	4. 6	63	4. 8	12.4
17	50. 7	9. 9	6. 5	11. 5	9.00	6. 0	66	3. 7	0.3
18	46. 9	11. 8	10. 1	12. 2	11.15	5. 5	53	17. 3	»
19	41. 3	12. 5	11. 9	14. 5	13.20	3. 0	28	11. 3	»
20	44. 9	10. 5	10. 0	12. 7	11.35	5. 2	51	4. 0	»
21	51. 0	7. 9	7. 5	10. 5	9.00	4. 9	61	3. 0	»
22	56. 8	7. 3	6. 5	7. 7	7.10	5. 3	68	2. 0	»
23	55. 6	8. 6	7. 0	10. 0	8.50	6. 3	75	2. 6	»
24	54. 8	11. 3	8. 6	13. 7	11.15	7. 0	68	4. 1	»
25	52. 5	11. 1	10. 8	14. 6	12.70	6. 7	68	3. 9	»
26	51. 7	10. 5	8. 8	13. 5	11.15	2. 9	31	6. 4	»
27	52. 4	9. 3	8. 4	12. 8	10.60	2. 6	31	5. 6	»
28	49. 7	9. 0	6. 9	11. 7	9.30	4. 6	53	5. 5	»
29	55. 9	11. 1	8. 2	15. 0	11.60	4. 4	45	6. 2	»
30	56. 3	11. 5	8. 7	14. 8	11.75	6. 9	67	2. 7	»
31	54. 8	10. 6	9. 2	15. 0	12.10	6. 8	71	3. 7	»
	746.54	9.42	7.74	11.78	9.76	5.17	58.6	150. 7	81.4

JANVIER 1892

EXTRÊMES DU MOIS

Pression barométrique.	Minimum......	729mm6, le 14 à 1 h. matin.
	Maximum......	758mm3, le 22 à 8h45 soir.
Température........	Minimum......	4°0, le 16 à 6 h. matin.
	Maximum......	15°2, le 1er à 1 h. soir.
Tension de la vapeur..	Minimum......	0mm9, le 26 à minuit.
	Maximum......	9mm0, le 1er à midi.
Humidité relative.....	Minimum......	10, le 26 à 11 h. soir.
	Maximum......	96, le 14 à 11 h. matin.

TEMPÉRATURE

MOYENNES HORAIRES

MATIN				SOIR			
1 h......	8°83	7 h....	8°90	1 h.....	11°05	7 h.....	9°17
2 h......	8.67	8 h....	9.13	2 h.....	10.89	8 h.....	9.08
3 h......	8.64	9 h....	9.49	3 h.....	10.53	9 h.....	8.88
4 h......	8.63	10 h....	10.30	4 h.....	10.03	10 h.....	8.88
5 h......	8.66	11 h....	10.72	5 h.....	9.57	11 h.....	8.96
6 h......	8.69	Midi ...	10.84	6 h.....	9.39	Minuit...	8.93

OBSERVATIONS DIVERSES

Janvier. — Le 1er, la Corse est visible avant le lever du soleil. — Le 2 et le 3, neige sur les montagnes, à partir de l'altitude de 850 mètres. — Le 8, grand halo lunaire. — Le 9, neige au sommet du mont Agel; à 10 h. soir, orage. — Le 11, chute de neige au mont Agel, toute la matinée. — Le 12, toutes les montagnes sont couvertes de neige. — Température ascendante du 11 à 6h30 soir au 13 à midi. — Le 16, neige au mont Agel, à partir de l'altitude de 800 mètres. — Le 22, maximum de température à à 11 h. du soir. — Tempête de NNE dans la nuit du 23 au 24. — Le 26, tempête de NW de 2 h. à 3 h. soir. — Le 29, la Corse est visible avant le lever du soleil. — Les 5, 6, 13, 17, 23, 24, 28, minimum de température entre 6 h. et 9 h. soir et température ascendante la nuit.

FÉVRIER 1892

PRESSION BAROMÉTRIQUE RÉDUITE A ZÉRO (Altitude : 128^m 3)

Dates	3^h m.	6^h m.	9^h m.	Midi	3^h s.	6^h s.	9^h s.	Minuit
1	753. 8	753. 7	754. 3	753. 3	752. 6	752. 1	750. 8	749. 1
2	47. 3	45. 5	43. 6	40. 9	38. 7	37. 6	37. 0	35. 9
3	35. 0	33. 8	34. 1	31. 4	30. 8	31. 5	32. 4	33. 4
4	34. 5	35. 4	37. 5	39. 5	40. 3	42. 2	43. 9	44. 3
5	44. 8	44. 7	45. 2	44. 7	43. 6	44. 2	44. 6	45. 4
6	45. 5	45. 3	46. 2	46. 3	46. 1	46. 6	46. 5	46. 3
7	46. 1	46. 2	47. 1	47. 7	47. 4	48. 2	48. 2	49. 0
8	48. 7	47. 3	46. 2	45. 0	43. 1	41. 9	40. 4	39. 6
9	38. 3	38. 9	40. 7	41. 2	40. 9	42. 2	43. 3	46. 2
10	47. 8	49. 0	51. 6	51. 1	51. 1	52. 7	53. 6	53. 1
11	53. 1	53. 1	53. 3	53. 1	52. 9	53. 3	53. 5	53. 1
12	53. 1	53. 2	53. 9	53. 1	52. 2	51. 9	51. 5	50. 3
13	48. 5	47. 2	46. 3	44. 8	43. 4	43. 1	43. 1	43. 7
14	44. 7	46. 8	48. 6	48. 6	47. 5	47. 2	47. 2	46. 9
15	45. 5	44. 2	44. 1	43. 2	41. 4	40. 7	40. 3	40. 1
16	39. 3	38. 4	38. 7	38. 1	37. 0	36. 7	36. 8	36. 7
17	34. 3	33. 1	32. 5	31. 1	28. 6	29. 5	29. 3	28. 5
18	28. 8	30. 8	34. 9	36. 4	37. 0	38. 2	39. 0	38. 8
19	37. 4	36. 0	36. 8	38. 0	38. 5	39. 4	40. 0	40. 1
20	40. 2	40. 9	42. 5	44. 0	44. 9	46. 5	47. 6	48. 3
21	48. 4	49. 0	49. 2	49. 1	47. 7	46. 9	47. 2	45. 8
22	45. 0	45. 0	45. 5	45. 8	45. 8	46. 2	46. 6	46. 9
23	46. 9	47. 7	48. 8	49. 3	49. 3	49. 5	50. 3	50. 6
24	50. 1	49. 3	50. 0	50. 0	49. 8	50. 1	51. 0	51. 5
25	51. 1	51. 2	51. 7	51. 6	50. 7	50. 6	49. 9	49. 3
26	49. 6	49. 6	50. 8	51. 4	51. 3	51. 8	52. 3	52. 5
27	52. 0	51. 7	51. 8	51. 1	49. 7	49. 3	48. 4	48 3
28	47. 4	47. 3	47. 4	47. 6	47. 3	47. 3	47. 3	46. 7
29	45. 9	45. 9	46. 1	45. 7	44. 5	44. 6	44. 5	44. 5
	744.93	744.83	745.50	745.28	744.62	744.90	745.05	745.00

FÉVRIER 1892

THERMOMÈTRE

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	10. 8	10. 8	10. 9	12. 6	11. 7	11. 4	10. 9	9. 7
2	9. 0	9. 3	12. 4	12. 4	11. 2	9. 4	9. 2	8. 5
3	7. 3	6. 9	10. 0	11. 6	11. 7	9. 1	9. 6	9. 1
4	8. 6	7. 9	9. 3	14. 8	12. 4	10. 0	9. 3	9. 1
5	8. 6	8. 1	10. 5	13. 2	11. 2	9. 0	8. 6	8. 8
6	8. 7	8. 7	11. 7	14. 6	14. 0	9. 6	9. 2	9. 4
7	9. 8	10. 0	10. 7	13. 8	14. 0	10. 6	10. 6	10. 4
8	9. 9	9. 5	9. 9	13. 9	13. 8	10. 9	9. 6	9. 6
9	9. 4	10. 4	14. 0	14. 6	14. 5	13. 0	12. 1	9. 1
10	7. 2	6. 7	8. 5	9. 6	9. 0	8. 2	8. 2	7. 1
11	7. 4	6. 4	11. 2	13. 6	13. 0	11. 2	10. 4	10. 4
12	10. 1	9. 8	13. 9	17. 5	15. 8	13. 5	12. 7	10. 6
13	8. 7	9. 6	11. 1	14. 6	11. 2	10. 0	9. 0	9. 4
14	9. 1	7. 8	7. 0	11. 0	11. 1	8. 4	6. 6	6. 4
15	6. 3	6. 1	9. 0	11. 1	9. 7	9. 0	7. 0	5. 7
16	5. 2	7. 1	11. 5	12. 6	12. 1	10. 8	8. 8	8. 8
17	7. 5	8. 0	9. 7	10. 6	10. 7	8. 4	6. 6	4. 0
18	3. 2	3. 8	7. 3	10. 6	9. 6	6. 9	6. 7	5. 7
19	3. 9	4. 8	7. 7	7. 9	9. 4	8. 4	9. 1	10. 6
20	10. 1	11. 1	11. 7	12. 3	12. 4	11. 2	10. 9	10. 8
21	10. 4	10. 2	11. 4	12. 4	12. 6	12. 6	9. 5	10. 6
22	10. 3	10. 4	10. 7	10. 3	10. 7	11. 4	11. 3	11. 0
23	10. 6	10. 0	11. 0	15. 4	14. 3	12. 0	12. 4	12. 3
24	12. 2	10. 7	10. 1	13. 0	14. 1	10. 9	10. 2	10. 1
25	10. 0	9. 9	10. 8	11. 7	12. 0	10. 1	8. 2	7. 6
26	7. 0	8. 5	11. 8	13. 9	12. 7	9. 5	9. 3	9. 5
27	8. 9	9. 0	11. 3	11. 8	11. 2	10. 5	10. 6	9. 6
28	9. 9	9. 4	10. 2	10. 1	9. 4	8. 5	8. 5	9. 7
29	9. 1	8. 6	11. 7	14. 3	12. 0	11. 3	10. 7	10. 8
	8.59	8.60	10.59	12.61	11.98	10.20	9.51	9.12

FÉVRIER 1892

TENSION DE LA VAPEUR

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	6. 6	6. 6	6. 6	6. 8	7. 1	7. 1	6. 9	6. 5
2	6. 3	6. 3	7. 1	7. 0	6. 3	5. 8	5. 9	6. 7
3	6. 7	5. 8	5. 0	3. 0	3. 8	3. 9	2. 7	2. 5
4	2. 1	2. 1	2. 2	2. 2	1. 2	1. 2	1. 1	1. 1
5	1. 8	2. 2	3. 5	4. 3	4. 5	5. 1	5. 2	4. 6
6	4. 8	5. 5	6. 5	7. 4	7. 3	6. 5	6. 7	7. 1
7	7. 2	7. 2	7. 4	8. 4	7. 9	7. 0	7. 0	7. 2
8	7. 0	6. 9	7. 1	8. 8	8. 0	7. 2	6. 8	6. 9
9	6. 8	6. 6	7. 1	7. 7	7. 4	4. 9	3. 7	2. 1
10	1. 9	1. 9	1. 7	1. 5	1. 2	0. 8	0. 8	1. 1
11	1. 3	1. 3	1. 8	2. 3	2. 6	2. 3	2. 2	2. 5
12	2. 2	2. 4	4. 0	6. 7	4. 3	3. 6	3. 4	3. 8
13	5. 5	6. 0	6. 1	7. 4	7. 1	6. 7	6. 7	6. 7
14	4. 2	4. 3	3. 7	4. 1	4. 2	3. 3	2. 9	3. 5
15	3. 7	3. 9	4. 7	4. 9	8. 1	3. 8	3. 6	3. 5
16	3. 7	3. 7	5. 3	7. 0	7. 5	7. 1	6. 1	5. 9
17	5. 4	5. 1	5. 0	5. 2	5. 3	4. 5	3. 8	2. 6
18	2. 3	2. 3	2. 4	2. 9	3. 1	2. 6	2. 6	2. 7
19	4. 9	5. 2	6. 0	6. 6	7. 4	7. 0	7. 1	7. 5
20	7. 4	7. 9	8. 0	8. 6	8. 5	8. 2	8. 2	8. 4
21	6. 9	7. 3	7. 3	7. 9	7. 5	7. 2	6. 5	7. 1
22	7. 7	7. 9	8. 1	8. 7	9. 0	9. 1	8. 9	8. 9
23	9. 0	9. 1	9. 6	9. 3	8. 8	7. 5	7. 5	7. 6
24	7. 6	8. 2	8. 6	9. 7	8. 8	9. 0	8. 5	8. 2
25	8. 1	7. 9	7. 5	7. 2	6. 9	5. 3	6. 1	5. 9
26	5. 4	7. 2	7. 8	8. 3	7. 6	6. 4	6. 4	6. 7
27	6. 9	6. 2	7. 2	6. 4	6. 3	5. 9	5. 9	6. 0
28	6. 8	7. 6	8. 1	8. 5	8. 6	8. 3	8. 3	7. 0
29	6. 9	7. 5	8. 4	8. 7	9. 0	9. 0	8. 5	8. 1
	5.42	5.59	5.99	6.47	6.39	5.73	5.52	5.46

FÉVRIER 1892

HUMIDITÉ RELATIVE

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	68	68	67	63	69	70	70	71
2	73	71	66	65	63	67	68	80
3	87	78	54	30	37	45	30	29
4	25	26	26	17	11	13	13	13
5	21	27	37	38	45	59	62	55
6	57	65	63	60	61	73	77	80
7	81	79	77	71	66	74	74	76
8	77	78	78	74	68	74	77	78
9	77	70	60	62	60	44	35	25
10	26	25	20	16	14	10	10	15
11	18	19	18	20	23	24	23	27
12	24	27	36	45	32	31	31	40
13	65	68	62	60	70	73	78	76
14	49	55	49	42	43	40	40	49
15	52	55	55	50	47	44	48	52
16	56	50	52	64	71	74	72	70
17	69	63	56	55	55	55	52	43
18	40	37	31	30	35	35	35	40
19	80	81	76	82	84	85	83	79
20	80	80	78	80	79	83	84	87
21	73	78	73	74	69	66	74	75
22	82	84	84	93	94	91	89	91
23	94	99	98	72	72	72	70	71
24	72	85	93	87	73	93	92	88
25	88	86	78	70	66	58	75	76
26	82	86	76	70	69	72	73	76
27	80	72	72	62	63	62	62	68
28	75	86	87	92	98	100	100	78
29	81	90	82	71	86	90	88	84
	63.9	65.1	62.2	59.1	59.4	61.3	61.6	61.8

FÉVRIER 1892

Dates	DIRECTION ET FORCE DU VENT			VITESSE moyenne DU VENT par seconde		Evaporomètre		Nébulosité		
	7h m.	Midi	6h s.	Jour	Nuit	Jour	Nuit	Mat.	Midi	Soir
1	NE 2	NE 3	NNW 1	$3^{m}1$	$1^{m}4$	1.7	1.4	10	10	10
2	NW 2	SW 3	NE 2	1.6	2.2	1.6	1.1	8	9	10
3	NNW 2	SW 3	Calme	2.8	6.8	3.2	8.1	2	3	0
4	NNW 4	NW 3	NW 2	5.5	1.0	8.8	3.4	0	0	0
5	Calme	NE 3	NW 2	2.9	1.4	2.5	1.7	6	2	0
6	Calme	SW 3	Calme	1.8	2.0	1.5	1.1	0	0	0
7	NNW 2	SW 1	Calme	1.1	1.0	1.1	1.1	9	7	10
8	NNW 2	NW 3	NW 2	3.3	1.1	1.5	1.2	7	5	0
9	NNW 2	WNW 7	NW 2	3.7	9.2	3.0	6.6	8	1	0
10	NNE 8	NE 2	NNE 2	12.3	3.5	9.0	5.7	0	0	0
11	WSW 2	WSW 4	Calme	5.4	1.0	5.1	4.1	1	0	0
12	Calme	N 1	SW 1	2.8	1.0	3.4	2.7	0	0	6
13	NNW 2	NNE 3	NNE 1	3.5	2.5	1.8	2.0	2	1	10
14	NE 3	SW 3	SW 3	5.0	2.3	3.4	3.4	8	2	3
15	N 2	NW 4	NNW 2	4.5	1.7	2.8	1.8	9	1	0
16	NNE 1	SW 4	SW 4	7.6	2.9	0.8	2.5	2	2	7
17	SW 4	WSW 6	WSW 6	6.8	7.6	3.2	5.7	10	5	4
18	WSW 12	WSW 4	WSW 2	4.7	5.9	4.4	0.5	0	0	0
19	WNW 2	NE 2	NE 2	1.7	5.6	1.6	0.3	10	10	10
20	NNE 2	NE 4	NNW 1	3.3	3.1	1.1	1.5	10	10	10
21	NNE 2	NNE 4	NNE 5	5.0	9.5	2.1	2.7	8	10	10
22	NE 2	NE 4	NNW 1	5.7	0.8	1.7	0.7	10	10	10
23	Calme	ENE 3	SSE 2	1.4	1.2	1.3	4.0	9	6	0
24	SE 2	ESE 3	SE 2	1.2	1.3	1.3	0.7	10	5	10
25	Calme	NE 2	NNW 7	3.3	0.9	0.9	2.5	10	9	10
26	Calme	WNW 3	NNW 2	1.7	2.6	1.5	2.1	1	2	1
27	SSE	NE 5	NNW 3	6.0	2.4	2.7	2.3	8	9	8
28	Calme	WSW 5	Calme	1.3	1.2	0.1	0.7	10	10	10
29	Calme	SW 1	SW 3	4.6	2.3	1.2	1.0	1	2	10
				3.92	2.94	74.3	72.6	5.8	4.5	5.1

FÉVRIER 1892

Dates	Durée relative de l'insolation en centièmes	Polarisation atmosphérique en centièmes	FORME ET DIRECTION DES NUAGES — MATIN	FORME ET DIRECTION DES NUAGES — SOIR
1	0	0	Stratus	Stratus
2	22	0	Al.-str., NNE	Str.-Cm., NE
3	0	42	Cr.-Cm., N; Al., NNW	(Ciel beau)
4	98	67	(Ciel très beau)	(Ciel très beau)
5	88	64	C.; stratus horizon	(Ciel beau)
6	84	53	Brume	Brume
7	31	0	Al., W; stratus; brume	Al.-str., W
8	66	0	Cr., NW; Al.-str., WNW	Cr.-str.
9	85	60	Cr.-str., WNW	(Ciel beau)
10	97	64	(Ciel très beau)	(Ciel très beau)
11	91	63	Cr. (bandes), N; point du vent : SSW	(Ciel très beau)
12	100	42	Cr. immobile	Cr., W
13	96	52	Cr., N	Str.-Cm., NNE
14	81	0	Str.-Cm., NE	Al., SW; Cm, horizon
15	100	57	Cr.-Cm.; Cr.-str., NNW	(Ciel beau)
16	92	47	Cr.-Cm., Al., NE	Al., SW; Cm., montagnes
17	17	0	Cr.-str., Al., SW	Al.-str., WSW
18	91	64	Brume	(Ciel très beau)
19	0	0	Nb., SSW	Nb.
20	0	0	Nb., SSW	Str.-Cm., ESE
21	40	0	Cm., NE	Al.-str, W; Fr.-Nb., NE
22	0	0	Nb., NE	Str.-Cm., ESE
23	67	0	Cr.-str., SW; stratus, montagnes	Cm., montagnes
24	0	0	Al.-str., ESE	Stratus
25	0	0	Cr.-str., SE	Al,-str., N
26	94	45	Str., horizon; brume	Cr., SE
27	37	0	Cr., Cr.-Cm., SE; brume	Al., SSE
28	0	0	Al.-str., immobile	Brouillard
29	70	70	Al., SW; str. horizon	Cm. montagnes; Al.-Cm., SW
	53	27		

FÉVRIER 1892

DATES	PRESSION BAROMÉTRIQUE MOYENNE	TEMPÉRATURE				TENSION MOYENNE DE LA VAPEUR	HUMIDITÉ RELATIVE MOYENNE	ÉVAPOROMÈTRE	PLUVIOMÈTRE RELEVÉ A 7 H. DU MATIN
		MOYENNE VRAIE	MINIMA	MAXIMA	MOYENNE DES EXTRÊMES				
1	752.5	11.1	10.7	12.9	11.80	6.8	68	3.1	»
2	40.8	10.2	8.4	13.0	10.70	6.4	69	2.7	»
3	32.8	9.4	6.7	14.0	10.35	4.2	49	11.3	3.4
4	39.7	10.2	7.6	14.8	11.20	1.7	18	12.2	»
5	44.6	9.7	7.4	13.6	10.50	3.9	43	4.2	»
6	46.1	10.7	8.5	14.7	11.60	6.5	67	2.6	»
7	47.5	11.2	8.6	15.4	12.00	7.4	75	2.2	»
8	44.0	10.9	9.4	15.2	12.30	7.3	75	2.7	»
9	41.5	12.1	9.4	15.0	12.20	5.8	54	9.6	»
10	51.2	8.1	6.5	10.0	8.25	1.4	17	14.7	»
11	53.2	10.5	6.4	13.7	10.05	2.0	22	9.2	»
12	52.4	13.0	9.1	17.8	13.45	3.8	33	6.1	»
13	45.0	10.5	8.3	14.7	11.50	6.5	69	3.8	»
14	47.2	8.4	6.4	11.4	8.90	3.8	46	6.8	»
15	42.4	8.0	5.6	11.5	8.55	4.5	50	4.6	»
16	37.7	9.6	5.2	13.3	9.25	5.8	64	3.3	»
17	30.9	8.2	7.0	11.4	9.20	4.6	56	8.9	»
18	35.5	6.7	3.0	11.6	7.30	2.6	35	4.9	»
19	38.3	7.7	2.6	10.6	6.60	6.5	81	1.9	9.5
20	44.4	11.3	8.9	13.5	11.20	8.1	81	2.6	5.1
21	47.9	11.2	9.8	12.7	11.25	7.2	73	4.8	11.8
22	45.8	10.8	8.4	11.7	10.05	8.5	89	2.4	22.2
23	49.0	12.2	10.0	15.8	12.90	8.6	81	5.3	42.2
24	50.2	11.4	9.3	15.6	12.45	8.6	85	2.0	9.5
25	50.8	10.0	9.9	12.0	10.95	6.9	75	3.4	15.5
26	51.2	10.3	7.0	14.0	10.50	7.0	75	3.6	14.5
27	50.3	10.4	9.0	13.6	11.30	6.4	68	5.0	»
28	47.3	9.5	9.3	10.4	9.85	7.9	90	0.8	5.6
29	45.2	11.1	8.0	14.3	11.15	8.3	84	2.2	6.0
	745.01	10.15	7.81	13.39	10.60	5.82	61.8	146.9	145.3

FÉVRIER 1892

EXTRÊMES DU MOIS

Pression barométrique.	Minimum.....	728^{mm}5, le 17 à minuit.
	Maximum.....	754^{mm}3, le 1er à 9 h. matin.
Température.........	Minimum.....	2°6, le 19 à 2^h 15 matin.
	Maximum.....	17°8, le 12 à midi 30.
Tension de la Vapeur..	Minimum.....	0^{mm}8, le 10 de 6^h à 9^h soir.
	Maximum.....	9^{mm}7, le 24 à midi.
Humidité relative.....	Minimum.....	9, le 10 à 8^{h}30 et 10^{h}15 soir.
	Maximum.....	100, le 28 de 6^h à 9^{h}45 soir.

TEMPÉRATURE

MOYENNES HORAIRES

MATIN				SOIR			
1 h.....	8°87	7 h....	8°84	1 h.....	12°65	7 h....	9°93
2 h.....	8.66	8 h....	9.57	2 h.....	12.43	8 h....	9.75
3 h.....	8.59	9 h....	10.59	3 h.....	11.98	9 h....	9.51
4 h.....	8.55	10 h....	11.59	4 h.....	11.22	10 h....	9.29
5 h.....	8.53	11 h....	12.26	5 h.....	10.54	11 h....	9.12
6 h.....	8.60	Midi ...	12.61	6 h.....	10.20	Minuit..	9.12

OBSERVATIONS DIVERSES

Février. — Le 2, quelques gouttes de pluie à 4^{h}30 soir. — Les 7, 8, 12, 16, halo lunaire. — Le 19, neige sur toutes les montagnes. — Le 27, quelques gouttes de pluie à 4^{h}30 soir. — Le 28, brouillard (30 mètres).

MARS 1892

PRESSION BAROMÉTRIQUE RÉDUITE A ZÉRO (Altitude : 128m 3)

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	744. 4	743. 6	743. 7	743. 4	742. 6	742. 4	742. 3	741. 2
2	40. 2	39. 2	38. 5	38. 2	37. 5	38. 1	38. 2	37. 5
3	37. 4	37. 8	39. 1	40. 5	40. 5	41. 0	41. 6	42. 0
4	41. 9	42. 1	42. 8	43. 0	42. 6	43. 2	44. 2	44. 9
5	45. 6	46. 2	46. 5	42. 2	41. 9	46. 6	42. 3	42. 8
6	47. 5	47. 5	48. 4	48. 6	47. 6	47. 4	47. 1	46. 3
7	44. 7	42. 9	42. 4	41. 8	40. 7	41. 0	42. 0	42. 5
8	41. 9	42. 1	42. 9	43. 8	43. 3	43. 2	44. 0	43. 6
9	42. 5	42. 6	42. 3	41. 6	41. 0	41. 5	41. 2	41. 0
10	39. 8	39. 4	38. 8	36. 9	34. 3	36. 3	37. 4	38. 3
11	38. 1	38. 0	38. 1	37. 7	37. 0	38. 5	39. 4	39. 1
12	38. 8	38. 5	39. 8	40. 3	40. 5	41. 3	41. 8	41. 4
13	39. 9	37. 6	37. 3	38. 5	38. 6	39. 3	38. 9	37. 2
14	34. 9	32. 9	35. 4	36. 6	36. 8	37. 4	37. 2	37. 5
15	38. 5	40. 2	42. 6	44. 0	45. 8	47. 7	48. 9	49. 0
16	46. 9	47. 2	48. 3	48. 9	49. 2	50. 3	51. 5	52. 7
17	52. 9	53. 3	55. 0	55. 6	55. 5	56. 3	56. 6	56. 7
18	56. 4	56. 4	56. 4	56. 1	55. 0	54. 4	54. 3	54. 1
19	53. 7	53. 7	53. 7	54. 5	54. 0	53. 8	54. 6	55. 2
20	55. 5	55. 8	56. 6	57. 3	57. 3	57. 5	58. 5	58. 7
21	58. 9	59. 3	59. 9	60. 1	59. 7	59. 7	59. 8	59. 7
22	59. 5	59. 5	59. 6	58. 7	57. 8	57. 5	57. 1	57. 0
23	56. 0	56. 0	56. 1	55. 8	54. 3	53. 9	54. 0	54. 2
24	53. 6	53. 7	54. 3	54. 6	53. 5	53. 7	54. 0	54. 0
25	53. 3	53. 6	54. 4	54. 5	53. 5	52. 7	53. 4	52. 4
26	51. 4	51. 1	51. 3	51. 1	50. 4	50. 1	50. 3	50. 3
27	49. 8	50. 2	51. 6	51. 3	49. 5	49. 5	49. 1	48. 4
28	47. 0	45. 8	46. 1	45. 7	44. 1	43. 4	43. 0	43. 1
29	41. 3	39. 8	39. 8	38. 6	37. 2	36. 4	36. 1	36. 7
30	37. 0	38. 2	40. 9	43. 7	44. 9	48. 1	50. 5	52. 2
31	53. 2	55. 1	56. 5	56. 7	56. 4	56. 5	56. 6	56. 6
	746.53	746.43	747.07	747.11	746.55	747.06	747.29	747.30

f.

MARS 1892

THERMOMÈTRE

Dates	3h m.	6h m.	9h m.	Midi	3h s.	6h s.	9h s.	Minuit
1	10. 3	8. 3	8. 6	11. 0	11. 3	10. 0	9. 7	8. 9
2	7. 8	8. 0	11. 5	12. 8	13. 1	9. 0	7. 1	4. 6
3	5. 1	5. 7	9. 2	10. 4	11. 4	8. 0	7. 5	7. 0
4	5. 7	5. 1	4. 0	7. 4	6. 5	4. 0	3. 7	3. 6
5	3. 9	4. 5	5. 9	10. 1	8. 1	6. 4	4. 0	2. 0
6	2. 9	3. 4	6. 0	8. 0	7. 5	5. 0	3. 7	3. 8
7	4. 3	4. 3	8. 0	10. 0	8. 6	5. 9	5. 3	5. 0
8	4. 7	4. 6	5. 7	7. 5	8. 7	6. 5	6. 1	5. 8
9	5. 9	4. 4	5. 8	10. 6	8. 4	7. 8	8. 2	8. 2
10	8. 4	6. 5	8. 2	11. 9	9. 4	5. 9	4. 7	4. 0
11	3. 5	2. 3	5. 6	9. 8	9. 8	5. 6	4. 6	4. 0
12	3. 2	4. 5	8. 0	10. 7	9. 9	6. 1	6. 3	6. 3
13	3. 2	4. 9	6. 8	8. 8	9. 5	7. 5	7. 1	7. 2
14	5. 7	7. 5	6. 6	9. 2	9. 9	8. 7	9. 5	8. 8
15	8. 8	8. 5	12. 4	13. 6	13. 7	10. 0	9. 9	9. 9
16	9. 9	9. 7	13. 0	14. 8	14. 6	9. 6	9. 3	9. 1
17	11. 3	9. 8	15. 6	16. 0	16. 6	13. 1	13. 1	13. 1
18	12. 2	11. 1	14. 4	18. 1	17. 3	13. 3	12. 6	12. 4
19	11. 3	12. 6	14. 4	16. 9	15. 5	11. 6	10. 9	10. 4
20	9. 3	8. 8	13. 9	15. 2	14. 9	11. 4	10. 7	9. 4
21	9. 1	7. 9	12. 5	16. 0	14. 6	11. 0	10. 4	10. 7
22	9. 5	8. 8	12. 8	16. 6	15. 1	11. 9	11. 0	10. 8
23	9. 8	9. 1	13. 4	15. 9	14. 4	11. 4	10. 5	10. 6
24	10. 2	10. 6	12. 0	14. 5	15. 1	11. 1	10. 3	10. 9
25	11. 2	12. 4	13. 0	13. 0	14. 0	12. 4	12. 3	12. 4
26	11. 6	9. 3	12. 5	14. 0	13. 1	12. 0	12. 1	12. 1
27	12. 5	11. 9	11. 7	12. 6	15. 3	13. 4	14. 3	14. 6
28	14. 7	15. 2	17. 1	16. 8	16. 5	15. 3	15. 2	15. 3
29	14. 6	12. 7	11. 8	12. 6	12. 9	11. 3	11. 9	12. 5
30	13. 3	13. 4	11. 7	10. 3	7. 6	6. 5	5. 3	4. 9
31	4. 8	5. 3	11. 3	12. 7	14. 6	12. 6	11. 5	12. 5
	8.35	8.10	10.43	12.51	12.19	9.49	8.99	8.74

MARS 1892

TENSION DE LA VAPEUR

Dates	3 h m.	6 h m.	9 h m.	Midi	3 h s.	6 h s.	9 h s.	Minuit
1	8. 0	7. 5	7. 3	7. 7	8. 7	6. 9	6. 5	6. 2
2	6. 1	6. 3	7. 7	6. 5	8. 6	6. 3	4. 0	3. 6
3	3. 3	4. 1	5. 3	5. 7	6. 2	5. 1	5. 1	5. 0
4	4. 9	5. 0	3. 7	4. 2	4. 4	4. 1	4. 0	3. 7
5	3. 8	4. 1	4. 6	5. 8	5. 2	4. 7	5. 1	4. 9
6	4. 8	4. 8	4. 9	4. 2	5. 4	3. 5	3. 4	3. 0
7	3. 0	2. 8	3. 6	3. 8	3. 8	3. 6	3. 6	3. 5
8	3. 5	3. 5	4. 1	3. 9	4. 4	3. 8	3. 6	3. 7
9	3. 7	5. 2	6. 5	7. 8	7. 7	6. 5	7. 1	6. 8
10	6. 8	6. 2	6. 7	5. 4	7. 2	1. 5	1. 6	1. 8
11	1. 8	2. 2	2. 8	2. 4	3. 8	1. 4	1. 4	1. 4
12	1. 2	1. 4	2. 2	2. 4	2. 4	2. 7	3. 0	3. 3
13	4. 8	5. 5	5. 9	6. 3	7. 2	5. 3	5. 2	5. 4
14	4. 9	5. 8	5. 7	7. 0	7. 1	6. 8	6. 5	6. 8
15	4. 5	4. 4	6. 7	6. 6	7. 3	4. 6	4. 7	4. 2
16	4. 4	4. 6	5. 6	5. 9	6. 2	5. 9	6. 0	5. 7
17	2. 9	4. 5	4. 0	3. 8	4. 2	2. 9	3. 0	3. 1
18	3. 1	3. 1	4. 9	6. 8	5. 9	4. 3	3. 8	3. 8
19	3. 7	3. 9	4. 6	7. 2	5. 0	6. 0	5. 9	5. 7
20	4. 9	4. 6	6. 0	6. 2	6. 4	5. 2	5. 0	4. 7
21	4. 7	4. 6	6. 0	7. 3	6. 8	6. 1	5. 0	5. 3
22	5. 3	6. 1	7. 3	7. 7	8. 5	6. 1	4. 9	5. 3
23	5. 9	6. 4	7. 8	8. 2	8. 3	7. 2	7. 1	7. 5
24	7. 4	7. 4	7. 7	7. 7	9. 5	7. 8	7. 8	7. 8
25	7. 0	6. 9	7. 4	7. 9	7. 9	7. 1	7. 2	6. 6
26	6. 1	6. 5	7. 4	8. 2	7. 7	7. 6	7. 6	7. 6
27	7. 5	7. 9	9. 4	9. 8	11. 9	8. 7	9. 3	8. 8
28	8. 9	8. 4	9. 0	8. 8	8. 7	8. 3	8. 1	8. 6
29	8. 7	9. 1	9. 9	10. 3	10. 6	9. 2	8. 6	8. 0
30	8. 3	8. 1	8. 4	9. 4	6. 4	7. 3	5. 9	5. 8
31	5. 8	5. 7	8. 0	8. 5	9. 9	8. 1	7. 7	7. 7
	5.15	5.37	6.16	6.56	6.88	5.63	5.41	5.33

MARS 1892

HUMIDITÉ RELATIVE

Dates	3h m.	6h m.	9h m.	Midi	3h s.	6h s.	9h s.	Minuit
1	85	91	87	79	80	75	71	72
2	77	79	76	59	50	73	54	56
3	50	60	61	60	55	63	65	67
4	71	77	60	55	54	68	67	63
5	63	65	65	63	65	66	82	92
6	85	82	70	52	51	54	58	50
7	47	45	45	41	43	52	53	54
8	55	55	52	51	49	52	51	53
9	53	82	94	82	82	82	87	83
10	82	86	82	52	42	22	25	29
11	30	40	42	27	19	20	22	23
12	21	22	27	25	28	39	42	45
13	82	84	80	75	73	68	69	71
14	72	75	78	80	78	80	73	81
15	54	52	62	57	52	50	51	47
16	48	51	50	47	55	67	69	67
17	29	50	30	28	27	26	27	28
18	30	32	40	44	39	38	35	35
19	37	36	38	50	52	59	60	60
20	56	55	50	48	49	52	52	54
21	55	57	55	54	56	62	63	55
22	60	72	66	55	56	49	50	55
23	65	75	68	61	69	72	75	79
24	80	78	74	62	66	79	83	80
25	70	64	66	71	65	66	67	61
26	60	75	68	69	69	73	72	72
27	69	76	92	90	81	76	76	71
28	71	65	62	62	62	64	63	66
29	70	83	95	95	92	92	83	74
30	73	71	82	100	100	100	88	89
31	90	85	80	77	68	74	76	71
	61.0	65.2	64.5	60.4	58.9	61.7	61.6	61.4

MARS 1892

Dates	DIRECTION ET FORCE DU VENT			VITESSE moyenne DU VENT par seconde		Evaporomètre		Nébulosité		
	7h m.	Midi	6h s.	Jour	Nuit	Jour	Nuit	Mat.	Midi	Soir
1	S W 3	N W 1	N N W 2	$2^{m}0$	$2^{m}8$	0.9	2.0	10	10	9
2	N 1	S W 3	S W 4	1.3	5.8	3.3	4.4	0	1	0
3	S S W 2	S E 3	N N E 3	3.1	4.0	2.1	1.8	1	1	7
4	S S E 4	S E 3	S E 2	3.8	1.0	1.9	2.7	7	7	2
5	N N W 2	S W 4	S W 4	7.8	3.9	2.7	1.1	6	8	7
6	S W 2	N E 6	N E 5	3.7	6.5	2.7	4.0	2	1	4
7	N E 3	N E 4	S W 2	5.7	2.9	1.4	2.3	5	4	3
8	Calme	N E 5	S 4	2.7	3.0	1.3	3.2	10	10	3
9	N N W 1	S W 4	N E 3	2.2	5.2	0.9	0.9	10	10	10
10	Calme	S W 7	S W 7	6.9	7.7	3.7	3.5	10	7	0
11	S W 4	S W 6	S W 5	9.8	3.0	4.5	5.1	0	0	1
12	N N W 4	N W 3	N W 2	5.4	1.4	2.9	1.9	0	1	4
13	N N W 4	N W 3	N N W 2	2.3	5.6	1.1	2.1	10	10	10
14	Calme	N W 2	N W 2	2.5	3.2	1.0	2.6	10	10	2
15	E N E 2	N E 3	Calme	2.4	3.8	3.1	3.5	2	3	0
16	N 4	N E 3	Calme	2.2	3.2	2.4	4.2	2	1	1
17	Calme	N W 2	N N W 2	1.3	1.4	3.7	4.1	0	0	0
18	Calme	N E 1	Calme	2.3	0.4	4.3	1.9	0	0	0
19	Calme	E N E 3	N E 3	3.7	3.8	2.4	0.4	0	0	4
20	N N E 3	N E 2	N E 2	1.3	4.2	3.1	1.5	0	0	6
21	Calme	S W 3	S W 3	4.1	2.3	2.2	1.0	0	0	0
22	S W 2	S W 3	S 2	1.6	0.1	3.6	1.8	0	0	0
23	Calme	S W 3	Calme	1.6	0.5	1.5	0.9	9	9	5
24	S W 2	S W 3	W S W 2	1.7	0.8	1.3	2.0	10	1	8
25	N E 3	N E 6	N E 5	10.5	6.7	2.3	4.2	7	7	9
26	N 4	N E 4	Calme	3.8	1.3	1.9	1.5	10	10	9
27	Calme	N E 3	N E 4	2.1	8.4	0.6	3.4	10	10	2
28	N E 6	N E 6	N E 3	14.7	5.0	6.6	1.9	2	5	7
29	N E 2	N E 3	N E 2	2.0	7.3	0.3	2.9	10	10	10
30	S S W 5	S W 3	Calme	4.4	2.7	0.3	0.4	10	10	10
31	N 2	N E 3	Calme	2.3	0.6	3.2	3.2	8	7	0
				3.91	3.50	73.2	76.4	5.2	4.9	4.3

MARS 1892

Dates	Durée relative de l'insolation en centièmes	Polarisation atmosphérique en centièmes	FORME ET DIRECTION DES NUAGES — MATIN	FORME ET DIRECTION DES NUAGES — SOIR
1	0	0	Nb., Fr.-Nb., SW	Al., SW
2	95	64	Brume à l'horizon	Cm. horizon
3	80	62	Al., NE	Al., NE; Cm. montagnes
4	66	0	Al., SE; Cm. horizon	Al., W ; Cm. montagnes
5	37	0	Cm., SSE	Al., SW ; Cm. montagnes
6	60	59	Al., SW; str., horizon	Al., Cm. ENE
7	87	45	Cr. et Cr.-Cm., NNW	Cr.; Al., SW
8	0	0	Cr.-str.	Al., SSW
9	0	0	Nb	Str.-Cm., NE
10	0	0	Str.-Cm., ENE	Cm., montagnes
11	91	61	(Ciel très beau)	Al., SW
12	95	45	(Ciel beau)	Cr., Al., SW
13	0	0	Nb., N	Nb., W
14	0	0	Nb., WSW	Cr. (bandes), SW
15	94	62	Cr. (bandes), SW	(Ciel beau)
16	90	64	Al.-str. NNE	Cr., WSW
17	98	70	(Ciel très beau)	(Ciel très beau)
18	98	68	(Ciel très beau)	(Ciel très beau)
19	93	63	(Ciel beau)	Al., NE
20	99	59	Al., NE ; brume	Al., NW
21	97	66	Brume horizon	(Ciel très beau)
22	98	68	Brume horizon	(Ciel très beau)
23	71	0	Cr.-str., uniforme	Cr., Al., SW
24	44	0	Al., SW ; stratus	Al., SW ; stratus
25	24	0	Al., ESE	Al., SW
26	0	0	Nb., SW	Al., NNE
27	12	0	Nb., W	Cr., Cr.-Cm., SW
28	22	0	Cr., Cr.-Cm., Al., SSW	Cr., NNE ; Al., NE
29	0	0	Nb., NE	Nb., NE
30	0	0	Nb., NE	Nb., SW
31	36	0	Al., NE	(Ciel beau)
	51	28		

MARS 1892

DATES	PRESSION BAROMÉTRIQUE MOYENNE	TEMPÉRATURE MOYENNE VRAIE	TEMPÉRATURE MINIMA	TEMPÉRATURE MAXIMA	TEMPÉRATURE MOYENNE DES EXTRÊMES	TENSION MOYENNE DE LA VAPEUR	HUMIDITÉ RELATIVE MOYENNE	ÉVAPOROMÈTRE	PLUVIOMÈTRE RELEVÉ A 7 H. DU MATIN
1	743. 0	9. 8	8. 2	11. 3	9.75	7. 4	80	2. 9	9.6
2	38. 4	9. 2	6. 3	13. 5	9.90	6. 1	65	7. 7	1.5
3	40. 0	8. 0	4. 6	12. 2	8.40	5. 0	60	3. 9	»
4	43. 1	5. 0	4. 0	8. 1	6.05	4. 2	64	4. 6	»
5	44. 3	5. 6	3. 6	10. 1	6.85	4. 8	70	3. 8	»
6	47. 5	5. 0	1. 8	8. 7	5.25	4. 2	63	6. 7	9.2
7	42. 3	6. 4	3. 4	10. 3	6.85	3. 5	47	3. 7	6.4
8	43. 1	6. 2	4. 6	9. 7	7.15	3. 8	52	4. 5	3.4
9	41. 7	7. 4	4. 4	11. 7	8.05	6. 4	81	1. 8	»
10	37. 7	7. 4	6. 4	11. 9	9.15	4. 5	52	7. 2	»
11	38. 2	5. 6	2. 3	10. 1	6.20	2. 1	28	9. 6	»
12	40. 3	6. 9	3. 2	11. 0	7.10	2. 3	31	4. 8	»
13	38. 4	6. 9	2. 4	9. 8	6.10	5. 7	75	3. 2	14.0
14	36. 1	8. 2	5. 7	11. 0	8.35	6. 3	77	3. 6	20.8
15	44. 6	10. 8	7. 3	14. 4	10.85	5. 4	53	6. 6	3.8
16	49. 4	11. 2	9. 5	15. 3	12.40	5. 5	57	6. 6	»
17	55. 2	13. 6	9. 1	17. 1	13.10	3. 5	31	7. 8	»
18	55. 4	14. 0	10. 4	18. 2	14.30	4. 5	37	6. 2	»
19	54. 2	12. 9	10. 9	16. 8	13.85	5. 3	49	2. 8	»
20	57. 2	11. 7	8. 8	16. 8	12.80	5. 4	52	4. 6	»
21	59. 6	11. 5	7. 8	16. 0	11.90	5. 7	57	3. 2	»
22	58. 3	12. 1	8. 6	17. 3	12.95	6. 4	58	5. 4	»
23	55. 0	11. 9	9. 0	16. 6	12.80	7. 3	70	2. 4	»
24	53. 9	11. 8	10. 0	16. 9	13.45	7. 9	75	3. 3	»
25	53. 5	12. 6	10. 3	14. 8	12.55	7. 2	66	6. 5	»
26	50. 8	12. 1	8. 6	15. 0	11.80	7. 3	70	3. 4	»
27	49. 9	13. 3	11. 6	15. 4	13.50	9. 2	79	4. 0	4.2
28	44. 8	15. 8	13. 4	17. 5	15.45	8. 6	64	8. 5	1.0
29	38. 2	12. 5	11. 8	15. 1	13.45	9. 3	86	3. 2	5.1
30	44. 4	9. 1	10. 8	14. 5	12.65	7. 4	88	0. 7	54.3
31	56. 0	10. 7	4. 8	14. 7	9.75	7. 7	78	6. 4	45.1
	746.92	9.85	7.21	13.61	10.41	5.81	61.8	149. 6	178.4

MARS 1892

EXTRÊMES DU MOIS

Pression barométrique.	Minimum....	732mm8, le 14 à 5 h. matin.
	Maximum....	760mm6, le 21 à 10h matin.
Température........	Minimum....	1°8, le 6 à 11 h. soir.
	Maximum....	18°2, le 18 à midi 15.
Tension de la vapeur..	Minimum....	1mm2, le 12 à 3 h. matin.
	Maximum....	11mm9, le 27 à 3 h. soir.
Humidité relative.....	Minimum....	18, le 12 à 4h30 matin.
	Maximum....	100, le 30 de 11h30 mat. à 6h 45 soir.

TEMPÉRATURE

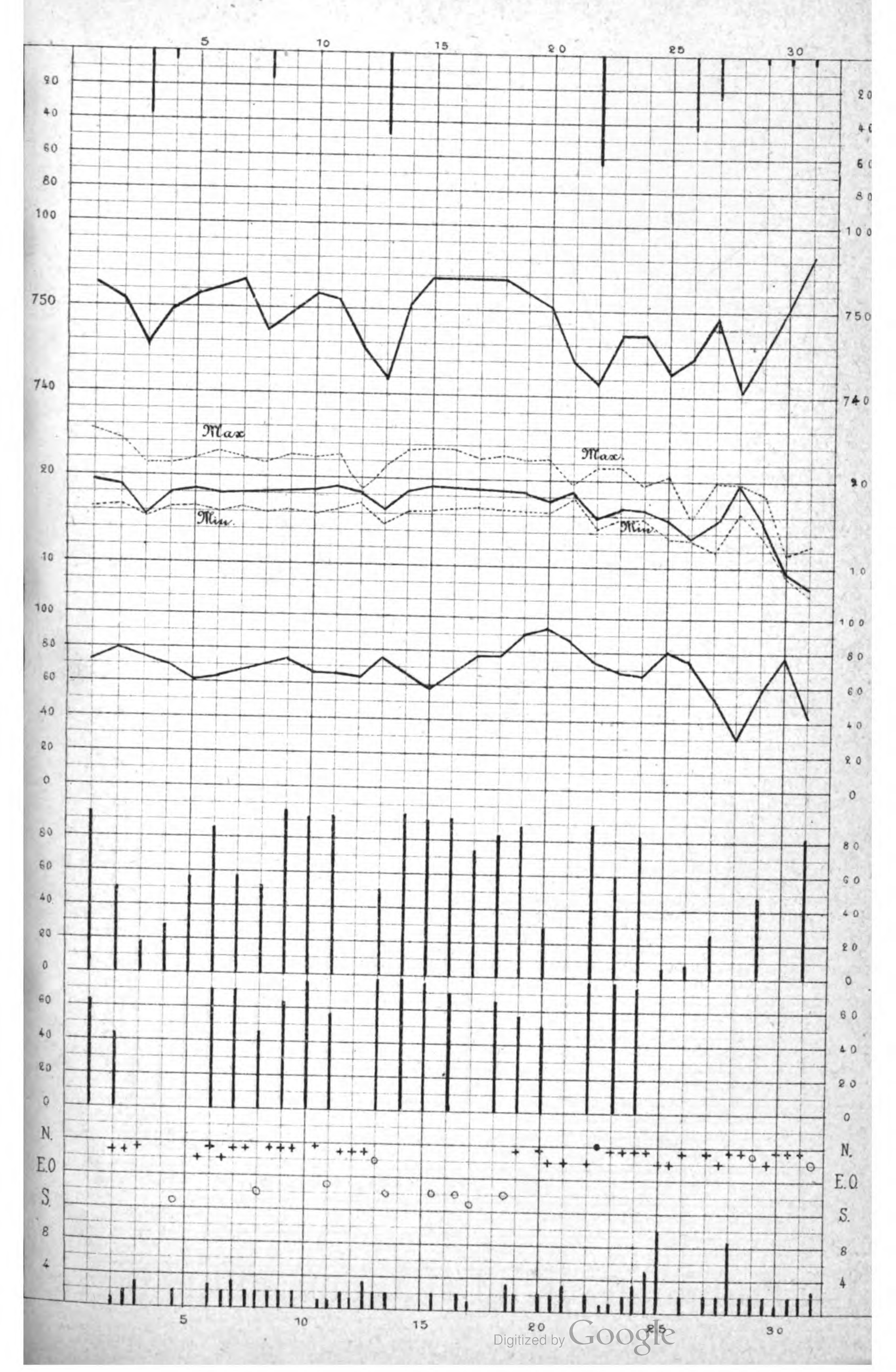
MOYENNES HORAIRES

MATIN				SOIR			
1 h......	8°63	7 h....	8°89	1 h.....	12°75	7 h.....	9°33
2 h......	8.52	8 h....	9.52	2 h.....	12.57	8 h.....	9.20
3 h......	8.35	9 h....	10.43	3 h.....	12.19	9 h.....	8.99
4 h......	8.09	10 h....	11.39	4 h.....	11.46	10 h.....	8.90
5 h......	8.09	11 h....	12.01	5 h.....	10.17	11 h.....	8.85
6 h......	8.10	Midi ...	12.51	6 h.....	9.49	Minuit...	8.74

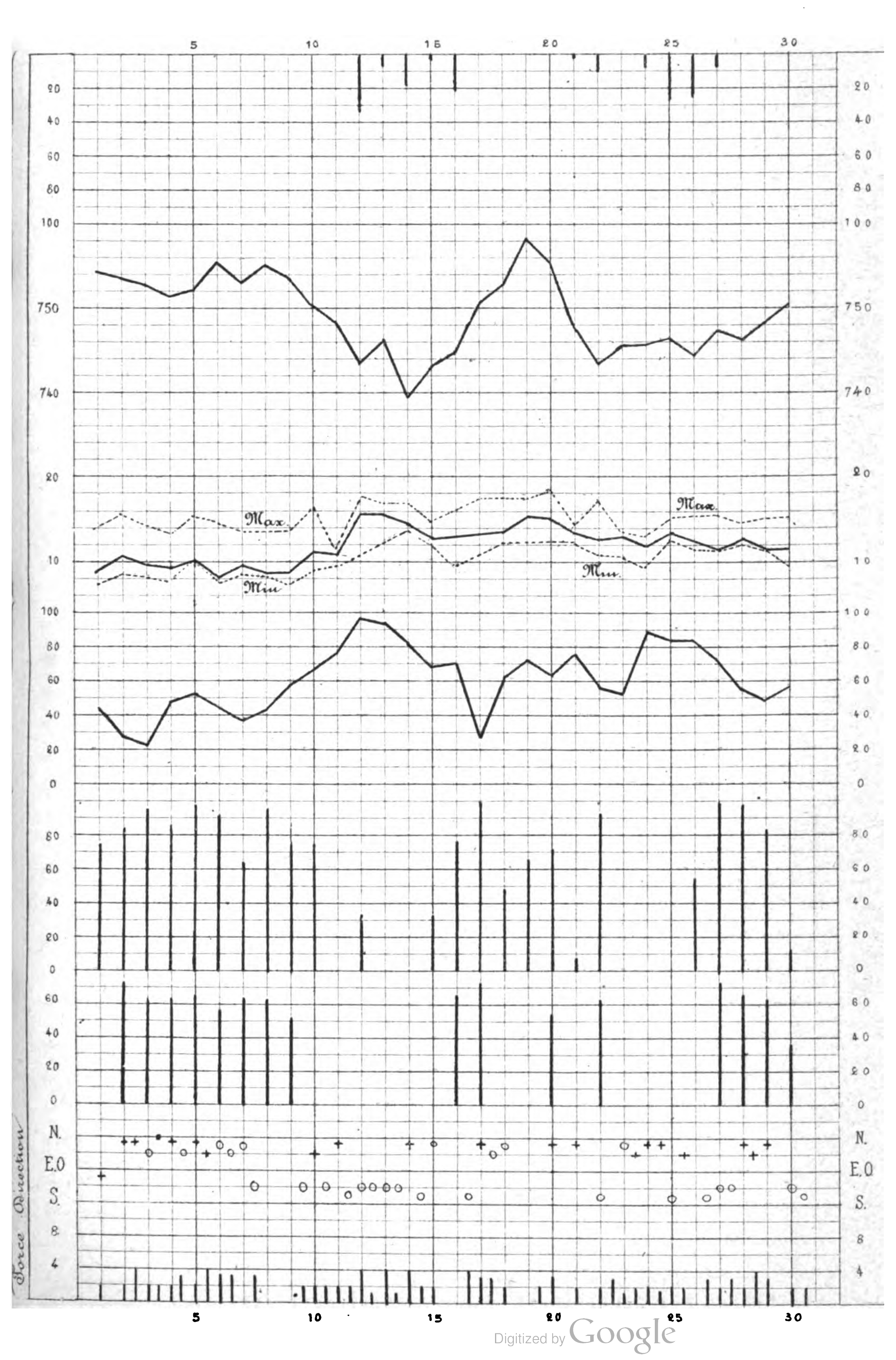
OBSERVATIONS DIVERSES

Mars. — Le 1er, à 4 h. du matin, orage. — Le 3, quelques gouttes de pluie dans la soirée. — Le 4, neige sur le mont Agel, à partir de l'altitude de 900 mètres. — Le 5, neige sur les montagnes. — Le 6, neige sur le mont Agel, à partir de l'altitude de 900 mètres. — Le 9, sur le mont Agel, à partir de 850 mètres, neige qui persiste le 10. — Le 11, dans la nuit, gelée; la glace a une épaisseur de 5 millimètres. — Le 12, gelée; épaisseur de la glace: 3 millimètres. — Le 14, neige sur le mont Agel, à partir de l'altitude de 800 mètres, persistant le 15 et le 16. — Les 16, 24, 27, 29 et 31, température ascendante la nuit.

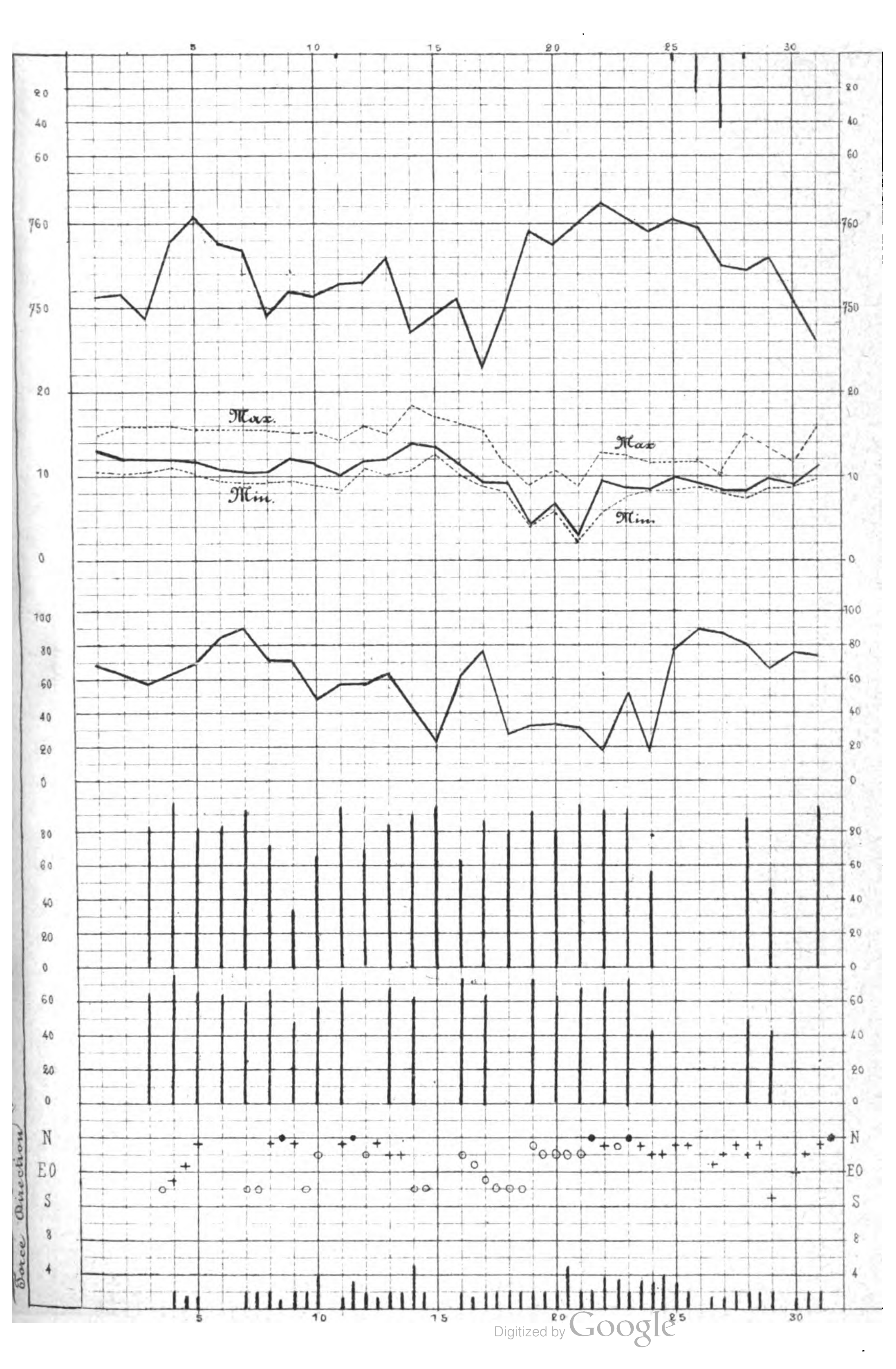
Octobre 1891



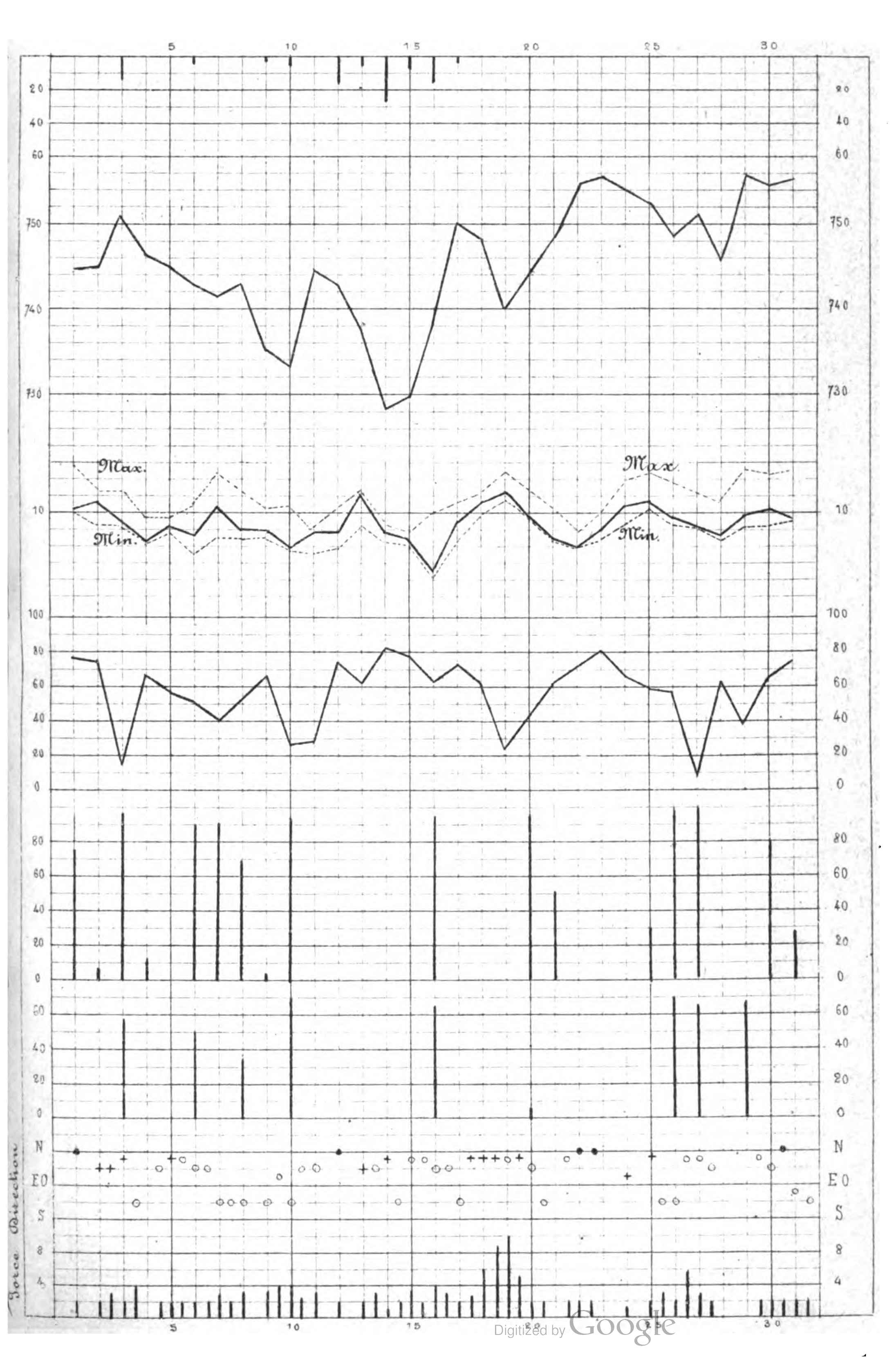
Novembre 1891



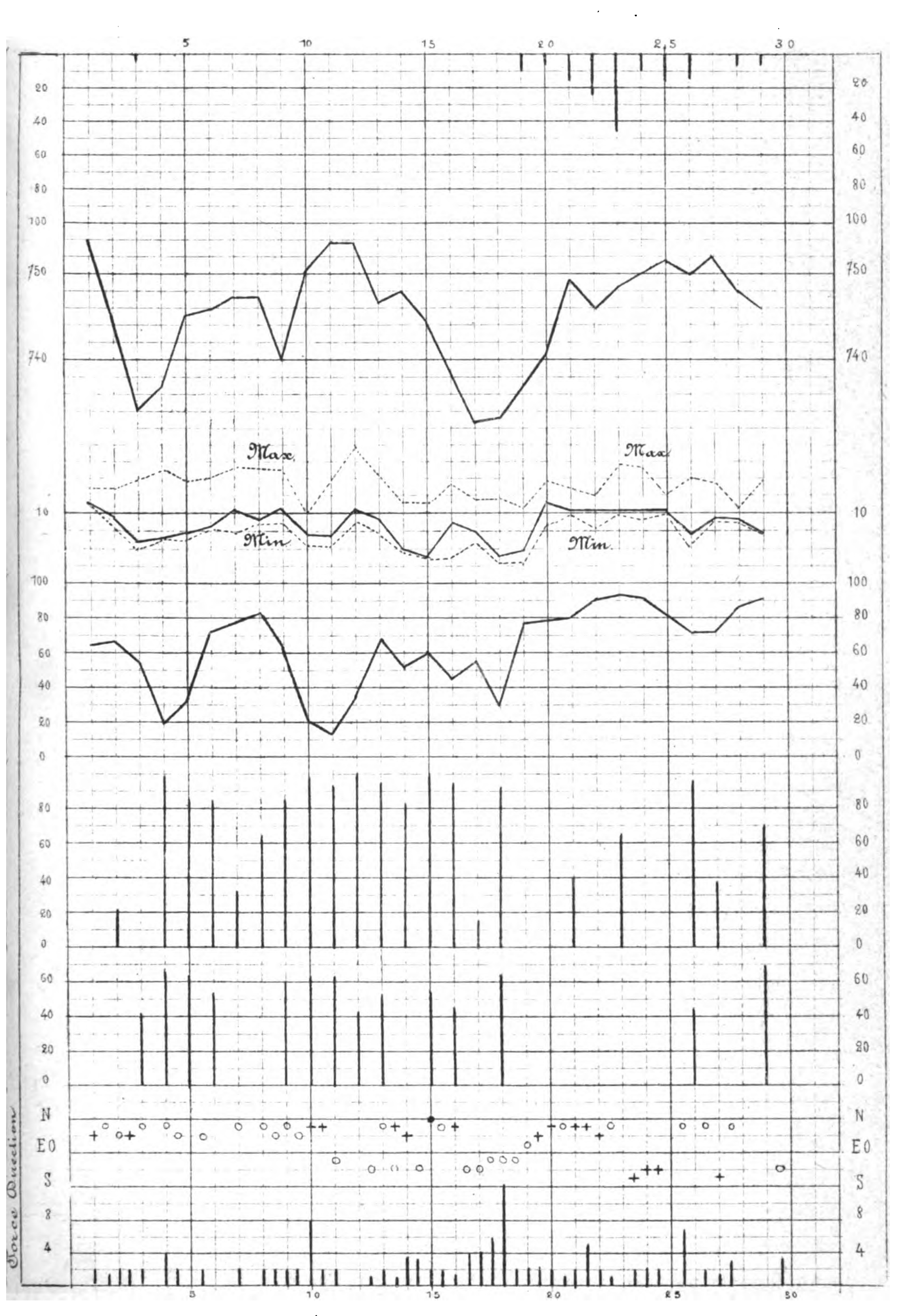
Décembre 1891



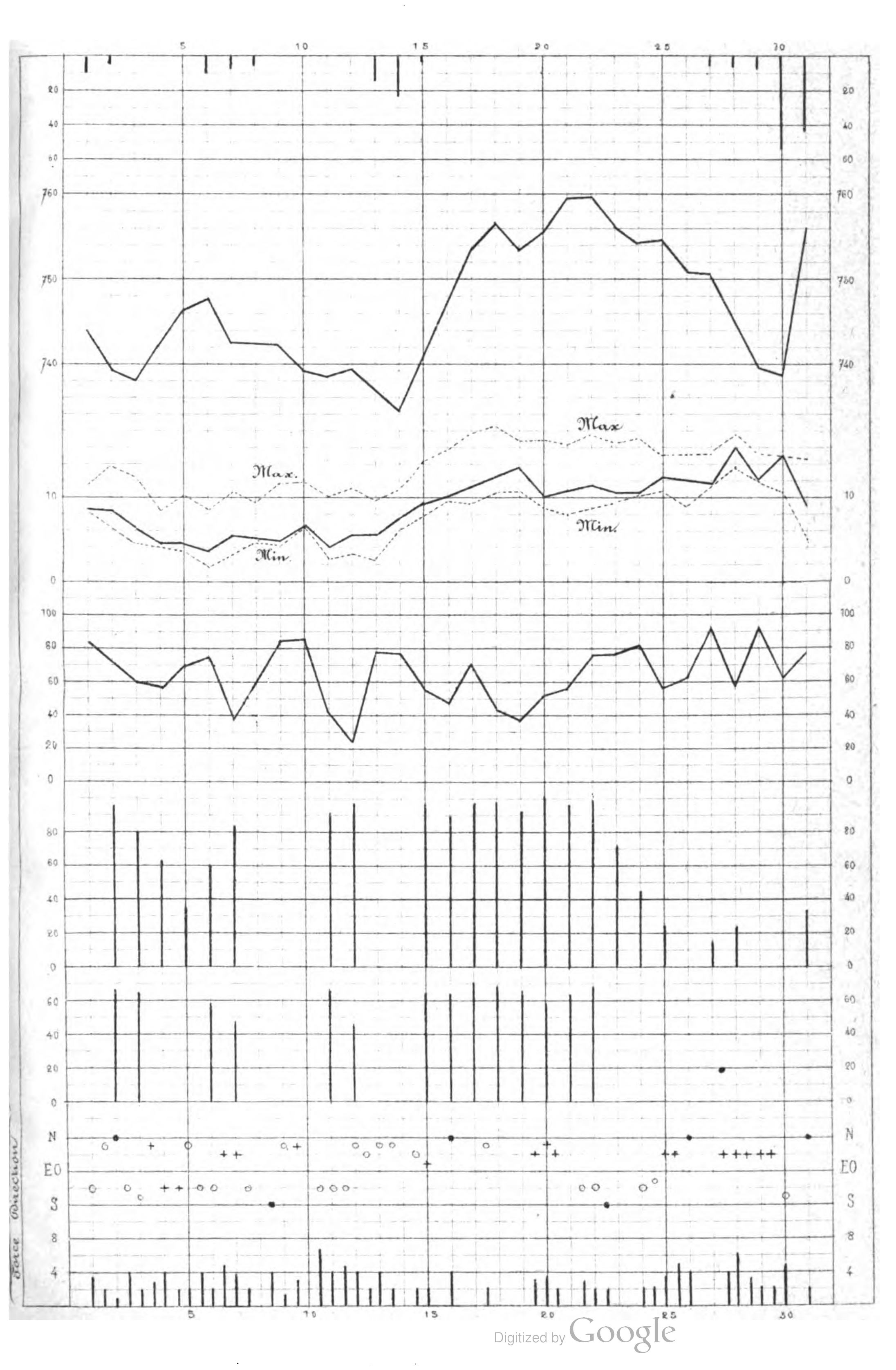
Janvier 1892



Février 1892



Mars 1892.



5
10
15
20
25
30
20
40
60
760
750
740
Max
Max.
10
Min
Min
0
100
80
60
40
20
0
80
60
40
20
0
60
40
20
0
N
EO
S
8
4
Direction
Force
5
10
15
20
25
30

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

Mai 1894

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

M. le Général commandant la 29e division.
M. le Préfet des Alpes-Maritimes.
Mgr l'Evêque de Nice.
M. le Maire de Nice.

PRÉSIDENT HONORAIRE

M. A.-L. SARDOU, I. ✿, homme de lettres, rue de Châteaudun, 18, à Cannes.

MEMBRES HONORAIRES

M. le Recteur de l'Académie d'Aix.
M. CAMILLE FLAMMARION, ✻, I. ✿, astronome, à Paris (1er avril 1873).
M. CÉSAR DALY, ✻, architecte, directeur de la *Revue générale de l'Architecture et des Travaux publics*, à Paris (16 février 1878).
M. FRÉD. MISTRAL, ✻, littérateur, *Capoulié* du Félibrige (16 juin 1878).
M. VICTORIEN SARDOU, O. ✻, membre de l'Académie Française, à Paris (16 octobre 1878).
M. R. BISCHOFFSHEIM ✻, député, à Paris (16 janvier 1880).
M. NIEPCE (Alexandre), docteur en médecine, à Saint-Raphaël (Var), (16 octobre 1883).
M. Le Comte GARIN DE COCCONATO, à Nice (1er juin 1885).
M. CHARLES GARNIER, C. ✻, membre de l'Institut, architecte de l'Opéra, à Paris.
M. PASTEUR, G. C. ✻, membre de l'Institut, à Paris (1er décembre 1886).
M. LA GRANGE DE LANGRE, C. ✻, I. ✿, Conseiller maître à la Cour des Comptes, 72, avenue Kléber, à Paris.
M. PERROTIN, ✻, membre correspondant de l'Institut et du Bureau des Longitudes, directeur de l'Observatoire de Nice (1er mars 1894).
M. ANDRÉ THEURIET, ✻, homme de lettres, rue Blacas, 9, à Nice (1er mars 1894).

MEMBRE DE DROIT

M. l'Inspecteur d'Académie.

Bureau de la Société pour 1893-1894

Président : M. EUGÈNE HALPHEN.
Vice-Président : M. le Dr GUEIRARD, ✿.
Secrétaire perpétuel : M. FRANÇOIS BRUN, I. ✿, architecte.
Secrétaire : M. HENRI MORIS, I. ✿. archiviste du département.
Trésorier : M. MADINIER, directeur de l'Agence du Crédit Lyonnais de Nice.
Bibliothécaire-Archiviste : M. le Dr GUEIRARD, ✿.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

AMMEL (Gustave-Emile), ✠, rentier, boulevard du Pont-Neuf, 4, à Nice (1er juillet 1884).

ANDREWS (Bruyn-James), villa Pigautié, à Menton (16 novembre 1877).

AUBÉ, ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées, rue d'Amérique, 6, à Nice (17 juin 1889).

BALESTRE, ✱, ✠, docteur en médecine, place Masséna, 3, à Nice (16 juin 1876).

BAR, docteur en médecine, boul. Dubouchage, 22, à Nice (16 novembre 1893).

BARBIER-DELAYENS, rentier, rue Papacino, 5, à Nice (16 décembre 1887).

BARÉTY, ✱, docteur en médecine, rue Longchamp, 1, à Nice (3 novembre 1875).

BARNAUD (l'abbé), ancien aumônier du Lycée de Nice (5 mars 1888).

BARROIS, ✠, directeur du laboratoire zoologique, villa Serville, Cap Brun, Toulon (18 mars 1882).

BERNARD-ATTANOUX, avocat, place de l'Eglise-du-Vœu, 2, à Nice (5 mars 1888).

BLANC (Casimir), ancien notaire, boulevard Victor-Hugo, 38, à Nice (1er juin 1888).

BLOND, architecte, à Grasse (1er septembre 1885).

BOBORYKINE, boulev. Dubouchage, 19, à Nice (1er mars 1894).

BONNAL, docteur en médecine, boul. Victor-Hugo, 19, à Nice (16 janvier 1874).

MM.

BOUSQUET, I. ✠, directeur de l'Ecole Normale de Nice, route de la Corniche (16 mai 1890).

BRUN (François), I. ✠, architecte, rue de la Paix, 29, à Nice (membre fondateur) (14 novembre 1861).

BUTTERFIELD, propriétaire, villa Marianna, à Cimiez, Nice (17 mai 1886).

CHASTEL (comte Emeric du), villa Bouttau, boul. Carabacel, 20, à Nice (16 novembre 1893).

CHIRIS (Edmond), ✱, rentier, avenue de la Gare, 8, à Nice (1er décembre 1883).

CHIRIS (Léon), O. ✱, sénateur, avenue d'Iéna, 23, à Paris, et à Grasse (11 mai 1876).

COLLONGUES, docteur en médecine, à Vichy (16 décembre 1874).

CONDUZORGUES-LAIROLLE, avocat, rue de l'Hôtel-des-Postes, 8, à Nice (2 mars 1877).

CORINALDI (Edouard), villa Francinelli, chemin de Cimiez, à Nice (13 novembre 1868).

CORNELL (le révérend), pasteur du temple américain, boulevard Victor-Hugo, à Nice (17 octobre 1887).

DABRY DE THIERSANT, ✱, ministre plénipotentiaire en retraite, rue de la Buffa, 8, à Nice (1er juin 1891).

DERVAUX, villa de Coppet, Baumettes, à Nice (16 mars 1893).

DROUET (Francis), chef-adjoint du cabinet du Préfet, villa Belge, place Sasserno, à Nice (1er mars 1894).

MM.

Desprez, docteur en médecine, villa Taffe, avenue Durante, à Nice (16 février 1877).

Durandy, ✱, ingénieur, Cimiez, à Nice (11 mai 1876).

Fabre (Gaston), avocat, rue Masséna, 15, à Nice (5 mars 1888).

Faraut (Frédéric), avocat, rue Saint-François-de-Paule, 20, à Nice (15 mars 1882).

Faraut (Henri), ✿, docteur en médecine, rue Saint-François-de-Paule, 20, Nice (16 janvier 1874).

Gache, ✿, directeur du Lycée de Carabacel, à Nice (2 décembre 1889).

Gilly (Jules), ✱, rentier, boul. Carnot, à Nice (11 mai 1876).

Gos, propriétaire à Ollioules (Var) 1er juin 1892).

Guebhard, docteur en médecine, Cimiez, à Nice (16 janvier 1893).

Gueirard, ✿, docteur en médecine, à Monaco (1er décembre 1881).

Halphen (Eugène), rentier, rue Longchamp, 11, à Nice (2 janvier 1882).

Halphen (Jules), capitaine d'artillerie, avenue Kléber, 21, à Paris (16 mars 1888).

Harris, consul d'Angleterre, place Bellevue, à Nice (17 mars 1879).

Hearn, villa Saint-Louis, à Menton (1er mars 1884).

Jaffé (John), promenade des Anglais, 29, à Nice (1er février 1888).

Joliffe, rue Cotta, 38, à Nice (5 mars 1888).

Juge (Charles), ingénieur agricole, villa Juge, avenue Verdi, à Nice (1er mai 1886).

Juventin, docteur en médecine, rue Cotta, 43 (1er mai 1892).

MM.

Lenval (le baron de), promenade des Anglais, 39, à Nice (mars 1879).

Leriche, docteur en médecine, avenue de la Gare, 20, à Nice (16 janvier 1891).

Letainturier (G.), ✿, chef de cabinet du Préfet des Alpes-Maritimes, à la Préfecture (1er octobre 1891).

Levillain, docteur en médecine, Saint-Philippe, à Nice (16 décembre 1892).

Liotard, pharmacien, rue de France, 2, à Nice (2 novembre 1890).

Lurat (Aristide), percepteur, à Châteauroux (Indre) (16 janvier 1881).

Lyons (l'abbé), aumônier du couvent des religieuses du Saint-Sacrement, Carabacel, à Nice (5 mars 1888).

Macario, docteur en médecine, rue Croix-de-Marbre, 2, à Nice (17 novembre 1873).

Madinier, directeur de l'Agence du Crédit Lyonnais, rue Blacas, 8, à Nice (1er décembre 1887).

Malgat, docteur en médecine, rue Masséna, 15, à Nice (16 février 1886).

Marguet (Pierre), ✱, ancien conseiller de préfecture, rue Assalit, 6, à Nice (5 février 1863).

Martel, percepteur à Roucy (Aisne) (3 novembre 1886).

Martin (Paul), ingénieur, rue Scaliero, 7, à Nice (1er décembre 1885).

Martin-Métairie, ✱, trésorier-payeur général, place Saint-Dominique, à Nice (17 mai 1886).

Masse, notaire, rue du Pont-Neuf, 7, à Nice (12 avril 1876).

Masse (Maurice), avocat, place de l'Eglise du Vœu, 2, à Nice (16 mai 1885).

MM.

Maurin, ✻, ✿, docteur en médecine, directeur de la Santé, rue Papacino, 5, à Nice (16 octobre 1876).

Michel, avocat, boulevard Carabacel, 33, à Nice (5 mars 1888).

Moriez, ✻, ✿, docteur en médecine, rue Pastorelli, 40, à Nice (1er décembre 1884).

Moris (Henri), I. ✿, archiviste du département, boul. Dubouchage, 20, à Nice (15 mars 1882).

Nash (James), villa Franco, boulevard Gambetta, Nice (15 mai 1884).

Navarrete (colonel), rue Halévy, 16, à Nice (16 décembre 1885).

Navoit, rue Morère, 17, à Paris (15 février 1889).

Niel, avocat, rue de la Préfecture, 6, à Nice (16 février 1892).

Paliard (Victor), docteur en médecine, rue Pastorelli, 35, à Nice (16 décembre 1885).

Panisse-Passis (marquis de), avenue Marceau, 24, à Paris (1er décembre 1886).

Pardo de Tovera, docteur en médecine, avenue Wagram, 14, à Paris (2 février 1891).

Peretti della Rocca, rue Gubernatis, 19, à Nice (3 novembre 1891).

Pierlas (comte de), rue della Rocca, à Turin (5 mars 1888).

Pollonnais (Désiré) ✻, I. ✿, maire de Villefranche-sur-Mer, conseiller général, au Cap-Ferrat (16 mai 1881).

Pontremoli (Aaron), ancien négociant, rue Sainte-Réparate, 6, à Nice (17 décembre 1883).

Quilici, professeur à l'Ecole Normale, route de la Corniche, à Nice (16 novembre 1890).

MM.

Récipon ✻, député, rue Bassano, 39, à Paris (16 janvier 1881).

Renault (Léon), O. ✻, I. ✿, rue Murillo, 8, à Paris (5 avril 1886).

Rivoli (duc de), rue Rossini, 1, à Nice (1er juin 1891).

Roissard de Bellet (baron), ✻, av. du Bois-de-Boulogne, 44, à Paris (11 mai 1876).

Salverte (comte G. de), O. ✻, maître des Requêtes au Conseil d'Etat, avenue Marceau, 54, Paris (16 avril 1888).

Sardou (Gaston), docteur en médecine, rue Lamartine, 2, à Nice (3 novembre 1891).

Sauvaigo, bibliothécaire de la ville de Nice (1er mai 1894).

Schmeltz, docteur en médecine, rue Gioffredo, 46, à Nice (3 janvier 1880).

Schouvaloff (comte de), villa Monticello, Cimiez, à Nice (1er juin 1878).

Steinbruck, hôtel d'Angleterre, place du Jardin-Public, à Nice (16 juin 1876).

Sturge, docteur en médecine, boulevard Dubouchage, 29, à Nice (21 janvier 1882).

Teysseire, météorologiste, avenue des Fleurs, à Nice (1er décembre 1883).

Torreille, docteur en médecine, conseiller général, à Vence (Alpes-Maritimes) (1er juin 1882).

Vernet, pasteur, rue d'Italie, 19 (16 janvier 1891).

Weitzecker, rue Masséna, 13 (16 février 1893).

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

BANET-RIVET, professeur de physique au Lycée Saint-Louis, à Paris (16 janvier 1886).

BEDOLLIÈRE (de la), ✻, capitaine de vaisseau, Salins-d'Hyères (1er juillet 1884).

BÉNARD, I. ✿, secrétaire de la Société académique de Boulogne-sur-Mer.

BERLUC-PÉRUSSIS (de), ancien président de l'Académie, à Aix-en-Provence, rue Cardinale, 25, ou au château de Porchères, par Mane (Basses-Alpes).

BERSEZIO (Victor), auteur dramatique, à Turin.

BONFILS (Stanislas), conservateur du musée, à Menton.

BOTTIN, receveur des postes et télégraphes, à Ollioules (Var).

BOURELLY (Marius), maire de Pourcieux, suppléant du juge de paix de Saint-Maximin, à Pourcieux (Var).

BOURGUIGNAT (J.-R.), ✻, ✿, malacologiste et paléontologiste, à Saint-Germain-en-Laye.

BROWN DE COLSTHOUN, C. ✻, vice-amiral, inspecteur général de la marine, ministère de la marine, Paris (1er juillet 1884).

CAZENAVE DE LA ROCHE, docteur en médecine, à Menton et aux Eaux-Bonnes.

CHAMPOISEAU, consul général de France en retraite, à Paris (1er juillet 1884).

MM.

CHIRIS (M.-A.), ✿, commis de direction des Postes et Télégraphes, à Draguignan (Var).

COMBIER, ancien président du Tribunal civil et président de la Société académique de Laon (1er mars 1894).

CROIZIER (marquis de), président de la Société académique Indo-Chinoise de France, membre du Conseil supérieur des Colonies, boulevard de la Saussaye, 1, parc de Neuilly, à Paris.

DUHAMEL, I. ✿, archiviste du département de Vaucluse, Avignon.

DUCHÊNE, ✻, inspecteur des forêts en retraite, avenue Bugeaud, 55, à Paris (16 avril 1883).

DUCHESNE DE SAINT-LÉGER, à Poitiers.

DURENNE, ✻, maître de forges, rue du Faubourg-Poissonnière, 26, à Paris.

FARAUT (Félix), ✻, à Hué.

GRIMALDI (Mgr), camérier secret du Pape, à Rome (3 novembre 1884).

GURNEY (Martyn-Cecil), vice-consul d'Angleterre à la Spezzia (Italie) (16 mai 1888).

HEILLMANN, ingénieur, la Bocca, à Cannes (3 novembre 1884).

HENRY, docteur en médecine, rue Molitor, 31, Auteuil-Paris (16 octobre 1884).

HEUZEY (Léon), ✻, conservateur au Musée du Louvre, membre de l'Institut, Paris.

MM.

JACKSON, I. ✿, archiviste honoraire de la Société de géographie, avenue d'Antin, 15, à Paris.

JOLIVOT (Ch.), I. ✿, conseiller d'Etat, secrétaire du gouverneur général de la principauté de Monaco.

LAGARRIGUE (Fernand), ✿, au Château de Mus (Hérault) (16 novembre 1885).

LAUREAU (Flavien), rue St-Antoine, 8, à Autun (16 avril 1885).

LECOCQ (Georges), avocat, à Amiens.

LESCOUVÉ (Alfred), ✻, I. ✿, conseiller à la Cour de cassation, boulevard Saint-Germain, 129, Paris.

LEVYLIER (3 novembre 1886).

LIEUTAUD (V.), notaire à Volonne (Basses-Alpes).

LUIGI, pasteur évangélique, à Rimiez, près Nice.

MACÉ, docteur en médecine, Aix-les-Bains.

MAESTRATI (l'abbé), ✿, curé de Pégomas (Alpes-Maritimes) (1er décembre 1886).

MAQUET (Adrien-Ernest), I. ✿, commis-archiviste aux Archives départementales de Seine-et-Oise, Versailles.

MEIGNEN (Adolphe), ancien chef d'institution, à Garches (Seine-et-Oise) (16 novembre 1885).

MOUGINS DE ROQUEFORT (Eugène), ✻, conseiller honoraire à la Cour d'Appel d'Aix.

MOUGINS DE ROQUEFORT (Paul), ✿, docteur en médecine, à Antibes.

MM.

MOURLET, docteur en médecine, à Mustapha-Inférieur, près d'Alger.

MURE DE PELANNE, chancelier de la légation de France, à La Haye (1er juillet 1884).

MUSSO, secrétaire de la Mairie de Roquebillière (Alpes-Maritimes) (1er juillet 1884).

NICOLAY, instituteur à l'Ecole de la rue Barralis, Nice (3 novembre 1888).

NŒTINGER (Fernand), ✿, contrôleur principal des Contributions directes, à Marseille (16 février 1893).

OLLIVIER, docteur en médecine, à Antibes (1er février 1884).

PABLO DE ALZOLA, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, ancien maire de Bilbao, Espagne, (1er février 1894).

PAYAN, instituteur à Entraunes (Alpes-Maritimes) (3 novembre 1888).

PERROLLE (Frédéric), ancien notaire, à Grasse.

RIVIÈRE, I. ✿, correspondant du ministre de l'instruction publique, rue de Lille, 50, à Paris.

ROSSI (G.), inspecteur des fouilles de la province de Port-Maurice, à Vintimille.

ROVERY, ✿, notaire, maire de Saint-Étienne-sur-Tinée (Alpes-Marit.).

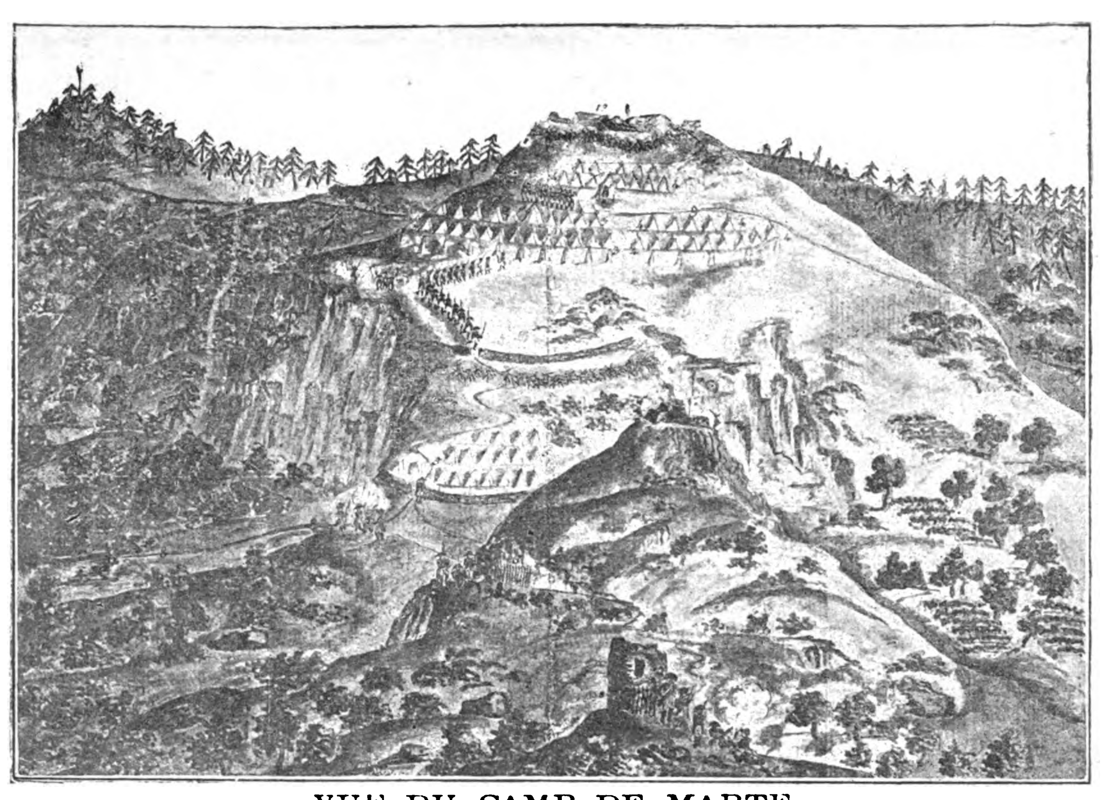
SAIGE (Gustave), ✻, I. ✿, conservateur des Archives et de la Bibliothèque du Palais de Monaco (17 mai 1886).

SÉNEQUIER (Paul), juge de paix à Grasse.

VESLY (Léon de), I. ✿, professeur à l'école des Beaux-Arts de Rouen.

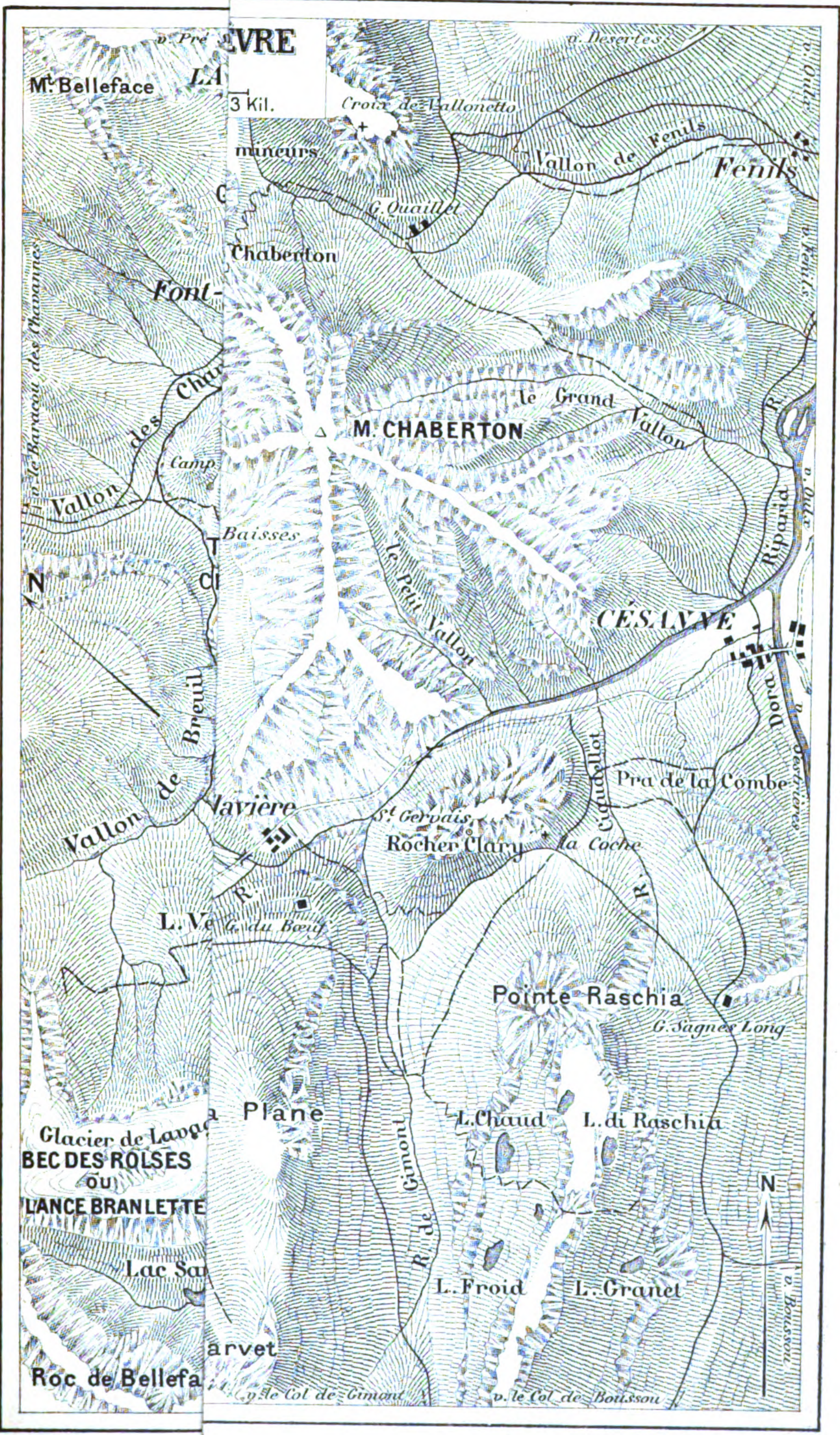
TABLE DES MATIÈRES

Nice. — Imp. Malvano-Mignon, 62, rue Gioffredo.



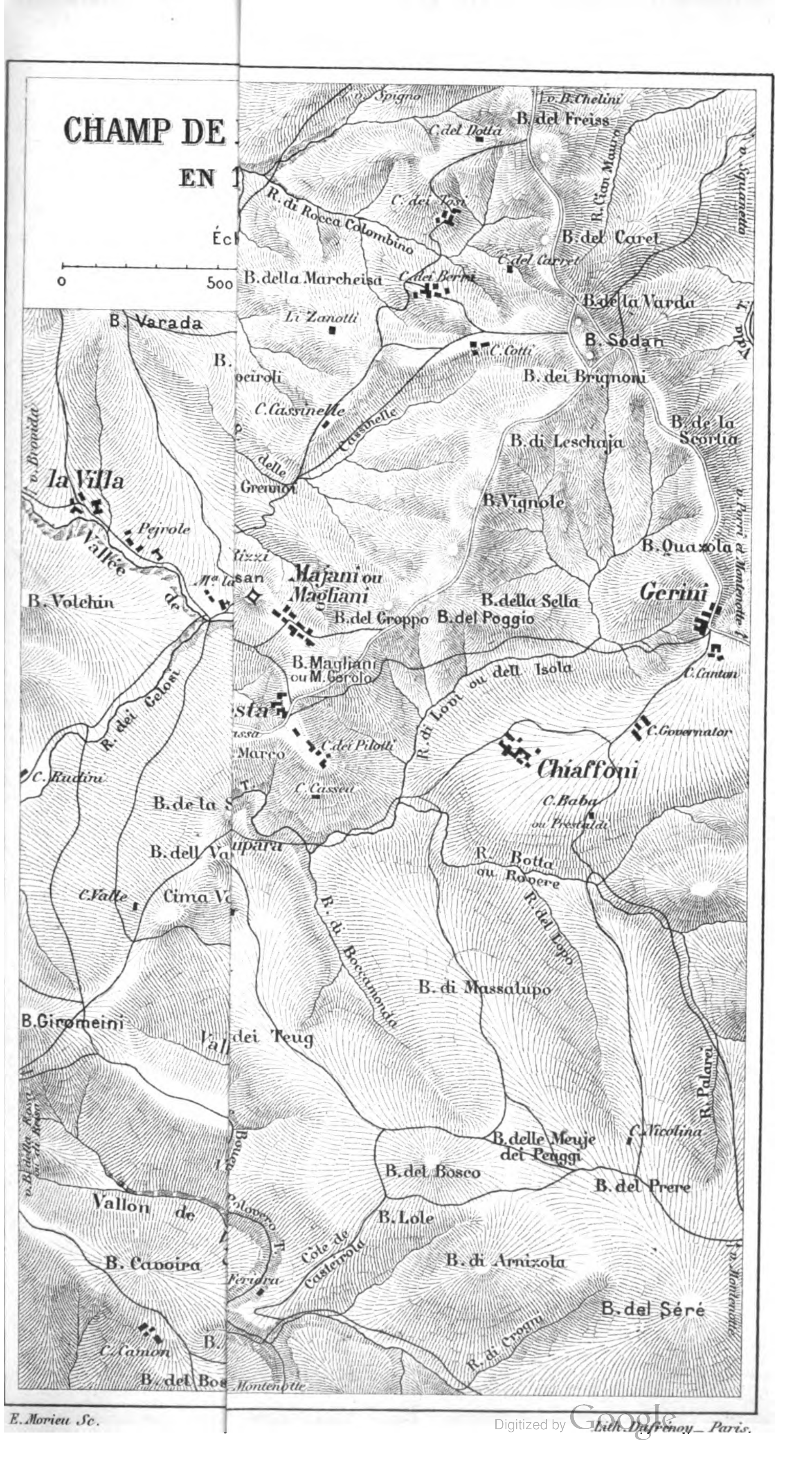
VUE DU CAMP DE MARTE
occupé par les troupes du roi de Sardaigne en octobre 1793

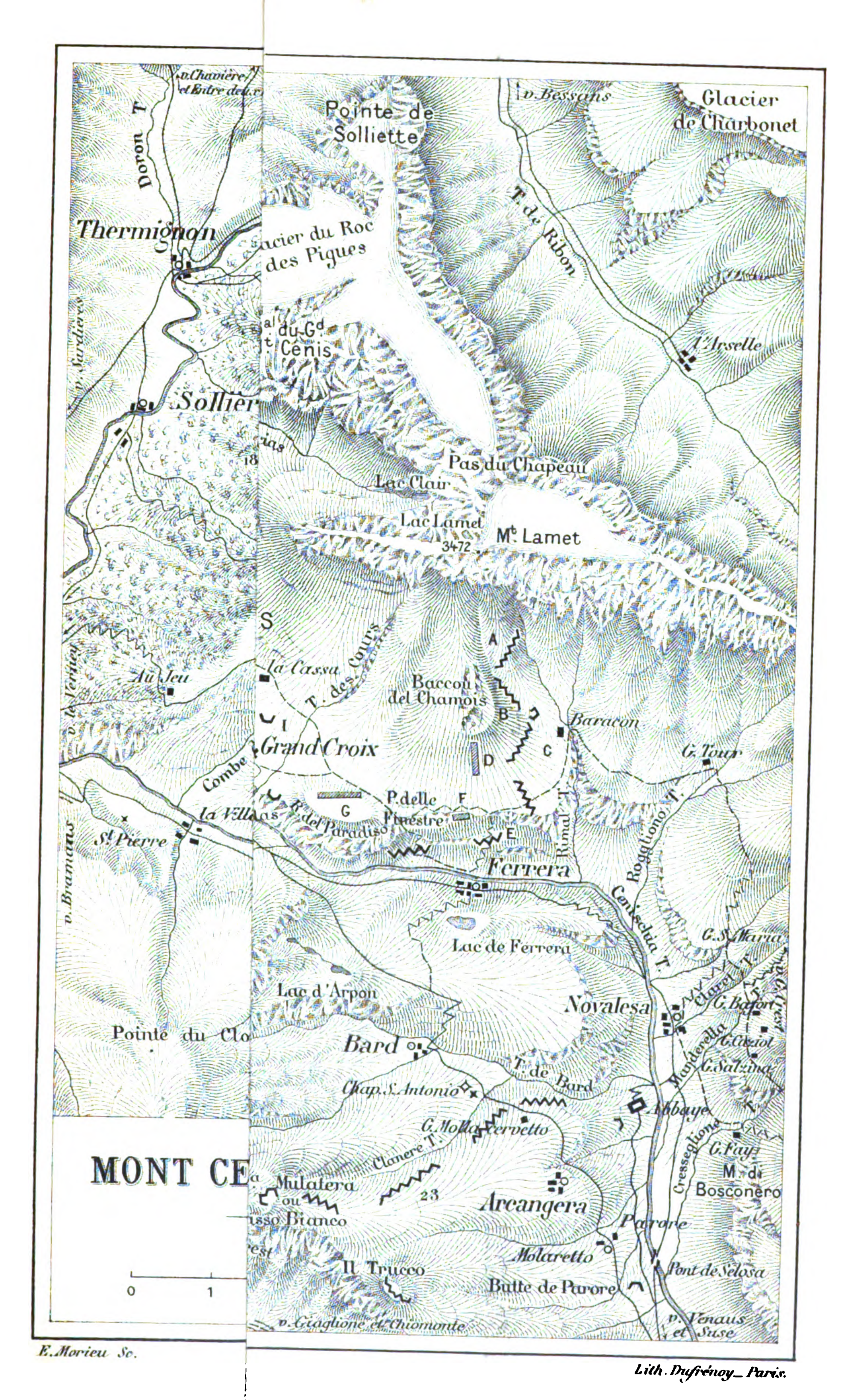

PLAN
de la redoute de Fel
et de la disposition des
troupes le 27 Avril 1794
RENVOI des lettres et chiffres
A Redoute et Cima de Fel
B Cima de Ccirana
C Cima de Marta
D Cima de Barcona
E Col et Cima de Tanarda
F Crête tenant a Col Ardente
I Chemin de la Briga á Tanarda
2 Bois de Fel
3 Croix et chemin par Riosecco á la Briga
4 Retranchement du Camp du Corp Franc
Troupes Austro-Remontaises
Troupes Francaises
N.a B.e On a dessiné la redoute plus grande en proportion pour mieux en exprimer le tracé
C. Maulandi del. Sculp.
D
3
4

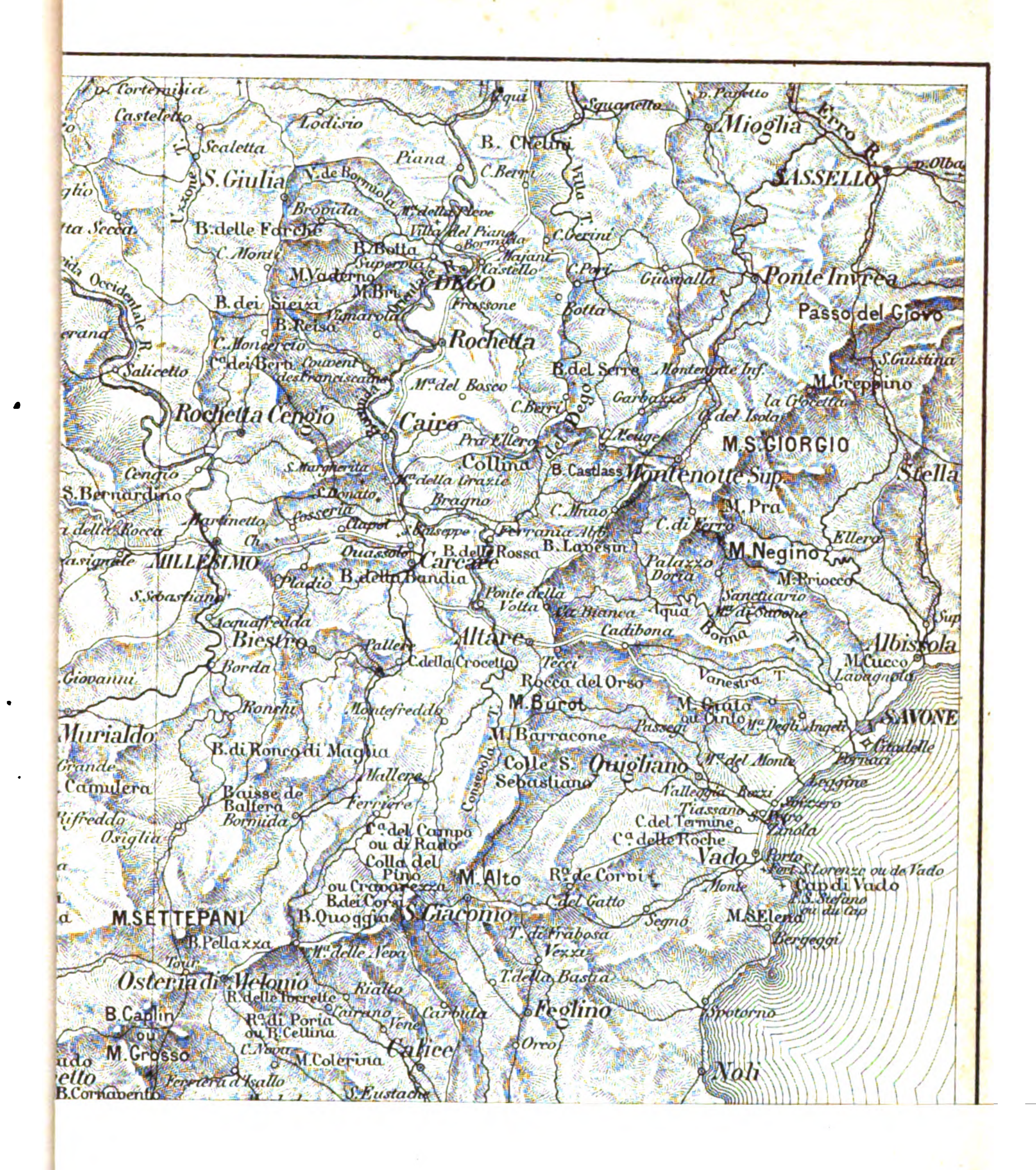


E. Morieu Sc.

Lith. Dufrénoy Paris


CHAMP DE
EN 1
Éch
0
500
v. Spigno
v. B. Chelini
B. del Freiss
C. del Dotta
R. Cian Mauro
v. Squaneto
R. di Rocca Colombino
C. dei Tosi
B. del Caret
C. del Carret
B. della Marcheisa
C. dei Berni
B. de la Varda
Li Zanotti
B. Sodan
B. Varada
C. Cotti
B. dei Brignoni
peiroli
C. Cassinelle
Cassinelle
B. de la Scortia
B. di Leschaja
v. Bronida
delle
la Villa
Gremon
B. Vignole
Pejrole
v. Porri et Montenotte
Vallée
B. Quazola
Rizzi
de
Majani ou Magliani
Gerini
B. Volchin
B. della Sella
B. del Groppo
B. del Poggio
B. Magliani ou M. Gerolo
R. dei Gelosi
ou dell Isola
C. Cantun
R. di Lovi
C. Governator
C. dei Pilotti
Chiaffoni
C. Rudini
Marco
C. Casseu
B. de la S
C. Baba
ou Prestaldi
B. dell Va
R. Botta ou Rovere
C. Valle
Cima V
R. del Lupo
R. di Boccamonda
B. di Massalupo
B. Giromeini
Val
dei Teug
R. Palarei
B. delle Meuje dei Peuggi
C. Nicolina
B. del Bosco
B. del Prere
Vallon de
B. Lole
Polovero T.
v. Montenotte
Cote de Casteirola
B. Cavoira
B. di Arnizola
Ferdra
B. del Séré
R. di Crogn
C. Camon
B. del Bos
Montenotte
E. Morieu Sc.
Lith. Dufrenoy – Paris.

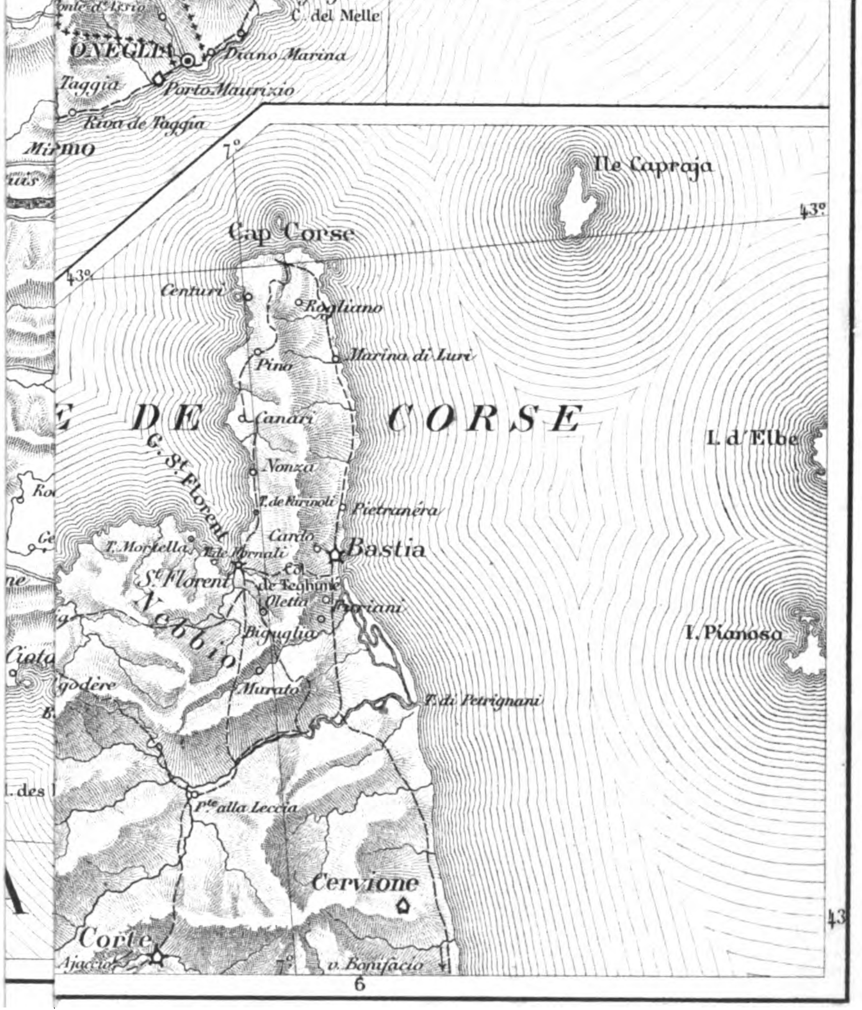

v. Chavière et Entre deux
Doron T.
Thermignon
Pointe de Solliette
Glacier du Roc des Piques
du Gd Cénis
Sollier
v. Sardières
v. Bessans
Glacier de Charbonet
T. de Ribon
l'Arselle
Pas du Chapeau
Lac Clair
Lac Lamet
Mt. Lamet
3472
Au Jeu
v. le Verney
La Cassa
T. des Cours
Baccou del Chamois
Baracon
Grand Croix
Combe
G. Tour
P. delle Finestre
R. del Paradiso
la Villa
St. Pierre
Ferrera
Rimal T.
Roggliono T.
Cenischia T.
v. Bramans
Lac de Ferrera
G. S. Maria
Lac d'Arpon
Novalesa
Claret T.
G. Bafort
Pointe du Clo
Bard
Manderella
G. Cziol
G. Salzina
T. de Bard
Chap. S. Antonio
Abbaye
G. Molla
Cervetto
Clanere T.
G. Fay
M. di Bosconero
Cresseglione
MONT CE
Mulatera ou Sasso Bianco
23
Arcangera
Parore
Molaretto
Pont de Selosa
Il Trucco
Butte de Parore
v. Giaglione et Chiomonte
v. Venaus et Suse
0
1
A
B
C
D
E
F
G
I
S


Castelletto
Lodisio
Squanetto
Mioglia
Scaletta
S. Giulia
Piana
B. Chelini
C. Berri
SASSELLO
Erro R.
Bormida
B.delle Forche
C. Monti
B. Botta
M. Vaderno
M. Biri
DEGO
Giusvalla
Ponte Invrea
Passo del Giovo
B. dei Sierzi
Frassone
Botta
B. Reiso
Rochetta
Salicetto
Couvent des Franciscains
B.del Serre
S. Giustina
M. Greppino
Garbazzo
Rochetta Cengio
Caire
C. del Isola
Pra Ellero
M.S. GIORGIO
Collina
B. Castlass
Montenotte Sup.
Stella
Cengio
S. Margherita
S. Bernardino
Bragno
M. Pra
C. di Ferro
Cosseria
Ellera
S. Giuseppe
MILLESIMO
Quassolo
B. della Rossa
B. Lavesu
Carcare
M. Negino
Palazzo Doria
M. Priocco
B. della Bandia
Pladio
S. Sebastiano
Ponte della Volta
Sanctuario
Acquafredda
Cadibona
Altare
Albissola
Biestro
Pallere
C. della Crocetta
M. Cucco
Lavagnola
Borda
Rocca del Orso
Vanestra T.
M. Burot
Ronchi
Montefreddo
M. Grato ou Cinto
SAVONE
Murialdo
M. Barracone
Citadelle
B. di Ronco di Maglia
Colle S. Sebastiano
Quigliano
Fornaci
Mallere
Camulera
Valleggia
Baisse de Baltera Bormida
Ferriere
Tiassano
Rifreddo
Osiglia
C. del Termine
Cª delle Roche
Cª del Campo ou di Rado
Colla del Pino ou Cravarezza
Vado
M. Alto
Cap di Vado
B. dei Cori
B. Quoggia
S. Giacomo
M. SETTEPANI
C. del Gatto
Segno
M. S. Elena
B. Pellazza
T. di Frabosa
Vezzi
Bergeggi
Osteria di Melogno
T. della Bastia
Rialto
R. delle Torrette
B. Caplin ou M. Grosso
Carbuta
Feglino
Spotorno
Calice
M. Colerina
Orco
Noli
Ferriera d'Isallo
S. Eustachio
B. Cornavento

3 6

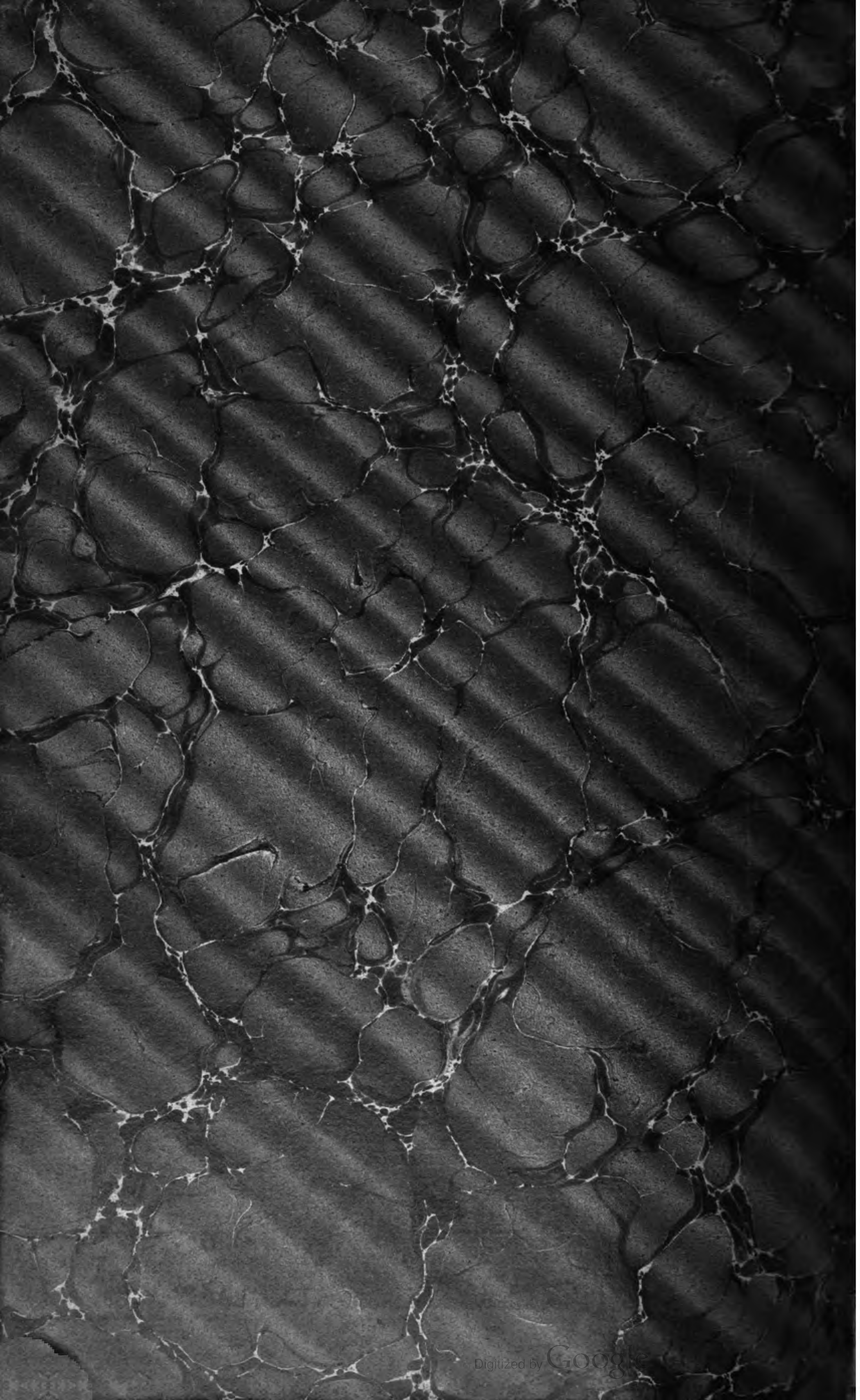
CARTE

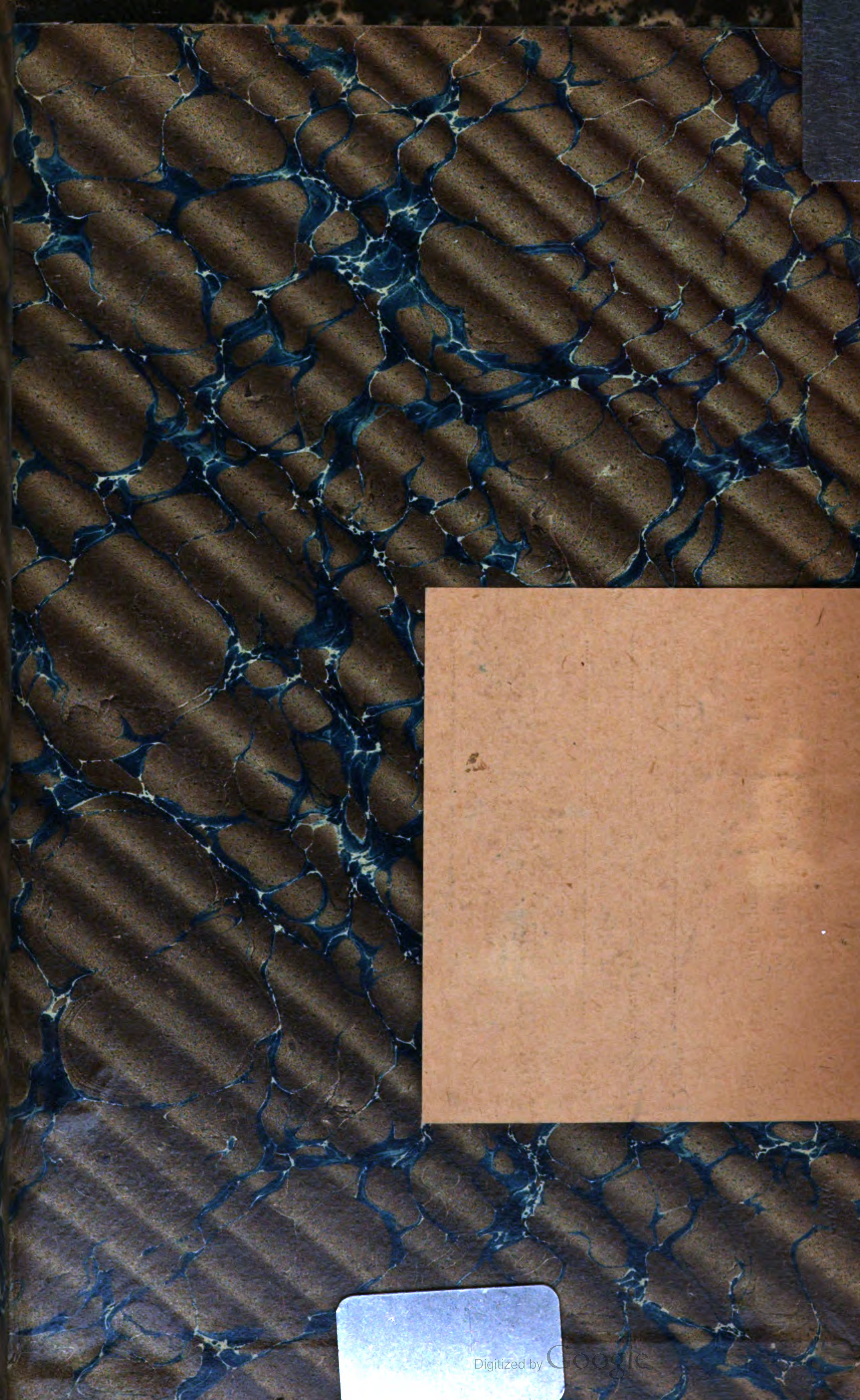
pour servir à l'histoire

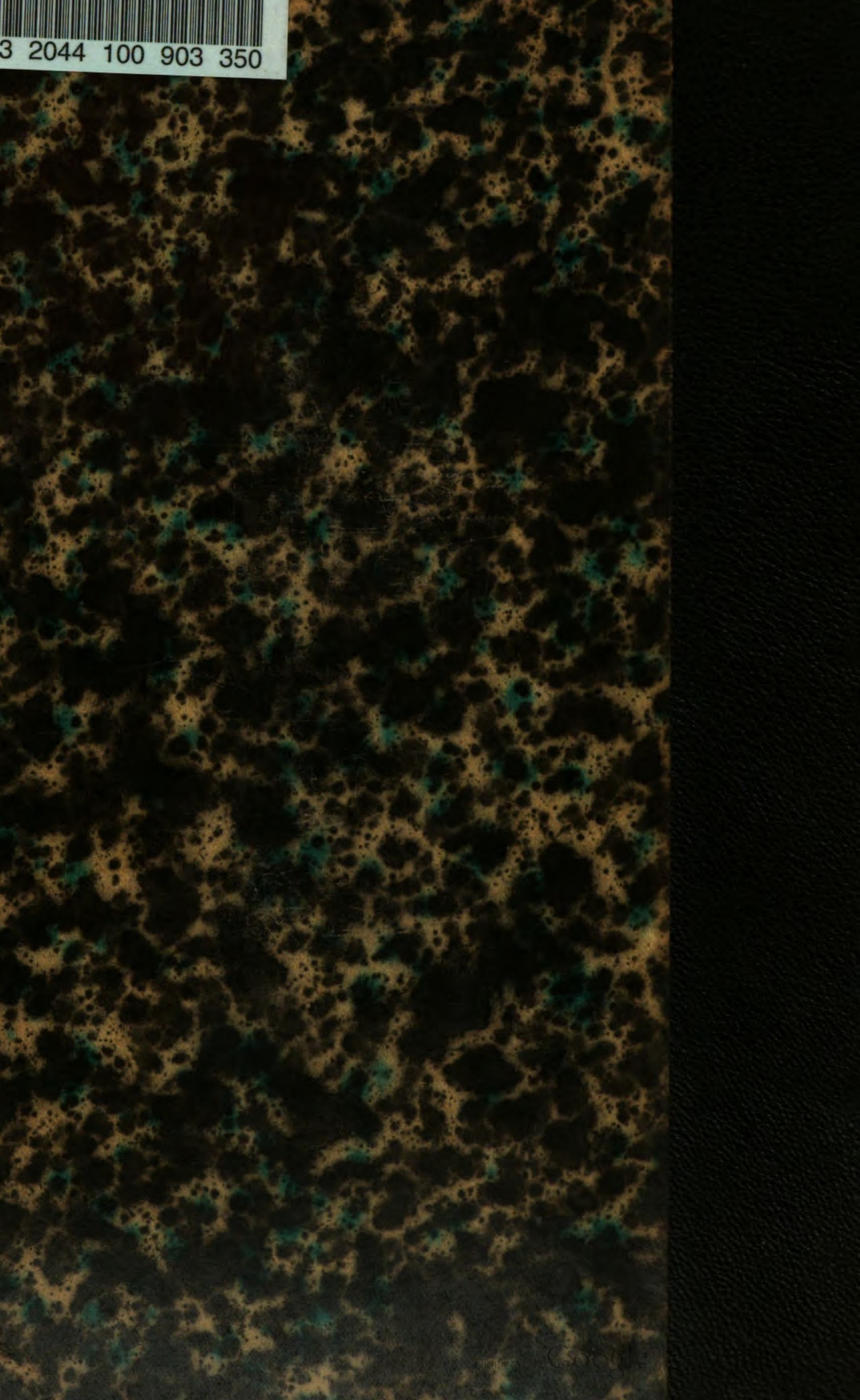


Imp. Dufrénoy, Paris.

NICE. — IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE MALVANO-MIGNON, RUE GIOFFREDO, 62.






3 2044 100 903 350
Digitized by Google